


HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE

3154

HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE
Depuis le régne de
L'ANCIEN JUSTIN,
jusqu'à la fin de l'Empire.

Traduite sur les Originaux Grecs par Mr COUSIN, *Président en la Cour des Monnoies.*

DE'DIE'E A MONSEIGNEUR DE POMPONE, Secrétaire d'Etat.

TOME I.



Suivant la Copie imprimée

A PARIS
Chez DAMIEN FOUCAULT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.

M. DC. LXXXV.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
DE POMPONE
SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

L'Auteur qui m'a confié cét Ouvrage, m'aiant laissé la liberté de

le mettre sous la protection de quelque personne qui en connût le prix, je n'ai pas eu de peine à me déterminer. L'honneur & la gloire aiant été Vous chercher, MONSEIGNEUR, dans ces mêmes lieux, qui ont donné la naissance à des peuples, dont les diverses avantures font une des plus belles parties de cette Histoire; j'ai cru que je ne pouvois rien faire de mieux pour l'immortalité de mon travail, que de le consacrer à une Personne, dont le Nom ne sauroit jamais s'effacer de la memoire des hommes. Aprés le choix que le plus grand Roi du monde vient de faire de Vous, pour une des Charges les plus considerables de son Etat, je ne crains pas d'en trop dire. Cette pénétration & ce discernement admirable, que sa Majesté fait paroître en toutes ses actions, vous tenant lieu de toute sorte d'Eloge, me dispense de rien ajoûter à la maniére dont

dont vous avez été élevé à ce haut dégré d'honneur. Il falloit sans doute, MONSEIGNEUR, que l'idée de vôtre mérite fût bien forte, & bien vive dans l'Esprit de ce grand Prince, pour être ainsi rapellé des extremitez du monde, & pour l'emporter sur la presence de tant de Personnes illustres qu'il a auprés de lui. Lorsque je considére cét effet extraordinaire de sa justice, que personne n'avoit préveu, & que tout le monde a admiré, je dois croire, MONSEIGNEUR, & dire aprés tout ce qu'il y a de gens qui connoissent vôtre Famille, qu'il semble que le Ciel, témoin de sa candeur, de son zele, & de sa fidélité, n'a reservé à ce Régne si celebre, la récompense qu'il lui destinoit, que pour la rendre plus éclatante. La divine Providence se devoit cét exemple à elle-même, pour s'attirer les yeux de tout le monde, à qui le Nom D'ARNAULD est en vénération. En ef-

fet, toute la terre ne ſçait-elle pas, que le Genie des Siences qui en releve l'éclat depuis ſi long-temps, ſans diſtinction de ſexe ni de profeſſion, a toûjours eu une liaiſon ſi étroite avec la vertu, qu'on peut dire veritablement, MONSEIGNEUR, *que vous avez droit de deſavoüer tous ceux qui le portent, s'ils ne ſe diſtinguent pas par ces auguſtes caracteres. Le Barreau, les Finances, les Armes, le Cloître, la Solitude, la Sorbonne & l'Eliſe ont fait voir à ces derniers ſiécles des prodiges merveilleux qui l'ont honoré chacun à ſa façon. Il manquoit neanmoins encore pour le comble de ſa gloire, un degré d'élevation: Et c'eſt celui,* MONSEIGNEUR, *que vous venez de recevoir. S'attirer l'eſtime d'un Roi, qui ſçait ſi bien donner à toutes choſes leur juſte prix: en avoir receu une preuve auſſi glorieuſe, qu'eſt celle d'être admis à ſes ſecrets, eſt un honneur*

neur qui ne ſouffre point de comparaiſon, parce que ce grand Roi n'en ſouffre pas lui-même. Comme on ne ſçauroit plus vous rien ſouhaiter, MONSEIGNEUR, *que de continuer long-tems à ſervir un ſi digne Maître: C'eſt auſſi où je me bornerai, aprés vous avoir aſſeuré que c'eſt le premier de tous mes ſouhaits, que je fais avec d'autant plus d'ardeur, que je croi en cela ſouhaiter la gloire des Lettres, celle de l'Etat, & celle de la Religion, autant que vôtre propre bon-heur. Aiant l'avantage de partager ces ſentimens, avec tout ce qu'il y a de gens de bien: Je vous ſupplie tres-humblement,* MONSEIGNEUR, *d'agréer que je ſois un des premiers qui vous en donne des marques publiques, puis que ce n'eſt que l'effet du zele que j'ai toûjours eu pour toute vôtre Maiſon, que j'ai receu en naiſſant, que j'ai toûjours entre-*

tenu, & que je conſerverai toute ma vie, de même que le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Les tres-humble, & tres-obéïſſant, ſerviteur FOUCAULT,

AVERTISSEMENT.

CEUX qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire, ſavent que celle de Conſtantinople eſt une des plus belles qu'on puiſſe lire, ſoit pour la grandeur des entrepriſes, & la variété des évenemens, ou pour la fidélité, & la ſuffiſance de ceux qui l'ont écrite. L'Empire, bien loin de ſouffrir une notable diminution dans le changement de ſon Siége, y a trouvé l'accroiſſement de ſa grandeur, & le rehauſſement de ſa gloire. La nouvelle Rome a fourni des exemples auſſi rares & auſſi ſurprenans que l'ancienne, de toutes ſortes d'éminentes qualitez, de proſpéritez, & de diſgraces, de révolutions, & de cataſtrophes.

Si l'Italie a produit des hommes capables de repreſenter les belles actions que les Romains ont faites ſoûs les Rois, ſoûs les Conſuls, &

ſoûs les premiers Empereurs, & de célébrer dignement leurs victoires, & leurs conquêtes; la Gréce, qui a toûjours été fertile en beaux eſprits, & qui a de tout tems été conſidérée comme la mere des Siences & des Arts, n'a pas manqué d'excellens génies, qui ont relevé par toutes les figures, & par tous les ornemens du diſcours, les glorieux exploits que ce même peuple à exécutez ſoûs ſes derniers Empereurs l'eſpace de pluſieurs Siécles, & les diverſes avantures qu'il a euës pendant la paix, & pendant la guerre.

Il ſemble même que l'Hiſtoire ait ſuivi la fortune de l'Etat, & qu'elle ait eû un pareil progrés; qu'elle ait commencé à former ſa voix durant l'enfance du Peuple Romain, au tems des Rois, & des premiers Conſuls, & qu'elle l'ait depuis fortifiée au tems des Empereurs, lors principalement qu'elle s'eſt trouvée entre les mains des Grecs, qui ont été plus avantageuſement partagez des dons de l'eſprit, & de l'éloquence, qu'aucune autre nation.

Il eſt vrai que les illuſtres Ouvrages de ces célébres Ecrivains ſont demeurez long-tems enſevelis dans les ténébres des Bibliotéques, & comme condamnez à la mort de l'oubli, juſqu'à ce qu'ils aient été mis au jour, & qu'ils aient reçû une nouvelle vie dans l'Imprimerie du Lou-

Louvre, par une généroſité, & par une magnificence toute Roiale. Ils n'ont pas plûtôt parû, qu'ils ont été reçûs avec une approbation générale. Mais comme il y a pluſieurs perſonnes qui ont de l'amour pour l'Hiſtoire, qui ne les peuvent lire, ni dans les originaux Grecs, ni dans les verſions Latines; j'ai crû leur rendre un ſervice utile, en les traduiſant en nôtre langue. Je n'ai pas néanmoins entrepris de les traduire tous. J'ai laiſſé les Auteurs qui ont commencé leurs Livres dés la création du monde, & qui ont rapporté les faits ſimplement, & ſans ornement; & je me ſuis arrêté à ceux qui joignant les beautez de l'éloquence à la verité de l'Hiſtoire, ont écrit l'un aprés l'autre dans l'ordre du tems où ils ont vêcu, ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable depuis le régne de l'ancien Juſtin, juſqu'à la ruine de l'Empire.

J'aurois ſouhaité de donner l'Hiſtoire Byzantine entiére, & de repreſenter ſans interruption la ſuite des Princes qui ont gouverné l'Empire durant plus d'onze cens ans, depuis Conſtantin le Grand juſqu'à Conſtantin le dernier des Paléologues. Mais les Hiſtoriens aiant manqué au régne des ſeize premiers Empereurs, ils ont auſſi manqué au déſir que j'aurois eû de les traduire.

Ce n'eſt pas qu'un ſi long eſpace de tems ait été abſolument dépourvû d'Ecrivains : mais c'eſt que les Ouvrages de quelques uns ne ſont pas venus juſqu'à nous, pour avoir été perdus par le malheur des tems, ou pour être demeurez dans les Bibliotéques, par la négligence de ceux qui les avoient en leur poſſeſſion, comme Praxagore, Bémarque, Olympiodore, Malque, & Baſile de Cilicie, deſquels nous n'avons preſque aucune connoiſſance, que celle que Photius, & Suidas nous en ont donnée ; & que les autres que nous avons entre les mains, ſoit Latins, comme Saint Hierôme, Paul Oroſe, & Rufin ; ſoit Grecs, comme Théophane, Glycas, & Cedrenus, n'en ont écrit que comme en paſſant, & d'une maniére peu étenduë, & peu capable de contenter la curioſité des Lecteurs.

Ainſi j'ai omis l'Hiſtoire de Conſtantin, & des quinze Empereurs ſuivans, & je n'ai commencé qu'au régne de l'ancien Juſtin, dans le deſſein de donner au public la ſuite de tous les autres Empereurs, écrite par un plus grand nombre d'Hiſtoriens que perſonne ait jamais entrepris de traduire, ni en nôtre Langue, ni en quelque autre que ce ſoit.

Procope tiendra le premier rang parmi eux.

eux. Il étoit de Céſarée en Paleſtine. Il vint à Conſtantinople ſous le régne de l'Empereur Anaſtaſe, où il aquit une ſi haute réputation par ſa rare prudence, & par ſa profonde érudition, qu'il fut élevé aux plus grands emplois, & aux premiéres dignitez. Il accompagna Béliſaire dans les guerres d'Italie & d'Afrique, & ne contribua pas peu à la gloire de ſes conquétes, & de ſes triomphes. Son mérite & ſes ſervices furent récompenſez par la Charge de Queſteur, & par celle de Préfet de Conſtantinople, qui étoit la plus conſidérable de la Ville. Il a écrit avec exactitude, avec politeſſe, & avec élegance, comme Evagrius le témoigne. Il n'a rien oublié de ce que l'art d'un Orateur peut emploier pour embellir une Hiſtoire. Les deſcriptions qu'il a faites des Païs, des Montagnes, des Mers, des Riviéres, des Forts, des des Palais, Villes, des Egliſes, des Colonnes, des Siéges, & des combats, ſont tout-à-fait admirables. Les Harangues ſont fortes, & propres au ſujet. Les réflexions ſont ſolides & judicieuſes, & accompagnées d'un ſi juſte tempérament, que le vice ne manque jamais d'y être blâmé, ni la vertu d'y être loüée. Il a vû la plûpart des choſes qu'il a écrites ; ce qui le rend plus digne de créance. Il étoit Chrétien, comme il eſt aiſé de le remarquer en plusieurs

plusieurs endroits de ses Ouvrages ; & je m'étonne qu'un savant Jurisconsulte de nôtre tems en ait douté, sur des conjectures tres-légéres & tres-foibles.

Ses Livres de la Guerre contre les Goths ont été les premiers traduits en Latin, & publiez soûs le tître de Guerres d'Italie par Léonard Aretin, qui a supprimé de la sorte l'original, & le nom de Procope, pour s'attribuer la gloire de l'Ouvrage. Je n'ai point lû cette traduction, non plus que celles de *Christophorus Persona*, & de *Raphaël Volaterranus*, qui passent pour fort défectueuses, au jugement des Savans, ni même celle de Mr Grotius, qui ne peut qu'elle ne soit fort bonne. Je n'ai jetté les yeux que sur fort peu d'endroits de celle de l'Histoire secréte faite par Nicolas Lallemian, & de celle de autres Livres faite par le P. Maltrait. Pour l'ancienne Version Françoise de la Guerre contre les Goths, j'ai négligé de la lire, bien qu'elle soit tombée entre mes mains, parce que j'ai été persuadé que quand elle seroit fidéle, elle ne pourroit plus paroître élégante.

Je me suis donc servi de l'édition Gréque du Louvre, qui est beaucoup plus correcte, & plus exacte que celle d'Ausbourg. J'ai suivi la division des Chapitres que j'ai trouvée ; j'en

j'en ai fait les argumens le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'y ai ajoûté des chifres, pour y apporter plus de jour, & plus de lumiére.

On avoit dessein de donner toutes les Oeuvres en un volume ; mais comme l'on a reconnu dans le cours de l'impression, que la grosseur en auroit été excessive, on a été obligé d'en faire deux, & de réserver l'Histoire mêlée, l'Histoire secréte, & les six Livres des Bâtimens pour mettre dans le second, avec les cinq Livres d'Agathias, qui a commencé son Histoire où Procope à fini la sienne, & qui sera peut-être bientôt suivi des Ambassades de Ménandre Protector, de l'Histoire de Theophylacte Simocatte, de l'Abrégé de Nicéphore Patriarche de Constantinople, & de quelques autres.

TABLE

TABLE DES AUTEURS

& leurs écrits

compris

dans ces x. Tomes

DE

L'HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE.

TOME I.

PROCOPE, Les deux Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Perſes. p. 1
Les deux Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Vandales. 194
Les trois Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Goths. 350

TOME II.

PROCOPE L'Hiſtoire Melée. p. 1
L'Hiſtoire Secrète. 113
Les ſix livres des Edifices. 221
AGATIAS,
L'Hiſtoire de l'Empereur JUSTINIEN. 385

TOME III.

MENANDRE Les Ambaſſades des Empereurs JUSTINIEN, JUSTIN le Jeune, & TIBERE. p. 17

THEOPHYLACTE SIMOCATTE
Hiſtoire de l'Empereur MAURICE. 105

NICEPHORE PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE, l'Hiſtoire Abrégée, de l'Empereur Heraclius. 335
De l'Empereur CONSTANTIN & HERACLIUS & de leurs Succeſſeurs. 354

LEON LE GRAMMAIRIEN,

Hiſtoire abrégée de la vie
- de l'Empereur LEON L'ARMENIEN. 396
- de l'Empereur MICHEL. 400
- de l'Empereur THEOPHILE. 402
- de l'Empereur MICHEL. 414
- de l'Empereur BASILE. 432
- de l'Empereur LEON. 439
- de l'Empereur ALEXANDRE. 457
- de l'Empereur CONSTANTIN. 460

NICEPHORE BRYENNE CESAR.

Hiſtoire des Empereurs CONSTANTIN DUCAS & ROMAIN DIOGENE. 493
Hiſtoire de l'Empereur MICHEL DUCAS. 526
Hiſtoire de l'Empereur NICEPHORE BOTANIATE. 575

TOME IV.

ANNE COMNE'NE.

Hiſtoire de l'Empereur ALE'XIS. 1

TOME V.

NICETAS.

L'Hiſtoire de l'Empereur JEAN COMNE'NE. 1
de l'Empereur MANUEL COMNE'NE. 86
de l'Empereur ALE'XIS COMNE'NE. 153
de l'Empereur ANDRONIQUE COMNE'NE. 188
de l'Empereur ISAAC-L'ANGE, 240
de l'Empereur ALE'XIS COMNE'NE. 314
de l'Empereur ISAAC-L'ANGE & ſon Fils ALEXIS. 389
de l'Empereur ALE'XIS DUCAS MURTZUPHLE. 401
De ce qui arriva depuis la priſe de CONSTANTINOPLE. 415
de l'Empereur BAUDOUIN. 489

TOME VI.

PACHYMERE,

Hiſtoire des Empereurs MICHEL, & ANDRONIQUE, livre 1. 2. 3. 4. 5. & 6. p. 1-

TOME VI. SECONDE PARTIE.

PACHYMERE,

Hiſtoire des Empereurs MICHEL, & ANDRONIQUE, livre 7. 8. 9. 10. 11. 12. & 13. p. 1

TOME VII.

CANTACUZE'NE,

Hiſtoire des Empereurs ANDRONIQUES. p. 1

TOME VII. SECONDE PRATIE.

CANTACUZENE,

Hiſtoire des Empereurs JEAN PALE'OLOGUE, & JEAN CANTACUZE'NE, livre 1. 2. 3. 347

TOME VIII.

CANTACUZE'NE,
Hiſtoire des Empereurs JEAN PALE'OLOGUE & JEAN CANTACUZE'NE, livre IV. p. 1

DUCAS,
Hiſtoire des Empereurs JEAN, MANUEL, JEAN, & CONSTANTIN PALEOLOGUES. 211

Table Chronologique pour ſervir à l'Hiſtoire de CONSTANTINOPLE.



OEUVRES DE PROCOPE DE CE'SARE'E

PREMIERE PARTIE.

CONTENANT.

Les deux Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Perſes.
Les deux Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Vandales.
Les trois Livres de l'Hiſtoire de la Guerre contre les Goths.



HISTOIRE
DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES,
Ecrite par Procope de Cesarée.
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. *L'auteur propose son dessein, l'utilité de son ouvrage, & la fidelité avec laquelle il y a travaillé. Il compare la maniere de faire la guerre de son tems avec celle des Anciens.*

PROCOPE de Cesarée a écrit les Guerres que l'Empereur Justinien a faites contre les Barbares, tant en Orient qu'en Occident, de peur que le tems n'ensevelît dans l'oubli, & ne ruinât dans la memoire des hommes ces exploits signalez, dont il est persuadé que le souvenir sera tres-utile au siecle present, & aux siecles à venir, toute

toutes les fois que la ſuitte des années ramenera ſur le theatre du monde de pareilles aventures. Les exemples tirez de l'Hiſtoire peuvent, ſans doute, ſervir beaucoup à ceux qui ont envie d'entreprendre des Guerres, & de donner des batailles, puiſqu'ils leur marquent les ſuccés qu'ils en peuvent attendre, en leur mettant devant les yeux ceux qu'ont eû de ſemblables entrepriſes. Il a crû auſſi être plus capable que nul autre de ce travail, par la ſeule raiſon qu'ayant été du conſeil de Beliſaire, il a vû comment les choſes ſe ſont paſſées. De plus, il ſait que comme les figures conviennent aux diſcours d'Eloquence, & la fable à la Poëſie, de méme la verité eſt propre à l'Hiſtoire. C'eſt-pourquoy il n'a rien diſſimulé des fautes de ſes amis, mais il a rapporté avec une entiere fidelité, & dans la verité la plus exacte, ce que chacun a fait de bien ou de mal.

2. Si l'on prend la peine de conſiderer ces Guerres avec ſoin, on reconnoîtra que jamais il ne s'eſt veu tant de grandeur de courage, ni tant d'actions heroïques. Il eſt certain que toutes celles dont nous avons entendu parler, n'ont rien de ſi merveilleux, ſi ce n'eſt que quelqu'un de ceux qui liront cet ouvrage affecte de donner l'avantage à l'Antiquité, & ſe perſuade qu'il ne ſe peut plus rien faire en nôtre tems, qui merite d'étre admiré. Quelques-uns appellent, par raillerie, nos ſoldats des Arbalétriers, & reſervent pour les Anciens les noms de Gens armez de Boucliers & de combatans de pied-ferme. Ils ne ſauroient croire que cette ancienne vertu ſoit décendue juſqu'à nous. En quoy il eſt viſible qu'ils ſont des Juges peu éclairez, & peu équitables, puis qu'ils ne prennent pas garde que les Archers d'Homere auſquels ce titre étoit donné par quelque ſorte d'injure, n'avoient ny chevaux, ny javelots, ny boucliers, ny aucunes armes defenſives; qu'ils ne faiſoient la guerre qu'à pied, & qu'ils étoient obligez de ſe couvrir du bouclier de leurs compagnons, ou de ſe cacher derriere quelque éminence, d'où

d'où il leur étoit impoſſible de s'enfuïr, & de pourſuivre les fuïars. Ils n'oſoient tenir la campagne; & leur maniere de combatre reſſembloit plûtôt à un brigandage, qu'à une Guerre. Outre ce que je viens de dire, ils tiroient ſi mal de l'arc, que leurs coups étoient ſans force, & ne pouvoient faire que de legeres bleſſures. Au contraire, nos gens de trait ne vont point au combat ſans étre couverts de cuiraſſes, & de cuiſſars. Ils portent des fléches attachées au côté droit, & l'épée au côté gauche. Quelques-uns ont une javeline ſur l'épaule, & un bouclier ſans anſe, duquel ils ſe couvrent la téte. Ils ſont ſi bons hommes de cheval, qu'ils tirent de tous côtez en courant, & frapent leur ennemi, ſoit qu'il les pourſuive, ou qu'il s'enfuïe. Ils levent leur arc juſqu'à la hauteur du front, & bandant la corde juſqu'à ce qu'elle leur touche l'oreille droite, ils pouſſent leurs traits avec une telle violence qu'ils percent tout ce qu'ils rencontrent, ſans qu'il y ait de boucliers, n'y de cuiraſſes qui y puiſſent reſiſter. Cependant, ceux dont je parle, ne faiſant aucune reflexion ſur toutes ces choſes, n'ont de l'admiration, & du reſpect que pour les ſiecles paſſez, & content pour rien ce que les modernes ont inventé de nouveau pour perfectionner les arts. Cela n'empéche pas toutefois, qu'il ne ſe ſoit fait des actions fort conſiderables dans ces dernieres guerres. Je commenceray par celles des Romains & des Medes, deſquelles les ſuccés ont été fort differens. Mais auparavant je reprendray les choſes d'un peu plus haut.

CHAPITRE II.

1. Teſtament de l'Empereur Arcadius, par lequel il nomma Iſdigerde Roi de Perſe pour tuteur de ſon fils Theodoſe. 2. Iſdigerde accepte la tutelle, & s'en aquite avec une merveilleuſe fidelité. 3. Vararane ſon ſucceſſeur entre ſur les terres de l'Empereur. 4. Anatolius General de l'armée Romaine, va au devant de luy, & en obtient la paix.

1. L'EMPEREUR Arcadius ſe ſentant proche de ſa derniere heure, dans Conſtantinople, & voiant que ſon fils Theodoſe étoit encore enfant, ſe trouva en peine touchant ce qu'il pourroit faire de plus avantageux pour l'interêt de ſon Etat, & pour celuy de ce jeune Prince. D'un côté, il craignoit d'être cauſe de ſa ruïne en luy donnant un compagnon à l'Empire, & que ce ne fût luy donner un ennemi revétu de l'autorité roiale: & de l'autre, il apprehendoit que s'il le laiſſoit ſeul ſur le trône, pluſieurs priſſent le tems de ſon bas âge pour conjurer contre luy, pour s'en défaire, & pour uſurper la ſouveraine puiſſance. Ce qui augmentoit ſa défiance, étoit, qu'il n'avoit aucun parent à Conſtantinople, qui pût être ſon tuteur, & qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer que ſon oncle Honorius acceptât cette charge, à cauſe du mauvais état où étoient dés-lors les affaires d'Italie. Les Medes ne luy donnoient pas moins d'inquietude, quand il venoit à penſer que ces Barbares ne manqueroient pas de faire aux Romains tous les maux poſſibles. Bien qu'il n'eût qu'un eſprit fort mediocre, neanmoins, dans cette perplexité, ſoit qu'il ſuivît le conſeil de quelque homme habile, ou qu'il fût inſpiré de Dieu, il prit un avis qui ſauva ſon fils, & ſon Empire. Par ſon teſtament il nomma ſon fils Theodoſe ſon ſucceſſeur, & luy donna pour tuteur Iſdigerde Roi de Perſe, le conjurant par des prieres ardentes de conſerver le Roiaume à ſon

à ſon pupille. Aprés avoir ainſi diſpoſé des affaires de ſon Etat & de ſa famille, il mourut.

2. Dés auparavant Iſdigerde avoit la reputation d'être un Prince genereux. Mais alors il donna des marques d'une vertu tout à fait rare, & digne des plus grands éloges. Il eut un tel reſpect pour la derniere volonté d'Arcadius, qu'il entretint la paix avec les Romains, & qu'il conſerva l'Empire à Theodoſe. Il écrivit au Senat qu'il acceptoit la tutelle, & qu'il déclareroit la guerre à ceux qui entreprendroient quelque choſe contre les interêts de ſon pupille.

3. Comme Theodoſe étoit déja homme fait, & qu'Iſdigerde étoit mort de maladie, Vararane ſon ſucceſſeur entra avec une puiſſante armée ſur les terres des Romains, ſans y exercer toutefois aucun acte d'hoſtilité. Voici comment cela ſe paſſa.

4. Theodoſe envoia au devant de luy Anatolius General de l'armée Romaine dans l'Orient. D'abord qu'il vit l'armée des Perſes il décendit de cheval, & marcha ſeul à pied. Vararane l'aiant aperçu, demanda à ceux qui étoient preſens, qui il étoit. Ils répondirent, que c'étoit le chef de l'armée Romaine. Le Roi de Perſe touché du reſpect que luy rendoit cét Ambaſſadeur, tourna auſſi-tôt la bride de ſon cheval, & fut ſuivi de toute ſa Nation. Quand il fut arrivé ſur ſes terres, il l'accueillit humainement, & luy accorda la paix à la condition qu'il la luy demandoit, qui étoit que ni l'une, ni l'autre des Nations, ne bâtiroit de nouvelles forteresſes ſur la frontiere. Ce qui aiant été reſolu, les deux Princes gouvernerent leurs Etats, chacun comme il leur plût.

CHAPITRE III.

1. Peroſe fait la Guerre aux Nephtalites. 2. Deſcription des mœurs de ces peuples. 3. Peroſe tombe dans une embuſcade. 4. Euſebe Ambaſſadeur de l'Empereur Zenon l'avertit par un conte ingenieux, du peril où il étoit. 5. Le Roi des Nephtalites luy ſauve la vie, à condition de l'adorer. 6. Il l'adore exterieurement, & par le conſeil de ſes Mages, il rapporte interieurement l'adoration au Soleil.

1. QUELQUE tems aprés, Peroſe Roi des Perſes entreprit la Guerre contre les Nephtalites pour la défenſe de ſes frontieres, & leva contre eux une armée tres-conſiderable.

2. Ces peuples ſont compris ſous le nom des Huns, bien qu'ils n'aient aucun commerce avec les Huns qui nous ſont connus, & que bien loin d'être leurs voiſins, ils le ſoient des Perſes du côté du Septentrion proche d'une petite ville nommée Gorgo. Ils prennent ſouvent les armes au ſubjet de leurs limites; car ils ne ſont pas errans comme les autres, mais ils ſont établis dans un bon païs, d'où ils ne ſortent jamais, & ils ne font pas même d'irruption ſur nos terres, ſi ce n'eſt quelquefois avec les Medes. Il n'y a qu'eux de tous les Huns qui ſoient blans de viſage, & qui n'y aient rien de difforme. Ils ſe conduiſent auſſi d'une façon bien differente de celle des autres, & ils ne menent pas comme eux une vie ſemblable à celle des bêtes. Leur Etat eſt Monarchique, & gouverné par de bonnes loix. Ils ne gardent pas moins d'équité & de juſtice dans les traitez qu'ils font entr'eux, & avec les Etrangers, que les Romains, & tous les autres peuples du monde. Les plus riches choiſiſſent juſqu'à vingt, & quelquefois davantage de leurs amis, à qui ils donnent leur table, & l'uſage de tous leurs biens; mais quand un de ces hommes riches

ches meurt, la coûtume eſt, que tous les amis qu'il a choiſis ſoient enterrez tous vivans avec lui dans ſon tombeau.

3. Lorſque Peroſe marcha contre les Nephtalites, il avoit à ſa ſuite un Ambaſſadeur de l'Empereur Zenon, nommé Euſebe. Les Nephtalites firent ſemblant d'apprehender la venue de leurs ennemis, & s'enfuïrent dans un lieu tout environné de montagnes entrecoupées, & couvertes de forêts. Il paroiſſoit au milieu un chemin aſſez large, mais qui n'avoit point d'iſſue, & qui ſe terminoit à ce cercle de montagnes. Peroſe pourſuivoit temerairement les ennemis, ſans ſonger qu'il étoit ſur leurs terres, & ſans ſe défier d'aucun piége. Un fort petit nombre de Huns fuioient devant lui: les autres s'étoient cachez dans les lieux les plus épais, & les plus embaraſſez, afin de venir charger ſon armée, lorſqu'elle ſe ſeroit engagée ſi avant dans cette chaîne de montagnes, qu'elle ne pourroit plus s'en retirer. Les Medes ne s'apercûrent du danger, que quand il fut tout évident, mais le reſpect qu'ils avoient pour Peroſe, les empécha de témoigner leur crainte; ſi bien qu'ils prierent Euſebe d'avertir le Roi du peril dont ils étoient menacez, & de l'exhorter de pourvoir plutôt à leur ſeureté, que de faire paroître de la hardieſſe hors de ſaiſon.

4. Euſebe aiant abordé le Roi, ne lui propoſa pas nuement la choſe mais il commença ſon diſcours par le récit d'une fable. *Un Lion*, dit-il, *aiant un jour rencontré un Bouc qui bêloit, & qui étoit attaché à un endroit élevé, voulut y ſauter, pour devorer une ſi bonne proie; mais au lieu de l'attraper il tomba lui-même dans une foſſe tres-profonde, qui avoit été faite exprés par le maître du Bouc, de telle ſorte que l'entrée en étoit fort étroite, creuſée en rond, & ſans iſſue.* Quand Peroſe eût entendu ce diſcours, il commença à apprehender de s'être engagé trop avant pour ſon malheur à la pourſuite des ennemis, & il s'arréta pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire. Cependant, les Huns venoient par derriere, & s'em-

paroient des pas des montagnes pour lui empécher la retraite. Alors les Medes reconnoiſſant le danger extréme où ils étoient, déplorerent leur miſere, & perdirent toute eſperance.

5. Le Roi des Nephtalites envoia quelques-uns de ſes gens reprocher à Peroſe la temerité, qui le faiſoit perir ſi honteuſement avec toute ſa Nation, & lui offrir de leur ſauver la vie à tous, s'il vouloit ſe proſterner devant lui, l'adorer comme ſon Seigneur, & promettre avec ſerment que les Perſes ne feroient jamais la guerre aux Nephtalites. Peroſe demanda aux Mages qui étoient à ſa ſuite, s'il devoit accepter les conditions qui lui étoient offertes. Les Mages répondirent qu'à l'égard du ſerment, il pouvoit le concevoir comme il lui plairoit; mais qu'au reſte, il faloit uſer d'adreſſe, & tromper l'ennemi: Que la coûtume de leur païs étant d'adorer tous les matins le Soleil Levant, il devoit prendre ce tems-là pour aller trouver le Roi des Nephtalites, ſe jetter à terre pour adorer le Soleil, & éviter par ce moien la honte, & le reproche d'avoir adoré ſon ennemi.

6. Il fit le ſerment, & ſe proſterna de la maniere que les Mages le lui avoient conſeillé. Puis il s'en retourna en ſon païs, fort aiſe d'avoir ſauvé ſon armée.

CHAPITRE IV.

1. Seconde expedition de Peroſe. 2. Stratageme des Nephtalites. 3. Défaite des Perſes. 4. Hiſtoire d'une Perle de Peroſe. 5. Loi publiée à l'occaſion de cette défaite. 6. Cavade le plus jeune des fils de Peroſe ſuccede à ſon Roiaume.

INCONTINENT aprés, ſe ſouciant fort peu de ſon ſerment, il reſolut de ſe venger. Il aſſembla donc une

une puiſſante armée de Perſes, & d'autres peuples ſes alliez, mena avec lui tous ſes fils au nombre de trente, & n'en laiſſa qu'un ſeul nommé Cavade, qui n'étoit pas encore en âge d'aller à la guerre. Lorſque les Nehptalites apprirent ces grands préparatifs, ils entrerent dans une furieuſe colere d'avoir été trompez par leurs ennemis, & accuſerent leur Roi d'avoir trahi les interêts de l'Etat. Ce Prince ne faiſant que rire de ces accuſations, leur demanda, ſi c'étoit les terres, les armes, ou les Finances, qu'il avoit livrées aux Medes. Non, répondirent-ils, mais c'eſt l'occaſion dont toutes les autres choſes dépendent. Ils offrirent neanmoins, d'aller au devant des ennemis: mais le Roi les retint, parce qu'il n'avoit point reçû de nouvelles de leur marche, & qu'ils étoient encore dans leur païs. Voici cependant ce qu'il fit.

2. Il commanda de creuſer un foſſé d'une largeur, & d'une profondeur extraordinaire, dans une vaſte campagne par où les Perſes devoient paſſer pour venir ſur les terres des Nephtalites, & il ne laiſſa qu'un eſpace dans le milieu, tel qu'il le faloit pour paſſer de front dix hommes à cheval. Enſuite, il fit couvrir le foſſé avec des roſeaux, & de la terre, & avertit ceux des ſiens qui devoient aller battre la campagne de ſerrer leurs rangs, & de marcher lentement lorſqu'ils ſeroient arrivez à l'eſpace qui avoit été laiſſé pour leur ſervir de paſſage, & de prendre garde de ne pas tomber dans le foſſé. Il fit auſſi attacher au haut de ſon étendart le ſeel par lequel Peroſe s'étoit parjuré. Tant qu'il ſeut que les ennemis étoient encore dans leur païs il demeura en repos; mais du moment qu'il apprit de ſes eſpions qu'ils étoient aux environs de Gorgo, qui eſt la derniere de leurs villes, & qu'ils approchoient de ſes terres, il ſe plaça au delà du foſſé avec la plus grande partie de ſes troupes, & en fit avancer une petite partie, avec ordre de ne faire que ſe montrer, & s'en revenir à l'inſtant, & de ſe ſouvenir de l'avis qu'il leur avoit donné touchant le paſſage. Ceux-

cy ne manquerent pas d'executer ce qui leur avoit été commandé, de ſerrer leurs rangs quand ils furent proche du foſſé, & de rejoindre l'armée.

3. Les Perſes qui ne ſe défioient de rien, & qui couroient à toute bride au milieu de la campagne, tomberent dans le précipice, tant ceux qui venoient les premiers, que ceux qui marchoient aprés. Car comme ils pourſuivoient les fuïars avec grande ardeur, ils ne s'appercevoient pas de la chûte de ceux qui alloient devant eux, & tombant deſſus avec leurs chevaux, ils les tuoient, & ſe tuoient auſſi eux-mémes. Peroſe fut enveloppé dans le méme malheur avec tous ſes enfans. On dit qu'en tombant, il jetta une perle d'une extraordinaire groſſeur qu'il avoit à l'oreille gauche, afin que perſonne ne la portât aprés lui. C'étoit une piece d'une merveilleuſe beauté, & aucun Prince n'en avoit jamais eû de pareille. Pour moi, cette Hiſtoire ne me paroît pas croiable. Il me ſemble que dans une telle conjoncture, Peroſe ne pouvoit ſonger qu'au danger où il ſe trouvoit. Ie me perſuaderois plûtôt qu'il auroit eû l'oreille déchirée dans une telle confuſion, & que la perle ſe ſeroit perdue. L'Empereur fit ce qu'il pût pour l'acheter des Nephtalites: mais ce fût en vain. Car ces Barbares ne la pûrent trouver, quelque peine qu'ils priſſent à la chercher. Quelques-uns diſent qu'ils la trouverent, mais qu'ils en ſuppoſerent une autre qu'ils vendirent à Cavade. Il ne ſera pas mal à propos de rapporter en cét endroit ce que les Perſes racontent de cette Perle: Le recit n'en ſera pas desagreable.

4. Ils diſent qu'elle étoit ſur les bords de la mer Perſique dans un poiſſon, qui entr'ouvrant ſa coquille faiſoit voir dans le milieu le plus bel objet du monde; car jamais on n'en avoit veu d'une blancheur ſi admirable, & d'une groſſeur ſi extraordinaire. Un chien marin d'une prodigieuſe grandeur prenoit tant de plaiſir à la regarder, qu'il la ſuivoit jour & nuit. lorſque preſſé par la faim il étoit contraint de repaître,

tre, il ſe jettoit ſur quelque proie, & aprés l'avoir devorée il retournoit incontinent joüir de la veuë d'un ſi charmant objet. Ils ajoûtent, qu'un Pêcheur obſerva tout ceci; mais que la crainte du chien l'empéchant de rien hazarder, il ſe contenta de l'aller dire à Peroſe, qui conceût à l'inſtant un violent deſir de poſſeder cette perle, uſant de toutes ſortes de careſſes, & de promeſſes pour obliger le Pêcheur à la conquerir. On dit que ne pouvant reſiſter à de ſi fortes inſtances il lui parla en ces termes. *Seigneur, les hommes aiment bien l'argent, ils aiment encore mieux la vie, mais ils aiment par deſſus tout leurs enfans. La violence de cette paſſion les porte à tout entreprendre, & à tout oſer. I'eſpere vaincre le chien marin, & vous rendre maitre de la perle. Que ſi je puis y reüſſir, je ſerai riche toute ma vie; car je ne doute point qu'étant le Roi des Rois comme vous étes, vous ne me donniez d'amples recompenſes. Mais quand vous ne m'en donneriez point, je ſerois aſſez ſatisfait d'avoir rendu ſervice à mon Prince. Si ma deſtinée eſt de ſervir de proie à ce monſtre, il ſera de vôtre bonté de recompenſer mes enfans de la perte qu'ils auront faite de leur pere. Ainſi, la mort méme me ſera utile, & vôtre liberalité n'en ſera pas moins glorieuſe. En faiſant du bien à mes enfans, vous m'en ferez à moi-méme. Il eſt vrai que je ne ſerai plus en état de le reſſentir: mais il n'eſt pas moins vrai auſſi qu'il n'y a point de bienfaits ſi ſinceres, que ceux que l'on accorde à la memoire des morts qui ne les peuvent plus reconoître.* Aiant parlé à peu prés de cette ſorte, il s'en alla à l'endroit où la perle avoit accoûtumé d'étre, & où le chien marin avoit accoûtumé de la garder. Il s'aſſit ſur un rocher pour attendre le tems qu'elle ne ſeroit plus gardée avec tant de ſoin. Le chien s'étant un peu détourné pour manger une proie qu'il avoit priſe, le Pêcheur alla droit à la perle, la prit, & ſe hâta de gagner le bord. Mais dans ce méme moment, étant pourſuivi, il la jetta à ceux qui l'attendoient à terre, & il fût atteint par le chien marin qui le tua. Ceux qui recûrent la perle ſur le rivage, la porterent au Roi, & lui raconterent com-

ment tout s'étoit paſſé. Voilà ce que les Perſes diſent de cette perte. Je reprens maintenant la ſuite de mon Hiſtoire.

Ce fut ainſi que perit Peroſe & toute l'armée des Perſes : ceux qui ne tomberent pas dans le foſſé, étant tombez entre les mains des ennemis.

5. Depuis ce tems-là, ils firent une loy, par laquelle il leur étoit défendu de pourſuivre un ennemi ſur ſes terres, quand méme il s'enfuiroit en déroute.

6. Ceux qui n'avoient pas ſuivi Peroſe dans cette guerre, élurent Cavade pour leur Roi, le ſeul qui fût reſté de tous ſes enfans. Alors les Perſes furent tributaires des Nephtalites, juſqu'à ce que Cavade rétablit les affaires de ſon roiaume, & ſe délivra de ce joug. Cependant, les Perſes demeurerent deux ans dans cette honteuſe ſujétion.

CHAPITRE V.

1. *Cavade publie une Loi pour rendre toutes les femmes communes.* 2. *Il eſt déposé par ſes ſujets, qui éliſent Blaſe en ſa place, & l'enferment dans le fort de l'oubli.* 3. *Origine de ce nom.* 4. *Fin tragique d'Arſace, Roi d'Armenie.*

1. CAVADE ſe ſervant de ſon pouvoir pour exercer toutes ſortes de violences, introduiſit dans l'Etat pluſieurs nouveautez dangereuſes, & entr'autres il fit publier une Loi pour rendre toutes les femmes communes.

2. Les Perſes ne pouvant plus ſouffrir une ſi grande infamie, ſe ſouleverent contre lui, le dépoſerent, l'enfermerent dans une étroite priſon, & élurent en ſa place Blaſe frere de Peroſe. Ce dernier n'avoit point laiſſé d'autre enfant mâle que Cavade, comme je l'ay

je l'ay déja dit : Et il n'étoit pas permis d'élever un particulier à la dignité roiale, ſinon lorſqu'il n'y avoit plus perſonne de la famille des Rois. Auſſi-tôt que Blaſe eut pris en main le gouvernement, il aſſembla les principaux d'entre les Perſes pour déliberer de ce que l'on feroit de Cavade. Il y eut pluſieurs opinions differentes. La pluſpart étoient d'avis de luy conſerver la vie. Un des plus conſiderables nommé Guſanaſtade qui avoit une charge de Charanange, c'eſt à dire, de Commandant des troupes d'une Province frontiere, & voiſine des Nephtalites, s'avança au milieu de l'aſſemblée, & montrant un petit coûteau dont les Perſes ont accoûtumé de rogner leurs ongles, il dit : *Ce coûteau ſuffit pour l'affaire ſur laquelle nous déliberons, mais ſi vous differez long-tems, vingt-mille hommes des mieux armez ne ſeront pas capables de la terminer.* Il vouloit faire entendre par ce diſcours, que s'ils ne ſe défaiſoient promtement de Cavade, il leur donneroit beaucoup de peine. Neanmoins, ils eurent horreur de tremper leurs mains dans le ſang roial, & ſe contenterent d'ordonner qu'il ſeroit mis dans le château de l'oubli.

3. Il y a une Loi qui défend ſous peine de la vie, de parler de ceux qui y ſont enfermez, & méme de nommer leur nom, l'Hiſtoire d'Armenie rend raiſon de l'impoſition de ce nom, & remarque par quelle rencontre l'on contrevint une fois à cette Loi. Voici ce qu'elle en rapporte.

4. Il y eut autrefois une guerre opiniâtre qui dura trente-deux ans entre les Perſes & les Armeniens, tandis que ceux-ci étoient commandez par Arſace décendu des Arſacides, & ceux-là par Pacurius. La continuation de cette guerre cauſoit une infinité de maux à ces deux peuples, mais ſur tout aux Armeniens. Leur défiance mutuelle étoit venue à tel point, qu'ils n'oſoient plus s'envoier d'Ambaſſadeurs. Les Perſes aiant entrepris, dans le méme tems, une autre guerre contre un certain peuple voiſin de l'Armenie, les Ar-

meniens, pour témoigner leur affection envers les Perſes, & le deſir d'avoir la paix avec eux, reſolurent de faire irruption ſur les terres de ces Barbares, & aiant donné avis aux Perſes de leur deſſein ils firent paſſer ces miſerables par le trenchant de l'épée, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge. Pacurius, ravi de cette expedition, envoia prier Arſace de le venir voir. Il le reçût tres-civilement, & le traita comme ſon frere, & ſon égal. Enſuite, il lui fit promettre avec ſerment, & lui promit auſſi de méme, que les Perſes, & les Armeniens entretiendroient une paix inviolable: aprés quoi il le renvoia. Arſace fut accuſé, peu de tems aprés, d'avoir formé de nouveaux projets de guerre. Pacurius ajoûtant foi à cette accuſation, le manda, comme pour tenir conſeil ſur les affaires publiques. Arſace le vint trouver incontinent accompagné des plus braves hommes qui fuſſent parmi les Armeniens, & entre autres de Baſicius qu'il avoit choiſi à cauſe de la grandeur de ſon courage, & de la ſageſſe de ſa conduite pour commander ſes troupes, & pour préſider à ſes conſeils. Pacurius leur reprocha à tous deux leur trahiſon, & d'avoir violé leur ſerment preſqu'auſſi-tôt qu'ils l'avoient fait. Ils nierent conſtamment le crime dont il les accuſoit. Il les fit mettre d'abord dans une honteuſe priſon; puis il conſulta les Mages touchant ce qu'il en devoit ordonner. Les Mages répondirent, que l'on ne les pouvoit condamner, puiſqu'ils n'avoüoient rien, & qu'ils n'étoient pas convaincus; mais qu'ils lui donneroient un moien de forcer Arſace à ſe dénoncer ſoi-méme. Que pour cela, il n'y avoit qu'à couvrir la ſurface de ſa tente avec de la terre, dont une moitié fût tirée du païs des Armeniens, & l'autre de celui des Perſes. Quand cela eût été executé, les Mages firent quelques ceremonies de leur art, dans toute l'étendue de la tente, & dirent au Roi qu'il s'y promenât avec Arſace, & qu'en ſe promenant, il l'accusât d'avoir contrevenu aux traitez: Qu'il faloit qu'ils fuſſent preſens à tout ce qui ſe diroit de part & d'autre.

Pacurius

Pacurius aiant mandé Arſace, ſe promena avec lui dans ſa tente, en la preſence des Mages, & lui demanda, pourquoi il avoit violé ſon ſerment; & tâché de jetter les Perſes, & les Armeniens dans de nouvelles miſeres. Tandis qu'Arſace parla ſur la terre qui avoit été tirée de la Perſe, il nia tout ce qui lui étoit impoſé, & aſſura qu'il étoit toûjours demeuré attaché aux interêts de Pacurius. Mais lorſqu'en parlant il arriva au milieu de la tente, & qu'il toucha la terre d'Armenie, ſoudain, comme s'il eût été violenté par je ne ſai quelle puiſſance, il changea de langage, & menaça hautement de ſe venger dés qu'il en auroit le pouvoir. Il continua ſes menaces tant qu'il marcha ſur la terre d'Armenie; mais auſſi-tôt qu'il fut revenu ſur celle des Perſes, il devint ſoumis à Pacurius, & lui parla avec des termes pleins d'honneur, & de reſpect. Quand il retourna ſur la terre d'Armenie il recommença ſes menaces; & aiant pluſieurs fois changé de la ſorte, il découvrit ce qu'il avoit dans le cœur. Alors les Mages le condamnerent comme un violateur de ſes promeſſes, & comme un parjure. Pacurius commanda d'écorcher Baſicius, de remplir ſa peau de paille, & de l'attacher à un arbre: Pour ce qui eſt d'Arſace comme il n'étoit pas permis de le faire mourir, à cauſe qu'il étoit de la maiſon roiale, il le mit dans la priſon de l'oubli. Il arriva dans le méme tems, qu'un certain Armenien ami intime d'Arſace, & qui l'avoit ſuivi dans la Perſe, combatit ſi vaillamment contre les Barbares, & ſe ſignala de telle ſorte en preſence de Pacurius, qu'il contribua beaucoup à la victoire des Perſes. Pacurius lui promit en recompenſe tout ce qu'il lui voudroit demander. Il lui demanda permiſſion de ſervir Arſace un jour entier de la maniere qu'il lui plairoit. Le Roi eût un extréme déplaiſir de ſe voir obligé de violer une Loi auſſi ancienne qu'étoit celle du château de l'oubli. Neanmoins, pour ne pas manquer à ſa parole, il conſentit à ce que lui demandoit l'Armenien, qui alla auſſitôt dans le château de l'oubli, où il ſalüa Arſace. Ils

s'em-

s'embraſſerent ſi étroitement, en mélant les larmes que chacun d'eux verſoit ſur le mauvais état de leur fortune, qu'ils furent quelque tems ſans pouvoir ſe ſéparer. Mais enfin, quand ils furent las de pleurer, l'Armenien lava Arſace, le couvrit d'un habit roial, & le plaça ſur un lit magnifique. Arſace fit enſuite un feſtin fort ſuperbe, & qui avoit tout l'éclat, & toute la pompe de ſon ancienne grandeur. Il entendit pendant le repas divers diſcours, qui lui plûrent extrémement. Ce charmant entretien & la bonne chere aiant duré la plus grande partie de la nuit, les conviez ſe ſeparerent fort ſatisfaits d'un ſi agréable divertiſſement. On rapporte qu'Arſace dit alors, qu'aprés s'étre ſi bien réjoüi dans la compagnie du plus cher de ſes amis, il ne pouvoit plus ſupporter les outrages de la fortune; & qu'il ſe tua d'un coûteau qu'il avoit pris exprés ſur la table. L'Hiſtoire des Armeniens témoigne qu'il mourut de cette ſorte, & qu'en cette occaſion l'on contrevint à la Loi qui eſt établie parmi les Perſes touchant le château de l'oubli. Il faut retourner maintenant au ſujet que j'avois quitté.

CHAPITRE VI.

1. *Cavade s'échape de priſon ſous les habits de ſa femme.* 2. *Se retire chez les Nephtalites & y leve une armée pour ſe rétablir dans ſon Roiaume.* 3. *Fait crever les yeux à Blaſe. Fait mourir Guſanaſtade, & donne ſa charge de Charanange à Adergudombade, & celle d'Araſtudaranſalane à Séoſe.*

1. La femme de Cavade avoit un ſoin particulier de lui pendant ſa priſon, & lui portoit toutes les choſes dont il avoit beſoin. Comme elle étoit extrémement belle, le Capitaine du château en devint amoureux, & lui fit connoître ſa paſſion. Cavade commanda

da à ſa femme de lui accorder tout ce qu'il deſireroit; de ſorte qu'en aiant joüi, & la joüiſſance aiant augmenté ſon amour, il lui permit d'entrer dans la priſon, & d'en ſortir quand il lui plairoit. Il y avoit parmi les Perſes un galant homme nommé Séoſe, ami intime de Cavade qui ne bougeoit des environs du château pour épier l'occaſion de le ſauver, & qui lui avoit fait dire par ſa femme, qu'il l'attendoit avec des chevaux tous prêts pour ce deſſein. Lorſque la nuit fut venue, Cavade perſuada à ſa femme de luy donner ſes habits, de prendre les ſiens, & de demeurer en ſa place dans la priſon. Il ſortit par cette adreſſe, & paſſa au milieu des Gardes qui crûrent que c'étoit ſa femme. Quand ils la virent le lendemain aſſiſe dans la priſon, & vétue des habits de ſon mari, ils s'imaginerent que c'étoit lui, & ils demeurerent dans cette opinion durant pluſieurs jours, pendant leſquels il eut le loiſir de s'éloigner. Je ne ſaurois dire au vrai ce qui arriva à la femme, lorſque la tromperie fut découverte, ni de quelle maniere elle en fut punie, parce que les Perſes n'en conviennent pas. C'eſt pourquoi je n'en parlerai point.

2. Cavade accompagné de Séoſe, arriva ſans étre découvert dans le païs des Nephtalites, où aiant épouſé la fille du Roi, & levé de puiſſantes troupes, il revint en Perſe, & y jetta une telle terreur de ſes armes que ſes ennemis n'oſérent paroître. Comme il étoit dans une Province dont Guſanaſtade étoit Gouverneur, il lui échapa de dire, qu'il en donneroit le Gouvernement à celui qui viendroit le premier, ce jour-là, ſe ſoûmettre à lui. A peine avoit-il prononcé cette parole, qu'il s'en repentit à cauſe de la Loi qui défend aux Perſes d'ôter une charge d'une famille, pour la donner à un étranger: Et il apprehendoit d'étre ſaiſi de quelqu'un qui ne fût pas parent du Gouverneur, & d'étre obligé de contrevenir à la Loi pour ſatisfaire à ſa promeſſe. Comme il avoit l'eſprit occupé de cette penſée, il ſe preſenta à lui une heureuſe

reuſe occaſion d'accomplir en méme tems l'une & l'autre. Adergudombade parent de Guſanaſtade jeune homme renommé pour ſa valeur, vint le premier ſe proſterner devant lui, pour l'adorer en qualité de Roi, & pour l'aſſurer de la fidelité de ſes ſervices.

3. Cavade ſe rendit enſuite maître du Roiaume, & aiant pris Blaſe, lui fit perdre la veue de la maniere que les Perſes ont accoûtumé de la faire perdre aux criminels, en leur verſant de l'huile boüillante dans les yeux, ou bien en les leur perçant avec un fer chaud. Il le mit depuis en priſon, aprés qu'il eût regné deux ans.

4. Pour ce qui eſt de Guſanaſtade il le fit mourir, & donna ſa charge de Charanange à Adergudombade ſon parent. Il donna celle d'Adraſtudaranſalana, c'eſt à dire, de Chef de tous les Officiers de la Juſtice, & de la Guerre à Séoſe, qui fût tout enſemble & le premier, & le ſeul qui reçût cét honneur, aucun autre ne l'aiant receû ni avant lui, ni depuis. Comme Cavade étoit fort habile, il n'eût pas de peine à conſerver le Roiaume qu'il avoit conquis.

CHAPITRE VII.

1. Cavade entreprend la guerre contre les Romains, pour ſe venger de ce que l'Empereur Anaſtaſe avoit refuſé de lui prêter de l'argent. 2. Il aſſiége la ville d'Amide. 3. La ſurprend par un endroit mal gardé par des Moines la nuit d'aprés une fête. 4. Furieux carnage des Habitans, appaiſé par la ſage remontrance qu'un Prêtre fit au vainqueur.

COMME Cavade devoit de l'argent au Roi des Nephtalites, & qu'il n'avoit pas de quoi le payer, il en voulût emprunter d'Anaſtaſe, qui conſulta ſur cette

cette affaire quelques-uns de ſes amis, dont l'avis fût, qu'il n'étoit pas à propos qu'il lui en prêtât, & qu'il contribuât de ſes finances à fortifier l'alliance de ſes ennemis, entre leſquels il avoit plûtôt interêt de jetter des ſemences de diviſion. Ce fût pour cét unique ſujet que Cavade ſe reſolût de faire la guerre aux Romains, & que ſans la leur avoir declarée, il deſcendit ſur les terres des Armeniens, & y faiſant toute ſorte de dégats, entra dans la Meſopotamie juſqu'à la ville d'Amide, où il mit le ſiége durant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Bien que les Habitans, ſurpris au milieu de la paix, n'euſſent ni troupes, ni proviſions, ils ne voulurent pas toutefois ſe rendre: mais ils ſe preparerent à une défenſe plus vigoureuſe, que l'on ne l'eût jamais oſé eſperer. Il y avoit parmi les Siriens, un homme de rare vertu nommé Jaques, qui étoit perpetuellement occupé aux exercices de la pieté, & qui pour y vaquer uniquement, s'étoit renfermé il y avoit déja long-tems dans un petit endroit du territoire des Endiliens, éloigné ſeulement d'une lieue de la ville d'Amide. Quelques perſonnes du païs, pour favoriſer un ſi loüable deſſein, avoient fait une clôture à ſa cellule avec grilles, dont les barreaux n'étoient pas ſi prés à prés, que ceux qui le venoient viſiter ne puſſent aiſément le voir, & lui parler au travers: Ils l'avoient auſſi couverte d'un petit toit pour la garantir des pluies, des néges, & des autres injures de l'air. Là il enduroit avec une patience merveilleuſe les incommoditez du chaud, & du froid: ne vivoit que de legumes, & s'abſtenoit, quelquefois durant pluſieurs jours de toute ſorte de nourriture. Quelques Nephtalites qui battoient la compagne, l'aiant apercû ſe mirent en devoir de tirer ſur lui; mais leurs mains demeurerent comme attachées à leur arc, & privées de tout mouvement. Le bruit d'un ſi grand miracle s'étant répandu dans l'armée, & étant venu juſqu'aux oreilles de Cavade, il voulût en étre lui méme ſpectateur. Il le vit avec un extré-

extréme étonnement, & pria Jaques d'avoir la bonté de pardonner aux Barbares. Le ſaint ſolitaire les délivra à l'inſtant de leur mal, par une ſeule parole. Alors, Cavade lui offrit de lui donner tout ce qu'il deſireroit, & ſe vanta follement de ne lui rien refuſer, s'imaginant qu'il lui demanderoit de l'argent. Mais il ne lui demanda que la ſureté de ceux qui ſe refugieroient chez lui; ce que Cavade lui accorda par des lettres qu'il fit expédier. Quand cela fut ſeu dans le païs, pluſieurs s'y retirerent, & y conſerverent leur vie, & leurs biens. Voila ce qui regarde ce fait-là.

2. Cavade pourſuivoit cependant le ſiége, & battoit divers endroits des murailles avec des Beliers, dont les aſſiégez tâchoient de rompre le coup par des pieces de bois, qu'ils oppoſoient en travers. Il continua toûjours la baterie juſqu'à ce qu'il reconnut qu'elle étoit inutile, & qu'aprés pluſieurs attaques redoublées, la muraille étoit auſſi entiere qu'avant le ſiége, tant elle avoit été ſolidement bâtie. Renonçant donc à ce deſſein, il en forma un autre, qui fut d'élever une plate-forme plus haute que les travaux. Les Habitans firent une mine contre la plate-forme, & tirerent une grande quantité de terre par deſſous, ſans qu'il en parût rien au dehors. Les Perſes y montoient ſans crainte, & en tiroient inceſſamment contre la ville. Un jour qu'ils y étoient accourus en plus grande foule que de coûtume, la plate-forme tomba ſoudain, & preſque tous ceux qui s'y trouverent furent envelopez ſous les ruïnes. Cavade troublé d'un ſi fâcheux ſuccés, reſolut de lever le ſiége, & publia la retraite pour le lendemain. Alors, les aſſiégez, délivrez du danger, commencerent à railler les Perſes, & quelques femmes publiques eurent l'impudence de lever leurs juppes pour montrer à Cavade ce qu'il n'eſt pas honnéte de regarder. Les Mages aiant remarqué cette action, empécherent la levée du ſiége, & aſſurerent que c'étoit une marque que

que bientôt les aſſiégez découvriroient ce qu'ils avoient de plus caché.

3. Quelques jours aprés, un certain Perſe aiant aperçu proche d'une tour l'entrée d'une vieille mine mal rebouchée, & couverte ſeulement d'un tas de cailloux, il y entra ſeul durant la nuit, & alla juſques dans la ville. Le lendemain il en donna avis à Cavade, qui la nuit ſuivante y fit apporter des échelles, & y alla avec un petit nombre de ſes gens. En cette occaſion, la fortune lui fut merveilleuſement favorable. La tour, qui touchoit à la mine, étoit gardée cette nuit-là par ceux d'entre les Chrétiens, qui font profeſſion de vivre avec une plus grande ſeverité que les autres, & qui ſont communément apellez Moines. Le jour précedent ils avoient celebré une fête, que l'on ſolenniſe tous les ans, & ſoit qu'ils fuſſent fatiguez du travail, ou qu'ils euſſent plus bû, & plus mangé que d'ordinaire, quand la nuit fut venue, ils ſe laiſſerent tellement accabler du ſommeil, qu'ils n'entendirent rien de tout ce qui ſe paſſa. Les Perſes étant entrez l'un aprés l'autre par la mine, monterent dans la tour, & tuerent tous les Moines qu'ils y trouverent encore endormis. Cavade en aiant été averti, commanda à l'inſtant de dreſſer les échelles; mais comme il étoit déja grand jour, ceux qui gardoient la tour voiſine vinrent au ſecours. On combatit en cette rencontre avec beaucoup d'ardeur. Les Amideniens, qui avoient l'avantage du nombre, avoient tué d'abord pluſieurs de leurs ennemis, & renverſé les autres en bas, & ſembloient étre hors de danger, lorſque Cavade tenant l'épée nuë à la main, preſſa ſes ſoldats de monter aux échelles, & fit tuer ſur le champ tous ceux qui vouloient décendre: ce qui fut cauſe que les Perſes prirent la place de force, aprés qu'elle eut ſoûtenu quatre-vingts jours de ſiége.

4. On fit un grand carnage des Habitans, juſqu'à ce que Cavade étant entré dans la ville un Prêtre fort âgé prit la liberté de lui remontrer, que ce n'étoit

pas

pas une action digne d'un Roi, que de maſſacrer des vaincus. Le Roi encore tout tranſporté de colere, lui répondit : *Pourquoi avez-vous tenu ſi long temps contre mon armée ? C'eſt*, repliqua-t-il, *que Dieu vouloit que vous-vous rendiſſiez maître de cette ville par la force de vos armes, & non pas par un effet de nôtre choix.* Cavade, adouci par ces paroles, défendit de tuer davantage. Il abandonna neanmoins tout au pillage, & donna à ſes ſoldats les Perſes qui avoient été faits priſonniers, aprés en avoir reſervé un petit nombre des plus apparens. Il y laiſſa mille hommes en garniſon, dont il donna le commandement à Glone, Perſan de Nation ; il y laiſſa auſſi quelques pauvres miſerables pour porter aux Perſes les proviſions qui leur ſeroient neceſſaires. Il remena enſuite ſon armée, & ſes priſonniers. Certes, il eût pour eux une bonté toute roiale, de leur permettre de retourner en leur païs. L'Empereur Anaſtaſe leur donna auſſi des marques de ſa liberalité, en leur remettant pour l'eſpace de ſept ans tous les impôts que la ville avoit accoûtumé de paier, & en comblant, en particulier, & en general, les Habitans de tant de bienfaits, qu'ils eûrent ſujet d'oublier toutes leurs diſgraces ; mais ce ne fut pourtant que long temps aprés.

CHAPITRE VIII.

1. La multitude des Commandans de l'armée Romaine ; & leur mauvaiſe intelligence. 2. Appion Tréſorier de l'armée. 3. Fuite honteuſe d'Areobinde. 4. Défaite de Patrice, & d'Hypatius. 5. Irruption de Celer dans le païs des Arzameniens.

1. Dés que l'Empereur Anaſtaſe apprit la nouvelle du ſiége d'Amide, il y envoia des troupes

pes conſiderables, avec un tel nombre de Commandans, que chaque brigade avoit le ſien. Il y avoit quatre Generaux d'armée, ſavoir ; Areobinde Chef des armées d'Orient, gendre d'Olibrius, qui avoit autrefois poſſedé l'Empire d'Occident ; Celer Capitaine, ou comme les Romains l'appellent, Maître des Gardes ; Patrice, Phrigien de Nation ; Hypatius neveu d'Auguſte. Ces deux derniers étoient Capitaines des compagnies de Conſtantinople. A ces quatre qui avoient le commandement general, pluſieurs autres s'étoient joints : comme Juſtin qui ſuccéda depuis à Anaſtaſe ; Patriciole ; Vitalien, qui voulut peu aprés uſurper l'autorité ſouveraine ; Phareſmane, Colque de Nation, excellent homme de guerre ; Godidicle, & Sbeſas, Gots, qui n'avoient pas voulu ſuivre Theodoric quand il paſſa de Thrace en Italie ; & pluſieurs autres vaillans hommes. Jamais les Romains n'ont levé, ni devant, ni depuis, une armée ſi conſiderable contre les Perſes. Elle ne marchoit pas en un ſeul corps, parce que les Chefs avoient voulu conduire leurs troupes ſeparément.

2. Appion Egyptien en étoit Tréſorier. C'étoit un des principaux ornemens du Senat, un homme vigilant & exact, & à qui Anaſtaſe avoit fait l'honneur de l'aſſocier par lettres à l'Empire, afin de lui donner une plus grande autorité dans l'adminiſtration des Finances.

Comme il avoit falu beaucoup de tems pour lever un armée auſſi nombreuſe que celle-là, & qu'elle n'avoit pû marcher qu'à tres-petites journées, elle ne rencontra plus l'ennemi ſur les terres de l'Empire. Il s'étoit contenté d'y faire le dégât, & s'étoit retiré avec un riche butin. Aucun des Chefs ne voulût entreprendre le ſiége d'Amide parce, qu'ils apprirent que ceux qui la gardoient, y avoient porté des proviſions en abondance, Ils aimerent mieux aller fourager les terres des Perſes. Leurs forces n'étoient pas neanmoins unies, mais ils marchoient, & campoient chacun

chacun à part. Cavade, qui étoit proche, en aiant eu avis, s'avança en diligence vers les frontieres. Les Romains ne croioient pas qu'il menât toutes ſes troupes. Ils croioient que ce n'étoit qu'un parti. Areobinde étoit campé dans les terres des Arzameniens à deux journées de Conſtantine; Patrice & Hypatius dans un lieu nommé Siphrios, qui n'eſt qu'à trente-cinq ſtades d'Amide : Celer n'étoit pas encore arrivé.

3. Quand Areobinde apprit que Cavade venoit avec toute ſon armée, il abandonna le camp, & s'enfuit à Conſtantine avec les ſiens. Incontinent aprés, les Perſes ſurvinrent, qui trouvant le camp abandonné, le pillerent, & marcherent à l'heure même contre les autres troupes Romaines. Patrice & Hypatius avoient rencontré, dans le même tems, huit cens Nephtalites ſéparez du reſte de l'armée, & les avoient taillez en pieces; de ſorte qu'enflez d'un ſi heureux ſuccés, & ſe tenant moins ſur leurs gardes, ils avoient mis bas leurs armes & ſe préparoient à manger. Proche du lieu où ils étoient, il y avoit un ruiſſeau où ils lavoient des viandes, & où quelques-uns ſe baignoient. Cavade apprit cependant la défaite des Nephtalites, & cela le fit marcher en plus grande diligence.

4. Quand il vit l'eau du ruiſſeau troublée, il jugea bien d'où cela procedoit, & s'aſſura que l'ennemi n'étoit pas en état de lui reſiſter. Il commanda donc de doubler le pas, & ſurprit les Romains mangeans, & ſans armes. Bien loin de ſoûtenir le choc des Perſes, ils n'eſſaierent pas ſeulement de ſe défendre; mais ils prirent tous la fuïte. Les uns furent pourſuivis, & tuez, les autres gagnerent une colline, de laquelle ils ſe précipiterent dans un fond, où ils périrent miſerablement. On dit que perſonne n'en échapa que Patrice & Hypatius, qui dés le commencement avoient trouvé moien de ſe ſauver.

Cavade aiant reçu nouvelle que les Huns faiſoient irruption ſur ſes terres, mena toutes ſes troupes contre

tre eux, & leur fit long-tems la guerre dans le Septentrion. Sur ces entrefaites, l'autre armée Romaine arriva; mais elle n'executa pourtant rien de remarquable, parce qu'elle n'étoit pas conduite par un ſeul General, mais qu'elle avoit divers Chefs, qui étoient de divers avis, & qui ne pouvoient jamais ni former, ni executer aucun deſſein d'un commun conſentement.

5. Celer aiant fait paſſer à ſon armée le fleuve Nymphius, qui coule proche de Martiropolis, & qui eſt à trois cens ſtades d'Amide, entra dans le païs des Arzameniens, le fouragea, & s'en revint.

CHAPITRE IX.

1. Les Romains aſſiégent Amide. 2. Le Gouverneur de cette ville eſt attiré par un Païſan dans une embuſcade. 3. Son fils, pour ſe venger, brûle l'Egliſe de S. Simeon. 4. Les Romains prennent la ville par argent. 5. Grande abſtinence des Perſes. 6. Tréve de ſept ans.

1. AREOBINDE revint enſuite à Conſtantinople par l'ordre de l'Empereur, & les autres Chefs allérent au milieu de l'hiver mettre le ſiége devant Amide. Ils firent divers efforts pour l'emporter par aſſaut, mais toûjours inutilement. Ils l'euſſent priſe par famine, ſi les Chefs mal-informez de la neceſſité des aſſiégez, & laſſez des plaintes que les ſoldats faiſoient de la longueur du ſiége, & de l'incommodité de la ſaiſon, & menacez de quelque ſecours de la part des Perſes, ne ſe fuſſent pas ſi fort hâtez de ſe retirer. Les Habitans n'avoient plus de reſſource. Ils cachoient neanmoins leur diſette avec grand ſoin, & ils faiſoient ſemblant d'être dans l'abondance, afin de ne ſe rendre qu'à des conditions raiſonnables, & de retourner avec honneur dans leur païs. Il ſe fit donc un traité, par lequel il fut arrêté, que les Perſes toucheroient mille

livres d'or, & qu'ils céderoient la ville aux Romains. Ce fut le fils de Glone qui toucha cette ſomme, & qui rendit la place, ſon pere étant mort dés auparavant, de la maniere que je le vais raconter.

2. Pendant que les Romains étoient campez devant la ville d'Amide, un Païſan qui avoit accoûtumé d'y entrer ſecrétement, & d'y porter du pain, des fruits, & des volailles, qu'il vendoit cherement à Glone, vint trouver Patrice, & lui offrit de lui mettre Glone entre les mains, avec deux cens Perſes, s'il vouloit lui aſſurer quelque recompenſe. Patrice lui promit tout ce qu'il voudroit. Ce Païſan s'en alla à l'heure méme, dans la ville, & aiant déchiré ſes habits, & faiſant ſemblant de pleurer, & d'arracher ſes cheveux, aborda Glone par ces paroles. *Comme j'apportois les vivres que j'avois pû ramaſſer, j'ai été attaqué par des voleurs, qui me les ont pris, & qui m'ont donné pluſieurs coups. Ce ſont des ſoldats Romains qui exercent ce brigandage & ces violences, envers les pauvres gens de la campagne, ſur qui ils déchargent la colere qu'ils n'oſeroient faire paroître contre des gens de guerre. Je vous donnerai ſi vous voulez une belle occaſion de nous venger, & de vous venger vous-méme. Vous n'avez qu'à aller demain à la chaſſe, aux environs de la ville, elle ne manquera pas de vous reüſſir heureuſement.* Glone ajoûtant foi à ce diſcours du Païſan, lui demanda combien il croioit qu'il falût de ſoldats pour donner la chaſſe à ces voleurs. Le Païſan répondit, que cinquante ne ſeroient que trop ſuffiſans, parce qu'il ne les avoit jamais rencontrez en plus grand nombre que de cinq; mais que pour n'étre ſurpris d'aucun accident, il feroit bien d'en prendre cent, & que quand il en prendroit deux cens il ne feroit pas mal, & que ce qu'il auroit de trop ne ſeroit pas préjudiciable. Glone choiſit deux cens Cavaliers, & commanda au Païſan de lui ſervir de guide. Le Païſan lui dit, qu'il étoit plus à propos qu'il courût devant pour découvrir la campagne; & que quand il verroit les Romains, il viendroit l'avertir de ſortir ſur eux. Glone aiant approuvé ce deſſein, le Païſan alla droit à Patrice, lui raconter

raconter ce qu'il avoit fait. Patrice choiſit deux mille hommes, dont il donna le commandement à deux de ſes Gardes, & les envoia avec le Païſan, qui les aiant placez en embuſcade dans un fond rempli de bois, & de marais, proche d'un bourg nommé Thialaſame, à quarante ſtades d'Amide, courut pour dire à Glone, que l'occaſion étoit venuë de faire une bonne priſe, & le mena avec ſes deux cens hommes. Quand il les eut conduits au delà de l'endroit où étoit placée l'embuſcade, il eut l'adreſſe de ſe dérober ſi finement, que ni Glone, ni ſes gens, ne s'en aperçurent point; deſorte qu'il alla faire ſortir les Romains du lieu où il les avoit fait cacher, & leur montra l'ennemi. Quand les Perſes les virent venir droit à eux, ils furent fort étonnez d'une rencontre ſi impréveuë, & ne ſavoient à quoi ſe déterminer dans une telle ſurpriſe. Ils ne pouvoient ni reculer, parce que le chemin étoit bouché par les ennemis, ni avancer, parce qu'ils n'avoient devant eux que des terres de l'Empire. Ils ſe rangérent donc en bataille le mieux qu'il leur fut poſſible; mais ils furent accablez par le nombre, & taillez en pieces.

3. Le fils de Glone outré de douleur de n'avoir pû ſecourir ſon pere, brûla l'Egliſe de S. Simeon où il étoit mort. Iamais ni Glone, ni Cavade, ni aucun autre, n'avoit ruïné aucune maiſon ni par le fer, ni par le feu, ni dans Amide, ni aux environs. Reprenons maintenant la ſuite de nôtre Hiſtoire.

4. Les Romains regagnérent Amide par argent, deux ans aprés que les Perſes s'en furent rendus les maîtres.

5. Quand ils furent dedans, ils reconnurent leur peu de courage, & l'incroiable abſtinence de leurs ennemis. Car par la ſupputation qu'ils firent de la quantité des vivres, qui étoient demeurez, & des Barbares qui étoient ſortis, ils trouvérent que les aſſiégez n'euſſent eu que pour ſept jours de proviſions, bien que Glone & ſon fils ne leur en euſſent diſtribué durant un long tems que beaucoup moins qu'il n'en faut pour

vivre commodément. Pour ce qui eſt des Romains, qui étoient dans la ville, ils ne leur fourniſſoient aucune choſe durant le ſiége comme je l'ai déja dit, deſorte qu'ils furent contraints de prendre, pour ſe nourrir, des choſes, dont les hommes n'ont pas accoûtumé d'uſer, & qu'ils ſe trouvérent réduits à la cruelle neceſſité de ſe manger les uns les autres. Les Chefs reconnoiſſant tant de circonſtances ſi ſurprenantes, reprochoient aux ſoldats de n'avoir pas voulu ſouffrir conſtamment les fatigues du ſiége pour réduire la ville, & pour prendre Glone, ſon fils, & tant de perſonnes ſi conſiderables parmi les Perſes, & d'avoir ſouïllé la gloire du nom Romain par une tache auſſi honteuſe que celle d'avoir acheté Amide.

6. Comme la guerre continuoit aprés cela avec les Huns, les Perſes firent une tréve de ſept ans avec les Romains, par l'entremiſe de Celer, & d'Aſpebede. Les deux peuples retirérent enſuite leurs troupes. Voilà comment ſe termina cette guerre. Ie raconterai maintenant ce qui arriva aux portes Caſpiennes.

CHAPITRE X.

1. *Deſcription des portes Caſpiennes.* 2. *Ambazuce offre de les vendre à l'Empereur Anaſtaſe, qui refuſe de les acheter.* 3. *Cavade s'en empare aprés la mort d'Ambazuce.* 4. *Anaſtaſe fait une ville du bourg de Dara, & lui donne ſon nom.* 5. *Il enferme de murailles la ville de Theodoſiopolis.*

1. Le Mont Taurus aſſis dans la Cilicie, s'étend premierement dans la Capadoce, l'Armenie, la Perſarmenie, l'Albanie, l'Iberie, & dans d'autres païs habitez, tant par quelques peuples libres, que par d'autres peuples ſoûmis à l'obeïſſance des Perſes. Il occupe un vaſte eſpace, & croît à une largeur, & à une

une hauteur tout à fait extraordinaire. Quand on a paſſé les frontiéres de l'Iberie, on trouve un chemin fort étroit, & long de cinquante ſtades, qui ſe termine à une montagne eſcarpée, & inacceſſible, & qui pour toute iſſuë n'a qu'une porte, faite par les mains de la nature, que l'on appelle de toute ancienneté, la porte Caſpienne. Delà, on découvre une large campagne où il y a de l'eau en abondance, & qui eſt fort propre à nourrir des chevaux. C'eſt en cét endroit que les Huns habitent, d'où ils s'étendent juſqu'aux Palus Méotides. Lorsque pour faire irruption ſur les terres des Perſes, ou ſur les nôtres, ils ſortent par la porte, dont je viens de parler, avec d'excellente cavalerie, ils n'ont point de détours à prendre, ni de lieux hauts, & bas à traverſer, ſi ce n'eſt ce paſſage de cinquante ſtades qui aboutit à l'Iberie. Quand ils prennent d'autres chemins, ils y trouvent d'étranges fatigues, & ils ſont obligez de quitter leurs chevaux, de faire divers circuits, & de décendre par des précipices. Alexandre fils de Philipe, aiant autrefois conſideré l'aſſiette de ce lieu, y bâtit des portes, & une Citadelle, qui aprés avoir été poſſedez par divers maîtres, ont enfin appartenu à Ambazuce, Hun de Nation, intime ami des Romains.

2. Cét Ambazuce étant arrivé à une extréme vieilleſſe, & ſe ſentant proche de ſa derniere heure, envoia offrir à Anaſtaſe de les lui livrer, moiennant une ſomme d'argent qu'il demandoit pour recompenſe. Cét Empereur qui n'avoit pas accoûtumé de rien faire legérement, conſiderant qu'il lui ſeroit mal-aiſé d'entretenir une garniſon dans un païs deſert, ſterile, & éloigné, remercia Ambazuce de ſa bonne volonté, & n'accepta point ſon offre.

3. Ambazuce étant mort bien-tôt aprés de maladie, Cavade chaſſa ſes fils, & prit les portes Caſpiennes.

4. Aprés la concluſion de la tréve entre les Romains & les Perſes, l'Empereur Anaſtaſe fit fortifier le Bourg

de Dara, & en fit une ville tres-belle, qu'il appella de ſon nom. Elle eſt diſtante de Niſibe de quatre-vingts dix-huit ſtades, & d'environ dix-huit des limites des deux Empires. La guerre des Huns empécha les Perſes de s'oppoſer autant qu'ils le deſiroient à la fortification de cette place; mais auſſi-tôt que Cavade l'eut terminée, il envoia ſe plaindre aux Romains de ce qu'au mépris des traitez, ils avoient bâti une ville ſur la frontiére. L'Empereur Anaſtaſe emploia les menaces, les prieres, & encore plus l'argent, pour appaiſer Cavade, & pour arrêter ſes plaintes.

5. Il fit auſſi dans l'Armenie ſur les frontiéres de la Perſarmenie, d'un ancien village que Theodoſe n'avoit élevé que de nom à la dignité de ville, en l'appellant Theodoſiopolis, une autre ville égale à celle de Dara, l'entoura de fortes murailles, & la mit en état d'incommoder autant les Perſes, que l'autre les incommodoit, étant toutes deux fort propres à faire des courſes ſur leurs terres.

CHAPITRE XI.

1. *Juſtin ſuccéde à Anaſtaſe.* 2. *Cavade délibere ſur le choix d'un ſucceſſeur.* 3. *La Loi des Perſes exclut du Roiaume ceux qui ont quelque défaut naturel.* 4. *Cavade propoſe à Juſtin d'adopter ſon fils Coſroez.* 5. *Diſcours judicieux de Proclus ſur le ſujet de cette adoption.* 6. *Aſſemblée des Ambaſſadeurs des deux Etats, qui ſe ſeparent ſans rien conclure.* 7. *Haine de Coſroez contre les Romains.* 8. *Mort funeſte de Séoſe.* 9. *Coûtume des Perſes d'expoſer les corps morts.* 10. *Rufin accuſe Hypatius devant l'Empereur.*

1. ANASTASE étant mort, Juſtin lui ſuccéda à l'Empire, tous ſes proches en aiant été exclus, bien qu'ils fuſſent en grand nombre, & de grand merite.

2. Ca-

2. Cavade commença alors à s'inquiéter, & à craindre qu'aprés ſa mort, les Perſes n'apportaſſent un pareil changement à la ſucceſſion de ſes Etats, au préjudice de ſes enfans. Il ne lui étoit pas poſſible d'en choiſir un d'eux, ſans trouver de grandes oppoſitions à ſon choix. Coaſe étoit appelé par la Loi à la Couronne, comme étant l'aîné; mais Cavade ne ſouhaitoit pas qu'il y arrivât, & il ſe declaroit, en ce point, contre la coûtume du païs, & contre l'ordre de la nature.

3. Zamez qui étoit le ſecond, n'y pouvoit prétendre, à cauſe qu'il avoit perdu un œil, & que les Loix des Perſes ne permettent pas de mettre la ſouveraine puiſſance entre les mains d'une perſonne qui ait ou ce défaut, ou un autre. Cavade aimoit plus que tous ſes enfans Coſroez, qu'il avoit eu de la fille d'Aſpebede; mais comme il voioit que Zamez étoit cheri par les Perſes, à cauſe de la grandeur de ſon courage, & des autres excellentes qualitez qui le rendoient recommandable, il appréhendoit qu'il ne ſe ſoûlevaſſent, & qu'ils ne commiſſent quelque attentat contre ſa famille.

4. Il ne trouva point de meilleur expedient, pour ſortir de cét embaras, que de remettre aux Romains les prétentions qu'il avoit contre eux, parce qu'elles pouvoient exciter à l'avenir de nouvelles guerres; mais ce fut à condition que Juſtin adopteroit Coſroez. Comme il voioit que c'étoit l'unique moien de ſe maintenir dans la paiſible poſſeſſion de ſon Empire, il envoia à Conſtantinople des Ambaſſadeurs pour ce ſujet, & les chargea d'une lettre dont voici les termes. *Vous ſavez que j'ai reçeu pluſieurs injures des Romains: j'ai réſolu, neanmoins de les oublier, n'y aiant point de victoire ſi glorieuſe que celle que l'on remporte, quand on abandonne une partie de ſes interêts en faveur de ſes amis; lors méme que l'on a la juſtice pour les maintenir. Je vous demande une grace en recompenſe, qui eſt, que nous contractions une alliance qui nous uniſſe, & qui uniſſe auſſi tous nos ſujets par le lien d'une affection mutuelle, & qui les comble de l'abondance de tous les biens*

que produit la paix. Ie deſire, pour ce ſujet, que vous adoptiez mon fils Coſroez, que je declare ſucceſſeur de mon Roiaume.

5. La lecture de cette lettre donna une grande joie à Iuſtin, & à ſon neveu Iuſtinien, que tout le monde regardoit comme le futur heritier de l'Empire. On travailloit déja à l'affaire, & l'on dreſſoit l'acte de l'adoption, ſelon la diſpoſition des loix Romaines; lorſque Proclus s'y oppoſa. C'étoit un celébre Magiſtrat du conſeil de l'Empereur, qui exerçoit la charge de Queſteur avec une grande reputation de vertu, & d'integrité. Il ne faiſoit pas volontiers de nouvelles loix, & n'aimoit pas auſſi à changer celles qu'il trouvoit établies. N'étant donc point d'avis de cette adoption, il en parla de cette ſorte. *Ie n'ai pas accoûtumé de me porter à des nouveautez, & je les appréhende d'autant plus que je ſai combien elles ſont dangereuſes. Mais quand je ſerois plus hardi que je ne ſuis de mon naturel à entreprendre de pareilles affaires, il me ſemble que je devrois être plus retenu dans celle-ci, & craindre davantage la tempête qu'elle peut émouvoir. Ie penſe que nous ne cherchons icy qu'une couleur honnête pour livrer l'Empire aux Perſes, qui n'en cherchent point pour couvrir l'intention qu'ils ont de nous l'enlever. Ils l'avoüent, ils la declarent. Le deſſein qu'ils ont de tromper paroît dans la ſimplicité qu'ils affectent, & dans la liberté avec laquelle ils font leur demande. Vous avez tous deux le principal interêt de vous oppoſer fortement aux prétentions de ces Barbares: Vous, Ceſar, afin de n'être pas le dernier des Empereurs; & vous, Iuſtinien, afin de ne vous pas exclure de le devenir. Il y a des tromperies cachées avec tant d'art, qu'il eſt mal-aiſé de les découvrir; mais la ſeule propoſition des Perſes ſuffit pour en faire voir l'injuſtice, & pour montrer qu'ils ne promettent rien moins que de rendre Coſroez heritier par adoption de la ſucceſſion de l'Empire. Ie vous prie de ſuivre ce raiſonnement. Le bien des peres appartient naturellement aux enfans: Les loix qui touchant d'autres ſujets ſont fort differentes, & ſouvent même fort contraires, ſelon le genie de differentes Nations, s'accordent en ce point par toute la terre, que les enfans ſuccédent aux poſſeſſions de*

de leurs peres. Si vous avoüez une fois cette verité, il faudra que vous admettiez toutes les ſuites.

6. Voilà ce que dit Proclus. Ses raiſons furent goûtées par l'Empereur, & par Iuſtinien, qui déliberérent en particulier ſur ce qu'ils avoient à faire. Cependant, Cavade écrivit une ſeconde lettre à Iuſtin, par laquelle il le pria de lui envoier des Ambaſſadeurs, pour arréter les articles de la paix, & de lui mander de quelle maniere il ſouhaitoit de faire l'adoption. Alors, Proclus reſiſta à l'entrepriſe des Perſes, avec encore plus de vigueur qu'auparavant, & la rendit plus odieuſe en faiſant voir tres-clairement qu'elle tendoit à l'uſurpation de l'Empire. Son avis étoit, que l'on fît la paix le plûtôt que l'on pourroit, & que l'on deputât vers Cavade des premiers de l'Etat, pour la conclure. Que s'il leur demandoit en quelle forme l'on avoit reſolu de faire l'adoption de Coſroez, ils lui répondiſſent, que les Romains n'avoient pas accoûtumé d'adopter les Barbares par écrit, mais par les armes. La réſolution aiant été priſe de ſuivre ſon avis, Iuſtin donna l'audiance de congé aux Ambaſſadeurs des Perſes, & les aſſura qu'ils ſeroient bien-tôt ſuivis des ſiens. La lettre qu'il écrivit à Cavade contenoit la méme choſe.

7. On choiſit, de la part des Romains, un neveu de l'Empereur Anaſtaſe, nommé Hypatius, qui étoit Patrice, & General des troupes d'Orient; & Rufin, auſſi Patrice, qui étoit fils de Silvain, & d'une maiſon fort connuë à Coſroez. On deputa, de la part des Perſes, Séoſe, qui étoit élevé en dignité, & Mébode. Tous ces Ambaſſadeurs s'aſſemblérent dans un lieu qui ſepare les deux Etats, & conferérent touchant les moiens de terminer les differens, & de conclure la paix. Coſroez vint juſqu'au Tygre à deux journées de Niſibe dans le deſſein de venir à Conſtantinople lorſque la paix ſeroit concluë. Entre tout ce qui fut dit de part & d'autre ſur les prétentions differentes des deux Empires, Séoſe dit, que les Romains retenoient injuſtement la Colchide, & qu'ils l'avoient uſurpée ſur

les Perſes, à qui elle appartenoit. Ces paroles mirent en colere les Romains, qui ne pouvoient ſouffrir que l'on voulût leur diſputer la poſſeſſion paiſible de cette Province. Quand ils dirent, enſuite, que l'adoption de Coſroez ſe devoit faire de la maniere que ſe fait l'adoption des Barbares, les Perſes le trouvérent inſupportable; ce qui fut cauſe qu'ils ſe ſeparérent ſans rien faire.

8. Coſroez s'en retourna fort indigné de ce qui s'étoit paſſé, & proteſtant hautement de s'en venger.

9. Mébode accuſa bien-tôt aprés Séoſe, devant Cavade, d'avoir contre l'intention de ſon maître, mêlé le diſcours de la Lazique dans les conferences, dans le deſſein d'en éloigner la concluſion, & d'en avoir communiqué ſecrétement avec Hypatius, qui n'étant pas bien affectionné au ſervice de Iuſtin avoit auſſi traverſé les propoſitions de la paix, & de l'adoption. Les ennemis de Séoſe formérent diverſes autres accuſations contre lui, devant un Senat que l'envie, & non pas la Iuſtice avoit aſſemblé. Le pouvoir qu'il s'étoit aquis leur donnoit une jalouſie extréme, & la violence de ſon naturel une averſion implacable. Il faut demeurer d'accord qu'il aimoit la juſtice, & qu'il étoit incapable de ſe laiſſer corrompre par argent. Mais il faut avoüer auſſi qu'il avoit un orgueil qui ſurpaſſoit l'orgueil de tous les autres hommes. Quoi que ce vice ſoit fort familier aux grands de la Perſe, les ennemis de Séoſe prétendoient qu'il l'avoit porté plus loin qu'il ne ſembloit qu'il pût aller. Ses accuſateurs ajoûtoient aux crimes, dont je viens de parler, qu'il mépriſoit les loix du païs, qu'il adoroit certaines divinitez étrangeres, & qu'au lieu d'expoſer le corps de ſa femme, ſelon la coûtume des Perſes, il l'avoit fait enterrer. Les Iuges le condamnérent à la mort. Cavade fit ſemblant de le regréter comme ſon ami; mais il ne lui accorda point de grace, & il couvrit ſa mauvaiſe volonté d'une fauſſe image de reſpect, pour les loix. Cependant, il lui étoit redevable & de la vie, & de l'Empire. Ainſi mourut

rut Séoſe. Sa dignité finit avec lui, comme elle y avoit commencé. Et il n'y eut plus d'Adraſtadaranſalane.

10. Rufin dénonça pareillement Hypatius à l'Empereur, qui le priva de ſa charge, & fit donner la queſtion à quelques-uns de ſes domeſtiques; mais n'aiant point tiré de preuve, il n'ordonna point d'autre peine.

CHAPITRE XII.

1. *Confins de l'Iberie.* 2. *Cavade veut contraindre les Iberiens à embraſſer ſa Religion.* 3. *Ils implorent le ſecours de Iuſtin, qui envoie Probus à Boſpore faire des levées.* 4. *Boez eſt élevé par Cavade à la dignité de Variſe.* 5. *Beliſaire & Sittas Gardes de Iuſtinien dans leur jeuneſſe.* 6. *Narſez & Aratius prennent le parti des Romains.* 7. *Procope donné à Beliſaire pour lui ſervir de conſeil.*

1. BIEN que Cavade ſouhaitât fort de faire irruption ſur les terres des Romains, il ne le put, à cauſe d'un empéchement qui fut tel. Les Iberiens habitent dans l'Aſie auprés des portes Caſpiennes, dont ils ſont bornez du côté du Septentrion. Du côté de l'Occident ils ſont bornez par la Colchide, & du côté de l'Orient par la Perſe. Ils font profeſſion de la Religion Chrétienne, & en gardent auſſi exactement les loix ſaintes, qu'aucun autre peuple qui nous ſoit connu.

2. Comme il y a long-tems qu'ils ſont ſoûmis à l'obeïſſance des Perſes, Cavade s'aviſa alors de les forcer d'embraſſer ſa Religion, & il commanda à leur Roi nommé Gyrgene de ſe conformer aux coûtumes des Perſes, & ſur tout de ne plus enterrer les morts, mais de les expoſer aux chiens, & aux oiſeaux.

3. Gyrgene fut obligé d'implorer la protection de l'Empereur Iuſtin, & de le conjurer de ne le pas laiſſer opprimer par les Perſes. Il le luy promit vo-

lontiers, & envoia Probus Patrice & neveu de l'Empereur Anaſtaſe, avec de l'argent pour lever des Huns à Boſpore, qui eſt une ville maritime, que ceux qui navigent ſur le Pont-Euxin ont à leur gauche. Elle eſt à vingt journées de Cherſone qui eſt la derniere de l'Empire Romain. Le païs qui eſt entre ces deux villes appartient aux Huns. Il appartenoit autrefois aux Habitans de Boſpore, qui pour lors étoient ſouverains; mais ils ſe ſont ſoûmis depuis à la puiſſance de Iuſtin. Probus en étant revenu ſans rien faire, envoia Pierre dans la Lazique avec quelques troupes de Huns pour ſecourir Gyrgene.

4. En méme-tems, Cavade dépécha contre ce Prince une armée conſiderable, dont il donna le commandement à un Perſe nommé Boez, qui étoit élevé à la dignité de Variſe. Gyrgene n'aiant receu qu'un foible ſecours, & ne ſe voiant pas aſſez fort pour attendre l'arrivée des Perſes, ſe retira dans la Lazique, & y emmena les premiers & les plus apparens de ſon Etat, ſes proches, la Reine ſa femme, & ſes enfans, dont l'aîné ſe nommoit Peranius. Quand ils furent arrivez aux frontiéres des Laziens, ils s'arrétérent, & ſe crûrent en ſureté, à cauſe de l'aſſiette du lieu, & de la difficulté des paſſages, que les Perſes ne pûrent vaincre en effet. Les Iberiens allérent enſuite à Conſtantinople, où Pierre fut auſſi r'apelé par l'Empereur, qui voiant que les Laziens refuſoient de garder leurs frontiéres, y envoia des troupes ſous la conduite d'Irenée. Quand on a paſſé les limites de l'Iberie, on trouve ſur les terres des Laziens, deux Forts deſquels on a toûjours confié la garde aux Habitans, qui vivent dans une extréme miſere. Le païs ne produit ni blé, ni vin, ni aucune autre nourriture, & l'on n'y en peut porter que de fort loin ſur le dos des hommes. Les Laziens qui y vivoient ſe contentoient de pain de millet. l'Empereur en ôta la garde à ceux du païs, & y mit une garniſon à qui d'abord les Laziens portérent des vivres; mais dans la ſuite, ils

s'en laſſérent: ainſi, les deux Forts furent abandonnez par les Romains, & occupez par les Perſes. Voilà ce qui ſe paſſa dans le païs des Laziens.

5. Les Romains étant entrez ſoûs la conduite de Sitta, & de Beliſaire dans la Perſarmenie y firent un grand dégât, & en emmenérent un nombre incroiable de priſonniers. Ces deux Capitaines étoient tous deux Gardes de Iuſtinien qui fut depuis aſſocié à l'Empire par Iuſtin, & ils paroiſſoient alors dans la premiere fleur de leur jeuneſſe.

6. Les Romains firent une ſeconde irruption dans l'Armenie, où ils rencontrérent contre leur attente Narſez, & Aratius, avec qui ils en vinrent aux mains. Peu de tems aprés, ces deux hommes paſſérent dans le parti des Romains, & ſuivirent Beliſaire en Italie: mais pour lors ils remportérent quelque petit avantage ſur lui, & ſur Sitta. Une autre armée Romaine commandée par Licelaire qui étoit natif de Thrace entra dans le païs des Niſibites; mais ce Chef s'enfuït ſans étre pourſuivi des ennemis. Il perdit ſa charge pour punition de cette lâcheté.

7. Beliſaire fut établi Chef des troupes qui étoient à Dara. Ce fut alors que Procope Auteur de cette Hiſtoire lui fut donné pour lui ſervir de conſeil.

CHAPITRE XIII.

1. Iuſtinien ſuccéde à Iuſtin, & envoie Beliſaire pour bâtir un Fort ſur la frontiére. 2. Les Perſes ſurviennent, & défont les Romains. 3. Beliſaire eſt fait General des troupes d'Orient. 4. L'armée Romaine rangée en bataille. 5. Combats ſinguliers.

1. IUSTIN mourut peu de tems aprés, & laiſſa l'entiére poſſeſſion de l'Empire à ſon neveu Iuſtinien, qui commanda auſſi-tôt à Beliſaire d'élever un Fort dans le territoire de Mindone, proche de la frontiére

des Perſes, au côté gauche du chemin par où l'on va à Niſible. Beliſaire executoit cét ordre avec une diligence extraordinaire, & y emploioit tant de mains que l'ouvrage étoit déja fort avancé, lorſque les Perſes envoiérent dire, que ſi l'on ne l'abandonnoit, ils l'arréteroient bien-tôt par des effets, & non pas par des paroles. Comme Beliſaire n'avoit pas aſſez de forces pour leur reſiſter, l'Empereur y envoia d'autres troupes conduites par Cutzez, & par Buzez, qui commandoient alors les compagnies du Mont Liban. C'étoient deux freres, originaires de la Thrace, qui emportez par l'ardeur de la jeuneſſe n'alloient pas au combat avec aſſez de prudence.

2. Les Perſes & les Romains coururent vers le Fort, les uns pour en chaſſer les ouvriers, & les autres pour les ſoûtenir. Le combat fut tres-opiniâtré de part & d'autre; mais enfin les Romains furent vaincus, & perdirent un grand nombre des leurs ſur la place. Il y en eut auſſi pluſieurs, qui furent emmenez priſonniers en Perſe, & condamnez à tenir priſon perpetuelle. Cutzez eut le malheur d'étre de ce nombre. Comme le Fort étoit abandonné, il fut aiſé aux Perſes de le raſer.

3. Iuſtinien créa, peu de tems aprés, Beliſaire General des troupes d'Orient, & lui commanda de marcher contre les Perſes. Il leva donc une puiſſante armée, & alla à Dara, où Ermogene, qui étoit maître des Offices, & qui avoit été Conſeiller de Vitalien, dans le tems qu'il étoit en mauvaiſe intelligence avec Anaſtaſe, arriva auſſi pour donner conjointement avec lui les ordres neceſſaires à la conduite des troupes. De plus, l'Empereur nomma Rufin Ambaſſadeur vers les Perſes, & lui commanda de demeurer juſqu'à nouvel ordre à Ierapolis, qui eſt une ville aſſiſe ſur le bord de l'Euphrate. Tandis que de part & d'autre, on portoit diverſes paroles de paix, il arriva ſoudain nouvelle, que les Perſes alloient entrer ſur les terres des Romains, & qu'ils vouloient prendre

prendre par aſſaut la ville de Dara. Beliſaire & Ermogene rangérent à l'inſtant leurs troupes en bataille, & creuſérent à un jet de pierre de la ville, à l'endroit qui eſt vis à vis de Niſibe, un foſſé profond, où ils laiſſérent par intervalle diverſes entrées & ſorties. Ils ne creuſérent pas ce foſſé en ligne droite, mais d'une autre maniere, que j'expliquerai ici. Il étoit en ligne droite par le milieu, & continué par les deux bouts ſuivant deux lignes perpendiculaires, à la fin de chacune deſquelles il étoit encore tiré en ligne droite, qui de chaque côté s'étendoit bien loin dans la campagne. L'armée des Perſes étoit campée dans le territoire d'Ammodium à vingt ſtades de la ville de Dara. Pityaſe, & Bareſmane ſurnommé le Louche, étoient deux Capitaines qui commandoient ſous un General nommé Peroſe, qui étoit élevé à la dignité de Mirrane, comme parlent les Perſes. Ce Peroſe envoia avertir Beliſaire de tenir le bain prêt pour le lendemain, parce qu'il ſe vouloit baigner dans la ville de Dara. Cela obligea les Romains à ſe préparer au combat.

4. Quand ils virent, dés la pointe du jour, que les Perſes s'aprochoient, ils ſe rangérent en cét ordre. Buzez, ſuivi d'un bon nombre de Cavalerie, & Pharas Erulien, ſuivi de trois cens Eruliens, ſe placérent entre le côté gauche du foſſé, & une éminence voiſine. Sunicas & Augan Maſſagetes, ſuivis de ſix cens Cavaliers, étoient à la gauche de ceux-ci à l'angle que formoit la rencontre de l'aile, & du côté gauche du foſſé; afin de pouvoir ſecourir Buzez & Pharas, au cas qu'ils vinſſent à plier. L'autre aile étoit diſpoſée dans le méme ordre. L'extrémité du foſſé droit étoit bordée d'une grande troupe de Cavalerie, commandée par Iean fils de Nicetas, par Marcelle, & par Cyrille, auſquels Germain & Dorothée s'étoient joints. Il y avoit à l'angle droit ſix cens hommes de Cavalerie, commandez par Simas & par Aſcan Maſſagetes; afin que ſi Iean lâchoit le pied, ils fondiſſent

ſent ſur le dos des ennemis. Toute la Cavalerie & l'Infanterie étoient placées au devant du foſſé. Beliſaire & Ermogene étoient derriere l'avant-garde. C'eſt ainſi qu'étoit rangée l'armée Romaine, qui n'étoit compoſée que de vingt-cinq mille hommes, au lieu que celle des Perſes étoit de quarante mille. La pointe de leur armée étoit étroite. Comme ils admiroient le bel ordre des troupes Romaines, ils ne ſavoient par où les attaquer; & ainſi l'on ne commençoit le combat ni de côté, ni d'autre.

Un parti de Cavalerie ſe détacha de l'aile gauche, ſur le ſoir, & vint attaquer Buzez & Pharas, qui s'étant un peu retirez, ne furent pas pourſuivis par les Perſes, à cauſe de la crainte qu'ils eurent d'être envelopez. Alors, les Romains qui fuioient, revinrent eux-mémes à la charge; mais les Perſes ſe retirérent, & rejoignirent leur armée. Buzez & Pharas reprirent pareillement la place qu'ils avoient quittée. Il y eut ſept Perſes tuez en cette rencontre, desquels les corps demeurérent en la poſſeſſion des Romains.

5. Comme les deux armées gardoient leurs rangs, & ſe tenoient en repos, un jeune Perſe s'avança à cheval, & demanda s'il y avoit quelqu'un qui voulût ſe battre contre lui, ſeul à ſeul. Perſonne n'oſoit coure ce hazard. Il n'y eut qu'un domeſtique de Buzez nommé André, qui s'y offrit. Il n'avoit jamais fait le métier de ſoldat, mais il avoit été maître des Atletes dans Conſtantinople, d'où il tiroit ſa naiſſance; & il ne ſuivoit alors l'armée, que parce qu'on lui avoit donné le ſoin des bains de Buzez. Il n'y eut, dis-je, que celui-là qui fut aſſez hardi pour accepter le défi, ſans que ſon maître, ni aucun autre le lui commandât. Il courut donc droit au Barbare, avant qu'il eût ſeulement ſongé à ce qu'il avoit à faire, lui donna un coup de javelot dans l'eſtomach, dont il tomba de cheval, le coucha enſuite par terre, & lui coupa la tête comme à une victime. L'armée Romaine jettoit cependant de grands cris de joie. Les Perſes

ſes irritez de ce mauvais ſuccés, firent partir un autre Cavalier qui étoit des plus hardis, & qui ſurpaſſoit la taille des hommes ordinaires. Il n'étoit pas comme l'autre dans la fleur de ſa jeuneſſe, mais il avoit déja quelques cheveux gris. Il s'approcha donc de l'armée Romaine, & en remuant le fouët, dont il ſe ſervoit à cheval, il demanda ſi quelqu'un vouloit accepter le combat. Comme pas un ne ſe préſentoit, André parut encore, ſans le dire à perſonne, & nonobſtant la défenſe qu'Ermogene lui en avoit faite. Ils ſignalérent tous deux leur courage en ſe battant avec leurs lances, dont les coups faiſoient un grand bruit ſur leurs cuiraſſes. Les chevaux s'étant heurtés la tête l'un contre l'autre avec une extréme violence, tombérent & jettérent leurs hommes à bas. Chacun s'efforçant de ſe relever, le Perſe ne pût le faire ſi vîte, à cauſe de la maſſe de ſon corps, & de la peſanteur de ſes armes. André, que ſon art rendoit plus agile, frapa ſon ennemi, comme il étoit appuié ſur ſon genou, & le tua ſur le champ. Alors, il s'éleva de la ville, & de l'armée Romaine, un plus grand cri qu'à la premiere victoire. Comme la nuit approchoit, les Perſes s'en retournérent au territoire d'Ammodium, & les Romains rentrérent dans Dara.

CHAPITRE XIV.

1. *Lettres de Beliſaire au Mirrane, & les réponſes.* 2. *Harangues des Chefs.* 3. *Diſpoſition de l'armée des Perſes.* 4. *Bataille mémorable.* 5. *Victoire des Romains.*

1. Le lendemain, il arriva aux Perſes un renfort de mille ſoldats tirez de la ville de Niſibe. Beliſaire & Ermogene écrivirent de cette ſorte au Mirrane. *Il n'y a perſonne, pour peu qu'il ait de raiſon, qui ne reconnoiſſe que la paix eſt le plus grand de tous les biens, &*

que

que celui qui la rompt, cauſe beaucoup de maux à ceux de ſon païs, & aux étrangers. Il eſt du devoir d'un bon General de la conclure le plûtôt qu'il lui eſt poſſible. Quand vous vous eſtes aviſez de commencer la guerre ſans en avoir le ſujet, les deux Nations étoient en bonne intelligence. Les deux Empereurs n'avoient que des penſées d'amitié: leurs Ambaſſadeurs étoient prêts de conferer; & tout le monde s'attendoit qu'ils termineroient heureſement les differens. Vous avez diſſipé cette eſperance, en faiſant ſoudain des courſes ſur nos terres. Ce ſeroit une action de grande prudence, que de retirer vos troupes, de ne pas empêcher le bien qui peut naître de la concluſion du traité, & de ne pas attirer ſur vous les maux qui peuvent procéder de la continuation de la guerre.

Le Mirrane répondit à cette lettre en ces termes. *Je ſerois aſſez diſpoſé à ſatisfaire à tout ce que vous deſirez, & à executer tout ce qui eſt contenu dans vôtre lettre, ſi elle venoit d'une autre part que de la vôtre: Mais comme vous êtes en poſſeſſion de donner de belles paroles, & même de les confirmer par les plus ſaints de tous les ſermens, ſans neanmoins en faire voir les effets; nous ſommes obligez de nous tenir ſous les armes, pour n'être pas toûjours expoſez à de pareilles illuſions. Sachez donc que vous ne devez vous attendre qu'à la guerre, & que nous ſommes réſolus de mourir ici, ou d'y vieillir, juſqu'à ce que nous aions obtenu la juſtice qui nous eſt deuë.* Beliſaire écrivit encore au Mirrane la lettre qui ſuit. *Il ne faut pas tant vous en faire accroire, ni former contre nous tant de vains reproches. C'eſt avec verité que nous aſſurons que l'Ambaſſadeur Ruſin arrivera dans peu de jours, & le tems fera paroître la ſincerité de nos paroles. Mais puiſque vous deſirez ſi opiniâtrément la guerre, vous nous verrez rangez en bon ordre, pour vous combatre; & nous nous perſuadons que Dieu nous favoriſera de ſa protection, parce qu'il aime autant la douceur avec laquelle nous deſirons*

rons la paix, qu'il déteſte la fierté avec laquelle vous la rejettez. En nous rangeant en bataille, nous attacherons au haut de nos Enſeignes les lettres qui auront été écrites de part & d'autre ſur ce ſujet. Le Mirrane repliqua encore par écrit en ces termes. *Le ſecours de nos Dieux ne nous manquera pas auſſi dans cette guerre. C'eſt ſoûs leurs auſpices que nous prétendons vous livrer demain la bataille, & nous rendre maîtres de la ville de Dara. Faites en ſorte que nous y trouvions le bain & le diner prêt.* Aprés que Beliſaire eut leu cette lettre, il ſe prépara au combat.

2. Le Mirrane aſſembla le lendemain ſes troupes, & leur parla de cette ſorte. *Je ſai bien que le Courage qui anime les Perſes dans les dangers, ne procéde pas des harangues de leurs Chefs, mais de leur propre vertu, & d'une loüable pudeur, qui leur eſt inſpirée par la préſence de leurs compagnons. Mais parce que je voi qu'il s'excite parmi vous quelque ſorte de murmure ſur ce que les Romains, qui n'alloient autrefois que tumultuairement au combat, s'y ſont préſentez la derniere-fois en bon ordre, & ont ſoûtenu l'effort de vos armes: J'ay crû qu'il étoit à propos de vous avertir, de ne vous pas laiſſer ſurprendre par une fauſſe opinion de leur valeur, & de ne vous pas imaginer que le courage & l'experience leur ſoient venus en un inſtant. Ils ont ſi fort appréhendé nôtre préſence, qu'ils n'ont oſé ſe ranger en bataille, qu'ils n'euſſent un foſſé devant eux, & ce foſſé ne les a pas rendus aſſez hardis pour nous attaquer. Il ſe vantent neanmoins d'avoir eu un ſuccés qui a ſurpaſſé leur eſperance, à cauſe ſeulement qu'ils ont évité le combat, & qu'ils ſe ſont mis à couvert dans leur ville; comme ſi c'étoit une grande merveille de n'être pas vaincu, lorſque l'on n'a oſé combattre. Quand il en faudra venir aux mains, l'appréhenſion & le manque d'experience les jetteront dans la confuſion, comme de coûtume. Voilà l'état où ſont les Ennemis. Pour ce qui eſt de vous, faites, je vous prie, réflexion ſur le jugement que le Roi des Rois fera de vôtre conduite, & ſur*

& ſur la honte du châtiment dont il puniroit vôtre lâcheté, ſi vous dégéneriez en cette occaſion de l'ancienne vertu des Perſes. Le Mirrane aiant parlé de la ſorte, mena ſon armée contre l'Ennemi. Beliſaire & Ermogene aiant auſſi conduit les Romains hors de la ville, leur parlérent en ces termes. *Vous avez reconnu dans la derniere rencontre, que les Perſes ne ſont ni invincibles, ni immortels. Tout le monde demeure d'accord que vous les ſurpaſſez en valeur, & qu'ils n'ont ſur vous que l'avantage de la diſcipline. Il vous ſera aiſé de vous corriger de ce défaut, puiſque la raiſon toute ſeule ſuffit à l'homme, pour remédier aux maux qui viennent du dedans de lui-même, au lieu qu'il n'y a point de précaution qui le puiſſe garentir des injures de la fortune. C'eſt pourquoi ſi vous ſuivez les ordres de vos Chefs, vous remporterez aſſurément la victoire. Les Ennemis ne ſe fient qu'en vôtre deſordre. Otez leur cette eſperance, & ils n'auront pas un meilleur ſuccés qu'en la derniere journée. Le nombre par où ils croient ſe rendre formidables, eſt tout à fait digne de mépris. Leur infanterie n'eſt qu'une multitude de miſerables Païſans, qui ne ſuivent l'armée que pour remüer la terre, pour dépouiller les morts, & pour ſervir les ſoldats. Ils n'ont pas même d'armes offenſives; ils n'ont que de grands boucliers pour parer les coups. C'eſt pourquoi non ſeulement vous aurez de l'avantage ſur eux, ſi vous voulez vous conduire en gens de cœur, mais auſſi vous les mettrez en état de ne plus revenir ſur nos terres.*

Beliſaire & Ermogene aiant parlé de la ſorte, & voiant que l'ennemi commençoit à avancer, rangérent leur armée de la même façon que le jour précedent. Les Barbares s'étant approchez, s'arrêtérent vis à vis d'eux.

3. Le Mirrane n'oppoſa aux Romains que la moitié de ſes troupes, & laiſſa l'autre moitié derriere; afin d'avoir toûjours des gens frais, qui vinſſent combattre tour à tour un Ennemi fatigué. Pour ce qui eſt de

eſt de la légion appellée l'immortelle, il lui commanda de demeurer en repos, juſqu'à ce qu'il lui donnât ordre de marcher. Il ſe mit à la tête du corps de bataille, donna à Pityaſe le commandement de l'aile droite, & à Bareſmane celui de l'aile gauche. Les deux armées étant rangées de cette ſorte, Pharas vint trouver Beliſaire & Ermogene, & leur dit. *Il me ſemble que ſi je demeure ici avec les Eruliens, je n'y pourrai rien faire de conſiderable; au lieu que ſi j'allois me cacher dans un valon qui eſt proche, & que je gagnaſſe la colline, & qu'enſuite je vinſſe fondre ſur les Perſes, lors qu'ils ſeront dans la plus grande chaleur du combat, je les incommoderois fort notablement.* Cét avis aiant plû à Beliſaire, Pharas alla l'executer.

4. Le combat ne fut commencé avant midi ni par l'un, ni par l'autre des partis; mais il le fut incontinent aprés par les Perſes. La raiſon qui le fit differer ſi long-tems, fut que ces Barbares ne mangeant que le ſoir, au lieu que les Romains mangent dés le matin; ceux-ci eſperoient ne pas trouver une forte reſiſtance en des gens affoiblis par un long jeûne. Ils ſe battirent d'abord à coups de fléches, dont l'air fut couvert comme d'une épaiſſe nuée. Pluſieurs demeurérent ſur la place de côté, & d'autre. Les Perſes lançoient une plus grande quantité de traits, à cauſe qu'ils ne combattoient qu'alternativement, & que ceux qui ſe retiroient, étoient relevez par d'autres, ſans que les Romains s'en apperçûſſent. L'effet n'en fut pas neanmoins conſiderable, parce que le vent, qui étoit contraire aux Perſes, rompoit la force du coup.

Quand les fléches furent épuiſées, ils commencérent à ſe ſervir de leurs lances. Ce fut alors que la mélée fut furieuſe. L'aile gauche des Romains fut fort endommagée en cette rencontre par les Cadiſiniens, qui étoient ſoûs Pityaſe, & qui mirent les autres en fuite. Sunicas & Augan fondirent ſur ceux-ci. Pharas y fondit le premier avec ſes trois cens Eruliens,

liens, qui ſe ſignalérent contre les Cadiſiniens, & les obligérent de quitter leurs rangs, & de reculer.

Quand les Romains virent que les Barbares lâchoient le pied, ils ſe rallièrent, & en firent un grand carnage. Il y en eut pour le moins trois mille de l'aile droite qui furent tuez ſur le champ. Les autres ſe ſauvérent aiſément, & rejoignirent le corps de leur armée, ſans étre pourſuivis par les Romains. Voila ce qui ſe paſſa alors.

Le Mirrane fit paſſer à l'aile gauche la légion immortelle, & quelques autres troupes, dequoi Beliſaire & Ermogene s'étant apperceus, ils firent auſſi paſſer à l'aile droite Sunicas & Augan avec ſix cens hommes. Simas & Aſcan y étoient dés auparavant. On plaça encore derriere eux une grande partie des troupes de Beliſaire. Les troupes qui étoient à l'aile gauche, ſous la conduite de Bareſmane, attaquérent les Romains qui étoient vis à vis d'eux, & qui ne pouvant ſoûtenir un ſi grand choc, prirent la fuite. Alors ceux qui avoient été placez au coin du foſſé & derriére, fondirent avec furie ſur les Perſes, les rompirent, & en pouſſérent la plus grande partie au côté droit, & le reſte au côté gauche, où ſe trouva l'Enſeigne de Bareſmane, qui fut tué d'un coup de lance par Sunicas. Lorſque les Perſes, qui étoient les premiers à pourſuivre les fuïars, reconnurent le danger, ils abandonnérent la pourſuite, pour venir au ſecours de leurs compagnons; mais ils ſe trouvérent eux-mêmes attaquez de deux côtez, parce que les fuïars revinrent à la charge. La légion immortelle, & d'autres troupes des Perſes aiant veu l'Enſeigne par terre, y accoururent avec Bareſmane.

5. Les Romains vinrent au devant d'eux, & entre les autres Sunicas, qui porta un coup à Bareſmane, dont il tomba de cheval, & mourut. Les Barbares abatus d'un ſi fâcheux accident, perdirent courage, & prirent honteuſement la fuite. Les Romains les entourérent, & en tuérent juſqu'à cinq mille. Les deux

deux armées changérent entierement de place, l'une en ſe retirant, & l'autre en la pourſuivant. Dans cette déroute la plûpart de l'infanterie des Perſes jettérent leurs boucliers, & ne gardant plus d'ordre, furent miſerablement aſſommez. Les Romains ne pourſuivirent pas fort loin les vaincus. Ils en furent empéchez par Beliſaire, & par Ermogene, qui appréhenderent que les Perſes, preſſez par la neceſſité ne retournaſſent à la charge contre ceux qui les pouſſeroient temerairement. Ils ſe contentérent de conſerver la victoire qu'ils avoient remportée, en demeurant maîtres du champ de bataille. Ce fut ainſi que ſe ſeparérent les deux partis. Les Perſes n'oſérent plus livrer de combat. Il n'y eut depuis que de legéres eſcarmouches, où les Romains n'eurent point de deſ-avantage. Voilà tous les exploits qui ſe firent dans la Meſopotamie.

CHAPITRE XV.

1. *Cavade envoie une armée en Armenie.* 2. *Les Perſes ſont défaits deux fois.* 3. *Deſcription du païs, & des mœurs des Tzaniens.* 4. *Les Romains prennent ſur les Perſes les Forts de Bolon & de Pharangion.* 5. *Narſez & Aratius embraſſent le parti des Romains*

1. CAVADE envoia dans la partie de l'Armenie qui reléve des Romains une autre armée compoſée de Perſarmeniens, & de Sunites, qui ſont voiſins des Alains. Trois mille Huns appelez Sabeiriens, qui ſont des peuples fort belliqueux, ſe joignirent à eux.

Mermeroez, Perſe de Nation, qui commandoit toutes ces troupes, s'étant campé à trois journées de Theodoſiopolis, ſe préparoit à attaquer les ennemis.

Do-

Dorothée, qui étoit fort prudent, & fort experimenté dans la guerre, avoit alors le gouvernement de l'Armenie. Sitta y commandoit les troupes. Il avoit commandé autrefois celles de Conſtantinople. A la premiere nouvelle que ces Chefs apprirent de l'arrivée des ennemis dans la Perſarmenie, ils choiſirent deux ſoldats des Gardes pour en aller reconnoître au vrai, le nombre & les forces. Ces deux ſoldats s'étoient gliſſez adroitement dans le camp des Barbares, & aprés y avoir tout conſideré tres-exactement, ils ſe retiroient, lorſqu'ils furent rencontrez par les Huns. L'un d'eux, nommé Dagaris fut pris & chargé de chaînes. L'autre s'échapa, & rapporta fidélement tout ce qu'il avoit remarqué.

2. Les Generaux commandérent à l'inſtant aux ſoldats de prendre les armes, & de coure vers le camp des ennemis. Les Barbares, ſurpris d'une irruption ſi ſoudaine, n'oſérent ſe mettre en défenſe, & ne ſongérent qu'à s'enfuïr. Les Romains s'en retournérent, aprés en avoir tué un grand nombre, & avoir pillé le camp.

Mermeroez aiant enſuite amaſſé toutes ſes troupes, entra dans le païs des Romains, qu'il trouva campez dans le territoire d'Octabe à cinquante-ſix ſtades d'une petite ville nommée Satala, qui eſt aſſiſe dans une plaine toute entourée de collines. Sitta s'alla mettre en embuſcade derriere une de ces collines, avec mille hommes, & ordonna à Dorothée de ſe tenir dans la ville, à cauſe que n'aiant que quinze mille combatans, ils n'oſoient paroître à la campagne, où les ennemis étoient au nombre de trente mille. Le lendemain, comme les Barbares étoient déja proche des murailles, & qu'ils commençoient à les inveſtir, ils virent les Romains qui décendoient d'une hauteur, & qui venoient droit à eux. La pouſſiere qui couvroit l'air, leur fit voir le nombre plus grand qu'il n'étoit, & les obligea de quitter le ſiége, & de ſerrer leurs rangs. Cependant les Romains arrivent, & s'étant ſéparez

ſéparez en deux bandes, attaquent vigoureuſement les Barbares. Ceux de la ville ſurviennent au méme moment, les chargent avec vigueur, & les contraignent de lâcher le pied. Il eſt vrai néanmoins, que comme ils avoient l'avantage du nombre, leur déroute ne fut pas telle, qu'ils ne fiſſent toûjours quelque reſiſtance, & qu'ils ne diſputaſſent la victoire. Comme ils étoient tous à cheval, ils faiſoient de frequentes courſes, & revenoient ſouvent à la charge les uns ſur les autres. Un Capitaine, nommé Florentius, qui étoit de Thrace, ſe ſignala en cette occaſion; car s'étant jetté au milieu des ennemis, il renverſa leur Enſeigne, & comme il ſe vouloit retirer, il fut taillé ſur le champ en piéces. Ce fut lui cependant, qui par une action ſi hardie, donna la victoire aux Romains. En effet, quand les Barbares ne virent plus leur étendard, ils furent ſaiſis d'un tel étonnement, qu'ils ſe retirérent en deſordre, & avec perte conſiderable. Le lendemain ils partirent pour s'en retourner dans leur païs. Les Romains ne les pourſuivirent pas. Ils crûrent que ce leur étoit aſſez de gloire de leur avoir fait ſouffrir ſur leurs terres, les maux dont j'ai parlé ci-devant, & de les avoir encore obligez, en cette rencontre, d'abandonner le ſiége qu'ils vouloient faire.

Les Romains tenoient alors dans la Perſarmenie deux Forts, Bolon & Pharangion, qui avoient autrefois appartenu aux Perſes, & dont ils avoient tiré de l'or, qu'ils portoient à leur Roi. Les Tzaniens, anciens Habitans d'un petit païs renfermé dans les limites de l'Empire Romain, perdirent un peu auparavant la liberté. Voici comment la choſe arriva.

3. Lorſqu'on va d'Armenie en Perſarmenie, l'on a au côté droit le Mont Taurus, qui s'étend juſqu'en Iberie, & en d'autres païs voiſins. Il y a au côté gauche un long chemin, dont la pente eſt douce, & de hautes montagnes qui ſont couvertes de néges en toute

tes saisons. C'est de ces montagnes que le Phaze tire sa source, & d'où il va arroser la Colchide. Ce païs a été de tout tems habité par les Tzaniens, appellez autrefois Saniens; Peuple barbare, & qui ne dépendoit de personne. Comme leur terre étoit sterile, & leur maniere de vivre sauvage, ils ne subsistoient que de ce qu'ils pilloient dans l'Empire. L'Empereur leur donnoit chaque année une certaine somme d'argent, afin d'arrêter leurs courses; mais se souciant fort peu de leurs sermens, ils ne laissoient pas de venir jusqu'à la mer, & de voler des Armeniens & des Romains. Ils faisoient de promtes & de soudaines irruptions, & se retiroient aussi-tôt dans leur païs. Quand ils étoient rencontrez à la campagne, ils couroient risque d'être battus; mais l'assiete des lieux étoit telle, qu'ils ne pouvoient être pris. Sitta les aiant autrefois défaits par les armes, acheva de les conquerir par ses caresses. Ils ont depuis adouci la rudesse de leurs mœurs, en s'enrôllant parmi les Romains, & en les servant dans les guerres. Ils ont aussi embrassé la Religion Chrétienne. Voilà ce que j'avois à dire à leur égard.

Quand on a passé la frontiére de ces peuples, on trouve une Vallée fort profonde, & pleine de précipices, laquelle s'étend jusqu'au Mont Caucase. Elle est extrémement peuplée, & elle produit des vignes, & des arbres fruitiers en grande abondance. Il y a un espace d'environ trois journées de chemin qui relève des Romains. Le reste fait partie des frontiéres des Persarmeniens. C'est-là qu'il y a des mines d'or, dont Cavade avoit donné la direction à un homme du païs nommé Simeon.

4. Comme il vit que la guerre s'échaufoit entre les Romains & les Perses, il prit résolution de frustrer le Roi du tribut qu'il lui devoit de ces mines. Il passa donc dans le parti des Romains, & leur livra le Fort de Pharangion; mais à la charge qu'il ne leur donneroit rien de l'or qu'il en tiroit. Ils consentirent vo-

volontiers à cette condition, & furent assez contens d'ôter à leurs ennemis un revenu si considerable. Pour les Perses, ils n'etoient pas en état de forcer les Habitans, à cause de l'assiette du païs.

5. Ce fut en ce tems-là, que Narsez & Aratius, qui, comme je l'ai rapporté, avoient autrefois donné bataille à Bélisaire & à Sitta dans la Persarmenie, passérent volontairement avec leur mere dans le parti des Romains. Narsez qui étoit aussi Persarmenien, & Sur-intendant des Finances, leur fit un accueil fort favorable, & des presens fort magnifiques. Leur jeune frere, nommé Isâc, n'eut pas plûtôt appris les avantages, qu'ils avoient tirez de ce changement, qu'il confera secrétement avec les Romains, leur livra le Fort de Bolon assis dans le territoire de Theodosiopolis, & s'en alla ensuite à Constantinople.

CHAPITRE XVI.

1. *Harangue de Rufin à Cavade touchant la paix.* 2. *Réponse de Cavade.* 3. *Retour de Rufin à Constantinople.*

VOILA l'état où étoient les affaires des Romains. Pour ce qui est des Perses, bien qu'ils eussent été vaincus, ils n'étoient pas resolus de se retirer, jusqu'à ce que Rufin alla trouver Cavade, & lui parla de cette sorte. *Le Roi vôtre frere m'a commandé de vous venir faire une plainte tres-juste & tres-raisonnable, de ce que les Perses sont entrez sans sujet sur les terres des Romains. Il est bien plus-séant à un Prince aussi puissant & aussi sage que vous, d'appaiser la guerre, que de troubler la paix, & de remplir son Etat & celui de ses voisins de confusion & de desordre. C'est par le desir & par l'esperance de terminer les differends qui troublent les deux Empires, & de les remettre en repos que je suis venu ici*

Voila ce que dit Rufin. Cavade lui répondit en ces termes.

2. *Fils de Silvain, je ne daigne pas répondre à vos plaintes, étant auſſi aſſuré que je le ſuis, que ce ſont les Romains qui ſont cauſe de tout le mal. Si nous ſommes en poſſeſſion des Portes Caſpiennes, c'eſt pour le bien commun des deux Nations. Nous en avons chaſſé les Barbares. L'Empereur Anaſtaſe refuſa de les acheter, lors que l'on offrit de les lui vendre, parce qu'il ne vouloit pas faire la dépenſe d'y entretenir une garniſon. J'y ay mis force gens de guerre. Je les y ay fait ſubſiſter, & je vous ai donné le moien de cultiver vos terres, & de jouïr de vos biens en aſſurance. De vôtre côté, en reconnoiſſance de tout cela, vous avez fortifié la ville de Dara contre les termes du Traité que nous avions fait avec Anatolius. Depuis ce tems-là nous avons été obligez de faire des frais extraordinaires, & d'endurer des fatigues incroiables, pour entretenir deux armées, dont l'une étoit occupée à empêcher les Maſſagetes de ravager impunément vos terres & les nôtres; & l'autre à s'oppoſer à vos courſes. Il n'y a pas long-tems que nous nous plaignîmes à vous de ces injuſtices, & que nous vous demandâmes ou que vous fourniſſiez la moitié des frais néceſſaires pour la ſubſiſtance des troupes qui gardent les portes Caſpiennes, ou que vous abatiſſiez les fortifications de Dara. Vous avez rejetté ces deux propoſitions, & vous avez ajoûté de nouvelles injures aux anciennes marques de vôtre mauvaiſe volonté. Car vous ne croiez pas que nous aions oublié les fortifications de Mindone Il dépend maintenant de vôtre choix d'avoir la paix ou la guerre, en nous faiſant juſtice, ou en nous la refuſant. Vous pouvez vous aſſurer que nous ne mettrons point les armes bas, que vous ne vous ſoiez joints à nous pour garder les portes Caſpiennes, & que vous n'aiez démoli les murailles, & les tours de Dara.*

3. Voila ce que Cavade dit à l'Ambaſſadeur. En le renvoiant il lui fit entendre couvertement, qu'il ſouhaitoit

haitoit que les Romains achêtaſſent de lui la paix. Ce qu'il ne manqua pas de rapporter fidélement à l'Empereur, lors qu'il fut retourné à Conſtantinople, où Ermogene arriva bien-tôt aprés lui. La fin de l'hiver fût auſſi la fin de la quatriéme année du régne de Iuſtinien.

CHAPITRE XVII.

1. Irruption des Perſes. 2. Deſcription de la ſource, & du cours de l'Euphrate, & du Tygre. 3. Temple de Diane la Taurique, avec la fuite d'Oreſte avec ſa ſœur Iphigénie, ſa maladie. Il bâtit deux villes ſous le nom de Comane. Origine de ce nom. Deux Temples dans l'une de ces Villes, leſquels ont été changez en Egliſes de Chrétiens. 4. Origine du nom de Comagéne, & de celui d'Euphrateſe & d'Olroëne. 5. Cavade prive le Mirrane du cordon d'or, qui étoit une marque de dignité. 6. Harangue d'Alamondare à Cavade. 7. Eloge d'Alamondare.

1. QUINZE mille hommes de Cavalerie Perſienne commandez par Azaréthez, & un renfort de Sarraſins conduits par Alamondare, entrérent au commencement du Printems ſur les terres des Romains, non pas par la Meſopotamie, comme ils avoient accoûtumé, mais par la Comagéne, que nous appelons maintenant l'Euphrateſe, par où nous n'avions jamais oui dire qu'ils fuſſent venus auparavant. Je dirai ici d'où vient le nom de Meſopotamie, & ce qui fut cauſe que les Perſes ne paſſérent pas à travers, cette fois-là, pour venir dans l'Empire.

2. Il y a dans l'Armenie à quarante-deux ſtades de Theodoſiopolis, du côté du Septentrion, une montagne qui n'eſt pas des plus roides, & qui produit deux ſources, d'où ſortent deux grands fleuves, l'Euphrate & le Tygre. Ce dernier, ſans faire de longs

détours, & ſans s'enfler d'aucune eau étrangére, va droit à la ville d'Amide, & l'aiant arroſée, du côté du Septentrion, il ſe répand dans l'Aſſyrie. L'Euphrate coule d'abord proche de ſa ſource, par des paſſages fort étroits. Puis il diſparoit tout à coup, non pas en entrant ſoûs terre; mais d'une autre façon fort merveilleuſe. Il forme ſur ſa ſurface, un limon qui a environ cinquante ſtades de long, & vingt de large. Et qui produit une grande quantité de roſeaux, & ſe durcit de telle ſorte, que ceux qui le voient le prennent pour terre ferme; & y paſſent à pied & à cheval, ſans aucune crainte. Il y a méme pluſieurs chariots qui le traverſent chaque jour, & qui ne l'ébranlent nullement. On a accoûtumé de brûler tous les ans les roſeaux, de peur qu'ils n'embaraſſent le chemin. Comme on y avoit mis une fois le feu, le vent un peu plus grand que d'ordinaire, porta la fiâme juſqu'à la racine. Ce qui fut cauſe qu'il parut un peu d'humidité à un endroit: mais le limon y reprit bien-tôt aprés ſa dureté, & rendit au lieu ſa premiére face.

3. De-là, l'Euphrate paſſe dans un païs appelé l'Aciliſene, où eſt le temple de Diane la Taurique, & d'où l'on dit que quand Iphigénie s'enfuït avec Oreſte, & Pylade, elle emporta l'image de cette Deeſſe. Il y a un temple dans la ville de Comane, qui n'eſt pas le méme que celui de la Taurique. J'expliquerai la verité de la choſe.

On dit qu'Oreſte s'enfuïant de la Taurique, avec ſa ſœur, fut attaqué d'une fâcheuſe maladie, ſur quoi l'Oracle aiant été conſulté; il répondit, qu'il ne ſeroit point ſoulagé, qu'il n'eût bâti un temple à Diane dans un lieu, dont la ſituation fût ſemblable à celle de la Taurique, qu'il n'eût coupé en ce lieu-là ſes cheveux, & qu'il n'y eût donné un nom qui conſervât à la poſterité la memoire de cette action. Comme il parcouroit les païs des environs, il alla au Pont, où aiant vû une montagne fort droite & fort eſcarpée; il crut que c'étoit

c'étoit le lieu que l'Oracle lui avoit deſigné. Il y bâtit un temple & une ville, qu'il appela Comane, c'eſt à dire, cheveluë, à cauſe de ſes cheveux qu'il avoit coupez. Mais comme, aprés tout cela, ſon mal s'aigriſſoit au lieu de s'adoucir, il jugea qu'il n'avoit pas ſatisfait à l'Oracle, & continuant à parcourir le païs, il trouva dans la Cappadoce, un endroit tout-à-fait ſemblable à celui de la Taurique. Je l'ai pluſieurs-fois conſideré avec un extréme étonnement, & je m'imaginois étre dans la Taurique, à force de le conſiderer. Il y a une montagne toute ſemblable au Mont Taurus, & un fleuve nommé Saurus, qui eſt tout pareil à l'Euphrate. Oreſte bâtit en ce lieu-là une tres-belle ville, & y éleva deux temples, l'un en l'honneur de Diane, & l'autre en memoire de ſa ſœur Iphigénie. Ce ſont maintenant deux Egliſes de Chrétiens qui les ont conſacrées, ſans changer le deſſein, ni l'ordre du bâtiment. La ville s'appele encore préſentement Comane, à cauſe de la chevelure d'Oreſte, qui fut guéri auſſi-tôt qu'il l'eut coupée. Quelques-uns diſent, que ſa malad e fut une fureur où il tomba aprés avoir tué ſa mere. Il eſt tems que je retourne à mon ſujet.

Quand l'Euphrate a arroſé la partie de l'Armenie qui eſt habitée par les Tauriens, l'Aciliſene, & une vaſte étenduë de païs, & que s'étant enflé des eaux de divers fleuves qu'il reçoit, & ſur tout, de celles de l'Arſine, il paſſe dans la Leucoſyrie appelée maintenant l'Armenie mineure, dont la capitale eſt la ville de Militene, enſuite, il va à Samoſate & à Jerapolis, & il baigne toutes les terres voiſines juſqu'en Syrie, où il ſe joint au Tygre, dont il prend le nom.

4. Tout ce qui s'étend depuis Samoſate juſqu'à l'Euphrate, a été appelé par les anciens, Comagéne; & maintenant il eſt appelé Euphrateſe du nom de cette riviére. Le païs qui eſt entre les deux fleuves, eſt appelé Meſopotamie. Mais outre ce nom general, il y a encore des noms differens, qu'on a donnez à chacune de ſes parties. Quelques-uns comprennent

ſoûs le nom d'Armenie, toute la région qui s'étend juſqu'à la ville d'Amide. Edeſſe, & le païs d'alentour, a été nommé Oſroëne, du nom d'Oſroez, qui y commandoit au tems que cette ville étoit dans l'alliance des Perſes. Depuis que ces peuples ont pris Niſibe ſur les Romains, & pluſieurs autres villes de la Meſopotamie, ils ne leur ont plus fait la guerre, ſans mener par-là leurs armées, à cauſe que le païs eſt fort bon, & fort proche des ennemis, au lieu que celui de de-là l'Euphrate, par-où ils venoient autrefois, eſt preſqu'inhabité pour ſon extréme ſechereſſe.

5. Lorſque le Mirrane fut retourné en Perſe, & qu'il y eut remené le peu de troupes qu'il avoit ſauvées de ſa défaite; il fut ſévérement puni par Cavade, & privé du cordon garni d'or, & de pierreries, qui ſert à nouër les cheveux, & qui eſt une marque d'honneur, qui n'appartient qu'à ceux à qui il plait au Roi de l'accorder: n'étant point libre de la porter ſans ſa permiſſion, non plus que l'anneau d'or, la ceinture, l'agrafe, & d'autres ornemens ſemblables. Cependant le mauvais ſuccés que les armes de ce Prince avoient eu ſoûs la conduite du Mirrane, ne l'empéchoient pas de ſonger aux moiens de continuer la guerre. Comme il avoit l'eſprit travaillé de cette inquiétude, Alamondare Roi des Sarraſins le vint trouver, & lui dit.

6. *Seigneur, il ne ſe faut pas fier à la fortune, ni ſe perſuader que tous les évenemens de la guerre ſoient heureux. Ce ſentiment ne ſeroit conforme ni à la raiſon, ni à la condition des choſes humaines, & il ſeroit fort préjudiciable à ceux qui en ſeroient prévenus; parce qu'il n'y a point de douleur ſi ſenſible, que celle de ſe voir trompé dans ſes eſperances. C'eſt pour ce ſujet que les hommes ne s'abandonnent jamais entiérement aux dangers, & que dans le tems-méme qu'ils ſe prométent hautement de défaire leurs ennemis par les armes; ils emploient l'artifice & les ſtratagémes pour les tromper. Quiconque peut craindre quelqu'un, ne doit point s'aſſurer abſolument de la victoire. Ne vous affligez donc pas ſi fort de la perte que le Mirrane*

Mirrane a ſoufferte, & ne vous expoſez pas davantage aux hazars. Jamais il n'y a eu de ſi bonnes fortifications, ni de ſi puiſſantes garniſons dans les villes, & dans les châteaux de la Meſopotamie, qu'il y en a maintenant, deſorte que nous ne ſaurions attaquer les Romains de ce côté-là, ſans nous jetter dans un péril tout évident. Au contraire, il n'y a point de places fortes, ni de garniſons dans la Syrie, ni dans le païs qui eſt au de-là de l'Euphrate. J'ai pris un ſoin tres-particulier de m'en informer, par le moien des Sarraſins, que j'ai ſouvent envoiez pour découvrir l'état des choſes, qui m'ont rapporté, qu'Antioche, qui par ſa grandeur, par ſes richeſſes, & par le nombre de ſes Habitans, eſt la ville la plus conſidérable que les Romains poſſedent dans l'Orient, eſt dépourveue de ſoldats, & que l'unique occupation des Citoiens eſt de faire des aſſemblées de débauche, & de chercher les divertiſſemens du théatre. Si nous l'attaquons à l'improviſte nous l'emporterons infailliblement, & nous ſerons revenus dans la Perſe, avant que les ennemis qui ſont dans la Meſopotamie, en aient receu la nouvelle. N'appréhendez point la diſette d'eau, ni de vivres. J'aurai ſoin de mener les troupes par un chemin, que je ſuis aſſuré qu'on trouvera tres-commode.

7. Cavade n'eut point de ſujet de rejetter cette propoſition, ni de l'avoir pour ſuſpecte, parce qu'Alamondare qui la faiſoit, étoit homme prudent, expérimenté en ce qui regarde la guerre, affectionné aux Perſes, & qui aiant été aux priſes avec les Romains l'eſpace de cinquante ans, les avoit incommodez par des courſes continuelles. Il fourageoit leurs terres depuis l'extrémité de l'Egypte, juſqu'à la Meſopotamie. Il brûloit les maiſons, enlevoit les hommes, tuoit une partie des priſonniers, & tiroit rançon des autres. Il ne rencontroit guére de troupes ennemies, parce qu'il étoit toûjours bien informé de l'état des lieux où il alloit, & qu'il exécutoit ſes entrepriſes avec une telle promtitude, qu'il étoit revenu chargé de butin, avant que les ennemis fuſſent aſſemblez pour lui reſiſter, ou avant méme qu'ils euſſent avis de ſa marche. Que s'ils le rencontroient quelquefois, il

fondoit ſur eux, ſans leur donner le loiſir de ſe reconnoître. Il prit un jour tous ceux qui le pourſuivoient, tant les ſoldats, que les Chefs, ſavoir, Démoſtrate frere de Rufin, & Iean fils de Lucas, qui lui paiérent rançon. Enfin, ce fut l'ennemi le plus incommode que les Romains euſſent ſur les bras : ce qui procédoit de ce qu'exerçant une ſouveraine autorité ſur les Sarraſins qui demeuroient dans la Perſe, il faiſoit irruption de tous côtez ſur nos terres, & de ce qu'il n'y avoit perſonne qui pût s'y oppoſer, ſoit parmi ceux qui commandoient les Romains, & que l'on appele Ducs, ou parmi ceux qui conduiſoient les Sarraſins, & que l'on nomme Phylarques. Iuſtinien avoit pour cette raiſon donné à Arétas fils de Gabalas, pluſieurs tribus de Sarraſins à gouverner, avec la qualité & le pouvoir de Roi. Cela n'empéchoit pas néanmoins qu'Alamondare ne remportât de l'avantage en toutes ſortes de rencontres, ſoit qu'Arétas trahît les interêts des Romains, ou qu'il eût ſeulement du malheur ; car on n'eſt pas encore éclairci de la verité de ce fait. Ce qui eſt tres-certain, c'eſt qu'Alamondare vécut juſqu'à une extréme vieilleſſe, & qu'il ravagea fort long-tems tout l'Orient.

CHAPITRE XVIII.

1. Cavade envoie une armée commandée par Azaréthes. 2. Béliſaire marche à la tête de la ſienne. & il temporiſe. 3. Les Perſes ſortent des terres de l'Empire la veille de la Fête de Pâques, qui eſt la Fête la plus ſolemnelle des Chrétiens. 4. Impatience des Romains, qui demandent le combat. 5. Harangue de Béliſaire. 6. Harangue d'Azaréthes. 7. Diſpoſition de l'armée des Perſes. 8. Défaite des Romains. 9. Honorable retraite de Béliſaire. 10. Cavade irrité contre Azaréthes. 11. Maniere dont les Perſes font la reveuë de leurs armées

1. CAVADE aiant approuvé la propoſition d'Alamondare, lui commanda de montrer le chemin

min à une armée de quinze mille ſoldats, dont il donna la conduite à Azaréthes excellent homme de guerre. Ils paſſérent l'Euphrate à l'endroit de l'Aſſyrie, & aprés avoir traverſé un païs deſert & inhabité, ils firent ſoudain irruption dans la Comagéne. Ce fut la premiére-fois que les Perſes entrérent par ce côté-là ſur nos terres.

2. L'épouvante fut d'abord extréme, Béliſaire ne ſachant que faire ; mais il ſe réſolut aprés d'aller au devant de l'Ennemi. Il mit des garniſons dans les Places, de peur que Cavade ne vint avec une autre armée, & ne trouvât la Meſopotamie hors d'état de ſe défendre. Il marcha enſuite à la téte de vingt mille combatans, parmi leſquels il y avoit au moins deux mille Iſauriens. La Cavalerie étoit conduite par les mémes Chefs, qui avoient combatu proche de Dara contre le Mirrane ; l'Infanterie par Pierre, Ecuier de Iuſtinien : les Iſauriens par Longin ; & par Stephanace. Arétas y étoit auſſi avec les Sarraſins. Quand ils furent arrivez à la ville de Chalcide, ils s'y arrétérent, ſur l'avis qu'ils recurent que l'ennemi n'étoit éloigné que de quatre-vingt dix ſtades. Alors, Alamondare & Azaréthes, étonnez de la grandeur du danger, s'en retournérent au lieu d'avancer. Ils ſe retirérent le long de l'Euphtate, qu'ils avoient à la gauche. L'armée Romaine les ſuivoit, & campoit chaque nuit au méme endroit où les Perſes avoient campé la nuit précédente. Ce que Béliſaire faiſoit à deſſein, ne voulant pas permettre que ſes gens fiſſent de plus grandes journées, afin de n'en point venir aux mains. Il ſe contentoit que les Perſes s'en allaſſent, ſans avoir rien fait. Tout le monde en murmuroit : les Chefs & les ſoldats ; mais perſonne n'oſa l'en blâmer en ſa preſence.

3. Les Perſes, aprés pluſieurs journées, campérent enfin ſur le bord de l'Euphrate, vis à vis de la ville de Callinique, où ils devoient quitter le cours de ce fleuve, en ſortant des terres de l'Empire, & traver-

ſer un païs deſert, & deſtitué d'Habitans. Les Romains qui avoient paſſé la nuit dans la ville de Sura, arrivérent à l'heure-méme que les Perſes étoient preſſez de partir. C'étoit la veille de Pâques, la plus ſolennelle de toutes les fêtes des Chrétiens, à laquelle ils ſe préparent par un jeûne qui dure tout le jour.

4. Béliſaire voiant que ſes ſoldats brûloient d'impatience de combatre, les aſſembla par l'avis d'Ermogéne, qui étoit arrivé depuis peu, & leur parla de la ſorte.

5. *Où vous précipitez-vous, & pourquoi vous jettez-vous ſans néceſſité dans le danger? tout le monde demeure d'accord que la plus entiére de toutes les victoires eſt de ne ſouffrir aucune perte. C'eſt l'avantage que nous venons de recevoir de nôtre bonne fortune, & de la crainte qui a ſaiſi nos ennemis. Il vaut bien mieux nous en contenter, que d'en chercher de nouveaux. Les Perſes étoient venus tous remplis d'eſpérances contre nous. Les voilà qui s'en trouvent fruſtrez, & qui ſe retirent. Si nous les contraignons de revenir, nous ne gagnerons rien, en gagnant la bataille, parce que nous ne ferons que chaſſer des gens qui ſont déja en déroute. Si nous la perdons, on nous accuſera d'avoir négligé nos avantages, & d'avoir livré la victoire aux ennemis. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que les terres de l'Empire demeureront expoſées à la diſcrétion du vainqueur. Ie vous prie auſſi de conſidérer, que Dieu n'a pas accoûtumé de délivrer du danger ceux qui s'y ſont jettez eux-mêmes par imprudence, mais ſeulement ceux qui s'y ſont engagez par néceſſité. Deplus, le deſeſpoir où les ennemis ſeroient réduits les obligeroit d'agir en gens de cœur, & ils nous trouveroient affoiblis par la fatigue du chemin, & par l'abſtinence du jeûne. Outre que nous attendons encore une partie de nos troupes.*

L'armée, alors ne murmura pas ſeulement, mais elle déclama tout haut contre lui, & l'accuſa de lâcheté, & d'abatre le courage des gens de guerre. Outre les ſoldats, il y avoit même des Capitaines, qui

qui par une vaine oſtentation de valeur, lui faiſoient ces ſanglans reproches.

Béliſaire étonné de leur impudence, changea de langage, & faiſant mine de les exhorter au combat, il dit, que bien qu'il n'eût point douté de leur valeur, il la reconnoiſſoit néanmoins mieux que jamais, & qu'il en marcheroit avec plus d'ardeur contre l'ennemi. Il rangea donc ſon armée de cette ſorte. Il mit l'infanterie à l'aile-gauche, du côté de la riviére: il mit Arétas avec les Sarraſins, à l'aile-droite, où le terrain avoit un peu de penchant, & il ſe plaça avec la Cavalerie dans le milieu.

6. Quand Azaréthes vit l'armée Romaine rangée en cét ordre, il parla à la ſienne en ces termes. *Perſonne ne dira qu'étant Perſes, comme vous étes, vous vouluſſiez préferer la vie à l'honneur. Ie dirai deplus, que quand vous le voudriez, il ne ſeroit pas en vôtre pouvoir. Ceux qui ont la liberté d'éviter le danger, & de vivre dans l'infamie, peuvent, s'ils veulent, quitter le plus honnête, pour prendre le plus agréable; mais ceux qui ſont réduits à la néceſſité inévitable de mourir, ou dans le combat avec gloire, ou aprés leur défaite avec honte, ſeroient inſenſez, s'ils choiſiſſoient une mort infame, plûtôt qu'une mort glorieuſe. La choſe étant ainſi, j'eſtime que vous ne devez pas tant penſer, durant la bataille, à la valeur des ennemis, qu'au jugement que le Roi fera de vôtre conduite.*

7. Azaréthes aiant harangué ainſi ſon armée, la rangea en bataille, & plaça les Perſes à la droite, & les Sarraſins à la gauche.

8. L'on en vint aux mains à l'heure-même, & le combat fut furieux de côté & d'autre. Quelques-uns s'étant avancez dans l'eſpace qui étoit reſté vuide entre les deux armées y donnérent d'illuſtres preuves de leur courage. Les fléches tuérent plus de Perſes que de Romains. Car bien que les Perſes, qui tirent mieux de l'arc, que nul autre peuple, tiraſſent une plus grande quantité de traits que leurs ennemis, néanmoins c'étoit ſi foiblement, que quand ils tomboient ſur les caſ-

caſques, ſur les cuiraſſes, ou ſur les boucliers ils n'avoient plus du tout de force. Les Romains au contraire tiroient moins ſouvent, mais avec plus de vigueur : & ne portoient preſque point de coups ſans faire des bleſſures mortelles. Les deux tiers du jour étoient déja écoulez, & la victoire étoit encore douteuſe, lorſque les plus braves hommes des Perſes fondirent avec furie ſur l'aile-gauche où étoient les Sarraſins, qui pliérent ſi honteuſement, qu'ils ſe firent ſoupçonner de trahiſon. Leur retraite mit la déroute dans toute l'armée. En même-tems les Perſes pourſuivirent vivement la Cavalerie Romaine, qui laſſée du travail du chemin, & de la fatigue de la bataille, & de l'abſtinence, & preſſée de tous côtez par l'ennemi ſe trouva hors d'état de reſiſter. Quelques-uns ſe ſauvérent dans des Iſles voiſines : d'autres tinrent ferme, & ſe ſignalérent par des actions toutes extraordinaires. Aſcan entr'autres tua de ſa propre main la fleur de la jeuneſſe des Perſes, par qui il fut enfin haché en piéces, laiſſant une haute eſtime de ſa valeur dans l'eſprit même de ſes ennemis. Il mourut avec huit cens des plus braves hommes. Les Iſauriens y périrent auſſi avec leurs Chefs, mais ſans s'être ſeulement preſentez au combat. Comme ils avoient été tirez de l'agriculture pour étre menez à la guerre, le défaut d'expérience les rendoit incapables de toutes ſortes d'exercices. C'étoient néanmoins ceux-là qui témoignoient un peu auparavant une ardeur ſi extraordinaire de combatre, & qui accuſoient Béliſaire de lâcheté. La verité eſt que tous n'étoienr pas Iſauriens, mais qu'il y avoit quelques Lycaoniens avec eux.

9. Béliſaire combatit toûjours tant qu'il vit qu'Aſcan reſiſtoit : mais quand il fut tué, qu'une partie de ſes gens fut demeurée ſur la place, & l'autre miſe en fuite, il ſe retira auſſi, & alla joindre un parti d'infanterie qui tenoit encore ferme. Il décendit de cheval pour combatre à pied, & en fit pareillement décendre ceux qui l'avoient ſuivi. Les Perſes qui couroient aprés les

les fuïars ceſſérent d'y courir afin de fondre avec toutes leurs forces ſur Béliſaire. Tout ce qu'il put faire, ce fut de tourner le dos à la riviére depeur d'étre envelopé. Le combat fut extrémement opiniâtré ; mais les forces n'étoient pas égales. Ce n'étoit qu'une poignée de gens de pied qui combatoient contre toute la Cavalerie des Perſes. Cependant cette poignée de gens ne put étre miſe en fuite, ni étre forcée. Ils étoient tellement ſerrez, & tenoient leurs boucliers ſi bien joints, qu'ils faiſoient plus de mal, qu'ils n'en recevoient. Les ennemis pouſſérent pluſieurs-fois contre eux leurs chevaux afin de les rompre, mais leurs efforts furent inutiles. Les chevaux effarouchez par le bruit des boucliers ſe cabroient, & emportoient les hommes hors de combat. Tout le jour ſe paſſa de cette ſorte. La nuit ſépara les combatans. Les Perſes retournérent dans leur camp. Béliſaire aiant trouvé un vaiſſeau y entra, & paſſa dans l'Iſle où les autres troupes Romaines s'etoient deja retirées aprés leur défaite. Le lendemain elles arrivérent à la ville de Callinique dans des vaiſſeaux Marchands qui leur furent envoiez exprés. Les Perſes ſe retirérent en leur païs aprés avoir dépoüillé les morts ; parmi leſquels ils en trouvérent un auſſi grand nombre de leur parti, que de celui des Romains.

10. Bien qu'Azaréthes eût remporté l'avantage, il ne laiſſa pas néanmoins d'encourir l'indignation de Cavade lorſqu'il fut de retour en Perſe. En voici le ſujet.

11. C'eſt une coûtume parmi les Perſes, que quand on eſt ſur le point de commencer une guerre : le Roi s'aſſiet ſur ſon trône, & regarde paſſer l'armée. Celui qui la doit commander ſe tient de bout. Chaque ſoldat jette en paſſant une flêche dans de grandes corbeilles faites exprés, & qui ſont enſuite cachetées avec le ſceau de l'Empire. Quand les troupes ſont de retour les ſoldats reprennent chacun une flêche. Ceux à qui cette fonction appartient, content combien il en reſte, & le

& le vont rapporter au Roi. L'on reconnoit par ce moien combien on a perdu de ſoldats. Voilà l'ancien uſage des Perſes. Quand Azaréthes fut de retour Cavade lui demanda quelle ville il avoit priſe, aprés lui avoir promis en partant avec Alamondare, de le rendre maître d'Antioche; Azaréthes répondit qu'il n'avoit point pris de ville; mais qu'il avoit gagné une bataille. Cavade commanda que l'on fît la reveue de l'armée, & que chaque ſoldat reprît une fléche ſelon la coûtume; & comme il en reſta un grand nombre le Roi lui reprocha ſa victoire, & ne lui fit depuis aucun honneur. Voilà tout le fruit qu'il en receut.

CHAPITRE XIX.

1. *Iuſtinien deſire faire ligue avec les Ethiopiens & les Omérites contre les Perſes.* 2. *Deſcription de la mer rouge.* 3. *Païs planté de palmiers donné par Abocarabe à Iuſtinien.* 4. *Sarraſins ſurnommez Maadéens, & Sarraſins ſurnommez Antropofages.* 5. *Ethiopiens ſurnommez Auxonites.* 6. *Deux ports.* 7. *Fabrique particuliére des Navires de la mer d'Ethiopie, & des Indes.* 8. *Blémyens, & Nobales.* 9. *Diocletien bâtit un Temple proche de la ville d'Eléphantine, dans un lieu qu'il nomma Philas.* 10. *Sacrifices impies de ces Barbares.* 11. *Iuſtinien le démolit.*

1. CE fut en ce tems-là, que Iuſtinien ſe reſolut de faire ligue avec les Ethiopiens & les Omérites contre les Perſes. Il eſt à propos que je décrive en cét endroit le païs que ces peuples habitent, & que j'explique les avantages que l'Empereur eſpéroit tirer de leur alliance.

2. La Paleſtine eſt bornée du côté de l'Orient par la mer rouge, qui s'étend depuis les Indes juſqu'aux frontiéres de l'Empire Romain. Sur un de ſes bords eſt

eſt bâtie une ville nommé Aila à l'endroit où la mer s'étréciſſant fait un détroit dans lequel ceux qui navigent ont à leur droite les montagnes de l'Egypte du côté du Midy, & à leur gauche une vaſte ſolitude du côté du Septentrion. On ne perd point la terre de veue ſur cette mer, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'Iſle Iotabe diſtante de mille ſtades de la ville d'Aila. Cette Iſle eſt habitée par des Hebreux qui avoient conſervé leur liberté par le paſſé, & qui n'ont été aſſujettis, que depuis le régne de Iuſtinien. Mais quand on eſt plus avant, on ne voit plus de terre à la main droite: bien que l'on prenne terre à la gauche toutes les nuits, à cauſe que les bancs de ſable y rendent la navigation trop dangereuſe dans l'obſcurité. Il y a pluſieurs ports qui n'ont point été faits par la main des hommes, mais par celles de la nature, & il eſt aiſé d'y entrer toutes-les-fois que l'on le deſire.

3. Lorſque l'on a paſſé les frontiéres de la Paleſtine, l'on trouve la Nation des Sarraſins, qui habitent depuis long-tems un païs planté de palmiers, & où il ne croît point d'autres arbres. Abocarabe, qui en étoit le maître, en a fait don à Iuſtinien, de qui en recompenſe il a receu le Gouvernement des Sarraſins de la Paleſtine: où il s'eſt rendu ſi formidable, qu'il a toûjours arrêté les courſes des troupes étrangéres. Aujourd'hui l'Empereur n'eſt maître que de nom de ce païs qui eſt planté de palmiers, & il n'en joüit pas en-effet: tout le milieu qui contient environ dix journées de chemin étant entiérement inhabité à cauſe de la ſéchereſſe, & il n'a rien de conſiderable que ce vain titre de donation, faite par Abocarabe, & acceptée par Iuſtinien. Voilà ce que j'avois à dire de cét endroit-là.

4. Immédiatement aprés habitent les Sarraſins appelez Maadéens ſujets des Omérites, qui demeurent tout proche le long du rivage. Enſuite de ceux-ci l'on dit qu'il y a encore diverſes Nations juſqu'aux Sarraſins ſurnommez Antropofages. Aprés ceux-ci ſont les Indiens:

Indiens : mais que chacun diſcoure de tous ces peuples comme il le trouvera à propos.

5. Les Ethiopiens habitent vis-à-vis des Omérites de l'autre côté de la mer. On les appele Auxonites, du nom de la principale de leurs villes. Le trajet qui les ſépare peut être traverſé, quand le vent eſt bon, en cinq jours & cinq nuits ; car comme il n'y a point d'écueils en cét endroit, on y peut aller la nuit. Quelques-uns appelent cette mer, la mer rouge. Tout ce qui eſt compris depuis cét endroit-là juſqu'au bord & juſqu'à la ville d'Aila, eſt appelé le Golphe Arabique, à cauſe qu'autrefois on avoit donné le nom d'Arabie à tout le païs qui s'étend juſqu'au territoire de la ville de Gaza, lequel relevoit alors du Roi d'Arabie.

6. Le port des Omérites d'où l'on fait voile pour l'Ethiope eſt appelé Bulicas, & celui où l'on prend terre en Ethiopie, eſt appelé le port des Adulites, & il eſt à vingt ſtades de la ville d'Adulis, qui eſt à douze journées de celle des Auxomites.

7. Les Navires de cette mer, & de la mer des Indes ſont d'une frabrique tout-à-fait différente de celle des autres. Ils ne ſont point enduits de poix, ni d'aucune autre ſemblable matiére. Les planches, au lieu d'être clouées, ne ſont attachées qu'avec des nœuds. La raiſon n'en eſt pas, comme pluſieurs croient, qu'il y ait des pierres d'aiman qui attirent le fer : car les vaiſſeaux des Romains, où il y a beaucoup de fer, voguent comme les autres ſur cette mer. Mais c'eſt que les Indiens, & les Ethiopiens n'ont point de fer, & que par les Loix Romaines il eſt défendu ſoûs peine de la vie de leur en porter. Voilà ce que j'avois à dire de la mer rouge, & des rivages voiſins.

Depuis la ville des Auxonites juſqu'aux frontiéres de l'Empire Romain dans l'Egypte, il y a pour trente jours de chemin à un homme de pied.

8. Ce païs-là eſt habité par divers peuples, par les Blémyens & par les Nobates, qui ſont des Nations fort nombreuſes. Les Blémyens demeurent dans le milieu

lieu du païs, & les Nobates ſur le bord du Nil. Les bornes de l'Empire n'étoient pas autrefois où elles ſont maintenant. Elles étoient plus éloignées de l'eſpace de ſept journées de chemin. L'Empereur Dioclétien étant ſur les lieux, & conſidérant que l'épargne en tiroit peu de revenu, à cauſe que les rochers qui bordent le Nil, s'étendent bien avant dans la campagne, & ne laiſſent preſque point de terres à cultiver, qu'il faloit faire de grandes dépenſes pour y entretenir des garniſons ; & que de plus les Nobates qui habitent aux environs de la ville d'Oaſis, avoient accoûtumé d'enlever tout ce qu'ils y trouvoient : Pour toutes ces raiſons, dis-je, il perſuada à ces Barbares de quitter leurs païs & d'en aller habiter un meilleur, qu'il leur prométoit proche du Nil. Il eſpéroit exemter par ce moien de pillage les terres voiſines de la ville d'Oaſis, & de faire en ſorte que ces peuples étant les propriétaires du païs le défendiſſent contre les incurſions des Blémyens. Les Nobates acceptérent volontiers ces conditions, & ſe mirent en poſſeſſion des terres qui ſont ſur les deux bords du Nil dans le voiſinage de la ville d'Eléphantine. Le méme Empereur accorda auſſi une penſion à ces deux peuples, à la charge de ne plus exercer de brigandages contre les Romains. Mais quoi qu'ils reçoivent encore maintenant la penſion, ils ne s'abſtiennent pas de piller. C'eſt le naturel de tous les Barbares de ne pouvoir être retenus dans l'obéiſſance, ſi ce n'eſt par la crainte d'une garniſon qui ſoit à leurs portes.

9. Dioclétien bâtit auſſi un château dans une certaine Iſle du Nil proche de la ville d'Eléphantine. Il y éleva un Temple, & y dreſſa des Autels pour être communs aux Romains, & aux Barbares, & pour être deſſervis par des Prêtres tirez des deux Nations ; afin que la participation des mémes priéres, & des mémes ſacrifices, les unit par le lien d'une amitié ſainte & inviolable. Ce fut pour cette raiſon qu'il impoſa

à ce

à ce lieu-là le nom de Philas, qui signifie amitié.

10. Ces deux peuples adorent les dieux des Paiens, & entre autre Iſiris, Oſiris & Priape. Les Blémyens ſacrifient des hommes au Soleil.

11. Les Barbares ont poſſédé ce Temple de Philas juſqu'à nôtre tems, que Iuſtinien a trouvé à propos de l'abatre. Ce fut Narſez Perſarménien, lequel j'ai dit ci-devant avoir embraſſé le parti des Romains, qui lorſqu'il commandoit en ce païs-là, le fit démolir par l'ordre de l'Empereur, qui mit les Prêtres en priſon, & qui envoia les Idoles à Conſtantinople. Mais je vais reprendre la narration que j'avois commencée.

CHAPITRE XX.

1. Elliſtée Roi d'Ethiopie fait la guerre aux Omérites, tue leur Roi, & en établit un autre en ſa place, nommé Eſimiphée qui étoit Chrétien. 2. Les peuples ſe ſoûlévent contre Eſimiphée, le mettent en priſon & éliſent Abraham, auparavant eſclave d'un Citoien de la ville d'Adulis. 3. Elliſtée prend les armes contre Abraham, mais inutilement. 4. Iuſtinien envoie Iulien en Ambaſſade vers les Ethiopiens & les Omérites. 5. Mauvais ſuccés de l'Ambaſſade.

PENDANT cette guerre Elliſtée Roi des Ethiopiens, qui avoit un grand zele pour la Religion Chrétienne, dont il faſoit profeſſion, aiant appris que les Omérites habitans du continent qui eſt vis-à-vis de ſon Roiaume, & qui étoient preſque tous, ou Iuifs, ou Payens, c'eſt à dire, dans les erreurs, & les ſuperſtitions des Grecs, accabloient d'impôts les Chrétiens qui vivoient parmi eux, équipa une flote, y mena une armée, leur livra bataille, les défit, tua leur

leur Roi, & en établit un autre en ſa place, nommé Eſimiphée, qui étoit Omérite de Nation, & Chrétien de Religion, à condition qu'il lui paieroit un certain tribut par an. Il s'en retourna enſuite dans ſon Roiaume, où il ne fut pas ſuivi par les Goujats, & par tout ce qu'il avoit de gens accoûtumez au brigandage, parce qu'ils aimérent mieux demeurer dans le païs des Omérites, qui eſt excellent.

2. Les peuples ſe ſoûlevérent peu de tems aprés contre Eſimiphée, l'enfermérent dans une étroite priſon, & créérent en ſa place un autre Roi nommé Abraham, qui faiſoit auſſi profeſſion de la Religion Chrétienne. Celui-ci étoit eſclave d'un Romain, qui s'étoit établi à Adulis ville d'Ethiope, où il trafiquoit par mer.

3. Auſſi-tôt qu'Elliſtée eut appris cette nouvelle il leva une armée de trois mille hommes, qu'il envoia ſoûs la conduite d'un de ſes parens pour châtier l'injuſtice que ces rebelles avoient faite à Eſimiphée. Mais les ſoldats charmez par la fertilité de la terre des Omérites, perdirent l'envie de retourner en leur païs, & aiant conféré ſecrétement avec Abraham, tuérent leur Commandant pendant le combat, & prirent parti dans les troupes des ennemis. Elliſtée irrité d'une telle perfidie dépêcha contre eux une nouvelle armée, qui étant venuë aux mains fut défaite, & obligée de ſe retirer. Le Roi des Ethiopiens n'oſa plus depuis faire la guerre à Abraham, qui aprés ſa mort s'aſſura la poſſeſſion paiſible de ſon Roiaume par un traité qu'il fit avec ſon ſucceſſeur, auquel il s'obligea de paier un tribut. Mais ce traité ne fut paſſé que long-tems aprés.

4. Pendant qu'Elliſtée poſſédoit le Roiaume des Ethiopiens, & Eſimiphée celui des Omérites, Iuſtinien leur envoia un Ambaſſadeur nommé Iulien, pour les prier de l'aſſiſter contre les Perſes, en conſidération de la Religion Chrétienne, dont ils faiſoient profeſſion. Il propoſa auſſi aux Ethiopiens d'achéter

chêter la ſoie des Indiens, & de la vendre aux Romains, les aſſurant qu'ils aquéreroient de grandes richeſſes dans ce commerce, duquel les Romains ne tireroient point d'autre avantage, que de n'être plus obligez de donner de l'argent à leurs ennemis. Il exhorta encore les Omérites à accorder à Caiſus qui étoit fugitif, la charge de Phylarque des Maadéens, & à faire irruption dans la Perſe avec une armée qui fut compoſée tant de Maadéens que de ſoldats de leur Nation. Caiſus étoit né de parens qui avoient autrefois poſſédé la charge de Phylarque, mais parce qu'il avoit tué un des proches d'Eſimiphée, il avoit été obligé de chercher ſa ſureté dans la ſolitude.

5. Ces deux Princes agréérent les propoſitions de Iuſtinien, & promirent de faire ce qu'il deſiroit, mais ni l'un ni l'autre ne lui tint parole. Il étoit impoſſible que les Ethiopiens achêtaſſent la ſoie des Indiens, parce que les Marchands de la Perſe ſe trouvoient dans tous les ports, & enlevoient les marchandiſes. Pour ce qui eſt des Omérites, il leur ſembloit que c'étoit une entrepriſe fort périlleuſe de traverſer un païs d'une vaſte étenduë, & deſtitué d'habitans, pour aller combatre une Nation fort belliqueuſe. Abraham promit ſouvent à Iuſtinien de faire irruption dans la Perſe, mais il ne ſe mit qu'une-ſeule-fois en chemin, & s'en retourna fort promtement. Voilà le ſuccés qu'eurent ces Ambaſſades faites vers les Ethiopiens & les Omérites.

CHAPI-

CHAPITRE XXI.

1. *Les Romains demandent la paix.* 2. *Béliſaire eſt rappellé à Conſtantinople, & envoié contre les Vandales.* 3. *Les Perſes aſſiégent la ville de Martyropolis.* 4. *Juſtinien gagne par argent un de leurs eſpions.* 5. *Cavade fait ſon teſtament, & meurt.* 6. *Coſroez lui ſuccéde.* 7. *Les Perſes lévent le ſiége de Martyropolis.*

1. INCONTINENT aprés la victoire remportée ſur les bords de l'Euphrate, Ermogéne alla en Ambaſſade vers Coſroez pour lui demander la paix: mais ce fut inutilement, parce que ce Prince étoit encore alors trop irrité contre les Romains.

2. Béliſaire fut rappelé dans ce tems-là-même à Conſtantinople, & choiſi pour aller commander l'armée contre les Vandales. Sitta fut envoié en ſa place contre les Perſes, qui entrérent auſſi alors dans la Meſopotamie ſoûs la conduite du Charanange, d'Aphebéde, & de Mermeroez.

3. Comme il n'y avoit point d'ennemis, qui oſaſſent en venir aux mains avec eux, ils mirent le ſiége devant Martyropolis, où Buzez & Beſſas s'étoient renfermez pour la défendre. Cette ville eſt aſſiſe dans une région appelée Saphanéne, à deux cens quarante ſtades d'Amide, du côté du Septentrion, ſur le fleuve Nymphius, qui fait la ſéparation des terres des deux Nations. Les Perſes attaquérent vigoureuſement les aſſiégez, qui ſemblérent d'abord ſe défendre avec aſſez de courage; mais néanmoins de telle ſorte, qu'il étoit aiſé de juger que leur reſiſtance ne ſeroit pas de durée, à cauſe que les murailles étoient foibles, & hors d'état de ſoûtenir une forte baterie. Deplus, les Habitans manquoient de proviſions & de machines. Sitta étant arrivé avec l'armée Romaine dans un lieu nommé

nommé Attacas, y campa, & n'osa aller plus avant. L'Ambassadeur Ermogéne y arriva pareillement. Il se passa cependant une chose dont je ferai ici le récit.

4. C'est une coûtume établie parmi les Romains, & parmi les Perses, d'entretenir aux despens du public des espions, qui aillent découvrir ce qui se passe chez l'ennemi pour en avertir le Commandant. La plûspart gardent à leurs Citoiens l'affection & la fidélité qu'ils leur doivent. D'autres y manquent, & révélent le secret. Un certain espion des Perses vint trouver Iustinien, à qui il déclara tout ce que ces Barbares projettoient, & lui apprit que les Massagétes étoient prêts de se joindre à eux pour entrer sur les terres des Romains. L'Empereur l'aiant interrogé, & aiant reconnu la verité de ses paroles, le gagna par argent pour l'obliger d'aller dire aux Perses qui assiégeoient Martyropolis, que les Massagétes s'étoient laissé corrompre, & qu'ils tourneroient bien-tôt leurs armes contre eux. Cette nouvelle s'étant répandue dans leur camp, elle les mit dans un tel desordre, qu'ils ne savoient à quoi se resoudre.

5. Environ le même-tems Cavade étant attaqué d'une fâcheuse maladie, envoia quérir un Perse nommé Mébode, en qui il avoit une particuliére confiance; & s'entretenant avec lui touchant son fils Cosroez, & touchant la succession de son Roiaume, il lui témoigna d'appréhender que les Perses ne changeassent ce qu'il en avoit ordonné; Mébode le pria de lui déposer entre les mains sa derniére volonté, & de s'assurer que ses Sujets n'y apporteroient point de resistance. Cavade lui dicta son testament, par lequel il nommoit son fils Cosroez heritier de ses Etats, & un peu aprés il mourut.

6. Lorsque la cérémonie de la pompe funébre fut achevée, Coase voulut se mettre en possession du Roiaume; mais Mébode s'y opposa, en disant qu'il n'étoit permis à qui que ce fût de s'attribuer de soi-même

même la souveraine autorité, & qu'il la faloit recevoir par le consentement des grands de l'Etat. Coase qui se tenoit assuré de leurs suffrages demeura d'accord de subir leur jugement. Quand ils furent assemblez, Mébode lût le testament fait en faveur de Cosroez; & la mémoire de la vertu du Testateur, eut tant de pouvoir sur l'esprit de la Noblesse, que Cosroez fut proclamé Roi tout-d'une-voix. Ce fut ainsi que ce Prince parvint à la Couronne.

7. Pour ce qui est de Martyropolis, Sitta & Ermogéne qui craignoient qu'elle ne fût bientôt réduite, & qui se trouvoient dans l'impuissance de la secourir, députérent de leurs gens qui parlérent de cette sorte aux Commandans des ennemis. *Vous ne vous appercevez pas qu'en vous opposant à la paix, vous-vous opposez contre vôtre intention à l'interêt de vôtre Roi, & à l'avantage commun des deux Nations. Les Ambassadeurs nommez par Iustinien sont prêts d'arriver pour traiter sur le sujet de nos différens. Retirez-vous donc, s'il vous plaît, de nos terres, afin que la conférence soit libre & tranquille. Nous sommes prêts de vous donner en ôtage des premiers & des plus considérables de l'Empire, pour vous assurer que l'affaire sera conclue dans peu de jours.* A peine ces Envoiez avoient achevé ces paroles, qu'il arriva de Perse un Courier, qui apporta la nouvelle de la mort de Cavade, de l'élection de Cosroez, & du trouble que causoit ce changement. Cette nouvelle jointe à la crainte de l'arrivée des Huns, fit resoudre les Commandans de l'armée des Perses à accepter les conditions qui leur étoient presentées. Les Romains leur donnérent à l'heure-même en ôtage Martin, & Sénécius Garde de Sitta. Les Perses levérent le siége, & retournérent en leur païs. Incontinent aprés les Huns entrérent sur les terres des Romains, où n'aiant point trouvé les Perses, ils ne s'y arrétérent que tres-peu de tems.

CHAPITRE XXII.

1. *Juſtinien envoie des Ambaſſadeurs à Coſroez, pour traiter auec lui de la paix.* 2. *Rufin, l'un de ces Ambaſſadeurs, eſt dans les bonnes graces de Coſroez, & en devient ſuſpect à ſes Collégues.* 3. *La paix eſt conclue, & à quelles conditions.*

1. RUFIN, Aléxandre & Thomas qui étoient de l'Ambaſſade avec Ermogéne, allérent trouver Coſroez ſur le bord du Tygre. Auſſi-tôt qu'il les vit, il rendit les ôtages. Ces Ambaſſadeurs uſérent de flateries indignes de leur rang pour adoucir ce Prince, & pour obtenir de lui la paix. En la leur accordant, il ſtipula que l'on lui paieroit cent livres d'or, & qu'il reuendroit les Forts qu'il avoit pris dans la Lazique, bien que les Romains lui reſtituaſſent ceux de Pharangion & de Bolon. Il prétendoit cette ſomme d'or en conſidération de ce qu'il déchargeoit les Romains de la démolition de Dara, & de la garde des portes Caſpiennes. Les Ambaſſadeurs demeurérent d'accord de toutes ces conditions, excepté de ce qui concernoit la reſtitution des Places : ſur quoi ils demandérent du tems, pour ſavoir la volonté de l'Empereur. On jugea à propos d'envoier Rufin à Conſtantinople pour ce ſujet, & de lui accorder pour ſon voiage ſoixante & dix jours, durant leſquels les autres Ambaſſadeurs demeureroient en Perſe. Quand Rufin eut repréſenté à Iuſtinien les articles du traité, il les agréa, & conſentit à la paix.

2. Dans le même-tems il ſe répandit un faux bruit par la Perſe, que l'Empéreur avoit fait mourir Rufin, dont Coſroez étant extrémement irrité il fit auſſi-tôt marcher ſon armée. Mais enfin pour diſſiper ce bruit, Rufin vint audevant de lui, & le rencontra auprès de Niſibe,

Niſibe, où ils allérent enſemble, & où les autres Ambaſſadeurs arrivérent bien-tôt aprés avec l'argent qui avoit été promis. Cependant Iuſtinien ſe repentit d'avoir accordé la reſtitution des Forts de la Lazique, & manda à ſes Ambaſſadeurs qu'ils n'y conſentiſſent pas. Coſroez s'en mit en grande colére, & ne vouloit plus entendre parler de paix. Rufin pour ſauver l'argent ſe jetta à ſes pieds, le ſupplia de permétre de le remporter, & de différer au moins pour quelque tems la déclaration de la guerre. Ce Prince le releva, & lui accorda toutes ſes demandes. Les Ambaſſadeurs retournérent enſuite à Dara avec l'argent, & l'armée des Perſes ſe retira. La fidélité de Rufin fut ſuſpecte à ſes Collégues, qui le mandérent à Iuſtinien. La facilité avec laquelle il avoit obtenu de Coſroez tout ce qu'il avoit deſiré étoit l'unique fondement de leur défiance.

3. Ces ſoupçons ne lui firent point de mal, au contraire il fut renvoié bien-tôt aprés avec Ermogéne, & la paix ne tarda guére à étre conclue. En voici les conditions. *Que toutes les places qui avoient été priſes durant la guerre ſeroient rendues de part & d'autre. Que la ville de Dara ne ſeroit plus la demeure du Gouverneur. Et que les Ibériens auroient la liberté de ſortir de Conſtantinople, ou d'y demeurer.* Quelques-uns y demeurérent, & d'autres aimérent-mieux ſe retirer. Ainſi la paix fut faite en la ſixiéme année du régne de Iuſtinien. Les Romains rendirent aux Perſes les Forts de Pharangion & de Bolon. Leur contérent les ſommes d'argent dont ils étoient convenus, & reçûrent d'eux les châteaux de la Lazique. Il ſe fit auſſi un échange de Dagaris avec un autre excellent homme. Ce fut ce Dagaris qui défit depuis les Huns en pluſieurs rencontres, & qui les chaſſa de l'Empire. Car il étoit tres-habile dans la guerre. Telle fut la concluſion de la paix entre Iuſtinien & Coſroez.

CHAPITRE XXIII.

1. *Conjuration contre Cosroez, funeste aux conjurez.* 2. *Etrange fortune du jeune Cavade.* 3. *Adergudombade est exécuté à mort, pour lui avoir sauvé la vie.* 4. *Mébode condamné à aller au srépied de fer, qui étoit devant la porte du Palais des Rois de Perse.*

1. IL se forma incontinent aprés des conjurations contre ces deux Princes. J'en rapporterai ici les principales circonstances. Cosroez fils de Cavade étoit un esprit inquiet & remuant. Il aimoit avec passion les nouveautez, & ne songeoit qu'à faire ressentir aux autres l'agitation & le trouble dont il étoit incessamment tourmenté. Les plus braves de la Nation ne pouvant plus supporter son gouvernement, resolurent de le déposer, & d'en mettre un autre en sa place, qui fut des décendans de Cavade. Ils avoient plus d'inclination pour Zamez que pour aucun autre, mais parce qu'il n'avoit qu'un œil, les Loix du Roiaume ne permettoient pas qu'il fût Roi. Aprés plusieurs délibérations, ils resolurent d'élever sur le trône le fils de Zamez, qui portoit le nom de Cavade son aieul, & de laisser au pere, en qualité de tuteur, la régence de l'Etat. Ils en firent la proposition à Zamez, & le pressérent de l'accepter. Quand il y eut consenti, ils ne songérent plus qu'à choisir le tems propre pour l'exécution. Mais la conjuration fut découverte & ruinée. Cosroez fit mourir incontinent Zamez, ses freres, ses enfans-mâles, tous ceux de la Noblesse qui y avoient participé, & entr'autres Aspebéde qui étoit son oncle.

2. Il ne restoit plus de tous les fils de Zamez que Cavade, qui étoit encore enfant, & qui avoit pour Gouverneur un Caranange nommé Adergudombade. Cosroez ne pouvoit se défier de cét Officier; & comme il ne lui vouloit point faire de violence, il se contenta de lui commander de faire mourir Cavade. Le Caranange reçût le commandement avec un extréme déplaisir, & alla le dire à sa femme, & à la nourrice. La femme en même-tems fond en larmes, se jette aux pieds de son mari, & le conjure de sauver l'enfant. Ils resolurent donc de le nourrir le plus secrétement qu'ils pourroient, & de dire à Cosroez qu'ils avoient obéï à son ordre. Ils cachérent si bien cét enfant, qu'il n'y avoit que leur fils Varame, & un de leurs domestiques qui sût où il étoit. Lorsqu'il fut devenu grand le Caranange, qui appréhendoit que ce secret ne fût découvert, lui donna de l'argent, & un équipage pour s'échaper comme il pourroit.

3. Le Caranange avoit conduit jusques-là si secrétement son dessein, que ni Cosroez, ni aucun autre n'en avoit eu connoissance. Ce Prince mena quelque tems aprés une puissante armée dans la Colchide, où il fut suivi par Varame fils du Caranange, qui lui conta toute l'histoire, & lui presenta le domestique qui avoit eu part au secret. Ce Prince irrité d'avoir reçu un tel traitement d'un de ses sujets, & ne sachant comment se rendre maître de sa personne, usa de cét artifice. Comme il étoit prêt de partir de la Colchide pour rentrer dans ses Etats, il écrivit au Caranange, qu'il avoit dessein de faire irruption par deux endroits sur les terres des Romains: que pour cela il partageroit son armée en deux; qu'il en meneroit lui-même une partie sur un des bords de l'Euphrate, & qu'il étoit le seul à qui, en considération de sa vertu, il vouloit donner l'autre à commander: qu'il vint donc en diligence, pour lui donner son avis sur les difficultez qu'il avoit touchant la conduite de l'entrepriſe. Il envoia à l'heure-même des gens pour le suivre dans le chemin. Le Caranange fut ravi de recevoir un si grand honneur par le choix de son Prince, & ne songea point-du-tout au mal-

malheur dont il étoit ménacé. Il partit incontinent, mais comme il n'étoit plus en âge de ſupporter la fatigue des voiages, il lâcha la bride de ſon cheval, tomba à terre, & ſe rompit un os de la cuiſſe. Pour remédier à ſa bleſſure, il fut obligé de s'arréter à un endroit où Coſroez étant arrivé, il lui dit, que puiſque cét accident l'empêchoit de pouvoir commander l'armée, il ſe retirât dans un château où il pût ſe faire traiter à loiſir. Ainſi ce Prince l'envoia à la mort, & le fit ſuivre par ceux qui la lui devoient faire ſouffrir. Il avoit aquis, avec juſtice, la réputation d'invincible, aiant réduit douze Nations à l'obéïſſance de Cavade. Sa charge de Caranange fut donnée à ſon fils Varame. Peu de tems aprés Cavade fils de Zamez, ou un autre tout ſemblable, arriva à Conſtantinople où Iuſtinien le reçût civilement, bien qu'il doutât de la verité de ſa naiſſance. Voilà la fin qu'eut la conſpiration faite contre Coſroez.

4. Il fit auſſi mourir Mébode peu de tems aprés. Voici quel en fut le ſujet. Comme il étoit occupé à une affaire importante il commanda au Zabergan d'aller quérir Mébode. Le Zabergan, qui dés-long-tems étoit ſon ennemi, le trouva qui faiſoit faire l'exercice à ſes ſoldats, & lui dit que le Roi le demandoit. Mébode répondit, qu'il iroit le trouver auſſitôt que l'exercice ſeroit achevé. Le Zabergan animé par la haine qu'il lui portoit, dit au Roi qu'il ne vouloit pas venir, & qu'il s'excuſoit ſur quelque affaire. Le Roi tranſporté de colére envoia un de ſes Officiers commander de ſa part à Mébode, d'aller au trépied. Il faut que j'explique ici ce que c'eſt. Il y a devant la porte du Palais du Roi des Perſes un trépied de fer, où ceux contre qui le Prince eſt en colére, ſont obligez d'aller, & d'attendre leur Arrét, ſans qu'il ſoit permis à qui que ce ſoit de les ſecourir, & ſans qu'il leur ſoit permis à eux-mêmes de chercher un azyle dans les Temples. Mébode y demeura durant pluſieurs jours dans un triſte & pitoiable équipage, juſqu'à ce qu'un certain

certain envoié de Coſroez le fit mourir. Ce fut la recompenſe qu'il reçut de ſes ſervices.

CHAPITRE XXIV.

1. L'Empire Romain eſt partagé par deux factions. 2. Sédition excitée à Conſtantinople. 3. Les ſéditieux y mettent le feu. 4. Portrait de Iean de Cappadoce, & de Tribonien. 5. Hypatius proclamé Empereur par le peuple. 6. Harangue d'un Sénateur nommé Origéne. 7. On tient conſeil dans le Palais de Iuſtinien, où l'Impératrice parle de telle ſorte, qu'elle fait prendre reſolution de tenir-ferme. 8. Béliſaire & Mundus répriment la ſédition. 6. Hypatius eſt pris & mis en priſon, & le lendemain exécuté à mort avec Pompée, & leurs corps jettez dans la mer.

1. IL s'éleva dans le même-tems une ſédition à Conſtantinople, qui s'étant extraordinairement échaufée, eut des ſuites fâcheuſes pour le Sénat, & pour le peuple. Voici de quelle ſorte elle arriva. Il y a long-tems que les Habitans de chaque ville ſont diviſez en deux factions, de Bleus & de Verds; bien qu'il n'y ait pas long-tems que les deux partis en ſont venus à une telle fureur pour ces noms, & pour ces couleurs qui les diſtinguent. Ils ſe batent ſans ſavoir le ſujet de leur quérelle, & ſachant bien que s'ils ſortent victorieux du combat, ce ne ſera que pour étre menez en priſon, & enſuite au dernier ſupplice. Ils conçoivent ſans raiſon une haine implacable contre leurs proches, & ils la conſervent toute leur vie ſans la faire céder aux régles de l'honneur, de la parenté, ni de l'amitié. Quand deux freres, ou deux amis ſont de deux partis différens, ils ne ſe ſoucient de Loix ni divines ni humaines, pourvû que la victoire ſoit de leur côté. Ils ne ſe mettent pas en peine ſi en cela Dieu eſt

offenſé, ſi les Loix ſont violées, ſi l'Etat eſt renverſé, ſoit par les armes des ennemis, ou par la diviſion des Citoiens. Lorſque les affaires du parti vont bien, ils ne ſe fâchent ni des néceſſitez particuliéres de leurs familles, ni des pertes publiques de l'Empire. Les femmes ont part à cette manie, & ſuivent la faction de leurs maris, & quelquefois la faction contraire; bien qu'elles n'aſſiſtent pas aux ſpectacles, & aux aſſemblées, elles ne laiſſent pas d'y avoir le même engagement que les hommes. Ce que je ne puis attribuer qu'à je ne ſai quelle maladie d'eſprit, dont elles ſont tourmentées. Voilà quelle eſt la folie des villes & des peuples.

2. Comme le Prévôt de Conſtantinople ſuivoit des ſéditieux que l'on conduiſoit au ſupplice, une troupe compoſée de gens des deux partis ſe réünirent, & les ſauvérent. Ils briſérent enſuite les portes des priſons, & en tirérent non ſeulement ceux qui y avoient été mis pour cette ſédition, mais auſſi ceux qui y avoient été renfermez pour d'autres crimes, & tuérent tous les Sergens du Prévôt.

3. Les Citoiens qui n'étoient d'aucun parti traverſérent promtement le détroit, pendant que la ville étoit en feu; car les ſéditieux l'y avoient mis de ſorte, qu'il ſembloit qu'elle eût été abandonnée au pillage. L'Egliſe de ſainte Sophie fut brûlée, le bain de Zeuxipe, une partie du Palais, ſavoir l'eſpace qui eſt depuis la premiére entrée juſqu'à l'Autel de Mars, la longue galerie qui s'étendoit juſqu'à la place de Conſtantin, pluſieurs maiſons de perſonnes de qualité, & une quantité immenſe d'or & d'argent. L'Empereur demeura durant tout ce deſordre dans ſon Palais avec l'Impératrice ſa femme, & quelques-uns des Sénateurs. Les factieux avoient pris pour mot du guet, *Vainquez*, lequel eſt demeuré depuis à leur faction.

4. En ce tems-là Iean de Cappadoce étoit Préfet du Prétoire, & Tribonien de Pamphylie étoit Aſſeſſeur de l'Empereur; ou, comme parlent les Romains, il étoit

étoit Queſteur. Iean n'avoit nulle teinture des lettres, & à peine ſavoit-il écrire. Mais il avoit l'eſprit excellent, & une adreſſe toute ſinguliére pour trouver des expédiens dans les affaires les plus difficiles. C'étoit le plus méchant de tous les hommes, & il ne s'emploioit qu'à faire du mal. Il n'avoit nulle crainte de Dieu, nul reſpect du monde. Il ne ſongeoit qu'à amaſſer des richeſſes, même par la mort de ſes Citoiens, & par la ruine des villes. Etant devenu riche en peu de tems, il ſe plongea dans la débauche. Il s'occupoit juſqu'à l'heure de dîner à chercher des moiens de s'emparer du bien des peuples, & paſſoit le reſte du jour à table, où il mangeoit avec tel excés, qu'il étoit ſouvent contraint de vomir. Bien qu'il fût toûjours prêt à prendre de l'or & de l'argent, il étoit encore plus prêt à en dépenſer. Voilà ſon portrait au naturel. Pour ce qui eſt de Tribonien, il avoit fait un fort bon uſage de ſes talens, & s'étoit rendu le plus habile de ſon ſiécle. Mais il étoit ſi avare, qu'il préféroit toûjours le gain à la juſtice, & qu'il faiſoit & défaiſoit les Loix ſelon les différens interêts de ceux qui lui donnoient de l'argent. Pendant que le peuple fut diviſé en deux factions, dont j'ai parlé, & qu'il s'occupa à cette guerre inteſtine, il ne prit pas garde aux maux que ces deux hommes faiſoient à l'Etat. Mais quand il fut réüni, il commença à les charger d'injures, & à les chercher, pour les traîner au ſupplice. L'Empereur les priva de leurs charges, afin de paroître populaire. Il donna celle de Préfet du Prétoire à Phocas Patrice, homme de rare prudence, & qui aimoit la juſtice: & la Queſture à Baſilide auſſi Patrice, & qui étoit d'une naiſſance illuſtre, & d'un naturel modéré.

5 La ſédition augmentoit cependant, au lieu de diminüer. Sur la fin du cinquiéme jour Juſtinien commanda à Hypatius & à Pompée, neveux de l'Empereur Anaſtaſe, de ſe retirer chacun dans leur Palais, ſoit qu'il craignît qu'ils ne formaſſent quelque conjuration contre ſa vie, ou qu'en cela il y eût quelque

que ſorte de deſtin. Comme ils appréhendoient que le peuple mutiné ne voulût les faire Empereurs, ils dirent à Iuſtinien qu'il n'étoit pas à propos qu'ils l'abandonnaſſent dans une conjoncture ſi périlleuſe. Cette réponſe augmenta la défiance de l'Empereur, & fut cauſe qu'il leur ordonna de partir ſans différer. Ce qu'ils firent, & ils ſe repoſérent toute la nuit. Le lendemain dés que le jour commença à paroître, le bruit s'étant répandu par la ville qu'on leur avoit fait quitter le Palais, le peuple courut en foule à eux, & proclama Hypatius Empereur, en le conduiſant à la place publique, pour le mettre en poſſeſſion de la ſouveraine puiſſance. Sa femme nommée Marie, qui étoit une Dame fort prudente & fort ſage, faiſoit tous ſes efforts pour le retenir, & imploroit les ſecours de ſes amis, criant que c'étoit mener ſon mari à la mort. Mais la violence de la populace l'emporta; & l'aiant conduit, malgré qu'il en eut, à la place de Conſtantin, ils le proclamérent Empereur: & comme l'on n'avoit point de Diadéme, l'on lui mit un Collier d'or ſur la téte.

6. Tous les Sénateurs qui n'étoient point à la Cour s'étant aſſemblez, il y eut divers avis dont le plus nombreux fut d'aller au Palais de l'Empereur. En cette occaſion, un Sénateur nommé Origéne, parla de cette ſorte. *L'affaire où nous ſommes preſentement engagez ne ſe peut terminer que par les armes. Les deux plus importantes choſes, dont les hommes aient le maniment ſont la guerre, & l'Empire. Les grandes entrepriſes n'ont pas accoutumé de réüſſir en un inſtant: elles ne s'achévent que par la ſageſſe des conſeils, & par la perſévérance dans le travail; ce qui demande beaucoup de tems. Si nous allons attaquer l'ennemi, tout dépendra de la pointe de nôtre épée, & un ſeul inſtant décidera de la fortune de l'Etat. Quelque ſuccés qui nous arrive, il faudra en remercier la fortune, ou l'en accuſer; parce que ce qui s'entreprend par paſſion, reléve preſqu'abſolument de ſa puiſſance. Quand nous agirons avec moins de précipitation, nous ne laiſſerons pas de trouver aſſez d'occaſions de nous*

nous ſaiſir de Iuſtinien; ſi ce n'eſt que mettant ſon bonheur dans la retraite, il abandonne de lui-même ſon Roiaume. Une puiſſance qui eſt une-fois mépriſée tombe incontinent par terre. Nous ne manquons pas de Palais. Nous avons celui de Placilien, & celui d'Heléne où nôtre Empereur peut loger, tenir ſes conſeils, & former toutes les reſolutions néceſſaires dans une conjoncture auſſi importante que celle où nous ſommes. Voilà ce que dit Origéne. Les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les délibérations tumultuaires, ſoûtenoient qu'il faloit preſſer inceſſamment les affaires, & que tout l'évenement dépendoit de la diligence. Hypatius cherchant lui-même ſon malheur, commanda d'aller au Cirque. Quelques-uns croient que ſon deſſein étoit de favoriſer en cela Céſar.

7. On délibéroit cependant dans la Cour de l'Empereur, ſi on tiendroit-ferme, ou ſi l'on ſe ſauveroit ſur les vaiſſeaux. Comme il y avoit divers avis, l'Impératrice Theodora dit. *Je n'eſtime pas que le tems permette d'examiner, s'il eſt bien-ſéant à une femme de parler devant des hommes, & de donner des conſeils généreux à des perſonnes timides. Quand on eſt dans le dernier danger, chacun doit pourvoir le mieux qu'il lui eſt poſſible aux beſoins communs. Pour moi, je ſuis perſuadée qu'en l'état preſent des affaires, il nous ſeroit déſavantageux de fuire, quand même nous ſerions aſſurez de trouver nôtre ſureté dans la fuite. Quiconque a reçu la jouiſſance de la vie, ne l'a reçue qu'à la charge de la perdre. Mais celui qui a été une fois revetu de la ſouveraine puiſſance, ne doit plus vivre aprés en avoir été dépoüillé. Que Dieu ne permette pas que jamais je mette bas cette pourpre, ni que je paroiſſe en public ſans y étre ſaluée comme Impératrice. Pour vous, Céſar, ſi vous deſirez vous ſauver, il n'y a rien de ſi aiſé: vous avez de l'argent, vous avez la mer, & des vaiſſeaux; mais prenez garde qu'apres avoir quitté vôtre Palais, vous ne quittiez bientôt le monde. Cét ancien mot me plait fort, que l'Empire eſt un ſuperbe tombeau.* Ces paroles de l'Impératrice relevérent de telle ſorte les courages, que l'on ne ſongeoit plus qu'à ſe bien défendre ſi l'on étoit attaqué. Il eſt

vrai que la-pluſpart des ſoldats, même ceux de la garde, n'étoient pas affectionnez à l'Empereur, & qu'ils ne ſe déclarérent qu'aprés avoir vû l'évenement de la ſédition.

8. Juſtinien mettoit toute ſon eſpérance en Béliſaire, & en Mundus. Le premier étoit revenu depuis peu de la guerre de Perſe, & il avoit amené, outre ſa famille qui étoit nombreuſe, force gens de guerre armez de lances & de boucliers, qui avoient ſervi en pluſieurs occaſions. L'autre avoit été nommé pour commander les troupes d'Illyrie. Il ſe trouva alors à Conſtantinople à cauſe de quelques affaires, pour leſquelles il y avoit été mandé, & il avoit à ſa ſuite quelques compagnies d'Eruliens. Hypatius aiant été conduit au Cirque monta ſur le trône, d'où l'Empereur avoit accoûtumé de regarder les courſes des chevaux, & les combats des gladiateurs. Mundus ſortit au même-tems du Palais par la porte qui a été nommée la porte de la coquille, à cauſe de ſa rondeur. Béliſaire ſe reſolut d'aller droit à Hypatius. Quand il fut arrivé à l'appartement qui étoit à l'oppoſite du trône, il commanda aux ſoldats, qui gardoient la porte, de la lui ouvrir. Mais comme ils avoient reſolu de ne point prendre de parti, juſqu'à ce que la victoire ſe fût déclarée, ils firent ſemblant de ne pas entendre. Béliſaire étant ainſi repouſſé, alla dire à Juſtinien que tout étoit perdu, & que les gardes-mêmes l'abandonnoient. L'Empereur lui commande de tâcher de ſortir par la porte de bronze. Il y court incontinent, & paſſe, avec autant de fatigue que de danger, à travers les ruines d'un vieux bâtiment, que le feu avoit épargnées, & arrive enfin au Cirque, où aiant gagné une galerie à la droite du trône, il ſe prépare à forcer Hypatius. Mais conſidérant que la porte étoit fort étroite, & qu'elle étoit gardée par des ſoldats du parti contraire, il appréhenda de périr dans un paſſage ſi difficile, & de laiſſer l'Empereur expoſé à la fureur des factieux. Voiant enſuite que le peuple étoit debout dans la place publique, & qu'il s'entrepouſſoit en deſordre, il tira ſon épée, commanda aux ſiens de faire de même, & de charger rudement. Cette multitude qui n'étoit point rangée en bataille, & qui ne ſavoit aucune des régles de la guerre, fut aiſément miſe en fuite par des troupes diſciplinées. Le tumulte étoit horrible. Mundus qui étoit fort brave, brûloit d'envie de ſe ſignaler, & il ſe retenoit néanmoins, de peur d'entreprendre quelque choſe mal à propos. Mais quand il jugea que Béliſaire étoit aux mains, il ſortit par la porte Libitine, & fondit ſur les ſéditieux, qui ſe trouvérent batus de deux côtez différens.

9. Comme le peuple fuioit tout ouvertement, & qu'il y avoit déja beaucoup de ſang répandu, Bérode & Iuſte neveux de Iuſtinien tirérent Hypatius du trône, ſans que perſonne ſe mit en devoir de le défendre, & ils le conduiſirent avec Pompée devant l'Empereur, qui commanda de les enfermer dans une étroite priſon. Il y eut ce jour-là plus de trois mille perſonnes maſſacrées. Pompée, qui n'étoit pas accoûtumé à de ſemblables, diſgraces fondoit en pleurs, & tenoit des diſcours tout-à-fait dignes de pitié, dont Hypatius le reprenoit fortement, en lui remontrant que ceux que l'on fait mourir ſans qu'ils l'aient mérité, ne ſont pas à plaindre: Que pour eux ils n'étoient pas coûpables d'avoir ſeulement formé la moindre penſée contraire au ſervice de Iuſtinien: Que c'étoit la fureur du peuple qui leur avoit déféré l'Empire, & qui les avoit traînez au Cirque. Ils furent maſſacrez le lendemain par les ſoldats, & leurs corps jettez dans la mer. Leur bien fut confiſqué, & celui des Sénateurs du méme-parti. Il y en eut néanmoins quelques-uns qui furent depuis rétablis, & entre les autres les enfans d'Hypatius, à qui Iuſtinien rendit le bien de leur pere, dont il n'avoit pas diſpoſé. Voilà quel fut le ſuccés de la ſédition de Conſtantinople.

CHAPITRE XXV.

1. *Jean de Cappadoce, & Tribonien ſont rétablis dans leurs charges.* 2. *Jean de Cappadoce rend de mauvais Offices à l'Impératrice.* 3. *Elle ſe ſert d'Antonine pour le perdre.* 4. *Il eſt ordonné Prêtre contre ſon gré, & refuſe d'en faire les fonctions.* 5. *Il eſt accuſé injuſtement de la mort d'un Evêque, & réduit à une condition tres-malheureuſe.*

1. JEAN de Cappadoce & Tribonien, que nous avons vû dépoſez de leurs charges, y furent rétablis peu de tems aprés. Tribonien vécut pluſieurs années depuis ſon rétabliſſement, ſans tomber dans aucune nouvelle diſgrace, & il mourut de mort naturelle. Il avoit beaucoup de civilité & de douceur, & il effaçoit, s'il faut ainſi dire, la honte de ſon avarice, par l'éclat de ſa doctrine. Pour Jean de Cappadoce, il étoit fâcheux à tout le monde. Il frapoit ceux qui ſe préſentoient devant lui, & enlevoit le bien d'autrui avec une injuſtice toute viſible. Il ſe maintint durant dix ans dans ſa dignité, aprés y avoir été rétabli. Mais il reçût enfin le juſte châtiment de ſes crimes.

2. L'Impératrice Theodora étoit fort irritée contre lui, mais quoi qu'il ſût bien qu'il l'avoit offenſée, néanmoins bien loin de l'appaiſer par ſes ſoûmiſſions & par ſes reſpects, il continuoit à lui rendre ouvertement de mauvais offices, & à parler d'elle à l'Empereur en termes injurieux, ſans en être retenu par la conſidération de ſa dignité, ni par celle de l'affection que ce Prince avoit pour elle. Theodora bien informée de tout, deſiroit de ſe défaire de Jean. Mais elle ne ſavoit quels moiens y employer, à cauſe de l'eſtime qu'il s'étoit aquiſe dans l'eſprit de Juſtinien. Cependant

pendant cette reſolution, où il avoit appris que l'Impératrice étoit, lui cauſoit d'étranges inquiétudes. Il ne ſe retiroit jamais dans ſa chambre, qu'il ne s'imaginât, qu'il viendroit la nuit quelque Barbare pour le maſſacrer. Il ſe levoit à chaque moment pour regarder dans toutes les avenues; & quoi qu'il eût plus de gardes que perſonne n'en avoit eu devant lui, il ne ſe croioit jamais en ſureté. Quand le jour étoit venu, il mettoit bas toutes ces appréhenſions qui l'avoient inquiété, & il s'appliquoit, ſelon ſa coûtume, à la ruine de l'Etat, & à celle des particuliers. Il entretenoit continuellement une honteuſe habitude avec des impoſteurs, & des devins, & il s'adonnoit aux ſecrets impies de la magie, par leſquels il ſe figuroit que l'Empire lui étoit promis. Il n'interrompoit point cependant le cours de ſes crimes. Il n'étoit touché d'aucun ſentiment de pieté. S'il entroit quelquefois dans l'Egliſe, & qu'il y paſſât la nuit, il ne ſe conformoit point à la pratique des fidéles. Il y paroiſſoit avec une grande robe, dont ſe ſervoient ceux d'une ancienne Secte, que l'on appeloit la Secte Grécque. Il récitoit durant toute la nuit certaines extravagances prophanes, par leſquelles il prétendoit ſe conſerver dans les bonnes graces de l'Empereur, & ſe rendre invulnérable aux traits de ſes ennemis.

3. En ce tems-là méme Béliſaire, aprés avoir réduit toute l'Italie, revint avec Antonine à Conſtantinople, où il avoit été rappelé, pour être envoié enſuite à la tête de l'armée diſtinée contre les Perſes. Il étoit eſtimé & cheri de tout le monde, comme il méritoit. Il n'y avoit que Jean, qui pour cette ſeule raiſon ne le pouvoit ſouffrir, & qui lui tendoit ſans ceſſe des piéges. Comme toute l'eſpérance des Romains étoit en Béliſaire, il partit pour aller contre les Perſes, & laiſſa Antonine à Conſtantinople. Cette Dame avoit l'eſprit plus propre que pas une autre à trouver des expédiens. Voici ce qu'elle inventa contre Iean, pour faire ſa cour à l'Impératrice. Il avoit une fille nommée

mée Euphémie, qui étoit fort eſtimée pour ſa modeſtie & ſa vertu. Comme elle étoit unique, elle étoit tendrement aimée de ſon pere: mais comme elle étoit fort jeune, elle en étoit plus expoſée à être ſurpriſe. Antonine lui fit des careſſes extraordinaires durant pluſieurs jours, feignant d'avoir beaucoup d'amitié pour elle, & de lui communiquer ſes ſecrets. Un jour qu'elle étoit ſeule avec elle dans ſa chambre, elle fit ſemblant de ſe plaindre de ſa fortune, en ce que Béliſaire, aprés avoir porté ſi loin les bornes de l'Empire Romain, aprés avoir amené deux Rois priſonniers à Conſtantinople avec une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, il en étoit tres-mal récompenſé par Juſtinien. Elle ajoûta pluſieurs autres diſcours contre le Gouvernement; dont Euphémie étant fort-aiſe, à cauſe de la haine que l'Impératrice portoit à ſon pere, elle lui dit: *Madame, permettez-moy de vous déclarer, que j'eſtime que vous eſtes cauſe du mal dont vous-vous plaignez; puiſqu'aiant entre vos mains toutes les forces de l'Empire, vous ne vous en ſervez pas pour y apporter le reméde. Ma fille,* repartit Antonine, *Nous ne ſaurions rien entreprendre dans l'armée, ſi nous ne ſommes ſecondez par ceux de la Cour. Si Monſieur vôtre pere vouloit ſe joindre à nous, il nous ſeroit aiſé d'exécuter tout le bien, dont Dieu auroit agréable de favoriſer nôtre entrepriſe.* Euphémie aiant entendu ces paroles, promit de faire de ſa part tout ce qu'elle pourroit; & à l'heure-même, elle alla tout rapporter à ſon pere, qui fort réjoüi de cette nouvelle, & s'imaginant que c'étoit-là le chemin par-où les devins lui avoient promis qu'il arriveroit à l'Empire, reçut volontiers la propoſition, & commanda à ſa fille de faire en ſorte, qu'il conférât le jour ſuivant avec Antonine. Cette Dame artificieuſe aiant appris la diſpoſition où étoit Jean, & voulant lui ôter la connoiſſance de ſon deſſein, répondit, *qu'il y auroit du danger de conférer ſi-tôt, & que le moindre ſoupçon que l'on auroit de leur entrepriſe ſuffiroit pour la ruiner: Qu'elle partiroit dans peu de jours pour aller trouver Béliſaire; qu'en ſortant de la Ville elle s'arrêteroit au Fauxbourg dans ſa maiſon nommée Ruſinienne, où il la viendroit trouver, en apparence pour lui dire adieu; & en effet pour conférer enſemble, & pour ſe donner réciproquement leur foy.* Jean aiant approuvé cét avis, le jour fut pris pour l'exécution. Quand l'Impératrice apprit par la bouche d'Antonine la ſuite de cette trame, elle la loüa de l'avoir commencée, & la conjura de l'achever. Le jour préfix étant arrivé, Antonine partit de Conſtantinople comme pour s'en aller en Orient, & s'arréta à ſa maiſon du Fauxbourg, où Jean ne manqua pas de la venir trouver la nuit ſuivante. L'Impératrice aiant rapporté à Juſtinien ce que Jean braſſoit, il commanda à Narſez l'Eunuque, & à Marcel Capitaine de ſes Gardes, d'aller à Ruſinienne avec des forces ſuffiſantes, pour obſerver ce qui s'y paſſeroit, & pour faire mourir Jean, s'il entreprenoit quelque choſe contre le bien de l'Empire. Ceux-ci partirent à l'heure-même pour exécuter cét ordre. On dit que l'Empereur informé de la choſe, qui ſe faiſoit contre Jean, l'envoia avertir ſecrétement par un de ſes amis, de ne point aller ce ſoir-là chez Antonine. Mais comme il y avoit un ordre également caché & inévitable, par lequel il devoit périr, il mépriſa cét avis, & y alla ſur le minuit. Il conféra avec elle auprés d'une haye, derriére laquelle elle avoit placé Narſez & Marcel, afin qu'ils entendiſſent ce qui ſe diroit. Jean aiant promis témérairement de prêter main-forte à l'entrepriſe de Béliſaire & d'Antonine, & aiant confirmé ſa promeſſe par d'exécrables ſermens, Narſez & Marcel fondirent tout-à-coup ſur lui. Les Gardes de Jean accoururent au bruit, & l'un d'eux donna un coup d'épée à Marcel ſans le connoître. Ainſi Jean eut le moien de ſe ſauver, & de rentrer dans la ville.

4. Pour moi je me ſuis perſuadé, qu'il n'eût point été puni, s'il eût eu l'aſſurance de ſe préſenter à l'heure-même à l'Empereur. Mais il ſe réfugia dans une Egliſe, & donna le loiſir à l'Impératrice d'exécuter le deſſein

deſſein qu'elle avoit formé de le perdre, De Préfet du Prétoire, il fut réduit à une condition privée, & transféré de l'Egliſe où il s'étoit retiré, à une autre qui eſt dans le Fauxbourg de Cyzique, nommé Artace. Là il reçût malgré lui le nom de Pierre & les Ordres ſacrez. Il ne fut pas élevé à la dignité d'Evêque, mais ſeulement à celle de Prêtre, dont il ne fit jamais de fonction, parce qu'il ne vouloit pas s'exclure de rentrer dans les charges du ſiécle, pour leſquelles il conſervoit toûjours quelque reſte d'eſpérance. Ses biens furent confiſquez; néanmoins l'Empereur deſirant le traiter favorablement, lui en laiſſa une partie. Ce changement ſi étrange de fortune, n'empêchoit pas qu'il ne fût encore dans une condition fort heureuſe. Il étoit exemt de crainte, & avoit beaucoup d'argent, tant celui que lui avoit laiſſé Juſtinien, que celui qu'il avoit détourné. Les Romains, qui le voioient plus méchant que les démons-mêmes, ne pouvoient voir ſans indignation que ſa diſgrace n'eût ſervi qu'à augmenter ſa proſpérité. Mais la juſtice divine le reſervoit à un autre châtiment.

5. Il y avoit à Cyzique un Evêque nommé Euſébe, qui n'étoit pas moins fâcheux, & moins inſupportable que Jean. Les Cyzéniens s'étoient ſouvent plains de ſes violences; mais la faveur qu'il avoit à la Cour, avoit rendu toutes leurs plaintes inutiles. Des jeunes gens l'aiant aſſaſſiné dans la place publique, Jean fut ſoupçonné d'avoir contribué à ſa mort, à cauſe des différens qu'il avoit eus avec lui. Les Sénateurs commis pour informer de ce crime decretérent contre Jean; & quoi qu'il fût homme de grande qualité, & quoi qu'il eût été Patrice & Conſul, ce qui eſt le comble des dignitez de la République Romaine, ils le laiſſérent debout, le firent fuſtiger comme un voleur, & l'obligérent à leur rendre conte de ſa vie. Il ne ſe trouva néanmoins aucune preuve qu'il eût eu part à l'aſſaſſinat d'Euſébe. Mais comme Dieu avoit réſolu de le punir des maux qu'il avoit fait ſouffrir à toute la terre, les Juges le dépouillérent de ſon bien, & ordonnérent qu'il ſeroit mis dans une barque, où couvert ſeulement d'un vieux manteau, il étoit obligé par ceux qui le conduiſoient, à demander l'aumône par tout où la barque abordoit. Mandiant de la ſorte en divers endroits de l'Egypte, il arriva à Antinople, où il y a trois ans qu'il eſt priſonnier. Cependant une diſgrace ſi déplorable ne l'a pas encore privé de toute eſpérance de parvenir un jour à l'Empire. Il eut une-fois la hardieſſe de demander à des Citoiens d'Alexandrie, ce qu'ils devoient à l'Epargne. Voilà de quelle maniére Jean de Cappadoce, aprés avoir poſſédé durant dix ans une Charge fort conſidérable, fut puni des fautes qu'il y avoit faites.

CHAPITRE XXVI.

1. Béliſaire défait les Vandales. 2. Coſroez en conçoit une furieuſe jalouſie. 3. Tirannie établie & ruinée en quatre jours dans la ville de Dara.

1. BELISAIRE fut encore nommé alors Général des Troupes d'Orient, & envoié en Afrique, qu'il remit ſoûs la puiſſance de l'Empire Romain, comme nous le ferons voir plus amplement dans la ſuite de nôtre Hiſtoire.

2. La nouvelle d'un ſuccés ſi avantageux déplût extrémement à Coſroez & aux Perſes, & les fit repentir d'avoir accordé la paix aux Romains; puiſqu'en la leur accordant, ils leur avoient donné le moien de s'agrandir. Coſroez envoia des Ambaſſadeurs à Conſtantinople, pour faire à Juſtinien des complimens de conjoüiſſance, & pour lui demander, par une eſpéce de raillerie, une partie des dépoüilles qu'il avoit remportées ſur les Vandales, veu qu'il ne les auroit pas remportées, s'il ne lui avoit accordé la

la paix. Juſtinien fit preſent à Coſroez d'une ſomme notable d'argent, & renvoia promtement ſes Ambaſſadeurs.

3. Je rapporterai en cét endroit ce qui arriva à Dara au même-tems. Il y avoit dans l'Infanterie un certain ſoldat nommé Jean, qui aiant conſpiré avec quelques-uns de ſes compagnons, ſe rendit maître de la ville; ſe fortifia dans le Palais, comme dans une Citadelle, & s'y défendit durant quatre jours. Il eût fait, ſans doute beaucoup de mal aux Romains, s'ils euſſent eu pour lors une guerre à ſoûtenir contre les Perſes. Mais comme ils étoient en paix, ſon entrepriſe n'eut point de ſuite. Le quatriéme jour de la conſpiration, les ſoldats convinrent enſemble par l'avis de Mamas Evêque de la ville, & d'un des plus conſidérables des Citoiens nommé Anaſtaſe, d'aller au Palais en plein midi, & d'y apporter des poiguards ſoûs leurs habits. D'abord ils tuérent quelques Gardes qui étoient à l'entrée, & s'avancérent juſqu'à la porte du Tiran, où ils le prirent. Quelques-uns prétendent toutefois que la gloire de cette action n'appartient pas aux ſoldats, mais que comme ils s'étoient arrétez dans un veſtibule, & qu'ils n'oſoient aller plus avant, un cuiſinier, qui étoit avec eux, ſauta dedans, tenant ſon coûteau à la main, & qu'il bleſſa Jean à l'improviſte. Ils ajoûtent, que comme ſa bleſſure n'étoit pas mortelle, & qu'il s'enfuioit en riant, il tomba entre les mains des ſoldats qui ſe ſaiſirent de lui, & brulérent le Palais, afin que l'on ne pût plus s'en ſervir pour de nouvelles broüilleries. Ils le menérent enſuite en priſon, où de peur que les gens de guerre ne formaſſent encore quelque entrepriſe contre le repos des Citoiens, tant qu'ils ſeroient aſſurez que le Tiran étoit en vie, l'on jugea à propos de le faire mourir, & d'appaiſer par ſa mort tout le deſordre. Voilà qu'elle fut l'origine, la ſuite & la fin de cette tirannie

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES,

Ecrite par Procope de Céſarée.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Alamondare fournit à Coſroez un prétexte de rompre la paix, en ſuſcitant à Aréthas une querelle touchant un pais nommé Strata.* 2. *Raiſon des deux partis.* 3. *Juſtinien remet l'affaire au jugement de Stratigius & de Summus.* 4. *Plaintes de Coſroez contre Juſtinien.*

1. QUAND Coſroez eut appris que Béliſaire avoit commencé à réduire l'Italie ſoûs l'obéiſſance de Juſtinien, il ne pût diſſimuler le déplaiſir qu'il en reſſentoit, & ne ſongea plus qu'à trouver un prétexte pour rompre la paix avec quelque apparence de juſtice. Il en conféra avec Alamondare, & le pria de lui en fournir un. Ce Roi ſe plaignit à l'heure même

re-même, qu'Aréthas entreprenoit ſur ſes Etats; il en vint aux mains avec lui, & fouragea les terres de l'Empire. Il prétendoit néanmoins ne rien faire en cela contre le traité de paix, d'autant qu'il n'y avoit pas été compris. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que les Romains & les Perſes nommez dans le traité, & qu'il ne faiſoit aucune mention des Sarraſins. Le païs qui ſervoit de ſujet au différend s'appele Strata, & eſt proche de la Ville de Palmyre du côté du Nord. Il eſt tellement brûlé du Soleil, qu'il ne produit ni bled, ni arbres; il y a ſeulement des pâturages.

2. Aréthas ſoûtenoit que ce païs avoit appartenu de tout tems aux Romains, & que le nom ſeul en étoit une preuve ſuffiſante; parce que Strata en Latin ſignifie un chemin pavé. Il ajoûtoit à cela le témoignage de tout ce qu'il y avoit de perſonnes fort avancées en âge. Alamondare répondoit, qu'il étoit inutile de conteſter ſur le nom, puis qu'il étoit conſtant que c'étoit lui qui étoit en poſſeſſion de recevoir le revenu des pâturages de ceux qui y mettoient leurs troupeaux.

3. Juſtinien remit cette affaire au jugement de deux hommes illuſtres, dont l'un étoit Stratigius Patrice, & Surintendant des Finances, & l'autre Summus Capitaine des Troupes de la Paleſtine, & frere de Iulien, qui un peu auparavant avoit été envoié en Ambaſſade vers les Ethiopiens & les Omérites. L'avis de Summus étoit, que les Romains ne devoient pas abandonner ce païs-là. Stratigius au contraire conjuroit l'Empereur de ne pas donner aux Perſes le prétexte qu'ils demandoient, de reprendre les armes pour un païs ſtérile, de peu d'étenduë, & de nul revenu. Iuſtinien tint pluſieurs conſeils, & délibéra fort longtems ſur cette affaire.

4. Coſroez ſe plaignoit que Juſtinien avoit violé la paix; qu'il avoit formé une conjuration contre ſa famille; qu'il avoit tâché de corrompre Alamondare Roi des Sarraſins; que Summus étant allé trouver ce Prince, à deſſein de conférer avec lui, il lui avoit offert de l'argent pour l'engager à paſſer dans le parti des Romains. Il montroit même la lettre qui lui en avoit été écrite. Il ajoûtoit que Juſtinien avoit auſſi écrit aux Huns, pour les ſolliciter à faire irruption ſur ſes terres, & que la lettre lui avoit été apportée par quelques-uns de la Nation qui l'étoient venu viſiter. Voilà de quoi Coſroez accuſoit les Romains, afin de rompre la paix. Mais je ne ſai pas bien ſi toutes ces choſes étoient veritables.

CHAPITRE II.

1. *Ambaſſade de Vitigis Roi des Goths vers Coſroez.* 2. *Harangue des Ambaſſadeurs.* 3. *La jalouſie que Coſroez avoit de la proſpérité des Romains lui fait approuver les raiſons des Ambaſſadeurs.*

1. DANS le même-tems Vitigis Chef des Goths, qui avoient déja eu du deſavantage dans la guerre, envoia deux Ambaſſadeurs à Coſroez, pour lui perſuader de prendre les armes contre les Romains. Il ne donna pas cét emploi à des Goths, de peur qu'étant reconnus, ils ne ruinaſſent l'affaire, mais il le donna à deux Prêtres Liguriens, qui l'acceptérent pour de l'argent. Le plus conſidérable des deux prenoit la qualité d'Evêque, bien qu'elle ne lui appartint pas; & l'autre le ſuivoit comme un domeſtique. En paſſant par la Thrace, ils prirent pour leur ſervir d'Interpréte un homme qui ſavoit la langue Grécque, & la Syriaque. Ils arrivérent en Perſe, ſans avoir été découverts par les Romains, parce qu'ils ne prenoient pas la peine pendant la paix, de garder fort exactement la frontiére. Aiant été admis à l'Audiance de Coſroez, ils lui parlérent ainſi.

2. *Seigneur, au lieu que les autres Ambaſſadeurs ne viennent*

vienent d'ordinaire que pour parler de leurs interêts ; nous ne ſommes venus ici de la part de Vitigis Roi des Goths & des Italiens, que pour vous repreſenter ceux de vôtre Etat. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que nôtre maître eſt preſent, & qu'il vous tient ce diſcours. Il ſemble que vous aiez envie de réduire vôtre Roiaume, & tous les Roiaumes de la terre ſous la puiſſance de Juſtinien. C'eſt un Prince qui de ſon naturel aime les nouveautez, qui deſire le bien d'autrui, qui viole ſans ſcrupule les traitez qu'il a faits. & qui voudroit envahir tous les Empires, & être ſeul maître du monde. Mais comme il n'eſt pas aſſez puiſſant pour attaquer les Perſes à force ouverte, ni d'autres peuples, pendant que les Perſes s'oppoſeront à ſes deſſeins, il vous amuſe ſous une vaine apparence de paix, & amaſſe contre vous les forces des Nations qu'il ſubjugue. Il a déja aſſujetti les Vandales & les Maures. Il entretient pour un tems l'amitié des autres Goths, de peur qu'ils n'arrêtent le cours de ſes armes, & il emploie à nôtre ruine ſes Finances & ſes armées. Il ne faut point douter que s'il en peut venir à bout, il ſe ſervira de nous & des autres peuples vaincus, pour abattre l'Empire des Perſes. Il n'en ſera point retenu par le reſpect des traitez qu'il a ſignez, ni par celui de l'alliance qu'il a jurée. Ne conſentez donc pas à nôtre ruine, & à la vôtre tout enſemble, puiſqu'il reſte encore quelque eſpérance de les empêcher. Conſidérez dans les outrages que l'on nous fait, l'image de ceux que l'on vous prépare. Tenez pour certain que les Romains n'aiant pour vous aucune affection, ils vous découvriront leur mauvaiſe volonté, quand il ſera en leur pouvoir de le faire. Uſez des moiens que vous auez en main, afin de ne les pas chercher inutilement lorſque vous les aurez perdus. Quand l'occaſion s'eſt une fois échapée, il n'eſt pas aiſé de la retrouver. Il vaut mieux prévenir le mal, & ſe mettre en ſureté, que de perdre le tems, & ſe laiſſer accabler par ſon ennemi.

3. Cét avertiſſement de Vitigis parut fort raiſonnable à Coſroez, & augmenta le deſir qu'il avoit de rompre la paix. La jalouſie dont il étoit animé contre Iuſtinien l'empêchoit de conſidérer que ces diſcours venoient de la part des ennemis de cét Empereur. La conformité que ces diſcours avoient avec ſon inclination, fut cauſe de la créance qu'il y donna, de même qu'aux rapports des Laziens & des Arméniens, dont nous parlerons dans la ſuite. Au reſte, ce crime dont on accuſoit Juſtinien, d'avoir l'ambition d'étendre les bornes de ſon Empire, peut fournir de matiére au juſte éloge d'un grand Prince. Cyrus Roi de Perſe, & Alexandre Roi de Macédoine en étoient coûpables. La juſtice & l'envie ne s'accordent pas enſemble. Ce fut cette derniére qui fit rompre la paix à Coſroez.

CHAPITRE III.

1. Syméon eſt tué par les Arméniens. Amazaſpe eſt envoié en ſa place. 3. Il eſt accuſé injuſtement par Acace, & tué du conſentement de Juſtinien. 4. La cruauté d'Acace envers les Habitans du païs excite une ſédition dans laquelle il eſt tué. 5. Sitta envoié pour venger ſa mort, meurt lui-même dans un combat. 6. Buzez lui ſuccéde, & uſe d'une grande perfidie contre Jean, de la race des Arſacides. 7. Baſſace gendre de Jean eſt élû Chef des Arméniens, qui veut implorer la protection de Coſroez par une Harangue fort pathétique. 8. Coſroez réſout de faire la guerre aux Romains.

1. IL arriva dans le même-tems un évenement ſingulier que je croi devoir raconter. Ce Syméon qui avoit remis Pharangion entre les mains des Romains, obtint de Juſtinien le don de quelques Bourgs d'Arménie. Mais il n'en eut pas ſi-tôt pris poſſeſſion, qu'il fut tué par les anciens propriétaires qui avoient été dépoſſédez. Les Chefs de l'aſſaſſinat, qui étoient

deux fils de Péroze, ſe ſauvérent incontinent chez les Perſes.

2. Quand l'Empereur eut appris cette nouvelle, il donna les Bourgs, & le Gouvernement de l'Arménie à Amazaſpe neveu de Syméon. Quelque-tems s'étant écoulé, Acace donna à l'Empereur, dont il étoit favori, de mauvaiſes impreſſions d'Amazaſpe, comme s'il eût exercé des concuſſions ſur les Arméniens, & qu'il eût eu envie de livrer aux Perſes Théodoſiopolis, & d'autres villes du païs. Cette calomnie aiant réüſſi comme il ſouhaitoit, il fit mourir Amazaſpe par l'ordre de Juſtinien, de qui dans le même-tems il obtint le Gouvernement de l'Arménie.

3. Cette nouvelle Charge lui donna occaſion de faire paroître ſes mauvaiſes qualités. Il ſe rendit le plus cruel de tous les Gouverneurs qui euſſent jamais été. Il impoſa aux peuples des tributs inſupportables, & leva juſqu'à quatre cens marcs par an; ſi bien que ne pouvant plus vivre ſoûs ſa tirannie, ils conjurérent contre lui, & aprés l'avoir tué, ſe ſauvérent dans Phrangion.

4. Cette rebellion obligea Iuſtinien d'envoier contre eux Sitta, qui étoit demeuré à Conſtantinople depuis le Traité de paix d'entre les Romains & les Perſes. Quand il fut arrivé dans l'Arménie, il ne ſe prépara que lentement à la guerre, & tâcha de gagner les eſprits par la douceur, en leur promettant d'obtenir de Iuſtinien la décharge des nouveaux tributs qui leur avoient été impoſez. Mais l'Empereur preſſé par les ſollicitations d'Adolius fils d'Acace, le reprit aigrement de ſa longueur; deſorte qu'il lui fut impoſſible de différer davantage d'en venir aux mains. Il s'efforça toutefois d'en attirer quelques-uns par ſes promeſſes, afin d'avoir moins de peine à réduire les autres par ſes armes. La Nation des Apétiens, qui eſt fort nombreuſe, étoit en réſolution de ſe rendre. Ils envoiérent donc prier Sitta de leur donner aſſurance par écrit, qu'en quittant leur parti pour prendre celui des

des Romains, il ne leur ſeroit point fait de mal, & que l'on les conſerveroit dans la jouïſſance paiſible de leurs biens. Sitta leur donna tres-volontiers par écrit l'aſſurance qu'ils demandoient, & leur envoia l'écrit cachêté. Enſuite il alla dans un lieu apellée Oenocalabon, où les Arméniens s'étoient campez. Mais il arriva, par je ne ſai quel malheur, que ceux qui portoient l'écrit de Sitta, s'étant égarez dans le chemin, ne le pûrent rendre aux Apétiens. Il ſurvint encore un autre malheur qui fut, qu'un parti de Romains, qui n'étoient pas avertis de l'accord, exercérent contre eux des actes d'hoſtilité. Sitta-même fit mourir des femmes & des enfans qui s'étoient cachez dans une caverne, ſoit qu'il ne ſongeât pas de quelle Nation ils étoient, ou qu'il fût en colére de ce qu'ils ne s'étoient pas rendus comme ils avoient promis. Les Apétiens irritez de ces outrages, ſe préparérent à la guerre de même que les autres. Mais comme le païs eſt inégal, & rompu de précipices, ils ne pûrent joindre leurs forces, & furent obligez de les laiſſer diſperſées en divers petits vallons. Un parti de Cavaliers Arméniens rencontra Sitta, qui étoit auſſi à cheval avec un petit nombre des ſiens. Quand ils furent vis à vis les uns des autres, ils s'arrêtérent ſur deux hauteurs qui étoient ſéparées d'une vallée. Sitta y pouſſa à l'heure-même ſon cheval; mais comme il vit que les ennemis lâchoient le pié, il s'arréta auſſitôt, & ne les voulut pas pourſuivre. Dans le même moment ſa lance, qu'il avoit appuiée contre terre, fut rompuë par un Erulien de ſon parti qui couroit à toute bride; ce qui lui fit beaucoup de dépit. Comme il n'avoit point de caſque, il fut reconnu par un Arménien, qui aſſura ſes compagnons que c'étoit lui, qui s'étoit ainſi témérairement engagé avec ſi peu de gens. Quand il entendit ce que diſoit l'Arménien, il tira ſon épée, à cauſe, comme j'ai dit, que ſa lance étoit rompuë, & s'enfuït à travers le vallon. Les ennemis le pourſuivirent avec furie, & l'un d'eux

l'aiant atteint, lui donna un coup d'épée au derriére de la téte, dont la peau fut abbatue, ſans que l'os fut entamé. Il ne laiſſoit pas de courir toûjours nonobſtant ſa bleſſure, lorſqu'Artabane, fils de Iean, de la race des Arſacides, le perça de ſon javelot. Ainſi mourut Sitta par une fin tout-à-fait indigne de la grandeur de ſon courage, & de la gloire de ſes exploits. Il étoit le mieux-fait de ſon ſiécle, & l'un des plus habiles dans la guerre. Quelques-uns diſent que ce ne fut pas Artabane qui le tua, mais un ſimple ſoldat Arménien, nommé Salomon.

5. Buzez ſuccéda à Sitta. Quand il fut arrivé auprés des Arméniens, il envoia leur offrir de faire leur paix avec l'Empereur, s'ils vouloient députer des plus conſidérables d'entre eux pour conférer avec lui. La pluſpart rejettérent ſes offres, & refuſérent de ſe fier à ſa parole. Il n'y eut que Iean, pere d'Artabane, qui, comme ſon ami particulier, voulut bien s'aſſurer ſur ſa bonne foi, & l'aller trouver avec Baſſace ſon gendre, & quelques autres. Lorſqu'ils furent arrivez à un endroit où ils devoient paſſer la nuit, pour y commencer le lendemain la conférence avec Buzez, ils reconnurent qu'ils étoient envelopez de tous côtez. Baſſace fit ce qu'il pût pour perſuader à ſon beaupere de ſe ſauver. Mais n'en aiant pû venir à bout, il s'enfuït avec pluſieurs autres par le même chemin qu'ils étoient venus. Buzez aiant trouvé Iean ſeul, le fit mourir.

6. Depuis ce tems-là les Arméniens privez de l'eſpérance de s'accommoder avec les Romains, ou de les vaincre, élûrent Baſſace pour leur Chef, & allérent implorer ſoûs ſa conduite la protection du Roi de Perſe. Quand les premiers, & les plus conſidérables d'entre eux eurent été conduits à ſon Audiance, ils lui parlérent de cette ſorte.

Seigneur, il y a parmi nous pluſieurs décendans du grand Arſace, qui fut le Prince le plus illuſtre de ſon ſiécle, & qui ne ſauroit paſſer pour étranger dans la famille des Rois des

des Parthes, puiſque les Perſes relevoient autrefois de leur Couronne. Nous ſommes maintenant réduits à une honteuſe ſervitude, non pas par nôtre choix, mais en apparence par les armes des Romains, & en effet par vôtre volonté. Car on peut aſſurement attribuer avec juſtice les violences que l'on ſouffre, à celui qui aſſiſte ceux qui les exercent. Permettez-nous, s'il vous plait, de reprendre l'affaire de plus haut, afin que vous en puiſſiez connoître toute la ſuite. Arſace le dernier de nos Rois, ſe dépoüilla de ſa dignité pour en revétir Théodoſe, à condition que ſa poſtérité demeureroit libre, & exemte de toutes Charges. Nous avons joüi de l'effet de cette clauſe juſqu'à cette paix fameuſe que vous avez faite, & que nous pouvons appeler la ruine générale de toutes les Nations. Depuis ce tems-là vôtre ami de paroles, & vôtre ennemi en effet a mépriſé également ſes amis & ſes ennemis, & a rempli toute la terre de confuſion & de deſordre. Lorſqu'il aura donté l'Occident, il ne vous ſera que trop connoître qu'il eſt vôtre veritable ennemi. N'a-t-il pas commis les injuſtices les plus horribles? N'a-t-il pas violé les Loix les plus inviolables? Ne nous a-t-il pas accablez de charges, auſquelles nous n'avions jamais été ſujets? Et n'a-t-il pas impoſé le joug de la ſervitude aux Tzaniens, qui avoient juſqu'alors conſervé leur liberté? N'a-t-il pas établi un Gouverneur au deſſus du Roi des Laziens par une entrepriſe ſi étrange, qu'il n'eſt pas aiſé de trouver des termes qui en égalent l'indignité? N'a-t-il pas envoié des Capitaines aux Boſphorites Sujets des Huns, afin de ſe rendre maître d'une Ville où il n'avoit point de droit? N'a-t-il pas recherché l'alliance des Ethiopiens, dont le nom par le paſſé n'étoit pas ſeulement connu aux Romains? N'a-t-il pas enfermé dans ſon Empire les terres des Omérites, la mer rouge, & le pais planté de palmiers? Nous ne parlerons point des maux qu'il a fait ſouffrir à l'Afrique, & à l'Italie. La terre eſt trop petite pour le contenir. Il porte ſon ambition juſqu'au Ciel, & il voudroit poſſéder un autre monde au delà de l'Océan. Pourquoi donc, Seigneur, differez-vous davantage, & pourquoi entretenez-vous cette pernicieuſe paix, qui ne

peut vous produire aucun autre fruit, que d'être cauſe que vous ne ſoiez ſacrifié que le dernier à l'ambition de vôtre ennemi? Si vous deſirez ſavoir quel eſt le traitement qu'il a fait à ſes alliez, il vous eſt aiſé de l'apprendre par nôtre exemple, & par celui des Laziens. Mais ſi vous êtes curieux de ſavoir comment il en uſe envers les étrangers, qui n'aiant jamais rien eu à démêler avec lui, n'ont pû auſſi lui faire d'injure; vous n'avez qu'à conſidérer les Goths, les Vandales, & les Maures. Ce que j'ai à dire eſt encore plus important. Quelles ruſes n'a-t-il pas emploiées pour vous ſéparer d'avec Alamondare qui eſt vôtre allié & vôtre Sujet, & pour ſe joindre aux Huns avec qui il n'avoit auparavant aucune habitude? Y eut-il jamais d'entrepriſe plus extraordinaire & plus odieuſe? Comme il voit que l'Occident ſera bientôt réduit ſous ſa puiſſance, il tourne ſes penſées vers l'Orient, où il n'y a que les Perſes qui puiſſent être le ſujet de ſes conquêtes. Pour ce qui eſt de la paix, il l'a déja violée, & il a mis des bornes à cette alliance qui n'en devoit point avoir. Car il ne faut pas croire que ce ſoient ceux qui prennent les premiers les armes, qui rompent la paix. Ce ſont ceux qui dreſſent des piéges à leurs alliez dans le tems-même de l'alliance. On eſt coupable quand on a conçû le crime, bien qu'on ne l'ait pas encore exécuté. Perſonne ne peut douter du ſuccés de cette guerre, puiſque ce ne ſont pas ceux qui attaquent, mais ceux qui demeurent dans les termes d'une défenſe légitime, qui ont accoûtumé de remporter la victoire. Au reſte les forces ne ſont pas égales. La plûpart des Troupes Romaines ſont occupées aux extrémitez du monde. Des deux Généraux qu'ils avoient, nous en avons tué un, qui étoit Sitta. L'autre, je veux dire Béliſaire, ne verra jamais Iuſtinien, & il ſe contente de commander le reſte de ſa vie dans l'Italie. Ainſi il n'y aura point d'ennemis qui puiſſent ſe preſenter devant vous. Comme nous ſavons tous les chemins, & que nous voulons nous attacher inſéparablement à vos intérêts, nous ſervirons de guides à vôtre armée.

7. Aprés que Coſroez eut entendu ce diſcours, qui lui donna beaucoup de joie, il aſſembla les plus intelligens, & les plus fidéles de ſon conſeil, leur expoſa ce que Vitigis lui avoit mandé, & ce que les Arméniens lui avoient dit, & mit en délibération ce qu'il faloit faire. Il y eut pluſieurs avis; mais enfin on réſolut de commencer la guerre contre les Romains au prin-tems. On n'étoit alors que dans l'Automne de la treiziéme année du régne de Iuſtinien. Les Romains ne ſe défioient de rien, & ne ſe doutoient point que Coſroez eût envie de rompre une paix que l'on appeloit éternelle. Ils avoient ſeulement oui dire, qu'il ſe plaignoit des progrés que Iuſtinien faiſoit dans l'Occident.

CHAPITRE IV.

1. *Apparition d'une Cométe.* 1. *Irruption des Huns.* 3. *Lettre de Iuſtinien à Coſroez.*

1. IL parut alors une Cométe, qui du commencement ſembloit égaler la grandeur d'un homme, & depuis la ſurpaſſer. La téte tendoit vers l'Orient, & la queue vers l'Occident. Elle étoit dans le ſigne du Sagittaire, & ſuivoit le Soleil qui étoit dans celui du Capricorne. Quelques-uns prétendoient qu'elle étoit de la nature de celles que l'on appele Xiphias, à cauſe qu'elle finiſſoit en pointe. Les autres ſoûtenoient qu'elle étoit chevelue. Elle parut plus de quarante jours. Les Savans furent fort partagez ſur les preſages qu'ils en tirérent. Pour moi je laiſſe à chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira, & je me contente de raconter ce qui arriva depuis.

2. Incontinent aprés, une multitude innombrable de Huns paſſa le Danube, & ſe répandit dans l'Europe. Ils avoient ſouvent fait d'autres irruptions, mais ils n'avoient jamais tant fait de ravages. Ils fouragérent tout le païs, depuis le golphe de la mer Ionique, juſqu'à

qu'à Conſtantinople. Ils prirent trente-deux Forts dans l'Illyrie ; & bien qu'ils n'euſſent pas accoûtumé de former de ſiége, ils ne laiſſérent pas de ſe rendre maîtres de la Ville de Caſſandre, qui étoit apellée Potidée par les anciens. Aprés avoir enlevé vingt-mille priſonniers, & des ſommes immenſes d'argent, ils ſe retirérent ſans trouver d'obſtacle. Ils ont encore incommodé depuis les Romains par diverſes courſes. Ils ont attaqué le mur de la Cherſonéſe, forcé ceux qui le gardoient, en ont tué un grand nombre, & fait les autres priſonniers. Quelques-uns d'eux traverſérent le détroit qui eſt entre Seſte & Abyde, pillérent l'Aſie, puis rentrérent dans la Cherſonéſe, où ils ſe joignirent à leurs compagnons, pour retourner en leur païs. Ils pillérent encore une autre-fois l'Illyrie & la Theſſalie, & attaquérent le mur des Termopyles, où ils trouvérent une vigoureuſe reſiſtance. Mais comme ils cherchoient une iſſue parmi divers détours, ils trouvérent inopinément un ſentier, par lequel ils arrivérent au haut d'une montagne voiſine, d'où ils fondirent ſur les Grecs, qu'ils défirent tous, excepté ceux du Peloponéſe. Peu de tems aprés les Perſes rompirent la paix, & exercérent dans l'Orient diverſes hoſtilitez, que je rapporterai incontinent. Béliſaire aiant vaincu Vitigis Roi des Goths & des Italiens, l'envoia vif à Conſtantinople. Ie dirai maintenant de quelle maniére les Perſes entrérent ſur les terres des Romains.

3. Lorſque Iuſtinien apprit que Coſroez avoit deſſein de faire la guerre, il jugea à propos de lui écrire, pour l'en détourner. Il lui envoia pour cét effet un nommé Anaſtaſe, qui s'étoit aquis par ſa prudence une grande réputation, & qui étoit pour lors à Conſtantinople, où il étoit venu de la Ville de Dara, qu'il avoit autrefois délivrée de la tirannie. Voici en quels termes étoit conceue la lettre de Iuſtinien.

Ceux qui ont de la ſageſſe & de la pieté, font tout leur poſſible pour retrancher les ſujets de différends qui naiſſent entre

entre leurs amis & eux, au lieu qu'il n'y a que des extravagans & des impies, qui cherchent des ſujets de diſputes & de troubles. Il n'y a rien de ſi aiſé que de prendre les armes. Les derniers des hommes ſont toûjours propres à ces actions déteſtables. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de réüſſir dans la guerre, & de la terminer par une paix avantageuſe. Vous vous plaignez de nos lettres, & vous les expliquez dans un ſens tout contraire à nos intentions, afin de nous pouvoir accuſer avec quelque apparence de juſtice. Pour nous, nous avons à repréſenter les hoſtilitez qu'Alamondare a exercées en pleine paix, nos terres ravagées, nos villes priſes, nôtre argent enlevé, nos hommes ou tuez, ou emmenez priſonniers. Sur quoi vous aurez plûtôt à vous défendre qu'à nous accuſer, puiſqu'il eſt certain que c'eſt par les actions, & non pas par les penſées que l'on juge des injuſtices & des violences. Quoi que nous aions receu ces injures, nous ne laiſſons pas de ſouhaiter la paix. Vous au contraire ſouhaitez la guerre, & vous cherchez divers prétextes de la faire, dont il n'y en a pas un ſeul qui nous puiſſe étre imputé avec raiſon. Ceux qui ne veulent point introduire de changemens évitent les occaſions de ſe plaindre. Mais ceux qui ont envie de troubler, ne manquent jamais de trouver quelque fauſſe excuſe pour rompre la paix. Ce qui bien loin d'étre honnête à un Prince, n'eſt pas ſeulement ſupportable dans une perſonne ordinaire. Conſidérez, je vous prie, combien de gens périront par la fureur de la guerre, & à qui leur perte ſera attribuée. Souvenez-vous du ſerment, enſuite duquel vous avez reçû nôtre argent, & duquel vous ne pouvez éluder l'obligation par aucune ſubtilité. Dieu a une ſageſſe infinie, qui ne peut étre trompée par tous les artifices des hommes. Coſroez ne fit point de réponſe à cette lettre, & au lieu de renvoier Anaſtaſe qui la lui avoit portée, il le retint avec quelque ſorte de violence.

CHAPITRE V.

1. *Cosroez rompt la paix, & entre avec une puissante armée sur les terres des Romains.* 2. *Il néglige d'assiéger le Fort de Circese, & la Ville de Zenobie.* 3. *Il assiége celle de Sura, la prend par tromperie, & la ruine.* 4. *Il rend pour de l'argent à Candide Evêque de Sergiopolis, les prisonniers qu'il avoit faits dans Sura.*

1. L'HYVER de la treiziéme année de l'Empire de Iustinien étant fini, Cosroez fils de Cavade mena une puissante armée sur les terres des Romains, & rompit ouvertement cette paix que l'on nommoit éternelle. Il ne prit pas sa marche par le milieu de la Mesopotamie, mais le long de l'Euphrate.

2. Il y a sur l'un des bords un Château extrémement fort, nommé Circese, qui est le dernier qui relève des Romains. Il est bâti sur un angle de terre, que le fleuve Aborras fait en se joignant à l'Euphrate, & couvert d'une longue muraille tirée d'un fleuve à l'autre, & qui forme comme un triangle. Cosroez ne vouloit ni passer l'Euphrate, ni assiéger le Château. Son dessein étoit d'aller vers la Syrie, & la Cilicie. Il fit donc avancer ses Troupes en diligence le long de l'Euphrate. En trois jours il arriva à Zenobie, Ville qui a reçu ce nom de la Reine, sa Fondatrice. Elle étoit Epouse d'Odénat qui commandoit aux Sarrasins de cette contrée, lesquels étoient alliez des Romains, & qui rendit ceux-ci maîtres de l'Orient par la défaite des Médes. Il y a long-tems que ces choses-là se sont passées. Cosroez s'étant approché de la Ville, & aiant reconnu qu'elle n'étoit de nulle importance, & que le païs d'alentour étoit stérile & desert, ne voulut pas y perdre le tems, qu'il desiroit emploier à quelque exploit mémorable. Il tâcha néanmoins de s'en rendre maître par composition. Mais n'aiant pû en venir à bout, il fit partir son armée.

3. Aprés avoir fait encore autant de chemin qu'il en avoit déja fait, il arriva à la Ville de Sura assise sur l'Euphrate. Quand il en fut proche, le cheval où il étoit monté commença à hennir, & à frapper du pié; ce que les Mages assurérent être un présage qu'il prendroit la place. Il la fit donc investir. Arsace Arménien qui en étoit Gouverneur, borda les murailles de soldats, combattit tres-vaillamment, & fut enfin blessé d'une flêche, & mourut, aprés avoir tué un grand nombre des assiégeans. Comme il étoit tard, les Perses se retirérent dans leur camp, dans l'intention de recommencer le lendemain l'attaque dés le point du jour. Les Romains qui avoient perdu leur espérance, en perdant leur Chef, songérent a demander composition, & envoiérent de grand matin leur Evêque avec des valets qui portoient du pain, du vin & des oiseaux. Quand il fut arrivé devant Cosroez, il se prosterna à ses piés, & le supplia avec des larmes, d'avoir pitié des misérables Habitans d'une Ville, qui n'avoit de rien servi aux Romains par le passé, & qui ne pouvoit aussi servir aux Perses à l'avenir, & lui offrit une somme considérable pour la rachéter du pillage. Cosroez étoit irrité contre les Citoiens de Sura, de ce que les aiant assiégez les premiers de tous les Sujets de l'Empire Romain, ils avoient été si hardis que de prendre les armes au lieu de se rendre, & avoient tué plusieurs personnes de marque d'entre les Perses. Il dissimula néanmoins son ressentiment, afin de se rendre plus formidable par le châtiment extraordinaire qu'il avoit envie d'en tirer, afin d'obliger de se soûmettre à sa puissance toutes les places, devant lesquelles son armée paroîtroit. Il releva donc l'Evêque avec beaucoup d'humanité, accepta les pré-

ſens, & lui témoigna que lorſqu'il auroit conféré avec les plus conſidérables des Citoiens, touchant la ſomme qu'ils lui paieroient pour être exemts du pillage, il leur accorderoit leur demande. Ainſi il le renvoia avec ſa ſuite, ſans lui laiſſer le moindre ſoupçon du piége qu'il lui tendoit. Il choiſit des premiers d'entre les Perſes pour l'accompagner avec plus d'honneur, & il leur commanda en particulier, de lui faire toutes ſortes de careſſes juſqu'aux murailles de la Ville, & de le remplir d'eſpérance, afin que ceux de dedans remarquaſſent la joie qui en paroîtroit ſur ſon viſage. Deplus, il leur donna charge, lorſqu'ils verroient la porte ouverte pour recevoir l'Evêque, de jetter dedans une groſſe pierre, ou une piéce de bois, afin d'empêcher de la refermer; & au cas que la garniſon fît quelque effort, d'y reſiſter durant quelque tems; juſqu'à ce que les Troupes fuſſent arrivées. Coſroez aiant donné cét ordre, tint ſon armée toute prête pour courre vers la Ville dans le moment qu'il en donneroit le ſignal. Quand l'Evêque fut arrivé proche des murailles, les Perſes feignant de prendre congé de lui, le ſaluérent avec de grandes démonſtrations de reſpect. Ceux de la Ville voiant les honneurs que lui rendoient les ennemis, & la joie qu'il en témoignoit, ouvrirent la porte pour le recevoir. Lorſqu'il fut entré avec ſa ſuite, ils voulurent la refermer, mais les Perſes y avoient jetté une groſſe pierre, ſelon l'ordre que j'ai dit qu'ils en avoient reçu. Les ſoldats de la garniſon repouſſérent la porte avec violence, mais ce fut inutilement. Ils n'oſérent la r'ouvrir pour ôter la pierre, à cauſe, que les Perſes étoient au dehors. Quelques-uns diſent que c'étoit une piéce de bois, & non pas une pierre. Les Habitans ne ſavoient encore rien de la ſurpriſe, lorſque Coſroez arriva avec toute ſon armée. Il ſe rendit maître de la porte & de la Ville, y mit tout à feu & à ſang, & la ruina de fond en comble. Il renvoia alors Anaſtaſe Ambaſſadeur de Iuſtinien, & lui commanda d'aller porter

porter à ſon maître des nouvelles du lieu où il l'avoit laiſſé.

4. Depuis néanmoins, ſoit par humanité, ou par avarice, ou par complaiſance pour une femme nommée Euphémie, qu'il avoit priſe parmi les autres captives de la Ville, & qu'il avoit épouſée enſuite, à cauſe de ſa beauté, il réſolut de traiter favorablement les Citoiens de Sura. Il envoia pour ce ſujet à Sergiopolis Ville de l'obéiſſance des Romains, laquelle a pris ſon nom de ce Sergius ſi célébre parmi les Chrétiens, & qui eſt ſituée dans un champ appellé le Champ Barbare, à cent vingt-ſix ſtades de Sura du côté du Nord. Il fit offrir à Candide, qui en étoit Evêque, de lui remettre entre les mains, pour deux cens marcs d'or, douze mille priſonniers. Candide s'étant excuſé ſur ce qu'il n'avoit point d'argent, Coſroez ſe contenta qu'il en fît ſa promeſſe, & lui rendit les priſonniers. Candide s'obligea par de grands ſermens, à paier les deux cens marcs d'or dans un an; & il ajoûta de lui-même, qu'en cas qu'il y manquât dans ce tems-là, il conſentoit de paier le double, & de perdre ſon Evêché. Ainſi il reçut les priſonniers ſur ſa promeſſe. Mais la plûpart moururent incontinent aprés, de fatigues & de miſéres. Coſroez mena enſuite ſon armée plus loin.

CHAPITRE VI.

1, Troupes d'Orient diviſées & commandées par deux Généraux. 2. Buzez envoié à Ierapolis, & la Harangue qu'il fait aux Habitans. 3. Germain neveu de Juſtinien envoié à Antioche, & les deſſeins qu'il forme pour la défenſe de cette ville. 4. Megas Evêque de Berée député vers Coſroez par les Habitans d'Antioche. 5. Coſroez demande de l'argent aux Habitans de Ierapolis.

1. IUSTINIEN avoit partagé un peu auparavant le commandement des Troupes d'Orient, & avoit

avoit laiſſé ſoûs Béliſaire, qui autrefois étoit ſeul Général, toutes celles qui étoient diſperſées en divers endroits juſqu'à l'Euphrate; & pour celles qui étoient depuis l'Euphrate juſqu'à la frontiére de Perſe, il les avoit confiées à Buzez, qui donnoit ſeul alors les ordres dans l'Orient, à cauſe que Béliſaire n'étoit pas encore arrivé d'Italie.

2. Ce Buzez étant à Ierapolis, & aiant appris ce qui étoit arrivé à Sura, manda les premiers des Ierapolitains, & leur parla de la ſorte. *On peut combatre ouvertement un ennemi, quand on a des forces égales. Mais quand on eſt beaucoup plus foible, il faut avoir recours aux ruſes, & aux ſtratagémes, afin de ne ſe pas précipiter dans un péril évident. Vous ſavez combien l'armée des Perſes eſt nombreuſe. S'ils nous aſſiégent, il leur ſera aiſé de nous réduire par la famine, en bouchant les paſſages, & en ſubſiſtant à la campagne à nos dépens. Si le ſiége dure long-tems, les murailles qui ménacent de ruine ne pourront reſiſter à leur batterie; & nous ſouffrirons de grandes pertes. Mais ſi nous diviſons nos Troupes, & qu'en laiſſant une partie à la garde de la Ville nous nous emparions avec l'autre des hauteurs qui ſont alentour, nous contraindrons Coſroez de ſe retirer, ſoit par les courſes que nous ferons ſur ſes gens, ou par les allarmes que nous donnerons à ſon camp. Alors il n'aura plus tant de hardieſſe de continuer le ſiége, ni tant de liberté de chercher des vivres à la campagne.* Voilà ce que dit Buzez. Mais s'il parla à propos, ſes actions ne répondirent pas à ſes paroles: car il s'enfuït avec la fleur de l'armée, ſans qu'il fut poſſible, ni aux Habitans de Ierapolis, ni aux ennemis, de ſavoir de quel côté il étoit allé. Voilà l'état où étoient alors les affaires.

3. Quand Iuſtinien apprit l'arrivée des Perſes, il dépêcha contre eux Germain ſon neveu, & lui promit que bientôt il ſeroit ſuivi d'une armée nombreuſe. Germain alla à Antioche, dont il viſita les murailles, qu'il

qu'il trouva en bon état. La partie de la Ville qui eſt bâtie dans un fond, eſt arroſée du fleuve Oronte, qui empêche le paſſage aux ennemis; & l'autre partie, qui eſt ſur des hauteurs, eſt défendue par des précipices, qui ſont alentour. Il ſe trouva néanmoins que la muraille pouvoit être attaquée par l'endroit le plus élevé, apellée par les Habitans Orocaſiade. Ce qui procédoit de ce qu'elle étoit trop proche d'une roche fort haute. Il commanda donc de creuſer un foſſé dans la roche, ou de bâtir une tour deſſus, & la joindre à la muraille. Les Ingénieurs ne furent pas de cét avis, & comme les ennemis étoient aux portes, ils crûrent ne pouvoir commencer, ni l'un, ni l'autre de ces ouvrages, ſans découvrir le plus foible endroit de la place, & ſans montrer par où il la faloit attaquer. Ces raiſons firent quiter à Germain ſon premier deſſein. Il eſpéroit qu'il arriveroit bien-tôt une armée de Conſtantinople: mais aprés l'avoir attendue long-tems, il commença à deſeſpérer de ſon arrivée, & à appréhender que Coſroez ſachant qu'il étoit dans Antioche, y vint mettre le ſiége, afin de prendre un neveu de l'Empereur. Les Citoiens touchez de la même crainte déliberérent entr'eux, & jugérent qu'il n'y avoit point d'autre moien de ſe délivrer d'un ſi grand danger, que d'envoier de l'argent à Coſroez.

4. Ils députérent donc Megas Evêque de Berée, qui étoit alors à Antioche, & qui étoit homme fort prudent, pour aller demander grace à Coſroez. Aiant accepté cette Charge, il trouva l'armée des Perſes proche de Ierapolis, & aiant été mené devant le Roi, il le ſupplia d'avoir pitié d'un peuple qui ne l'avoit point offenſé, & qui n'étoit pas capable de reſiſter à ſa puiſſance. Il lui repreſenta: *Qu'il convenoit moins à un grand Prince qu'à nul autre, d'exercer des violences contre des perſonnes qui cédent, & qui ſe ſoûmettent: Qu'en cela il n'y avoit rien d'élevé, ni qui fut digne d'un Roi: Qu'il n'avoit pas donné le loiſir à Juſtinien de renouveller les anciennes alliances*

liances, ou pour le moins de ſe préparer à la guerre, mais qu'il avoit pris les armes ſans la déclarer. Ce diſcours mit Coſroez dans une ſi furieuſe colére, que s'emportant avec le dernier excés, il ménaça de mettre la Syrie, & la Cilicie à feu & à ſang, & commanda à Megas de le ſuivre devant Ierapolis, où il alloit mener ſon armée.

5. Quand il fut arrivé, & qu'il eut reconnu que les murailles étoient bonnes, & que la garniſon étoit forte, il demanda de l'argent aux Habitans, par un truchement nommé Paul. Ce Paul étoit Romain: Il avoit été élevé parmi eux; & il enſeignoit alors la Grammaire à Antioche. Les Habitans qui appréhendoient d'être forcez du côté d'une muraille, qui embraſſe une petite montagne, & qui deſiroient conſerver leurs terres, s'accordérent à paier quatre mille marcs d'argent. Megas ne ceſſa depuis de faire d'inſtantes priéres à Coſroez en faveur de tout l'Orient, juſqu'à ce qu'il lui eût promis de ſortir des terres de l'Empire, pour mille marcs d'or.

CHAPITRE VII.

1. Coſroez prend la Ville de Berée, & y met tout à feu & à ſang. 2. Megas retourne à Antioche, & ne peut perſuader aux Habitans d'exécuter ce qu'il avoit promis à Coſroez. 3. Il va à Berée, & ſe plaint à Coſroez. 4. Réponſe de Coſroez. 5. Réplique de Megas. 6. Coſroez ſe laiſſe fléchir, & accorde la vie à la garniſon de la Citadelle de Berée.

1. MEGAS alla le même jour à Antioche, & Coſroez aiant touché l'argent qui lui avoit été promis, marcha vers Berée. C'eſt une Ville ſituée entre Antioche & Ierapolis, en une égale diſtance de l'une & de l'autre. Megas marchoit à grandes journées ſans équipage, & ſans train. L'armée de Coſroez

roez ne faiſoit que la moitié d'autant de chemin que lui; ſi bien qu'en quatre jours Megas arriva à Antioche, & l'armée à Berée. Coſroez envoia auſſi-tôt Paul demander de l'argent aux Habitans, & il prétendoit le double de ce qu'il avoit reçu à Ierapolis, à cauſe qu'il voioit que les murailles étoient foibles. Les Habitans qui ne pouvoient eſpérer de ſe défendre, promirent tout ce qu'il voulut. Lors néanmoins qu'ils lui eurent donné quatre mille marcs d'argent, & qu'il en demanda encore, ils lui répondirent qu'ils n'avoient plus rien de reſte; & comme il les preſſoit impitoiablement, ils s'enfuïrent avec les ſoldats dans la Citadelle, qui étoit bâtie ſur une hauteur. Le jour ſuivant il envoia pour recevoir l'argent qu'il demandoit. Mais ceux qu'il avoit envoiez, lui aiant rapporté qu'ils avoient trouvé les portes fermées, & qu'ils n'avoient vû perſonne, il commanda d'eſcalader les murailles. Ce que les ſoldats aiant fait, ils entrérent dans la Ville, en ouvrirent les portes, & y reçurent toute l'armée. Coſroez ne pouvant modérer ſa colére, mit le feu à la plus grande partie des maiſons, & alla vers la Citadelle, dans la réſolution de l'attaquer. La Garniſon ſe défendit vaillamment, & tua pluſieurs Perſes: mais il arriva un grand bonheur à Coſroez par l'imprudence des aſſiégez. Au lieu de ſe retirer ſeuls dans la Citadelle, ils y avoient enfermé des chevaux & d'autres bêtes, qui épuiſérent en peu de jours la ſeule ſource, d'où ils pouvoient tirer de l'eau. Ainſi ils furent réduits à la derniére extrémité.

2. Cependant Megas étoit arrivé à Antioche, & y avoit raconté ce qu'il avoit négocié avec Coſroez, mais il ne put perſuader aux Habitans de l'exécuter. Iean fils de Ruſin, & Iulien Secrétaire d'Etat, Ambaſſadeurs de Iuſtinien y étoient arrivez en même-tems, & traverſoient l'accommodement. Iulien ſoûtenoit hautement, que ſon maître ne donneroit point d'argent à ſes ennemis, & qu'il ne rachéteroit point des

Villes

Villes qui lui appartenoient. Il accuſoit même Ephraïm Evêque d'Antioche, d'avoir deſſein de livrer la place. Cela fut cauſe que Megas, s'en retourna ſans rien faire. Ephraïm ſe retira dans la Cilicie par la crainte des armes des Perſes. Germain l'y ſuivit bientôt aprés, avec un petit nombre des ſiens, aiant laiſſé le reſte à Antioche.

3. Megas étant retourné en diligence à Berée, fort fâché de tout ce qui étoit arrivé, ſe plaignit à Coſroez de l'injuſtice & de la perfidie, avec laquelle, ſans ſe ſoucier des paroles qu'il lui avoit données de faire la paix, il avoit contraint les Habitans d'Antioche de ſe retirer dans la Citadelle, & avoit mis le feu à la Ville, & l'avoit réduite en cendres. Coſroez répondit ainſi à ces plaintes.

4. *Vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes les maux que vous avez ſoufferts, puiſqu'en ne venant pas dans le tems, dont nous étions convenus, vous nous avez obligez de vous attendre. Pour ce qui eſt de vos Citoiens, eſt-il beſoin d'exagérer leur inſolence? Aprés être demeurez d'accord de paier une ſomme d'argent pour ſe rachéter du pillage, ils n'y ont pas ſatisfait: Mais ſe fiant à leur forteresſe, ils m'ont forcé de les aſſiéger. J'eſpére néanmoins avec l'aide des Dieux me venger de leur infidélité, & de la perte de tant de braves hommes qu'ils ont tuez, & qui étoient dignes d'une mort plus honorable.* Coſroez aiant répondu de la ſorte, Megas prit la liberté de lui repliquer en ces termes.

5. *Si l'on conſidére que c'eſt un Prince tres-puiſſant, qui charge de reproches des perſonnes tres-foibles, on jugera peut-être qu'il y a de la témérité à entreprendre de les repouſſer. En effet, le monde eſt fait de telle façon, qu'il s'imagine que ceux, qui ont la force de leur côté, y ont auſſi la raiſon. Mais s'il eſt permis de ne regarder que la verité, & de fermer les yeux à tout le reſte, on trouvera que vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre. Ie vous prie d'écouter avec patience le récit de ce qui s'eſt paſſé. Vous m'avez envoyé à Antioche. J'en ſuis revenu ſept jours aprés. Il étoit impoſſible d'en revenir plutôt. Quand j'ai été arrivé j'ai vû les mauvais traitemens*

mens que vous aviez faits à nos Citoiens. Ils ſont dépoüillez de tous leurs biens, & ils ne défendent plus que leur vie. En l'état où ils ſont réduits, toute la puiſſance du monde n'en ſauroient tirer de l'argent. Comment vous donneroient-ils ce qu'ils n'ont pas? Il y a long-tems que les hommes ſavent diſtinguer les noms des choſes; & qu'ils mettent difference entre la rebellion & l'impuiſſance. Celle-là ſe fait haïr, parce que procédant d'un naturel indontable, elle réſiſte à l'autorité la plus légitime, & à la grandeur la plus éleveé. L'autre n'excite que la compaſſion, parce qu'il ne tient pas à elle qu'elle n'obéiſſe, & que tout ſon défaut vient de ſa foibleſſe. Permettez, Seigneur, qu'aprés être tombez dans la plus déplorable de toutes les conditions, nous aions au moins cette conſolation dans nôtre malheur, de n'en être pas la cauſe. Contentez-vous, s'il vous plait, de l'argent que vous avez reçû, & ne le peſez pas dans la balance de vôtre mérite, mais dans celle de nôtre miſére. N'uſez point de violence pour en tirer d'avantage, afin de n'avoir point la honte d'avoir tenté l'impoſſible. Les folles entrepriſes manquent toûjours de ſuccés, & il eſt bon de n'entreprendre que ce qui peut réüſſir. Voilà ce que je puis dire pour la défence des Habitans de Berée. Peut-être que ſi j'avois conféré avec eux, j'ajoûterois quelques raiſons, dont je ne ſuis pas maintenant aſſez informé. Coſroez lui permit d'aller à la forteresſe, où aiant reconnu la diſette qu'il y avoit d'eau, il en revint baigné de l'armes; & s'étant proſterné aux piés de ce Prince, il l'aſſura que les Habitans n'avoient plus d'argent & le conjura de leur laiſſer la choſe qui leur reſtoit, qui étoit la vie.

Coſroez flêchi par ſes larmes, donna ſa parole avec ſerment aux aſſiégez, qui furent ainſi délivrez d'un extréme péril. Ils ſe retirérent, & chacun alla où il voulut. Il ſortit auſſi quelques ſoldats, qui ſe plaignant qu'on leur devoit pluſieurs montres, prirent parti dans les Troupes de Coſroez. Et depuis ils le ſuivirent en Perſe.

CHAPI-

CHAPITRE VIII.

1. *Inſolence des Habitans d'Antioche.* 2. *Siége de la Ville.* 3. *Deſordre des aſſiégez.* 4. *Les Perſes montent ſur la muraille, & s'en rendent maîtres.* 5. *Défenſe vigoureuſe de la jeuneſſe de la Ville.* 6 *Diſcours de Zabergam à Coſroez.* 7. *Exemple mémorable de chaſteté.*

1. COSROEZ marchoit avec toute ſon armée contre Antioche, à cauſe que Megas lui avoit rapporté, qu'il n'en avoit pû tirer d'argent. Quelques-uns des Habitans en étoient déja ſortis, & en avoient emporté ce qu'ils avoient de plus précieux. Les autres ſe préparoient à en faire autant, lorſque Theoctiſte & Molatze Capitaines des Troupes du Liban, arrivérent avec ſix mille hommes, & relevérent leurs eſpérances. Les Perſes arrivérent en même-tems, & campérent proche du fleuve Oronte. Coſroez envoia Paul offrir aux aſſiégez de le lever le ſiége pour mille marcs d'argent, & il étoit aiſé de juger qu'il l'eût levé pour moins. Il y eut auſſi des Députez de la Ville, qui allérent conférer avec lui touchant les conditions de la paix. Le lendemain de la conférence, le peuple de cette Ville, qui eſt railleur & inſolent, ſe moqua de Coſroez avec des paroles piquantes, & comme il les exhortoit à ſe rachéter, en donnant une médiocre ſomme d'argent, il s'en falut peu qu'ils ne l'accablaſſent de pierres.

2. Cela mit Coſroez dans une extréme colére, & lui fit prendre la reſolution d'attaquer la Place. Le lendemain il fit avancer toutes ſes troupes, & en aiant placé une partie aux environs de la riviére, il alla avec les plus braves à l'endroit de la muraille qui étoit le plus haut & le plus foible. Les Romains ſe trouvant in-

commodez dans un lieu fort étroit où ils combattoient, s'aviſérent d'attacher enſemble de longues piéces de bois, & de les ſuſpendre le long des courtines, afin d'y pouvoir loger un plus grand nombre de ſoldats. Les Perſes attaquoient vivement la Ville, & ſur tout du côté de la montagne, d'où ils tiroient un nombre innombrable de fléches. Les Romains ſe défendoient vaillamment, & non ſeulement les ſoldats faiſoient fort-bien leur devoir, mais auſſi toute la jeuneſſe de la Ville. C'étoit un grand avantage aux aſſiégeans de combattre, comme de plain pié, du haut d'une roche, dont ils s'étoient emparez d'abord. Si les aſſiégez euſſent eu le courage de s'en rendre maîtres les premiers, ils euſſent ſans doute évité leur perte. Mais ils ne s'en aviſérent pas. Il faloit qu'Antioche fut ruinée par les Perſes, qui animez de la préſence de Coſroez firent des efforts extraordinaires, & ne donnérent point de relâche à leurs ennemis.

3. Comme les Romains étoient au haut des murailles en plus grand nombre, & en plus grand deſordre qu'auparavant, les cordages, qui tenoient les piéces de bois ſe rompirent, & tout l'édifice tomba par terre. Ceux qui étoient dans les tours en aiant entendu le bruit, crûrent que c'étoient les murailles qui étoient abatues, & prirent la fuite. Les jeunes gens qui avant le ſiége étoient de partis contraires, ſe réünirent pour la défenſe de leur patrie. Theoctiſte & Molatze montérent à cheval & coururent à la tête de quelques gens vers les portes, où ils diſoient qu'ils ſe joindroient à Buzez, pour repouſſer l'ennemi. Les hommes, les femmes & les enfans alloient auſſi en foule du même côté, & ils y étoient écraſez par les chevaux, de ſorte qu'il s'y fit un grand maſſacre.

4. Les Perſes dreſſérent des échelles contre la muraille, & y montérent ſans peine. Mais quand ils furent ſur les creneaux, ils s'y arrétérent, & y demeurérent quelque-tems ſans oſer décendre. Je croi qu'ils appréhen-

appréhendoient que les ennemis leur euſſent tendu quelque piége dans un certain creux fort profond, qui eſt entre le roc & la Ville. On dit que ce fut Coſroez qui retint ſes gens, parce qu'il ſavoit combien il étoit difficile de décendre, & qu'il voioit de loin la déroute des ennemis. Il craignoit de les forcer de revenir à la charge en les pourſuivant, & de manquer de prendre cette Ville importante, qui étoit non ſeulement la plus ancienne, & la plus célébre que les Romains poſſédaſſent dans l'Orient, mais encore la plus conſidérable par l'étendue de ſon enceinte, par la magnificence de ſes bâtimens, par l'abondance de ſes richeſſes, & par le nombre de ſes Citoiens. Il négligea donc toute autre choſe, pour donner aux Romains le loiſir de ſe ſauver. Les Perſes leur faiſoient ſigne de la main de s'enfuïr. La garniſon, tant les Chefs que les ſoldats, ſortirent tous par une même porte, qui eſt celle par où l'on va à un Fauxbourg apellée Daphné. Alors les Perſes décendirent du haut des murailles, & entrérent dans la Ville.

5. Quelques jeunes Habitans qui y étoient encore, recommencérent le combat; & bien qu'ils fuſſent demi-nuds, & qu'ils ne combatiſſent qu'avec des frondes, ils ne laiſſérent pas de remporter d'abord quelque avantage, & de chanter des chanſons en l'honneur de Juſtinien, & de le proclamer vainqueur. Coſroez, qui cependant étoit aſſis dans une tour bâtie ſur la montagne, commanda de lui amener les Ambaſſadeurs des Romains.

6. Un Capitaine nommé Zabergam, qui crut que c'étoit pour traiter avec eux de la paix, s'approcha, & lui dit: *Seigneur, il ſemble que vous ſoiez d'un ſentiment bien différent de celui des Romains touchant la conſervation de leurs vies. Ils vous ont attaqué avec toutes ſortes d'outrages avant le ſiége. Il n'y a point eu d'attentats qu'ils n'aient commis depuis qu'ils ont été vaincus, de ſorte qu'il y a apparence qu'ils craignent que vous n'aiez envie de leur faire grace. Vous au contraire, vous voulez ſauver des gens qui veulent périr.*

périr. Aprés que Coſroez eut entendu ce diſcours, il envoia reconnoître l'état de la Ville par une troupe des plus braves de ſes gens, qui lui rapportérent qu'il n'y avoit plus rien à appréhender. Les Perſes devenus les plus forts en nombre, avoient mis les Habitans en déroute, & en avoient fait un nouveau carnage, ſans épargner ni âge ni ſéxe.

7. On dit que deux Dames des plus illuſtres par les avantages de la naiſſance, étant ſorties de la Ville, & étant ſur le point de tomber entre le mains des ennemis, ſe jettérent dans le fleuve Oronte, où elles perdirent la vie, de peur de perdre l'honneur.

CHAPITRE IX.

1. *Diſcours de Coſroez aux Ambaſſadeurs des Romains.* 2. *Deſcription du naturel de ce Prince.* 3 *Jugement de Procope touchant la fortune.* 4. *Ruine & embraſement d'Antioche.*

1. LEs Ambaſſadeurs étant venus davant Coſroez, il leur parla de la ſorte. *L'Ancien proverbe eſt veritable, qui dit que Dieu ne donne jamais aux hommes des biens qui ſoient purs, mais qu'il les tempére toûjours de quelque mal. Nos ris ſont mélez de larmes, notre joie de triſteſſe, nôtre proſpérité de diſgrace; & nous ne goûtons point de parfait plaiſir. J'ai pris ſans peine cette Ville ſi célebre. C'eſt une victoire ſignalée que je tiens de la libéralité des Dieux. Mais quand je regarde la multitude des morts, & que je conſidére que mes trophées ſont teins du ſang des vaincus; je n'en reſſens pas un vrai contentement. Il en faut attribuer la cauſe a ces miſérables Habitans, qui n'aiant pû ſoûtenir le ſiége, n'ont pas laiſſé que d'être ſi téméraires, que d'attaquer une armée victorieuſe; qui étoit entrée de vive force dans leur Ville. Les premiers de la Cour me prioient de leur permettre de l'inveſtir, & de*

& de faire paſſer tous les priſonniers au fil de l'épée. Mais moi qui ſuis perſuadé qu'il y a de la cruauté à traiter ainſi un ennemi vaincu, j'exhortois les ſuiars à doubler le pas, & à ſe mettre en ſureté.

2. Coſroez diſoit ces paroles d'un ton foible & languiſſant, afin de faire croire aux Ambaſſadeurs qu'il étoit fâché des maux que la Ville d'Antioche avoit ſoufferts. Mais ils ne ſavoient que trop la véritable raiſon pour laquelle il avoit permis aux aſſiégez de ſe ſauver. Il trahiſſoit ſa penſée, il déguiſoit la verité, & il chargeoit avec plus d'adreſſe, que nul autre n'eût pu faire, les innocens des crimes, dont il étoit lui-même coûpable. Il étoit toûjours prêt à promettre toutes choſes, & à confirmer ſes promeſſes par des ſermens, mais il étoit encore plus porté à oublier ce qu'il avoit promis. Quoi qu'il eût ſur le viſage l'image de la pieté, & qu'il eût dans la bouche des paroles qui ne témoignoient que de l'éloignement pour les mauvaiſes actions; il n'y en avoit point qu'il ne commît, lors qu'il en pouvoit tirer de l'utilité. Quand il ſe rendit maître de Sura, par de mauvais artifices; on dit que voiant dans le ſac de cette miſérable Ville, une Dame de qualité, que des Soldats trainoient avec violence, & qui tenoit par la main un petit enfant ſévré depuis peu de jours; & qui ne pouvant ſuivre ſa mere, étoit bleſſé par les inégalitez de la terre, contre laquelle il ſe heurtoit rudement, il dit en preſence de l'Ambaſſadeur des Romains, & de pluſieurs autres perſonnes, en ſoûpirant, & en faiſant ſemblant de pleurer, qu'il prioit Dieu de punir l'auteur de tant de maux. Il vouloit déſigner Juſtinien, quoy qu'il ſût bien qu'il en étoit lui-même l'auteur. Voilà le veritable portrait de Coſroez. Son mauvais naturel ne l'empécha pas de parvenir à l'Empire plûtôt que Zamez, à qui il eût appartenu, au défaut de ſon frere Coaſe, ſi la nature ne lui eût point envié cét honneur, en le faiſant borgne. Coaſe ne fut exclus que par l'averſion que Cavade, leur pere commun, avoit injuſtement conçu contre lui.

lui. Dés qu'il en eût pris poſſeſſion, il appaiſa tous les mouvemens qui s'y éleverent, & il fit aux Romains tout le mal qu'il deſira.

3. Quand la fortune a deſſein d'élever quelqu'un, elle le fait toûjours dans le tems, & de la maniére qu'elle l'a deſtiné. Elle ne conſidére ni le mérite de la perſonne, ni l'extravagance du choix, ni les diſcours de ceux qui la blâmeront, d'avoir mal ménagé ſes faveurs. Enfin elle ne ſe ſoucie que de venir à bout de ce qu'elle ſouhaite. Mais laiſſons à Dieu la conduite de toutes choſes.

4. Coſroez défendit à ſes Soldats de tuer. Il leur permit ſeulement de faire des priſonniers, & de ſe charger de butin. Pour lui il décendit de la montagne avec les Ambaſſadeurs, & entra dans une Egliſe, où il trouva tant d'ornemens, & tant de vaſes d'or & d'argent, qu'il eut dequoi s'enrichir, bien qu'il ne prit aucune part à tout le reſte des dépoüilles. Il enleva de ce ſaint lieu quantité de marbre, & d'autres ouvrages exquis, pour les tranſporter en Perſe. Il commanda enſuite de brûler la Ville. Les Ambaſſadeurs le ſupplierent de conſerver au moins l'Egliſe. Ce qu'il leur accorda pour de l'argent. Aiant enſuite laiſſé un petit nombre de Perſes, à qui il avoit donné l'ordre de mettre le feu, il ſe retira au même lieu où il étoit campé devant le ſiége.

CHAPITRE X.

1. Préſages de la ruine d'Antioche. 2. Réflexion ſur le ſecre impénétrable des conſeils de Dieu. 3. Egliſes conſervées. 4. Harangue des Ambaſſadeurs de Juſtinien. 5. Plaintes de Coſroez. 6. Conférence touchant la paix. 7. Concluſion de la paix.

1. LE Ciel avoit donné un peu auparavant à la ville d'Antioche des préſages de ſa ruine. Les En-

ſeignes de la garniſon, qui étoient enfoncées dans la terre du côté de l'Occident, étoient paſſées du côté de l'Orient, & depuis étoient revenues en leur place, ſans que perſonne y eût touché. Les Soldats montrérent à leur Tréſorier nommé Tatien, qui étoit un homme fort ſage, & natif de Mopveſte, les Etendars, lors qu'ils ſe remuoient encore. Ils firent remarquer la même choſe à pluſieurs autres. Mais ceux qui virent ce prodige, ne comprirent pas que c'étoit un préſage, que la Ville paſſeroit de la domination de l'Empereur d'Occident, ſoûs la domination de l'Empereur d'Orient. Ainſi le malheur leur étoit inévitable.

2. Pour moi quand je décris cét accident, & que je travaille à le conſigner à la poſtérité, je ſuis frappé d'étonnement, de ce que Dieu éléve quelquesfois juſqu'au Ciel, la grandeur, ou des hommes, ou des Villes, & qu'il l'abaiſſe en un autre tems, & l'anéantit ſans qu'il en paroiſſe de raiſon que nous puiſſions pénétrer: Car il n'eſt pas permis de croire qu'il agiſſe ſans en avoir de ſecrétes, & d'impénétrables.

3. Enfin la ville d'Antioche fut détruite par le plus impie de tous les hommes; mais néanmoins toutes les marques de ſa beauté & de ſa magnificence ne furent pas effacées. Toutes les maiſons furent conſumées par le feu, excepté l'Egliſe, qui fut conſervée par ceux qui en avoient reçu l'ordre. Quelques bâtimens proches d'un lieu appellé Cereteum, furent auſſi ſauvez de cét incendie, non pas par l'ordre des hommes, mais par leur propre ſituation, qui les ſéparant des autres, fut cauſe que la flâme ne s'étendit pas juſqu'à eux. Les Barbares brûlérent tout ce qui étoit hors de la Ville, excepté l'Egliſe de Saint Julien, & les maiſons où logeoient les Ambaſſadeurs. Ils épargnérent auſſi les murailles.

4. Les Ambaſſadeurs vinrent incontinent aprés trouver Coſroez, & lui parlérent en ces termes. *Seigneur, ſi nous n'avions l'honneur de vous voir & de vous parler, nous ne pourrions nous imaginer que Coſroez fils de Cavade*

Cavade, fût entré ſur nos terres à main armée, qu'il eût violé un ſerment qu'il venoit de faire avec tant de ſolennité, ſans conſidérer que la ſainteté des ſermens eſt le gage le plus certain des promeſſes parmi les hommes. Enfin nous ne pourrions croire qu'il eût rompu un traité de paix, ſans faire reflexion que ces traitez ſont l'unique reſource de ceux qui ne trouvent point d'aſſurance dans la guerre. Faire tout ce que nous venons de dire, qu'eſt-ce autre choſe, que changer la vie des hommes en la vie des bêtes? Si l'on ne veut pas obſerver les contrats que l'on a ſignez, il faut faire une guerre ſans paix & ſans tréve. Et faire une guerre de cette maniére, c'eſt renoncer aux ſentimens de l'humanité. Nous ne ſavons certes quelle a été vôtre penſée, quand vous avez mandé à vôtre frere, que c'etoit lui qui étoit cauſe de la rupture. Cela fait connoître que vous étes perſuadé que c'eſt un grand mal de rompre la paix. Mais s'il eſt innocent en ce point, vous avez eu tort de prendre les armes. Que s'il eſt coûpable de quelque faute, ne pouſſez pas plus loin vôtre vengeance, afin de remporter ſur lui quelque avantage. Car le plus veritable avantage que l'on puiſſe remporter, eſt de faire moins de mal que ſon ennemi. Mais comme nous ſommes aſſurez qu'il n'a point contrevenu aux traitez, nous vous conjurons de ne point faire de mauvais traitemens aux Romains. Vos ſujets n'en peuvent tirer aucun profit, & vous n'en pouvez attendre d'autre fruit vous-même, que de faire voir à tout le monde que vous outragez vos alliez, par la plus odieuſe de toutes les perfidies.

5. Quand Coſroez eut entendu ce diſcours, il ſoûtint aux Ambaſſadeurs que c'étoit Juſtinien qui avoit le premier rompu l'alliance, & il en apporta des raiſons, dont quelques unes étoient veritables & ſolides; mais les autres étoient frivoles, & ſans fondement. Il produiſit des lettres qu'il avoit écrites à Alamondare, & aux Huns; mais il n'oſa avancer, ni entreprendre de juſtifier que les Romains euſſent exercé les premiers des actes d'hoſtilité.

6. Les Ambaſſadeurs conteſtoient la verité d'une partie de ce qui leur étoit objecté; & à l'égard du reſte, ils tâchoient d'en excuſer l'Empereur, en rejettant la

faute ſur ſes Miniſtres. Coſroez pour toute concluſion demanda de l'argent ; mais il ne vouloit pas que ce fût en un ſeul paiement ; parce, diſoit-il, que la paix, qui n'eſt faite que pour une ſomme d'argent, ne ſubſiſtant qu'autant que cette ſomme dure ; il deſiroit que le paiement ſe fît tous les ans, afin que la paix fût perpetuelle. Il aſſuroit qu'alors les Perſes ſeroient contens de garder les portes Caſpiennes, & qu'ils n'auroient plus de regret des fortifications de Dara, puiſque l'argent qu'ils recevroient leur tiendroit lieu de récompenſe. Les Ambaſſadeurs répondoient que les Perſes prétendoient par ce moien impoſer un tribut aux Romains. Coſroez repliquoit que ce ne ſeroit pas un tribut, mais une penſion que les Romains donneroient aux Perſes, qui porteroient les armes pour leur défenſe, de même qu'ils en donnent aux Huns, & aux Sarraſins, qui gardent leurs frontiéres.

7. Aprés pluſieurs conteſtations de part & d'autre, on demeura enfin d'accord, que Coſroez toucheroit alors cinq mille marcs d'or pour une fois ſeulement, & qu'à l'avenir il en recevroit cinquante marcs par an : Qu'il y auroit ceſſation d'armes, & qu'il retireroit ſes troupes dés le moment qu'il auroit reçu des ôtages ; & enfin que les articles du traité ſeroient ratifiez, par des Ambaſſadeurs que Juſtinien lui envoieroit exprés pour cela.

CHAPI-

CHAPITRE XI.

1. Coſroez viſite la Ville de Séleucie, & le Fauxbourg de Daphné. Il brûle l'Egliſe de Saint Michel, pour venger la mort d'un ſoldat. 3. Il va à Apamée, dont les Habitans ont recours à une relique de la vraie Croix. 4 Thomas Evêque d'Apamée va au devant de lui, l'accompagne dans la Ville, & en eſt trompé 5. Il aſſiſte aux jeux publics, & il favoriſe les Verds, par jalouſie, de ce que Juſtinien ſoûtenoit le parti des Bleus. 6. Il condamne à mort un ſoldat, pour avoir violé la fille d'un Citoien.

1. COSROEZ ſe retira vers Séleucie, qui eſt une Ville maritime, diſtante de cent trente ſtades d'Antioche. Il n'y fit point de mal, & n'y trouva pas même à qui en pouvoir faire. Enſuite il ſe baigna ſeul dans la mer ; & aprés avoir ſacrifié au Soleil, & à d'autres Dieux, il retourna à ſon camp. Quand il y fut, il témoigna avoir envie d'aller à Apamée, par la ſeule curioſité de la voir. Les Ambaſſadeurs, qui jugeoient qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour piller cette Place, & les gens d'alentour ne conſentirent qu'il y allât, qu'à condition de la conſidérer promtement, y toucher mille livres d'argent, & en partir auſſi-tôt aprés. Il alla enſuite à Daphné, qui eſt un Fauxbourg d'Antioche, où il admira deux choſes, le bois & les fontaines ; puis il en ſortit ſans y avoir rien ruiné, excepté l'Egliſe de Saint Michel, & quelques-maiſons, où il mit le feu pour le ſujet que je vais dire.

2. Un Cavalier Perſe, fort eſtimé dans l'armée, & qui avoit l'honneur d'étre connu du Roi, étant allé avec quelques-uns de ſes compagnons dans un lieu nommé Trite, qui eſt tout plein de rochers, &

où l'Egliſe de Saint Michel avoit été bâtie, ſelon le deſſein qu'Evaride en avoit donné ; & y aiant apperçu un jeune homme d'Antioche, qui étoit ſeul à pié, & qui ſe cachoit, il ſe ſépara de ſes compagnons pour le pourſuivre. Ce jeune homme, qui étoit un Boucher, nommé Aimaque, étant prêt d'être pris, ſe retourna ſoudain, & jetta au Soldat une pierre de telle roideur, que l'aiant frappé au viſage, il en tomba par terre. Aimaque court auſſi-tôt à lui ; & comme il n'avoit point d'armes, il ſe ſert de ſon poignard pour le tuer. Il prend enſuite ſon argent, ſes armes & ſes habits, monte ſur ſon cheval ; & ſoit par un bonheur extraordinaire, ou par la connoiſſance qu'il avoit du Païs, il s'enfuït, ſans que l'on ait pû ſavoir où il s'étoit retiré. Coſroez conçût un tel dépit de la mort de ce Soldat, qu'il commanda aux gens de ſa ſuite de mettre le feu à l'Egliſe de Saint-Michel. Ils le mirent non ſeulement à l'Egliſe, mais encore aux maiſons d'alentour, dans la créance que c'étoit l'intention du Roi. Voilà comment la choſe ſe paſſa

3. Coſroez alla enſuite avec toute ſon armée à la ville d'Apamée, où il y a un morceau de la Croix du divin Sauveur, qui ſouffrit volontairement la mort à Iéruſalem. Cette ſainte Relique eſt longue d'une coudée, & elle fut autre-fois apportée ſecrétement par un Syrien. Les Habitans qui eſperérent en recevoir un puiſſant ſecours dans leurs beſoins, la mirent dans une Chaſſe de bois, enrichie d'or & de pierreries, & en donnérent la garde à trois Prêtres. On la tire de la Chaſſe une-fois l'an pour l'adorer. Le peuple d'Apamée étant donc alors épouvanté par l'approche des Médes, & redoutant les effets de la colére de Coſroez; alla prier l'Evêque de leur montrer la Relique, afin de ſe proſterner pour l'adorer, & de mourir enſuite avec plus de conſtance. Il arriva en cette occaſion une choſe qui eſt au deſſus de toute ſorte de diſcours & de créance. Quand l'Evêque prit le ſaint-Bois entre ſes mains, & qu'il le montra au peuple il parut au deſſus une

une lumiére extraordinaire, qui éclairoit l'endroit de la voûte, lequel étoit à l'oppoſite. A meſure que l'Evêque marchoit, en faiſant la Proceſſion, la lumiére avançoit également. La veuë de ce miracle tiroit des larmes de joye des yeux du peuple, & lui rempliſſoit le cœur d'une merveilleuſe confiance. Quand la Proceſſion fut achevée, & que l'Evêque, qui ſe nommoit Thomas, eut remis la Relique dans la Chaſſe, la lumiére diſparut.

4. Ce Prélat aiant appris que l'armée ennemie étoit proche, il alla incontinent trouver Coſroez, qui lui demanda ſi les Habitans étoient reſolus de ſoûtenir un ſiége. Thomas aiant répondu que ce n'étoit pas leur deſſein, Coſroez repartit: Que ne m'ouvrent-ils donc les portes, afin que j'entre dans leur Ville, ſuivi ſeulement d'une petite partie de mes gens? Je ſuis venu pour vous inviter d'y entrer, repliqua l'Evêque. Alors l'armée ſe campa, & Coſroez entra dans Apamée, avec deux cens des meilleurs hommes qu'il y eût dans ſes troupes. Auſſi-tôt qu'il fut dedans, il oublia le traité qu'il avoit fait avec les Ambaſſadeurs, & exigea de l'Evêque, non pas mille livres d'argent, mais plus de dix mille, & outre cela tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux dans le Tréſor. Je penſe qu'il eût ruiné la Ville, & emmené les Habitans, ſi la main de Dieu ne l'eût retenu, tant il étoit poſſedé par le deſir des richeſſes. Il s'imaginoit que toute la gloire conſiſtoit à réduire des Places, & pourvû qu'il en vint à bout, il ſe ſoucioit fort peu de violer ſes promeſſes & ſes ſermens. Ce qu'il fit contre la ville de Dara, au préjudice d'un traité d'alliance, & contre celle de Callinique, qu'il attaqua durant une tréve, ne fait que trop voir quel étoit ſon naturel. Mais nous en parlerons plus amplement dans la ſuite. Ce fut ſans doute par une protection viſible du Ciel, qu'Apamée fut conſervée. Thomas voiant que Coſroez, aprés avoir pillé le Tréſor, ne laiſſoit pas de brûler d'une avarice inſatiable, lui montra la Chaſſe, & en aiant tiré le

bois de la Croix, lui dit: *Seigneur, ce Saint Bois fait maintenant toutes mes richeſſes; comme je n'ay rien qui me ſoit ſi precieux, je vous ſupplie de me le laiſſer. Pour cette Chaſſe où il y a de l'or & des pierreries, je ne vous empêche pas de l'emporter.* Coſroez lui accorda ſa priére.

5. Enſuite pour gagner la faveur du peuple, il commanda d'aller au Cirque, & d'y faire les combats accoûtumez, dont il voulut être Spectateur. Comme il avoit ouï dire autrefois que Iuſtinien favoriſoit le parti, qui ſe faiſoit remarquer par la couleur Bleuë, il ſouhaita que l'autre parti fût victorieux. Les deux chariots aiant donc quitté les barriéres, & le Bleu aiant déja gagné le devant, il s'imagina que cela ſe faiſoit à deſſein, & cria tout en colére, que l'Empereur ne devoit pas avoir le pas, & commanda au Cocher, qui étoit le premier, de s'arrêter: A quoi aiant obéï, le Verd paſſa, & eut l'avantage.

6. Un Citoien d'Apamée s'étant venu plaindre à lui, de ce qu'un Soldat avoit violé ſa fille, il le condamna à la mort; mais comme le peuple lui eût demandé ſa grace, il la lui accorda, & toutefois le fit pendre ſecrétement, puis il s'en retourna avec toute ſon armée.

CHAPITRE XII.

1. Coſroez demande de l'argent aux Habitans de Chalcide, & paſſe l'Euphrate. 2. Augare autrefois Seigneur d'Edeſſe, cheri d'Auguſte, uſe d'un merveilleux artifice pour obtenir de lui la permiſſion de s'en retourner en ſon Etat. 3. Il écrit au Fils de Dieu, pour le prier de le guérir. 4. Le Fils de Dieu le lui promet, & de plus l'aſſure que ſa Ville ne ſera jamais priſe par ſes ennemis. 5. Jugement de Procope ſur la verité de ces Lettres. 6. Coſroez, à cauſe de ce bruit, tente le ſiege d'Edeſſe, & l'abandonne.

1. QUAND il fut arrivé à Chalcide, qui eſt une ville éloignée de quatre-vingt quatre ſtades de

de Berée, il oublia de nouveau tous les traitez, & envoia Paul menacer les Habitans de les aſſiéger, s'ils ne lui donnoient de l'argent, & s'ils ne lui livroient la garniſon, & le Gouverneur. Les Habitans qui craignoient d'exciter la colére de l'un des deux Empereurs, répondirent; qu'ils n'avoient point de ſoldats en garniſon, & cachérent ceux qu'ils avoient. Enſuite ils donnérent deux cens marcs d'or, qu'ils eurent beaucoup de peine à amaſſer. Coſroez, qui ne s'en vouloit pas retourner par le même chemin qu'il avoit tenu en venant, traverſa l'Euphrate, & ravagea la Meſopotamie. Il bâtit un pont proche d'un lieu apellé Obbane, qui n'eſt qu'à quarante ſtades du Fort de Barbaliſſe. Quand il eut paſſé le pont, il fit publier que l'armée eût à le paſſer dans trois jours, aprés leſquels il le feroit rompre, comme il le fit en effet le troiſiéme jour, quoi qu'il fût demeuré derriére pluſieurs ſoldats, qui revinrent depuis comme ils pûrent: L'amour de la gloire lui inſpira le deſſein de prendre Edeſſe; & certains bruits répandus parmi les Chrétiens, que cette Ville étoit imprenable, l'y confirmérent. Voici quel étoit le fondement de ces bruits.

2. Il y eut autrefois un Toparque dans Edeſſe (c'eſt ainſi que l'on appeloit les petis Rois de chaque païs) nommé Augare, qui étoit un des plus habiles, & des plus prudens de ſon ſiécle, & qu'Auguſte cheriſſoit tres-particuliérement. Etant allé à Rome pour faire alliance avec les Romains, il eut diverſes conférences avec cét Empereur, qui conçut une ſi haute opinion de ſa ſuffiſance, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans lui, & qu'il ne lui voulut pas permettre de s'en retourner. Aprés avoir demandé pluſieurs-fois cette permiſſion, ſans la pouvoir obtenir, il s'aviſa de ce moien. Un jour qu'Auguſte l'avoit envoié à la chaſſe, à cauſe qu'il y étoit fort adroit, il prit pluſieurs bêtes à l'entour de Rome, & emporta auſſi avec elles une portion de la terre où il les avoit trouvées. Il vint avec

ſa priſe devant Auguſte, qui étoit aſſis, ſelon ſa coûtume, dans le Cirque. Il la lui montra, & lui déſigna tous les lieux d'où chaque bête venoit. Il plaça enſuite en divers endroits du Cirque les diverſes portions de terre qu'il avoit apportées. Et aiant fait lâcher toutes les bêtes, à l'inſtant chacune courut à la terre d'où elle avoit été tirée; ce que l'Empereur remarquant avec attention, & admirant que la nature eût gravé ſans préceptes dans le cœur des animaux une ſi forte inclination pour leur patrie, Augare ſe jetta à ſes piés, & lui dit: *Seigneur, jugez, s'il vous plait, dans quel ſentiment je dois être, moi qui ai une femme, des enfans, & un petit Roiaume dans mon païs?* L'Empereur convaincu par l'évidence de la verité, lui permit, quoi qu'à regret, de s'en retourner, & lui promit tout ce qu'il demanderoit. Il demanda à Auguſte de faire bâtir un Cirque à Edeſſe. Etant de retour, ſes Sujets lui demandérent ce qu'il avoit obtenu à Rome en leur faveur? Il leur répondit, qu'il avoit obtenu une triſteſſe ſans perte, & une joie ſans profit. C'eſt ainſi qu'il déſignoit la nature & la condition du Cirque.

3. Quand il fut devenu vieux, il fût attaqué de la goûte, qui lui cauſoit de grandes douleurs, & qui lui ôtoit le mouvement; deſorte qu'aprés avoir eu recours inutilement aux plus fameux médecins, il étoit réduit à ne plus chercher de ſoulagement que dans ſes plaintes. En ce tems-là Ieſus Fils de Dieu étoit revêtu d'un corps mortel, & converſoit viſiblement avec les hommes dans la Paleſtine. Il a bien montré qu'il étoit veritablement Fils de Dieu, par la vie toute-ſainte qu'il a menée, & par les miracles tout-divins qu'il a opérez. Il a retiré les morts du tombeau par la force toute-puiſſante de ſa parole. Il a rendu la veuë à des aveugles-nez, guéri la lépre, redreſſé des boiteux, & produit d'autres merveilles, qui ſont au deſſus de tous les efforts de la médecine & de la nature. Lorſque le Roi Augare eut appris toutes ces choſes par le récit de ceux qui venoient de la Paleſtine,

Paleſtine, il eut eſpérance de guérir, & écrivit à Ieſus, pour le prier d'abandonner les hommes ingrats de la Iudée, & de venir demeurer avec lui.

4. Ieſus lui fit réponſe, qu'il ne le pouvoit aller trouver, mais qu'il lui promettoit de le guérir. On dit qu'il l'aſſura auſſi, que jamais ſa Ville ne ſeroit priſe par les Barbares. Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire du Païs, n'ont point eu de connoiſſance de ce dernier chef. Mais les Habitans ſoûtiennent qu'il a été trouvé dans une lettre, dont ils ont gravé les propres paroles au deſſus d'une des portes de la Ville, afin d'en conſerver la mémoire. La Ville tomba néanmoins depuis ſoûs la domination des Médes. Il eſt vrai qu'ils ne la réduiſirent pas par leurs armes; mais enfin ils en prirent poſſeſſion par une rencontre, dont je diray encore un mot. Augare ayant reçu la lettre de Ieſus, fut guéri, & ne mourut, qu'aprés avoir joüi long-tems de la ſanté, qu'il avoit recouvrée par miracle. Celui de ſes enfans qui lui ſuccéda, fut un des plus méchans hommes du monde, exerça d'horribles violences contre ſes Sujets, dont appréhendant que les Romains ne ſe vengeaſſent, il prit le parti des Perſes. Long-tems aprés, les Habitans ayant chaſſé leur garniſon, ſe donnérent volontairement aux Romains.

5. Mon opinion eſt que Ieſus n'a point écrit la lettre dont je viens de parler; mais comme la Ville étoit ſoûs ſa protection, on s'eſt imaginé qu'il ne permettroit pas qu'elle fût priſe. Il importe peu ce qu'il en ſoit, ni ce que l'on en penſe.

6. Coſroez crut que ce bruit l'obligeoit de tenter de ſe rendre maître de cette Place. Quand il fut arrivé à un village, qui n'en eſt éloigné que d'une journée, & qui ſe nomme Batne, il y paſſa la nuit. Le lendemain il en parut avec toute ſon armée, & faute de ſavoir les chemins, aprés avoir marché tout le jour, il paſſa encore la nuit dans le meſme lieu. Ce qu'on dit qui lui arriva par deux-fois. Enfin on aſſure que lorſqu'il fut devant Edeſſe, il lui tomba une fluxion ſur la joüe,

qui fut cauſe qu'il quitta le deſſein du ſiége, & qu'il ſe contenta d'envoier Paul pour demander de l'argent. Bien que les Habitans ſe vantaſſent de ne pouvoir être pris de force, néanmoins ils lui donnérent deux cens marcs d'or, afin qu'il ne fît point de dégât dans la campagne.

CHAPITRE XIII.

1. *Juſtinien envoie à Coſroez la ratification de la Paix.* 2. *Charité des Habitans d'Edeſſe envers les priſonniers d'Antioche, renduë inutile par l'avarice de Buzez.* 3. *Caréniens favorablement traitez par Coſroez.* 4. *Fondement des prétentions qu'il avoit ſur la ville de Conſtantine.* 5. *Coſroez aſſiége Dara, ſans la pouvoir prendre.*

1. JUSTINIEN écrivit à Coſroez pour la confirmation du traité de paix, qui avoit été conclu avec les Ambaſſadeurs. Auſſi-tôt que Coſroez eut lû ſa lettre, il rendit les ôtages, & partit.

2. Il expoſa enſuite en vente les priſonniers qu'il avoit emmenez d'Antioche, envers leſquels les Habitans d'Edeſſe donnérent des marques d'une charité inoüie. Il n'y eut perſonne qui ne portât dans l'Egliſe quelque choſe pour leur rançon, chacun ſelon ſon pouvoir, & quelques-uns-même ſemblérent y contribuer au delà de leur pouvoir. Les femmes publiques y ſacrifiérent leurs ornemens. Les Païſans qui n'avoient point d'argent donnoient un âne, ou un mouton. On amaſſa de la ſorte une grande quantité d'or, d'argent & d'autres biens; & néanmoins on n'en emploia rien pour la liberté des priſonniers. Buzez brûlant du deſir de profiter de tant de richeſſes, fut cauſe que Coſroez les emmena, & s'oppoſa à un deſſein auſſi loüable que celui des Habitans.

3. Les

3. Les Caréniens vinrent au devant de Coſroez, & lui offrirent de l'argent, pour ſe rachéter du pillage. Il le refuſa toutefois, en faveur de ce que la pluſpart n'étoient pas Chrêtiens, mais engagez encore dans les ſuperſtitions du Paganiſme. Il reçut celui que les Habitans de Conſtantine lui apportérent, bien qu'il prétendît que leur Ville lui appartenoit. Voici ſur quoi ſa prétention étoit fondée.

4. Après que Cavade eut pris Amide, il eut envie d'attaquer Edeſſe & Conſtantine. Comme il fut proche d'Edeſſe, il étendit la main vers les murailles, & demanda aux Mages s'il prendroit la Ville? Les Mages répondirent que non; parce que cette action de la main étoit plûtôt un ſigne de conſervation & de ſalut pour les Habitans, que de ruine & de deſolation. Cavade ajoûtant foi à cette réponſe, marcha vers Conſtantine, & choiſit un lieu propre pour faire camper ſon armée. Il y avoit alors à Conſtantine un Evêque nommé Baradote, homme de ſinguliére pieté, & dont les priéres avoient une merveillenſe efficace. Il étoit impoſſible de le regarder, ſans remarquer ſur ſon viſage les traits de la vertu & de la grace. Ce Saint Perſonnage vint preſenter à Cavade du vin, des figues, du miel & du pain, & le conjurer de ne pas emploier ſes forces contre une Place abandonnée par les Romains, & tout-à-fait mépriſable, où il n'y avoit ni fortification, ni garniſon, & qui n'étoit habitée que par un petit nombre de perſonnes réduites à la pauvreté & à la miſére. Cavade ne ſe contenta pas de lui accorder ſa priére; il lui fit encore preſent de toutes les munitions qu'il avoit préparées pour la ſubſiſtence de ſon armée durant le ſiége. Il quitta ainſi les terres des Romains, & c'eſt ce qui faiſoit dire à Coſroez, que la ville de Conſtantine lui appartenoit.

5. Quand il fut arrivé devant Dara, il ſe prépara à y mettre le ſiége. Les Romains qui étoient dedans, & Martin qui y commandoit, ſe préparérent à le ſoûtenir. La Ville eſt ceinte d'une double muraille. Celle

de dedans eſt fort élevée, & des plus belles que l'on puiſſe voir. Les Tours ont cent piés de hauteur, & les courtines ſoixante. La muraille de dehors eſt plus baſſe, mais plus épaiſſe & plus ſolide. L'eſpace d'entre les deux murailles eſt large de cinquante piés; & c'eſt où les Habitans mettent leurs troupeaux durant les ſiéges. Coſroez attaqua la muraille de dehors du côté de l'Occident, & en aiant chaſſé à force de traits ceux qui la défendoient, il brûla une des portes; mais pas un des ſiens ne fut aſſez hardi pour y paſſer. Il réſolut aprés de faire une mine du côté de l'Orient, qui eſt le ſeul où la terre puiſſe être remuée, tout le reſte étant occupé par des rochers. Ils commencérent donc le travail proche du foſſé, & creuſérent ſi profondément, qu'ils ne pouvoient plus être vûs par ceux de la Ville. Ils avoient déja miné les fondemens de la premiére muraille, & traverſé même une grande partie de l'eſpace où paiſſoient les troupeaux, & ils s'approchoient déja de la ſeconde muraille; deſorte qu'ils ne pouvoient manquer de prendre bien-tôt la place, lors que, je ne ſay par quelle fatalité, qui en devoit empêcher la priſe, il ſortit de leur Camp un homme ſeul ſur le midy, ſi toutefois c'étoit un homme, qui alla ramaſſer les traits que les Romains avoient lancés contre les aſſiégeans, & raillant d'abord les aſſiégez, les avertit enfin de la mine, & leur conſeilla d'y remédier promtement. Les Romains mirent incontinent un grand nombre de Pionniers, dans l'eſpace qui eſt entre les deux murailles. Pendant que les Perſes continuoient leur travail, & creuſoient toûjours en ligne droite, les Romains firent un foſſé de traverſe par le conſeil d'un excellent Ingénieur nommé Theodore, où pluſieurs Perſes tombérent. Les premiers y périrent; les autres ſe ſauvérent, à cauſe que les Romains ne les voulurent pas pourſuivre dans les ténébres. Ce deſſein aiant ſi mal réüſſi à Coſroez, il perdit toute eſpérance de prendre la Place. Il conféra donc avec les aſſiégez, reçut deux mille livres d'argent, & s'en retourna en Perſe.

Perſe. Juſtinien aiant appris la nouvelle de ce ſiége, témoigna ne vouloir plus ratifier la paix, & ſe plaignit que Coſroez eût formé ce ſiége au préjudice de l'accord. Voilà ce qui arriva aux Romains dans la premiére irruption des Perſes.

CHAPITRE XIV.

1. Coſroantioche fondée par Coſroez, & honorée de priviléges. 2. Retour de Béliſaire d'Italie, & ſa nouvelle expédition contre les Perſes. 3. Vitigis demeure à Conſtantinople. 4. Mort d'un des Ambaſſadeurs de Vitigis.

1. COSROEZ bâtit une Ville dans l'Aſſyrie, à une journée de celle de Teſiphon, & l'appela Coſroantioche, tant de ſon nom, que de celui de l'ancienne Antioche, des priſonniers de laquelle il la peupla. Il fit auſſi conſtruire un Bain public, & un Cirque pour ces nouveaux Habitans, & leur laiſſa un grand nombre de Cochers & de Muſiciens, qu'il avoit amenez de diverſes Villes conquiſes. De plus il leur fournit des vivres durant toute ſa vie avec une libéralité toute extraordinaire. Il ordonna qu'elle ſeroit appelée Roiale, à-cauſe qu'elle relevoit immédiatement de lui, & que les Eſclaves qui s'y refugieroient, & qui ſeroient avoüez pour parens par quelqu'un des Citoiens, ne pourroient être revendiquez par leurs maîtres, quand même ces maîtres ſeroient des principaux de l'Etat. Tel fut l'accompliſſement du préſage qui arriva aux Habitans d'Antioche, ſous le régne de l'Empereur Anaſtaſe. Il s'éleva alors un vent furieux, qui agita le Fauxbourg de Daphné, & qui déracina de grands Cyprez, qu'il étoit défendu expreſſément de couper. Depuis, ſous l'Empire de Juſtin, la

la Ville fut ébranlée par un tremblement de terre, qui renversa les plus belles maisons, & qui, à ce que l'on dit, écrasa trente mille des Habitans. Mais dans cette derniére occasion toute la Ville fut ruïnée. Voilà l'Histoire de ces malheurs.

2. Bélisaire revint alors d'Italie à Constantinople, où il avoit été rappellé par l'Empereur, qui le nomma au commencement du Prin-tems Général de l'armée contre les Perses. Il y eut aussi des Capitaines, qui étoient revenus avec lui d'Italie, qui eurent ordre de le suivre dans cette guerre, & entre autres, Valérien, qui devoit commander les Arméniens. Car pour ce qui est de Martin, au premier bruit des armes, il avoit été dépêché dans l'Orient. Et c'est pour cela que Cosroez le trouva dans la Ville de Dara, comme nous l'avons vû.

3. Vitigis fut le seul de tous les Goths qui demeura à Constantinople, les autres aiant été emploiez dans l'armée de Bélisaire.

4. Dans ce tems, celui des deux Ambassadeurs de Vitigis qui prenoit la qualité d'Evêque mourut en Perse; l'autre y demeura. Mais comme leur Interpréte en revenoit, il fut pris par Iean, & mis en prison dans Constantine, où il raconta le détail de ce qui s'étoit passé dans l'Ambassade. Bélisaire marchoit cependant à grandes journées, afin de prévenir Cosroez, & de l'empêcher d'entrer sur les terres de l'Empire.

CHAPI-

CHAPITRE XV.

1. Les Rois des Laziens recevoient autrefois la couronne des mains de l'Empereur Romain. 2. Les Laziens mal-traitez par les Commandans des Troupes Romaines Pierre & Jean. 3. Ils envoient des Ambassadeurs qui haranguent Cosroez, & lui demandent sa protection. 4. Cosroez la leur promet.

1. COSROEZ conduisoit des Troupes vers la Colchide, à la solicitation des Laziens, pour le sujet que je vais dire. Les Laziens habitoient autrefois dans la Colchide, & obéissoient aux Romains. Ce n'est pas qu'ils leur paiassent de tribut, ni d'autre redevance : Mais quand leur Roi étoit mort, son successeur recevoit de la main de l'Empereur les marques de la dignité Roiale ; afin qu'il gardât avec ses Troupes les forteresses du païs, & qu'il s'opposât à l'inondation des Huns, qui décendant du Caucase, se répandoient au travers de la Lazique sur les terres de l'Empire. Mais bien qu'ils gardassent ainsi les avenuës, ils ne recevoient toutefois des Romains ni Troupes, ni argent, & ils n'étoient point obligez de les suivre dans les expéditions militaires. Ils entretenoient commerce par mer avec les Romains du Pont, & leur donnoient des peaux & des Esclaves, en échange du blé & du sel qu'ils recevoient d'eux.

2. Depuis que ce que j'ai raconté dans le livre précédent, touchant Gyrgéne Roi des Ibériens, fut arrivé, les soldats Romains commencérent à demeurer dans le païs des Laziens, & à leur être fort à charge, & sur tout leur Commandant nommé Pierre, qui étoit un homme orgueilleux & violent. Il étoit d'Arzanéne, qui est une Ville bâtie sur le bord du fleuve Nymphius, & de l'obéïssance des Perses. Il fut

fut emmené prisonnier dés son enfance, lorsque Justin, aprés avoir pris la Ville d'Amide, fit irruption sur les terres de ces Barbares. Il eut le bonheur de trouver un maître, qui le fit si bien élever, qu'il devint capable d'être Secrétaire de Justin. Ce Prince étant depuis parvenu à l'Empire, aprés la mort d'Anastase, il lui donna une Charge de Capitaine, que l'avidité insatiable de son avarice lui fit exercer avec d'horribles cruautez. Justinien envoia depuis dans le païs des Laziens d'autres Commandans, & sur tout un nommé Jean, surnommé Tzibés. Cét homme, qui étoit de basse naissance, & qui jusqu'alors étoit demeuré inconnu, ne s'éleva aux Charges que par son mauvais naturel, & par l'adresse extraordinaire qu'il avoit, d'inventer de nouvelles sortes d'impositions. Ce fut lui qui ruina les affaires des Romains & des Laziens, en persuadant à l'Empereur de bâtir dans la Lazique une Ville nommée Petrée, où il pût demeurer comme dans une Citadelle, pour enlever tous les biens de ces misérables peuples. Il ne permettoit pas aux Marchands d'achéter ailleurs du sel, & d'autres provisions nécessaires, pour les porter dans la Colchide. Il avoit établi un monopole, & s'étoit rendu seul arbitre du commerce, achétant tout, & le revendant, non pas au prix accoûtumé, mais au prix qu'il lui plaisoit. Ces peuples se plaignoient encore de ce que les soldats Romains ne vivoient pas avec eux comme auparavant; tellement que ne pouvant plus souffrir tant de mauvais traitemens, Ils se resolurent de se donner à Cosroez.

3. Ils lui envoiérent pour ce sujet des Ambassadeurs, à qui ils donnérent ordre de prendre sa parole, que jamais il ne les livreroit aux Romains, & de ne revenir qu'avec le secours qu'il leur donneroit. Ces Ambassadeurs aiant été introduits secrétement en presence de Cosroez, lui dirent. *S'il s'est jamais trouvé des gens, qui aprés s'être separez de leurs alliez, & s'être mis entre les mains de leurs propres ennemis, aient été comme ramenez par un bonheur extraordinaire à leur premiére alliance, c'est*

aux

aux Laziens que cét avantage est arrivé. Il y a plusieurs siécles que les Colques étoient amis des Perses. Ils leur ont rendu de bons offices, & en ont reçû d'eux, desquels nous avons des preuves, comme vous en conservez aussi chez vous. Depuis ce tems-là, soit que vous eussiez mépriſé nos ancêtres, ou pour quelque autre raison, car nous n'en avons point de lumiere, ils ont fait alliance avec les Romains. Maintenant le Roi des Laziens se soûmet à vôtre puissance, & nous nous y soûmettons, pour disposer de nous & de nôtre Païs, comme il vous plaira. Nous vous supplions d'examiner la justice de nos plaintes avec la derniére rigueur; & si vous trouvez que les Romains ne nous aient point mal-traitez, rejettez nos priéres, & refusez nôtre alliance. Une amitié violée peut faire juger de quelle maniére l'on en entretiendra une seconde. Mais si vous reconnoissez clairement que nous n'avons été les amis des Romains qu'en apparence, & qu'en-effet nous en avons été les Esclaves, & des Esclaves qui ont conservé une inviolable fidélité aux plus cruels de tous les Maîtres: Recevez-nous, s'il vous plaît, comme vos anciens alliez, qui vous seront à l'avenir fort soûmis. Quand vous haissez la tirannie que nos voisins exercent, vous suivez les sentimens de la justice, qui vous est si ordinaire & si naturelle. Car il est certain que pour être juste, il ne suffit pas de ne point commettre d'injustice, mais qu'il faut encore délivrer ceux qui la souffrent. Il est à propos que nous representions ici les violences, dont les Romains ont usé contre nous. Ils n'ont laissé à nôtre Roi que l'ombre de la Roiauté, & leur Empereur a usurpé toute la puissance. Ils nous ont contraint de recevoir des garnisons, non pas pour repousser nos ennemis, mais pour investir nos Villes, & pour piller nos maisons. Considérez, s'il vous plait, les artifices qu'ils ont inventez touchant le débit des vivres. Ils nous obligent d'achéter, malgré nous, ce qu'ils ont de superflu, & de leur vendre ce qui leur est nécessaire. Leurs Officiers mettent seuls le prix à toutes choses, selon leur caprice. Ainsi sous un titre honnête de commerce, ils se rendent Maîtres de nos marchandises & de nôtre argent, par la plus odieuse de toutes les violences. Le Gouverneur est un Négotiant, qui employe toute l'autorité de sa Charge, pour trafiquer de nôtre misére. Voilà

la

la raiſon de nôtre rupture, qui eſt auſſi conforme à la juſtice qu'à la verité. Permettez-nous de vous faire voir maintenant les avantages qui vous reviendront, de nous accorder ce que nous vous demandons. Vous ajoûterez un Roiaume entier à celui des Perſes, & vous augmenterez de beaucoup l'etenduë de vôtre domination. Vous viendrez par nôtre Païs au bord de la mer, qui vous portera juſques dans le Palais de Conſtantinople. De-plus, il vous ſera aiſé de faire inonder les terres des Romains, par un déluge de Barbares. Car vous ſavez que la Colchide a toûjours ſervi comme de rempart contre les Nations qui habitent le Caucaſe. Vous voiez donc que la prudence deſire que vous acceptiez des offres, que l'équité précéde, & que l'utilité accompagne. Voilà ce que dirent les Ambaſſadeurs.

4. Coſroez fort réjoüi de leur diſcours, promit d'aſſiſter les Laziens, & demanda s'il pouvoit traverſer la Colchide avec une grande armée, dautant qu'il avoit oüi dire, que les foreſts & les rochers en rendoient les chemins ſi étroits, qu'un homme vêtu à la légére avoit peine d'y paſſer. Ils répondirent qu'il y avoit moien de faire un paſſage, pourvû que l'on eût des hommes pour couper les arbres, & pour combler les précipices. Qu'ils ſe chargeroient du ſoin de ſervir de guides à l'armée. Coſroez animé par cét avis, leva force Troupes, & diſſimula ſon deſſein, feignant de ſe préparer à un voiage pour l'Ibérie, où il y avoit des différends à terminer, & où le bruit couroit que les Huns devoient venir fondre.

CHAPITRE XVI.

1. Béliſaire leve des Soldats, envoie des Eſpions, & ſe prépare à la guerre. 2. Il Harangue les Gens de Commandement, & délibére avec eux.

1. BELISAIRE amaſſoit cependant toutes ſes Troupes dans la Méſopotamie, & envoioit des

des Coureurs, pour découvrir ce qui ſe faiſoit dans la Perſe. Comme il avoit deſſein de s'oppoſer aux ennemis, au cas qu'il leur prît envie d'entrer une ſeconde fois ſur les terres de l'Empire, il équipoit des ſoldats, qui manquoient preſque tous d'armes & d'habits, & qui trembloient au ſeul nom des Perſes. Quand les Coureurs furent revenus, & qu'ils eurent aſſuré que les ennemis ne ſongeoient pas à attaquer les Romains, & que Coſroez étoit occupé contre les Huns, Béliſaire réſolut d'aller fourrager leurs terres. Le renfort qu'il reçût d'Aréthas, qui lui amena des Compagnies de Sarraſins, & l'ordre de Juſtinien, qui lui commandoit de ſe hâter, l'obligérent d'aſſembler les Gens de Commandement dans la Ville de Dara, & de leur parler en ces termes.

2. *Comme je ſai que vous avez tous une grande expérience dans la guerre, ce n'eſt pas pour vous faire une Harangue, & pour animer vos courages que je vous ai aſſemblez, mais c'eſt pour délibérer des moiens qui vous ſembleront plus avantageux à l'Etat. C'eſt principalement de la ſageſſe des Conſeils que dépend la proſpérité des armes. Pour prendre une bonne réſolution, il faut être dégagé de crainte & de honte. Quand la crainte s'eſt une-fois emparée de l'eſprit, elle l'empêche de connoître le bon avis. La honte n'empêche pas de le connoître, mais aprés qu'il a été connu, elle le couvre comme d'un voile qui en dérobe la veuë, & elle porte l'eſprit à un autre avis tout contraire. Je vous prie donc de vous délivrer de ces deux paſſions, afin de me donner le conſeil que vous jugerez le plus utile pour les intérêts de Juſtinien, & pour les miens. Comme ce Prince eſt éloigné, il ne peut accommoder ſes ordres aux occurrences qui ſurviennent. C'eſt pourquoi vous ne devez pas appréhender de vous éloigner de ſes ſentimens, puiſqu'en vous en éloignant, vous ne laiſſerez pas de ſuivre ſes intentions. Pour ce qui eſt de moi qui ſuis homme, & qui me puis tromper, & qui étant venu ici de l'Occident, dois ignorer beaucoup de choſes qu'il eſt à propos d'y faire, je vous prie de n'avoir point d'égard à mon avis, & de propoſer avec une entiére liberté, ce qui vous paroîtra plus expédient pour le ſervice de l'Empe-*

reur

reur. Quand nous ſommes arrivez, les Capitaines & les autres Chefs bornoient tous leurs deſſeins à s'oppoſer à l'irruption des ennemis. Mais maintenant que nos affaires ſont dans un meilleur état que nous n'avions eſperé, j'eſtime que nous pouvons délibérer ſi nous entrerons ſur les terres de l'ennemi. Que chacun propoſe ce qu'il en penſe. Bélisaire aiant parlé de la ſorte, Pierre & Buzez furent d'avis de mener l'armée dans le païs des Perſes, & cét avis fut ſuivi de toutes les voix. Il n'y eut que Récitanque & Theoctiſte, Capitaines des garniſons du Liban, qui dirent, *qu'ils jugeoient bien de-même que les autres; qu'il étoit à propos d'entrer ſur les terres des ennemis, mais que pour eux ils ne croioient pas y devoir entrer, parce qu'ils appréhendoient qu'Alamondare ne ravageât la Syrie & la Phenicie en leur abſence, & que l'Empereur ne les blâmât d'avoir abandonné ces Provinces, dont il leur avoit confié la garde.* Voilà comment ils s'excuſérent de ſuivre le reſte des Troupes. Bélisaire leur remontra qu'ils ſe trompoient: *Que le Solſtice d'Eté étant arrivé, c'étoit la ſaiſon où les Sarraſins avoient coûtume de preſenter des Sacrifices à leurs Dieux durant deux mois, & que pendant ce tems-là ils ne faiſoient point de guerre.* Il leur promit de plus, de les renvoier dans quarante jours, & les fit ainſi réſoudre à ne ſe point ſéparer des autres. Pour lui il prenoit tous les ſoins poſſibles d'amaſſer les proviſions néceſſaires.

CHAPITRE XVII.

1. *Coſroez entre dans la Colchide, où il reçoit les ſoûmiſſions du Roi Gubaze.* 2. *Il aſſiége la Ville de Petrée avec une perte notable des ſiens.* 3. *Il la mine, & la prend par compoſition.*

1. QUAND Coſroez eut paſſé l'Ibérie, & qu'il eut atteint les frontiéres de la Colchide, il commença à abattre les arbres, à remplir les précipices, & à s'ouvrir un chemin à travers des lieux, qui juſqu'alors avoient été inacceſſibles. Lorſqu'il fut au milieu de la Colchide, cette contrée ſi célébre par la fable de Médée & de Iaſon, le Roi Gubaze ſe vint proſterner devant lui, & lui remettre ſa couronne entre les mains.

2. Petrée n'étoit autrefois qu'un Village ſans nom, aſſis ſur le rivage du Pont-Euxin; c'eſt maintenant une Ville conſidérable de la Colchide, qui a été fortifiée & embellie par Iuſtinien. Coſroez aiant apris qu'il y avoit une garniſon Romaine, & un Gouverneur nommé Iean, y envoia Aniavéde avec des Troupes pour la prendre d'aſſaut. Lors que Iean fut averti de l'approche des ennemis, il défendit à ſes Soldats de ſortir de la Place, & même de ſe montrer au haut des murailles, & leur commanda de prendre les armes, & de ſe tenir proche des portes, ſans faire de bruit. Les Perſes s'étant approchez, & ne voiant ni n'entendant point de gens de guerre, s'imaginérent que la Ville étoit abandonnée, & y dreſſérent auſſi-tôt des échelles, dans l'eſpérance d'y entrer ſans peine. Coſroez en aiant eu avis, y envoia des Troupes, & commanda de faire un effort extraordinaire pour emporter la Place. Il donna auſſi ordre a un certain Capitaine de dreſſer un Bélier contre une des portes. Il étoit cependant ſur une hauteur, d'où il regardoit ce qui ſe paſſoit. Les Romains ouvrirent ſoudain leurs portes, & firent une furieuſe ſortie ſur les Perſes, qu'ils mirent en fuite. Coſroez fit pendre Aniavéde, pour s'être ainſi laiſſé ſuprendre, par un homme auſſi groſſier & auſſi peu habile qu'étoit Iean. Quelques-uns diſent que ce ne fut pas Aniavéde qu'il fit pendre, mais un autre qui conduiſoit le Bélier. Il commanda enſuite d'inveſtir la Place, & le lendemain il en forma le ſiége. Les Aſſiégeans tiroient inceſſamment, & les aſſiégez emploioient toutes ſortes de machines pour ſe défendre. D'abord ceux-ci incommodoient

doient notablement leurs ennemis ſans en éttre incommodez, a cauſe qu'ils avoient l'avantage de tirer du haut en bas. Mais leur Gouverneur aiant été tué d'un coup de flêche, qu'il reçut à la gorge, ils tombérent dans la derniére conſternation; & ce fut par un malheureux effet de la deſtinée qui rendoit leur priſe inévitable. Comme la nuit approchoit, les Barbares ſe retirérent dans leur Camp, & le lendemain ils commencérent une mine de cette maniére.

3. La Ville eſt entiérement inacceſſible, tant du côté de la mer, que de celui des rochers. Il n'y a qu'une avenuë tres-étroite entre deux montagnes. Ceux qui l'ont bâtie deſirant de la fortifier de ce côté-là, ont fait un grand mur depuis une montagne juſqu'à l'autre, & aux deux bouts deux Tours d'une pierre dure, & capable de reſiſter au Bélier. Les Perſes minérent une de ces Tours; & aprés avoir détaché pluſieurs pierres des fondemens, les étaiérent, & mirent le feu aux étais. Quand la flâme eut gagné le haut, elle fit ſi promtement tomber la Tour, que les Romains, qui étoient dedans, n'eurent le loiſir que d'en ſortir. Aprés un ſi grand effet de la mine, les Habitans, qui ne ſe pouvoient plus défendre, capitulérent, & ſe rendirent à Coſroez, ſur l'aſſurance qu'il leur donna, de leur conſerver la vie & les biens. C'eſt ainſi que ce Prince devint Maître de Petrée, & des Tréſors que Iean y avoit laiſſez. Il ne toucha point aux biens des particuliers, & reçut ſeulement pluſieurs Soldats dans ſes Troupes.

CHAPI-

CHAPITRE XVIII.

1. *Béliſaire va à Niſibe.* 2. *Il Harangue ſes troupes.* 3. *Les Perſes font une ſortie ſur les Romains.*

1. CEPENDANT l'armée de Béliſaire, qui ne ſavoit rien du ſiege, ni de la priſe de Petrée, marchoit en bon ordre de Dara à Niſibe. Ce General étant arrivé à un endroit, qui eſt éloigné de cette derniére Ville de quarante-une ſtades, & qui eſt arroſé de pluſieurs fontaines, commanda d'y camper; & comme pluſieurs s'étonnoient qu'il ne les menât pas plus avant, & qu'ils refuſoient d'obéïr, il leur parla de cette ſorte.

2. *Je ne pourrois, quand je le voudrois, publier ce que je penſe. Une parole dite dans le Camp ne demeure jamais ſecréte; elle court toûjours, & arrive juſqu'aux oreilles des ennemis. Je voy que chacun de vous ne gardant plus d'ordre ni de diſcipline, entreprend de faire la Charge de Général. C'eſt pourquoi je vous dirai des choſes qu'il auroit été à propos de taire, aprés toutefois que je vous aurai avertis, qu'il eſt impoſſible de rien exécuter dans une armée, quand pluſieurs veulent ſe conduire par leur avis. J'eſtime que Coſroez étant occupé à faire la guerre ailleurs, il n'a pas abandonné ce côté-ci ſans défenſe, & ſur tout la Ville, qui étant la plus proche des frontiéres, ſert de rempart à tout le Païs. Je ſuis aſſuré qu'il y a laiſſé une garniſon aſſez forte pour ſoûtenir un ſiége. Je n'en veux point d'autre preuve, que le nom de Nebéde qui y commande, & qui eſt un des premiers aprés le Roi, & par ſa réputation & par ſa dignité. Il a deſſein d'éprouver nos forces, & nous ne nous ſaurions ouvrir un paſſage que par ſa défaite. Si nous livrons la bataille proche de Niſibe, la partie ne ſera pas égale. Si les Perſes ont de l'avantage, ils ne manqueront pas de nous pourſuivre; au lieu que ſi nous leur donnons la chaſſe, ils ſe retireront dans leurs murailles; & leur Ville étant auſſi bien fortifiée, & auſſi bien defendue qu'elle*

eſt, il nous ſera impoſſible de leur nuire. Au contraire, j'eſpére que, ſi nous donnons ici le combat, & que nous remportions la victoire, nous entrerons dans la Ville, en pourſuivant les fuiars; ou nous l'aſſiégerons, lorſqu'il n'y aura plus de garniſon. La pluſpart des Chefs ſuivirent le ſentiment de Béliſaire, & ſe campérent avec lui. Pierre, qui conduiſoit une partie de l'armée, s'avança avec Iean, Capitaine des Troupes de la Méſopotamie, & ſe campa à dix ſtades de Niſibe. Béliſaire rangea ſes troupes en bataille, & envoia avertir Pierre de ſe tenir prêt pour ſoûtenir le choc de l'ennemi à midi, à-cauſe que les Romains ont coûtume de repaître à cette heure-là, au lieu que les Perſes ne mangent que le ſoir.

3. Cét avis de Béliſaire étoit ſalutaire, mais les Soldats de Pierre n'en firent point de conte; & ne pouvant ſupporter l'ardeur du Soleil, ils mirent bas les armes, & ſe diſperſérent en divers endroits pour manger des figues. Nebéde aiant apperçu l'état où ils étoient, dépêcha contre eux un parti de Perſes. Quand ils les virent ſortir de la Ville, ce qui leur étoit aiſé, à-cauſe que le Païs eſt plat, ils prirent tumultuairement les armes, & envoiérent demander du ſecours à Béliſaire. Ce Général y couroit, avant même que d'avoir apris la ſortie des ennemis, & il s'en étoit douté, ſur ce qu'il avoit vû l'air rempli de pouſſiére. Mais quand il arriva, les Romains étoient déja en déroute. Cinq cens avoient été tuez ſur la place, & l'Etendart de Pierre avoit été pris. Néanmoins les Goths chargérent ſi rudement les vainqueurs, qu'ils les contraignirent de reculer. Enſuite les Goths & les Romains les pourſuivirent avec furie, & en tuérent cent cinquante. Le reſte rentra dans la Ville. Ils mirent le lendemain au haut d'une de leurs Tours, comme en forme de trophée, l'Etendart qu'ils avoient remporté ſur Pierre, & firent quantité de railleries piquantes des Romains. Ils n'oſérent plus toutefois faire de ſortie, & ils ſe contentérent de veiller à la garde de leur Ville.

CHAPI-

CHAPITRE XIX.

1. Béliſaire s'éloigne de Niſibe, & aſſiége le Fort de Siſaurane. 2. Il harangue les Commandans de ſon armée. 3. Envoie Aréthas faire le dégât dans l'Aſſyrie. 4. Il prend le Fort par compoſition, & en envoie la garniſon avec le Gouverneur à Conſtantinople. 5. Infidélité d'Aréthas. 6. Armée Romaine incommodée de fiévres & de maladies. 7. Harangue de Jean à Béliſaire en faveur des Soldats. 8. Retour de Béliſaire & de Coſroez.

1. BELISAIRE voiant que la Ville étoit forte, & qu'il n'y avoit point d'apparence de l'emporter, réſolut d'aller plus avant dans le Païs, afin d'y ſurprendre l'ennemi. Aprés une journée de chemin, il arriva avec toute ſon armée à un Château nommé Siſaurane, où il y avoit huit cens hommes de Cavalerie, commandez par Bliſcane, outre un grand nombre d'Habitans. Les Romains l'inveſtirent, & l'aſſiégérent. Mais ils furent vigoureuſement repouſſez, & perdirent pluſieurs de leurs gens. Quand Béliſaire vit que la muraille étoit bonne, & que de plus elle étoit défendue par de vaillans hommes, il jugea à propos d'aſſembler tous les Chefs, & de leur faire ce diſcours.

2. *Nous avons appris par une longue expérience de la guerre à prévoir l'avenir, & à choiſir le plus ſeur dans les conjonctures où il y a du danger. Vous ſavez combien il eſt périlleux de conduire une armée dans un païs ennemi, & d'avoir derriére ſoi des Places fortifiées & défendues par de puiſſantes garniſons. C'eſt l'état où nous ſommes maintenant réduits. Si nous avançons, nous ſerons ſuivis par des partis qui ſortiront du Fort de Siſaurane, & de la Ville de Niſibe, & qui nous in-*

commoderont extrémement dans les défilez, & dans les lieux propres aux embuſcades. Que ſi nous rencontrons d'autres ennemis en face, nous ne pourrons les combatre tous enſemble, ſans courre le dernier hazard. Ajoûtez que ſi nous perdons la bataille, il nous ſera impoſſible de retourner dans nôtre païs. Ne nous précipitons point dans le danger par une vaillance indiſcréte, & ne ruinons point les affaires de l'Empire par un deſir déréglé de la victoire. Les Etats ſe perdent par une hardieſſe inconſidérée, & ils ſe conſervent par une retenuë judicieuſe. Je ſuis donc d'avis que nous demeurions ici, pour tâcher de nous rendre maîtres du Fort, & que nous envoïions les Troupes d'Aréthas dans l'Aſſyrie, dautant que les Sarraſins qu'il commande, ne ſont pas propres à faire des ſiéges, & qu'ils ſont propres à faire le dégât dans la campagne. Ils ſeront ſoûtenus par un bon nombre de vaillans hommes, qui exerceront toutes ſortes d'hoſtilitez dans ce païs, s'ils le trouvent ſans défenſe, ou qui viendront nous rejoindre, s'ils y rencontrent des obſtacles. Quand nous aurons pris le Fort, comme j'eſpere avec l'aide de Dieu de le prendre, nous traverſerons le Tygre. Nous ne craindrons plus alors d'être pourſuivis par les ennemis, & nous ſerons aſſurez de l'Etat de l'Aſſyrie.

3. Ce diſcours de Bélifaire aiant été approuvé de l'Aſſemblée, il travailla incontinent à l'exécution, & envoia Aréthas avec ſes Troupes, auſquelles il ajoûta douze cens hommes de ſa garde, conduits par deux excellens Capitaines, Trajan, & Iean, ſurnommé le Mangeur. Il donna à Aréthas le commandement tant des Sarraſins, que des autres ſoldats, avec ordre de ravager l'Aſſyrie, & de revenir dire au Camp quelles forces il y auroit trouvées. Aréthas aiant paſſé le Tygre, trouva un païs où depuis long-tems il n'y avoit point eu d'ennemis, & où il amaſſa un riche butin.

4. Bélifaire fit des priſonniers, qui lui apprirent que les aſſiégez manquoient de vivres; qu'il n'y avoit point de magazin dans le Fort, comme il y en a dans Dara, & dans Niſibe; que l'on n'y avoit point porté de proviſions avant ſon arrivée, qui avoit été imprévenuë;

veuë, & que les ſoldats qui y étoient entrez, y avoient auſſi-tôt porté la diſette. Sur cette nouvelle Bélifaire envoia aux aſſiégez un homme fort habile, nommé George, dont il avoit accoûtumé de prendre conſeil, afin de ſonder leur diſpoſition, & de les engager à capituler. Cét Envoié leur perſuada par de belles paroles de ſe rendre, ſur l'aſſurance qu'on leur donna, de ne leur faire point de mal. Ce fut de cette maniére que Bélifaire ſe rendit maître du Fort de Siſaurane. Il laiſſa aux Habitans qui étoient Chrétiens, & qui décendoient des Romains, la liberté de ſe retirer où il leur plairoit. Mais pour les Perſes, & pour Bliſcane leur Commandant, il les envoia à Conſtantinople; il raſa enſuite les murailles du Château. Peu de tems aprés l'Empereur ſe ſervit de Bliſcane, & des Perſes, dans l'Italie contre les Goths. Voilà quel fut le ſuccés du ſiége du Fort de Siſaurane.

5. Aréthas, qui craignoit que les Romains ne lui ôtaſſent ſon butin, ne vouloit plus retourner au Camp. Il envoia pour ce ſujet des Eſpions pour s'inſtruire des chemins, & il leur donna un ordre ſecret de venir rapporter que les ennemis s'étoient emparez du paſſage de la riviére. Il perſuada par cét artifice à Trajan & à Iean de prendre un autre chemin, & de n'aller point rejoindre Bélifaire. Ils marchérent donc le long de l'Euphrate, qu'ils avoient à la main droite, & arrivérent à Theodoſiopolis, ſituée ſur le bord du fleuve Aborras. Cependant Bélifaire avoit de grandes inquiétudes, de ne point apprendre de leurs nouvelles.

6. Aprés les avoir attendus fort long-tems au même-lieu, il eut le déplaiſir de voir ſon armée attaquée par des fiévres, cauſées par les ardeurs inſupportables de la partie de la Méſopotamie, qui eſt ſoûs l'obéïſſance des Perſes. Des Romains, & ſur tout des Romains nouvellement revenus de la Thrace, ne pouvoient vivre dans le milieu de l'Eté ſoûs un Soleil ſi brûlant, & un air ſi enflâmé. Il y en avoit les trois

quarts qui paroiſſoient à demi-morts. Ils ſouhaitoient tous de retourner en leur païs, mais Récitanque & Theoctiſte le ſouhaitoient avec plus d'impatience que les autres. Comme ces deux Capitaines des Troupes du Liban voioient que la ſaiſon où les Sarraſins font leurs Sacrifices étoit paſſée, & qu'ils appréhendoient que la Syrie ne demeurât expoſée aux courſes d'Alamondare, ils demandoient ſouvent à Béliſaire leur congé. L'importunité avec laquelle ils lui renouvelérent cette priére, l'obligea à tenir un conſeil, où Iean, fils de Nicolas ſe leva, & lui dit.

7. *Les ſiécles paſſez n'ont point eu de Capitaine qui vous ait égalé, ni en courage, ni en bonheur. Vous poſſédez cette réputation non ſeulement parmi les Romains, mais auſſi parmi les Barbares. Vous ne ſauriez rien faire de mieux pour la conſerver, que de nous remener en nôtre païs, maintenant qu'il nous reſte peu d'eſpérance de le revoir. Conſidérez, s'il vous plaît, l'état de l'armée. Les Sarraſins, qui ſont ſans doute les plus braves de nos ſoldats, ont traverſé le Tygre, & on n'a point de leurs nouvelles. Récitanque & Theoctiſte ſont ſur le point de partir, dans l'opinion qu'ils ont qu'Alamondare eſt au milieu de la Phénicie, & qu'il y met tout à feu & à ſang. Il y a un ſi grand nombre de malades dans les autres Troupes, qu'il n'en reſte pas aſſez en ſanté pour avoir ſoin d'eux, & pour les reconduire en nôtre païs. Si les ennemis nous attaquoient, ou ici, ou ſur les chemins, je ne ſai ſi nôtre défaite ne ſeroit pas telle, qu'il n'en reſteroit aucun de nous, pour en porter la nouvelle à Dara. Je n'eſtime pas que l'on puiſſe ſeulement s'imaginer, qu'il ſoit en nôtre pouvoir d'aller plus avant. Il faut donc pourvoir promtement aux choſes néceſſaires pour le retour; car dans un danger ſi évident, ce ſeroit une folie de ſonger moins à ſe conſerver, qu'à perdre ſon ennemi.* Voilà ce que dit Iean. Les autres approuvérent ſon diſcours par leur murmure, & demandérent avec un bruit confus, que l'on ſe hâtât de partir.

Ces

Ces inſtances ſi preſſantes contraignirent Béliſaire de faire mettre les malades ſur des chevaux, & de remener l'armée. Quand il fut ſur les frontiéres, il apprit ce qu'avoit fait Aréthas. Mais comme il étoit abſent, il ne lui étoit pas poſſible de le châtier. Voilà un récit fort fidéle de tout ce que firent les Romains en cette campagne.

8. Lorſque Coſroez eut réduit à ſon obéïſſance la Ville de Petrée, & qu'il eut reçû nouvelle de l'irruption de Béliſaire, de la bataille livrée proche de Niſibe, de la priſe du Fort de Siſaurane, & du butin qu'Aréthas avoit fait dans la Syrie, il laiſſa garniſon à Petrée, & marcha avec toutes ſes Troupes, & tous les priſonniers vers la Perſe. Tel fut le ſuccés de la ſeconde expédition de Coſroez contre les Romains. Béliſaire revint à Conſtantinople par l'ordre de Juſtinien, & y paſſa l'hiver.

CHAPITRE XX.

1. Troiſiéme expédition de Coſroez contre les Romains. 2. Inhumanité ſacrilége, dont il uſa envers Candide, Evêque de Sergiopole. 3. Il tâche de ſurprendre cette Ville. 4. Il a deſſein de mener ſon armée dans la Paleſtine, & de piller le Temple de Ieruſalem. 5. Béliſaire revient en poſte en Perſe. 6. Lettre de Juſte, neveu de Juſtinien à Béliſaire. 7. Réponſe de Béliſaire.

1. AU commencement du Prin-tems Coſroez, fils de Cavade, entra pour une troiſiéme fois ſur les terres de l'Empire, & marcha le long de l'Euphrate, qu'il avoit à ſa main droite. Au premier bruit de ſa marche, Candide Evêque de Sergiopole, craignant & pour ſoi & pour ſa Ville, à cauſe qu'il n'avoit pas ſatisfait aux conditions réciproquement accordées,

alla le trouver dans ſon Camp, & le ſupplia de n'en point avoir de reſſentiment. Il lui proteſta de plus, que jamais il n'avoit eu d'argent entre les mains. Que c'étoit le ſujet pour lequel il n'avoit point rachêté les Priſonniers de Sura, & qu'il n'avoit pû rien obtenir de Juſtinien, de quelques priéres dont il eût uſé envers lui.

2. Ces remontrances n'empêchérent pas Coſroez d'enfermer Candide dans une étroite priſon, & de l'y faire cruellement tourmenter, pour l'obliger de lui paier le double de ce qu'il lui avoit promis. Candide le pria d'envoier quérir les Tréſors de l'Egliſe; à quoi Coſroez aiant conſenti, Candide envoia lui-même des perſonnes pour les faire livrer. Les Habitans mirent entre les mains des Officiers de Coſroez une partie des ornemens; mais ne voulant pas s'en contenter, il commanda à quelques-uns de ſes gens, d'aller voir s'il n'y en avoit pas davantage, & il leur donna un ordre ſecret de tâcher de ſe ſaiſir de la Ville.

3. Mais comme Dieu ne vouloit pas permettre qu'ils s'en rendiſſent maîtres, un certain Sarrazin nommé Ambro, qui étoit Chrétien, & ſujet d'Alamondare, s'étant approché de la muraille durant la nuit, avertit les Habitans de l'entrepriſe formée contre leur liberté, & leur conſeilla de ne recevoir perſonne. Ainſi ils refuſérent l'entrée de leur Ville aux Officiers de Coſroez; dont ce Prince furieuſement irrité, commanda à ſix mille hommes de les aller aſſiéger. Ils ſe défendirent d'abord aſſez vaillamment, mais depuis ils ſe relâchérent; & d'un côté conſidérant qu'ils n'avoient que deux cens Soldats, & de l'autre appréhendant les ſuites du ſiége, ils ſe diſpoſoient à ſe rendre, lorſque cét Ambro vint encore durant la nuit les avertir, que bien-tôt les Perſes ſeroient contraints de ſe retirer faute d'eau. Cét avis les empêcha de demander à capituler. Les Barbares s'en retournérent trouver Coſroez, qui ne renvoia jamais Candide. Je croi que ce fut en punition de ce qu'il avoit manqué à ſa parole, qu'il fut ainſi privé de ſa fonction.

4. Quand

4. Quand Coſroez fut arrivé à la Comagéne, que l'on appele Euphratéſe, il ne voulut pas s'arrêter à y amaſſer du butin, ou à y former un ſiége, parce qu'il y avoit fait aſſez de dégât la premiére fois qu'il y étoit entré, & qu'il avoit tiré des contributions de toutes les Places. Son deſſein étoit de mener ſon armée vers la Paleſtine, dont il avoit entendu vanter les richeſſes, & d'en enlever les Tréſors, & ſur tout ceux du Temple de Jéruſalem. Les Romains n'oſoient tenir la Campagne. Ils ſe contentoient de garder leurs Places, & de s'y conſerver eux-mêmes.

5. Juſtinien aiant appris la nouvelle de la marche de Coſroez, nomma encore-une-fois Béliſaire, pour commander l'armée contre les Perſes. Ce Général partit auſſi-tôt en poſte, pour aller dans l'Euphratéſe. Juſte, neveu de l'Empereur, s'étoit déja refugié dans Jerapolis avec Buzez, & quelques autres, qui tous enſemble, ſur le bruit de l'arrivée de Béliſaire, lui écrivirent cette Lettre.

6. *Coſroez eſt à la tête d'une plus puiſſante armée que les années précedentes. On ne ſait pas bien encore où il veut aller; on ſait ſeulement qu'il eſt proche d'ici, & qu'il ne fait point de dégât ſur les chemins. Si vous voulez éviter de tomber entre ſes mains, & de vous conſerver pour le ſervice de l'Empereur, en vous conſervant en même-tems la Ville de Ierapolis, vous ne ſauriez mieux faire, que de nous venir trouver.* Béliſaire n'approuvant pas cét avis, alla à Europe, qui eſt un Fort, bâti ſur l'Euphrate, y aſſembla des Troupes, & fit réponſe aux Chefs de Jerapolis. Voici les propres termes de ſa Lettre.

7. *Votre avis ſeroit fort bon & fort ſeur, ſi Coſroez attaquoit d'autres peuples que des Romains, & des ſujets de l'Empire. Car c'eſt une folie de chercher le danger, lorſque l'on trouve la ſeureté dans le repos. Mais ſi ce Barbare quitte ce Pais, & qu'il aille décendre dans quelque Province fertile, & dépourveue de garniſons, ſachez qu'il vaudra mieux périr courageuſement, que de ne ſe conſerver que par une lâcheté. Ce ne ſeroit pas ſe conſerver, ce ſeroit trahir l'Etat.*

Rendez-vous donc à Europe, où j'amaſſe des Troupes, dans le deſſein d'entreprendre quelque choſe de conſidérable. Cette Lettre releva le courage de ceux de Ierapolis; ſi bien qu'y aiant laiſſé Juſte pour la garder, ils allérent à Europe avec ce qu'ils avoient de Soldats.

CHAPITRE XXI.

1. Abandane eſt envoié par Coſroez à Béliſaire. 2. Harangue d'Abandane, avec la réponſe. 3. Abandane conſeille à Coſroez de ſe retirer. 4. Inquiétudes & irréſolutions de Coſroez. 5. Il traverſe l'Euphrate. 6. Eloge de Béliſaire. 7. Coſroez prend la Ville de Callinique. 8. Béliſaire eſt rappelé à Conſtantinople, pour être envoié en Italie.

1. QUAND Coſroez apprit que Béliſaire avoit campé avec toutes ſes Troupes proche d'Europe, il ne voulut pas aller plus avant; mais il lui envoia un de ſes Secrétaires nommé Abandane, qui étoit fort eſtimé pour ſa prudence, ſe plaindre de ce que Iuſtinien n'avoit point envoié d'Ambaſſadeurs pour traiter de la paix. Il eſt vrai néanmoins que ce n'étoit pas principalement pour faire cette plainte, qu'il l'envoioit; c'étoit pour reconnoître les qualitez du Général, & les forces de l'armée Romaine. Béliſaire en aiant eu avis, choiſit parmi ſes Troupes ſix mille hommes des plus grands & des mieux-faits, & les envoia faire ſemblant de chaſſer aſſez loin du Camp. Il commanda auſſi à Diogéne, Capitaine des Gardes, & à Adolius, fils d'Acace l'Arménien, qui étoit Valet de Chambre de l'Empereur, les Romains appelent Lilenciaire, celui qui eſt pourvû de cette Charge, & qui conduiſoit pour lors une Compagnie d'Arméniens, de paſſer l'Euphrate, d'en parcourir les bords, & de faire

faire enſorte que l'ennemi fût perſuadé, que s'il s'en vouloit retourner, ils ne ſe mettroient en devoir, ni de l'en empêcher, ni de le pourſuivre. Quand Béliſaire ſeut que l'envoié de Coſroez étoit proche, il fit dreſſer une tente de groſſe toile, que l'on appelle un Pavillon, & s'y aſſit, comme il auroit pû faire au milieu d'un deſert, où il vouloit que l'on ſeût, qu'il n'avoit point amené de bagage. Pour ce qui eſt de ſes Soldats, voici de quelle ſorte il les rangea. Il mit aux deux côtez de ſa Tente les Thraces & les Illyriens, enſuite les Goths & les Eruliens, & derriére les Maures & les Vandales. Ils occupoient un grand eſpace, a-cauſe qu'ils ne demeuroient pas debout en une même-place, mais qu'ils étoient éloignez les uns des autres, ſe promenant négligeamment, & regardant l'Envoié avec quelque ſorte de mépris. Pas un n'avoit de chemiſette, mais une ſimple chemiſe & un calçon de toile. Pour armes, l'un avoit une épée, l'autre une hache, & un autre des flêches. Il paroiſſoit qu'ils ne ſongeoient tous qu'à ſe divertir.

2. Lors qu'Abandane fut arrivé devant Béliſaire, il lui dit, que Coſroez avoit ſujet de ſe plaindre, de ce que Ceſar, c'eſt ainſi que les Perſes appelent le Roi des Romains, ne lui avoit point envoié d'Ambaſſadeurs comme il lui avoit promis, & que cela l'avoit obligé d'entrer ſur ſes terres. Béliſaire, ſans s'étonner ni de la proximité du Camp des ennemis, ni du diſcours du Barbare, lui répondit fiérement: *On n'a pas accoûtumé d'en uſer parmi les hommes raiſonnables, comme Coſroez a fait, quand il s'eſt émû quelque différend entre des voiſins, celui qui a été offenſé demande réparation, & ſi celui qui la doit la refuſe, alors on a recours aux armes. Lui au contraire commence par faire la guerre, & puis il propoſe une conférence pour la paix.* Béliſaire n'en dit pas davantage, & donna congé à cét Envoié.

3. Dés qu'il fut retourné, il conſeilla à Coſroez de ſe retirer, l'aſſurant que jamais il n'avoit vû de Capitaine ſi généreux & ſi prudent, ni de Soldats ſi fiers & ſi réſolus. Que ſur tout il avoit admiré leur bon-ordre & leur bonne-mine. Il lui repreſenta, que lui & Béliſaire ne couroient pas une même-fortune; parce que quand il remporteroit la victoire, il ne la remportetoit que ſur un ſujet de Juſtinien; au lieu que s'il étoit vaincu, ce ſeroit un affront ſenſible à ſa Majeſté & à toute la Nation. D'ailleurs, que les Romains ne manqueroient pas de Places aprés leur défaite; & que ſi au contraire les Perſes avoient du deſavantage, ils n'auroient point de lieu pour ſe ſauver, & qu'aucun n'échaperoit pour en porter la nouvelle en leur païs.

4, Coſroez touché de ces raiſons ſouhaitoit de s'en retourner, mais il trouvoit que les moiens en étoient extrémement difficiles. Il ſavoit qu'il ne lui étoit pas poſſible de prendre le même chemin par où il étoit venu, parce qu'il avoit été entiérement ruïné. Il croioit dailleurs, que les Romains gardoient les paſſages de l'Euphrate. Enfin aprés avoir été long-tems agité de diverſes penſées ſur ce ſujet, il réſolut de ſe faire jour au milieu des ennemis, & de s'ouvrir un chemin par les armes, à travers une contrée fertile en toutes ſortes de biens. Béliſaire ſavoit bien que cent mille hommes n'étoient pas capables d'empêcher Coſroez de paſſer l'Euphrate, parce qu'il eſt guéable en divers endroits, & qu'il n'avoit qu'une poignée de gens à oppoſer à une armée tres-nombreuſe. Il manda donc à Diogéne & à Adolius, de s'éloigner des bords de ce fleuve, & de mettre Coſroez en peine, en lui cachant leur deſſein. Pour lui il ne ſouhaitoit rien tant, que d'apprendre qu'il ſe fût retiré, afin de n'être point obligé d'en venir à une bataille contre une puiſſante armée avec tres peu de Troupes, auſquelles le ſeul nom des ennemis imprimoit de la terreur.

5. Coſ-

5. Coſroez aiant bâti un pont avec une extréme diligence, fit traverſer l'Euphrate à toutes ſes Troupes. Les Perſes ne ſont jamais arrétez dans leurs voiages par les riviéres, a-cauſe qu'ils portent des inſtrumens avec leſquels ils conſtruiſent des ponts en fort peu de tems. Quand il fut de l'autre côté du fleuve, il envoia dire à Béliſaire, que ce n'étoit que pour obliger les Romains qu'il ſe retiroit; qu'il attendoit leurs Ambaſſadeurs, & qu'il étoit juſte qu'ils les envoiaſſent au plûtôt. Béliſaire traverſa auſſi l'Euphrate, & envoia faire compliment à Coſroez ſur ſa retraite; l'aſſurer que bientôt on lui envoieroit des Ambaſſadeurs, pour conférer touchant les conditions de la paix, & le ſupplier de ne point faire de dégât ſur les terres des Romains, mais d'y paſſer comme par les terres de ſes alliez. Coſroez répondit favorablement à ces demandes, & promit de ſatisfaire à toutes, pourvû qu'on lui donnât une perſonue de marque en ôtage. Auſſi-tôt que Béliſaire fut arrivé à Edeſſe, il lui envoia en ôtage Iean, fils de Baſile, qui étoit un des plus conſidérables de la Ville, par ſa naiſſance & par ſes richeſſes. Mais il n'y alla qu'à regret.

6. Béliſaire aquit une merveilleuſe réputation par cette action, qui ne paroiſſoit pas moins glorieuſe, que d'avoir mené Gélimer & Vitigis captifs à Conſtantinople. En-effet, quelle plus grande loüange peut-on donner à un Capitaine, que de dire, qu'en un tems où les Romains n'oſoient ſortir de leurs garniſons, & où une formidable armée faiſoit le dégât ſur leurs terres, il ſoit accouru de Conſtantinople, pour s'oppoſer avec peu de gens à la puiſſance d'un Roi de Perſe, & que ce Roi redoutant ſa fortune ou ſa vertu, ou au moins ſurpris par ſon adreſſe, ſe ſoit retiré, & ait emprunté le nom de la Paix, pour couvrir la honte de ſa retraite?

7. Coſroez aiant trouvé la Ville de Callinique hors d'état de ſe défendre, la prit, ſans ſe ſouvenir de toutes les promeſſes qu'il venoit de faire. Comme les mu-

 railles

railles tomboient en ruïne, & que les Romains en réparoient de tems en tems quelques endroits, ils en avoient alors abatu une partie, qui n'avoit pas été relevée. Au premier bruit de l'approche des ennemis, les riches avoient ſerré dans les Châteaux d'alentour ce qu'ils avoient de meilleur. Les pauvres ſeulement y étoient demeurez avec une multitude prodigieuſe de Païſans, qui y étoient accourus de toutes parts. Coſroez les emmena tous priſonniers, raſa la Place, reçût Iean en ôtage, & s'en retourna en Perſe.

8. Alors les Arméniens, qui étoient paſſez dans le parti des Perſes, repaſſérent à celui des Romains, où ils furent reçus dans Conſtantinople, ſoûs la foi publique. Voilà ce qui ſe paſſa dans la troiſiéme expédition de Coſroez. Juſtinien rappela Béliſaire, pour le renvoier en Italie, où les affaires étoient en mauvais état.

CHAPITRE XXII.

1. Volonté de Dieu cauſe de la maladie contagieuſe. 2. Son commencement, & ſon progrés. 3. Quelques-uns en ſont frapez à Conſtantinople, aprés en avoir eu des préſages, & d'autres ſans en avoir eu. 4. Divers Symptomes. 5. Incertitude des Médecins.

1. IL y eut en ces tems-là une maladie contagieuſe, qui enleva une grande partie du genre humain. Elle fut attribuée au Ciel, & aux Aſtres par certains eſprits préſomptueux, qui étoient accoûtumez à inventer des opinions extravagantes & monſtrueuſes, & qui ſavoient bien eux-mêmes, qu'ils ne diſoient rien de ſolide, & qu'ils ne cherchoient qu'à tromper les ſimples. Il eſt aſſurément difficile de ſe perſuader, & encore plus de perſuader aux autres, qu'il y ait eu d'autre cauſe de ce mal, que la volonté de Dieu. Il ne s'atta-

ſ'attacha pas à une partie de la terre, à un genre de perſonnes, à une ſaiſon de l'année; ſi cela eût été, on auroit peut-être trouvé dans une de ces circonſtances, des raiſons vrai-ſemblables de ſon exiſtence. Mais il embraſſa tout le monde, il confondit toutes les conditions, & il n'épargna ni âge, ni ſéxe. Quelques différences qu'il y eut entre les hommes, ſoit par l'éloignement de leurs demeures, ou par la diverſité de leurs coûtumes, ou par l'antipathie de leurs inclinations, elles étoient inutiles pour les diſtinguer dans cette maladie, qui les égaloit tous par le traitement qu'elle leur faiſoit. Les uns en étoient attaquez en Eté, les autres en Hiver, & les autres en une autre ſaiſon. Que les Sophiſtes, & ceux qui font profeſſion de connoître les Météores, en diſcourent comme il leur plaira; pour moi, je me contente de repreſenter fidélement quel a été ſon commencement, ſon progrés, & ſa fin.

2. Elle commença par les Egyptiens de Péluſe. Delà elle ſe partagea, & alla, d'un côté vers Aléxandrie, & de l'autre dans la Paleſtine. Enſuite avançant toûjours, & avec une démarche réglée, elle courut toute la terre. Elle ſembloit garder une meſure égale, & s'arréter un certain tems en chaque païs. Elle s'étendit juſqu'aux Nations les plus éloignées, & il n'y eut point de coin, pour reculé qu'il pût être, où elle ne portât ſa corruption. Elle n'en exemta ni Iſle, ni Montagne, ni Caverne. S'il y avoit quelque endroit où elle n'avoit point paſſé, ou bien qu'elle n'y eût paſſé que légérement, elle y revint ſans toucher aux lieux d'alentour, & elle s'y arréta juſqu'à ce qu'elle y eût cauſé autant de morts & de funérailles, que dans les autres. Elle commençoit toûjours par les contrées maritimes, d'où elle ſe répandoit ſur celles qui étoient loin de la mer.

3. J'étois à Conſtantinople, lorſqu'elle y vint. C'étoit au milieu du Prin-tems de la ſeconde année qu'elle y exerça ſa fureur. Voici comment elle y arriva.

riva. Elle étoit précédée de phantômes revétus de diverſes formes. Ceux à qui ces phantômes aparoiſſoient, s'imaginoient en étre frappez en quelque partie de leur corps, & en même-tems ils étoient frappez de la maladie. Il y en avoit qui tâchoient de s'en délivrer, en prononçant les plus ſaints noms qu'il y ait dans la Religion, ou en faiſant quelque cérémonie. Mais cela ne leur ſervoit de rien; car ceux-même qui ſe refugioient dans les Egliſes, y trouvoient la mort. Il y en avoit qui s'enfermoient dans leurs maiſons, & qui ne répondoient point à la voix de leurs meilleurs amis, s'imaginant que c'étoient des diables qui les appeloient, & ils laiſſoient plûtôt rompre leurs portes que de les ouvrir. Quelques-uns n'étoient pas attaquez de la peſte de cette maniére, mais cela leur arrivoit en ſonge, & ils penſoient entendre une voix, qui les contoit au nombre des morts. D'autres ſentoient le mal, ſans en avoir eu de préſage, ni dans le ſommeil, ni hors du ſommeil. C'étoit ou en s'éveillant, ou en ſe promenant, ou en quelque autre occupation, qu'ils s'appercevoient d'avoir la fiévre. Ils ne changeoient point de couleur. Ils ne ſentoient point d'inflâmation; & l'accés ſembloit ſi léger, que les Médecins avoient peine à le reconnoître en tâtant le poux, & qu'ils n'y voioient aucune apparence de danger. Cependant ſur le ſoir, ou le lendemain, il paroiſſoit un charbon à la cuiſſe, ou à la hanche, & quelquefois ſoûs l'aiſſelle, ou à l'oreille. Voilà ce qui arrivoit preſqu'à tous ceux qui étoient ſurpris de ce mal.

4. Ie ne ſaurois dire ſi la diverſité des Symptomes procédoit de celle des tempéramens, ou ſi elle n'avoit point d'autre cauſe que la volonté de l'Auteur de la Nature. Les uns étoient accablez d'un aſſoupiſſement tres-profond; les autres étoient emportez d'une phrénéſie tres-furieuſe. Mais les uns & les autres ſouffroient extrémement dans la différence de leur maladie. Ceux qui tomboient dans l'aſſoupiſſement, ou-

oublioient les fonctions les plus ordinaires de la vie, comme s'ils euſſent été dans un ſommeil éternel; tellement qu'ils mouroient de faim, ſi quelque perſonne charitable n'avoit la bonté de leur mettre les alimens dans la bouche. Les phrénétiques n'avoient jamais de repos. Ils étoient toûjours troublez par l'image de la mort; & s'imaginant étre pourſuivis, ils s'enfuïoient, en jettant des cris épouventables. Ceux qui les gardoient avoient une fatigue inſupportable, & n'étoient guéres moins à plaindre que leurs malades. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent en danger de gagner le mal, car perſonne ne le gagna par la fréquentation des malades, & pluſieurs l'eurent ſans les fréquenter. Mais c'eſt qu'ils ſouffroient beaucoup de peine, lorſque les malades ſe rouloient par terre, & qu'ils étoient obligez de les relever, ou qu'il faloit les empêcher de ſe jetter du haut des maiſons, & de ſe précipiter dans l'eau. Ce n'étoit pas auſſi un petit travail, que de leur faire prendre de la nourriture. Car il y en eut qui périrent faute de manger, comme d'autres périrent par leurs chûtes. Ceux qui n'eurent ni aſſoupiſſement, ni phrénéſie, moururent d'une autre maniére. Leur charbon s'éteignoit, & ils étoient enlevez par la violence de la douleur. On peut juger par conjecture que les autres, dont je viens de parler, enduroient le même-mal. Mais peut-étre, qu'ils en avoient perdu le ſentiment, en perdant l'uſage de la raiſon. Les Médecins étonnez de la nouveauté de ces accidens, & ſe doutant que la cauſe principale du mal réſidoit dans les charbons, ſe réſolurent de la découvrir, & en aiant fait l'Anatomie ſur des corps morts, ils y trouvérent en-effet une grande ſource de corruption. Quelques-uns mouroient le jour-même qu'ils étoient frappez, & les autres les jours ſuivans. Il y en avoit à qui il s'élevoit par tout le corps des puſtules noires, de la groſſeur d'un pois; & ceux-là ne paſſoient jamais le jour, & quelquefois ils expiroient à l'heure-même. Il y en eut qui fu-

furent étoufez par une grande abondance de ſang, qui leur ſortit de la bouche.

5. Je puis aſſurer, que les plus fameux Médecins prédirent la mort à des perſonnes qui échapérent, contre toute ſorte d'eſpérance, & qu'ils promirent la guériſon à d'autres, qui moururent bien-tôt aprés, tant ce mal étoit impénétrable à la Science des hommes, & tant il étoit accompagné de circonſtances contraires à la raiſon & à l'apparence. Le bain ſervoit aux uns, & nuiſoit aux autres. Quelques-uns mouroient faute de remédes, & d'autres ſe ſauvoient ſans ce ſecours. Les rémedes produiſoient des effets tout contraires à leur nature; tellement qu'il n'étoit pas moins impoſſible de chaſſer la maladie, lorſqu'elle étoit venue, que de l'empêcher de venir. On y tomboit ſans ſujet, & on s'en relevoit ſans aſſiſtance. Les femmes groſſes, qui étoient atteintes de cette contagion, n'évitoient point la mort; & ſoit qu'elles portaſſent leurs enfans juſqu'au terme ordinaire, ou qu'elles accouchaſſent devant, elles étoient enlevées hors du monde, avec les enfans qu'elles venoient d'y mettre. On dit néanmoins, qu'il y eut trois meres qui ſurvêquirent à leurs enfans, & un enfant qui ſurvêquit à ſa mere. Ceux à qui le charbon croiſſoit, & aboutiſſoit en pus, recouvroient la ſanté; l'expérience aiant fait voir, que c'étoit un ſigne que la plus grande ardeur du mal étoit éteinte. Ceux au contraire, dont le charbon demeuroit toûjours au même état, ſouffroient tous les accidens dont nous venons de parler. Il y en avoit à qui la cuiſſe ſe deſſéchoit; ce qui étoit cauſe qu'il ne ſortoit plus d'humeur du charbon. D'autres en échapérent, à qui il demeura un défaut à la langue, qui les rendit bégues pour toute leur vie.

CHAPI-

CHAPITRE XXIII.

1. Horrible ravage que la peſte fait à Conſtantinople. 2. Soins de Juſtinien, & de Theodore. 3. Fauſſes penitences. 4. Déplorable état de la Ville.

1. CETTE maladie dura quatre mois à Conſtantinople; mais elle n'y fut bien violente que pendant trois mois ſeulement. Elle enlevoit d'abord ſi peu de perſonnes, que le nombre des morts n'en paroiſſoit pas plus grand que de coûtume. Dans la ſuite il en mouroit cinq mille chaque jour, & ſur la fin dix mille, & plus. Chacun prenoit le ſoin au commencement, de la ſépulture de ſes morts, & les mettoit dans des tombeaux étrangers, ſoit en ſecret, & par adreſſe, ou en public, & par force; mais depuis ce ne fut que confuſion. Les Valets ſe trouvérent ſans Maîtres. Les Maîtres furent privez, ou par la maladie, ou par la mort, du ſervice de leurs Valets. Les maiſons furent deſolées, & les corps demeurérent pluſieurs jours ſans ſépulture.

2. L'Empereur fit ſon poſſible pour arrêter le cours de ce mal. Il donna de l'argent à Theodore pour le diſtribuer, & lui aſſigna des Soldats pour y ſervir ſoûs lui. La fonction de ſa Charge étoit de preſenter au Prince les Requêtes des particuliers, & de leur en dire la réponſe. Les Romains donnent à cét Officier, le nom de Référandaire. Ceux dont les maiſons n'étoient pas entiérement deſertes, prenoient le ſoin des funérailles de leurs proches. Theodore emploia l'argent de l'Empereur, & même une partie du ſien à faire enterrer les pauvres. Quand tous les tombeaux furent remplis, on creuſa des foſſes le long des murailles de la Ville; & quand toutes ces places furent occupées,

cupées, les Foſſoieurs découvrirent les Tours pour y entaſſer des corps, & aprés ils les recouvrirent. La puanteur qui ſortoit de ce monſtrueux amas de corruption, étoit auſſi inſupportable que la contagion l'avoit été; ſur tout lorſque le vent en chaſſoit l'odeur dans les places publiques, & dans les maiſons particuliéres. Il n'y avoit alors aucune cérémonie dans les Enterremens, & l'on n'y obſervoit ni la ſolennité du chant, ni le reſte de la pompe. On ſe contentoit de porter les morts ſur les épaules dans le quartier de la Ville, qui eſt le plus proche de la mer, & de les charger ſur des Vaiſſeaux pour les enlever. Ceux du peuple, qui avoient été autrefois de différentes factions, quittérent leur haine, & ſe réünirent pour rendre conjointement les derniers devoirs à des perſonnes qui leur avoient été inconnuës durant leur vie.

3. Ceux qui auparavant s'étoient abandonnez à la débauche, s'adonnoient alors à la piété. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent perdu en un inſtant l'habitude de l'incontinence, & qu'ils euſſent aquis celle de la vertu. L'on ne ſe délivre pas, ſans un ſecours tout extraordinaire du Ciel, des mauvaiſes qualitez que la nature a miſes dans le fond de nôtre ame, & qu'une longue accoûtumance y a gravées profondément. Mais c'eſt que la veuë de tant d'accidens funeſtes, & la ménace d'une mort prochaine, les obligeoit à paroître plus retenus. En-effet, lorſqu'ils crûrent que le danger étoit paſſé, & que leurs forces furent rétablies, ils changérent une ſeconde-fois de mœurs, & retournérent aux déréglemens qu'ils avoient quittez. L'excez des deſordres où ils ſe proſtituoient avec la derniére licence, pouvoit faire dire avec raiſon, que cette maladie, ſoit par hazard ou par choix, avoit enlevé les plus gens de bien, & épargné les plus coûpables. Mais cette remarque ſera faite en un autre endroit.

4. On ne voioit perſonne dans les places publiques de Conſtantinople, durant cette déplorable affliction. Ceux qui ſe portoient bien demeuroient dans leurs

leurs maiſons, pour y aſſiſter les malades, ou pour y pleurer les morts. Que ſi quelqu'un paroiſſoit dans les ruës, ce n'étoit que pour enterrer des corps. Il n'y avoit plus de commerce, plus d'affaires, plus d'exercice des Arts. Cette ceſſation générale fit venir la famine dans une Ville, où l'abondance étoit ordinaire & continuelle. Il étoit ſi difficile d'y avoir du pain, que pluſieurs moururent faute de manger. Enfin l'on ne voioit perſonne porter la robe, ſur tout durant la maladie de l'Empereur, qui fut attaqué d'un charbon. Les hommes de la qualité la plus relevée ſe contentoient de ſe couvrir d'un petit manteau, au milieu de la Capitale de l'Empire. Voilà les deſordres que produiſit la maladie contagieuſe dans Conſtantinople, & dans les autres Païs de l'obéïſſance des Romains. Elle infecta auſſi les Perſes, & d'autres Barbares.

CHAPITRE XXIV.

1. *Célébre Pyrée des Perſes, dans le Païs d'Ardabigane* 2. *Envoyez de Coſroez le trahiſſent.* 3 *Juſtinien commande de faire irruption ſur les terres des Perſes.* 4. *On aſſemble les Troupes.*

1. COSROEZ étoit paſſé de l'Aſſyrie dans un Païs appelé Ardabigane, d'où il avoit deſſein, en traverſant la Perſarménie, d'entrer ſur les terres de l'Empire. Dans ce Païs eſt un célébre Pyrée, que les Perſes adorent comme le plus grand de leurs Dieux. Les Mages y conſervant toûjours du feu, y offrent des Sacrifices, & y conſultent l'Oracle. C'eſt le même feu que les Romains revéroient ſous le nom de Veſta. Un Envoié de Conſtantinople vint dire en cét endroit à Coſroez, que Conſtantien & Sergius arriveroient dans peu de jours en qualité d'Ambaſſadeurs, pour traiter des articles de la paix. Ils étoient tous deux intelligens

&

& éloquens. Conſtantien étoit d'Illyrie, & Sergius d'Edeſſe.

2. Coſroez les attendoit; mais leur voiage aiant été retardé par une indiſpoſition ſurvenuë à Conſtantien, la maladie contagieuſe commença à affliger les Perſes. Cela fut cauſe que Nabéde, qui commandoit alors les Troupes de la Perſarménie, envoia par l'ordre de Coſroez Endubius, Evêque des Chrétiens, vers Valérien, Gouverneur de l'Arménie, pour ſe plaindre de la longueur des Ambaſſadeurs, & pour ſolliciter les Romains de faire la paix. Quand il fut arrivé avec ſon frere dans l'Arménie, & qu'il fut en preſence de Valérien, il l'aſſura qu'il ſouhaitoit de ſervir les Romains, en conſidération de la Religion; qu'il avoit du crédit auprés de Coſroez, & que ſi l'on lui envoioit des Ambaſſadeurs, on ne trouveroit point d'obſtacles à la paix. Voilà ce que dit l'Evêque; mais ſon frere entretint Valérien en particulier, lui repreſenta le mauvais état des affaires du Roi de Perſe; que ſon fils méditoit des deſſeins de revolte; & que la peſte commençoit à infecter ſon armée. Que c'étoit-là les ſeules & veritables raiſons, pour leſquelles il témoignoit deſirer terminer les différens par une conférence. Aprés que Valérien eut appris toutes ces choſes, il donna congé à l'Evêque, & lui promit que les Ambaſſadeurs iroient bientôt trouver Coſroez.

3. Il n'eut pas ſi-tôt mandé ce qu'il ſavoit, à Juſtinien, que ce Prince ravi d'une ſi bonne nouvelle, lui envoia ordre de faire inceſſamment, avec Martin, & les autres Chefs, irruption ſur les terres des ennemis, bien qu'il ne ſeut pas s'il y avoit des Troupes qui gardaſſent la frontiére. Quand les gens de Commandement eurent reçû cét ordre, ils réünirent toutes leurs forces, & entrérent dans l'Arménie. Coſroez craignant d'étre frappé de la maladie contagieuſe, avoit mené ſon armée dans l'Aſſyrie, qui juſqu'alors en avoit été exemte.

4. Valérien s'étoit campé avec ſes Troupes proche de

de Theodoſiopolis. Narſez qui commandoit les Arméniens & les Eruliens s'étoit joint à lui. Martin Capitaine des Troupes de l'Orient, étoit arrivé au Fort de Citharíſe, où il s'étoit campé avec Iſdigére & Theoctiſte. Ce Fort eſt à quatre journées de Theodoſiopolis. Pierre, Adolius, & quelques autres Chefs y arrivérent peu de tems aprés. Iſac frere de Narſez conduiſoit les Troupes de ce païs-là. Philimuth & Verus allérent dans la Chorſianine avec les Eruliens qu'ils commandoient, & ils s'arrêtérent tout proche de Martin. Juſte, neveu de Juſtinien, Péranius, Jean, fils de Nicolas, Domentiole, & Jean ſurnommé le Mangeur, s'étoient campez auprés du Fort de Phyſon, qui eſt bâti ſur les limites de Martyropolis. Voilà de quelle maniére s'étoient campez tous les Commandans, & toutes les Troupes Romaines, qui faiſoient environ trente mille hommes. Elles n'étoient pas jointes enſemble pour ne faire qu'un corps d'armée, mais les Chefs s'aſſembloient pour conférer touchant l'irruption qu'ils vouloient faire. Pierre, ſans avoir communiqué avec qui que ce fût, mena fort bruſquement ſes Troupes ſur les terres de l'ennemi. Philimuth & Verus en aiant eu avis le lendemain, le ſuivirent incontinent. Martin & Valérien y entrérent pareillement, & ils ſe joignirent tous, à la reſerve de Iuſte, qui, comme nous avons dit, s'étoit campé loin des autres. Il ne laiſſa pas néanmoins d'entrer dans un champ appartenant aux Perſes, lequel étoit vis à vis de ſon camp. Il ne pût cependant atteindre les autres, qui tous enſemble marchoient vers Dubio, ſans piller les lieux par où ils paſſoient.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

1. *Deſcription de la contrée de Dubio.* 2. *L'Evêque de cette contrée, appelé Evêque Catholique, à cauſe qu'il y eſt ſeul.* 3. *Extréme deſordre de l'armée des Romains.* 4. *Suivi d'une entiére défaite.*

1. DVBIO eſt une contrée, qui non ſeulement eſt tres-fertile, mais auſſi tres-commode, à-cauſe de la bonté de l'air & de l'eau. Elle eſt éloignée de huit journées de Theodoſiopolis. Elle contient de belles plaines, & un grand nombre de Bourgs bâtis les uns proche des autres, fort peuplez, & habitez par de riches Marchands. On y porte quantité de marchandiſes des Indes, de l'Ibérie, de pluſieurs Provinces de la Perſe, & de quelques-unes de l'Empire.

2. On donne à l'Evêque le titre de Catholique, parce qu'il conduit ſeul tous les peuples de ce païs-là. Il y a à ſix-vingts ſtades de Dubio, du côté de main droite, une montagne fort élevée & fort roide, dans une des embouchûres de laquelle eſt un Bourg nommé Anglon, où Nabéde ſe retira, a-cauſe de l'avantage de l'aſſiette, à la premiére nouvelle qu'il ouït de la venuë des ennemis. Le Bourg eſt bâti au bas de la montagne, mais la Citadelle, qui porte le même nom eſt ſur le roc. Nabéde mit des pierres & des chariots au travers du chemin, pour le rendre encore moins aiſé qu'il ne l'étoit naturellement. Il creuſa auſſi un large foſſé, & plaça ſes Troupes derriére. Elles montoient à quatre mille hommes. Il avoit outre cela poſé des embuſcades dans des maiſons ſur les avenuës.

3. Les choſes étant ainſi diſpoſées, les Romains arrivérent à une journée d'Anglon, où ils prirent un Eſpion des ennemis, à qui ils demandérent où étoit Nabéde? Il répondit qu'il s'étoit retiré à Anglon avec ſes Troupes. Ce que Narſez n'eut pas plûtôt entendu, qu'il commença à reprocher aux autres Chefs leur pareſſe. Ils s'accuſérent tous réciproquement d'une trop grande lenteur. Enfin ils quittérent d'un commun avis le deſſein de s'expoſer au péril d'une bataille, & ne ſongérent qu'au pillage. Ils marchérent ſans Chef, ſans ordre, ſans mot du guet, ſans être diviſez par Eſcadrons, & par Bataillons. Les Soldats ſe mêlérent confuſément avec les goujats, comme s'il n'eût été queſtion que de ſe charger de butin. Quand ils furent proche d'Anglon, ils envoiérent des Eſpions, qui leur rapportérent que les ennemis étoient déja tout rangez, & tout prêts à donner bataille. Les gens de Commandement furent ſurpris d'une nouvelle ſi peu attenduë; mais toutefois, comme ils étoient à la tête d'une armée nombreuſe, ils eurent honte de reculer. Ils ſe ſéparérent donc en trois. Pierre prit l'aile-droite, Valérien l'aile-gauche, & Martin ſe plaça dans le milieu avec le corps de bataille. Quand ils furent en preſence des ennemis, ils s'arrêtérent, dautant qu'ils n'avoient pû ſe bien diſpoſer, a-cauſe de l'inégalité du terrain, qui étoit haut & bas, & a-cauſe de la précipitation, dont la rencontre inopinée des ennemis les avoit obligez d'uſer. Pour ce qui eſt des Barbares, ils ſerroient leurs rangs, & demeuroient en repos, ſuivant l'ordre que leur en avoit donné Nabéde, qui vouloit bien qu'ils repouſſaſſent vigoureuſement les Romains, mais non pas qu'ils les attaquaſſent.

4. Les Eruliens commandez par Narſez, en vinrent les premiers aux mains avec les Perſes, qui étoient vis à vis d'eux. Ils rompirent leurs rangs, & les mirent en fuïte. Les Barbares ſe ſauvérent dans le Fort, mais en ſe ſauvant ils s'incommodérent les uns les autres, acauſe que les chemins étoient étroits & rompus. Narſez ſecondé par les Romains, pourſuivoit vivement les fuïars. En même-tems les Barbares ſortirent des endroits où ils avoient été poſez en embuſcade. Ils chargérent

gérent rudement les Eruliens, bleſſérent Narſez à l'œil, d'une bleſſure ſi dangereuſe, que ſon frere fut obligé de l'enlever du combat, & qu'il en mourut peu de jours aprés. Lorſque Nabéde vit les Romains en deſordre, il fondit ſur eux avec toutes ſes forces; & comme il tiroit dans un lieu étroit ſur une multitude fort ſerrée, il en tuoit un grand nombre, & ſur tout des Eruliens, qui, ſelon leur coûtume, n'avoient point d'armes défenſives. En-effet ils ne ſe couvrent ni de caſques, ni de cuiraſſes, mais ſeulement d'un bouclier & d'une caſaque, qui leur ſert comme d'une ceinture. Les Eſclaves combatent ſans bouclier, & il faut qu'ils aient donné des preuves de leur valeur, avant qu'ils obtiennent de leur Maître la permiſſion d'en porter. Voilà ce qui regarde les Eruliens. Les Romains prirent honteuſement la fuïte, & ne furent retenus par aucune conſidération d'honneur ou de gloire. Les Perſes appréhendant que la déroute ne fût diſſimulée, & qu'il n'y eût quelque piége caché, ne les pourſuivirent que dans les paſſages étroits, & ne voulurent pas hazarder de combattre en raſe campagne contre une armée ſi nombreuſe. Cependant les Romains, & ſur tout les Chefs, s'imaginant avoir les Perſes à leurs trouſſes, s'enfuïoient avec la derniére précipitation, & pouſſoient leurs chevaux à outrance. Ils étoient ſi hâtez de ſe ſauver, que pour être plus légers, ils jettoient leurs armes. Leur eſpérance n'étoit plus dans le courage, elle n'étoit que dans la diligence de la retraite. Elle fut telle cette diligence, que pas un des chevaux n'en réchapa. La perte des Romains fut extréme, & je ne ſai ſi jamais ils en reçûrent de pareille. Pluſieurs furent tuez ſur la place. Il y en eut encore davantage qui furent emmenez priſonniers; & les Perſes trouvérent une telle quantité d'armes & de bêtes, qu'ils en furent enrichis pour long-tems. Comme Adolius fuïoit, il reçût auprés d'un Fort de la Perſarménie un coup de pierre, dont il mourut. Juſte & Peranius entrérent dans

dans le Païs de Tauraneſe, où ils firent du dégât, & s'en revinrent.

CHAPITRE XXVI.

1. *Coſroez entre pour une quatriéme fois ſur les terres de l'Empire, & aſſiége la Ville d'Edeſſe. 2. Il demande de l'argent aux Habitans. 3. Il continuë le ſiége, & avance tellement ſes travaux, que les aſſiégez lui envoient un Médecin nommé Eſtienne, pour lui demander la paix. 4. Harangue d'Eſtienne. 5. Réponſe de Coſroez. 6. Fâcheuſe extrémité, & extréme appréhenſion des aſſiégez.*

1. L'ANNÉE ſuivante Coſroez fils de Cavade, entra pour une quatriéme-fois ſur les terres des Romains. Bien qu'il menât ſon armée dans la Meſopotamie, ce n'étoit pour attaquer ni Juſtinien, ni ſes Sujets, c'étoit pour attaquer le Dieu des Chrétiens. Comme il avoit tenté le ſiége d'Edeſſe dans la premiére campagne, & qu'il lui avoit mal-réüſſi, il reſſentoit un cuiſant déplaiſir de cette diſgrace, & ne trouvoit point de meilleur moien de s'en conſoler, que de ſe vanter au milieu de ſon Palais, qu'il feroit de cette Ville une prairie pour paître les bêtes, & qu'il emmeneroit les Habitans priſonniers en Perſe. Quand il fut devant les murailles, il envoia à l'endroit qui répond au Cirque, un parti de Huns qui étoient parmi ſes Troupes, afin d'enlever des moutons; les Bergers qui les gardoient ſe fiant à la ſituation du lieu, qui eſt extrémement roide, ne penſoient pas que les ennemis ſeroient ſi hardis que d'y monter. Ils y montérent néanmoins; & comme ils vouloient emmener les troupeaux, les Bergers s'y oppoſérent courageuſement. Les Perſes accoururent d'un côté au ſecours des Huns, & les ſoldats de la Garniſon firent de l'autre une ſortie

avec les Habitans. Pendant qu'ils en étoient aux mains, le troupeau pour lequel ils combattoient, retourna de lui-même aux Bergers. Il y avoit parmi les Huns un certain ſoldat, qui ſe ſignaloit ſur tous les autres, & qui incommodoit notablement les Romains. Ce ſoldat fut bleſſé au genou-droit d'un coup de pierre, lancé avec la fronde, dont il tomba de ſon cheval à la renverſe. Sa chûte releva le courage aux Romains. Le combat dura depuis le matin juſqu'à midi, qui fut l'heure à laquelle l'un & l'autre parti s'attribuant la victoire, ſe retira. Les Romains rentrérent dans la Ville, & les Barbares s'allérent camper à ſept ſtades de-là.

2. Alors Coſroez, ſoit qu'il eût eu quelque fâcheux ſonge, ou qu'il appréhendât la honte d'avoir levé par deux-fois le ſiége de devant cette Ville, réſolut de ſe retirer, pourvu qu'on lui paiât une grande ſomme d'argent. Le lendemain Paul qui étoit ſon Trûchement, alla dire aux Habitans, qu'il deſiroit conférer avec eux. Ils envoiérent à l'heure-même quatre des plus conſidérables de la Ville. Zabergane alla audevant d'eux par l'ordre de Coſroez; & uſant de ménaces, afin de les épouvanter, il leur demanda fiérement, lequel ils aimoient le mieux de la paix, ou de la guerre? Quand ils eurent répondu, qu'ils aimoient mieux la paix; il repartit, qu'il faloit donc qu'ils l'achétaſſent. Ils repliquérent, qu'ils étoient prêts de donner ce qu'ils avoient offert aprés le ſac d'Antioche. Zabergane les quitta en raillant, & en les avertiſſant de ſonger à la conſervation de leur Ville. Un peu aprés Coſroez les envoia quérir, & leur raconta de quelle maniére il avoit réduit diverſes Places ſoûs ſon obéïſſance, les ménaça de les traiter avec plus de rigueur qu'il n'avoit fait tous les autres, s'ils ne lui apportoient tout l'argent qui étoit dans l'enceinte de leurs murailles, ajoutant que c'étoit l'unique moien d'obtenir la levée du ſiége. Les Ambaſſadeurs lui dirent qu'ils étoient d'accord d'achéter la paix, pourvu qu'il ne la mît

mît pas à un prix, qu'il leur fût impoſſible de paier. Que l'on ne ſait l'évenement des combats qu'aprés qu'ils ſont terminez, & qu'ordinairement ils ſont mis au nombre des choſes douteuſes, par ceux qui ſe mêlent de faire la guerre. Ce Prince irrité de la liberté de leur réponſe, les congédia.

3. Le huitiéme jour du ſiége, il s'aviſa d'élever à force d'hommes une plate-forme, pour battre les murailles, & de faire ce travail hors de la portée du trait. Il fit pour cela couper une grande quantité d'arbres qu'il mit en quarré, & qu'il fit couvrir de terre & de pierres. Comme il ſouhaitoit d'avancer promtement l'ouvrage, il ne faiſoit point tailler les pierres, mais il les emploioit telles qu'elles ſortoient de la carriére. Il mêloit du bois avec les pierres, afin que l'édifice fût mieux lié, & plus ſolide. Pierre, Chef des Romains, qui avec Martin & Peranius gardoit le côté de la muraille, qui étoit à l'oppoſite de ce travail, dépêcha une troupe de Huns, qui allérent charger à l'improviſte les ouvriers, & en tuérent un grand nombre. Un ſeul ſoldat de la Garde, nommé Argec, en tua dix ſept. Depuis ce jour-là les Barbares firent ſi bonne garde, qu'il ne fut plus poſſible d'attaquer les ouvriers. Lorſque l'ouvrage fut ſi avancé, que ceux qui y travailloient ſe trouvérent à la portée du trait, les aſſiégez les accablérent d'une telle quantité de flêches & de pierres, que pour s'en garentir, ils furent obligez de tendre au devant de l'ouvrage des toits faits de poil de bouc, leſquels on apelle des cilices, & qui étoient d'une juſte hauteur & épaiſſeur. Par ce moien ceux qui remuoient la terre furent à couvert. Alors les Romains ſaiſis de crainte, envoiérent des Ambaſſadeurs vers Coſroez, & avec eux Eſtienne, Médecin célébre; qui aiant autre-fois guéri Cavade, fils de Péroze, en reçût une magnifique récompenſe. Quand il fut venu avec les autres devant Coſroez, il lui dit.

4. *Toute l'Antiquité convient que l'humanité eſt le caractére d'un bon Prince. Les autres grandes qualitez vous appartien-*

nent à juſte titre. Vous avez livré des batailles ; vous avez défait des ennemis ; vous avez réduit des Places ; mais vous n'avez pas encore aquis la réputation d'être d'un naturel doux & bien-faiſant. Il n'y a point de Ville au monde, qui ait autant de ſujet que celle d'Edeſſe, d'eſpérer de vous un favorable traitement. Je lui ſuis redevable de ma naiſſance, moi qui ai pris le ſoin de vôtre éducation, & qui ne ſachant rien de l'avenir, ai conſeillé au Roi, vôtre pere de vous choiſir pour ſon ſucceſſeur. Ainſi j'ai procuré la ruine de ma patrie, en vous procurant l'Empire. Voilà comment les hommes ſont ſouvent les auteurs de leurs infortunes. Que s'il vous reſte quelque ſentiment de ce bien-fait, l'unique récompenſe que j'en demande, eſt que vous n'exerciez pas contre nous les dernieres rigueurs.

5. Coſroez répondit à Eſtienne ; *Qu'il ne leveroit point le ſiége, ſi l'on ne lui livroit Pierre & Perauius, qui aiant été autrefois les eſclaves de ſon pere, n'avoient pas laiſſé d'être ſi hardis, que de prendre les armes contre lui. Que ſi les Habitans trouvoient cette condition trop rude, il leur en donnoit deux autres à leur choix ; ou de paier cinquante mille marcs d'argent, ou de ſouffrir que les gens qu'il envoieroit priſſent tout l'or & l'argent qu'ils trouveroient, à la charge néanmoins de ne point toucher aux autres biens.* Voilà la réponſe que Coſroez fit, dans l'eſpérance de réduire bien-tôt la Place. Les Ambaſſadeurs qui voioient que les conditions que ce Prince leur propoſoit, étoient impoſſibles, s'en retournérent fort affligez. Mais quand ils les propoſérent aux Habitans, ils les mirent au deſeſpoir.

6. Cependant l'ouvrage s'élevoit ; de ſorte que les Romains ne ſachant que faire, renvoiérent leurs Ambaſſadeurs, qui étant entrez dans le camp, & aiant dit, qu'ils venoient renouveller les priéres qu'ils avoient déja faites, ne reçûrent point de réponſe, & furent chaſſez avec outrage. D'abord les Romains entreprirent d'élever la muraille, qui étoit vis à vis de la plate-forme, mais la hauteur où étoit l'ouvrage des aſſiégeans leur fit abandonner cette entrepriſe. Ils donnérent donc pouvoir à Martin de traiter de l'accommodement, en la maniére qu'il le jugeroit à propos.

pos. Il alla auſſi-tôt proche du camp des ennemis conférer avec quelques-uns de leurs Chefs, qui, en ſe raillant, lui dirent que leur Prince ſouhaitoit ſincérement la paix ; mais que Juſtinien étoit dans une obſtination invincible pour la guerre. Que Béliſaire avoit eu aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de Coſroez, pour lui perſuader de ſe retirer du païs des Romains, & d'aller attendre dans ſes Etats les Ambaſſadeurs que l'on prométoit de lui envoier pour arrêter les Articles ; mais qu'encore qu'il ſurpaſſât Martin en crédit auſſi bien qu'en dignité, il n'avoit pû faire exécuter ce qu'il avoit promis, a-cauſe de l'ardeur demeſurée avec laquelle l'Empereur vouloit la guerre.

CHAPITRE XXVII.

1. Les aſſiégez miment la plate-forme. 2. Les Perſes font deux attaques, & ſont deux-fois repouſſez. 3. Pourparler de paix, ſans aucun fruit. 4. Furieux aſſaut. 5. Conférence ſuivie d'un accord.

1. CEPENDANT les Romains s'aviſérent de faire une mine ſoûs la plate-forme des aſſiégeans, & ils commandérent aux Mineurs de creuſer juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſoûs le milieu, afin d'y mettre enſuite le feu. L'ouvrage étant preſque achevé, les Perſes en eurent de la défiance a-cauſe du bruit qu'ils entendirent, & ils creuſérent en même-tems les flancs de leur plate-forme, afin de ſurprendre les Mineurs des Romains. Mais quand ils s'aperçûrent du deſſein des Perſes, ils jettérent quantité de terre, pour remplir les creux qui reſtoient à remplir, & ſe retirérent. Ils firent néanmoins une chambre ſoûs l'endroit de la plate-forme, qui approchoit le plus prés de leurs murailles, qu'ils remplirent d'un bois fort ſec, & qui avoit été froté d'huile, de ſoufre & de bitume, afin qu'il

qu'il fût plus aiſé à enflâmer. Cependant les Chefs de l'armée des Perſes conféroient avec Martin, & lui répétoient ſouvent les mêmes choſes que j'ai rapportées, feignant toûjours d'avoir inclination pour la paix : mais quand leur plate-forme fut achevée, & qu'elle fut élevée à une hauteur, qui ſurpaſſoit de beaucoup celle des murailles, ils le renvoiérent, & lui témoignérent ouvertement qu'ils ne ſongeoient qu'à la guerre. Cette derniére réſolution des Perſes fut cauſe, que les Romains mirent le feu au bois qu'ils avoient préparé. Mais lorſque tout ce bois fut conſumé, il ne ſe trouva qu'une partie de l'ouvrage endommagée, de ſorte que les aſſiégez étoient obligez d'apporter inceſſamment d'autre bois pour entretenir l'embraſement. Enfin quand le feu eût pénétré toute l'étenduë de la plate-forme, l'on en vit ſortir de la fumée durant la nuit. Les Romains qui ſouhaitoient toûjours d'ôter aux Perſes la connoiſſance de la mine, uſérent de cette adreſſe, de jetter ſur la plate-forme quantité de traits enflâmez, & d'autres feux d'artifice, dans le deſſein de faire croire que c'étoit ce qui faiſoit la fumée. Les Perſes qui le crûrent en-effet, firent leur poſſible pour les éteindre. Et le mal croiſſant toûjours, ils accoururent en grand nombre, pour y apporter le remède. Pluſieurs y furent tuez par les traits que les aſſiégez jettoient inceſſamment. Coſroez y vint lui-même au levé du Soleil, & reconnut que la fumée procédoit du feu qui étoit caché ſoûs la terre, & non pas de celui que lançoient les aſſiégez. Il commanda à toute l'armée de travailler à l'éteindre. Les aſſiégez ſe railloient de leur folie, vû que c'étoit en vain qu'ils jettoient de la terre ou de l'eau aux endroits où la fumée paroiſſoit : Car bien que la fumée s'abatît aux endroits où cette terre étoit jettée, la violence du feu n'en étoit pas réprimée, & il ſe faiſoit un paſſage d'un autre côté. A l'égard de l'eau, quand elle couloit en des lieux où il y avoit des veines de ſoufre & de bitume, elle allumoit l'incendie au lieu de l'éteindre. Enfin

fin l'embraſement s'accrût de telle ſorte, qu'il s'éleva ſur le ſoir une grande flâme, qui fut aperçuë par les Carréniens, & par d'autres peuples encore plus éloignez. Les Romains montérent alors ſur la plate-forme, y vinrent aux mains avec les Perſes, & remportérent quelque avantage. Mais ceux-ci abandonnérent tout-à-fait l'ouvrage, quand ils virent que le feu en étoit devenu maître.

2. Six jours aprés ils eſcaladérent l'endroit de la muraille, qui porte le nom de Fort. Ils étoient déja montez au haut, lors qu'un Laboureur éveilla les Soldats de la garniſon. Le combat fut fort opiniâtré de part & d'autre ; mais à la fin les Perſes furent repouſſez, & en ſe retirant ils laiſſérent leurs échelles, que les aſſiégez prirent par deſſus les murailles. Sur le midi du même jour, Coſroez envoia force Troupes pour attaquer la grande porte ; mais la garniſon avec quantité de Païſans & d'Habitans, aiant fait une ſortie, menérent bien loin les aſſaillans.

3. Pendant qu'on leur donnoit la chaſſe, l'Interpréte Paul vint dire à la Ville de la part de Coſroez, que Récinaire étoit arrivé de Conſtantinople. Cette nouvelle fit ſéparer les deux partis. Il y avoit déja quelques jours que Récinaire étoit dans le Camp des Perſes, mais ils l'avoient diſſimulé exprés, juſqu'à ce que l'ouvrage de la plate-forme fût achevé, afin que s'ils ſe rendoient maîtres de la muraille, l'on ne pût les accuſer d'avoir contrevenu au Traité, & que ſi au contraire leur deſſein manquoit, comme il arriva, ils demeuraſſent toûjours en état de faire la paix, que les Romains venoient offrir. Quand Récinaire fut entré dans la Ville, les Perſes demandérent avec inſtance qu'on leur envoiât des Députez pour conférer. Les Romains répondirent qu'ils en envoieroient ; mais que ce ne pouvoit être que dans trois jours, parce que Martin étoit un peu indiſpoſé.

4. Coſroez s'imaginant que c'étoit une défaite, ſe prépara à donner l'aſſaut. Il fit jetter une quantité prodi-

gieuſe de briques ſur la plate-forme. Il emploia enſuite deux jours entiers à diſpoſer ſon armée aux environs de la Ville, & prit la peine de déſigner lui-même aux Commandans & aux Soldats la porte qu'ils devoient attaquer; donnant ordre d'inveſtir les murailles & de tenir les échelles & d'autres machines prêtes. Il plaça tous les Sarrazins derriére, avec quelques Compagnies de Perſes, dans le deſſein de ſe ſervir d'eux, non pas pour attaquer la Ville, mais pour arrêter ceux qui en ſortiroient, lors qu'elle ſeroit priſe. L'attaque commença avec le jour. Les Perſes eurent d'abord de l'avantage, parce qu'ils ſurprirent les Romains. Mais quand le bruit de l'attaque fut répandu dans la Ville, tout le monde courut aux murailles. Les jeunes gens ſe mêlérent avec les Soldats, & combattirent fort vaillamment. Il y eut même des Païſans qui ſe ſignalérent. Les vieillars, les femmes, les enfans, perſonne ne fut inutile. Les uns amaſſoient des pierres, les autres faiſoient chauffer de l'huile, & la verſoient ſur les aſſiégeans, qui perdant courage, & quittant leurs armes, dirent à leur Roi, qu'il leur étoit impoſſible de continuer un ſi fâcheux ſiége. Coſroez plein de colére & de dépit, n'emploie que des ménaces pour les animer. Ils retournent donc à l'attaque avec de grands cris. Ils dreſſent des échelles contre les murailles, & font un dernier effort pour les emporter. Mais les Romains les couvrent d'une nuée de flêches, & les contraignent d'abandonner l'entrepriſe. Ils ſe railloient cependant de Coſroez, & l'invitoient de revenir à la charge. Il n'y avoit plus qu'Azaréthes, qui combattoit vis à vis de la Porte Zoine, auprés d'un endroit nommé les trois Tours. Les Habitans avoient un peu cédé de ce côté-là; ſi bien que le Barbare avoit gagné la premiére muraille, & battoit déja la ſeconde, quand Peranius vint au ſecours, à la tête d'une troupe d'Habitans, & le mit en fuite. Ce fut ainſi que l'attaque, qui avoit commencé dés le matin, finit ſur le ſoir. Les deux partis demeurérent en repos durant la nuit. Les Perſes veillérent toûjours à la garde de leur Camp. Les Romains portérent des pierres ſur le haut de leurs murailles, pour s'en ſervir le lendemain. Mais quand le jour parut, pas un des Barbares ne s'approcha de la Ville. Le jour d'aprés une partie de l'armée attaqua une porte, nommée Barlaï, d'où elle fut vigoureuſement repouſſée.

5. L'interprête Paul vint enſuite propoſer à Martin une conférence qui fut acceptée, & l'on convint de toutes les conditions. Coſroez reçût cinquante marcs d'or des Habitans, & leur promit par écrit de ne plus exercer d'acte d'hoſtilité contre les Romains. Puis brûlant ſon Camp, il ſe retira.

CHAPITRE XXVIII.

1. Mort de Juſte & de Peranius. 2. Marcel & Conſtantinien leur ſuccédent. 3. Ils ſont envoiez en Ambaſſade vers Coſroez. 4. Guerre particuliére entre Alamondare & Aréthas. 5. Deſſeins de Coſroez ſur la Colchide. 6. Antipathie entre les Laziens & les Perſes. 7. Iſdigune fait une entrepriſe ſur la Ville de Dara. 8. Il va en Ambaſſade à Conſtantinople.

1. ENVIRON le même-tems moururent deux Capitaines de l'armée Romaine, Iuſte, neveu de l'Empereur, & Peranius Ibérien. L'un de maladie, l'autre d'une chûte, qu'il fit en allant à la chaſſe.

2. Iuſtinien en nomma deux autres en leur place, Marcel qui étoit auſſi ſon neveu du côté de ſa ſœur, & qui étoit dans la premiére fleur de ſa jeuneſſe, & Conſtantinien, qui un peu auparavant avoit été avec Sergius en Ambaſſade vers Coſroez.

3. L'Empereur les choiſit encore tous deux incontinent aprés, pour aller conférer avec ce Prince tou-

chant la paix. Ils le rencontrérent dans l'Aſſyrie proche de Séleucie & de Ctéſiphon, deux Villes qui ne ſont ſéparées que par le Tygre, & qui furent autrefois bâties par les Macédoniens, qui aprés la mort d'Alexandre le Grand régnérent ſur les Perſes, & ſur d'autres Nations voiſines. Quand ces deux Ambaſſadeurs eurent été admis en la preſence de Coſroez, ils le priérent de reſtituer ce qu'il avoit uſurpé dans la Lazique, & de conclure la paix. Il répondit que l'on ne pouvoit parvenir à la paix que par une tréve, durant laquelle les deux Nations auroient la liberté de ſe viſiter, & le loiſir de terminer leurs différens; mais que pour faire la tréve, il deſiroit que l'on lui donnât de l'argent, & que l'on lui envoiât un Médecin nommé Tribun, pour demeurer quelque tems auprés de lui. Ce Médecin l'avoit guéri un peu auparavant d'une fâcheuſe maladie, & pour cette raiſon il lui étoit fort cher. L'Empereur le lui envoia avec deux mille marcs d'argent, & ainſi la paix fut concluë pour cinq ans, en la dix-neufiéme année du régne de Juſtinien.

4. Peu de tems aprés Aréthas & Alamondare firent la guerre l'un contre l'autre, ſans que les Perſes ni les Romains y priſſent de part. Alamondare aiant pris un des fils d'Aréthas, comme il faiſoit paître ſes chevaux, il le ſacrifia à Venus; ce qui fit voir tres-manifeſtement que jamais Aréthas n'avoit favoriſé le parti des Perſes. Ils donnérent quelque tems aprés une bataille générale, où ce dernier eut de l'avantage, & fit paſſer un grand nombre de ſes ennemis au fil de l'épée; & il s'en falut peu qu'il ne fît priſonniers les deux fils d'Alamondare. Voilà le ſuccés de la guerre qui s'étoit émeuë entre ces deux Princes des Sarrazins.

5. Comme Coſroez avoit deſſein de peupler le Païs de Colonies de Perſes, & d'en ôter les Originaires, il choiſit ces deux hommes pour l'exécuter. Il eſpéroit tirer beaucoup de commoditez de la poſſeſſion paiſible de la Colchide, dont il venoit de faire la conquête.

quête. Et il s'imaginoit en retenir plus aiſément les Ibériens dans l'obéïſſance, parce qu'ils n'auroient plus de voiſins qui pûſſent les protéger dans une revolte. Depuis que les premiers, & les plus conſidérables de cette Nation, eurent pris avec leur Roi Gyrgéne le parti des Romains, comme je l'ai raconté dans le premier livre de cette Hiſtoire, les Perſes ne leur avoient plus permis de s'aſſembler pour élire un Roi; & le commandement & l'obéïſſance dont ces deux Nations avoient reſpectivement uſé, avoient toûjours été accompagnez de ſoupçons, & de défiances. On ne doutoit nullement que les Ibériens n'eûſſent de grands ſujets de mécontentement, & qu'ils ne les fiſſent éclater quand ils en auroient l'occaſion. Il ajoûtoit que la Perſe ne ſeroit plus expoſée à l'avenir aux courſes des Huns, & qu'au contraire il ſe ſerviroit d'eux pour faire le dégât ſur les terres des Romains. Que la Lazique lui ſerviroit comme d'un boulevart, pour arrêter l'inondation des Barbares qui habitent le Caucaſe; mais ſur tout que par le moien de cette Province, il lui ſeroit aiſé de courir, tant par terre que par mer, toutes celles qui bordent le Pont-Euxin, de réduire à ſon obéïſſance les Cappadociens, les Galates, & les Bithiniens, & enfin d'entrer juſques dans Conſtantinople. Voilà les raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter de ſe rendre maître de la Lazique, & qui l'empêchoient de ſe fier aux Laziens.

6. Il eſt certain que ce peuple avoit toûjours eu une grande averſion pour la domination des Perſes, depuis que les Romains étoient ſortis de leur païs. En effet la vie des Perſes eſt extrémement dure & incommode, & il eſt impoſſible aux autres Nations de s'accommoder à leurs Loix. Les Laziens ſe peuvent moins accorder avec eux que tous les autres, touchant les mœurs, & la Religion. Les Laziens font profeſſion de la Religion Chrétienne, au lieu que les Perſes ſont dans les ſuperſtitions du Paganiſme. De plus, il n'y a dans la Lazique ni ſel, ni vin, ni blé, ni

m autres fruits propres à la nourriture des hommes. Ils reçoivent des Romains toutes les proviſions dont ils ont beſoin. Elles leur viennent par mer, & au lieu de les paier en argent, ils donnent des peaux, des Eſclaves, & d'autres Marchandiſes en échange. Ils ne pouvoient ſouffrir, ſans un extréme déplaiſir, de ſe voir privez des commoditez que leur apportoit ce commerce. Coſroez, qui n'ignoroit pas leurs ſentimens, avoit envie de prévenir les efforts qu'ils pourroient faire pour ſecouer le joug de ſa puiſſance. Mais aprés avoir long-tems penſé aux moiens de s'aſſurer contre leurs ſoulevemens, il jugea qu'il n'y en avoit point de plus propre, que de ſe défaire au plûtôt du Roi Gubaze, de tranſporter la Nation, & d'envoier d'autres hommes pour habiter le païs.

7. Quand il eut pris cette réſolution, il fit ſemblant de dépêcher Iſdigune en Ambaſſade à Conſtantinople, & il choiſit cinq cens hommes des plus braves de ſon armée, qu'il lui donna pour l'accompagner. Il leur commanda lors qu'ils ſeroient dans la Ville de Dara, de loger en différentes maiſons, d'y mettre le feu durant la nuit, & pendant que les Romains s'occuperoient à l'éteindre, d'ouvrir les portes à une armée qu'il avoit donné charge au Gouverneur de Niſibe de tenir ſecrétement prête pour cette entrepriſe. Il croioit ce moien aſſuré pour rendre ſes gens maîtres de la Ville, & pour paſſer ceux de dedans au fil de l'épée. Mais un certain Romain, qui ſavoit le ſecret de l'entrepriſe, & qui avoit ſuivi quelque tems auparavant le parti des Perſes, l'alla découvrir à George qui demeuroit à Dara, & qui, ainſi que je l'ai raconté, avoit perſuadé aux Perſes, de rendre le Fort de Siſaurane. Ce George vint ſur la frontiére audevant de l'Ambaſſadeur, & lui repreſenta que ce n'étoit pas la coûtume de marcher avec une ſuite ſi nombreuſe, & le pria de laiſſer la plus grande partie de ſon monde à Amodion. Iſdigune témoigna une grande colére, comme ſi on lui eût fait un inſigne affront, de vouloir

loir retrancher le train néceſſaire à ſa dignité d'Ambaſſadeur du Roi de Perſe. Mais George mépriſa ſes emportemens, & conſerva la Ville de Dara, en n'y recevant que vingt perſonnes de la ſuite d'Iſdigune.

8. Ce Barbare aiant manqué ſon entrepriſe, continua ſon voiage à Conſtantinople, où il mena ſa femme & ſes deux filles, qui lui ſervoient de prétexte pour avoir une ſi grande ſuite. Quand il fut devant Iuſtinien, il ne lui parla d'aucune affaire ſérieuſe, grande, ou petite, durant dix mois. Il lui donna ſeulement des préſens de la part de Coſroez, & des lettres qui ne contenoient que des complimens ſur ſa ſanté. Juſtinien lui fit des honneurs, qu'il n'avoit jamais faits à pas un autre Ambaſſadeur. Lorſqu'il le traitoit, il faiſoit aſſeoir à ſa table ſon Interpréte, qui ſe nommoit Bradaxion, de quoi juſqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple, jamais aucun Interpréte ne s'étant mis à table avec le moindre Magiſtrat, bien moins avec l'Empereur. Enfin Iſdigune fut reçu avec une magnificence & un éclat tout-à-fait extraordinaire. Si l'on contoit exactement les frais de la recepption avec les préſens qu'il en remporta, il ſe trouveroit que la dépenſe en monteroit pour le moins à mille marcs d'or. Voilà où ſe termina le deſſein que Coſroez avoit fait ſur la Ville de Dara.

CHAPI-

CHAPITRE XXIX.

1. *Cosroez fait résolution de bâtir des vaisseaux dans la Lazique, & de se défaire de Gubaze.* 2. *Ce Roi découvre le piége qui lui avoit été tendu, & implore la protection des Romains.* 3. *Justinien lui envoie une armée de huit mille hommes commandez par Dagistée, qui assiége Petrée.* 4. *Description de la Lazique.* 5. *Vigilance de Gubaze.* 6. *Imprudence de Dagistée.*

1. COSROEZ envoia dans la Lazique quantité de bois propre à bâtir des vaisseaux, sans dire à quoi il le vouloit emploier, & faisant seulement courir le bruit qu'il avoit dessein de s'en servir aux fortifications de Petrée. Il choisit ensuite parmi ses Troupes trois cens des plus braves hommes qui y fussent, qu'il envoia au même lieu sous la conduite de Fabrize, de qui nous avons ci-devant parlé, & à qui il donna un ordre secret de se défaire de Gubaze, ajoûtant qu'il auroit soin du reste. Aussitôt que ce bois eut été apporté dans la Lazique, il y fut réduit en cendres par le feu du Ciel. Quand Fabrize y fut arrivé avec ses trois cens hommes, il songea à exécuter l'ordre qu'il avoit reçû contre Gubaze. Pour cét effet, aiant appris qu'il y avoit parmi les Colques un homme de qualité, nommé Barzanze, qui étoit tombé dans les mauvaises graces de Gubaze, & qui n'osoit plus se présenter devant lui, il l'envoia quérir pour lui découvrir son dessein, & lui demander conseil. Aprés avoir conféré ensemble, ils jugérent que le meilleur moien étoit que Fabrize fit venir Gubaze à Petrée, pour lui communiquer les résolutions que Cosroez avoit prises pour le bien des Laziens. Mais en même-

même-tems Barzanze alla découvrir à Gubaze l'entreprise qui se tramoit contre sa vie; de-sorte qu'au lieu d'aller trouver Fabrize à Petrée, il ne songea plus qu'à se séparer des Perses. Fabrize recommanda aux Habitans de Petrée de faire bonne garde, & d'aprêter tout ce qui étoit nécessaire pour soûtenir le siége. Puis il s'en retourna avec ses trois cens hommes, sans avoir rien fait.

2. Gubaze fit savoir à Justinien l'état de ses affaires, & le supplia de lui pardonner le passé, & de le protéger à l'avenir contre les violences des Perses, dont il étoit résolu de secouër le joug.

3. L'Empereur fort aise de cette nouvelle, dépêcha sept mille Romains, & mille Tzaniens sous la conduite de Dagistée pour le secours des Laziens. Quand leurs forces furent jointes, ils formérent le siége de Petrée, lequel dura long-tems, a-cause que la Garnison en étoit forte, & qu'il y avoit des provisions en abondance. Cosroez étant dans de grandes inquiétudes a-cause de cette nouvelle, envoia Mermeroez au secours avec des Troupes de Cavalerie & d'Infanterie. Ce que Gubaze aiant appris il tint conseil avec Dagistée, & fit ce que je dirai dans la suite.

4. Le fleuve Boas prend sa source dans le païs des Arméniens, qui habitent Pharangion proche des frontiéres des Tzaniens. Il coule assez loin du côté de main droite toûjours étroit, & guéable jusqu'aux extrémitez de l'Ibérie, & au bout du mont Caucase. Cette contrée est habitée de différentes Nations, des Alains, des Abasques, qui sont anciens alliez des Romains & des Chrétiens, des Zéchiens & des Huns surnommez Sabeiriens. En cét endroit ce fleuve s'enfle de divers ruisseaux qu'il reçoit, & quittant le nom de Boas, il prend celui de Faze, & porte de grands vaisseaux jusqu'au Pont-Euxin, où il se décharge. C'est sur ses deux bords qu'est la Lazique. Le côté droit est fort peuplé jusqu'aux frontiéres de l'Ibérie, & rem-

rempli de diverſes Villes dont les principales ſont Archéopolis, qui eſt tres-forte; Sébaſtopolis, Rodopolis & Mororiſis, outre les Forts de Pition, de Scands & de Sarapane. Il n'y a du côté gauche que l'eſpace du chemin d'une journée, mais cet eſpace eſt deſert, & n'eſt habité que par quelques Romains, qui ont été ſurnommez Pontiques. C'eſt en cette partie deſerte de la Lazique, que Iuſtinien a bâti de nos jours la Ville de Petrée, où Iean ſurnommé Tzibe, établit, comme nous avons vû, un monople, qui fut cauſe que les Laziens ſe ſéparérent d'avec les Romains. Quand on va de Petrée vers le Nord, on rencontre auſſi-tôt les frontiéres de l'Empire, où ſont pluſieurs Villes fort-peuplées, comme Reſée, Athénes & Trapézonte. Lorſque les Laziens menérent Coſroez à Petrée, ils lui firent traverſer le fleuve Boas, afin, diſoient-ils, d'épargner le tems & la peine de paſſer le Faze: Mais c'étoit en-effet pour ne pas faire voir aux Perſes leur païs & leurs Villes. La Lazique eſt inacceſſible des deux côtez de ce fleuve. Elle eſt toute pleine de rochers eſcarpez, & dont les avenuës, que les Romains appelent des pas, ſont impénétrables. Mais a-cauſe qu'il n'y avoit point de Troupes qui gardaſſent les paſſages, & que les Laziens ſervoient de guides, les Perſes ſurmontérent les difficultez des chemins.

5. Lorſque Gubaze eut reçû la nouvelle, il manda à Dagiſtée d'envoier une partie de ſes gens pour garder les embouchûres des Montagnes, qui ſont au delà du Faze, & de preſſer cependant le ſiége de Petrée. Pour lui il alla avec toutes les Troupes à l'autre extrémité de la Lazique, afin d'en défendre les paſſages. Un peu auparavant il avoit fait alliance avec les Alains & avec les Sabeiriens, qui avoient promis, moiennant trois cens marcs d'or, de garentir la Colchide des courſes des Perſes, & de déſoler de telle ſorte l'Ibérie, qu'elle ne pourroit jamais donner de paſſage à une armée. Gubaze avoit promis de leur faire donner

ner cette ſomme par l'Empereur. Il le pria donc de l'envoier, d'accorder quelque ſoulagement aux Laziens, & de lui paier les gages de la Charge de Silenciare, dont il n'avoit rien touché depuis dix ans. L'Empereur eût bien ſouhaité de ſatisfaire à ces demandes; mais il fut empêché par les affaires qui lui ſurvinrent, d'envoier les ſommes, dont on avoit beſoin. Voilà ce qui concerne Gubaze

6. A l'égard de Dagiſtée, il s'aquita fort-mal de ſon devoir. C'étoit un jeune-homme tout-à-fait incapable de porter le faix d'une telle guerre; qui au lieu d'aller lui-même s'emparer des paſſages, ou d'y envoier au moins la meilleure partie de ſes Troupes, ſe contenta d'y envoier une Compagnie de cent hommes, comme ſi ce n'eût été qu'une entrepriſe de peu d'importance. Il demeura avec une armée entiére devant Petrée, & y demeura inutilement, quoi qu'elle fût défenduë par fort peu de Gens. Il eſt vrai que la Garniſon étoit autrefois de quinze cens hommes, mais les fréquens ſiéges qu'ils avoient ſoûtenus, & les grands exploits qu'ils avoient exécutez, avoient beaucoup diminué leur nombre. Ils étoient donc preſqu'au deſeſpoir, & ils n'oſoient plus rien entreprendre. Les Romains firent une mine, qui abatit une partie de la muraille; mais une maiſon, qui heureuſement ſe trouva derriére, boucha la brêche, & couvrit les Habitans de même que la muraille faiſoit autrefois. Les Romains n'en perdirent pas pour cela courage; & comme il leur étoit aiſé de faire une autre mine, ils ſe tenoient aſſurez de prendre la Place. Dagiſtée manda à Conſtantinople ce qui s'étoit paſſé durant le ſiége; & donnant des aſſurances de ſe rendre bien-tôt maître de Petrée, il pria de lui préparer la récompenſe qu'il méritoit, & fut même ſi imprudent que d'expliquer ce qu'il croioit mériter. Les Perſes, bien que réduits à un petit nombre, ſoûtenoient avec un plus grand courage, que l'on n'auroit jamais pû penſer, l'effort des Romains, & des Tza-

niens,

niens ; qui voiant qu'il étoit impoſſible d'abatre la muraille, s'aviſérent de la miner, & y travaillérent avec une telle aſſiduité, que la muraille demeura comme ſuſpendue en l'air ; & ſi Dagiſtée y eût mis le feu, il eût pris infailliblement la Place. Mais il perdit le tems à attendre ce qu'on lui promettoit à la Cour. Voilà ce qui ſe paſſoit dans le Camp des Romains.

CHAPITRE XXX.

1. Mermeroez va ſecourir Petrée. 2. Etat du ſiége. 3. Mermeroez chaſſe les Romains des pas des Montagnes. 4. Dagiſtée léve le ſiége. 5. Mermeroez entre dans Petrée, & y donne les ordres néceſſaires. 6. Gubaze défend conſtamment les pas des Montagnes. 7. Juſtinien lui envoie de l'argent. 8. Mermeroez pourvoit à la conſervation de Petrée. 9. Grande défaite des Perſes. 10. Retour de Jean de Cappadoce à Conſtantinople, & l'accompliſſement de la prédiction qui lui avoit été faite.

1. MERMEROEZ aiant paſſé les Montagnes de l'Ibérie, marchoit avec ſon ârmée le long du Faze. Il n'avoit pas voulu aller par le milieu de la Lazique, afin de ne rencontrer qui l'arrêtât, & qui l'empêchât de ſecourir Petrée.

2. Une partie de la muraille, qui, comme je l'ai dit, avoit été minée, tomba tout-à-coup, & au même-inſtant cinquante volontaires entrérent dans la Ville, & y proclamérent Juſtinien victorieux. Ils avoient à leur tête un jeune Arménien nommé Jean, fils de Thomas, ſurnommé Guzez, qui aiant aquis dans l'eſprit de l'Empereur la réputation d'homme prudent, avoit été emploié par lui à la fortification & à la

à la défenſe de diverſes places de la Lazique. Ce Jean aiant été bleſſé par les Habitans, & n'aiant point été ſoûtenu par ceux de ſon parti, s'en retourna dans le Camp. Le Gouverneur nommé Mirrane, appréhendant qu'elle ne fût emportée d'aſſaut, donna ordre à ſes Gens de la défendre courageuſement ; & cependant il alla trouver Dagiſtée, & lui promit avec les plus douces & les plus agréables paroles du monde, de la lui rendre, & ainſi il empêcha qu'elle ne fût priſe de force.

3. Quand Mermeroez fut arrivé au pas des Montagnes, il trouva les cent Romains qui les gardoient, leſquels le repouſſérent vigoureuſement. Les Perſes ne cédérent pas néanmoins, mais ils firent tous les efforts imaginables pour forcer le paſſage, & ſubſtituérent toûjours de nouveaux combattans en la place de ceux qui étoient tuez. Il mourut ſur le champ plus de mille Perſes, & les Romains furent las de tuer. Enfin vaincus par le nombre, ils ſe retirérent, & gagnérent le haut des Montagnes.

4. Quand Dagiſtée en apprit la nouvelle, il quitta le ſiége, ſans en avertir ſon armée, & ſe retira vers le Faze. Tous les Romains le ſuivirent, ſans ſe donner le loiſir d'emporter leur bagage. En même-tems les Habitans accoururent au Camp pour le piller. Mais les Tzaniens, qui n'avoient point ſuivi Dagiſtée, les mirent en fuïte, en tuérent pluſieurs, & contraignirent les autres de ſe retirer. Les Tzaniens pillérent eux-mêmes le Camp ; allérent à Rizée, de-là a Athénes, & par Trapézonte en leur païs.

5. Mermeroez arriva à Petrée avec ſon armée neuf jours aprés la levée du ſiége. Il y trouva trois cens cinquante ſoldats bleſſez, & hors d'état de combattre, & cinquante ſeulement en état de ſervir. Tous les autres étoient morts. Ceux qui étoient demeurez, avoient gardé les corps, & avoient mieux aimé en ſouffrir l'infection avec une patience prodigieuſe, que de les jetter dehors, ſelon leur coûtume, & fortifier le cou-

courage des assiégeans, en leur faisant voir le nombre des soldats qu'ils avoient perdus. Mermeroez se mit à railler les Romains, & à déplorer la foiblesse pitoiable de leur Empire, de n'avoir pû prendre une Place, dont les murailles étoient ruinées, & qui n'étoient défenduës que par cent cinquante hommes. Aprés cela il s'occupa à reparer les brèches qui avoient été faites pendant le siége. Et comme il n'avoit ni pierres, ni chaux, il fit remplir les sacs où l'on avoit porté des provisions, & en boucha les ouvertures de la muraille. Il y laissa ensuite trois-mille hommes en Garnison avec un peu de vivres, leur commanda de travailler incessamment aux reparations, & s'en retourna avec le reste de son armée. Mais comme il eût manqué lui-même de vivres, s'il s'en fût allé par où il étoit venu, il prit le chemin des Montagnes, où il avoit oui dire qu'il étoit aisé de faire subsister une armée. Dans ce voiage un homme de qualité d'entre les Laziens, nommé Fubelius, & Dagistée, dressérent une embuscade aux Perses, prirent des chevaux qui paissoient, & mirent ceux qui les gardoient en fuite. Pour Mermeroez, il s'en retira sans peine avec ses Troupes.

6. Quand Gubaze apprit les disgraces arrivées aux Romains devant Petrée, & aux pas des Montagnes, il n'en perdit par pour cela courage, & n'abandonna pas le passage qu'il gardoit. Au contraire il y mit tout ce qui lui restoit d'espérance, parce qu'il étoit assuré, qu'en le conservant, il conservoit son Etat; & que bien que les Perses eussent conservé la Ville de Petrée, & qu'ils eussent forcé le pas de la Montagne, néanmoins ils ne pourroient ravager la Lazique, puisqu'ils n'avoient point de vaisseaux pour traverser le Faze. En-effet, cette riviére, qui n'est que médiocrement large, est tres-profonde; mais sur tout elle est si rapide, qu'aprés étre entrée dans la mer, elle ne se mêle pas avec elle, & conserve assez long-tems la douceur de son eau. On à bâti plu-

plusieurs Forts sur le bord qui est du côté des Laziens, afin d'empêcher les décentes.

7. Justinien envoia en ce tems-là aux Sabeiriens l'argent qui leur avoit été promis, & des présens à Gubaze, & aux Laziens. Il avoit même levé une nouvelle armée pour le secours de la Lazique, mais elle n'y étoit pas encore arrivée. Elle devoit étre commandée par un Capitaine fort-estimé pour sa prudence, & pour sa valeur, qui se nommoit Récitange, & qui étoit de Thrace. Voilà quelle étoit alors la face des affaires.

8. Mermeroez aiant gagné les Montagnes, il en envoia des convois à Petrée, a-cause que les vivres qu'il y avoit laissez ne suffisoient pas pour les trois-mille hommes de la Garnison. Mais comme tout le païs ne pouvoit qu'à peine nourrir une armée de trente-mille hommes, & qu'il ne pouvoit fournir que tres-peu de chose à la Ville, il jugea qu'il n'y avoit point de meilleur expédient, que de retirer de la Colchide la plus grande partie de ses Troupes, & de n'y laisser qu'un nombre médiocre de gens, pour faire conduire à Petrée une quantité raisonnable de vivres. Il choisit pour cét effet cinq-mille hommes, dont il donna le commandement à Fabrize, & à trois autres Capitaines, croiant qu'il étoit inutile d'en laisser davantage en un lieu où il ne paroissoit point d'ennemis. Et pour lui, il se campa dans la Persarmenie auprés de Dubio.

9. Quand ces cinq-mille hommes furent arrivez aux extrémitez de la Lazique, ils campérent sur le bord du Faze. Gubaze en aiant eu avis, manda à Dagistée d'aller du même côté, & de ne pas perdre une si belle occasion d'incommoder l'ennemi. Dagistée suivant cét ordre, fit avancer toutes ses Troupes le long du Faze, jusqu'à l'opposite de l'endroit où étoient les Laziens. Les Perses ni les Romains ne savoient pas qu'il fût guéable en cét endroit-là, mais les Laziens qui le savoient bien, le traversérent, & se joi-

gni

guirent aux Romains. Les Perſes avoient choiſi mille hommes des plus braves de leur armée pour courir la campagne, & pour empêcher que l'on n'approchât du Camp. Ceux-ci envoiérent deux d'entre eux pour découvrir de plus loin ce qui ſe paſſoit; leſquels étant tombez entre les mains des Romains, leur apprirent l'état de l'armée des Perſes. Les Romains & les Laziens fondirent enſemble ſur cette troupe de mille hommes, dont nul ne ſe pût ſauver. Pluſieurs furent tuez, les autres furent pris, & ces derniers découvrirent au vrai les forces des Perſes, le nombre des combattans, & les chemins qu'ils avoient tenus. Aprés cela ils marchérent au nombre de quatorze-mille hommes, & firent leur conte de telle ſorte, qu'ils devoient ſurprendre l'ennemi au milieu de la nuit. Les Perſes qui ne croioient pas que la riviére fût guéable, & qui s'imaginoient que les mille hommes qu'ils avoient envoiez devant, avoient fait beaucoup de chemin ſans rencontrer d'ennemis, ne ſe défioient d'aucun danger, & dormoient d'un profond ſommeil. Ils furent donc ſurpris, les uns endormis, les autres à demi-éveillez, les autres ſans habits, ou ſans armes, & preſque tous hors d'état de ſe défendre; ce qui fut cauſe que pluſieurs paſſérent par le fil de l'épée, & que les autres furent faits priſonniers. Le Camp fut pillé, les Enſeignes enlevées, & une grande quantité d'argent, d'armes, de mulets & de chevaux emmenez. Les fuïars furent pourſuivis bien avant dans l'Ibérie. Il y eut encore depuis une autre recontre qui fut auſſi fort deſavantageuſe aux Perſes. De cette maniére ils furent entiérement chaſſez de la Lazique. Les Romains & les Laziens brûlérent des farines & d'autres proviſions, qui avoient été deſtinées pour la Garniſon de Petrée, & mirent des compagnies de Laziens au paſſage de la Montagne, pour empêcher que l'on y envoiât d'autres vivres. Le reſte des Troupes s'en retournérent avec le butin. Cela arriva dans la quatriéme année de la tréve, & dans le vingt-troiſiéme

troiſiéme du régne de Juſtinien.

10. L'année précédente Jean étoit revenu à Conſtantinople, où Juſtinien l'avoit rappelé depuis la mort de l'Impératrice Theodora. Il ne pût néanmoins ſe faire rétablir dans ſes Charges, & il ne conſerva que la Prêtriſe qu'il avoit reçûe contre ſon gré. Cét homme avoit toûjours des viſions qu'il arriveroit à l'Empire. C'eſt l'artifice ordinaire des démons, de remplir les eſprits foibles de l'eſpérance des Grandeurs qui ont le plus d'éclat dans le monde. Parmi les vaines prédictions que les Devins avoient faites à ce Iean, ils l'avoient aſſuré, qu'il ſeroit revétu de la robe d'Auguſte. Il y avoit à Conſtantinople un Prêtre nommé Auguſte, qui avoit la garde des ornemens de l'Egliſe de ſainte Sophie. Quand Iean fut raſé, & ordonné malgré-lui, on lui mit la ſôtane, & la tunique de ce Prêtre, parce qu'il n'avoit point d'habit convenable à cette dignité. Ce fut, à mon ſens, l'accompliſſement de la prédiction.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
CONTRE LES VANDALES,
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Partage de l'Empire Romain.* 2. *Ancienne diviſion de la terre en deux parties, l'Aſie & l'Europe. Fort, nommé Septem: Largeur du détroit de Cadis & de l'Helleſpont.* 3. *Etendue que l'Empire Romain avoit autrefois le long des côtes de la mer Méditerranée.* 4. *Etendue de l'Empire d'Orient & d'Occident.*

1. LE ſuccés des guerres que Juſtinien a faites contre les Mèdes, a été tel que je l'ai repreſenté. Je rapporterai maintenant celle qu'il a faites contre les Vandales & contre les Maures, aprés néanmoins avoir dit d'où ces Vandales ſont ſortis pour inonder l'Empire. Enſuite de la mort de Théodoſe, qui s'étoit rendu ſi célébre par ſa Iuſtice, & par ſa valeur, ſes deux fils lui ſuccédérent. Arcadius qui étoit

étoit l'aîné, prit l'Orient, & Honorius l'Occident. L'Empire avoit déja été partagé de la ſorte par Conſtantin à ſes enfans. Ce fut lui qui en transféra le ſiége à Byſance, qui rendit cette Ville plus grande & plus magnifique qu'elle n'étoit auparavant, & qui lui donna ſon nom.

2. L'Océan embraſſe toute la terre, ou la plus grande partie de la terre, car on n'eſt pas encore bien aſſuré de la verité de ce fait. Il ne l'embraſſe pas ſeulement, mais il la diviſe encore en deux parties, par la mer Méditerranée, qu'il verſe dans le détroit de Cadis, d'où elle ſe répand juſqu'aux Palus Méotides. La partie qui eſt à main droite de ceux qui navigent ſur cette mer, s'appele l'Aſie. Sur l'un des bords du détroit, & proche de l'une des Colonnes d'Hercule, il y a un Fort, que ceux du païs ont appellé Septem, a-cauſe qu'il y a ſept petites collines en cét endroit-là & que Septem ſignifie Sept, en Latin. La partie de terre oppoſée s'appele l'Europe. Le détroit qui les ſépare n'a que quatre-vingts quatre ſtades de largeur. Aprés cela, elles ſont diviſées par une vaſte étenduë de mer juſqu'à l'Helleſpont, où elles ſe rapprochent à Seſte & à Abyde, & encore une autrefois à Conſtantinople, à Chalcédoine, & aux Rochers Cyanées, qui conſervent encore le nom de Héro, où le trajet n'eſt pas de plus de dix-ſtades.

3. Il y a pour deux-cens quatre-vingts cinq jours de chemin, depuis une des Colonnes d'Hercule juſqu'à l'autre, ſi l'on va le long des côtes, ſans toutefois faire le tour du Golphe Ionique, & du Pont-Euxin, & que l'on traverſe de Chalcédoine à Conſtantinople, & d'Otrante au rivage qui eſt vis à vis. Pour ce qui eſt de l'eſpace qui eſt depuis le Pont-Euxin juſqu'aux Palus Méotides, il eſt difficile de le meſurer, a-cauſe que les Barbares qui habitent au de-là de l'Iſtre, ou du Danube, ne permettent pas aux Romains d'y aborder. Mais pour parcourir l'Aſie, depuis Chalcédoine juſques à l'embouchûre du Faze,

il faut quarante jours. Ainſi il faudroit trois-cens quarante-ſept jours pour parcourir les côtes de l'Empire, en traverſant le Golphe Ionique à Otrante, où il y a environ huit-cens ſtades de l'argeur, & pour quatre jours de navigation. Voilà quelle étoit autrefois l'étendue de l'Empire Romain.

4. La plus grande partie de l'Afrique contenant quatre-vingts dix journées de chemin, depuis le détroit juſqu'à Tripoli, appartenoit à l'Empereur d'Occident. Il lui étoit auſſi échû dans l'Europe, l'eſpace de ſoixante & quinze journées, depuis l'une des Colonnes d'Hercule juſqu'au Golphe Ionique. L'Empereur d'Orient avoit dans ſa portion l'eſpace de ſix-vingts journées, depuis les limites de la ville de Cyréne en Afrique, juſqu'à celle d'Epidamne, que l'on apellée maintenant Dyrrachium. Il avoit auſſi tout ce qui reléve des Romains ſur le bord du Pont-Euxin. Une journée contient deux-cens-dix ſtades, qui eſt à-peu-prés autant de chemin qu'il y en a d'Athénes à Mégare. Voilà le partage que firent les deux Empereurs. Pour ce qui eſt des Iſles; l'Angleterre, qui eſt la plus grande de l'Océan, fut laiſſée à l'Empereur d'Occident, comme ſa ſituation le deſiroit. Il avoit auſſi Ebuſe, qui eſt comme expoſée au deçà du détroit, à toute la violence de la mer, & qui contient ſept journées de chemin, & deux autres qu'on apellée Majorque & Minorque, en la langue du païs. Enfin chaque Iſle de la mer appartenoit à l'un ou à l'autre des Empereurs, ſelon qu'elle étoit plus proche de ſes frontiéres.

CHAPI-

CHAPITRE III.

1. Origine des Goths, des Viſigoths, & des Gépides. 2. Irruption des Gépides, & fuite honteuſe d'Honorius. 3. Priſe de Rome par Alaric. 4. Extravagante paſſion d'Honorius pour une Poule, nommée Rome. 5. Vertu de Proba, Dame Romaine. 6. Attalus créé Empereur par Alaric. 7. Revolte d'Angleterre. 8. Protection viſible de Dieu ſur Honorius. 9. Irruption des Goths.

1. DURANT qu'Honorius tenoit l'Empire d'Occident, les Barbares firent irruption ſur ſes terres. Je dirai quels peuples c'étoient, & de quelle maniére cela arriva. Il y a eu aux ſiécles paſſez, & il y a encore maintenant diverſes ſortes de Goths. Mais les premiers par leur dignité, & les plus conſidérables par leur nombre, ſont les Goths, les Vandales, les Viſigoths & les Gépides. Autrefois on les appeloit Sauromates & Mélanchlainiens. Quelques-uns les appeloient Gétes. Tous ces peuples ont des noms différens; mais ils conviennent aſſés dans le reſte. Ils ſont blancs de viſage, ils ont les cheveux blonds, ils ſont grands, & de bonne-mine. Ils ſe conduiſent tous par les mêmes-Loix, font profeſſion de la même-Religion, & ſuivent l'erreur d'Arius. Ie me perſuade qu'ils n'ont tous qu'une même-Origine, & qu'ils ont emprunté de leurs Capitaines les noms par leſquels ils ſe diſtinguent. Le tems paſſé la Nation entiére habitoit au de-là du Danube. Les Gépides ſe ſont emparez depuis, de Singédone & de Sirmium, & des terres d'alentour ſur les deux bords de cette riviére.

2. Pour ce qui eſt des autres, les Viſigoths étant ſortis de ces païs-là, contractérent alliance avec l'Empereur Arcadius; mais comme les Barbares ſont infidéles dans leurs Traitez, ils tournérent incontinent aprés leurs armes contre lui, & contre l'Empereur de l'Occident, en pillant d'abord la Thrace, & ſe répandant enſuite dans toute l'Europe.

Honorius étoit à Rome, où il ne ſongeoit qu'à jouir de la douceur de la paix, quand il apprit que ces Barbares étoient à Taulance avec une formidable armée. En même-tems il abandonna ſon Palais, & s'enfuït à Ravenne, qui eſt une Ville tres-forte, aſſiſe ſur le rivage de la mer Ionique. Il y en a qui ont voulu dire, que c'étoit lui qui avoit fait entrer les Goths, pour châtier la revolte de ſes Sujets; mais la connoiſſance que j'ai du naturel de ce Prince, ne me permet pas d'ajoûter foi à ce diſcours. Ces Barbares n'aiant point trouvé de reſiſtance, exercérent toutes ſortes de cruautez. Ils ruinérent tellement toutes les Villes, dont ils pûrent ſe rendre maîtres, & principalement celles qui étoient au deçà du Golphe Ionique, qu'il n'en reſte plus de veſtige, ſi ce n'eſt, peut-être, quelque Tour, ou quelque Porte. Ils firent paſſer par le trenchant de l'épée les vieillards, les femmes & les enfans, ſans diſtinction de ſéxe, ni d'âge. De-là vient que l'Italie eſt aujourd'hui ſi deſerte. Ils enlevérent toutes les richeſſes de l'Europe; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, aprés s'étre chargez & des Tréſors publics de Rome, & du bien des particuliers, ils ſe retirérent dans les Gaules.

3. Ie raconterai maintenant comme Alaric prit Rome. Aprés y avoir conſumé beaucoup de tems, ſans la pouvoir réduire par la force, il eut recours à cét artifice. Il choiſit parmi ſes Troupes trois cens jeunes-hommes des plus apparens par leur naiſſance, & des plus eſtimez pour leur courage, auſquels il découvrit le deſſein qu'il avoit, de faire ſemblant de les donner en qualité d'Eſclaves aux plus con-

conſidérables du Sénat, afin que quand ils ſeroient dans leurs maiſons, ils leurs ſerviſſent avec beaucoup de ſoûmiſſion & de reſpect, & qu'en un certain jour qu'on leur marqueroit, lorſque les Maîtres repoſeroient aprés le dîné, ils ouvriſſent la porte Salaria, & tuaſſent la Garniſon. Aiant dit cela à ces jeunes-hommes, il envoia à Rome des Ambaſſadeurs, pour témoigner aux Sénateurs, qu'il admiroit le zéle qu'ils faiſoient paroître envers leur Prince, & pour les aſſurer qu'à l'avenir il les laiſſeroit en repos; & que pour marque de l'eſtime qu'il faiſoit de leur vertu, il leur donneroit à chacun un Eſclave. Il envoia enſuite ces jeunes-hommes, & commanda publiquement à ſes Troupes de préparer le bagage pour s'en retourner. Les Romains ajoûtant foi à ces paroles, commencérent à ſe divertir, ſans ſe défier de rien. Cependant ces nouveaux Eſclaves étoient ſi ſoûmis à tous les ordres de leurs maîtres, qu'ils ne leur laiſſoient point de ſujet de former le moindre ſoupçon. Une partie de l'armée décampoit, & arrachoit les Enſeignes, & il y avoit apparence que le reſte ſuivroit bien-tôt cét exemple. Quand le jour préfix fut arrivé, Alaric fit reprendre les armes à ſes ſoldats, & ſe plaça devant la porte Salaria, où il avoit eu ſon quartier durant tout le ſiége. Les trois cens jeunes-hommes ne manquérent pas de s'y trouver à l'heure qui leur avoit été marquée, de tuer la Garniſon, d'ouvrir la porte, & de recevoir Alaric dans la Ville. Les ſoldats mirent le feu à quelques maiſons, & entre autres, à celle de Saluſte l'Hiſtorien, dont il eſt reſté des ruines juſqu'à nôtre tems. Aprés avoir pillé la Ville, & tué quelques Citoiens, ils ſe retirérent.

4. On dit que ce fut un Eunuque, qui avoit ſoin des oiſeaux, qui dit à Honorius dans Ravenne, la nouvelle de la priſe de Rome, & que croiant que ce fût ſa belle-Poule, qui s'appeloit Rome, qui fût morte, il s'écria, il n'y a qu'un moment qu'elle a mangé dans ma main. Que l'Eunuque com-

prenant ſa penſée, lui dit, que ſa Poule n'étoit pas morte, mais que Rome avoit été ſaccagée par Alaric. Ie penſois que ce fût ma Poule, repartit cét Empereur, tant il étoit ſtupide & impertinent.

5. Quelques-uns aſſurent, que ce ne fut pas là la maniére dont Rome fut priſe par Alaric; mais qu'une Dame des plus illuſtres, nommée Proba, étant touchée de compaſſion de la famine & des miſéres que ſouffroient les aſſiégez, & voiant d'ailleurs qu'il n'y avoit point d'eſpérance de ſauver Rome, parce que les ennemis étoient maîtres du Tybre, & du Port, elle commanda à ſes gens d'ouvrir une des portes.

6. Quand Alaric fut prêt de partir de Rome, il proclama Attalus Roi, & lui donna le Diadéme & les autres marques de la ſouveraine puiſſance. Le but principal qu'il ſe propoſoit dans cette action, c'étoit de dépoüiller Honorius de la qualité d'Empereur d'Occident, & d'en revétir cét Attalus. Dans ce deſſein ils marchérent tous deux à la tête d'une nombreuſe armée vers Ravenne. Cét Attalus étoit incapable de prendre de lui-même un bon avis, & de recevoir ceux que les autres lui donnoient. Il fut ſi extravagant, que d'envoier des Capaitaines en Afrique contre le ſentiment d'Alaric, ſans y envoier de ſoldats. Voilà ce qui arriva pour lors.

7. L'Angleterre avoit ſecoué le joug de l'obéiſſance, & les ſoldats qui y étoient, avoient proclamé Conſtantin Empereur, qui aiant auſſitôt équippé une flôte, étoit paſſé dans la Gaule & dans l'Eſpagne, pour les réduire ſoûs ſa puiſſance. Honorius avoit quelques vaiſſeaux, mais il attendoit ce qu'il plairoit à la fortune de décider en Afrique, afin d'y paſſer, & d'y conſerver une portion de ſon Empire, au cas que ceux qu'Attalus y avoit envoiez en fuſſent chaſſez, & ſi au contraire, ils y étoient reçûs, de ſe refugier vers Théodoſe, qui bien qu'il fut encore enfant, n'avoit pas laiſſé de recueillir aprés la mort de ſon pere Arcadius, la ſucceſſion de l'Empire d'Orient.

8. Tandis qu'Honorius étoit dans une ſi fâcheuſe agitation, il lui arriva un bonheur tout extraordinaire. Il ſemble que Dieu favoriſe d'une protection particuliére les perſonnes qui manquent d'eſprit, ſur tout, quand elles n'ont jamais fait de grands crimes. Les Chefs qu'Attalus avoit envoiez en Afrique, y moururent tous. On reçut un ſecours qui vint par mer de Conſtantinople, contre toute ſorte d'eſpérance. Alaric mal-ſatisfait d'Attalus, le réduiſit à une condition privée, & le mit en priſon. Il mourut lui-même peu de tems aprés, de maladie. Ataulphe ſon ſucceſſeur emmena les Viſigoths dans les Gaules. Conſtantin fut défait, & tué avec ſes fils. Il eſt vrai néanmoins que les Romains ne rétablirent plus leur puiſſance dans l'Angleterre, & qu'elle demeura ſoûs la domination de divers Tirans.

9. Les Goths traverſérent le Danube, & s'emparérent de la Pannonie. Depuis, l'Empereur leur accorda des terres en Thrace pour y habiter; mais s'y étant arrêtez fort peu de tems, ils firent des courſes dans l'Empire d'Occident, comme nous le rapporterons amplement dans nôtre Hiſtoire des Goths.

CHAPITRE III.

1. *Paſſage & établiſſement des Vandales & des Alains en Eſpagne, du conſentement d'Honorius, à la charge qu'ils ne ſe pourroient ſervir de la preſcription de trente ans.* 2. *Mort d'Honorius, Tyrannie de Jean, ſes mœurs, ſa défaite, ſa priſe, & ſa mort.* 3. *Mauvaiſe éducation de Valentinien III.* 4. *Eloge d'Aëtius & de Boniface. Perfidie d'Aëtius envers Boniface.* 5. *Boniface attire les Vandales en Afrique, & ne les en peut chaſſer, leur livre bataille, & la perd.*

1. LEs Vandales qui habitoient ſur le bord des Palus-Méotides, étant preſſez par la faim, ſe retirérent vers les Germains, que l'on appele maintenant François, & firent alliance avec les Alains, qui ſont Goths de Nation. Ils vinrent depuis ſous la conduite de Godigiſcle, s'établir dans l'Eſpagne, qui eſt la derniére Province qui reléve de l'Empire, du côté de l'Océan. Honorius conſentit à leur établiſſement, à la charge qu'ils ne feroient point de dégât; & comme il y a une Loi qui ne permet pas, que ceux qui ont poſſédé paiſiblement un fond durant trente années, ſoient inquiétez par les anciens propriétaires, ce Prince ordonna, que les Vandales ne ſe pourroient ſervir de la preſcription, & que le tems qu'ils occuperoient l'Eſpagne, ne courroit point en leur faveur.

2. Les affaires d'Occident étant en cét état, Honorius mourut de maladie. Conſtance mari de Placidie, qui étoit ſœur d'Arcadius & d'Honorius, avoit été aſſocié à l'Empire; mais comme il étoit mort avant Honorius-même, il en avoit joui ſi peu de tems, qu'il n'avoit eu aucun moien de s'y ſignaler. A peine

A peine ſon fils Valentinien, que Théodoſe faiſoit élever, avoit été retiré des mains de ſa Nourrice, lors qu'un certain ſoldat des Gardes fut proclamé Empereur d'Occident. Il ſe nommoit Jean, & étoit doux, prudent & courageux. Bien qu'il eût uſurpé l'Empire, il s'y conduiſit néanmoins avec une grande modération durant les cinq années qu'il le poſſéda. Il ne prêta jamais l'oreille aux diſcours des Délateurs, & ne priva perſonne de la vie, ni de ſes biens, que par les régles de la Juſtice. Les guerres de Conſtantinople ne lui permirent pas de rien faire de conſidérable contre les Barbares. Théodoſe fils d'Arcadius, leva contre lui une armée, dont il donna le commandement à Aſpar, & à Ardaburius fils d'Aſpar, qui le vainquirent, lui ôtérent la ſouveraine puiſſance, & la rendirent à Valentinien, qui tenant l'Uſurpateur entre ſes mains, le produiſit ſur un âne, & avec une main coupée dans le Cirque d'Aquilée, & aprés l'avoir expoſé de cette façon aux outrages de la populace, il le fit mourir.

3. Ce jeune Prince fut élevé par ſa mere Placidie avec toute ſorte de moleſſe; ce qui corrompit tellement ſon naturel, que dés les premiéres années de ſa jeuneſſe, il fit paroître de tres-pernicieuſes inclinations. Il s'adonna à l'Aſtrologie judiciaire, & ſe perdit par l'amour des femmes, quoi qu'il en eût une fort-belle. Cela fut cauſe qu'il ne reprit aucune des Places qu'il avoit perdues: il perdit au contraire l'Afrique & la vie. Sa femme & ſes filles tombérent entre les mains des ennemis.

4. Il y avoit en ce tems-là deux fameux Capitaines parmi les Romains, Aëtius & Boniface, & qui avoient autant de valeur, & autant d'expérience dans la guerre, que pas un autre de leur ſiécle. Ils ſuivoient des régles différentes dans leur politique, mais tous deux avoient tant d'élévation d'eſprit, & tant de rares qualités, que l'on peut dire, qu'ils étoient les plus grands hommes de l'Empire, & que toute la vertu Romaine ſem-

bloit renfermée dans leurs perſonnes. Placidie donna le Gouvernement d'Afrique à Boniface, ce qui déplut extrémement à Aëtius; toutefois il diſſimula ſon reſſentiment, parce que leur haine n'avoit pas encore éclaté, & qu'ils prenoient tous deux grand ſoin de la cacher. Quand Boniface fut parti, Aëtius l'accuſa devant Placidie, de ſe vouloir rendre Tiran de l'Afrique, ajoûtant que pour l'en convaincre, il n'y avoit qu'à le rappeler, & qu'il n'obéïroit pas. Cette Princeſſe goûta cét avis, & ſe reſolut de le ſuivre; mais Aëtius la prévint, & manda le premier à Boniface, que l'Impératrice lui tendoit un piége pour le perdre, & qu'il n'en faloit point d'autre preuve, que la reſolution qu'elle avoit priſe de le revoquer ſans ſujet. Boniface ne négligea pas cét avis, mais ſans témoigner de l'avoir reçû, il refuſa de déférer à l'ordre de l'Empereur & de Placidie. Laquelle demeura alors pleinement perſuadée de l'affection d'Aëtius pour le ſervice de ſon fils, & de la perfidie de Boniface.

5. Ce dernier n'étant pas capable de reſiſter à la puiſſance d'un Empereur, & d'ailleurs ne croiant pas pouvoir trouver de ſureté dans Rome, rechercha l'alliance des Vandales, qui, comme j'ai dit, s'étoient établis en Eſpagne dans le voiſinage de l'Afrique. Godigiſcle étoit mort, & avoit laiſſé ſes deux fils heritiers de ſes Etats, Gontharis qui étoit légitime, & Gigéric qui n'étoit que bâtard; le premier étoit jeune, & peu agiſſant; l'autre étoit un des plus courageux, & des plus aviſez hommes du monde. Boniface aiant dépêché quelques-uns de ſes amis vers ces deux Princes, fit une ligue avec eux, dont les conditions furent, qu'ils partageroient l'Afrique en trois portions; que chacun commanderoit à ſes Sujets, & qu'en cas de guerre, ils s'aſſiſteroient mutuellement contre toutes ſortes d'ennemis. Ainſi les Vandales entrérent dans l'Afrique par le détroit, & les Viſigoths s'emparérent de l'Eſpagne. Les amis de Boniface, qui connoiſſoient ſon eſprit & ſon naturel, ne pou-

pouvoient aſſés s'étonner qu'il eût ainſi conſpiré contre l'Etat. Quelques-uns d'eux l'allérent trouver à Carthage par l'ordre de Placidie, où ils virent entre ſes mains les lettres d'Aëtius, & apprirent par ſa bouche toute l'intrigue. Quand ils le rapportérent à Placidie, elle en fut dans le dernier étonnement; mais comme les affaires de l'Empire étoient alors en mauvais état, & qu'Aëtius avoit beaucoup de crédit, elle ne lui fit point de reproche de ſa perfidie, & ne chercha point à s'en venger: elle ſe contenta de la faire ſavoir aux amis de Boniface, afin qu'ils le conjuraſſent de revenir à Rome, & de ne pas livrer l'Empire aux Barbares. Boniface étoit fâché de s'étre engagé avec les Vandales, & il uſoit envers eux de priéres & de promeſſes pour les obliger à quitter l'Afrique. Mais ils rejettérent ſes propoſitions, comme pleines d'outrages & de mépris; de ſorte que Boniface fut contraint d'en venir aux mains avec eux; & aiant été vaincu, il s'enfuit dans Hippone, qui eſt une Ville de la Numidie, aſſiſe dans le voiſinage de la mer, où ces Barbares mirent le ſiége, ſoûs la conduite de Gizéric, parce que Gontharis étoit mort. On dit que ce fut ſon frere qui le fit mourir, mais les Vandales n'en demeurent pas d'accord. Ils aſſurent au contraire, qu'il fut pris par les Germains, dans une bataille qu'il leur livra en Eſpagne; qu'enſuite il fut exécuté, & que Gizéric mena ſeul les Vandales en Afrique. J'ai appris d'eux-mêmes ce que j'en écris. Aprés qu'ils eurent été beaucoup de tems devant Hippone, ſans la pouvoir prendre ni par compoſition, ni par aſſaut, la famine les obligea de lever le ſiége. Un peu aprés Boniface aiant reçû de Conſtantinople & de Rome un renfort conſidérable, il leur préſenta la bataille, & la perdit, chacun s'en ſauva le mieux qu'il pût. Aſpar s'en retourna dans ſon païs. Boniface étant venu trouver Placidie, ſe juſtifia devant elle des accuſations dont on avoit voulu le noircir.

CHAPITRE IV.

1. *Un Aigle voltige ſur la tête de Marcien, & lui donne un préſage de l'Empire, ce qui eſt cauſe que Gizéric le met en liberté.* 2. *Gizéric ſe modére dans ſa victoire, fait la paix avec Valentimen, & lui donne ſon fils Honoric en ôtage.* 3. *Mort de Placidie, & fourberie déteſtable de Valentinien.* 4. *Mort d'Aëtius.* 5. *Attila ravage l'Europe, & prend Aquilée.* 6. *Maxime fait mourir Valentimen, & viole ſa femme Eudoxia, qui implore la protection de Gizéric.*

1. AINSI les Vandales enlevérent l'Afrique aux Romains, & s'en rendirent les maîtres. Ils firent eſclaves ceux qu'ils prirent vifs, & Marcien, qui depuis parvint à l'Empire, fut de ce nombre. Un jour que Gizéric avoit commandé, que l'on les amenât dans une des cours de ſon Palais, pour voir s'il n'y en avoit point qui fuſſent dans une condition indigne de la nobleſſe de leur naiſſance, comme ils étoient expoſez au Soleil, & fort incommodez de la chaleur, on vit un Aigle voltiger au deſſus de la tête de Marcien, qui dormoit au milieu des autres, & le couvrir de ſes aîles. Gizéric qui avoit un eſprit vif & pénétrant, prit le vol de cét oiſeau pour un préſage, envoia quérir Marcien, & lui demanda, qui il étoit? Il répondit qu'il étoit Secrétaire d'Aſpar. Alors Gizéric faiſant réfléxion ſur le grand crédit d'Aſpar, & ſur le vol de l'Aigle, jugea que Marcien étoit un homme de conſidération, qu'il ne faloit pas lui ôter la vie, parce qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'Empire eût été prédit à une perſonne ménacée d'une mort prochaine; que ſi le préſage étoit véritable, & s'il devoit un jour monter ſur le Trône, il ne lui pourroit nuire, puiſque les deſſeins de Dieu ne peuvent étre empêchez par toute

toute la force des hommes. Il ſe contenta donc de prendre ſon ſerment, que quand il ſeroit en liberté, il ne porteroit jamais les armes contre les Vandales. Ainſi Marcien revint à Conſtantinople, & fut depuis élevé à l'Empire, aprés la mort de Théodoſe. Ce fut un bon Empereur, excepté qu'il négligea les affaires de l'Afrique, comme nous le dirons dans la ſuite.

2. Gizéric aiant remporté la victoire ſur Aſpar, & ſur Boniface, voulut par une ſage prévoiance s'en aſſurer la poſſeſſion. Comme il apprehendoit qu'il ne vint de nouvelles armées de Conſtantinople, & de Rome, & que Dieu ſe laſſant de favoriſer ſes armes, ne continuât pas à leur donner des ſuccés auſſi heureux que par le paſſé, il ſe modéra lui-même dans le cours de ſa plus grande proſpérité, & fit la paix avec Valentinien; il s'obligea de lui paier un tribut, & lui donna ſon fils Honoric en ôtage. Ainſi il conſerva par ſa prudence les avantages qu'il avoit aquis par ſa valeur, & ſe mit en telle conſidération auprés de l'Empereur, qu'il lui rendit ſon fils Honoric. Cependant Placidie étoit morte à Rome, & ſon fils Valentinien étoit auſſi mort ſans enfans mâles, n'aiant laiſſé que deux filles, qu'il avoit eues d'Eudoxia, fille de Théodoſe. Voici les circonſtances de ſa mort.

3. Il y avoit à Rome un Sénateur nommé Maxime, qui décendoit de celui que l'ancien Théodoſe fit mourir, parce qu'il avoit uſurpé la Souveraine autorité. Les Romains célébrent une fête qui porte ſon nom, en mémoire de cette action. Ce jeune Maxime avoit une femme d'une beauté, & d'une vertu ſinguliére, dont Valentinien étant devenu éperdûment amoureux, ſans en avoir pû rien obtenir, il conçût, & exécuta le plus déteſtable deſſein, dont un homme ſoit capable. Il manda Maxime au Palais, & joua avec lui une certaine ſomme d'argent. Quand il l'eut gagnée, il lui demanda ſon anneau pour gage, comme ils en étoient convenus: il l'envoia à ſa femme, & lui

lui fit dire, qu'elle vint au Palais pour ſaluer l'Impératrice. Lorſqu'elle vit l'anneau de ſon mari, elle crût que cét ordre étoit donné de ſon conſentement; de ſorte qu'elle monta en chaiſe, & étant arrivée, elle fut conduite par les Miniſtres des divertiſſemens de l'Empereur, dans un appartement éloigné de celui d'Eudoxia, où ce Prince ſe rendit à l'inſtant, & la viola. Quand elle fut retournée en ſa maiſon, elle fondit en larmes, & fit mille imprécations contre Maxime, qu'elle croioit complice de l'outrage qu'elle venoit de recevoir. Maxime de ſon côté, n'eut pas ſi-tôt appris ce qui étoit arrivé, qu'il ſe reſolut de s'en venger, en faiſant mourir Valentinien. Mais lors qu'il conſidéroit le pouvoir qu'Aëtius avoit dans l'Etat, principalement depuis qu'il avoit vaincu Attila, & l'armée des Scythes & des Maſſagétes, il croioit que c'étoit un puiſſant obſtacle à ſon deſſein, & qu'il faloit commencer par ſe défaire de lui, bien qu'il reconnut qu'il étoit l'eſpérance la plus ſolide, & l'appui le plus ferme de l'Empire.

4. Il emploia donc l'artifice des Eunuques de la Cour, pour faire accroire à Valentinien qu'Aëtius méditoit une revolte. Ce Prince ſe laiſſa perſuader ce que ces infames lui ſuppoſoient, par la ſeule connoiſſance qu'il avoit qu'Aëtius étoit un homme d'eſprit, & de cœur; & ainſi il le fit mourir. On dit qu'un Romain dit un bon mot ſur ce ſujet. L'Empereur lui aiant demandé ce qu'il lui ſembloit de la mort d'Aëtius, il répondit, qu'il ne pouvoit dire, ſi en cela il avoit bien ou mal fait, mais qu'il étoit aſſuré qu'il avoit fait la même choſe, que ſi d'une main il s'étoit coupé l'autre.

5. Aprés la mort d'Aëtius, Attila pilla toute l'Europe, & impoſa un tribut aux deux Empires. On dit qu'il lui arriva un grand bonheur lorſqu'il aſſiégeoit Aquilée, qui eſt une Ville maritime, des plus riches, & des plus peuplées qui ſoient au de-là du Golphe Jonique. Comme il ne la pouvoit prendre ni de force, ni

ni autrement, & qu'il deſeſpéroit du ſuccés de ſon entrepriſe, il donna ordre un ſoir à ſes Troupes de plier bagage, & de ſe tenir prêtes pour partir le lendemain. Le Soleil commençant à paroître, les Barbares commençoient auſſi à lever le ſiége, & à même-tems une Cigogne ſortit d'une des Tours de la Ville, où elle avoit fait ſon nid. Les petis étendoient leurs aîles, & faiſoient leurs premiers efforts pour voler. Quelquefois la Cigogne les ſoûtenoit de ſon dos, enfin la Cigogne & les petis ſe ſauvérent bien loin d'Aquilée. Attila qui étoit extrémement fin & ruſé, aſſura que c'étoit un préſage tres-certain de la réduction de la Place, & que jamais ces oiſeaux n'en ſeroient ſortis, ſi elle n'étoit ménacée de quelque malheur. Ainſi il continua le ſiége. Peu de tems aprés, la Tour, d'où la Cigogne étoit ſortie, tomba d'elle-même avec une partie de la muraille, & livra paſſage aux Barbares.

6. Aprés cela Maxime fit mourir Valentinien, & comme ſa propre femme étoit morte un peu auparavant, il coucha avec Eudoxia. On aſſure qu'étant avec elle dans le lit, il lui dit, que c'étoit la violence de l'amour qu'il lui portoit, qui l'avoit obligé de ſe défaire de Valentinien. Il y avoit long-tems qu'Eudoxia avoit conçû une grande haine contre Maxime, & qu'elle deſiroit de lui en faire reſſentir les effets; mais quand elle apprit de la bouche de celui-là-même qui avoit tué ſon mari, que c'étoit à ſon occaſion qu'il avoit commis ce crime, elle fut tranſportée d'une extréme impatience d'en précipiter la vengeance. Elle dépécha dés le lendemain à Carthage, pour conjurer Giz ric de venir venger la mort de Valentinien, & de la venger elle-même du plus ſcelérat de tous les hommes. Elle flata ce Tiran des doux termes d'amitié & d'alliance; elle ajoûta que ce ſeroit une impiété, que de mépriſer la dignité Roiale ſi indignement violée. Elle n'attendoit point de ſecours de Conſtantinople, a cauſe que Théodoſe étoit mort, & que Marcien lui avoit ſuccédé à l'Empire.

CHAPI-

CHAPITRE V.

1. *Meurtre de Maxime.* 2. *Gizéric pille Rome, & en emméne la femme & les filles de Valentimien avec une quantité prodigieuſe de richeſſes.* 3. *Il raſe les Villes d'Afrique ; & en partage les terres.* 4. *Il diviſe les Vandales & les Alains par cohortes, & ravage la Sicile, l'Italie, & d'autres païs.*

1. GIZÉRIC ne paſſa en Italie, avec une puiſſante flôte, qu'a-cauſe qu'il eſpéroit d'y trouver d'immenſes richeſſes. Quand il fut à Rome, il s'empara du Palais. Comme Maxime s'enfuioit, il fut tué par le peuple à coups de pierres : ſa tête fut arrachée de ſon corps, & le corps fut mis en piéces.

2. Gizéric prit Eudoxia avec ſes deux filles Eudocia & Placidie. Il chargea ſur ſes vaiſſeaux une quantité prodigieuſe d'or, d'argent, & des plus précieux meubles de l'Empire, ſans épargner même le cuivre qu'il trouva dans le Palais. Il pilla le Temple de Jupiter Capitolin, & en ôta la moitié de la couverture, qui étoit d'un cuivre doré, d'une beauté merveilleuſe. On dit que le vaiſſeau qui portoit les Dieux, périt, & que tous les autres entrérent dans le port de Carthage. Gizéric maria Eudocia avec Honoric l'aîné de ſes fils. Pour ce qui eſt d'Eudoxia & de Placidie, qui étoit femme d'un des plus conſidérables du Sénat, nommé Olybrius, il les envoia à Conſtantinople, à la priére de l'Empereur. C'étoit Léon qui poſſédoit alors l'Empire d'Orient, où aprés la mort de Marcien, il étoit parvenu par la faction d'Aſpar.

3. Quelque-tems aprés, Gizéric raſa les murailles de toutes les Villes, excepté celles de Carthage, afin que ceux qui voudroient à l'avenir ſuivre le parti des Ro-

Romains, & exciter des ſoulevemens, n'euſſent point de Places, d'où ils puſſent ſortir pour ravager la campagne, & afin auſſi que les gens de guerre qui viendroient de Conſtantinople en Afrique, ne puſſent ſe rendre maîtres des Villes, & y établir Garniſon. Cét avis parût alors fort ſage, & fut conſidéré comme un moien fort propre pour aſſurer aux Vandales la poſſeſſion de leurs conquêtes ; mais depuis il fut reconnu tres ridicule, & la prudence de Gizéric paſſa pour une pure extravagance ; car quand Béliſaire vint en Afrique, il n'eut aucune peine à entrer dans toutes les Villes. C'eſt ainſi que les hommes ont accoûtumé de faire d'un même conſeil divers jugemens, ſelon la diverſité des évenemens. Gizéric réduiſit à la ſervitude tout ce qu'il y avoit dans l'Afrique, de perſonnes remarquables par la nobleſſe de leur naiſſance, ou même par l'abondance de leurs richeſſes, & il donna leurs terres à ſes deux fils Honoric & Genſoric ; car le troiſiéme, nommé Théodore, étoit mort ſans enfans. Il partagea auſſi aux Vandales les terres qui étoient fertiles, & qui appartenoient aux autres Habitans de l'Afrique ; ainſi les propriétaires en furent dépoſſédez, & devinrent pauvres, mais néanmoins ils demeurérent libres, & allérent où ils voulurent. Toutes ces terres qui furent diviſées aux enfans de Gizéric, & aux Vandales, ne furent aſſujetties à aucunes charges. Celles qui étoient de nulle valeur, furent laiſſées à leurs anciens poſſeſſeurs, mais tellement chargées d'impôts, qu'il ne leur reſtoit que la peine de les avoir cultivées. Pluſieurs furent ou bannis, ou maſſacrez, dont on alléguoit diverſes raiſons, mais la principale étoit, que l'on les accuſoit d'avoir caché leur argent. C'eſt ainſi que l'Afrique fut accablée de toutes ſortes de malheurs.

4. Il diviſa les Vandales & les Alains par cohortes, & créa quatre-vingt Chefs de cohortes, leſquels on appeloit Chiliarques, c'eſt à dire, Capitaines de mille hommes ; ce qu'il faiſoit pour faire croire qu'il avoit qua-

quatre-vingts mille combattans. Les Alains & les Vandales n'étoient pas autrefois plus de cinquante-mille hommes ; mais leur nombre s'eſt accrû depuis, par la naiſſance des enfans, & par diverſes alliances avec d'autres peuples. Tous les Barbares ont été confondus ſoûs le nom de Vandales, excepté les Maures. Gizéric ſe ſervit de ces derniers depuis la mort de Valentinien, toutes-les-fois qu'il fit des décentes, au commencement du prin-tems dans l'Italie & dans la Sicile, où il raſa les Villes, & enleva les hommes, & d'où il ne ſortit que pour aller ravager l'Illyrie, le Peloponèſe, la Gréce, & toutes les Iſles voiſines. Il repaſſa encore aprés dans l'Italie & dans la Sicile, où il prit tout ce qu'il y pût trouver. On dit que ſa flôte étant un jour prête à faire voile, & le Pilote lui demandant quels peuples il lui plaiſoit d'aller attaquer, il répondit, ceux contre qui Dieu ſe trouvera en colére. C'eſt ainſi qu'il faiſoit la guerre ſans ſujet, & de gayeté de cœur.

CHAPITRE VI.

1. *Léon léve une puiſſante armée contre les Vandales, & en donne le commandement à Baſiliſque, qui ſe laiſſe corrompre par Aſpar.* 2. *Anthéme eſt fait Empereur d'Occident.* 3. *Marcellien s'empare de la Sardaigne, & Heraclius de Tripoli.* 4. *Baſiliſque temporiſe par trahiſon.* 5. *Combat naval.* 6. *Mort généreuſe de Leon.*

1. LEON deſirant venger l'Empire de tant d'outrages, qu'il avoit reçûs des Vandales, leva contre eux une armée de cent-mille hommes, & aſſembla une flôte qui étoit compoſée de tous les vaiſſeaux de l'Orient. Il fit des largeſſes tout-à-fait magnifiques aux Matelots, & aux Soldats, n'épargnant rien

rien pour un deſſein qu'il avoit ſi fort à cœur, & pour lequel on dit qu'il dépenſa juſques à cent-trente mille marcs d'or. Mais comme Dieu n'avoit pas agréable que tout ce ſuperbe appareil ſervît à exterminer les Barbares, il permit que Baſiliſque frere de Vérina fût choiſi pour Général. C'étoit un homme qui avoit une ambition démeſurée, qui eſpéroit de parvenir à l'Empire par la ſeule faveur d'Aſpar, & ſans répandre de ſang. Cét Aſpar étant de la ſecte des Ariens, & ne la voulant pas quitter, pouvoit faire un Empereur, & ne le pouvoit pas devenir. Il tramoit déja aſſez ouvertement quelque conſpiration contre Léon, de qui il avoit reçû des injures, & on dit que craignant que la défaite des Vandales n'augmentât par trop ſa puiſſance, il donna en leur faveur des ordres ſecrets à Baſiliſque.

2. Léon avoit donné un peu auparavant l'Empire d'Occident à Anthéme, qui étoit un Sénateur illuſtre par ſa naiſſance, & par ſes richeſſes ; & il l'y avoit envoié, avec ordre de faire la guerre aux Vandales. Gizéric avoit demandé cette dignité pour Olybrius, qui étoit ſon allié du côté de Placidie fille de Valentinien ; & en haine de ce que l'on la lui avoit refuſée, il avoit fait un étrange dégât dans les terres de l'Empire.

3. Il y avoit dans la Dalmatie un certain Marcellien, qui avoit été autrefois ami intime d'Aëtius, & qui, aprés qu'il fut mort de la maniére que nous l'avons vû, ſecoua le joug des Romains, amaſſa force gens, & ſe rendit tellement maître du païs qu'il occupoit, que perſonne n'oſa jamais l'attaquer. Léon l'engagea par ſes careſſes, à décendre dans la Sardaigne, ce qu'il fit, & il en chaſſa les Vandales. Heraclius étant venu de Conſtantinople à Tripoli, défit auſſi les Vandales qui y étoient, & prit quantité de petites Places. Aiant enſuite quitté ſes vaiſſeaux, il mena ſes Troupes vers Carthage. Voilà quels furent les préludes de la guerre.

4. Baſiliſque arriva avec ſa flôte à une petite Ville, qui

qui n'étoit éloignée que de deux-cens quatre-vingt ſtades de Carthage, & que l'on appeloit la ville de Mercure, a-cauſe d'un Temple qui y avoit été bâti en l'honneur de ce Dieu. S'il eût été droit à Carthage, ſans perdre de tems, il l'eût emportée de force, & eût fait tous les Vandales priſonniers. Gizéric étoit épouvanté par la priſe de Sardaigne & de Tripoli, & par la preſence de la flôte Romaine, la plus formidable qui eût été juſqu'alors. Mais le retardement de Baſiliſque cauſé par ſa lâcheté, ou par ſa trahiſon, priva les Romains des avantages qu'ils pouvoient remporter en cette occaſion. Gizéric ſe ſervant adroitement de leurs longueurs, arma le plus de gens qu'il lui fut poſſible, les fit monter dans ſes grands vaiſſeaux, & tint quantité de barques toutes prêtes. Il envoia enſuite prier Baſiliſque de différer la bataille, de cinq jours, durant leſquels il propoſeroit des moiens de donner ſatisfaction à l'Empereur. Quelques-uns diſent qu'il achêta cette tréve, & qu'il diſtribua de l'argent dans l'armée de Baſiliſque. C'étoit l'eſpérance d'avoir bien-tôt un vent favorable, qui lui faiſoit deſirer de remettre le combat. Baſiliſque, ſoit qu'il eut en cela de la complaiſance pour Aſpar, ou qu'il fut corrompu par les préſens de Gizéric, ou qu'il crut bien faire, lui accorda ſa demande, demeura en repos dans ſon Camp, & attendit la commodité des ennemis.

5. Quand le vent que les Vandales attendoient fut levé, ils déploierent leurs voiles, & navigérent vers les Romains. Quand ils furent proche d'eux, ils mirent le feu à des barques qu'ils avoient menées vuides tout-exprés, les pouſſérent contre la flôte des ennemis, laquelle étant fort-nombreuſe, en fut aiſément endommagée. L'embraſement s'augmentant, apporta un tumulte étrange. Les cris confus des Soldats & des Matelots, qui ſe donnoient réciproquement des ordres contraires, répondoient au bruit de la flâme & du vent. Ils tâchoient cependant de repouſſer les barques & les vaiſſeaux où étoit le feu.

La-

Là-deſſus les Vandales accourent, qui tirent ſur quelques-uns, en jettent d'autres dans la mer, & dépouillent ceux qui tombent entre leurs mains.

6. Il y eut néanmoins des Romains qui ſe portérent vaillamment en cette rencontre, & entre autres, Jean, Lieutenant de Baſiliſque, qui n'eut aucune part à ſa perfidie. Son vaiſſeau étant entouré de toutes parts, il tua de deſſus ſes bords un grand nombre des ennemis; & enfin ſe voiant prêt d'être pris, il ſe jetta avec toutes ſes armes dans la mer. Bien que Genſon fils de Gizéric lui donnât ſa parole, & l'aſſurât de la vie, il ne voulut rien répondre, ſinon, que jamais il ne tomberoit entre les mains des chiens, & ſe laiſſa couler à fond. Tel fut le ſuccés de cette guerre. Héraclius s'en retourna en ſon païs: Marcellien mourut par la perfidie d'un Capitaine. Baſiliſque ſe ſauva à Conſtantinople dans l'Egliſe du divin-Sauveur, laquelle on apelle l'Egliſe de ſainte-Sophie, & il y obtint ſa grace par les prieres de l'Impératrice Vérina. Il ne pût alors parvenir à l'Empire, où il aſpiroit, a-cauſe que l'Empereur s'étoit défait d'Aſpar & d'Arduburius, ſur des ſoupçons qu'ils conſpiroient contre ſa vie. Voilà tout ce qui ſe paſſa pour lors.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. *Mort d'Anthéme, d'Olybrius & des deux Léons.* 2. *Eloge de Majorin; ſtratagéme dont il uſe; prodige qui lui arrive; Eſpérance fondée ſur l'eſtime de ſa valeur, ruinée par ſa mort précipitée.* 3. *Nepos, Glycerius & Auguſte lui ſuccédent pour peu de tems.* 4. *Baſiliſque uſurpe l'Empire, eſt trahi par Armatus & livré à Zénon par Acace, Evéque de l'Egliſe où il s'étoit refugié.* 5. *Sa fin déplorable.* 6. *Traité de paix entre Gizéric & Zénon. Mort & Teſtament de Gizéric.*

1. ANTHE'ME Empereur d'Occident fut mis à mort par ſon gendre Récimére. Olybrius eut auſſi une ſemblable deſtinée, peu de tems aprés qu'il fut parvenu à l'Empire. Léon mourut pareillement à Conſtantiople, & eut pour ſucceſſeur un autre Léon, fils de ſa fille Ariadne & de Zénon. Son pere lui fut aſſocié dans l'Empire, a-cauſe de ſon bas âge; mais il ne vécut que peu de tems.

2. Il eſt bien juſte que je diſe quelque choſe de Majorin, qui a tenu avant ceux-ci, l'Empire d'Occident. C'étoit un excellent homme, qui ſurpaſſant tous ſes prédéceſſeurs en mérite & en vertu, ne pouvoit ſouffrir que l'Afrique fût deſolée par la fureur des Barbares. Il leva contre eux une puiſſante armée dans la Ligurie; & comme il ne cherchoit pas à s'exemter des fatigues & des dangers, il faiſoit état de la commander en perſonne; mais il étoit perſuadé qu'avant que de rien entreprendre, il étoit important de reconnoître au vrai les forces des ennemis, la qualité du génie de Gizéric, & l'affection, ou la haine qui étoit entre

entre les Afriquains & les Maures. Il voulut même s'informer de toutes ces choſes par ſes propres yeux, & il prit pour ce ſujet le nom & la qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur vers Gizéric. Mais pour ne pas expoſer témerairement ſa vie, & ne pas ruiner ſes affaires, il ſe déguiſa par artifice. Comme il avoit les cheveux d'un ſi beau blond, que l'on les comparoit aux raions du Soleil, il uſa d'une teinture qui les rendit tout-a-fait noirs. Quand il fut en preſence de Gizéric, ce Prince Barbare qui vouloit l'épouvanter, le mena comme par civilité, dans un appartement rempli des plus belles armes que l'on eût ſeu voir. On dit que ces armes s'entrechoquérent d'elles-mémes, & firent un grand bruit. Gizéric crut que c'étoit un tremblement de terre; mais quand il ſeut que la terre n'avoit point tremblé, il ſe perſuada que c'étoit un prodige, bien qu'il ne ſeut pas ce qu'il préſageoit. Quand Majorin eut découvert ce qu'il vouloit ſavoir, il s'en retourna dans la Ligurie, où s'étant mis à la tête de ſon armée, il la mena par terre juſqu'à Cadis, afin d'y paſſer le détroit, & d'aller enſuite à Carthage. Gizéric aiant reçû la nouvelle de cette marche, & aiant appris la maniére dont Majorin l'avoit ſurpris ſoûs la figure d'un Ambaſſadeur, fut ſaiſi de crainte, & ſongea ſérieuſement à ſe défendre. La haute opinion que les Romains avoient conçuë des rares qualitez de leur Empereur, leur faiſoit eſpérer de ſe rétablir dans l'Afrique; mais il mourut d'une diſſenterie au milieu d'une expédition ſi importante. C'étoit un Prince chéri de ſes Sujets, & redouté de ſes ennemis.

3. Nepos qui lui ſuccéda mourut de maladie, n'aiant régné que fort peu de jours. Glycérius entra aprés lui dans la même dignité, & en ſortit par le même genre de mort. Auguſte lui ſuceéda. Il y a eu d'autres Empereurs d'Occident, dont à deſſein je ne fais point de mention, parce qu'ils n'ont régné que peu de tems & qu'ils n'ont rien fait de conſidérable. Voilà pour ce qui regarde l'Occident.

4. Pour ce qui eſt de l'Orient, Baſiliſque ne pouvoit plus retenir la paſſion furieuſe qui le portoit à l'Empire. Il ne lui fut pas mal-aiſé de s'en emparer, parce que Zénon s'enfuït avec l'Impératrice ſa femme dans l'Iſaurie, qui étoit le lieu de ſa naiſſance. Quand il l'eut poſſédé un an & huit mois, Zénon, qui avoit appris que les peuples, & ſur tout les ſoldats, ne pouvoient plus ſupporter les excés de ſon avarice, leva une armée. Baſiliſque amaſſa auſſi des Troupes, dont il donna le commandement à Armatus; mais lors que ce Général fut en preſence de Zénon, il lui livra ſes Troupes, à la charge qu'il créeroit ſon fils Céſar, & qu'il le déſigneroit ſon ſucceſſeur. Baſiliſque abandonné de tout le monde, s'enfuït dans la même Egliſe qui lui avoit déja ſervi d'azile; mais il fut livré à Zénon par l'Evêque Acace, qui lui reprocha ſon impieté, & de s'être laiſſé corrompre par les erreurs d'Eutyche. Cette accuſation n'étoit pas ſans fondement.

5. Quand Zénon fut rétabli dans ſon Empire, il ôta la vie à Armatus, & la qualité de Céſar à ſon fils, à qui il l'avoit accordée. Il relégua Baſiliſque, ſa femme & ſes enfans dans la Cappadoce, & les contraignit de partir au milieu des rigueurs de l'Hiver, ſans leur donner des vivres, des habits, ni aucune aſſiſtance. Ces miſérables perſonnes, également tourmentées par la faim & par le froid, moururent, ſans recevoir autre ſecours, que celui de s'approcher l'une de l'autre pour s'échaufer. Voilà la fin déplorable dont Baſiliſque fut puni des maux qu'il avoit faits à l'Empire; mais cela n'arriva pas ſi-tôt.

6. Gizéric aiant repouſſé ſes ennemis, autant par adreſſe que par force, faiſoit autant de dégât que jamais ſur les terres de l'Empire; mais il fit depuis un Traité avec l'Empereur Zénon, par lequel il fut accordé, que les Vandales & les Romains n'auroient jamais de guerre enſemble. Ce Traité fut religieuſement obſervé par Zénon, par Anaſtaſe ſon ſucceſſeur

ſeur, & par Juſtin. Mais ſoûs l'Empire de Juſtinien, neveu & ſucceſſeur de ce dernier, la guerre s'émût de la maniére que je dirai dans la ſuite. Gizéric mourut bien-tôt aprés dans un âge fort avancé. Il ordonna par ſon Teſtament, que ſon Roiaume appartiendroit toûjours à l'avenir, à l'aîné mâle de ſes décendans. Quand il mourut il y avoit trente-neuf ans qu'il avoit pris Carthage, & qu'il commandoit aux Vandales.

CHAPITRE VIII.

1. *Honoric perſécute les Chrêtiens. Les Maures s'emparent du Mont Auraſe.* 2. *Gondamond ſuccéde à Honoric, & continue la perſécution. Traſamond ſon frere en change la maniere, & épouſe Amalafride ſœur de Théodoric Roi des Goths.* 3. *Gabaon Roi des Maures s'efforce de reparer les prophanations des Vandales, les combat, & les défait.*

1. HONORIC, l'aîné de ſes fils, lui ſuccéda, Genſon étant décédé auparavant. Les Vandales n'eurent la guerre ſoûs ſon régne que contre les Maures. Ces peuples étoient demeurez en repos durant la vie de Gizéric, a-cauſe de la crainte que leur donnoit ſa puiſſance; mais aprés ſa mort ils firent de grands maux aux Vandales, & en reçûrent d'eux auſſi. Honoric exerça des injuſtices & des violences horribles contre les Chrétiens, pour les contraindre à ſe déclarer de la Secte d'Arius, & il condamna au feu, & à d'autres ſupplices tres-cruels, ceux qui refuſérent de lui obéïr. Il arracha la langue à quelques-uns, que j'ai vûs depuis à Conſtantinople avec le parfait uſage de la parole. Il y en eut ſeulement deux qui le perdirent, pour avoir commis avec des femmes débauchées un peché contraire à la chaſteté. Honoric

 régna

régna huit-ans, & mourut de maladie. Les Maures s'emparérent durant ſon régne du Mont Auraſe, qui eſt éloigné de Carthage, de l'eſpace de treize-journées, & ſecouérent ainſi le joug des Vandales, qui n'oſérent plus les attaquer, a-cauſe de l'aſſiette avantageuſe de cette montagne.

2. Aprés la mort d'Honoric, Gondamond fils de Genſon parvint à la couronne des Vandales par la prérogative de l'âge, qui le rendoit Chef de la maiſon de Gizéric. Ce Gondamond donna pluſieurs batailles aux Maures; mais il fit encore plus de perſécutions aux Chrétiens, & mourut au milieu de la douziéme année de ſon régne Son frere Traſamond lui ſuccéda, qui étoit un Prince fort recommandable par ſa bonne-mine, par ſa prudence, & par ſon courage. Il contraignoit les Chrétiens de quitter la foi de leurs peres, non pas en tourmentant les corps, comme avoient fait ſes prédéceſſeurs, mais en diſtribuant des richeſſes, des dignitez, & des honneurs à ceux qui changeoient de Religion; & mépriſant avec tant d'outrage ceux qui n'en vouloient pas changer, que de quelque qualité qu'ils fuſſent, il feignoit de ne les plus connoître. Si quelqu'un commettoit un crime atroce, ou volontairement, ou par malheur, il lui offroit le pardon pour récompenſe de l'apoſtaſie. Sa femme étant morte ſans avoir eu d'enfans, il reſolut de tâcher à retenir la Couronne dans ſa famille par un nouveau mariage, & envoia un Ambaſſadeur à Théodoric Roi des Goths, pour lui demander ſa ſœur, qui étoit veuve depuis peu. Théodoric la lui envoia, avec une eſcorte compoſée de mille Gentils-hommes de la Nation, qui lui ſervoient de gardes, & de cinq mille Officiers, qui étoient tous capables de porter les armes. Il donna auſſi à ſa ſœur le Promontoire Lilybéen dans la Sicile, en faveur de cette alliance, qui rendit Traſamond le plus-illuſtre, & le plus-puiſſant Roi qui eût jamais commandé aux Vandales, & qui lui aquit l'amitié parti-

particuliére de l'Empereur Anaſtaſe. Ce fut ſoûs ſon régne que les Maures apportérent aux Vandales le plus grand dommage qu'ils aient jamais reçû.

3. Les Maures, qui habitent à l'entour de Tripoli, étoient autrefois ſoûs la domination d'un Prince tres-prudent, & tres-expérimenté dans la guerre, nommé Gabaon. Qui aiant appris que les Vandales levoient des Troupes commença par défendre à ſes Sujets de commettre des crimes, & par leur ordonner de s'abſtenir de toutes les viandes qui peuvent amollir le courage, & même de ſe priver de la compagnie de leurs femmes. Il fit enſuite deux retranchemens, dans l'un deſquels il ſe campa avec ſes Troupes, & il mit les femmes dans l'autre, & ordonna que les hommes qui y entreroient ſeroient punis de mort. Il envoia aprés cela des Eſpions vers Carthage, & leur commanda de remarquer les profanations que les Vandales faiſoient dans les Temples des Chrétiens, & quand ils en ſeroient ſortis, de les réparer par toutes ſortes de devoirs de piété. On dit qu'il ajoûta, qu'il ne connoiſſoit point le Dieu des Chrétiens, mais que puiſqu'il avoit une puiſſance infinie, comme on l'aſſuroit, il étoit bien juſte qu'il châtiât ceux qui lui faiſoient des outrages, & qu'il protégeât ceux qui lui rendoient des honneurs. Quand les Eſpions furent arrivez à Carthage, ils conſidérérent à loiſir l'appareil des Vandales; & quand leur armée commença à marcher, ils la ſuivirent, déguiſez ſoûs des habits de Païſans. Au premier campement les Vandales mirent leurs chevaux dans les Egliſes, & commirent pluſieurs autres irrévérences. Ils donnoient des ſoufflets, & des coups de bâtons aux Prêtres qui tomboient entre leurs mains, & exigeoient d'eux des ſervices que l'on ne reçoit que des plus vils eſclaves. Lorſque les Vandales étoient décampez, les Eſpions de Gabaon exécutoient exactement ce qu'il leur avoit ordonné. Ils nettoioient les Egliſes, en

ôtoient les ordures, allumoient des cierges, rendoient des reſpects aux Prêtres, & diſtribuoient l'aumône aux pauvres. Puis ils ſe remettoient à la ſuite des Vandales, qui dans toute la marche prophanoient les Egliſes avec la même impiété, à laquelle les Eſpions continuoient d'oppoſer de pareilles expiations. Quand les Vandales furent proche des Maures, les Eſpions vinrent rapporter à Gabaon les ſacriléges dont les ennemis avoient violé la ſainteté des Temples, & les honneurs dont ils avoient tâché de reparer ces ſacriléges. Puis ils lui dirent que l'ennemi étoit proche. Quand il eut reçu cette nouvelle, voici comme il ſe prépara à la bataille. Aprés avoir fait un cercle dans la campagne où il ſe vouloit retrancher, il plaça ſes Chameaux en travers, comme pour couvrir ſon armée. Il mit enſuite dans le milieu les femmes, les enfans & le bagage, & plaça aux piés des Chameaux, ceux qui étoient capables de combattre, & leur commanda de ſe couvrir de leurs boucliers. L'armée de Maures étant rangée en cét ordre, les Vandales ne ſavoient ce qu'ils devoient faire. Ils n'étoient pas accoûtumez à combattre à pié, ni à tirer de l'arc. Ils étoient à cheval, & ne ſe ſervoient que de la lance, & de l'épée. Ainſi il leur étoit impoſſible d'incommoder de loin l'ennemi. Il ne leur étoit pas même aiſé de manier leurs chevaux, a-cauſe qu'ils étoient épouvantez par la veuë de ces animaux extraordinaires. Cependant les Maures qui tiroient à couvert, en tuérent un grand nombre; ils firent auſſi beaucoup de priſonniers, & mirent les autres en fuite. Il eſt certain néanmoins que peu de ſoldats de cette armée ſi nombreuſe retournérent en leur païs. Voilà la grande perte que les Maures firent ſouffrir aux Vandales, au tems de Traſamond, qui mourut, aprés avoir régné vingt-ſept ans.

CHA-

CHAPITRE IX.

1. Mœurs d'Ildéric ſucceſſeur de Traſamond. 2. Gélimer conſpire contre Ildéric, le met en priſon, & uſurpe la Souveraineté. 3. Lettres de Juſtinien à Gélimer, avec la réponſe. 4. Juſtinien médite de faire la guerre aux Vandales.

1. ILDE'RIC, fils d'Honoric, & petit-fils de Gizéric, ſuccéda à la Couronne. Il étoit doux à ſes peuples, & de tres-facile accés. Il ne perſécuta point les Chrétiens. Il avoit averſion pour la guerre, & n'en pouvoit entendre parler. Hoamer ſon neveu commandoit ſes armées, où il avoit aquis tant de réputation, qu'on l'appeloit l'Achille des Vandales. Ce fut ſoûs le régne d'Ildéric, que les Maures commandez par Antellas, remportérent la victoire ſur les Vandales, & que l'alliance par laquelle ils étoient unis avec Théodoric, & avec les Goths fut rompue, a-cauſe de la priſon où l'on retenoit Amalafride, & du maſſacre que l'on commit de ceux de cette Nation, que l'on ſoupçonnoit d'avoir conſpiré contre l'Etat. Théodoric n'en tira point de vengeance, parce qu'il ne fut jamais en état de mener une puiſſante flôte en Afrique. Ildéric étoit uni d'une amitié tres-étroite avec Juſtinien, laquelle avoit commencé avant même qu'il parvint à l'Empire, & du tems qu'il en avoit le Gouvernement, a-cauſe de l'âge ſi avancé, & du peu de ſuffiſance de ſon oncle Juſtin. Et ils ſe faiſoient ſouvent des préſens.

2. Il y avoit dans la famille de Gizéric un certain Gélimer, fils de Gélaride, & petit-fils de Genſon, qui approchant plus que pas un autre de l'âge d'Ildéric, étoit conſidéré comme celui qui ſeroit ſon ſucceſſeur. Il étoit le plus habile de ſon ſiécle pour la guerre,

mais fourbe, amateur des changemens, & ſavant dans l'art de s'emparer du bien d'autrui. Quand il conſidéroit que l'Empire lui étoit deſtiné, il ne pouvoit demeurer dans une condition privée, mais il aſpiroit avant le tems aux honneurs de la Roiauté. Le naturel facile & paiſible d'Ildéric augmentoit ſa hardieſſe, de ſorte que ne ſe pouvant plus retenir, il attira dans ſon parti les plus vaillans de la Nation, & leur perſuada de dépoſer Ildéric comme un lâche, qui s'étoit laiſſé vaincre par les Maures, & qui avoit deſſein de livrer à Juſtin la Couronne des Vandales, & de l'en priver, lui qui avoit l'honneur d'être décendu de Gizéric, & que c'étoit l'unique ſujet de l'Ambaſſade qu'il avoit envoiée à Conſtantinople. Ils exécutérent cette conjuration. Gélimer uſurpa l'Autorité Roiale. Ildéric dans la ſeptiéme année de ſon régne fut mis en priſon avec Hoamer & Evagée.

3. Quand Iuſtinien, qui dans l'entre-tems étoit parvenu à l'Empire, apprit la nouvelle de ce changement, il envoia à Gélimer des Ambaſſadeurs, avec une lettre conceue en ces termes. *C'eſt une action tres-injuſte, & tres-contraire à la derniére volonté de Gizéric, que de tenir en priſon un vieillard, un parent; & ſi le Teſtament de ce Prince a quelque force, un Roi des Vandales; & que de le priver par la plus grande de toutes les violences, d'un Roiaume, en poſſeſſion duquel la Loi du païs vous doit bientôt mettre. Je vous prie de ne pas continuer dans une injuſtice ſi criminelle, & de ne vous pas charger du nom odieux de Tiran, pour vous être trop hâté de prendre celui de Roi. Souffrez que ce bon homme, qui n'eſt pas éloigné de la mort, porte l'image de la Roiauté durant que vous en faites les fonctions. Et attendez que le tems, & le Teſtament de Gizéric vous en donnent le titre, qui eſt la ſeule choſe qui vous manque. En faiſant cela, vous ferez une choſe agréable à Dieu, & qui vous aſſurera nôtre amitié.* Gélimer renvoia les Ambaſſadeurs, ſans déférer à cette lettre; il fit créver les yeux à Hoamer, & reſerrer plus étroitement Ildéric & Evagée, ſoûs prétexte qu'ils s'étoient voulu

voulu ſauver. Iuſtinien en aiant eu avis, dépêcha une nouvelle Ambaſſade, & écrivit une ſeconde lettre, dont voici les termes.

Je ne croiois pas que vous deuſſiez mépriſer l'avis que je vous avois donné par ma premiére lettre, mais puiſque vous êtes reſolu de garder un Roiaume, que vous avez aquis par de ſi mauvaiſes voies, jouiſſez-en, & goûtez les plaiſirs qu'il plaira à Dieu vous en donner. Ce que je vous demande maintenant, eſt que vous envoiiez Ildéric à Conſtantinople avec Hoamer & ſon frere, afin qu'ils y reçoivent la conſolation, dont peuvent être capables des perſonnes, qui ont été privées de la poſſeſſion d'un Roiaume, & de la veuë de tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Si vous ne m'accordez volontairement ce que je deſire, il ne ſera plus en vôtre pouvoir de le refuſer. La confiance qu'ils ont eue en mon amitié, m'oblige à embraſſer leurs intérêts. Je ne contreviendrai point en cela à la paix faite avec Gizéric, puiſque je n'attaquerai pas ſon ſucceſſeur, mais que je repouſſerai ſeulement les injures qu'il m'a faites. Gélimer aiant lû la lettre de Iuſtinien; y fit cette réſponſe. *Je ne me ſuis point emparé par force du Roiaume, & je n'ai fait aucune injure à mes parens. C'eſt la Nation des Vandales qui a dépoſé Ildéric, pour empêcher les nouveautez qu'il tramoit contre la maiſon de Gizéric. Je ſuis parvenu à la Couronne par la Loi du païs, comme le plus ancien de la famille. Un Prince fait ſagement de gouverner ſon Etat ſans ſe mêler de celui d'un autre. Contentez-vous de commander dans vôtre Empire, & ne vous inquiétez pas de ce qui ſe fait ailleurs. Si vous violez l'alliance, & que vous preniez les armes, nous ſerons obligez de nous défendre, en proteſtant néanmoins, que de nous-mêmes nous ſouhaitons d'entretenir la paix, que nous avons jurée avec Zénon, de qui vous rempliſſez la place.*

4. Iuſtinien étoit déja aigri contre Gélimer; mais aprés avoir lû cette lettre, il fut encore plus animé de colére, & de vengeance; & comme il étoit promt dans ſes deſſeins, & diligent dans l'exécution, il reſolut de faire la paix avec les Perſes, & de porter la guerre en Afrique. Béliſaire étoit à Conſtantinople,

où l'Empereur l'avoit rappelé, ſans lui dire, ni à aucun autre, que c'étoit pour lui donner le Commandement de l'armée d'Afrique. Il lui avoit ſeulement ôté ſa premiére Charge, ſans témoigner autre choſe. Cependant la paix fut conclue avec les Perſes, comme je l'ai rapporté dans les livres précédens.

CHAPITRE X.

1. *Guerre contre les Vandales appréhendée par les Officiers, & par les Soldats.* 3. *Diſſuadée par Jean, Préfet du Prétoire.* 3. *Conſeillée par un Evêque d'Orient.* 4. *Juſtinien devient par accident Maître de Tripoli, & de Sardaigne.*

1. JUSTINIEN aiant terminé les affaires de la Perſe, & aiant donné un bon ordre à ſes affaires domeſtiques, mit en délibération celles de l'Afrique. Quand il déclara aux premiers de ſon Etat, qu'il avoit réſolu de faire la guerre aux Vandales, il les accabla de triſteſſe & de chagrin, en leur rafraîchiſſant le funeſte ſouvenir de la flôte de Zenon, de la défaite de Baſiliſque, de la perte de tant d'hommes, & de tant d'argent. Sur tout, le Préfet du Prétoire, que les Romains appellent Préteur; le Surintendant des Finances, & les Fermiers entroient en d'étranges inquiétudes, quand ils ſe repreſentoient les rigoureux traitemens dont on uſeroit envers eux, pour les contraindre de fournir les ſommes immenſes, qui ſeroient néceſſaires pour les frais de cette guerre. Il n'y avoit point de Capitaine qui ne tremblât de l'appréhenſion d'être chargé du Commandement, & de coure le hazard du paſſage, de la décente, & des divers combats qu'il faudroit donner contre toutes les forces d'un puiſſant

puiſſant Roiaume. Les Soldats qui étoient fraîchement revenus d'une longue & facheuſe guerre, & qui commençoient à peine à goûter les douceurs de la paix, n'étoient pas fort diſpoſez à s'embarquer, pour paſſer d'Orient en Occident, & pour aller combattre les Vandales & les Maures. Tout le reſte des bons Citoiens étoient bien-aiſes, comme il arrive d'ordinaire au peuple, de voir du changement, & de regarder en ſeureté le danger où les autres s'expoſoient.

Il n'y eut perſonne alors, qui oſât dire à Juſtinien la moindre parole, pour le détourner de cette entrepriſe, excepté Jean de Cappadoce, qui étoit le plus hardi, & le plus éclairé de ſon ſiécle; & qui, pendant que tous les autres ſe contentoient de gémir dans le ſecret de leur cœur, eut le courage de parler de cette ſorte à l'Empereur.

2. *Céſar, la familiarité dont vous avez la bonté de nous honorer, nous donne la confiance de faire, & de dire beaucoup de choſes pour l'intérêt de vôtre Etat, quoique nous prévoiions bien qu'elles ne vous ſeront pas agréables. Vous ſavez ſi bien tempérer vôtre pouvoir par vôtre Juſtice, que vous ne croiez pas que ceux qui ſont prêts à vous obéir en toutes ſortes de rencontres, ſoient les plus affectionnez à vôtre ſervice. Vous péſez nos paroles & nos actions avec une ſi parfaite équité, que vous nous permettez de combattre vos ſentimens, & de reſiſter à vos volontez. C'eſt ce qui me fait entreprendre de vous donner aujourd'hui un avis, dont vous vous choquerez d'abord, mais que vous reconnoîtrez dans la ſuite, ne procéder que du zéle que j'ai pour tout ce qui vous touche, de la ſincérité duquel je ne veux point d'autre témoin que vous-même. Si, n'étant pas perſuadé par mes paroles, vous prenez les armes contre les Vandales, vous ſerez convaincu de la ſolidité de mes raiſons par la longueur, & par la difficulté de la guerre. Si vous étiez aſſuré de remporter l'avantage, il n'y auroit pas un ſi grand inconvénient à emploier pour cela la vie des hommes, à épuiſer les Finances, à ſupporter de grandes fatigues, & à courre d'extrémes dangers, parce que tous*

ces malheurs ſeroient en quelque ſorte compenſez par le bien de la victoire. Mais ſi cette victoire eſt entre les mains de Dieu, & ſi l'expérience du paſſé nous oblige d'appréhender toûjours le ſuccés des armes, pourquoi ne pas préferer le repos au péril? Vôtre deſſein eſt d'aller aſſiéger Carthage, il y a cent-quarante journées de chemin par terre; il y a par mer toute la longueur de la Méditerranée. Il ſe paſſera une année avant que vous appreniez des nouvelles de vôtre Camp. Quelqu'un ajoûtera, peut-être, que quand vous ſurmonteriez vos ennemis, il ne ſeroit pas pour cela en vôtre pouvoir de conſerver l'Afrique, a-cauſe que vous n'êtes pas Maître de l'Italie & de la Sicile. Mais s'il vous arrive quelque diſgrace, l'infraction que vous aurez faite de la paix, attirera la guerre au milieu de vôtre Empire. Enfin la victoire ne vous apporteroit pas un grand avantage, & une défaite ſeroit la ruine entiére de cét Empire ſi floriſſant & ſi ſuperbe. Il faut délibérer meurement, avant que d'entreprendre les affaires. Quand les pertes ſont arrivées, il eſt inutile de s'en repentir. Quand le mal eſt fait, il n'eſt plus tems de changer d'avis.

3. Ce diſcours de Jean rallentit un peu l'ardeur que Juſtinien avoit pour la guerre. Mais un Evêque venu d'Orient, aiant demandé à lui parler, l'aſſura que Dieu lui avoit commandé en ſonge, de le venir trouver, & de le reprendre, de ce qu'aprés avoir reſolu d'aller délivrer les Chrétiens d'Afrique de la Tiranie des Barbares, il avoit abandonné un ſi louable deſſein par de vaines craintes. Il ajoûtoit que Dieu lui avoit promis de favoriſer ſes armes, & de réduire l'Afrique ſoûs ſa puiſſance. Enſuite de cela, Juſtinien n'étoit plus capable de modérer ſon impatience; il amaſſoit des Soldats, & des Matelots; il bâtiſſoit des Navires, il préparoit des munitions & des vivres, & il ordonnoit à Béliſaire de ſe tenir prêt, pour aller commander l'armée navale.

4. Cependant un certain Afriquain, nommé Pudentius, ôta Triopoli aux Vandales, & manda à Juſtinien, qu'avec un médiocre ſecours, il réduiroit toute la Province à ſon obéïſſance. L'Empereur y envoia

voia un Capitaine, nommé Tatimut, avec quelques gens de guerre, dont Pudentius ſe ſervit ſi heureuſement, qu'il s'empara de la Province en l'abſence des Vandales. Gélimer avoit envie de s'en venger; mais l'accident que je vais décrire, l'en empêcha. Il y avoit parmi les Sujets de Gélimer un Goth, nommé Godas, qui étoit robuſte, hardi & courageux, & qui paroiſſant affectionné au ſervice de ſon Maître, reçut de ſa libéralité le Gouvernement de la Sardaigne, à la charge de lui en rendre un tribut. Mais comme il avoit l'eſprit trop foible pour ſupporter, & pour digérer, s'il faut ainſi dire, la proſpérité de ſa fortune, il affecta de devenir Souverain, & de priver les Vandales, & de l'Iſle, & du tribut. Quand il ſeut que Juſtinien ſe préparoit à la guerre contre Gélimer, il lui écrivit en ces termes. *J'ai quitté le parti de mon Seigneur, non pas par le reſſentiment d'aucune injure qu'il m'ait faite, mais par la crainte d'être accuſé d'avoir part aux cruautez qu'il exerce contre ſes Sujets, & contre ſes proches. J'ai crû qu'il valoit mieux obéir à un Empereur équitable, qu'à un Tiran violent. C'eſt à vous à ſeconder mes efforts, & à m'envoier du ſecours.*

Juſtinien eut cette nouvelle fort agréable, & dépêcha Eulogius en Sardaigne, avec une réponſe, par laquelle il louoit Godas de ſa prudence & de ſon zéle pour la juſtice. Il lui promettoit de le protéger, & de lui envoier des Toupes, & un Commandant pour la défenſe de l'Iſle. Quand Eulogius arriva en Sardaigne, il trouva Godas entouré de Gardes, & revêtu des marques de la ſouveraine puiſſance; lequel, aprés avoir lû la lettre de l'Empereur, répondit, qu'il ſeroit bien-aiſe qu'il vint des Soldats pour fortifier les ſiens; mais que pour un Chef, il n'en étoit pas beſoin. Il donna auſſi à Eulogius une lettre, qui contenoit la même choſe.

CHAPITRE XI.

1. *Nombre des Troupes.* 2. *Noms des Commandans.* 3. *Mauvais préſage tiré d'une parole de l'Empereur.*

1. JUSTINIEN n'avoit pas encore reçû la lettre de Godas, qu'il avoit déja envoié quatre-cens Soldats en Sardaigne, ſoûs la conduite de Cyrille. Il préparoit auſſi contre l'Afrique une armée, qui devoit être compoſée de cinq-mille hommes de Cavalerie, & de dix mille hommes d'Infanterie, tant Romains, que Confédérez. On ne mettoit autrefois au nombre des Confédérez, que les Barbares, qui n'aiant jamais été vaincus, étoient réputez d'une condition égale, ou non inférieure à la République. Le nom dont la langue Romaine ſe ſert pour exprimer une alliance, marque une amitié & une ſociété contractée avec celui qui auparavant étoit ennemi : maintenant toutes ſortes de peuples prennent indifféremment ce titre, par un changement que le tems a cauſé ; car le tems, par ſa révolution continuelle, fait que les paroles s'éloignent inſenſiblement des choſes qu'elles repréſentent, pendant que ces choſes-mêmes reçoivent de l'altération par le capriee des hommes, qui ſe mettent fort peu en peine d'examiner, ſi les anciens termes répondent encore aux ſujets pour leſquels on les emploie.

2. Les Alliez étoient commandez par Dorothée Capitaine des Arméniens, & par Salomon Lieutenant de Béliſaire. Il étoit Eunuque. Il ne l'avoit pas néanmoins été fait à deſſein ; il l'étoit devenu par un accident arrivé en ſon enfance. Il y avoit des Confédérez ſoûs Cyprien, Valérien, Martin, Altias, Jean, Marcelle,

celle, & ſoûs Cyrille, dont nous avons déja parlé. Pour ce qui eſt des Romains, leur Cavalerie étoit commandée par Rufin & par Aigan, domeſtiques de Béliſaire, & par Barbatus & Pappus. L'Infanterie par Théodore, ſurnommé Cténate, par Térence, Zaicle, Marcien & Sérapis. Jean, qui étoit de la Ville d'Epidamne, que l'on appele maintenant Dyrrachium, commandoit à tous les Capitaines d'Infanterie. Salomon qui étoit d'Orient ſur les frontiéres de l'Empire, & de l'endroit où a été depuis bâtie la Ville de Dara, leur commandoit à tous. Aigan étoit né de parens Maſſagétes, qui maintenant ſont appelez Huns. Le reſte des Chefs étoient preſque tous de Thrace. Il y avoit à la ſuite quatre-cens Eruliens commandez par Faras, & prés de ſix-cens Maſſagétes, qui tiroient de l'arc, & qui étoient conduits par deux Capitaines tres-vaillans, dont l'un ſe nommoit Simion & l'autre Balas. Il y avoit cinquante vaiſſeaux, dont le plus grand contenoit cinquante-mille mines de blé, & le plus petit trois mille. Il y avoit ving-mille Matelots tirez la pluſpart d'Egypte, d'Jonie & de Cilicie. Calonyme d'Aléxandrie étoit le Pilote. Il y avoit quatre-vingt douze Navires longs, armez en guerre, à un rang de rames & qui étoient couverts, afin que les Rameurs ne fuſſent pas expoſez aux traits des ennemis. On les appele maintenant Dromones, parce qu'ils ſont fort vîtes. Il y avoit dedans deux-mille hommes de Conſtantinople qui ſavoient tous ramer, & il n'y en avoit aucun, qui fût inutile. Archelaus Patrice entreprit ce voiage. Il avoit été Préfet du Prétoire, & dans Conſtantinople & dans l'Illyrie. Il étoit alors Tréſorier de l'armée. Béliſaire avoit un Commandement général au deſſus de tous ceux que j'ai nommez. Il avoit une garde nombreuſe, compoſée de Lanciers expérimentez : l'Empereur lui avoit donné un ample pouvoir de diſpoſer de tout, de la maniére qu'il le jugeroit à propos, & avec la même autorité, qu'il pourroit en diſpoſer lui-même. Ainſi il lui mettoit

toit entre les mains toute la puiſſance. Béliſaire étoit né de la partie de l'Allemagne, qui eſt entre la Thrace & l'Illyrie.

Cependant Gélimer, qui avoit déja perdu Tripoli & la Sardaigne, n'eſpérant plus de reprendre le païs de Tripoli, a-cauſe qu'il étoit trop éloigné, & que les rebelles avoient déja reçû un renfort de quelques Troupes Romaines, tourna ſes penſées vers l'Iſle, & prit la réſolution de s'en emparer, avant qu'il y fût entré du ſecours. Aiant donc embarqué cinq-mille Vandales dans ſix-vingt vaiſſeaux, il en donna le commandement à ſon frere, nommé Tzazon. Ceux-ci tranſportez de colére contre Godas, navigeoient vers la Sardaigne avec une ardeur extréme. D'autre côté, Juſtinien avoit déja dépêché Valérien & Martin, & leur avoit commandé de s'arrêter dans le Péloponéſe & d'y attendre le reſte des Troupes.

3. Comme ces deux Commandans étoient déja montez ſur leurs vaiſſeaux, Juſtinien ſe ſouvint de quelque choſe qu'il avoit oublié de leur dire, & donna ordre de les appeler. Au même moment, il ſongea que ce ſeroit un mauvais préſage que d'empêcher l'embarquement. Il envoia donc dire qu'on ne les rappelât pas. Ceux qui furent envoiez coururent avec un empreſſement extraordinaire leur porter la défenſe de ſortir de leurs vaiſſeaux; ce que tout le monde prit pour un triſte préſage, que l'un des deux ne rentreroit jamais à Conſtantinople. Et l'on s'imagina que c'étoit comme une exécration prononcée par l'Empereur, quoi que contre ſon intention, par laquelle il leur interdiſoit l'entrée de leur patrie. Que ſi quelqu'un s'eſt perſuadé en ce tems-là, que cette prédiction regardoit Valérien ou Martin, il a pû reconnoître depuis par l'évenement, combien ſa penſée étoit éloignée de la verité. Mais on pourroit peut-être croire, avec quelque ſorte de fondement, que cette exécration étoit tombée ſur la tête d'un certain Garde de Martin, nommé Stotzas, qui ne revint plus depuis à Conſtantinople, parce qu'il ſe ſoûleva contre l'Empereur, & qu'il aſpira à la tirannie. Que chacun en juge comme il lui plaira. Pour moi je vais continuer la narration du départ de Béliſaire.

CHAPITRE XII.

1. Le Patriarche de Conſtantinople fait des priéres ſur l'Amiral. 2. Songe de Procope. 2. Départ de la flôte. 4. Meurtre puni par Béliſaire. 5. Harangue de ce Général.

1. JUSTINIEN commanda dans la ſeptiéme année de ſon régne, & dans la ſaiſon du Solſtice d'Eté, d'amener devant le Palais le vaiſſeau Amiral, qui étoit dans le Port. Epiphane Evêque de la Ville y étant entré, & y aiant prononcé les priéres ordinaires, il y fit auſſi entrer un Soldat nouvellement baptizé. En même-tems Béliſaire & ſa femme Antonine firent voile avec Procope, Auteur de cette Hiſtoire, qui aiant appréhendé d'abord le péril de cette entrepriſe, fut depuis raſſuré par un ſonge dont je ferai ici le récit.

2. Il s'imagina que comme il étoit dans le Palais de Béliſaire, un des domeſtiques étoit venu avertir qu'il y avoit à la porte des hommes chargez de préſens; que Béliſaire lui aiant commandé d'aller voir quels préſens ces hommes apportoient, il étoit allé à la porte de la ſeconde cour, où ils portoient ſur leur dos de la terre couverte de fleurs, laquelle il fit décharger proche du veſtibule, que Béliſaire s'étant aſſis deſſus, avoit goûté des fleurs, & avoit invité ceux qui étoient préſens, de faire la même choſe, & qu'ils les avoient trouvées d'un goût, & d'une odeur tres-agréable. Voilà quel fut le ſonge.

3. L'Amiral étoit ſuivi de toute la flôte, qui étant abor-

abordée à la Ville de Périnthe, qu'on appele maintenant Héraclée, y demeura cinq jours, parce que l'Empereur donnoit au Général des chevaux choiſis dans ſes haras de la Thrace. De-là ils vinrent à Abyde, où la bonace les obligea de s'arrêter quatre jours.

4. Il y eut deux Maſſagétes, qui étant pleins de vin, tuérent en ce lieu-là un de leurs compagnons, qui leur avoit dit des injures. Béliſaire commanda à l'inſtant de les pendre, ſur une hauteur qui commande à la Ville. Ceux de leur Nation, & ſur tout leurs parens, irritez de la honte de ce ſupplice, ſe plaignoient hautement, & diſoient qu'ils ne s'étoient pas ſoûmis aux Loix des Romains en entrant dans leur alliance, & que ce n'étoit pas la coûtume de leur païs, de punir de mort un meurtre de cette qualité; & comme les Soldats Romains, qui étoient auſſi bien-aiſes que les crimes fuſſent impunis, en faiſoient de pareilles plaintes, Béliſaire aſſembla les Maſſagétes, & toute l'armée, & leur parla de cette ſorte.

5. *Si je parlois à de nouvelles Troupes, j'aurois beſoin d'un long diſcours, pour leur apprendre combien la Juſtice contribue à la victoire; car ceux qui ne ſavent pas la multitude & la diverſité des évenemens qui ſurviennent dans la guerre, s'imaginent en tenir le ſuccés entre leurs mains. Mais vous qui avez ſouvent ſurmonté des ennemis, qui vous égaloient en nombre, en puiſſance & en courage, & qui avez ſouffert quelquefois des pertes; je croi que vous n'ignorez pas que les hommes donnent des batailles, mais que c'eſt Dieu qui en eſt l'arbitre, & qui en diſpenſe les avantages comme il lui plaît. Si cela eſt ainſi, il faut faire bien moins d'état de la force du corps, de l'aſſiduité de l'exercice des armes, des munitions & des équipages, que de l'équité que l'on garde envers les hommes, & de la pieté avec laquelle on ſert Dieu. Il eſt bien raiſonnable que ceux-là lui rendent des honneurs, qui en attendent du ſecours. Un des premiers devoirs de la Juſtice, c'eſt de punir les homicides, & c'eſt principalement dans le traitement que nous faiſons à nos proches*

proches, que paroît la Juſtice ou l'injuſtice de nos actions. L'homme n'a rien de ſi précieux que la vie. Que ſi un Barbare s'imagine n'avoir commis qu'une faute légere, en tuant ſon compagnon, parce qu'il étoit yvre lorſqu'il l'a tué, l'excuſe-même qu'il apporte, ne ſert qu'à le rendre plus coupable, puis qu'il n'eſt pas permis de s'enyvrer juſques au point d'en devenir capable de tuer ſes propres amis. Ceux qui s'enyvrent ſans commettre de meurtre ſont puniſſables, a-cauſe ſeulement qu'ils ſe ſont enyvrez. Enfin tous ceux qui ont tant ſoit peu de ſens commun, jugeront bien que ceux qui offenſent leurs proches, ſont plus criminels que ceux qui n'offenſent que des étrangers. Vous voiez quelle a été la punition de ce crime, & quel exemple nous en avons fait. Cela vous montre avec quelle circonſpection vous devez éviter les quérelles, & vous abſtenir du bien d'autrui. Je n'ômettrai rien de mon devoir, & je ne ſouffrirai pas que qui que ce ſoit, quand ce ſeroit le plus vaillant de l'armée, porte d'autres mains contre l'ennemi, que des mains pures & innocentes, parce qu'il eſt impoſſible que la valeur ſoit victorieuſe, ſi elle n'eſt accompagnée de la Juſtice. Les Soldats de Béliſaire aiant oui ce diſcours, & aiant en même-tems jetté les yeux ſur la potence où étoient encore attachez les corps de leurs compagnons, ils furent ſaiſis de crainte; & aiant fait réflexion ſur la grandeur du danger où ils s'expoſoient, en commettant de ſemblables crimes, ils réſolurent de ſe comporter avec toute ſorte de retenuë & de diſcipline.

CHAPI

CHAPITRE XIII.

1. *Soins de Bélisaire pour la conservation de la flôte.* 2. *Avarice de Jean, Préfet du Prétoire, cause de la mort de plusieurs Soldats.* 3. *Adresse d'Antonine femme de Bélisaire, pour conserver de l'eau douce sur la mer.*

1. APRE'S cela Bélisaire prit soin que la flôte demeurât toûjours unie, & que les vaisseaux qui la composoient, ne s'éloignassent point les uns des autres. Il savoit que les plus puissantes armées navales sont souvent dissipées par la violence des vents, & que les plus savans Pilotes ont peine à se conduire au milieu de l'orage. Il s'avisa, pour ce sujet, de faire marquer de rouge le haut des voiles, tant de son vaisseau, que de deux autres qui portoient les Officiers de sa Maison, & de faire attacher des flambeaux au haut, afin qu'ils servissent & le jour & la nuit, comme de guides à toute l'armée. Quand il faloit partir d'un Port, la trompette en donnoit le signal. Quand ils eurent fait voile de celui d'Abyde, il s'éleva un grand vent, qui les poussa à Sigée. Puis le vent s'étant appaisé, la bonace les porta doucement à Malée. Cette nombreuse flôte, & ces Navires prodigieux dont elle étoit composée, coururent un grand danger dans un lieu aussi étroit qu'est ce Port. Les Pilotes & les Matelots signalérent leur adresse à les éloigner un peu, & à les tenir dans une juste distance, de peur qu'ils ne se brisassent en se touchant. Il n'y a point de doute que si le vent eût été plus violent, les hommes & les vaisseaux eussent été abîmez sans resource en cette fâcheuse rencontre; mais ils s'en sauvérent heureusement, & abordérent à Ténare, que l'on apelle maintenant Ville-

Ville-neuve. De-là ils allérent à Métone, où ils trouvérent Valérien & Martin, qui étoient partis un peu avant eux. Le vent étant tombé tout-à-coup, Bélisaire débarqua son armée, & la rangea en bataille. Il en perdit en cét endroit une partie considérable, par l'accident d'une maladie dont je veux rapporter ici la cause.

2. Jean, Préfet du Prétoire, étoit un scelérat, qui savoit tant de moiens différens de remplir l'épargne du bien des peuples, qu'il m'est impossible de les expliquer. J'en ai touché quelque chose aux endroits où la suite de l'Histoire m'y a obligé. Il faut que je dise maintenant, comment il fut cause de la mort de plusieurs Soldats. Le pain que l'on distribue à l'armée doit étre mis deux-fois dans le four, afin qu'il puisse étre gardé plus long-tems. Il ne peut étre cuit de cette sorte, qu'il ne soit plus léger qu'il ne seroit, s'il étoit moins cuit; c'est pourquoi les Soldats font une remise de la quatriéme partie du poids qu'il devroit péser. Jean, qui vouloit donner moins de bois & moins d'argent au Boulanger, & qui souhaitoit néanmoins que le pain fût du même poids, commanda de porter la pâte dans le bain public, & de mettre plus bas que de coûtume la plaque de cuivre soûs laquelle l'on allumoit le feu. Dés que cette pâte eut pris un peu de couleur, il la fit charger dans des sacs sur les vaisseaux. Lorsque la flôte fut arrivée à Métone, on distribua aux Soldats par boisseaux, non pas tant du pain, qu'une pâte moisie, & qui tomboit toute en poudre. Les Soldats aiant pris une si mauvaise nourriture dans un païs fort-chaud, & au milieu de l'Eté, en contractérent diverses maladies, dont cinq-cens moururent. Le mal eût été plus grand, si Bélisaire n'en eût arrêté le cours, & s'il n'eût fait cuire du pain à Métone. Quand cela fut rapporté à l'Empereur, Bélisaire en fut loüé; mais Jean n'en fut pas puni. Voilà ce que j'avois à dire sur ce sujet.

3. De Métone ils abordérent au Port de Zacinthe, aprés

aprés y avoir pris autant d'eau qu'il leur en faloit pour traverſer la mer Adriatique ; & aprés s'être pourvûs de tout ce qui leur étoit néceſſaire, ils en firent voile, & eurent un vent ſi foible, qu'ils n'arrivérent, aprés ſeize jours de navigation, qu'à un endroit des côtes de la Sicile, qui eſt deſert, aſſez proche du mont Etna. Toute l'eau ſe corrompit dans ce paſſage, excepté celle que beuvoit Béliſaire, laquelle ſa femme Antonine conſerva, en la mettant dans des bouteilles de verre, qu'elle enferma dans une grande caiſſe au fond du vaiſſeau, & en rempliſſant la caiſſe de ſable, deſorte que le Soleil n'y donnoit jamais.

CHAPITRE XIV.

1. *Béliſaire envoie Procope à Syracuſe.* 2. *Procope s'aquite de ſa commiſſion.* 3. *La flôte aborde en Afrique.*

1. A PEINE Béliſaire étoit-il décendu dans l'Iſle, qu'il commença à être agité d'inquiétudes & de craintes, ne ſachant quel peuple c'étoit que les Vandales, & comme il les faloit attaquer. Ce qui lui donnoit plus de peine, c'étoit l'appréhenſion que ſes Soldats témoignoient avoir d'un combat naval. Car ils diſoient ouvertement, que ſi l'on les mettoit à terre, ils s'y comporteroient en gens de cœur ; mais que ſi l'on les obligeoit d'en venir aux mains ſur la Mer, ils tourneroient le dos, parce qu'ils ne ſe trouvoient pas aſſez braves pour combattre en méme-tems contre les flôts & contre les hommes. Dans cette perplexité il envoia à Syracuſe Procope, qui étoit ſon Conſeiller, afin de s'informer ſi les ennemis n'avoient point dreſſé d'embuſcade ou dans l'Iſle, ou ſur la mer. A laquelle des côtes d'Afrique il étoit le plus à propos

propos d'aborder, & par-où il devoit attaquer les Vandales ? Il luy commanda, lors qu'il auroit exécuté cét ordre, de le venir trouver à Caucane, qui eſt une Ville éloignée de deux cens ſtades de Syracuſe, & au Port de laquelle il avoit deſſein de faire moüiller l'ancre à toute la flôte. Le prétexte de ce voyage de Procope étoit, d'achéter des Goths les vivres dont l'Armée avoit beſoin, ſuivant un accord fait entre Juſtinien & Amalaſonte, mere & tutrice d'Atalaric, qui étoit parvenu dés ſon enfance au Royaume d'Italie, par la mort de ſon Oncle Théodoric. Cette Princeſſe cultivoit l'amitié de l'Empereur par toutes ſortes de bons offices ; & comme elle avoit promis de fournir des proviſions à l'Armée, elle s'en aquita tres-exactement.

2. Quand Procope fut arriué à Syracuſe, il y trouva un de ſes amis, qui y demeuroit depuis long-tems, & qui y trafiquoit par mer. Cét ami lui apprit tout ce qu'il deſiroit de ſavoir, & même le fit parler à un de ſes domeſtiques, revenu depuis trois jours de Carthage, qui l'aſſura qu'il n'y avoit point d'embuſcade à appréhender pour la flôte, de la part des Vandales ; qu'il n'y avoit aucune nouvelle qu'ils fuſſent en mer, & que la plus grande partie de leurs forces étoient occupées contre Godas. Que Gélimer ne prenant point du tout de ſoin de la garde de Carthage, ni de celle des autres Places, ſe repoſoit à Hermione, qui eſt une Ville éloignée de quatre journées de la mer ; que les Romains pouvoient hardiment faire voile de tous les côtez qu'il leur plairoit, & qu'ils n'y trouveroient point d'ennemis. Procope prit ce domeſtique par la main, & le mena au Port d'Aréthuſe ; il l'interogea exactement de toutes choſes, le fit monter avec luy ſur ſon Vaiſſeau, & commanda de faire voile. Le Maître qui étoit debout ſur le rivage, s'étonnant qu'on lui enlevât ainſi ſon eſclave, Procope luy cria, qu'il le prioit de ne le pas trouver mauvais ; qu'il étoit important que ſon domeſtique parlât au Général de l'Armée,

mée, & que quand il auroit conduit la flôte juſques à Carthage, il en ſeroit renvoyé avec une ample récompenſe. Quand ils furent arrivez à Caucane, ils y trouvérent le Camp dans la triſteſſe, cauſée par la mort de Dorothée, qui fut extrémement regrété. Béliſaire fut fort-aiſe de voir ce domeſtique, & d'apprendre tout de ſa bouche. Il donna de grandes louanges à Procope, de le luy avoir amené; & il commanda de ſonner de la trompette, pour donner le ſignal du départ.

3. A l'inſtant on fit voile, & on aborda aux Iſles de Gaulus, & de Malthe, qui ſéparent le mer Adriatique de la mer Tyrréne. Le lendmain matin il ſe leva un vent de Levant, qui pouſſa la flôte à Caputvada, d'où un homme de pié peut aiſément aller à Carthage en cinq jours.

CHAPITRE XV.

1. *Archélaus diſſuade la décente.* 2. *Béliſaire la conſeille.* 3. *Son avis eſt ſuivi, & exécuté. Les Soldats en creuſant trouvent une ſource, d'où Procope tire un préſage de la victoire.*

1. LORS que la Flôte fut abordée, Béliſaire commanda de baiſſer les voiles, & de jetter les ancres. Puis aiant aſſemblé tous les Chefs dans ſon vaiſſeau, il mit en délibération, s'il étoit à propos de faire décente en Afrique. Parmi tout ce qui fut propoſé de côté & d'autre, Archélaus fit ce diſcours. *J'admire la vertu de nôtre Général, qui nous ſurpaſſant tous en expérience & en ſageſſe, & qui poſſédant ſeul l'autorité de commander, veut bien toutefois nous demander nos avis, afin de ſuivre la réſolution qui aura été jugée la plus utile par les ſuffrages de l'Aſſemblée. Pour moy, je diray ce que je penſe, bien que je le diſe à regret. Il me ſemble qu'il y a ſujet*

ſujet de s'étonner de ce que chacun de vous ne s'eſt pas empreſſé de diſſuader la décente. Bien que je n'ignore pas que le conſeil que l'on donne à ceux qui ſont expoſez à quelque danger, n'a pas accoutumé d'être utile à ſon auteur, & qu'il ne ſert d'ordinaire qu'à le couvrir de blâme, parce que les hommes ſont faits de telle façon, qu'ils ont inclination d'attribuer, ou à leur prudence, ou à leur bonheur, la gloire des bons évenemens, & de rejetter la faute des mauvais ſur ceux qui en ont propoſé les avis. Je ne laiſſeray pas néanmoins de déclarer ma penſée: Car quand on délibére du ſalut & de la vie, on ne doit pas être retenu par la crainte d'être repris. Puiſque vous avez deſſein de décendre dans le païs ennemy, permettez-moy de vous demander dans quel Port vous placerez vôtre flôte, & dans quelle Ville vous logerez vôtre Armée? Ne ſavez-vous pas que l'on ne peut aborder à cette longue rade, qui contient neuf journées de chemin? La flôte n'y demeurera-t-elle pas expoſée à la violence des vents? Où trouverez-vous des murailles & des tours pour vous mettre à couvert, puiſque Gizéric les a raſées? Ajoûtez à toutes ces incommoditez la diſette d'eau, que j'apprens être extréme dans ce païs. Suppoſons, s'il vous plait, qu'il nous arrive quelque diſgrace; car nous aſſurer qu'il ne nous en arrivera point, ce ſeroit une imagination contraire à la condition des hommes, & au train commun des affaires. Si donc, lors que nous aurons pris terre, il s'éléve une tempête, ne faudra-t-il pas que nos vaiſſeaux ſoient, ou diſperſez ſur la mer, ou briſez ſur le rivage? Mais où prendrons-nous des vivres, & d'où nous viendront les convois? Que l'on ne jette point les yeux ſur moi, comme ſur le Tréſorier. Toute perſonne publique eſt réduite à une condition privée, du moment qu'elle eſt deſtituée des inſtrumens & des ſecours dont elle a beſoin pour faire ſa charge. Où placerez-vous le bagage, lors qu'il ſera beſoin d'en venir aux mains? Mais il ſemble que ce ſoit un mauvais préſage de vous mettre devant les yeux tant de fâcheux évenemens. Quoy qu'il en ſoit, j'eſtime que nous devons aller droit à Carthage, où l'on dit qu'il y a un Port appelé l'Etang, qui n'eſt éloigné que de quarante ſtades de la Ville, & qui n'eſt gardé de perſonne. Il nous ſeroit aiſé de nous en emparer, & enſuite de donner

l'aſſaut. Quand nous ſerons une-fois maitres de cette Ville, tout le pais ſe viendra ſoûmettre à nôtre pouvoir. Un parti tombe de luy-même, quand le Chef en eſt abbatu. Je vous prie de faire réflexion ſur toutes ces choſes, & de prendre la meilleure réſolution qu'il ſera poſſible. Voilà ce que dit Archélaus. Voicy ce que répondit Béliſaire.

2. *Mes Collégues, je vous prie de ne pas prendre mon diſcours pour le diſcours d'un arbitre qui parle le dernier, afin d'impoſer aux autres la néceſſité de ſuivre ſon ſentiment. J'ai écouté ce que chacun de vous a propoſé pour le meilleur; je vous déclareraí auſſi ce que je juge plus à propos de faire, afin que nous prenions tous enſemble le bon-parti. Je vous ſupplie de vous ſouvenir que les Soldats témoignoient, il n'y a pas long-tems, d'appréhender un combat naval, & d'etre prêts de prendre la fuite, ſi la flôte ennemie les venoit attaquer. Alors nous ſouhaitions de décendre dans l'Afrique, & nous faiſions des vœux pour en avoir la décente aiſée. Ce ſeroit une légéreté de ne vouloir plus recevoir une grace que nous avons demandée. Si nous allons droit à Carthage, & que nous aïions la flôte des ennemis à la rencontre, nous ne pourrons nous plaindre de la fuite des Soldats, puiſque ceux qui avertiſſent qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'éviter une faute, ont une excuſe toute prête pour ſe juſtifier d'y être tombez. Mais pour nous, quand nous nous ſauverions du danger, nous ne laiſſerions pas d'être tout-à-fait inexcuſables. Il y a pluſieurs inconvéniens à demeurer dans les vaiſſeaux; mais le plus grand eſt celuy dont ont parlé ceux qui menacent d'une tempête. Si la tempête s'éléve, diſent-ils, où elle nous diſſipera loin de l'Afrique, ou elle nous fera périr ſur le bord. Si nous avions à choiſir, lequel faudroit-il prendre, ou de perdre les vaiſſeaux, ou de perdre & les vaiſſeaux & les hommes? De-plus, il y a apparence que ſi nous attaquons l'ennemy à l'impourvû, nous aurons de l'avantage, puiſqu'il eſt aſſez ordinaire de défaire ceux que l'on ſurprend. Au lieu que ſi nous luy laiſſons le loiſir de ſe préparer, il nous réſiſtera avec des forces égales. On peut ajoûter, que nous ne pourrons peut-être plus décendre, ſans en venir aux mains, & ſans chercher par les armes une commodité, que nous refuſons maintenant qu'elle ſe preſente d'elle-même. Que s'il s'éléve une*

une tempête, nous aurons à combatre contre les vents, & l'orage. C'eſt pourquoy je ſuis d'avis de faire maintenant la décente, de deſembarquer les armes, les chevaux & l'équipage néceſſaire; de faire en diligence un foſſé & un rempart, pour nous mettre à couvert, & de nous bien défendre, ſi l'on nous vient attaquer. Il ne faut pas craindre que les convois nous manquent, ſi nous agiſſons en gens de cœur. Ceux qui ſont maitres de leurs ennemis, ſont auſſi maîtres de tous leurs biens. La victoire met toûjours les richeſſes & l'abondance dans le parti pour lequel elle ſe déclare. Nôtre ſalut & nôtre bonheur ſont entre nos mains.

3. Tout le Conſeil ayant ſuivi le ſentiment de Béliſaire, la décente ſe fit au même-moment, & trois-mois aprés que la flôte étoit partie de Conſtantinople. Le Général commanda aux Soldats & aux Matelots d'ouvrir la trenchée, & de faire un foſſé au lieu qu'il avoit choiſi. Comme le nombre des ouvriers étoit grand, & qu'ils étoient animez par leur propre crainte, & par la voix de leur Chef, l'ouvrage fut achevé en un jour. Il leur arriva en creuſant, une merveilleuſe avanture; ils trouvérent une ſource, qui fournit autant d'eau qu'il en faloit pour les néceſſitez des hommes & des bêtes, ce qui n'étoit jamais arrivé dans le terroir de la Byzacéne, qui de ſa nature eſt fort ſec. Procope félicitant Béliſaire d'un ſi heureux accident, luy dit, qu'il conſidéroit bien moins la commodité que l'abondance d'eau produiroit, que le préſage que Dieu leur donnoit par-là, d'une victoire tres-aiſée, & elle fut telle en effet. Les Soldats paſſérent la nuit dans le Camp, & y firent bonne garde, ſelon leur coûtume. Béliſaire en avoit ſeulement poſé cinq ſur chaque vaiſſeau, afin de les garder, & il avoit diſpoſé les vaiſſeaux en rond, afin d'avoir moins de peine à éviter ceux qui les viendroient attaquer.

CHAPITRE XVI.

1. Harangue de Bélisaire. 2. La Ville de Sylleƈte ſe rend à lui. 3. Il envoie aux Vandales les lettres que Juſtinien leur avoit écrites.

1. Le lendemain, quelques Soldats s'étant diſperſez dans la campagne, pour y cueillir des fruits, Bélisaire les fit châtier; puis aiant aſſemblé toute l'armée, il parla en ces termes. *Il n'y a point de tems où il ſoit permis d'exercer des violences, de ravir & de conſumer le bien d'autrui, parce que cela eſt toûjours contraire à la Juſtice; mais dans le tems où nous ſommes, cela eſt encore plus inſupportable que dans un autre, a-cauſe des ſuites fâcheuſes qui en peuvent naître. Quand je vous ai amenez dans ce païs, j'ai fondé principalement mon eſpérance ſur l'antipatie qui eſt entre les Afriquains & les Vandales. Vôtre intempérance renverſe cét état des choſes. Elle concilie aux Vandales l'amitié des Afriquains, & elle vous attire leur haine. Puiſque ceux qui ſouffrent une injuſtice, en haïſſent ſans doute naturellement les auteurs. Un peu d'argent ſuffiſoit pour établir vôtre ſureté, & pour achêter des vivres. Vous pouviez demander aux Marchands ce qui vous étoit néceſſaire, ſans commettre d'injuſtice, & ſans perdre l'amitié de ceux du païs. Maintenant vous aurez pour ennemis les Vandales, les Afriquains, & Dieu-même, qui n'a pas accoûtumé d'aſſiſter les injuſtes. Abſtenez-vous donc du bien d'autrui, & ne cherchez point un gain ſi périlleux. Vous eſtes en un tems où vous avez beſoin de retenue pour vous conſerver, & où vous vous perdriez infailliblement par la licence. Si vous déférez à l'avis que je vous donne, Dieu vous ſera favorable, les Afriquains ne vous ſeront pas contraires, & les Vandales vous ſeront aſſujétis.*

2. Bélisaire aiant parlé de la ſorte, rompit l'Aſſemblée. Aiant appris enſuite, qu'il y avoit ſur le chemin,

min, & à une lieue de Carthage, une Ville maritime nommée Sylleƈte, dont les murailles avoient été autrefois ruinées, mais dont les Habitans avoient fortifié leurs maiſons, afin de ſe garentir en quelque ſorte des irruptions des Maures, il y envoia un de ſes Gardes, nommé Moraïde, avec un bon nombre de Soldats, à qui il donna ordre d'eſſaier de s'en rendre maîtres; & au cas qu'ils fuſſent aſſez heureux pour y réüſſir, de ne faire aucun tort aux Habitans, mais au contraire, de leur promettre toutes ſortes de bons traitemens, & de les aſſurer qu'ils n'étoient venus que pour maintenir leur liberté. Ils arrivérent ſur le ſoir à une vallée, où ils ſe couchérent durant toute la nuit; & au commencement du jour étant entrez dans la Ville avec des Païſans, & s'en étant rendus Maîtres, ils aſſemblérent l'Evêque avec les principaux Habitans, & leur expliquérent les ordres qu'ils avoient reçûs de Bélisaire, auquel ils envoiérent incontinent aprés les clefs de la Ville, qui leur furent miſes entre les mains d'un commun conſentement.

3. Le même-jour le Maître des Couriers fournit volontairement tous les chevaux. On prit auſſi un poſtillon qui portoit le paquet du Roi. Bélisaire lui fit un fort-bon traitement, lui donna de l'argent, le chargea des lettres que Juſtinien écrivoit aux Vandales, & lui commanda de les rendre aux Capitaines & aux Gouverneurs, ce qu'il promit de faire. Les lettres étoient conceues en ces termes.

Nôtre deſſein n'eſt pas de vous faire la guerre, ni de contrevenir au traité paſſé avec Gizéric; mais de vous délivrer d'un Tiran qui retient en priſon vôtre Prince légitime, qui a fait mourir quelques-uns de ſes parens; qui a crévé les yeux aux autres, & qui les prive de la liberté, afin qu'ils ne puiſſent chercher la fin de leurs miſéres dans celle de leur vie. Aidez-nous donc à vous dégager d'une ſervitude ſi fâcheuſe, & à vous faire jouir des fruits de la liberté & de la paix. Nous prenons Dieu à témoin que nous ſommes prêts d'y contribuer de tout nôtre pouvoir.

Voilà ce que contenoient les lettres ; mais ce Meſſager n'oſa les rendre publiquement. Il ſe contenta d'en donner quelques-unes en particulier à ſes amis ; de ſorte qu'elles ne produiſirent point d'effet.

CHAPITRE XVII.

1. *Bélisaire méne ſon armée en bon ordre.* 2. *Il gagne l'affection des peuples par la diſcipline qu'il fait garder aux Soldats.* 3. *Gélimer mande à ſon frere de faire mourir Ildéric, & les autres parens qu'ils avoient dans leurs priſons.*

1. BELISAIRE aiant rangé ſon armée, marcha droit vers Carthage ; puis il choiſit trois cens hommes couverts de boucliers, & des plus braves qu'il eut dans ſes troupes, deſquels il donna la conduite à Jean, Intendant de ſa maiſon, qui étoit Arménien de Nation, & d'une prudence & d'une valeur reconnue, & leur commanda de marcher environ vingt ſtades devant l'armée, de découvrir l'ennemy, & de donner avis de ſa marche, afin que l'on ne fût point ſurpris. Il donna ordre aux Maſſagétes de marcher ſéparément à la gauche. Pour luy, il alloit derriére avec la fleur de ſon armée ; & il attendoit toûjours que Gélimer, qui le ſuivoit du côté d'Hermion, le vint attaquer. Il n'appréhendoit rien du côté droit, parce que c'étoit le bord de la mer. Il commanda aux Matelots de ſuivre l'armée à voiles, lors qu'ils auroient le vent favorable ; & lors qu'il ſe ſeroit abaiſſé, de ſe ſervir de leurs rames le mieux qu'ils pourroient.

2. Quand il fut arrivé à Syllecte, il retint ſes Soldats dans une exacte diſcipline, & les empêcha de commettre aucune injuſtice ni aucun deſordre. Pour luy, il fit paroître tant d'humanité & tant de douceur, que perſonne ne s'enfuioit, & ne cachoit ce qu'il avoit, quand ils voioient arriver nos troupes ; mais au contraire, on leur fourniſſoit des vivres, & tout ce qui leur étoit néceſſaire. Nous faiſions quatre-vingt ſtades par jour. Nous paſſions les nuits, ou dans des Villes, ou dans le Camp, que nous fortifiions le mieux qu'il nous étoit poſſible. Nous arrivâmes par Leptis, & par Adrumer à Graſſe, qui eſt une Ville diſtante de Carthage de trois cens cinquante ſtades. Nous y vîmes le Palais du Roi des Vandales, & les plus agréables jardins du monde. Ils ſont arroſez de belles fontaines, & plantez d'arbres qui portent une ſi grande abondance de fruits, qu'aprés que les Soldats en eurent cueilli leur ſuffiſance, il ne paroiſſoit pas qu'ils y euſſent touché.

3. Lorſque Gélimer ſût que les Romains étoient à Hermion, il écrivit à ſon frere Ammatas, qui étoit à Carthage, qu'il fît mourir Ildéric, & les autres parens ou alliez qu'il avoit dans les priſons, & qu'il aſſemblât les Vandales, & les autres qui ſeroient capables de porter les armes ; afin que quand l'ennemi ſeroit entré dans le Fauxbourg appelé Décime, qui eſt fort étroit, ils vinſſent tous deux fondre ſur lui, & l'enfermaſſent comme dans un réts. Ammatas ſuivant cét ordre, fit tuer Ildéric, Evagée, & tous les Afriquains qui étoient de leurs amis. Oamer n'étoit plus au monde. Il fit prendre les armes aux Vandales, & ſe tint prêt pour venir à la charge quand il ſeroit tems. Gélimer marchoit par derriére nous, ſans que nous le ſeuſſions. La nuit que nous campâmes à Graſſe, les Eſpions des deux partis ſe rencontrérent, & en vinrent aux mains. Ce fut par cette voie que nous apprîmes que l'ennemi étoit proche. Quand nous fumes partis de cét endroit-là, nous ne pumes plus voir nôtre flôte, une chaîne de rochers qui avancent dans le mer, & un

Promontoire qui eſt proche, nous en dérobérent la veuë. Cela obligea Béliſaire de commander à Archélaus, qui étoit le Tréſorier de l'armée, de ne pas faire aborder les vaiſſeaux à Carthage, mais de les en tenir éloignez de deux cens ſtades. Nous arrivâmes en quatre jours de Graſſe à Décime, d'où il y a encore ſoixante & dix ſtades juſques à Carthage.

CHAPITRE XVIII.

1. *Jugement de Procope ſur la Providence.* 2. *Ammatas eſt tué, & ſon armée défaite.* 3. *Privilége d'un certain Maſſagéte, de tirer le premier ſur l'ennemi.*

1. Le même jour Gélimer commanda à ſon neveu Gibamond, d'aller à la tête de deux mille Vandales au devant de l'armée ennemie du côté de main-gauche; afin qu'Ammatas venant du côté de Carthage, & lui par derriére, ils enveloppaſſent les Romains. J'admirai en cette rencontre les deſſeins de Dieu, & ceux des hommes. Dieu prévoit de loin l'avenir, & ordonne des événemens comme il lui plaît. Les hommes, ſoit qu'ils ſe trompent dans leurs conſeils, ou qu'ils jugent ſainement, ne font qu'exécuter les ordres ſecrets & infaillibles de la Providence, ſans ſavoir eux-mêmes s'ils ſe trompent dans leurs affaires, ou s'ils s'y conduiſent heureuſement. Si Béliſaire n'eût conduit ſon armée comme il fit; s'il n'eût envoié Jean devant, & s'il n'eût placé les Maſſagétes à la gauche, jamais nous n'euſſions évité le piége que les Vandales nous avoient dreſſé. Les Vandales eux-mêmes n'euſſent pas ſouffert la perte qu'ils ſouffrirent, ſi Ammatas eût mieux pris ſon tems, & s'il ne ſe fût pas tant hâté. Mais il arriva à Décime ſur le midi, lorſque nôtre armée & celle des Vandales en étoient encore éloignées.

Il

Il ne manqua pas ſeulement en ce qu'il vint trop-tôt; mais auſſi en ce qu'il laiſſa ſes meilleures Troupes à Carthage, & en ce qu'il fut ſi téméraire, que d'attaquer Jean avec un petit nombre de Soldats.

2. Pour ce qui eſt de lui, il tua d'abord de ſa main douze braves hommes, puis il fut tué lui-même en combattant vaillamment. Sa mort mit ſes gens en déroute, & leur déroute mit le deſordre parmi ceux qui couroient de Carthage à Décime par bandes & par pelotons; car voiant les gens d'Ammatas en fuite, ils crurent que le nombre des ennemis étoit fort grand, & ils tournérent eux-mêmes le dos. Jean pourſuivit les fuïars juſques dans les portes de Carthage. Il ſe fit un tel carnage en cét eſpace qui contient ſoixante & dix ſtades, que ceux qui virent les corps morts crûrent qu'il y en avoit deux cens mille.

3. Gibamont vint en même-tems avec deux mille hommes dans le champ du Sel, qui eſt à main-gauche du chemin de Carthage, & à quarante ſtades de Décime. Ce champ eſt tout-à-fait ſtérile, & ne produit que du ſel. Il y rencontra les Huns qui le défirent. Il y avoit parmi les Maſſagétes un Capitaine, qui étoit homme de cœur & de main, & dont le privilége héréditaire étoit d'attaquer le premier l'ennemi: De ſorte qu'il n'étoit pas permis aux Maſſagétes de commencer le combat, que quelqu'un de cette famille n'eût tiré le premier coup. Comme les deux Armées étoient en preſence, ce Capitaine pouſſa ſon cheval contre les Vandales, dont pas un n'oſa tirer ſur luy; ſoit qu'ils fuſſent étonnez de ſa hardieſſe, ou qu'ils craignuſſent quelque piége. Pour moi je croi que c'eſt, que n'en étant jamais venus aux mains avec les Maſſagétes, & qu'aiant appris de la voix de la renommée, que c'étoient des peuples belliqueux, ils en appréhendoient la rencontre. Ce Capitaine étant retourné vers les ſiens, il les aſſura que ces Etrangers étoient une proie que Dieu leur avoit préparée. En-effet, les Vandales ne pûrent ſoûtenir le choc des Maſſagétes,

mais ils lâchérent le pié, & furent honteuſement défaits.

CHAPITRE XIX.

1, Béliſaire fait camper ſes Troupes, & les anime au combat. 2. Terreur des Confédérez. 3. Imprudence, & fuite de Gélimer,

1. Nous qui ne ſavions rien de ce qui s'étoit paſſé, nous marchions vers Décime. Quand nous fûmes arrivez à un certain lieu, qui n'en eſt éloigné que de l'eſpace de trente-cinq ſtades, Béliſaire l'aiant trouvé fort propre pour camper ſon Armée, y fit faire de bons retranchemens, & y plaça ſon Infanterie. Enſuite il aſſembla toutes ſes Troupes, & leur parla de cette ſorte.

Mes compagnons, voici le tems de la bataille arriué. Je voi que les ennemis ſont proche, & qu'ils ont deſſein de ſe prévaloir de ce que l'aſſiette du lieu a éloigné de nous nôtre flôte. Toute nôtre eſpérance eſt entre nos mains; car nous n'avons point de Ville ni de Forteresſe où nous puiſſions être à couvert. Si nous nous comportons en gens de cœur, nous remporterons l'avantage. Si nous agiſſons lâchement, nous périrons d'une mort infame. Nous avons deux grands ſujets de nous promettre la victoire. L'un eſt fondé ſur la juſtice de nôtre cauſe; car nous combattons pour nous rétablir dans la poſſeſſion de nôtre bien. Et l'autre, ſur la haine que les Vandales portent à leur Tiran. Or Dieu favoriſe ceux qui prennent les Armes pour la défenſe de la Juſtice; & un Soldat qui n'aime pas ſon Capitaine eſt incapable de vaincre, De plus, nous ſommes accoûtumez à faire la guerre aux Scythes & aux Perſes, au lieu que les Vandales n'ont point vû d'autres ennemis que des Maures à demy-nuds, depuis qu'ils ſont dans l'Afrique. Chacun ſait qu'en quelque ſorte de trauail que ce ſoit, l'on de-

vient habile par l'exercice, & inhabile par l'oiſiveté. Au reſte, nôtre Camp eſt très-bien fortifié; nous y pourrons laiſſer nos hardes & nos armes inutiles. Quand nous y retournerons, nous n'y manquerons pas de vivres. Je vous prie que chacun de vous ſe ſouvienne de ſa vertu & de celle de ſes ancêtres, & qu'il marche avec un généreux mépris contre l'ennemi.

2. Aprés que Béliſaire eut fait ce diſcours, il laiſſa ſa femme Antonine, & le Camp, en la garde de l'Infanterie, & emmena la Cavalerie, ne croyant pas qu'il fût à propos de hazarder toutes ſes forces; mais plûtôt de donner de légéres eſcarmouches, pour reconnoître l'ennemi, avant que d'en venir à une bataille générale. Il envoia les Confédérez devant, & ſe contenta de ſuivre avec ſes Gens & ſes Gardes. Lors que les Confédérez furent arrivez à Décime, ils y virent les corps des douze qu'Ammatas avoit tuez, celuy d'Ammatas-même, & ceux de quelques autres Vandales: Et quand ils eurent appris des Habitans ce qui s'étoit paſſé en cette occaſion, ils eurent regret de s'être engagez ſi avant, ſans ſavoir où ils alloient; Comme ils étoient agitez de diverſes inquiétudes, & qu'ils regardoient du haût d'une éminence la campagne, ils aperçûrent du côté du Nord, comme une nuée de pouſſiére, & un peu aprés une troupe de Vandales a cheval. A l'inſtant ils mandérent à Béliſaire que l'ennemi étoit proche, & qu'il ſe hâtât de venir. Les Chefs furent de différens avis; les uns croiant qu'il faloit aller droit aux Vandales, & les autres ne ſe tenant pas aſſez forts pour une entrepriſe ſi périlleuſe. Gélimer avançoit cependant, à la tête de ces Barbares, & venoit entre Béliſaire & les Maſſagétes, qui avoient défait Gibamond. Les fréquentes collines qui s'élévent dans cette campagne, ôtoient la veuë des reſtes de ce furieux carnage. Quand les deux Armées furent proches, elles coururent à l'envi pour s'emparer de la hauteur la plus élevée & la plus avantageuſe pour un combat. Les Vandales y arrivérent les premiers,

& en exclurent les Romains. Les fuïars coururent juſqu'à un lieu qui eſt à ſept ſtades de Décime, & où Uliaris, Garde de Béliſaire, étoit à la tête de huit cens hommes couverts de boucliers. On croioit qu'Uliaris arrêteroit les fuïars, & les meneroit contre les Vandales; mais il ne ſe joignit à eux que pour s'enfuir vers Béliſaire.

3. Je ne ſai comment Gélimer, qui avoit la victoire entre les mains, la livra à ſes ennemis, ſi ce n'eſt qu'il faille attribuer à Dieu les fautes où tombent les hommes, & reconnoître que quand il veut les accabler de quelque malheur, il leur ôte le diſcernement, & les rend incapables de prendre de bonnes réſolutions. Je croi que ſi Gélimer eût pourſuivi la pointe de ſa victoire, il eût entiérement défait Béliſaire, & ruiné toutes nos forces, tant ſon Armée paroiſſoit puiſſante, & tant nos Gens étoient effraiez. S'il eût été droit vers Carthage, il eût paſſé au fil de l'épée tous les Soldats de Jean, qui s'amuſoient à ſe promener deux à deux, ou à dépoüiller les morts. Il eût conſervé cette grande Ville, avec les richeſſes immenſes qu'elle renfermoit; & en brûlant nôtre flôte, il nous eut ôté l'eſpérance du retour en nôtre païs. Mais au lieu de faire toutes ces choſes, il décendit dans la campagne, où il verſa des pleurs inutiles ſur le corps de ſon frere, & lui rendit, hors de ſaiſon, les honneurs de la ſépulture, & il perdit ainſi une occaſion qu'il ne devoit jamais recouvrer. Béliſaire arrêta la fuite des Romains, leur reprocha leur lâcheté, & les rangea en bataille. Puis aiant appris la mort d'Ammatas, l'exploit de Jean, & l'état des ennemis, il courut vers Gélimer, & vers les Vandales, qui n'oſérent l'attendre, & qui lâchérent honteuſement le pié. Pluſieurs demeurérent ſur la place, & la nuit finit la tuerie. Ils ne ſe ſauvérent pas du côté de Carthage, ni de celui de la Byzacéne, mais du côté de la campagne, & du chemin de Buta. Jean & les Maſſagétes arrivérent ſur le ſoir, & nous racontérent le ſuccés de leurs armes, apprirent celui

celui des nôtres, & paſſérent avec nous la nuit à Décime.

CHAPITRE XX.

1. La flôte arrive à Carthage, & les Habitans témoignent de l'affection aux Romains. 2. Les priſonniers ſont mis en liberté. 3. L'armée décend à terre. 4. Béliſaire la mene vers Carthage, y entre s'aſſied ſur le trône de Gélimer, reçoit les plaintes des Marchands, & leur fait juſtice.

1. Le lendemain l'Infanterie nous vint joindre, & avec l'Infanterie arriva Antonine femme de Béliſaire. Nous marchâmes tous enſemble vers Carthage, proche de laquelle lorſque nous fumes arrivez, nous choiſimes hors des portes un lieu propre pour paſſer la nuit. Les habitans nous ouvrirent leur Ville, où ils avoient allumé des flambeaux qui brûlérent juſqu'au lendemain. Les Vandales étoient cependant proſternez dans les Egliſes. Béliſaire ne voulut pas y entrer, de peur qu'il y eût quelque embuſcade, & de peur auſſi que l'obſcurité de la nuit ne donnât au Soldat victorieux la licence de piller. Le même jour, nos vaiſſeaux furent pouſſez par un vent favorable juſqu'au Promontoire. Dés que les Carthaginois les virent, ils offrirent de les recevoir dans le Port appelé Mandracion, & abaiſſérent la chaîne.

2. Il y a un cachot dans le Palais, que les habitans appelent Ancon, où le Tiran enfermoit tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Il y avoit alors pluſieurs Marchands du Levant, que Gélimer y retenoit, parce qu'il croioit que c'étoient eux, qui avoient excité Juſtinien à la guerre, & il avoit commandé de les faire mourir le même jour qu'Ammatas fut tué à

Décime. Mais quand le Concierge apprit le ſuccés de cette journée, & qu'il vit que la flôte Romaine avoit paſſé le Promontoire, il alla trouver les priſonniers, qui ne ſavoient rien de leur bonheur, & qui n'attendoient que l'heure de leur ſupplice; & leur demanda de quel prix ils vouloient rachéter leur vie? Comme ils lui offroient tout ce qu'ils pouvoient offrir, il leur dit, qu'il ſe contentoit qu'ils lui juraſſent de l'aſſiſter dans le danger où il ſeroit, lorſqu'il leur auroit rendu la liberté. Aprés qu'ils eurent accepté avec grande joie cette condition, il leur montra par une fenêtre la flôte qui étoit arrivée, & enſuite leur ouvrit les portes.

3. Ceux qui étoient ſur les vaiſſeaux, n'avoient point encore reçû de nouvelles de ce qui s'étoit fait ſur terre, & ne ſavoient quelle réſolution prendre; mais quand ils eurent baiſſé les voiles, & qu'ils eurent envoié à la ville de Mercure, ils en reçûrent une rélation de tout ce qui étoit arrivé à Décime. Ce qui les réjouït extrémement, & les fit réſoudre à avancer. Ils avoient le vent favorable, & n'étoient plus qu'à cent cinquante ſtades de Carthage, lorſque Archélaus & les Soldats voulurent prendre terre, ſuivant les ordres qu'ils en avoient de Béliſaire. Les Matelots ne furent pas de cét avis, parce que la rade étoit dangereuſe, & qu'ils appréhendoient une tempéte que ceux du païs appelent Cypriéne, dont ils aſſuroient que l'on ne ſauveroit pas un ſeul vaiſſeau. Cela les obligea à baiſſer les voiles, pour délibérer. Ils réſolurent donc de ne pas décendre à Mandracion, tant afin d'obéir aux ordres de leur Général, que parce qu'ils ne croioient pas que le Port fût aſſez grand, pour contenir tous leurs vaiſſeaux. Ils jugérent que le Port de l'Etang étoit plus propre, parce qu'il étoit fort grand, que l'entrée leur en étoit fort aiſée, & qu'il n'étoit éloigné de la Ville que de quarante ſtades. Ils y entrérent donc tous, excepté Calonyme, qui ſans reſpecter la volonté du Général, ni l'exemple de la flôte, prit

prit ſeul terre à Mandracion, où nul n'oſant lui reſiſter, il vola des Marchands tant étrangers, que du païs.

4. Le jour ſuivant Béliſaire commanda à tous les Soldats de prendre terre, les rangea en bataille, & marcha en bon ordre vers Carthage, de peur qu'il n'y eût quelque piége. Il repreſenta à ſon Armée les avantages qu'ils avoient remporté dans l'Afrique, depuis qu'ils y avoient gardé une exacte diſcipline. Il les exhorta à ſe gouverner par tout avec une grande retenuë, mais principalement à Carthage, a-cauſe que les Afriquains avoient été autrefois Sujéts de l'Empire Romains, & qu'ils n'étoient tombez que malgréeux ſoûs la puiſſance des Vandales, de qui ils avoient reçû de tres-mauvais traitemens, & qu'il ſeroit tout-à-fait déraiſonnable de faire injure à des gens que l'on fait profeſſion de vouloir délivrer de la ſervitude. Aprés avoir fait cette remontrance à ſes Soldats, il entra dans Carthage, où il ne trouva point de reſiſtance, & s'aſſit dans le Palais ſur le trône de Gélimer. Auſſi-tôt il fut entouré par un grand nombre de Marchands & d'autres habitans, dont les maiſons étoient voiſines de la mer, leſquels ſe plaignoient d'avoir été volez la nuit précédente par les Matelots. Béliſaire prit le ſerment de Calonyme, & luy commanda de rapporter de bonne foy tout ce qui avoit été pris. Calonyme fit le ſerment, mais il ne le garda pas. Il profita alors de ſon parjure, dont il fut depuis châtié à Conſtantinople. Il fut accablé d'une apoplexie, qui lui ôta le jugement; & la violence du mal fut telle, qu'il en arracha ſa langue avec ſes dents.

CHAPI-

CHAPITRE XXI.

1. Origine des mots de Delphique, & de Palais. 2. Eloge de Bélisaire, pour avoir sauvé Carthage. 3. Accomplissement d'une prédiction, & explication d'un songe.

1. L'HEVRE de dîner étant arrivée, Bélisaire commanda de l'aprêter dans le même lieu où Gélimer avoit accoûtumé de régaler les premiers & les plus considérables des Vandales. Les Romains appelent ce lieu-là Delphique, d'un nom qui est tiré de l'ancien grec. Il y avoit autrefois dans la salle où mangeoit l'Empereur, un buffet, où l'on mettoit les verres & le vin; & ce buffet a été appelle Delphique par les Romains, parce que c'est à Delphes que l'on en a vû la premiére-fois. De-là est venue la coûtume que, soit à Constantinople ou ailleurs, on appele toûjours Delphique, le lieu où est la table de l'Empereur. De-même, le nom de Palais, que l'on donne à la maison du Prince, a une origine gréque. Pallas, qui étoit Grec de nation, aiant bâti une magnifique maison, on l'appela Palais, de son nom. Depuis ce tems-là, Auguste étant parvenu à l'Empire, on a commencé soûs son régne à appeler le Palais, le lieu où il demeuroit.

2. Bélisaire dîna donc dans le Delphique avec les principaux Officiers de son armée. On y servit des viandes toutes semblables à celles que l'on avoit servies le jour précédent devant Gélimer. C'étoit les mêmes Officiers qui portoient les plats, qui donnoient à boire, & qui faisoient les autres fonctions. Il semble que la fortune se glorifioit en cette occasion, de posséder un Empire absolu sur les affaires du monde, & de n'en laisser aucune part aux hommes. Elle donna ce

ce jour-là un avantage à Bélisaire, qui surpasse la gloire de tous les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Bien que ce soit la coûtume des Soldats Romains, de n'entrer jamais dans une Ville réduite, sans y faire du desordre, quand même ils ne seroient que cinq-cens, ce Général mena une nombreuse armée dans Carthage, & l'on n'y entendit ni ménace, ni tumulte. Le commerce n'y fut pas interrompu un moment, & dans un changement public de gouvernement & de Maître, les boutiques demeurérent ouvertes en la maniére ordinaire. Ensuite Bélisaire aiant donné sa parole aux Vandales, qui s'étoient refugiez dans les Eglises, il appliqua ses soins à la réparation des murailles, qui étoient tellement ruinées en quelques endroits, qu'il y avoit des brêches par-où il étoit aisé d'entrer. On dit que c'est pour cette raison que Gélimer ne s'y voulut pas enfermer.

3. On se souvint alors d'une ancienne prédiction, que les enfans avoient accoûtumé de chanter, G chassera B, & puis B chassera G. Ce qui paroissoit aussi obscur qu'une Enigme dans la bouche de ces enfans, est entendu maintenant de tout le monde. Autrefois Gizéric avoit chassé Boniface; alors Bélisaire chassa Gélimer. Voilà l'explication de la prédiction. On eut alors l'éclaircissement d'un songe, qui étoit arrivé à plusieurs personnes. Les Carthaginois ont une vénération particuliére pour Saint-Cyprien, en l'honneur duquel ils ont élevé un Temple magnifique hors de leur Ville, sur le bord de la mer. Ils y celébrent chaque année avec grande solennité, une fête qu'ils appelent Cypriéne. Les Matelots ont aussi donné le nom de Cypriéne à une tempête, qui a coûtume de s'élever au tems de la même fête. Les Vandales avoient ôté de force, ce Temple aux Chrétiens, soûs le régne d'Honoric, & les cérémonies s'y faisoient depuis selon l'usage des Ariens. On dit que Saint-Cyprien avoit souvent paru en songe à ceux des Afriquains, qui étoient fachez de cette profanation, & qu'il leur avoit

avoit dit qu'ils ne ſe devoient pas affliger à ſon ſujet, parce qu'il ſauroit bien ſe venger quand il en ſeroit tems. Lors que le bruit de cette parole fut répandu parmi les Afriquains, ils jugérent que l'impiété des Vandales devoit être punie d'un grand châtiment ; mais ils ne pouvoient prévoir de quelle maniére ce châtiment arriveroit. La flôte Romaine étant abordée en Afrique la veille de la fête de Saint-Cyprien, les Prêtres Ariens avoient paré le Temple des plus précieux ornemens, & avoient tout préparé pour célébrer avec pompe une ſi grande ſolennité. Cependant la défaite d'Ammatas, que j'ay racontée, arriva à Décime. Les Prêtres Ariens s'enfuïrent, les Prêtres Chrétiens prirent leur place, allumérent les cierges, & célébrérent le Saint Office. Ainſi le ſonge fut expliqué.

CHAPITRE XXII.

1. *Sage prévoyance d'un ancien Vandale.* 2. *Cruauté de Gizéric punie en la perſonne de ſes décendans.*

1. L'ARMÉE des Vandales ſe ſouvint alors, avec étonnement, d'un ancien mot, dont le ſens eſt, qu'il n'y a nul bien, ni ſi grand, que l'homme ne puiſſe eſpérer, ni ſi aſſuré, qu'il ne puiſſe perdre. Je raconterai l'origine de ce mot, & l'occaſion qui le mit en vogue. Dés que les Vandales ſortirent de leur païs, il y en demeura une partie qui ne voulurent pas ſuivre Godigiſcle & qui dans la ſuite du tems eurent des vivres en abandance : Mais comme ils appréhendoient que ceux qui s'étoient établis en Afrique n'en fuſſent chaſſez à l'avenir, & qu'ils n'euſſent envie de retourner au païs qu'ils avoient quitté, ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Gizéric, qui lui témoignérent la joie que ſes Compatriotes avoient de l'heureux ſuccés de

de ſes Armes, & qui le priérent de leur donner le païs qu'il avoit abandonné, & qu'il ne pouvoit plus garder, aprés un établiſſement ſi conſidérable qu'il avoit fait en Afrique, afin qu'étant aſſurez d'en être les Maîtres, ils ne feigniſſent pas d'expoſer leur vie pour le défendre. Gizéric & les autres Vandales trouvoient cette demande raiſonnable, & étoient prêts de l'accorder ; lorſqu'un vieillard, qui étoit fort eſtimé pour la ſageſſe de ſes conſeils, s'y oppoſa, en diſant, que toutes les affaires des hommes ſont douteuſes, & qu'il n'y a rien d'aſſuré, ni d'impoſſible dans le monde. Gizéric approuva cét avis, & renvoya les Ambaſſadeurs. Tous les Vandales ſe moquérent de la prudence de ces perſonnes, qui prévoioient des choſes ſi éloignées de l'apparence. Mais, lorſque ce que j'ay dit, arriva, l'on reconnut que le jugement qu'ils avoient porté étoit ſolide ; & qu'en effet tout eſt incertain, & ſujet au changement.

Le nom & la mémoire des Vandales, qui demeurérent en leur païs, n'eſt pas venu juſqu'à nous. Je croi qu'ils furent chaſſez par leurs voiſins, ou qu'ils ont été confondus enſemble.

2. Pour ce qui eſt de ceux qui avoient été vaincus par Béliſaire, il eſt certain qu'ils ne retournérent plus en leur païs, & il leur étoit impoſſible d'y retourner, parce qu'ils n'avoient point de vaiſſeaux. Il faloit qu'ils portaſſent en Afrique la peine qui leur étoit deuë, pour les cruautez qu'ils avoient exercées en divers endroits contre les Romains, & principalement dans l'Iſle de Zacinthe. Gizéric aiant autrefois attaqué le Péloponéſe, & tenté de prendre le Ténare, en fut repouſſé avec une perte notable des ſiens ; dont étant tout furieux, il aborda à Zacinthe, où il paſſa au fil de l'épée tout ce qui ſe preſenta devant lui, & fit priſonniers cinq cens des plus conſidérables habitans. Quand il fut au milieu de la mer Adriatique, il fit tailler en piéces ces priſonniers, & jetter leurs membres dans la mer, par la plus inhumaine de toutes les

les barbaries. Cela arriva avant le tems duquel nous faiſons maintenant l'hiſtoire.

CHAPITRE XXIII.

1. *Gélimer met les têtes des Romains à prix.* 2. *Belle action de Diogéne.* 3. *Murailles de Carthage reparées par les ſoins de Béliſaire.*

1. GE'LIMER gagna par argent & par careſſes des païſans de l'Afrique, à qui il commanda de tuer les Soldats qui tomberoient entre leurs mains, & leur promit une grande ſomme d'argent pour chaque tête qu'ils apporteroient. Ils tuérent pluſieurs goujats, & pluſieurs valets de l'armée, qui s'écartoient pour piller, & ils en portoient les têtes à Gélimer, qui en payoit le prix, comme ſi ç'eût été des Soldats qui euſſent été tuez.

2. En ce tems-là Diogéne, qui étoit Garde de Béliſaire, fit une fort belle action. Comme il avoit été envoié avec vingt-deux Soldats pour découvrir l'ennemi, il s'arrêta à un hameau, éloigné de Carthage de l'eſpace de deux lieuës. Les païſans qui n'étoient pas aſſez forts pour les tuer, en donnérent avis à Gélimer, qui à l'inſtant y dépêcha trois cens Vandales, auſquels il commanda d'aller prendre ce Garde de Béliſaire, & les vingt-deux hommes qu'il conduiſoit, eſtimant que ce lui ſeroit une priſe tres-avantageuſe. Diogéne qui ne ſe défioit de rien, entra cependant avec ſes gens dans une maiſon, & monta en haut pour ſe repoſer. Les Vandales qui étoient arrivez de grand matin à cette maiſon, ne la voulurent pas forcer avant le jour, de peur de s'entre-bleſſer dans l'obſcurité, & de donner aux ennemis le moien de s'échaper. Voilà le conſeil que la crainte leur donna, en leur ôtant le jugement; car au lieu qu'il leur étoit aiſé d'allumer des

des flambeaux, ou même ſans en allumer; de prendre leurs ennemis dans le lit, ils aimérent mieux attendre le jour. Cépendant un des Romains s'étant éveillé, entendit le bruit des Vandales, ſe leva, & en avertit ſes compagnons, qui ſe levérent auſſi, & prirent leurs armes, montérent ſur leurs chevaux, & ſortirent tous de la cour. Les Vandales tirérent ſur eux mais ils ſe couvrirent de leurs boucliers, & ſe ſauvérent tous, excepté deux qui furent tuez. Diogéne reçut trois coups au cou, & au viſage, & un à la main. Il n'en fut pas néanmoins incommodé. Voilà ce qui arriva en cette rencontre.

3. Béliſaire paiant largement les ouvriers, fit reparer les foſſez & les murailles de Carthage, en ſi peu de tems, que les habitans, & Gélimer-même s'en étonnoient. Quand il fut pris, & mené à Carthage, & qu'il la vit ſi bien fermée, il attribua à ſa propre négligence toutes ſes diſgraces.

CHAPITRE XXIV.

1. *Lettre de Tzazon à Gélimer ſon frere, interceptée.* 2. *Evenement ſingulier.*

1. TZAZON frere de Gélimer étant abordé en Sardaigne, y décendit au port de Calaris, prit la Ville de force, tua le Tiran Godas, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui voulurent faire reſiſtance. Quand il apprit la nouvelle de la décente de l'armée Romaine en Afrique, ſans apprendre pourtant celle des avantages qu'elle y avoit remportez, il en écrivit en ces termes à ſon frere. *Vous ſaurez que le Tiran Godas eſt mort entre nos mains, & que l'Iſle eſt réduite à vôtre obéiſſance. Vous en ferez, s'il vous plait, des feux de joie. Pour ce qui eſt des ennemis, que j'apprens avoir fait dé-*

cente

conte en Afrique, il y a lieu d'eſpérer que leur témérité aura le même ſuccés, que pareilles entrepriſes faites contre nos ancêtres ont eu par le paſſé. Ceux qui étoient chargez de cette lettre entrérent dans le port de Carthage, ſans concevoir de défiance; mais y aiant été pris par le Soldats du corps-de-garde, ils furent menez devant le Général, qui reçut leur ſerment, & apprit de leur bouche tout ce qu'il s'aviſa de leur demander. L'étonnement où ils étoient, de voir une face des affaires ſi nouvelle, & un changement ſi ſurprenant, les empêcha de déguiſer la verité. On ne leur fit point auſſi de mauvais traitement.

2. Je remarquerai en cét endroit un évenement ſingulier, qui arriva dans le même-tems. Un peu devant que l'armée navale des Romains eût paru au bord de l'Afrique, Gélimer avoit envoié Gotheus & Phuſcias Ambaſſadeurs vers Theudis Roi des Viſigoths, pour l'engager à contracter alliance avec les Vandales. Ces Ambaſſadeurs aiant traverſé le détroit, allérent trouver Theudis bien avant dans l'Eſpagne: il leur fit un accueil tres-favorable, & les régala de préſens fort-magnifiques. Un jour qu'ils avoient l'honneur d'étre aſſis à ſa table, il leur Demanda, en quel état étoient les affaires des Vandales? Il en avoit appris des nouvelles certaines par la voie d'un vaiſſeau-Marchand, qui étoit parti de Carthage le même jour que l'armée Romaine y étoit entrée, & qui avoit eû le vent le plus favorable qu'il pût avoir, pour arriver promtement en Eſpagne; mais il avoit défendu aux Marchands de publier la nouvelle qu'ils avoient apportée des affaires d'Afrique. Il demanda enſuite aux Ambaſſadeurs, quel étoit le ſujet de leur voiage? Comme ils lui eurent répondu, que c'étoit pour lui propoſer une ligue, il leur repartit, que quand ils ſeroient en leur païs, ils y apprendroient des nouvelles de leurs affaires. Les Ambaſſadeurs laiſſérent paſſer cette parole ſans la relever, comme une parole échapée dans la chaleur d'un repas. Le lende-

lendemain, aiant encore propoſé à Theudis un Traité d'alliance, & en aiant encore reçû la même réponſe, ils jugérent qu'il faloit qu'il fut ſurvenu quelque grand changement dans l'Afrique. Ils ne ſe doutoient néanmoins en aucune maniére de la priſe de Carthage. Ils repaſſérent donc la mer, & furent pris par les Romains, qui les menérent à Béliſaire; lequel aiant appris par leur propre bouche ce qui leur étoit arrivé dans leur Ambaſſade, les renvoia, ſans les mal-traiter.

Cyrille aiant fait voile vers la Sardaigne, & y aiant appris la diſgrace arrivée à Godas, prit le chemin d'Afrique, où il trouva Béliſaire victorieux. Salomon fut dépêché vers Juſtinien, pour l'informer de tout le ſuccés de cette guerre.

CHAPITRE XXV.

1. *Gélimer raſſemble les ſiens.* 2. *Les Princes des Maures reçoivent de Béliſaire les marques de leur autorité.* 3. *Réponſe de Gélimer à Tzazon.* 4. *Déplorable conſternation des Vandales.*

1. GE'LIMER aſſembla tous les Vandales, & tous les Maures qui étoient de ſes amis dans le champ de Bulle, qui eſt ſur les frontiéres de Numidie, à quatre journées de Carthage.

2. Les Maures qui ſuivoient ſon parti étoient en petit nombre, & ſans Chef. Tous ceux qui commandoient dans la Mauritanie, dans la Numidie, & dans la Byzacéne, avoient envoié des Ambaſſadeurs à Béliſaire, pour l'aſſurer de leur obéïſſance, & de leurs ſervices. Quelques-uns même lui avoient donné de leurs enfans en ôtage, & luy avoient demandé les marques de la dignité Roiale, ſelon l'ancienne coûtume qu'ils gardoient, même durant la guerre, avec les

les Romains ; car comme ils ne les avoient reçuës que de la main des Vandales, ils n'en croioient pas la poſſeſſion aſſez aſſurée. Ces marques ſont un Sceptre d'argent-doré, un Diadême d'argent ; avec des Banderoles auſſi d'argent, une Robe blanche, qui s'attache ſur l'épaule, de même qu'une caſaque Theſſalienne, avec une agraphe d'or ; une Tunique blanche, & des Brodequins dorez. Voilà les ornemens que Béliſaire envoia, avec d'autres riches préſens, à chacun de ces petits Princes. Ils ne l'aſſiſtérent pas toutefois de leurs armes, comme ils n'en aſſiſtérent pas non plus les Vandales ; mais ils demeurérent neutres, & ils attendirent la déciſion de la fortune. Tel étoit alors l'état des affaires des Romains.

3. Gélimer écrivit à ſon frere Tzazon. Celui qui portoit la lettre trouva un vaiſſeau tout prêt au rivage, & arriva heureuſement dans le port de Calaris, où il rendit la lettre, dont voici les termes. *Ce n'eſt pas Godas qui nous a ôté la Sardaigne, c'eſt la colére des dieux. Quand nous vous avons perdu, & avec vous la fleur de nôtre Nobleſſe, nous avons perdu en même-tems tous les avantages que nous poſſédions. Il ſemble que quand vous avez quitté nos côtes, ç'ait été plûtot pour abandonner l'Afrique à Béliſaire, que pour prendre la Sardaigne. Au moins, l'évenement a fait voir quelle étoit en cela l'intention de la fortune. Dés que Béliſaire a paru, bien que ce ne fût qu'avec des forces tres-médiocres, le courage a abondonné les Vandales, & avec le courage, le bonheur. Ammatas & Gibamond ſont péris par la lâcheté de nos gens. Nos chevaux, nos navires, Carthage & l'Afrique ſont en la puiſſance de l'ennemi. Cependant les Vandales ſe tiennent en repos, quoi que ce repos leur coûte leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, & leur liberté. Il ne nous reſte plus que le champ de Bulle, & l'eſpérance que nous mettons en vôtre valeur. Quittez donc la penſée d'aſſurer la poſſéſſion de la Sardaigne, en ruinant les reſtes de la faction de Godas, & venez promtement avec vôtre flôte. Les ſoins que l'on prend des petites choſes nuiſent, lors que l'on eſt*

eſt en danger de perdre les grandes. Quand nous aurons réuni toutes nos forces, ou nous rétablirons nos affaires, ou pour le moins, nous ſouffrirons conjointement les diſgraces dont il plaira au Ciel de nous affliger.

4. Quand Tzazon eut lû cette lettre, & qu'il l'eut communiquée aux autres Vandales, ce ne fut parmi eux que plaintes & que regrets. Ils ne les faiſoient pas néanmoins paroître devant les habitans de l'Iſle, ce n'étoit qu'avec ceux de leur Nation qu'ils déploroient leur malheur. Aiant donné ordre à leurs affaires avec le plus de diligence qu'il leur fut poſſible, ils montérent ſur les vaiſſeaux, & arrivérent en trois jours aux côtes d'Afrique, à l'endroit qui ſépare la Mauritanie d'avec la Numidie. De-là ils marchérent à pié vers le champ de Bulle, où ils ſe joignirent au reſte des Troupes. Je ne ſaurois aſſez bien repreſenter l'état déplorable de la fortune des Vandales. Le plus cruel de leurs ennemis n'auroit pû le regarder ſans douleur, & ſans être touché de compaſſion d'une ſi triſte image de la miſére des hommes. Gélimer & Tzazon s'embraſſoient, ſans proférer une ſeule parole. Les larmes dont ils s'arroſoient l'un l'autre étoient d'aſſez grandes marques de leur triſteſſe. Les Vandales, qui étoient demeurez avec Gélimer, embraſſoient étroitement ceux qui étoient revenus de Sardaigne, & ils ſe tenoient long-tems attachez enſemble, pour joüir de cette foible conſolation. L'idée de leur diſgrace préſente occupoit tellement leur ame, qu'elle n'y laiſſoit aucune place à toutes les autres penſées. Les Vandales d'Afrique ne demandoient point des nouvelles de Godas. Ceux qui retournoient de Sardaigne ne s'informoient point du détail des malheurs de l'Afrique. Ils n'en voioient que trop devant leurs yeux. Ils ne parloient ni de leurs femmes, ni de leurs enfans, parce qu'ils jugeoient qu'ils avoient été ou pris, ou tuez par les ennemis. Voilà ce qui ſe paſſa pour lors.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
CONTRE LES VANDALES,
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Intelligence de Gélimer dans Carthage.* 2. *Harangue de Bélisaire.*

1. GELIMER voiant que ſes Troupes étoient réünies enſemble, les mena vers Carthage, où ils coupérent un aquéduc d'une merveilleuſe fabrique, & aprés s'étre campez quelque tems, ſans avoir découvert d'ennemis, ils ſe retirérent. S'étant enſuite partagez en diverſes Troupes, ils s'emparérent des chemins, & crûrent que cela ſuffiſoit pour la réduction de la Ville. Ils ſe gardoient bien de violer perſonne, ni de ravager le païs; au contraire ils le conſervoient comme leur bien. Ils mettoient principalement leur eſpérance dans l'habitude qu'ils avoient avec quelques habitans, & avec des Soldats de la ſecte d'Arius. Ils avoient

avoient fait auſſi de grandes promeſſes aux Chefs des Huns, afin de les attirer dans leur parti. Ces Barbares n'étoient pas fort affectionnez à nôtre Empire, & ils ne nous ſervoient qu'à regret, diſant qu'on les avoit attirez à Conſtantinople, par un ſerment que Pierre leur avoit fait, & qu'un peu aprés il avoit violé luy-même. C'eſt pourquoy ils avoient promis aux Vandales de ſe ranger de leur côté dans le combat. Ce que Béliſaire aiant appris par le moien des transfuges, il ne voulut pas attaquer l'ennemi, avant que les fortifications fuſſent entiérement achevées. Il fit pendre cependant hors de la Ville, ſur une petite colline, un des habitans, nommé Laurus, qui avoit été convaincu de trahiſon; & il retint les autres dans la fidélité, par l'appréhenſion d'un pareil ſupplice. Il fit tant auprés des Maſſagétes, par préſens, par careſſes & par adreſſe, qu'ils lui avoüérent ce que Gélimer leur avoit promis, pour ſuivre ſon parti dans la bataille. Ces Barbares ne diſſimuloient pas qu'ils manquoient de courage pour combattre, & qu'ils appréhendoient, qu'aprés la victoire on ne leur refusât la permiſſion de retourner en leur païs, & que l'on ne les laiſsât vieillir dans l'Afrique. Ils témoignérent auſſi quelque ſorte de crainte d'étre privez de la part, qui leur pourroit appartenir dans le butin. Béliſaire les aſſura avec ſerment, qu'il leur permetroit de retourner en leurs maiſons, & de leur faire part du butin, aprés que les Vandales ſeroient défaits, & de leur côté, ils promirent de bien ſervir. Quand il vit que toutes choſes étoient en bon état, & que les reparations des murailles étoient achevées, il aſſembla ſon armée, & la harangua en ces termes.

2. *Mes Campagnons, je n'eſtime pas qu'il ſoit beſoin d'animer vos courages par un grand diſcours, en un tems où vous voïez Carthage, & toute l'Afrique conquiſe par vôtre valeur. Les victorieux n'ont pas accoûtumé de manquer de cœur. J'ai crû ſeulement qu'il étoit bon de vous avertir, que ſi vous demeurez ſemblables à vous-mêmes, & que vous vous con-*

conduiſiez vaillamment, le même moment qui terminera vos fatigues, ruinera l'eſpérance de vos ennemis. Vous avez beſoin de faire paroître une extréme ardeur dans cette derniére rencontre. Le travail n'eſt jamais ſi agréable, que quand il eſt proche de ſa fin. Je vous prie, que pas un de vous ne ſe mette en peine d'apprendre, de combien de combatans l'armée des Vandales eſt compoſée. C'eſt la valeur qui donne la victoire, & non pas le nombre des Sodats, ni la maſſe prodigieuſe de leur taille. Sur tout, aiez toûjours devant les yeux tant de fameux exploits, qui vous ont aquis tant de gloire. Il n'y a rien de ſi puiſſant pour vous exciter aux grandes actions, que cette penſée. Il n'y a point d'homme d'eſprit qui n'ait honte de démentir ſa propre vertu, & de dégénérer en quelque ſorte de ſoi-même. L'ennemi au contraire, étant rempli de crainte, & de la mémoire de ſes diſgraces, en aura moins de hardieſſe. La crainte lui donnera de l'épouvante, & la mémoire de ſes diſgraces le jettera dans le deſeſpoir. Les malheurs ont cela de propre, qu'ils abattent le courage; il m'eſt fort aiſé de vous faire voir que cette occaſion eſt plus importante que la premiére. Nous ne combations alors, que pour la conquête de l'Afrique; & nous ne courions point d'autre danger que celui de manquer d'en devenir les maîtres, mais maintenant nous ſommes en hazard d'en être chaſſez. Nous devons donc avoir aujourd'hui d'autant plus de vigilance & d'ardeur, qu'il eſt plus fâcheux de perdre ce que l'on poſſéde, qu'il ne l'eſt de ne le pas aquérir. Si nous avons remporté l'avantage, lors-même que nous n'avions pas nôtre Infanterie, j'eſpére que maintenant que nous avons toutes nos Troupes, nous pillerons le Camp, & tout le bagage des ennemis. Puiſqu'il dépend de vous de mettre fin à la guerre, n'en perdez pas l'occaſion; car ſi vous l'aviez perdue, vous la chercheriez aprés inutilement. Lorſque la fortune des armes eſt mépriſée par ceux-mêmes qu'elle favoriſe, elle ne produit pas les heureux ſuccés qu'elle leur faiſoit eſpérer. Le Ciel s'irrite contre ceux qui refuſent ſes préſens. Que ſi quelqu'un s'imaginoit, qu'a-cauſe que les ennemis voient devant eux leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils ont de plus cher, ils feront des efforts extraordinaires, & ſe ſurpaſſeront eux-mêmes,

mêmes, il ſe tromperoit ſans doute, parce que la violence de la colére, qui nait de la veuë des objets, pour leſquels nous avons le plus de tendreſſe, diminuë nos forces, & nous empéche de nous ſervir de nos avantages. Faites, je vous prie, réflexion ſur toutes ces choſes, & marchez courageuſement contre les Vandales.

CHAPITRE II.

1. Béliſaire fait avancer ſes Troupes. 2. Préſage de la victoire des Romains. 3. Harangue de Gélimer, & de Tzazon.

1. APRE'S que Béliſaire eut ainſi harangué ſes Troupes, il fit partir toute la Cavalerie, à la reſerve de cinq cens hommes, & donna à Jean, Arménien de nation, la conduite de ceux qui avoient des boucliers, & qui marchoient ſoûs une ſorte d'étendard, que les Romains appellent Ban, & leur commanda de faire des eſcarmouches, s'ils en trouvoient l'occaſion. Il ſuivit le lendemain avec cinq cens chevaux, & tout le corps de l'Infanterie. Les Maſſagétes avoient tenu entre eux un Conſeil, dans lequel, afin de garder en apparence les promeſſes qu'ils avoient faites, tant aux Romains qu'aux Vandales, ils avoient réſolu d'attendre que les Romains euſſent de l'avantage ſur les Vandales, avant que de prendre parti, & de ſe ranger du côté pour lequel ſe déclareroit la victoire. Voilà quel étoit le deſſein des Barbares. Les Romains rencontrérent les Vandales, campez en un lieu qui eſt éloigné de cent quarante ſtades de Carthage, & que l'on appele Tricaméron.

2. Les deux Armées paſſérent la nuit aſſez proche l'une de l'autre, & les Romains y eurent d'heureux préſages du ſuccés que la bataille devoit avoir. Il parut

du feu au deſſus des lances, de telle ſorte, que le fer en ſembloit tout embraſé. Il y en eut peu qui s'en apperçûrent; mais ceux-là en furent extrémement épouvantez, parce que ne ſachant pas ce que cela ſignifioit, ils n'en eurent que de la crainte. La même choſe aiant été vuë depuis dans l'Italie, y fut priſe pour un ſigne de la victoire.

3. Le lendemain Gélimer commanda aux Vandales de mettre les femmes, les enfans, & le bagage au milieu du Camp, quoi qu'il fût aſſez mal-fortifié. Il aſſembla enſuite ſon Armée, & parla en ces termes. *Nous n'allons pas combatre pour la poſſeſſion de la gloire, & de l'Empire; de ſorte qu'aprés les avoir perdus, nous puiſſions encore demeurer en repos dans nos maiſons, & y jouir de nos biens. Nos affaires ſont réduites à un tel malheur, que ſi nous ne défaiſons nos ennemis, ou en mourant nous les laiſſerons maîtres de nos femmes, de nos enfans, de nôtre païs, & de nos richeſſes; ou en ſurvivant nous deviendrons leurs eſclaves, & les témoins de nos propres miſéres. Que ſi au contraire, nous remportons la victoire, ou nous vivrons dans l'abondance de toutes ſortes de biens, ou nous aurons une mort glorieuſe, & nous laiſſerons des richeſſes dans nos familles, & l'Empire dans nôtre Nation. Si jamais il y a eu de rencontre où il ſe ſoit agi de la déciſion de nôtre fortune, & où nous aions dû mettre nôtre confiance en nous-mêmes, c'eſt celle qui ſe preſente. N'appréhendons point pour nos perſonnes: Le danger n'eſt pas de perdre la vie, mais de perdre la bataille. Si elle étoit perdue, il nous ſeroit avantageux de mourir. Que perſonne ne perde courage, & que chacun préfére une mort honorable à la honte d'une défaite. Quiconque appréhende bien l'infamie n'appréhende point le péril. Ne r'appelez point dans vôtre eſprit la mémoire de la derniére journée. Le ſuccés qu'elle eut ne vint pas de nôtre faute, il ne vint que du malheur. Le cours de la fortune n'eſt pas égal; il a coûtume de changer ſouvent. Nous pouvons nous vanter de ſurpaſſer les ennemis en valeur, comme nous les ſurpaſſons auſſi en nombre, parce que nous ſommes dix contre un. J'ajoûterai qu'il y a deux puiſſans motifs qui doivent animer nôtre courage; la*

réputation de nos Ancêtres, & la puiſſance qu'ils nous ont laiſſée. Leur gloire ſera ternie par nôtre lâcheté, ſi nous dégénérons de leur vertu, & leur bien nous ſera ravi, ſi nous n'avons la force de le conſerver. Que dirai-je des cris de nos femmes, & des pleurs de nos enfans, qui interrompent mon diſcours? Je le finis donc, en vous diſant que nous ne reverrons jamais ces perſonnes qui nous ſont ſi chéres, que nous ne ſoions victorieux. Retenez, je vous en conjure, cette penſée, & agiſſez de telle ſorte, que vous ne faſſiez point de honte au nom du grand Gizéric.

Gélimer aiant parlé de cette ſorte, manda à ſon frere Tzazon de haranguer ſéparément les Vandales qu'ils avoit amenez de Sardaigne: Ce qu'il fit ainſi, un peu à l'écart.

Mes Compagnons, le diſcours que vous venez d'entendre regarde tous les Vandales; mais vous avez des raiſons particuliéres de vous ſurpaſſer vous-mêmes. Il n'y a pas long-tems que vous avez remporté la victoire, & que vous avez réduit ſous nôtre puiſſance une Iſle conſidérable. Il faut que vous donniez maintenant encore de plus illuſtres preuves de vôtre valeur, & que la grandeur du danger faſſe davantage éclater la grandeur de vôtre courage. Quand on ne combat que pour le commandement, en perdant la bataille, l'on ne perd rien dont on ait beſoin abſolument; mais quand on combat pour la conſervation de ſon propre Etat, on ne ſauroit perdre la bataille, que l'on ne perde auſſi la vie. Vous ne pouvez conſerver la réputation que vous poſſédez d'avoir ruiné la tirannie de Godas, qu'en vous portant vaillamment; & vous la pouvez perdre par le moindre manquement de cœur. C'eſt ce qui vous oblige à vous ſignaler par deſſus les autres Vandales. Car ceux qui ont eu du malheur ſont effraiez par le ſouvenir qui leur en reſte; au lieu que ceux qui ont eu du bonheur, en ont auſſi plus de hardieſſe. Je croi que l'on peut aſſurer avec raiſon, que ſi les ennemis ſont défaits, on vous en donnera la gloire, & on vous regardera comme les conſervateurs de la Nation; puiſqu'il n'y a point de doute, que ceux qui joignant leurs armes avec des alliez qui avoient été vaincus, leur font gagner des batailles, méritent que l'on leur

attribuë la plus grande partie de la victoire. Je vous prie de faire réflexion ſur toutes ces choſes, d'arrêter les cris de vos femmes & de vos enfans, & de les exhorter à concevoir de bonnes eſpérances, & à implorer le ſecours du Ciel. Pour vous, allez courageuſement contre l'ennemi, & donnez à tous vos compatriotes des exemples de généroſité.

CHAPITRE III.

1 *Diſpoſition des deux armées.* 2 *Défaite des Vandales.* 3. *Fuite de Gélimer.*

1. APRES que Gélimer & Tzazon eurent ainſi exhorté les Vandales ils les menérent contre les Romains, qu'ils ſuprirent comme ils ſe préparoient à dîner. Et ils ſe rangérent en bataille ſur le bord d'un petit fleuve, dont l'eau eſt vive & coulante, quoi que ſon cours ſoit ſi foible, qu'il n'a point de nom, & qu'il n'eſt mis qu'au nombre des ruiſſeaux par ceux du païs. Les Romains le traverſérent, & ſe rangérent auſſi en bataille dans l'ordre que je vais dire. Martin, Valérien, Jean, Cyprien, Allias, Marcel & les autres Chefs des Confédérez, ſe placérent à l'aîle-gauche. Pappus, Barbatus, Aigan, & tous les Capitaines de Cavalerie ſe mirent à la droite. Jean prit le milieu avec les Gardes de Béliſaire, qui ſuivoit à la tête de cinq cens chevaux, & qui avoit laiſſé toute l'Infanterie derriére. Les uns faiſoient un corps ſéparé, ſelon l'uſage ancien, mais par un deſſein tout nouveau, dont j'ai parlé. Voilà quelle étoit la diſpoſition de l'armée Romaine. Pour ce qui eſt de celle des Vandales, les Tribuns en commandoient les deux aîles. Tzazon commandoit le corps de bataille. Les Maures étoient à l'arriére-garde. Gélimer couroit par tout, pour exhorter les Saldats, à qui dés-auparavant

ravant il avoit commandé de ne ſe point ſervir de lances, ni de traits, mais d'épées ſeulement.

2. Les deux armées furent aſſez long-tems en préſence. Jean aiant choiſi, par l'avis de Béliſaire, une petite troupe de ſes gens, paſſa le ruiſſeau, & attaqua le corps de bataille. Mais Tzazon le repouſſa, & même le pourſuivit aſſez loin, ſans néanmoins traverſer le ruiſſeau. Jean revint une ſeconde-fois à la charge, avec un plus grand nombre des Gardes de Béliſaire, & fut encore répouſſé par Tzazon. Enfin il fondit une troiſiéme-fois avec tous les Gardes, & avec l'étendard de Béliſaire; mais les Barbares ſoûtinrent généreuſement le choc avec leurs épées. Il eſt vrai toutefois, que pluſieurs de leur parti demeurérent ſur la place, & entre autres Tzazon, frere de Gélimer. Alors l'armée Romaine commença à avancer, à paſſer le ruiſſeau & à combattre. Quand les Vandales qui étoient à l'avant-garde eurent lâché le pié, les autres prirent ouvertement la fuite; ce que les Maſſagétes n'eurent pas plûtôt aperçû, qu'ils ſe mirent à les pourſuivre. Ils ne les pourſuivirent pourtant pas bien loin; car les fuïars ſe ſauvérent dans leur Camp, où les Romains ne croiant pas les pouvoir forcer, ils dépouillérent les morts qui avoient de beaux habits, ou de belles armes, & s'en retournérent. Les Romains perdirent moins de cinquante hommes en cette rencontre, & les Vandales plus de huit cens.

3. Béliſaire avança ſur le ſoir avec toute ſon Infanterie vers le Camp des ennemis. Lorſque Gélimer fut averti de ſa marche, il monta à cheval, & s'enfuït preſque ſeul, dans le fond de la Numidie. Cette retraite demeura quelque tems ſecréte parmi les Vandales; mais dés que le bruit en fut répandu, & que les Romains parurent, ce fut un tumulte étrange. On n'entendoit que les gémiſſemens & les cris des femmes & des enfans. Chacun ne ſongeant plus qu'à ſe ſauver, abandonnoit le ſoin de ce qui lui étoit auparavant

ravant le plus cher. Cependant les Romains ſurvinrent dans le Camp, & s'en rendirent les maîtres. Ils pourſuivirent toute la nuit les fuïars, tuérent les hommes, & prirent les femmes & les enfans. Il ſe trouva dans le Camp une merveilleuſe quantité d'or & d'argent, que les Barbares avoient amaſſé en diverſes courſes, qu'ils avoient faites ſur diverſes parties de l'Empire. Deplus, comme l'Afrique eſt extrémement fertile, & qu'elle produit tous les biens qui ſont néceſſaires à la vie des hommes, ils n'avoient pas été obligez d'achêter des vivres, & ainſi ils avoient gardé tout l'argent qu'ils avoient reçû des impôts, depuis quatre-vingt-quinze ans qu'ils en étoient en poſſeſſion. Les Romains ſe virent donc entre les mains d'immenſes richeſſes. Cela arriva trois mois aprés qu'ils furent entrez dans Carthage, environ le milieu du dernier mois de l'année, que les Romains appelent le mois de Décembre.

CHAPITRE IV.

1. Béliſaire rappelle les Soldats, qui étoient acharnez au pillage. 2. Il envoie pourſuivre Gélimer par Jean. 3. Celui-ci eſt tué par l'imprudence d'Uliaris. 4. Béliſaire fonde une rente à ſon tombeau. 5. Gélimer ſe ſauve ſur la montagne de Papua. 6. Faras y met le ſiége. 7. Béliſaire eſt rendu maître des Tréſors de Gélimer.

1. IL fâchoit extrémement Béliſaire de voir toute ſon armée diſperſée, & il appréhendoit qu'elle ne fût taillée en piéces, ſi les Vandales venant à ſe rallier durant la nuit, l'attaquoient en cét état. Je penſe que s'ils s'en fuſſent aviſez, pas un Romain n'en fût réchapé, ni n'eût profité du butin. Les Soldats, qui ne ſont pas élevez au deſſus des paſſions, étant devenus tout d'un coup poſſeſſeurs de ſi grands biens, & maîtres de tant de belles perſonnes, ne pouvoient modérer leurs deſirs, & raſſaſier leur avarice. Ils étoient comme enyvrez de leur bonheur, & ne ſongeoient qu'à enlever tout ce qui ſe préſentoit devant eux, & à retourner à Carthage. Ils ne marchoient pas par troupes, mais ils alloient ſeuls, ou deux à deux, dans des bois, dans des rochers, dans des grôtes, & dans tous les lieux où ils croioient que l'on pourroit cacher quelque choſe. Ils n'avoient plus dans l'eſprit ni la crainte des Vandales, ni le reſpect de leur Général, ni le ſoin de leur devoir; ils n'y avoient que la fureur de piller, dont ils étoient tranſportez. Béliſaire, à qui ce deſordre cauſoit une grande inquiétude, monta ſur une hauteur, auſſi-tôt que le jour parut. Là il aſſembla ſes gens, & reprit rudement les Soldats, & les Capitaines. Ceux qui étoient plus proche, & ſur tout ceux de ſa maiſon, envoiérent à l'inſtant leurs priſonniers & leur butin à Carthage, & ſe vinrent mettre dans leurs rangs, afin d'exécuter les ordres qui leur ſeroient donnez.

2. Béliſaire commanda à Jean, Arménien de nation, de prendre deux cens hommes, & de pourſuivre Gélimer, juſqu'à ce qu'il l'eût pris, vif ou mort. Il écrivit à Carthage, que l'on donnât la vie à tous les Vandales, qui ſe ſeroient réfugiez dans les Temples, & qu'on ſe contentât de les deſarmer, & de les garder juſqu'à ſon retour. Cependant il couroit de tous côtez, pour ramaſſer ſes Soldats; & quand il rencontroit des ennemis, il leur donnoit aſſurance qu'il ne leur ſeroit point fait de violence. Il ne ſouffroit point qu'on en prît aucun, ſi ce n'étoit dans les Egliſes: quand on y en prenoit, on leur ôtoit leurs armes, & il les faiſoit garder, afin qu'ils ne puſſent ſe raſſembler, pour tâcher de faire encore quelque réſiſtance. Aprés avoir donné tous les ordres néceſ-

néceſſaires, il alla lui même à grandes journées chercher Gélimer. Il y avoit déja cinq jours, & autant de nuits, que Jean le pourſuivoit, & il étoit prêt à le combattre; mais Dieu, qui ne vouloit pas qu'il le prît, renverſa ſon deſſein par un accident qui ſurvint.

3. Parmi ceux qui pourſuivoient Gélimer avec Jean, il y avoit un Garde de Béliſaire, nommé Uliaris, qui avoit beaucoup de cœur, & beaucoup de force de corps & d'eſprit; mais qui étoit déréglé dans ſes mœurs, & exceſſivement adonné au vin, & à la raillerie. Le ſoir du ſixiéme jour que l'on pourſuivoit Gélimer, cét Uliaris, qui avoit un peu bû, vit un oiſeau ſur un arbre, il lui prit envie de le tuer; mais au lieu de tuer l'oiſeau, il bleſſa Jean à la tête, d'une bleſſure dont il mourut incontinent aprés, fort regrété de Juſtinien & de Béliſaire, des Romains & des Carthaginois. Quoi qu'il eût beaucoup de valeur & de courage, il ne laiſſoit pas d'avoir auſſi beaucoup de civilité, & de douceur. Telle fut la fin de ce grand homme. Quand Uliaris fut revenu à lui-même, il ſe refugia dans l'Egliſe d'un Village voiſin. Les Soldats quittérent le deſſein de pourſuivre Gélimer, pour aſſiſter Jean aprés ſa bleſſure, & pour lui donner la ſépulture aprés ſa mort. Ils mandérent tout cela à Béliſaire, & attendirent ſes ordres.

4. Quand il eut appris cette fâcheuſe nouvelle, il vint en hâte au tombeau de Jean, lequel il honora de ſes larmes, & d'une rente annuelle. Il accorda l'impunité à Uliaris, parce que les Soldats l'aſſurérent, que Jean les avoit conjurez par les plus ſaints de tous les ſermens, de faire en ſorte qu'il ne fût pas châtié, veu qu'il n'avoit failli que par imprudence.

5. Ainſi Gélimer évita ce jour-là les mains de ſes ennemis. Béliſaire ſe réſolut de le pourſuivre; mais quand il fut arrivé à Hippone, qui eſt une Ville bâtie ſur le bord de la mer, à dix journées de Carthage, il reconnut qu'il étoit impoſſible de le prendre, parce qu'il

qu'il s'étoit retiré ſur une montagne nommée Capua, aſſiſe ſur les frontiéres de Numidie, toute bordée de rochers, & tout-à-fait inacceſſible. Elle étoit habitée par des Maures, amis & alliez de Gélimer. A l'extrémité de cette montagne, il y a une Ville appelée Midéne, où le Roi des Vandales s'étoit renfermé avec ſa ſuite.

6. Béliſaire, qui n'en vouloit plus entreprendre le ſiége durant l'Hiver, & qui croioit ſa préſence néceſſaire dans Carthage, choiſit quelques Soldats qu'il y laiſſa ſoûs la conduite de Faras. Bien que ce Faras fût Erulien, il ne laiſſoit pas d'avoir du mérite. Il eſt rare de trouver un Erulien qui ſoit ſobre & fidéle; mais ceux qui le ſont, en ſont d'autant plus louables. Faras avoit ces deux qualitez, & ceux qu'il commandoit les avoient pareillement. Béliſaire plaça donc Faras au pié de la montagne de Capua, avec ordre d'y demeurer tout l'Hiver, pour empêcher Gélimer d'en ſortir, & les vivres d'y entrer; & il exécuta tres-fidélement cét ordre.

Béliſaire tira des Egliſes d'Hippone tous les Vandales qui s'y étoient réfugiez; il leur donna ſa parole, & les envoia à Carthage, pour y étre gardez ſoigneuſement.

7. Gélimer avoit, entre ſes domeſtiques, un Secrétaire nommé Boniface, natif de Byſazéne, dont la fidélité luy étoit connue. Il l'avoit mis ſur un bon vaiſſeau, chargé de tous ſes tréſors, & lui avoit donné ordre d'attendre dans le port d'Hippone, le ſuccés de la guerre; & s'il voioit que les affaires des Vandales fuſſent en mauvais état, de traverſer en Eſpagne, & d'aller trouver Theudis, chez qui il ſe promettoit de trouver lui-même, dans ſa diſgrace, un azile aſſuré. Tandis que les Vandales eurent quelque eſpérance d'un heureux ſuccés, Boniface demeura toûjours dans le port d'Hippone; mais aprés la journée de Tricaméron, & aprés les autres malheurs que j'ai racontez, il ſe mit en mer, & fut rejetté par la tempête dans le

port, contre ſon intention. Quand les ennemis approchérent, il conjura les Matelots par des priéres & par des promeſſes, de faire tous leurs efforts pour aller prendre terre ailleurs que dans l'Afrique: Mais aprés avoir reconnu que cela leur étoit impoſſible, a-cauſe de la violence de l'orage qui eſt furieux en cét endroit-là, ils ſe réſolurent de ſe ſoûmettre aux deſſeins de Dieu, qui vouloit faire tomber tant de richeſſes entre les mains des Romains. S'étant donc un peu éloignez du port, ils jettérent l'ancre. Boniface aiant appris que Béliſaire étoit à Carthage, il y envoia quelques-uns des ſiens, à qui il commanda de ſe retirer dans une Egliſe, de déclarer de ſa part à ce Général, qu'il avoit les tréſors de Gélimer, ſans toutefois lui déſigner le lieu où ils étoient, & tirer de lui aſſurance, qu'en cas qu'il l'en rendît maître, il le laiſſeroit aller en liberté, & lui permettroit d'emporter tout ce qui lui appartenoit. Béliſaire ravi de cette propoſition, donna ſa parole, & envoia des gens prendre poſſeſſion des richeſſes de Gélimer; excepté néanmoins ce que Boniface avoit détourné.

CHAPITRE V.

1. Béliſaire réünit à l'Empire la Sardaigne, la Corſe, Céſarée de Mauritanie, le Fort de Sept, les Iſles d'Ebuſe, de Majorque & de Minorque. 2. Il redemande le Promontoire de Lilybée. 3. Lettre de Béliſaire aux Goths, avec la réponſe.

1. QUAND Béliſaire fut de retour à Carthage, il commanda que les priſonniers fuſſent prêts au commencement du printems, pour faire voile à Conſtantinople, & envoia des Troupes en divers endroits de l'Afrique, pour réduire les places qui avoient obéï

obéï aux Vandales. Il dépécha auſſi Cyrille en Sardaigne, avec la tête de Tzazon. Les habitans avoient de la peine à ſe rendre, & appréhendoient la puiſſance des Vandales, de la défaite deſquels ils ne ſe tenoient pas encore bien aſſurez, quoi que la renommée la publiât. Béliſaire avoit auſſi donné ordre à Cyrille d'envoier une partie de ſes Troupes dans l'Iſle de Corſe, pour en chaſſer les Vandales. Cette Iſle eſt voiſine de celle de Sardaigne, & s'appeloit autrefois Cyrnus. Quand Cyrille fut arrivé en Sardaigne, & qu'il y eût fait voir publiquement la tête de Tzazon, il réünit, ſans peine, les deux Iſles à l'Empire Romain, & les rendit tributaires, comme elles étoient auparavant. Béliſaire envoia Jean à Céſarée de Mauritanie, avec une cohorte d'Infanterie. Il y a trente journées de chemin pour un homme de pié, depuis Céſarée juſqu'à Carthage. C'eſt une Ville fort grande & fort peuplée. Il envoia un autre Jean, qui étoit de ſes Ecuiers, vers le Détroit, pour s'y aſſurer d'un Fort que l'on appéle Sept. Il envoia auſſi à Ebuſe, à Majorque & à Minorque, qui ſont trois Iſles voiſines du Détroit, un Italien nommé Apollinaire, qui étoit venu en Afrique dés ſa jeuneſſe, & qui y avoit reçû de grands préſens de la libéralité d'Ildéric. Quand ce Prince fut privé de ſes Etats, & renfermé dans une priſon, comme nous l'avons vû dans les livres précédens, cét Apollinaire vint de ſa part, avec quelques autres Officiers, implorer l'aſſiſtance de Juſtinien. Il prit parti depuis dans l'armée navale des Romains, & ſe ſignala dans la guerre contre les Vandales, & ſur tout dans la journée de Tricaméron. Voilà ce qui fut cauſe que Béliſaire le choiſit, pour aller reprendre la poſſeſſion de ces trois Iſles. Il envoia pareillement des recruës à Tripoli, pour fortifier Pudentius & Tatimuth, qui étoient fort preſſez par les Maures.

2. Il envoia encore des Troupes en Sicile, pour reprendre un Fort dans le Promontoire de Lilybée, dont les Vandales s'étoient emparez; mais les Goths ne

ne le voulurent pas permettre, prétendant que les Vandales n'y avoient jamais eu de droit. Quand cela fut rapporté à Béliſaire, il écrivit en ces termes à ceux qui commandoient dans l'Iſle.

3. *Vous commettez une injuſtice, de nous priver du Fort de Lilybée que poſſédoient les Vandales. En cela vous agiſſez en l'abſence de vôtre Maître, contre ſes intérêts & contre ſes intentions; & vous tâchez de le mettre en mauvaiſe intelligence avec l'Empereur, dont il a recherché la bien-veillance. Gardez-vous de lui rendre ce mauvais office, & conſidérez que comme l'amitié diſſimule tous les ſujets de plainte qu'elle pourroit avoir, l'inimitié les recherche, & ne ſouffre jamais que des ennemis demeurent en poſſeſſion d'un bien qui n'eſt pas à eux. Elle ſe venge par les armes: Si elle a du malheur, elle ne perd rien du ſien; & ſi le ſuccés lui eſt avantageux, elle apprend aux vaincus à n'eſtre plus ſi ſuperbes. Ne nous faites point de mal, afin de n'en pas ſouffrir vous-mêmes, & n'obligez pas l'Empereur à déclarer la guerre aux Goths, avec qui je ſouhaite qu'il demeure en paix. Vous ſavez bien que ſi vous prétendez retenir ce Fort, nous prendrons les armes, non ſeulement pour le retirer, mais pour vous ôter tout ce que vous poſſédez ſans juſte titre.* Voilà ce que contenoit la lettre. Aprés qu'elle eut été communiquée à la Reine-mere d'Atalaric, les Goths y firent cette réponſe. *Illuſtre Béliſaire, vôtre lettre contient un ſage avis; mais il nous convient moins qu'à perſonne. Nous ne poſſédons rien qui appartienne à Juſtinien; Dieu nous garde d'une telle folie. Nous prétendons que toute l'Iſle, dont le Lilybée n'eſt qu'un Promontoire, eſt à nous. Si Théodoric a donné une portion de la Sicile à ſa ſœur, lors qu'il l'a mariée au Roi des Vandales, n'en faites, s'il vous plaît, aucune conſidération, parce que cela ne tient pas lieu de Loi parmi nous. Vous nous ferez juſtice, ſi vous avez agréable de terminer ce différent en ami, & non pas en ennemi. Les amis décident leurs conteſtations par une conférence, & les ennemis par un combat. Nous conſentons que Iuſtinien en ſoit Iuge, & nous nous ſoûmettons à ce qu'il lui plaira d'en ordonner. Au reſte, nous vous prions de ne rien précipiter, & d'attendre ſa réſolution.* Voilà la réponſe que les Goths firent à la lettre de Béliſaire, qui ne voulut rien faire de lui-même, ſe contentant d'informer l'Empereur de toute l'affaire.

CHAPITRE VI.

1. *Faras attaque en vain Gélimer ſur la Montagne de Papua.* 2. *Différence de la vie des Vandales, & de celle des Maures.* 3. *Lettres de Faras & de Gélimer.*

1. FARAS, ennuié de la longueur du ſiége, en une ſaiſon auſſi incommode que celle de l'hiver, & ſe perſuadant que les Maures ne pourroient ſoûtenir le choc, ſe réſolut de les forcer. Aiant donc bien armé ſes gens, il monta la Montagne de Papua. Les Maures vinrent au devant de lui, & favoriſez de l'avantage d'un lieu ſi roide, & où il étoit ſi difficile de grimper, incommodérent extrémement les Romains. Faras qui combattoit avec une ardeur incroiable, perdit cent dix de ſes Soldats, & fut repouſſé. Comme il n'oſoit plus entreprendre de faire violence à la Nature, en attaquant la Montagne, il ſe contenta d'en garder tres-étroitement les avenuës, empêcher l'entrée des vivres, & la ſortie des perſonnes, afin que les Maures preſſez par la faim, fuſſent contrains de ſe rendre. Gélimer, ſes neveux, & force Nobleſſe, ſouffrirent durant ce ſiége des miſéres que l'on ne ſauroit exprimer.

2. Les Vandales ſont les peuples du monde qui ménent la vie la plus délicate, au lieu que les Maures ménent

ménent une vie toute rude, & toute groſiére. Depuis qu'ils s'étoient rendus maîtres de l'Afrique, ils s'étoient accoûtumez au bain, & à une table où l'on ſervoit tout ce que la terre & la mer produiſent de délicieux & d'exquis. L'or luiſoit ſur leurs vêtemens, & ſur leurs longues robes de ſoie. Ils donnoient la plus grande partie du tems au théatre, au cirque, à la chaſſe, à la danſe, à la muſique, & à d'autres pareils divertiſſemens. Ils avoient d'agréables jardins plantez de beaux arbres, & arroſez de quantité de fontaines. Enfin ce n'étoit parmi eux que feſtins, & toutes ſortes d'autres plaiſirs. Les Maures, au contraire, habitent en toutes ſaiſons dans des cavernes, où il n'eſt preſque pas poſſible de reſpirer. Ils n'en ſortent ni pour la nége, ni pour la chaleur, ni pour aucune autre incommodité. Ils couchent ſur la terre. Il n'y a que les plus conſidérables qui mettent ſoûs eux des peaux. Ils ne changent jamais d'habits, mais ils portent le même manteau, & la même tunique toute l'année. Ils n'ont ni pain, ni vin, ni autre nourriture préparée en la maniére des autres hommes; mais ils vivent à la façon des bêtes, de ſégle, & d'orge, tout crûs. Gélimer & ſes compagnons étoient renfermez avec ces Maures, & étoient réduits à une telle extrémité par cette maniére de vivre, qu'ils manquoient de tout, & que la mort commençoit à leur paroître douce, & la ſervitude à ne plus paroître honteuſe.

3. Quand Faras ſeut l'état où ils étoient, il écrivit cette lettre à Gélimer. *Je ſuis Barbare auſſi bien que vous, & n'ai jamais étudié. Ce que je vous mande, c'eſt ce que la nature, & l'uſage du monde ne me permettent pas d'ignorer. Qui vous a engagé, cher Gélimer, vous, & toute vôtre Nation, dans un abîme ſi effroiable de malheurs, afin ſeulemet d'éviter la honte de la ſervitude? Je penſe que vous n'avez point d'autre prétexte, & que vous vantez vôtre liberté comme un digne ſujet de ſupporter tant de miſéres. Vous ne voiez pas cependant que vous vous rendez l'eſclave de la vile Nation des Maures, quand vous attendez de leur ſecours la con-*

ſervation de vôtre vie, & de vôtre dignité. Il vaudroit mieux ſouffrir la ſervitude & la pauvreté dans Conſtantinople, que de commander à cette ſorte de Gens dans la Montagne de Papua. Vous imaginez-vous que ce ſoit une inſupportable infamie d'être, comme Béliſaire, ſujet de Juſtinien? Nous ne ſommes pas moins conſidérables que vous par vôtre naiſſance, & néanmoins nous faiſons gloire d'obéir à l'Empereur. On dit qu'il a deſſein de vous donner une place dans le Sénat, & de vous élever à une des premiéres dignitez de l'Empire, qui eſt la dignité de Patrice. De vous donner une terre, & de vous faire d'autres riches preſens, dont Béliſaire ſera le garant. Je ſai bien qu'aiant autant de force d'eſprit que vous en avez, vous êtes capable de ſupporter toutes les diſgraces dont la fortune voudra vous perſecuter, & auſquelles un homme peut être ſujet; mais ſi le Ciel veut rendre vôtre condition plus heureuſe, vous oppoſerez-vous à ſes deſſeins? Les plus ſtupides ne le feroient pas. Je ne ſai ſi l'excés de vos malheurs ne vous ôte point le jugement. Le poids de la triſteſſe accable l'eſprit, & le rend incapable de prendre une ſage réſolution. Si vous pouvez domter vôtre courage, & ſupporter le changement de vôtre fortune, vous ſerez déliuré de vos miſéres, & vous joüirez de pluſieurs avantages tres-conſidérables. Gélimer pleura en liſant cette lettre, & y fit cette réponſe. *Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné. J'eſtime que c'eſt un mal inſupportable de devenir l'Eſclave d'un injuſte ennemi, dont je ſouhaitterois de me venger, ſi le Ciel m'étoit favorable. Je ne l'avois jamais offenſé par mes paroles, ni par mes actions. Il me fait la guerre ſans ſujet, & m'envoie je ne ſai d'où, un Béliſaire, pour me jetter dans la miſére où je ſuis. Etant & homme, & Prince, comme il eſt, il lui peut arriver une infinité de choſes contraires à ſes deſirs. Je n'en ſaurois écrire davantage, parce que la force de ma douleur m'ôte toute application à parler davantage. A Dieu, mon cher Faras, je vous prie de m'envoier un lut, un pain, & une éponge.* Faras fut long-tems à ſonger ſur ce que ſignifioit la fin de la lettre, juſqu'à ce que le porteur la lui expliqua, & lui dit, que Gélimer demandoit un pain,

parce

parce qu'il y avoit long-tems qu'il n'en avoit vû ; qu'il avoit beſoin d'une éponge, pour guérir une tumeur qu'il avoit ſur l'œil ; & que comme il ſavoit jouër du lut, il avoit envie de jouër deſſus, une chanſon, qu'il avoit compoſée ſur le ſujet de ſes malheurs. Faras touché de compaſſion du déplorable état où étoit Gélimer, lui envoia ce qu'il demandoit ; mais il n'en garda pas les avenuës de la Montagne avec moins de ſoin qu'auparavant.

CHAPITRE VII.

1. *Hiſtoire pitoiable de deux enfans preſſez par la faim.* 2. *Lettre de Gélimer à Faras.* 3. *Gélimer ſe rend, & eſt mené à Carthage, où il aborde Béliſaire en riant.* 4. *Iugement de Procope ſur cette guerre.*

1. COMME il y avoit déja trois mois que le ſiége duroit, & que l'hiver étoit paſſé, Gélimer appréhendoit que les aſſiégeans ne fiſſent un nouvel effort, pour gagner le haut de la Montagne. Pluſieurs jeunes-hommes de ſes parens avoient le corps tout rongé de pourriture. Bien que ces diſgraces lui fuſſent extrémement ſenſibles, il les ſupportoit néanmoins avec une conſtance inébranlable, juſqu'à ce qu'il vit devant ſes yeux le triſte ſpectacle que je vais décrire. Une femme Maure avoit mis cuire un petit pain ſoûs la cendre, en la maniére du païs. Il y avoit deux enfans devant le feu, dont l'un étoit fils de cette femme, & l'autre neveu de Gélimer. L'un & l'autre enrageant de faim, attendoit que le pain fût cuit, afin de ſe jetter deſſus. Le Vandale fut le plus habile, & aiant pris le pain encore tout chaud, & tout plein de cendre, le mit dans ſa bouche. A l'inſtant l'autre lui ſauta au viſage, & lui donna pluſieurs coups, pour lui faire ſortir de force, le pain d'entre les dents. Gélimer touché de la

la veuë d'une action ſi pitoiable, écrivit à Faras en ces termes.

2. *Si jamais perſonne, aprés avoir ſupporté l'adverſité avec une fermeté invincible, a changé de ſentiment, je vous prie de croire que c'eſt à moi à qui cela eſt arrivé. J'ai réſolu de ſuivre vôtre avis ; je ne réſiſte plus à la fortune, & je ſui l'ordre des deſtinées, quelque part qu'elles me ménent. Faites en ſorte ſeulement, que Béliſaire m'aſſure que l'Empereur exécutera de bonne-foi tout ce que vous m'avez promis de ſa part. Auſſi-tôt que j'aurai ſa parole, je me rendrai avec les Vandales qui ſont ici.*

Voilà ce que Gélimer écrivit. Faras le manda à l'heure-même à Béliſaire, avec tout ce qui avoit été écrit par les lettres précédentes ; ſur quoi il le ſupplia de lui envoier promtement ſes ordres. Béliſaire, qui ſouhaitoit avec paſſion de méner Gélimer à l'Empereur, fut fort aiſe de cette nouvelle, & députa incontinent Cyprien Chef des Confédérez, & quelques autres, pour aller aſſurer Gélimer, que ni lui, ni les ſiens, ne ſouffriroient aucun mal ; qu'ils ne manqueroient de rien ; & que pour ce qui eſt de ſa perſonne, il ſeroit honorablement accueilli de Juſtinien. Quand ceux-ci eûrent joint Faras, ils allérent enſemble au pié de la Montagne, où Gélimer ſe rendit ; & aprés avoir reçû leur parole, il alla avec eux à Carthage. Béliſaire étoit alors logé dans un Fauxbourg nommé Aclas, où Gélimer l'aborda en riant, & d'un ris qui éclata devant tout le monde. Quelques-uns croioient que c'étoit la grandeur de ſa diſgrace qui lui avoit affoibli l'eſprit, juſqu'au point de le faire rire ſans ſujet ; mais ſes amis ſoûtenoient, qu'il avoit fort bon ſens, & que ſon ris procédoit d'une profonde ſageſſe : que c'étoit qu'en faiſant réfléxion qu'il étoit d'une famille Roiale, qu'il étoit parvenu à l'Empire, qu'il avoit été environné de richeſſes & d'honneurs depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe, que depuis il s'étoit vû dans la crainte, dans la fuïte, dans les miſéres ; qu'il avoit enfin éprouvé tout ce que peut faire l'une

l'une & l'autre fortune ; il rioit, pour témoigner, qu'il n'y a rien dans le monde dont on ne doive rire, & ſe moquer. Les amis & les ennemis de Gélimer jugeront de cette action, comme il leur plaira. Béliſaire écrivit à Juſtinien, qu'il tenoit Gélimer priſonnier dans Carthage, & qu'il le prioit de lui permettre de faire avec lui le voiage de Conſtantinople. Il le fit cependant traiter honorablement, & les autres Vandales auſſi, bien qu'ils fuſſent ſoigneuſement gardez. Cependant il commanda d'équiper la flôte. L'expérience a fait voir dans les ſiécles paſſez beaucoup de choſes qui ont ſurpaſſé l'attente des hommes, & elle en fera voir beaucoup à l'avenir, tant que la fortune ſera ſouveraine. On a été ſurpris d'étonnement, quand on a vû des choſes que la raiſon jugeoit impoſſibles ; mais je ne ſai ſi on a jamais rien vû de ſi merveilleux & de ſi ſurprenant, qu'un petit-fils de Gizéric, qui avoit poſſédé un Roiaume floriſſant en hommes & en richeſſes, ſubjugué en peu de tems par cinq mille Etrangers (Béliſaire n'avoit pas un plus grand nombre de Soldats) qui ne ſavoient au commencement où ils pourroient aborder. Que ce ſoit un effet du hazard, ou un ouvrage de la vertu, cela me paroit fort admirable. Je reprens maintenant le ſujet que j'avois quitté.

CHAPITRE VIII.

1. Béliſaire fauſſement accuſé devant Juſtinien. 2. Humeur des Maures. 3. Prédiction faite par des femmes de cette Nation.

1. LA priſe de Gélimer fut le dernier exploit de la guerre des Vandeles. L'envie qui attaque toûjours les grandes fortunes, méditoit déja la ruine de

de Béliſaire, quoi qu'il ne lui en donnât aucun ſujet. Quelques gens de Commandement l'accuſérent auprés de l'Empereur, de former une conſpiration, pour uſurper la ſouveraine autorité, dont il n'avoit pas la moindre penſée. Juſtinien ne publia point l'accuſation, ſoit qu'il la mépriſât, où qu'il jugeât plus à propos d'en uſer de cette ſorte : Mais il envoia Salomon offrir de ſa part à Béliſaire, ou de revenir à Conſtantinople avec Gélimer, & les autres priſonniers, ou de demeurer en Afrique. Comme il étoit bien averti de tous les bruits que l'on avoit répandus contre lui, il ſe hâta d'aller à Conſtantinople, pour diſſiper la calomnie, & pour confondre les calomniateurs. J'expliquerai de quelle maniére il découvrit la trame que ſes accuſateurs avoient dreſſée contre ſon innocence. Parce qu'ils appréhendérent qu'elle ne ſe ruinât d'elle-même, ſi ceux qui en porteroient l'avis avoient quelque mauvaiſe rencontre ſur la mer, ils firent deux copies des mêmes lettres, & les envoiérent par deux hommes dans deux barques différentes. L'un des deux traverſa ſans être arrêté ; l'autre fut pris dans le Port de Mandracion, ſoûs je ne ſai quel ſoupçon. Il donna les lettres, & découvrit toute l'affaire ; C'eſt pour cela que Béliſaire ſouhaitoit de ſe rendre en diligence à Conſtantinople.

2. Les Maures qui habitent la Byzacéne, & la Numidie, violérent ſans ſujet les traitez qu'ils avoient faits avec les Romains, & prirent les armes. Ils ne firent rien en cela que de fort conforme à leur génie, car ils n'ont ni crainte de Dieu, ni reſpect pour les hommes ; ils ne ſe ſoucient ni de leurs ſerments, ni de leurs ôtages, quand même ce ſeroient les freres ou les enfans de leurs Princes. Enfin il n'y a que l'appréhenſion qu'ils ont d'un puiſſant voiſin, qui ſoit capable de les tenir en repos. Je dirai ici comment Béliſaire fit alliance avec eux, & comment ils la rompirent.

3. Quand le bruit courut que la flôte Romaine alloit

alloit décendre en Afrique, les Maures conſultérent leurs Devineresſes. Car ce ſont les femmes qui prédiſent l'avenir parmi eux, comme les Oracles faiſoient autrefois. Elles répondirent donc que la ruine des Vandales & des Maures viendroit du côté de l'eau, a-cauſe que les Romains étoient commandez par un Capitaine qui n'avoit point de barbe. Cette réponſe, & la préſence de nôtre armée, remplirent les Maures d'une telle fraieur, qu'ils renoncérent à l'alliance des Vandales, demandérent la paix à Béliſaire, & aprés l'avoir obtenuë, attendirent en repos la fin de la guerre. Quand les Vandales furent défaits, ils envoiérent voir dans l'armée Romaine, s'il y avoit quelque Commandant qui n'eût point de barbe; & comme on leur rapporta qu'ils en étoient tous bien pourvûs, ils s'imaginérent que la prédiction ne devoit étre accomplie qu'en un autre tems, & réſolurent de rompre le traité. La réputation de Béliſaire les retenoit encore un peu, & ils n'eſpéroient pas remporter l'avantage tandis qu'il ſeroit préſent. Mais quand ils apprirent qu'il étoit parti avec ſes Gardes, & qu'il avoit embarqué les Vandales, ils prirent auſſi-tôt les armes, & exercérent contre les Afriquains toutes les hoſtilitez imaginables. Les Garniſons qui étoient foibles, ne pouvoient s'oppoſer aux courſes fréquentes, & impréveuës de ces Barbares; deſorte qu'ils tuoient les hommes, emmenoient les femmes & les enfans, & deſoloient toutes les frontiéres. Comme Béliſaire étoit prêt à faire voile, & qu'il ne pouvoit plus retourner, il reçut la nouvelle de tous ces deſordres. Il donna donc le Gouvernement de l'Afrique à Salomon, & lui laiſſa une partie de ſes Gardes, pour aller arrêter les violences des Maures. On lui envoia auſſi un renfort ſoûs la conduite de Théodore Cappadocien, & d'Ildiger, gendre d'Antoine. Or comme on ne trouvoit plus les Régiſtres du tribut que l'Afrique paioit autrefois aux Romains, & que Gizéric les avoit ſupprimez, on députa Tryphon, & Euſtratius, pour faire

faire une nouvelle taxe, ſelon les facultez des particuliers. Ce qui parut inſupportable à ceux du païs.

CHAPITRE IX.

1. Triomphe de Béliſaire. 2. Iuſtinien donne à l'Egliſe de Iéruſalem les Vaſes du Temple de Salomon 3. Gélimer eſt méné devant lui, & contraint de ſe proſterner pour le ſalüer.

1. BELISAIRE fut reçû dans Conſtantinople, avec les mêmes honneurs que les anciens Romains déféroient aux Capitaines, qui avoient remporté les victoires les plus ſignalées. Perſonne n'avoit reçû ces honneurs, depuis ſix cens ans, que Tite, Trajan, & peut-étre encore quelque autre. Il fit paſſer au milieu de la Ville les dépoüilles & les Eſclaves, avec une pompe, à laquelle l'on a donné autrefois le nom de Triomphe. Pour lui, il alla à pié, depuis le Palais juſqu'au Cirque, & enſuite juſqu'au trône de l'Empereur. Les dépoüilles qui ſervirent d'ornement à ce Triomphe, étoient les habits à l'uſage du Roi des Vandales, les caroſſes du Corps de la Reine, des trônes d'or, des pierreries, des vaſes d'or, & tout le buffet, grande quantité d'argent monnoié & non monnoié, que Gizéric avoit pris lors qu'il pilla Rome.

2. Parmi ce riche butin étoient les Vaiſſeaux ſacrez, que Tite avoit autrefois enlevez du Temple de Jéruſalem. On dit qu'un Juif les voiant, s'approcha d'un ami de l'Empereur, & lui dit, qu'il ne croioit pas qu'il fût à propos de les mettre dans le Palais de Conſtantinople; qu'il n'étoit pas permis de les garder

ailleurs que dans le Temple où Salomon les avoit conſacrez ; & que c'étoit en punition de ce qu'ils en avoient été enlevez, que Gizéric avoit pillé les tréſors des Romains, & que les Romains pilloient encore alors ceux des Vandales. Ces paroles aiant été rapportées à Juſtinien, elles le touchérent ſenſiblement, & furent cauſe qu'il commanda de porter ces ſaints Vaiſſeaux dans l'Egliſe des Chrétiens de Jéruſalem.

3. Au reſte, Gélimer paroiſſoit avec une robe d'écarlate, dans la pompe de ce Triomphe, accompagné de ſes parens, & de ceux d'entre les Vandales qui étoient les plus conſidérables par leur Nobleſſe, par leur taille, & par leur bonne mine. Quand ce Prince captif entra dans le Cirque, & qu'il vit l'Empereur aſſis ſur un trône fort élevé, & tout le Peuple debout à l'entour, il ſentit encore plus qu'auparavant la grandeur de ſa diſgrace, & ſans verſer une larme, & ſans jetter un ſoûpir, il eut toûjours dans la bouche cette belle parole tirée des Monumens des Hébreux, Qu'il n'y a rien dans le monde que vanité. Quand il fut arrivé devant le trône, on l'obligea de quitter ſa robe de pourpre, & de ſe proſterner devant l'Empereur, pour l'adorer, de même que fit Béliſaire. Juſtinien, & l'Impératrice Théodora firent de grands préſens aux filles d'Ildéric, & à toute la famille de Valentinien. On donna auſſi à Gélimer des terres dans la Galatie, pour y vivre avec ſes parens. On ne lui donna pas néanmoins la dignité de Patrice, parce qu'il ne voulut pas renoncer à l'erreur des Ariens.

Béliſaire reçût encore l'honneur d'un ſecond Triomphe, qui ſe fit avec les cérémonies que les anciens Romains avoient coûtume d'y obſerver. Il étoit porté par des Eſclaves, dans ſa chaiſe d'yvoire, d'où il jettoit au Peuple une partie du butin qui avoit été pris ſur les Vandales. On pilla beaucoup de

de piéces d'argent, de ceintures d'or, & d'autres dépoüilles des vaincus ; comme ſi l'on eût rappelé le tems paſſé, où cette licence étoit ordinaire. Voilà ce qui ſe fit pour lors à Conſtantinople.

CHAPITRE X.

1. Aigan & Rufin ſont ſurpris, & tuez par les Maures. 2. Origine des Maures, & leur établiſſement en Afrique.

1. SALOMON, qui dans le ſoulévement des Maures avoit pris le Gouvernement de l'Afrique, ne ſavoit quels remédes apporter à ce deſordre. Il avoit appris que les Barbares avoient défait les Soldats de la Byzacéne & de la Numidie, & qu'ils ravageoient tout le païs. Mais l'avantage qu'ils avoient remporté ſur Aigan & ſur Rufin, lui donnoit encore plus de douleur ; & à tous les habitans de Carthage. Aigan & Rufin étoient deux Officiers tres-conſidérables, & tres-eſtimez dans l'armée ; le premier étoit Garde de Béliſaire, & le ſecond étoit Enſeigne. Ils étoient alors Capitaines de Cavalerie dans la Byzacéne. Comme ils virent que les Barbares ruinoient le païs, & qu'ils emmenoient les habitans priſonniers, ils épiérent ceux qui conduiſoient le butin, les tuérent dans un défilé, & remirent les priſonniers en liberté. Cuſinas, Iſdilaſas, Juphrutez & Médiſiniſas Capitaines des Maures, furieuſement irritez de cette perte, menérent ſur le ſoir du même-jour toutes leurs forces de ce côté-là. Les Romains, qui n'étoient qu'un petit nombre, ne pouvoient réſiſter à une ſi grande multitude. Ils furent aiſément entourez, & percez de toutes parts. Aigan & Rufin gagnérent une hauteur avec une poignée de leurs gens, où tandis qu'ils pûrent tirer de l'arc, ils ſe défendirent vaillam-

ment, & durant ce tems-là les ennemis ſe contentérent de les combattre à coups de traits ; mais lorſque les fléches leur manquérent, & que l'on ſe batit de prés, Aigan fut accablé par le nombre, & percé de coups, Rufin fut pris vif par Médiſiniſas, qui lui fit couper la tête, de peur qu'il ne s'échapât, & qu'il ne l'incommodât encore une autrefois. Ce Babare emporta cette tête, qui étoit remarquable par ſa groſſeur, & par la longueur de ſa chevelûre, & il la fit voir à ſes concubines.

2. Puiſque la ſuite de l'Hiſtoire m'a engagé à parler des Maures, il eſt à propos que je remonte à leur origine, & que j'explique comment ils ſont venus s'établir dans l'Afrique.

Quand les Hébreux ſe retirérent d'Egypte, ils perdirent ſur les frontiéres de la Paleſtine Moyſe, ce ſage conducteur, qui les avoit menez durant ce pénible voiage. Jeſus fils de Navé ſuccéda à ſon emploi, & introduiſit ce peuple dans la Paleſtine, dont il ſe rendit le maître, par des exploits qui ſemblent ſurpaſſer la force des hommes. Il réduiſit a ſon obéïſſance les habitans, força les Villes, & s'aquit la réputation d'invincible. Alors toute la région maritime, depuis Sidon juſqu'aux confins de l'Egypte, s'appeloit Phénicie, & étoit ſoûs la domination d'un ſeul Prince, comme le reconnoiſſent tous ceux qui ont écrit l'ancienne Hiſtoire des Phéniciens. Ce païs-là étoit habité par pluſieurs Nations fort nombreuſes, par les Gergeſéens, les Jebuſéens, & autres, dont les noms ſe liſent dans les livres des Hébreux. Tous ces peuples ne pouvant réſiſter à la puiſſance de ce Capitaine Etranger, ſe retirérent dans l'Egypte ; mais comme ils n'y trouvérent point de terres vacantes, ils furent obligez de ſe retirer dans l'Afrique, où ils étendirent leurs demeures, juſqu'aux Colonnes d'Hercule. On y parle encore la langue des Phéniciens. Ils bâtirent un Fort dans la Numidie, au même lieu où eſt maintenant la Ville de Tigiſe. On voit encore proche d'une fon-

fontaine deux Colonnes de pierre blanche, où cette inſcription eſt gravée en langue Phéniciéne. *Nous ſommes ceux qui avons été chaſſez de nôtre païs, par Jeſus, le voleur, fils de Navé.* Il y avoit dés auparavant des peuples qui habitoient dans l'Afrique, & qui pour cette raiſon étoient appelez Enfans du païs. C'eſt pour ce ſujet que l'on a dit que leur Roi Antée, qui lutta contre Hercule dans Clipée, étoit fils de la terre. Depuis ce tems-là Didon amena de la Phénicie une Colonie dans l'Afrique, où elle fut reçuë comme une alliée, & elle eut permiſſion de bâtir Carthage. Les Citoiens de cette Ville étant devenus, par la ſuite du tems, puiſſans en hommes & en richeſſes, firent la guerre à leurs voiſins, qui, comme nous venons de dire, étoient les anciens habitans de la Paleſtine, & qui ſont ceux que maintenant on appele Maures ; & les aiant vaincus, ils les contraignirent d'aller demeurer plus loin. Les Romains ſubjuguérent depuis toutes ces Nations par la force de leurs armes ; ils aſſignérent aux Maures les parties les plus éloignées de l'Afrique, & impoſérent un tribut aux Carthaginois, & à leurs voiſins. Enfin les Maures aiant défait les Vandales en pluſieurs batailles, s'emparérent tant de la Mauritanie, qui s'étend depuis le Détroit, juſqu'à la Ville de Céſarée, que de quelques autres païs. Voilà l'Hiſtoire de l'établiſſement des Maures en Afrique.

CHAPITRE XI.

1. *Lettre de Salomon aux Maures, avec la réponſe.* 2. *Diſpoſition des deux armées.* 3. *Harangue de Salomon.* 4. *Harangue des Commandans des Maures.* 5. *Victoire des Romains.*

1. QUAND Salomon eut appris la défaite d'Aigan & de Rufin, il ſe prépara pour la guerre, & écrivit en ces termes aux Capitaines des Maures. *Il y a toûjours eu aſſez d'extravagans dans le monde, qui ſe ſont perdus, ſans qu'il leur ait été poſſible de prévoir quelle ſeroit la ſuite de leurs folles entrepriſes. Mais vous, qui avez devant les yeux l'exemple de vos voiſins, comment avez-vous été ſi inſenſez, que de prendre les armes contre l'Empereur, à qui vous avez juré fidélité par écrit, & donné en ôtage vos enfans? Eſt-ce que vous voulez faire connoître à toute la terre, que vous ne vous ſouciez ni de Dieu, ni de vôtre ſerment, ni de vos enfans, ni de vous-mêmes? Que ſi vous mépriſez Dieu, de qui attendez-vous de la protection dans la guerre que vous entreprenez? Si vous ne la ſauriez entreprendre, ſans perdre vos enfans, pour la conſervation de qui prendrez-vous les armes? Si vous avez quelque regret du paſſé, témoignez-le moi par une Lettre. Mais ſi vous perſiſtez dans vos excés, attendez-vous à nous voir bien-tôt armez du ſerment que vous avez violé, & de l'injuſtice que vous faites à vos ôtages.* Voici la réponſe que les Maures firent à cette lettre. *Béliſaire nous a perſuadé par ſes promeſſes, de nous ſoûmettre à Juſtinien. Depuis ce tems-là les Romains veulent que nous demeurions leurs amis & leurs alliez, quoi qu'ils ne nous faſſent nulle faveur, & qu'ils nous aient fait ſouffrir diverſes incommoditez: De ſorte qu'ils peuvent être accuſez avec plus de raiſon que nous, de violer les traitez. Ceux qui faiſant pro-*

profeſſion d'être amis, ne laiſſent pas de commettre des violences, ſont les infracteurs des traitez, & non pas ceux qui rompent ouvertement avec ceux qui leur font des injuſtices. Ce ne ſont pas ceux qui ne font que reprendre le bien qu'on leur avoit pris, qui ſe rendent Dieu ennemi; mais ce ſont ceux qui le raviſſent, & qui donnent ſujet à la guerre. C'eſt à vous, qui ne pouvez avoir plus d'une femme, à être touchez du ſoin des enfans; mais nous, qui en pouvons avoir cinquante, ſi nous voulons, nous n'appréhendons pas de manquer de poſtérité.

2. Quand Salomon eût lû cette réponſe, il ſe réſolut de marcher contre les Maures. Aiant donc donné les ordres néceſſaires dans Carthage, il mena ſon armée vers la Byzacéne. Lorſqu'il fut arrivé au champ de Mammée, où les quatre Capitaines des Maures, dont j'ai parlé, s'étoient campez, il y fit un retranchement. Il y a en cét endroit de hautes Montagnes, au bas deſquelles ſont des plaines, où les Barbares ſe rangoient en bataille, de la maniére que je vais dire. Ils diſpoſoient leurs chameaux en rond, de la même façon que j'ai dit dans le livre précédent, que Gabaon les diſpoſoit. Ils ont accoûtumé de ranger une partie des femmes & des enfans avec les Soldats; pour le plus grand nombre, ils le mettent dans le milieu. Les femmes ne leur ſont pas inutiles; elles remüent la terre, dreſſent les toits, penſent les chevaux & les chameaux, aiguiſent les armes. Toute l'Infanterie étoit debout entre les piés des chameaux, armée d'épées, de lances, & de boucliers. Il y avoit ſur les hauteurs quelques Compagnies de Cavalerie. Salomon n'oppoſa aucune partie de ſes Troupes aux Maures, qui étoient du côté de l'éminence, de peur qu'elles ne fuſſent enveloppées; mais il les oppoſa toutes à l'autre partie des Maures, qui étoient de l'autre côté; & comme il vit que pluſieurs de ſes Soldats étoient émûs de crainte, à cauſe de la défaite d'Aigan & de Rufin, il leur parla en ces termes, pour relever leur courage.

3. *Mes Compagnons, qui avez eu l'honneur de combattre ſous les auſpices de Béliſaire, ne redoutez pas les ennemis, & ne vous figurez pas que l'avantage que cinq mille Maures ont remporté ſur cinq cens Romains, ſoit un exemple qui doive ſervir de régle à tous les combats. Souvenez-vous de vôtre valeur, & faites réflexion que les Vandales ont vaincu les Maures, & que vous avez vaincu les Vandales. Quelle apparence de craindre de foibles ennemis, aprés avoir défait de vaillans hommes? Tout le monde demeure d'accord que les Maures ſont les plus mépriſables de tous les Soldats. Ils ſont preſque nuds. Ils n'ont point de boucliers, ou ils n'en ont que de fort courts, & qui ne ſont pas à l'épreuve du trait. Ils n'ont que deux dards. Si en les jettant ils manquent leur coup, il faut qu'ils prennent auſſi-tôt la fuite. Ainſi, il ne faut qu'éluder leur premier effort, pour être aſſurez de la victoire. Vous voiez aſſez quel avantage vos armes vous donnent ſur eux. De plus, la force du corps & de l'eſprit, la longue expérience dans les armes, le ſouvenir des heureux ſuccés de tant d'expéditions militaires, doivent augmenter vôtre confiance. Les Maures, qui n'ont aucun de ces avantages, ne peuvent ſe fier qu'en leur nombre. Un petit nombre de vaillans hommes défont aiſément une grande multitude de lâches. Un bon ſoldat met ſa principale eſpérance dans ſon courage. Celui qui ne met la ſienne que dans le nombre de ſes compagnons, ſe trompe le plus ſouvent. Il faut vous môquer de ces Chameaux, qui ne ſauroient couvrir l'ennemi, & qui, quand ils ſeront une-fois effarouchez, ne feront que l'embarraſſer. L'ardeur même que le dernier ſuccés de leurs armes leur inſpire, ne nous ſera pas inutile, parce que comme la hardieſſe qui vient de la force peut ſervir, auſſi celle que l'on prend au deſſus de ſes forces, n'eſt propre qu'à jetter inconſidérément dans le danger. Si vous vous ſouvenez de ce que je vous dis, que vous mépriſiez l'ennemi, & que vous l'attaquiez ſans deſordre, vous gagnerez la bataille.* Voilà ce que dit Salomon.

4. Les Capitaines des Maures aiant apperçû que leurs Soldats étoient étonnez du bel ordre où étoient les Romains, leur parlérent en ces termes.

Mes Compagnons, nous avons reconnu depuis peu, que les Romains

Romains ne ſont pas invulnérables, puiſque nous les avons percez de nos dards, & que nous les avons faits nos eſclaves. Nous avons plus de forces que nous n'en avions alors, & nous combattons pour une plus noble récompenſe, qui eſt la poſſeſſion de toute l'Afrique, & nôtre propre liberté. Il faut donc emploier en cette importante occaſion, nos efforts & nôtre courage. Quand il s'agit de tout, on perd tout, ſi l'on ne ſe ſauve par une valeur extraordinaire. Il n'y a rien dans les ennemis qui ne ſoit digne de vôtre mépris. S'ils nous attaquent à pié, la peſanteur de leurs armes les fera ſurmonter par la viteſſe des Maures. S'ils nous attaquent à cheval, leur Cavalerie ſera miſe en deſordre, par l'aſpect & par le cri de nos Chameaux. Ce ſeroit ſe tromper que les croire invincibles, a-cauſe qu'ils ont vaincu les Vandales. C'eſt le mérite du Général qui fait le plus ſouvent la déciſion des batailles. Or la fortune a éloigné Béliſaire, à qui la gloire de la derniére victoire étoit deuë. Si ce n'eſt qu'elle ne nous ſoit encore plûtôt deuë à nous-mêmes, parce qu'en affoibliſſant les Vandales, par les fréquentes pertes que nous leur avions fait ſouffrir, nous les avions réduits en état d'être tres-aiſément défaits. Ainſi Il n'y a nul doute que nous ne battions les Romains, ſi nous voulons nous porter en gens de cœur.

5. Les Capitaines des Maures aiant ainſi exhorté leurs Soldats, commencérent le combat, & rompirent d'abord les rangs des Romains. Sur tout, les Chevaux furent tellement effarouchez par les Chameaux, qu'ils jettérent à bas les Cavaliers, & firent beaucoup de deſordre. Cependant les Maures fondirent à coups de dards, tuérent un grand nombre de Romains, & mirent les autres en fuite. Quand Salomon vit ſes gens en déroute, il mit pié à terre, & excita les Soldats à faire de même, & à ſerrer leurs boucliers, afin de repouſſer les traits de l'ennemi. Il ſe mit enſuite à la tête de cinq cens hommes, & donna avec furie ſur les Chameaux. Tous les Maures qui étoient de ce côté-là s'enfuïrent. Salomon, & ceux qui le ſuivoient, tuérent environ deux cens Chameaux, ſe firent jour dans l'armée ennemie, & coururent au

milieu où étoient les femmes, & les enfans. Les Barbares ſe retirérent vers les Montagnes, où les Romains les pourſuivirent, & en firent paſſer une grande quantité par le trenchant de l'épée. On dit qu'il y en eût dix-mille qui demeurérent ſur la place. Toutes les femmes furent priſes, & emmenées. Les Chameaux, qui n'avoient pas été tués, tombérent entre les mains des Soldats. Les Romains s'en retournérent à Carthage, comme en triomphe, pour y célébrer les réjouïſſances de leurs victoires.

CHAPITRE XII.

1. Les Maures recommencent la guerre. 2. Deſcription de la Montagne de Burgaon. 3. Harangue de Salomon. 4. Grande défaite des Maures.

1. Les Barbares irritez de leur défaite, marchérent une ſeconde-fois avec toutes leurs forces contre les Romains. Ils coururent toute la Byzacéne; & ſans faire de diſtinction d'âge, ils paſſérent tout au fil de l'épée. A peine Salomon étoit-il rentré dans Carthage, qu'il reçût la nouvelle que les ennemis mettoient tout à feu, & à ſang; ce qui le fit partir à l'inſtant.

2. Quand il fut arrivé proche la Montagne de Burgaon, où les ennemis s'étoient campez, il s'y arrêta quelque-tems, afin de tâcher à les attirer dans la plaine. Mais comme ils ne décendoient point, il ne laiſſa pas de ranger ſes gens en bataille. Pour eux ils étoient bien réſolus de ne point décendre dans la campagne, parce qu'ils n'avoient rien qui les fortifiât tant contre leur crainte, que l'aſſiette de la Montagne, qui du côté d'Orient étoit tout-à-fait inacceſſible. Elle avoit une pente aſſez aiſée du côté d'Occident. Il s'y élevoit deux rochers à une prodigieuſe hauteur, entre leſ-

leſquels il y avoit un chemin bas & étroit. Les Barbares qui ne craignoient rien de la cime de la Montagne, n'y avoient point mis de Troupes. Ils n'en avoient point mis non plus à l'endroit par où il étoit aiſé de monter; mais ils s'étoient placez entre ces deux endroits, afin d'avoir l'avantage de combattre de haut en bas. Ils tenoient auſſi des chevaux tout prêts, afin, ou de s'enfuïr, ou de pourſuivre l'ennemi, ſelon la diverſité des rencontres.

3. Salomon voiant qu'il étoit impoſſible d'attirer les Maures dans la plaine, & que ſes Soldats s'ennuioient de ſe conſumer dans un lieu deſert, ſe réſolut d'attaquer la Montagne. Mais avant que de rien entreprendre, il jugea à propos de fortifier ſes Soldats par ces paroles. *Il n'eſt pas beſoin de chercher des preuves de la crainte dont les ennemis ſont ſaiſis; elle ſe découvre aſſez d'elle-même. Ces millions d'hommes n'oſeroient en venir aux mains avec vous en raſe campagne; & comme ils ne ſe fient pas en leur valeur, ils ont recours à la hauteur de leur Montagne. Je n'ai pas beſoin de paroles pour vous raſſurer; l'état des affaires, & la foibleſſe des ennemis, vous doivent donner aſſez d'aſſurance. Je vous prie ſeulement de vous ſouvenir, que ſi le ſuccés de cette bataille nous eſt heureux, nous jouirons ſeuls des biens & des richeſſes de toute l'Afrique, puiſque nous en aurons exterminé les Maures, comme nous en avons déja chaſſé les Vandales. Au reſte, j'aurai ſoin que les ennemis ne puiſſent, en aucune façon, vous endommager du haut de leur Montagne.*

4. Aprés que Salomon eut ainſi exhorté ſes Soldats, il donna ordre à Théodore, Capitaine des Gardes, de prendre, ſur le ſoir, mille Fantaſſins, & de tâcher de grimper ſur la Montagne, du côté d'Orient; & quand ils ſeroient arrivez au ſommet, de s'y tenir en repos durant toute la nuit, & d'attendre le point du jour pour ſe montrer, déplier leurs Enſeignes, & tirer ſur les Barbares. Suivant cét ordre, ils montérent à la Montagne, pendant l'obſcurité de la nuit, & ne furent pas même apperçûs par les Romains, par-

ce qu'ils avoient été envoiez, en apparence, pour battre la campagne, & pour découvrir ce qui s'y paſſoit. Dés que le jour commença à paroître, Salomon marcha à la tête de ſon armée, qui voiant des Aigles Romaines au haut de la Montagne, ne pouvoient deviner ce que c'étoit; mais ils reconnûrent bien-tôt que c'étoient leurs compagnons, quand ils les virent tirer ſur les Maures, qui ſe trouvérent en même-tems enveloppez, & accablez de tous côtez: De ſorte qu'au lieu de ſe préparer à ſe défendre, ils ne ſongérent qu'à ſe ſauver. Il leur étoit impoſſible de gagner le ſommet, parce que les ennemis s'en étoient emparez; il ne leur étoit pas moins impoſſible de décendre dans la plaine, parce que toute l'armée de Salomon bouchoit l'unique avenuë qui y conduiſoit. Il ne leur reſtoit donc plus que de coure les uns à pié, les autres à cheval vers les rochers, où, comme la foulle étoit égale à l'épouvante, ils ſe précipitérent miſérablement, ſans que ceux qui y arrivérent les derniers, pûſſent s'appercevoir de la chûte de ceux qui étoient tombez avant eux. Quand le creux fut comblé de chevaux & de corps morts, ce triſte amas ſervit comme d'un Pont pour paſſer de la Montagne de Burgaon à une autre Montagne oppoſée, & pour ſauver le reſte des Maures. Si nous croions ceux qui en revinrent, il en périt cinquante-mille en cette occaſion. Aucun Romain ne fut ni tué, ni bleſſé, ſoit par les armes des ennemis, ou par accident; mais tous prirent part à la joie de la victoire. Tous les Chefs des Barbares ſe ſauvérent, excepté Iſdilaſas, qui ſe rendit aux Romains ſur leur parole. Les vainqueurs emmenérent une ſi grande quantité de femmes & d'enfans, qu'ils donnoient un petit Maure pour le même prix qu'un mouton. Ils eurent alors l'explication de la prédiction, qui portoit, qu'ils ſeroient vaincus par un Capitaine qui n'auroit point de barbe. Les Romains retournérent à Carthage avec Iſdilaſas, & tout le butin. Les Barbares qui reſtérent de cette grande dé-

défaite, ne croiant pas pouvoir trouver de ſureté dans la Byzacéne, ſe retirérent dans la Numidie, ſoûs la conduite de leurs Chefs, & allérent implorer la protection de Jabdas, qui commandoit aux Maures du mont Auraſe. Il ne demeura dans la Byzacéne que ceux qui obéiſſoient à Antalas, leſquels ne s'étant point ſéparez, non plus que lui, de l'alliance des Romains, n'avoient point ſouffert de dommage.

CHAPITRE XIII.

1. Combat ſingulier entre Altias & Jabdas. 2. Deſcription du mont Auraſe. 3. Efforts inutiles de Salomon contre les Maures. 4. Préparatifs pour une nouvelle expédition.

1. PENDANT que ce que je viens de raconter ſe paſſoit dans la Byzacéne, Jabdas Prince des Maures du mont Auraſe, ſuivi de trente-mille combattans, ravageoit la Numidie, & emmenoit une infinité d'Afriquains priſonniers. Altias, qui étoit Gouverneur d'un Fort du païs, brûloit d'envie de lui en enlever une partie, & ſortit dans ce deſſein avec ſoixante & dix Huns, pour l'aller attendre à un défilé; mais comme il n'en trouva point dans une campagne toute raſe, & d'une vaſte étenduë, il s'aviſa de ſe rendre maître d'une fontaine, où il prévoioit que l'ennemi ſeroit obligé de venir. Il n'y a perſonne, qui conſidérant l'inégalité des forces, n'eût blâmé la témérité de ſon deſſein. Cependant les Maures fatiguez par le travail, conſumez par la chaleur, & preſſez par la ſoif accoururent à la fontaine, qu'ils trouvérent aſſiégée par les Huns; tellement qu'ils tombérent las & abbatus, & ne ſachant plus que faire. Les deux Chefs étant entrez en conférence, Jabdas offrit le tiers du butin, pour avoir la permiſſion de puiſer l'eau dont

ſes gens avoient beſoin. Altias refuſa la condition, & propoſa un combat ſingulier entre lui & Jabdas, qui accepta le défi, à la charge que s'il étoit victorieux ſon armée auroit la liberté de la fontaine. Tous ſes Soldats témoignérent beaucoup de joie & d'eſpérance, parce que Altias étoit grêle & foible ; au lieu que Jabdas étoit un des mieux-faits, & des plus-braves de tous le Maures. Ils s'avancérent donc tous deux à cheval. Jabdas jetta le premier ſa lance, laquelle Altias eût la force & l'adreſſe de prendre de la main droite, & en même-tems il banda ſon arc avec la gauche, dont il ſe ſervoit auſſi aiſément que de la droite, & tua le cheval de Jabdas. Les Maures lui en amenérent auſſitôt un autre, qu'il monta, & s'enfuit avec toutes ſes Troupes. Altias ſe rendit maître, par cét exploit mémorable, des priſonniers, & du butin, & aquit une grande réputation dans toute l'Afrique.

2. Aprés que Salomon ſe fut un peu arrêté à Carthage, il marcha vers le mont Auraſe contre Jabdas, qu'il accuſoit d'avoir pillé divers endroits de la Numidie, pendant que les Romains étoient occupez dans la Byzaténe. Cette plainte n'étoit que trop véritable. Mais de plus, il étoit porté à cette guerre par deux Capitaines Maures, Maſſonas & Orthaias, qui avoient des ſujets particuliers d'inimitié, contre Jabdas. Maſſonas étoit ſon ennemi déclaré, parce qu'il avoit tué en trahiſon ſon pere, nommé Méphanias, dont il avoit épouſé une fille : Et Orthaias, a-cauſe qu'il l'avoit voulu chaſſer d'un Canton qu'il habitoit. L'armée Romaine conduite par Salomon, & fortifiée de quelques Maures qui étoient ſes alliez, s'alla camper proche du fleuve Amigas, qui arroſe le pié du mont Auraſe. Jabdas ne croiant pas trouver ſon avantage en une raſe campagne, tâcha de rendre les avenuës de la Montagne encore plus difficiles, que la nature ne les avoit faites. Nous n'en ſavons point de plus haute dans le monde. Elle eſt à treize journées de Carthage, & l'on n'en peut faire le tour

tour qu'en trois jours. Elle eſt fort roide ; mais quand on eſt à la cime, l'on y trouve une campagne de grande étenduë, qui eſt arroſée de belles fontaines, & ornée de jardins tres-agréables. Les blez & les fruits qui y croiſſent, ſont une-fois auſſi gros que du reſte de l'Afrique. Les habitans n'y ont point bâti de Forts, parce qu'ils ne les ont pas jugé néceſſaires, ſur tout, depuis la ruine entiére des Vandales. Ils avoient même raſé la Ville de Tamugadis, & transféré les habitans ailleurs, afin que les ennemis n'euſſent point d'occaſion de s'y camper. Les mêmes Maures s'étoient auſſi rendu maîtres d'un païs fort étendu, & fort fertile au bas de la Montagne, du côté d'Occident, & proche de celui où commandoit Orthaias, qui, comme nous l'avons vû, étoit allié des Romains. Cét Orthaias m'a dit, qu'au de-là des terres de ſon obéïſſance, il y avoit une vaſte ſolitude, & aprés la ſolitude il y avoit des hommes qui n'étoient pas noirs comme les Maures, mais qui étoient blancs de viſage, & qui avoient la chevelûre blonde.

3. Salomon aiant diſtribué une grande ſomme d'argent aux Maures ſes alliez, & les aiant exhortez de bien faire leur devoir, mena ſes Troupes vers le mont Auraſe, où il croioit donner bataille le même jour. Et ce fut pour cela que les Soldats ne portérent point de vivres ni pour eux, ni pour les chevaux. Aprés avoir monté par des endroits fort difficiles, & avoir fait environ cinquante ſtades, ils s'arrêtérent, pour ſe repoſer durant la nuit. Il firent autant de chemin les jours ſuivans, & arrivérent le ſeptiéme jour à un endroit, que les Romains appelent en leur langue, la Montagne de l'Aſpic, où il y a un vieu Château, & une fontaine, & où on leur avoit dit qu'étoit l'ennemi. Cela fut cauſe qu'ils s'y campérent, & qu'ils ſe préparérent comme s'il eût falu combattre. Mais aprés y avoir paſſé trois jours, ſans que l'ennemi parût, & aprés y avoir conſumé leurs vivres, ils commen-

mencérent à ſe défier des Maures Confédérez. Ces Maures faiſoient ſemblant de chercher les chemins, & de ſervir de guides à l'armée ; mais il y a apparence, qu'ils s'entendoient avec l'ennemi, avec qui l'on diſoit qu'ils conféroient tous les jours. Quand on les envoia pour découvrir ce qui ſe paſſoit, ils ne rapportoient rien de vrai, de peur que les Romains, étant bien informez de toutes choſes, ne fiſſent les proviſions néceſſaires, & ne ſe rendiſſent maîtres de la Montagne. Cela faiſoit appréhender quelque piége, & cette appréhenſion étoit augmentée par la connoiſſance que l'on avoit, que les Maures étoient traîtres de leur naturel, ſur tout, quand ils portoient les armes pour les Romains, ou pour d'autres peuples, contre ceux de leur Nation. Deplus, le manque de vivres fit prendre la réſolution de retourner dans la campagne, où l'on fit un fort-bon retanchement.

4. Enſuite de cela, Salomon mit des Garniſons dans les Places de la Numidie, & s'en retourna à Carthage, où il prépara tout ce qu'il croiot néceſſaire, pour faire une ſeconde entrepriſe ſur le mont Auraſe au commencement du Printems, & pour la faire ſans le ſecours des Confédérez. Il équippa en même tems des vaiſſeaux, & choiſit des Capitaines pour envoier en Sardaigne. Cette Iſle eſt fort riche, & d'une telle étenduë, qu'elle n'eſt que d'un tiers plus petite que la Sicile. Un homme de pié n'en peut faire le tour en moins de vingt jours. Elle eſt aſſiſe entre Rome & Carthage, & a été extrémement ruinée par les Maures qui la poſſedent maintenant. Ces Maures y furent autrefois reléguez avec leurs femmes & leurs enfans par les Vandales. Ils s'emparérent dans la ſuite du tems des Montagnes qui ſont proche de Carali, & commencérent à voler ; mais s'étant accrûs juſqu'au nombre de trois-mille, ils exercérent publiquement divers brigandages. Ceux du païs les appelent Barbaricins. C'étoit contre ces Maures

res que Salomon préparoit des Navires. Voilà ce qui ſe paſſoit alors dans l'Afrique.

CHAPITRE XIV.

1. Béliſaire prend la Sicile. 2. Le Soleil paroit comme éclipſé pendant un an. 3. Sédition furieuſe des Gens de guerre en Afrique.

1. BELISAIRE fut envoié dans le même tems par Juſtinien contre Théodat, & contre les Goths, ſur qui il reprit aſſez aiſément la Sicile. J'en remarquerai les circonſtances particuliéres dans les livres ſuivans, lorſque l'ordre du tems m'aura conduit aux affaires d'Italie ; mais j'achéverai de raconter ici celles d'Afrique. Béliſaire paſſa l'hiver à Syracuſe, & Salomon à Carthage.

2. On remarqua cette année un prodige extraordinaire. Le Soleil parut ſans rayons, de même que la Lune, & il ne jetta qu'une lumiére languiſſante, comme s'il eût été en défaillance. Les Romains ont toûjours été affligez depuis, par la guerre, par la famine, & par les calamitez les plus funeſtes. Cela arriva dans la dixiéme année du régne de Juſtinien.

3. Au commencement du Printems, tandis que les Chrétiens célébroient la Fête de Pâques, les Soldats firent dans l'Afrique une revolte, dont je remarquerai en ce lieu l'origine, & le progrez. Les Romains aiant épouſé les femmes, & les filles des Vandales, qu'ils avoient vaincus, chacune perſuada à ſon mari de ſe mettre en poſſeſſion des terres, dont elle étoit maîtreſſe avant la victoire, ne croiant pas juſte qu'elles fuſſent privées, depuis qu'elles étoient devenuës les femmes des vainqueurs, du bien dont elles joüiſſoient pendant qu'elles n'étoient que les femmes des vaincus.

cus. Les Soldats aiant réſolu de ſuivre ce conſeil de leurs femmes, ne vouloient pas ſouffrir que Salomon réünît les terres au Domaine, quoi qu'il leur repréſentât qu'ils avoient les Eſclaves, & les dépoüilles pour leur part ; mais que pour les terres, elles appartenoient à l'Empereur, qui les avoit admis dans ſes armées, & les y avoit élevez, & qu'il en deſtinoit les revenus à l'agrandiſſement de ſon Etat, & à l'entretenement de ſes Sujets. Voilà une des cauſes de la ſédition. Il y en eut encore une autre, qui produiſit plus de deſordre. Il y avoit dans l'armée Romaine, environ mille Soldats Ariens, tous étrangers, & pour la plûpart Eruliens, qui étoient furieuſement animez à la rebellion, par des Prêtres Vandales, qui enrageoient de n'avoir plus le libre exercice de leur Religion. Il eſt vrai que Juſtinien avoit interdit le Baptême, & les autres Myſtéres, à tous les Chrétiens, qui n'étoient pas dans des ſentimens Orthodoxes. Ce qui les fâchoit le plus, étoit de ne pouvoir célébrer la Fête de Pâques, & de ne pouvoir Baptiſer les enfans en un jour ſi ſolennel. Ces deux malheurs ne ſuffiſoient pas pour ſatisfaire la rage du Démon, qui machinoit la ruïne de l'Empire ; il en falloit un troiſiéme, qui fut fort favorable au deſſein des ſéditieux. Les Vandales, que Béliſaire avoit envoiez à Conſtantinople, furent diſtribuez par l'Empereur, en cinq Compagnies de Cavalerie, pour être mis en Garniſon en diverſes Places de l'Orient, où il ordonna que l'on les tranſporteroit, & que l'on les apelleroit les Vandales de Juſtinien. La plûpart arrivérent aux Villes où on les avoit deſtinez, & entrérent dans les Compagnies ; & ceux-là ſervent encore aujourd'hui contre les Perſes. Mais il y en eût quatre-cens, qui étant proche de l'Iſle de Lesbos, changérent les voiles, contre les gré des Matelots, abordérent au Péloponéſe, & du Péloponéſe à une côte deſerte d'Afrique ; où aiant abandonné les vaiſſeaux, & pris le bagage, ils s'en allérent juſqu'au mont Auraſe, & à la Mauritanie.

tanie. Ces derniers venus échaufférent tellement les Soldats, qui étoient déja diſpoſez à la revolte, qu'ils s'aſſembloient plus ſouvent que de coûtume & ne tenoient que des diſcours ſéditieux, s'engageant mutuellement par des ſermens exécrables, à conſpirer contre l'Etat. Quand la Fête approcha, les Ariens preſſérent avec un horrible emportement, que l'on ſe hâtât d'exécuter la conſpiration qui avoit été projettée. Les Chefs étoient d'avis de tuer Salomon dans l'Egliſe, au milieu des Saints Myſtéres. Bien que pluſieurs fuſſent participans de ce déteſtable deſſein, il demeura pourtant fort ſecret, & ne fut découvert de qui que ce ſoit. Il y avoit même des Gardes, & d'autres Officiers de Salomon, qui s'y étoient engagez, par le deſir qu'ils avoient de ſe maintenir dans la poſſeſſion des terres dont ils joüiſſoient. Quand le jour de la Fête fut arrivé, Salomon alla à l'Egliſe, ſans craindre le danger qui le ménaçoit, & ceux qui avoient réſolu de le maſſacrer, y allérent pareillement. Ils s'exhortérent par ſignes à exécuter ce qu'ils avoient réſolu, & ils portérent ſouvent la main à leurs armes ; mais ils n'en firent rien, & furent retenus, ou par le reſpect du lieu, ou par conſidération de la perſonne, ou par quelque ſecret de la toute-puiſſance divine. Quand le Saint Office fut achevé, ils s'en retournérent en leurs maiſons, ſe reprochérent tous d'avoir manqué de cœur, & remirent l'exécution au lendemain. Mais ce jour-là ils ſortirent de l'Egliſe comme le jour précédent ; & quand ils furent dans la Place publique, ils commencérent à ſe quéreller, à ſe dire des injures, & à s'appeler lâches, & traîtres. Aiant ainſi découvert eux-mêmes leur conjuration, quelques-uns, qui ne croioient pas être en ſeureté dans Carthage, en ſortirent, & allérent exercer toutes ſortes d'hoſtilitez dans la campagne. D'autres y demeurérent, & firent ſemblant de ne rien ſavoir de la conſpiration.

Sa-

Salomon inquiété des dégâts qui ſe faiſoient ſur nos terres, ne ceſſoit d'exhorter les Soldats qui étoient dans la Ville, à garder à l'Empereur la fidélité qu'ils lui avoient promiſe. Ils l'écoutoient d'abord, avec patience; mais le cinquiéme jour, aiant appris que leurs compagnons ravagoient impunément la campagne, ils s'aſſemblérent dans le Cirque, où ils tinrent des diſcours tres-injurieux à leurs Chefs. Théodore Cappadocien fit ce qu'il pût pour les appaiſer, mais ils ne lui donnérent point d'audience. Ce Théodore étoit ennemi de Salomon, & étoit ſoupçonné d'avoir voulu entreprendre ſur ſa vie. Cela fut cauſe que les Soldats le choiſirent pour leur Chef, & le menérent au Palais, avec un tumulte étrange, dans lequel ils tuérent un autre Théodore, qui étoit Capitaine des Gardes, & excellent homme de guerre. Aprés avoir une-fois répandu du ſang, ils taillérent en piéces tout ce qui ſe préſenta devant eux, les Afriquains, les Romains, les amis de Salomon, & les plus riches des habitans, bien qu'ils offriſſent leur argent, pour rachéter leur vie. Ils ſe mirent enſuite à piller, ils entrérent dans les maiſons, en enlevérent tout ce qu'il y avoit de plus précieux, & ne mirent point de bornes à leur fureur, juſqu'à ce que la nuit & le vin les enſevelirent dans le ſommeil. Durant ce deſordre horrible, Salomon étoit caché dans la Chappelle du Palais, où Martin l'alla trouver ſur le ſoir, & d'où ils ſortirent enſemble, lorſque les ſéditieux furent endormis, pour aller chez Théodore Cappadocien, qui leur donna à ſouper malgré eux, & les conduiſit au Port, où il y avoit une barque toute prête à les recevoir. Procope, qui écrit cette Hiſtoire, ſe joignit à ces deux Chefs, avec cinq domeſtiques de Salomon. Quand ils eurent fait trois cens ſtades, ils arrivérent à Meſſua, qui eſt le lieu où s'arrêtent d'ordinaire les vaiſſeaux des Carthaginois. Alors Salomon ſe voiant en ſureté, dépêcha Martin vers Valérien, & vers les autres Chefs de la Numidie, & leur manda qu'ils

qu'ils tâchaſſent, ſoit par argent, où par d'autres moiens, à retenir les Soldats dans l'obéïſſance. Il pria auſſi Théodore de veiller à la ſureté de Carthage, & d'y mettre le meilleur ordre qu'il pourroit. Enſuite il paſſa avec Procope en Sicile, & alla à Syracuſe, expoſer à Béliſaire toutes les inſolences que les Soldats avoient commiſes en l'Afrique, le conjurant de les réprimer. Voilà ce que fit Salomon.

CHAPITRE XV.

1. Siége de Carthage. 2. Fuite des ſéditieux. 3. Harangue de Béliſaire. 4. Harangue de Stoza. 5. Béliſaire donne la chaſſe aux Barbares, & retourne en Sicile. 6. Stoza corrompt les Soldats, & trompe les Chefs.

1. APRE'S que les ſéditieux eurent pillé Carthage, ils ſe retirérent dans le champ de Bulle, ou, pour ſe défaire des Officiers qui avoient été établis par l'Empereur, & pour s'aſſurer la poſſeſſion de l'Afrique, ils choiſirent Stoza pour leur Chef, qui étoit un des Gardes de Martin, hardi, & fort courageux. Ce nouveau Chef aſſembla huit-mille Soldats, leur donna des armes & les mena vers Carthage, dont il eſpéroit de ſe rendre maître ſans peine. Il envoia auſſi ramaſſer les Vandales, tant ceux qui s'étoient ſauvez de Conſtantinople, que ceux qui n'y avoient point été emmenez par Béliſaire; ſoit qu'ils ſe fuſſent cachez lors qu'on les cherchoit, ou qu'ils euſſent été négligez par ceux qui avoient ordre de les conduire. Ils ſe trouvérent environ mille, qui ſuivirent volontairement le parti de Stoza. Il y eut auſſi pluſieurs Eſclaves qui s'y joignirent. Quand ils furent arrivez aux portes de la Ville, ils envoiérent ſommer

mer les habitans de ſe rendre, s'ils vouloient exemter leurs maiſons du pillage. Théodore fit réponſe, qu'il ne pouvoit ouvrir les portes, & qu'il étoit obligé de conſerver la Place à l'Empereur. Les habitans députérent vers Stoza un Secrétaire des Gardes du Palais, & domeſtique de Béliſaire, nommé Ioſephius, qui étoit venu alors à Carthage pour quelque affaire, afin de le prier de ne point uſer de violence. Mais Stoza tua ce Ioſephius, & commença à l'inſtant-même le ſiége. Les habitans épouvantez de la grandeur du péril, avoient envie de capituler.

2. Béliſaire aiant choiſi mille Soldats de ſa Garde, monta avec Salomon ſur un vaiſſeau, & arriva à Carthage au commencement du jour-même que les aſſiégeans s'attendoient de la réduire; mais au ſeul bruit de l'arrivée de ce Général, ils décampérent, & prirent honteuſement la fuite. Ce grand homme aiant amaſſé deux-mille Soldats, les exhorta à la fidélité qu'ils devoient à l'Empereur, leur fit quelque largeſſes, & ſe mit à la pourſuite des fuïars; qu'il atteignit proche de la Ville de Membréſe, environ à trois cens cinquante ſtades de Carthage. Les deux partis ſe campérent en cét endroit, & ſe préparérent au combat. Béliſaire fit ſon retranchement proche du fleuve Bragade, & les auttes ſur une hauteur fort élevée, & fort roide; ni les uns ni les autres n'aiant voulu s'enfermer dans une Place, où il n'y avoit point de murailles. Le lendemain ils s'apprêtérent tous à combatre. Les ſéditieux ſe fioient en leur nombre; les gens de Béliſaire mépriſoient leurs ennemis, comme une multitude ſans Chef, & ſans conduite. Béliſaire, qui vouloit imprimer encore plus profondément, s'il étoit poſſible, ce mépris & cette fierté dans l'eſprit de ſes Soldats les aſſembla, & leur dit.

3. *Mes Compagnons, l'état préſent de nos affaires ne répond pas à nos eſpérances & à nos deſirs. Nous allons donner une bataille, dont le ſuccés le plus heureux ne nous peut être que triſte, puiſque ceux qui nous font la guerre ſont nos parens & nos alliez. Il eſt vrai que nous avons la conſolation de n'être pas les auteurs de ce déſordre; car nous ne faiſons que repouſſer la violence, qui nous eſt faite. Si celui qui tend un piége à ſes proches, & qui romt par ſa perfidie les liens les plus ſacrez, vient à périr, lors qu'il penſoit exécuter ſes entrepriſes criminelles, on ne doit pas imputer ſa mort aux perſonnes amies qu'il a outragées; mais elle doit être conſidéréee comme une peine qui lui étoit juſtement deuë. L'Afrique miſe à feu & à ſang; les habitans paſſez au fil de l'épée; les Soldats maſſacrez, a-cauſe de la fidélité qui les attachoit aux interêts de l'Empereur, ne ſont que trop voir que ceux contre qui nous prenons les armes, ſont des ennemis & des Barbares. Nous allons pour venger tous ces outrages, maintenant que d'amis que nous étions, nous ſommes devenus ennemis. Ce n'eſt pas la Nature qui met l'affection ou la haine parmi les hommes, ce ſont leurs actions, qui forment entre eux, ou la bien-veillance, par la conformité des inclinations, ou l'averſion, par la diverſité des ſentimens. Il eſt donc aſſez évident qu'ils ſont nos ennemis, & il ne me reſte qu'à vos faire voir, que nous ne les devous pas redouter. Ce n'eſt qu'une multitude de gens ramaſſez enſemble, par le deſſein d'une conſpiration criminelle, qui ne ſera capable d'aucune action généreuſe, puiſqu'il eſt certain que le crime n'a pas accoûtumé d'être ſoûtenu par la valeur. Ils ne ſavent ni garder leurs rangs, ni obéir aux ordres d'un Commandant. Une puiſſance mal établie, & qui ne ſe ſait pas encore faire reſpecter, eſt mépriſée par ſes Sujets. La tirannie ne gouverne pas ſes Soldats par amour, parce qu'elle eſt odieuſe: Elle ne les gouverne pas auſſi par la crainte qu'elle leur donne, parce que celle qu'elle reſſent elle-même, lui en ôte la liberté. Il eſt bien aiſé de vaincre ceux à qui la valeur & la diſcipline manquent également. Marchez donc fiérement contre des ennemis, tels que je viens de vous les repréſenter; & vous ſouvenez que ce n'eſt pas le nombre des combattans, mais le courage, qui décide les batailles.* Voilà ce que dit Béliſaire. Stoza harangua auſſi ſes gens de cette ſorte.

4. *Mes*

4. *Mes Compagnons, qui avez eu le courage de vous délivrer de la tirannie des Romains; je vous prie de ne point feindre de vous expoſer à la mort, pour conſerver la liberté que vous avez aquiſe par vôtre valeur. Il eſt moins fâcheux de vieillir, & de mourir dans la misére, que d'y retomber, aprés que l'on en eſt une fois ſorti; parce qu'une ſi courte joüiſſance que l'on a du bien, dans un entre-tems de proſpérité, ne ſert qu'à rendre les maux plus ſenſibles. Cela étant ainſi, ſouvenez-vous, je vous prie, qu'aprés que vous avez défait les Vandales & les Maures, d'autres prennent le butin, & ne vous laiſſent que les fatigues en partage. Vôtre condition de Soldats vous oblige à paſſer toute vôtre vie dans les hazars, ou pour l'Empereur, ſi vous continuez à le ſervir, ou pour vous-mêmes, ſi vous maintenez vôtre liberté. Le choix dépend de vous, & vous ferez voir, ou par vôtre vigueur, ou par vôtre lâcheté, lequel vous aurez choiſi. Faites auſſi réflexion, que ſi aprés avoir pris les armes contre les Romains, vous tombez ſoûs leur puiſſance, vous trouverez en leurs perſonnes des maîtres impitoiables, qui vous feront toutes ſortes de maux, & que, pour comble de malheurs, l'on croira que vous les aurez méritez. Si vous mourez dans la bataille, la mort vous ſera glorieuſe. Si vous échappez, & que vous remportiez la victoire, vous menerez une vie heureuſe, & indépendante: Mais ſi vous êtes vaincus; vôtre ſort ſera déplorable, & il ne vous reſtera d'eſpérance, qu'en la compaſſion du vainqueur. Au reſte, les forces ne ſont pas égales: Nous avons l'avantage du nombre, & je penſe que les ennemis n'auront pas celui de la vigueur, parce qu'ils ſont privez de la liberté, dont nous joüiſſons.* Stoza n'en dit pas davantage.

5. Comme les deux Armées commençoient à marcher, il s'éleva ſoudain un grand vent. Les Séditieux, qui craignoient qu'il ne diminuât la force de leurs traits, & qu'il n'augmentât celle des traits des ennemis, ſe tournérent de côté, afin que les Romains s'y tournaſſent pareillement, & qu'ils euſſent le vent contraire. Quand Bélisaire s'apperçût qu'ils quittoient leurs rangs, il commanda de tirer; mais les Barbares s'en-

s'enfuïrent dans la Numidie, où s'étant rejoints, ils trouvérent qu'ils n'avoient perdu qu'un petit nombre de Vandales. Bélisaire ne voulut pas les pourſuivre; il ſe contenta de les avoir chaſſez. Il abandonna toutefois leur Camp au pillage, où les Soldats ne trouvérent point d'hommes, mais beaucoup d'argent, & quelques-unes des femmes, qui avoient donné le premier ſujet de la guerre. Aprés cette expédition, il retourna à Carthage, où il reçût nouvelles de Sicile, qu'il s'y étoit élevé une ſédition dans le Camp, laquelle ne pourroit étre appaiſée que par ſa préſence. Aiant donc donné aux affaires de l'Afrique le meilleur ordre qu'il lui fut poſſible, & aiant confié le Gouvernement de Carthage à Ildiger, & à Théodore, il repaſſa en Sicile.

Les Capitaines des troupes Romaines, qui étoient dans la Numidie, ſe préparérent à ſe bien défendre, du moment qu'ils apprirent que Stoza y étoit, & qu'il y amaſſoit ſes gens. Marcelle & Cyrille commandoient les Confédérez; Barbatus commandoit la Cavalerie; Térence, & Sérapis l'Infanterie. Néanmoins Marcelle avoit le Commandement général, en qualité de Gouverneur de la Numidie. Quand il ſeut que Stoza étoit à Gazophile, qui n'eſt qu'à deux journées de Conſtantine, il ſe hâta de l'aller joindre, afin d'en venir aux mains, avant qu'il eût reçû du ſecours.

6. Comme les partis étoient en préſence, & tout prêts à commencer le combat, Stoza s'avança vers les Romains, & leur dit.

Mes Compagnons, vous avez tort de faire la guerre à vos proches, & à vos amis, qui n'ont pris les armes que pour vous venger des injuſtices, & des violences dont l'Empereur vous accable. Avez-vous oublié que l'on vous refuſe vos Montres, & que l'on vous enléve les dépoüilles qui vous appartiennent par le droit de la victoire? D'autres joüiſſent des fruits de la paix, & de l'honneur du Triomphe, tandis que vous ſuivez leur Char, comme des Eſclaves. Que ſi vous me regardez comme vôtre ennemi, exercez vôtre colé-

re ſier ma perſonne, & ne l'étendez pas ſur les autres. Que ſi vous n'avez point d'inimitié contre moi, joignons nos armes pour nos interêts communs. Les Soldats approuvérent ce diſcours, & ſaluérent Stoza. Les Chefs abandonnez par leurs troupes, ſe refugiérent dans l'Egliſe de Gazophile. Stoza réünit les deux armées, & alla prendre les Chefs dans l'Egliſe, où il leur donna parole de leur ſauver la vie, & la leur fit pourtant perdre à l'inſtant.

CHAPITRE XVI.

1. *Germain gagne l'affection des Soldats.* 2. *Stoza ſe prépare au combat.* 3. *Harangue de Germain.*

1. QUAND l'Empereur apprit toutes ces choſes, qui étoient arrivées en Afrique, il y envoia Germain ſon neveu, qui étoit élevé à la dignité de Patrice, & deux Sénateurs, Symmaque & Dominique. L'un étoit Tréſorier de l'armée l'autre étoit Colonel de l'Infanterie, & avoit ſuccédé en cette Charge à Jean, qui étoit décédé de maladie. Incontinent aprés qu'ils furent arrivez à Carthage, Germain fit la reveuë de ſes troupes, & lût les rôlles où étoient les noms de tous les Soldats; il y reconnut qu'il n'en reſtoit plus que le tiers, & que les deux autres tiers avoient pris parti avec l'ennemi. Cela fut cauſe qu'il ne voulut pas donner ſi-tôt la bataille, mais qu'il deſira d'emploier un peu de tems à rétablir les Compagnies. Quand il ſeut que dans la garniſon de Carthage il y avoit pluſieurs parens, & pluſieurs amis de quelques-uns des ennemis, il leur dit les paroles les plus obligeantes du monde; & les aſſura qu'il n'étoit venu que pour les délivrer de l'oppreſſion qu'ils ſouffroient, & pour en punir les auteurs. Les factieux en aiant été avertis, commencérent à ſe détacher peu à peu du parti, & à ſe remettre ſoûs leurs Enſeignes. Germain leur fit un accueïil tres-favorable, & leur paia les Montres de tout le tems qu'ils avoient porté les armes pour l'Empereur. Quand la renommée eut répandu par tout, le bruit d'un ſi agréable traitement, les Soldats ſe rendirent en foule à Carthage. Alors Germain croiant avoir autant de forces que l'ennemi, ſe prépara à le combattre.

2. Stoza qui voioit que ſes troupes diminuoient, & qui craignoit qu'elles ne diminuaſſent encore davantage à l'avenir, ſe hâta auſſi, de peur de perdre l'occaſion de la bataille. Il s'imaginoit que ſa préſence auroit aſſez de pouvoir, pour attirer à ſon parti une partie de la Garniſon de Carthage, & il déclara à ſes Soldats, qu'il ſe le promettoit, afin de fortifier leur courage par ce moien. Dans ce deſſein il s'avança juſqu'à un lieu, qui n'en eſt qu'à trente-cinq ſtades; & s'y campa. Germain fit avancer en même-tems ſon armée, la rangea en bataille, & lui parla de cette ſorte ſur le ſujet de l'eſpérance, dont il avoit oui dire que Stoza ſe flatoit.

3. *Je croi que tout le monde demeurera d'accord, que vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de l'Empereur. Il vous a tirez de la campagne, où vous n'aviez qu'un habit de toile & une beſace, pour vous confier la défenſe de l'Empire. Vous ne lui avez rendu pour tant de bien-faits, que des injures & des outrages, dont il ne vous veut faire conſerver la mémoire, que par le pardon qu'il vous en accorde. Il n'exige de vous qu'un peu de honte du paſſé, pour effacer vôtre ingratitude, & pour vous remettre dans vôtre devoir. Le regret reconcilie les perſonnes offenſées avec les coupables, & un ſervice rendu à propos fait un ami d'un ennemi. Ne doutez nullement que l'Empereur n'oublie toutes vos fautes paſſées, ſi vous le ſervez fidélement en cette rencontre. La pluſpart des actions prennent leur nom de la derniére cataſtrophe qui les termine. Il n'eſt pas poſſible qu'un crime qui a été une-fois commis, ne l'ait pas été, mais*

mais des exploits tout-à-fait contraires le reparent, le couvrent, l'enſeveliſſent dans le ſilence, & quelquefois dans l'oubli. Si vous agiſſez lâchement contre cette troupe déteſtable, & que vous y faſſiez moins courageuſement vôtre devoir, qu'en d'autres occaſions, on croira que c'eſt que vous aurez manqué d'affection pour l'Empereur. Il n'y a point de ſi forte Apologie, que de bien faire en cela-même, en quoi l'on avoit mal fait auparavant. Voilà ce qui regarde l'Empereur; ſur quoi je vous prie de faire une ſérieuſe réflexion. Pour moi, de qui vous n'avez point reçû de mauvais traitement, mais de qui vous avez plûtôt reçû quelques marques de bien-veillance; je n'ai qu'une choſe à vous demander, qui eſt que pas un ne ſe batte contre ſon inclination, & que ceux qui auront envie de paſſer dans le parti ennemi, le faſſent publiquement. J'aime-mieux des ennemis déclarez, que des ennemis couverts. J'ai voulu vous faire ce diſcours au milieu de la campagne, plûtôt que dans l'enceinte d'une Ville, afin que chacun puiſſe ſe retirer librement, s'il en a envie, & que perſonne ne ſoit empêché de faire paroître ouvertement en quelle diſpoſition il eſt, pour le ſervice de l'Empire. Ce diſcours fut ſuivi du murmure des Soldats, qui faiſoient les plus ſaints de tous les ſermens, pour témoigner le zéle qu'ils avoient de ſignaler leur fidélité & leur courage.

CHAPITRE XVII.

1. *Germain pourſuit Stoza en Numidie.* 2. *Il le combat, & le défait.*

1. Les deux armées furent quelque tems en préſence; mais comme les ſéditieux virent qu'il n'arrivoit rien de ce que Stoza s'étoit promis, leur eſpérance ſe changea en crainte, & ils ſe retirérent dans la Numidie, où ils avoient laiſſé leurs femmes & leur bagage. Germain y alla auſſi incontinent, ſuivi de toutes ſes troupes, & d'une grande quantité de chariots.

riots. Il rencontra l'ennemi proche des vieilles Echelles, & rangea ainſi ſon armée. Il oppoſa aux ennemis le devant de ſes chariots, & plaça derriére ſon Infanterie, à couvert. Il ſe mit à la gauche de l'Infanterie, avec l'élite de la Cavalerie. Il partagea le reſte en trois bandes, dont Ildiger conduiſoit la premiére, Théodore Cappadocien la ſeconde, & Jean frere de Pappus, la troiſiéme. Les factieux étoient oppoſez aux Romains, non pas en ordre de bataille, mais diſperſez de côté & d'autre. Il y avoit aſſez proche d'eux, une grande multitude de Maures, commandez par Jabdas, & par Orthaias, pour ne rien dire des autres Chefs. Pluſieurs d'entre eux ne gardoient pas la fidélité qu'ils avoient jurée à Stoza, aiant envoié aſſurer Germain, qu'ils ſe déclareroient pour lui, lorſque le combat ſeroit commencé. La réputation où ſont les Maures, d'être traîtres & perfides envers tous les Peuples, empêcha Germain d'ajoûter foi à leurs paroles. Ce fut auſſi cette perfidie, ſi naturelle à leur Nation, qui fut cauſe qu'ils ſe rangérent derriére les factieux, afin d'attendre l'évenement du combat, & de ſe joindre aux victorieux contre les vaincus. Il eſt certain que les Maures étoient convenus enſemble, de laiſſer aller les ſéditieux au péril. Quand Stoza vit l'Etendard de Germain, il exhorta les ſiens à l'attaquer; mais les Eculiens refuſérent de le ſuivre, bien qu'ils fuſſent de la faction; & ils l'avertirent, qu'il ne connoiſſoit pas aſſez les forces de Germain; mais que s'il avoit agréable d'aller fondre ſur l'aîle-droite, elle étoit trop foible pour ſoûtenir le choc, & que quand elle auroit une-fois plié, le deſordre ſe mettroit aiſément parmi le reſte; au lieu que ſi Germain avoit l'avantage, leurs affaires ſeroient en un moment perduës, ſans reſſource.

2. Stoza convaincu de ces raiſons, alla avec la fleur de ſes troupes attaquer Jean, qui prit auſſi-tôt la fuite. Les factieux pourſuivirent vivement les fuïars, & enlevérent toutes leurs Enſeignes. Quelques-uns étoient

déja venu fondre ſur l'Infanterie, & l'avoient rompuë, lorſque Germain, aiant l'épée à la main, anima tellement les ſiens à charger l'ennemi, qu'il renverſa le parti qui lui étoit oppoſé, & courut enſuite du côté où Stoza étoit. Ildiger & Théodore, étant venus pour ſeconder Germain, la mêlée fut ſi furieuſe, que pluſieurs des ſéditieux, qui donnoient la chaſſe aux Romains, furent pris eux-mêmes. Germain redoublant ſes efforts, ils commençoient à branler, & à lâcher le pié. Il n'étoit aiſé à l'un ni à l'autre des partis de reconnoître ſes ennemis, parce qu'ils parloient tous la même langue, qu'ils portoient les mêmes habits, & les mêmes armes, & qu'ils étoient d'une taille ſemblable. C'eſt pourquoi Germain commanda à ſes gens de demander à tous ceux qu'ils prendroient, de quel parti ils étoient, & s'ils ne diſoient le mot du guet, de les tuer à l'inſtant. Il y eut un Soldat, qui, ſans être vû de qui que ce ſoit, perſa, dans le fort de la mêlée, le cheval de Germain, qui couroit riſque d'être accablé, ſi ſes Gardes ne l'euſſent couvert de leurs boucliers, & ne l'euſſent mis promptement ſur un autre cheval. Dans cette confuſion, Stoza eut le loiſir de s'enfuïr avec un petit nombre des ſiens. Comme Germain exhortoit ſes Soldats à aller vers le Camp des ennemis, ceux qui le gardoient vinrent au devant, & le combat fut ſi fort opiniâtré, que peu s'en falut que les aſſaillans ne fuſſent repouſſez: Mais pendant que Germain leur réſiſtoit, il s'aviſa d'envoier une troupe d'autres Soldats les ſurprendre par derriére. Ceux-ci y étant allez, & n'aiant point trouvé de réſiſtance, entrérent dans le Camp, & toute l'armée enſuite. Les Soldats occupez à ramaſſer du butin, n'avoient plus de crainte de l'ennemi, ni de reſpect pour leur Général, qui appréhendant que les ſéditieux ne ſe ralliaſſent, ſe mit à l'entrée du Camp, criant de toute ſa force, & conjurant ſes gens, qui n'avoient point d'oreilles pour l'entendre. Quand les Maures virent que les Romains étoient victorieux, ils chargérent les vaincus, & pillérent

rent le Camp. Stoza étoit venu d'abord vers eux, dans l'eſpérance de les mener à la charge; mais quand il vit comment ils s'y prenoient, tout ce qu'il pût faire fut de ſe ſauver avec cent hommes. Pluſieurs, qui s'étoient raſſemblez autour de lui, eſſaiérent de faire un dernier effort; mais aiant été repouſſez avec autant, ou même avec plus de vigueur que les autresfois, ils ſe rendirent à Germain, qui les aſſura de la vie. Ainſi Stoza abandonné de tous les Soldats Romains, ſe retira en Mauritanie, chez les Vandales, où il épouſa la fille d'un Prince du païs, & y établit ſa fortune. Tel fut le ſuccés de cette ſédition.

CHAPITRE XVIII.

1. Maximin forme une conjuration. 2. Germain la diſſipe, & en fait mourir les Chefs.

1. Il y avoit parmi les Gardes de Théodore Cappadocien, un méchant homme, nommé Maximin; qui voulant uſurper la tirannie, débaucha pluſieurs Soldats, & qui, pour attirer plus de monde dans ſon parti, découvrit ſon deſſein à Aſclépiade, qui étoit d'une des plus illuſtres familles de la Paleſtine, & le plus intime ami de Théodore, à qui il donna d'abord avis de la conſpiration, & incontinent aprés à Germain.

2. Ce Général faiſant réfléxion que les mouvemens dont l'Afrique avoit été ébranlée, n'étoient pas encore tout-à-fait calmez, aima mieux uſer de careſſe, pour retenir ce ſéditieux dans ſon devoir, & prendre de lui un nouveau ſerment, que d'emploier la force des armes. C'eſt une coûtume établie depuis long-tems parmi les Romains, que nul n'eſt reçû Garde d'un Gouverneur de Province, qu'il ne prête ſerment de fidélité, & au Gouverneur, & à l'Empereur. Germain

envoia donc quérir Maximin, & aprés l'avoir loüé de ſon courage, lui témoigna ſouhaiter de l'avoir entre ſes Gardes. Maximin fut ravi de recevoir cét honneur, & crût que ce lui ſeroit un nouveau moien d'exécuter la conſpiration qu'il avoit formée. Il ne feignit point de promettre de ſervir fidelement, & de s'y obliger par les plus ſaints de tous les ſermens; mais il les viola incontinent, & travailla avec plus d'ardeur qu'auparavant à établir ſa tirannie. Un jour que la Ville célébroit une fête ſolennelle, les conjurez s'aſſemblérent à l'entour du Palais, où Germain faiſoit un feſtin à ſes amis, & où Maximin étoit préſent, en qualité d'un de ſes Gardes. On vint avertir Germain au milieu du repas, qu'il y avoit à la porte une troupe de ſéditieux, qui ſe plaignoient que l'on leur devoit les Montres de pluſieurs années. Il commanda à l'inſtant aux Gardes, dont la fidélité lui étoit connue, de veiller ſur la contenance, & ſur les actions de Maximin, ſans néanmoins faire ſemblant de rien, & ſans qu'il s'en apperçût. Cependant les factieux couroient dans le Cirque avec des cris & des ménaces. Je croi que s'ils euſſent eû le loiſir d'aſſembler tous ceux de leur parti, il n'eût pas été poſſible de reſiſter à leur violence. Mais Germain les prévint par ſa diligence, & avant que leur nombre fût groſſi, il dépêcha contre eux tous ceux qui étoient demeurez dans la fidélité. Ceux-ci attaquérent à l'improviſte les conjurez, qui ſe voiant abandonnez de leur Chef, perdirent courage, & ſe laiſſérent mettre en déroute. Pluſieurs demeurérent ſur la place, & pluſieurs furent pris, & conduits devant Germain. On ne rechercha pas ceux qui ne s'étoient point aſſemblez dans le Cirque, & qui n'avoient participé à la conjuration, qu'en ſecret. On examina ſi Maximin avoit continué dans ce malheureux deſſein depuis ſon ſerment; & aprés qu'il eût été convaincu d'y avoir perſiſté, depuis ce tems-là, & même avec plus de chaleur qu'auparavant, il fut pendu proche de Carthage. Ainſi ſa trame fut diſſipée.

CHA-

CHAPITRE XIX.

1. *Salomon retourne en Afrique avec pluſieurs Chefs.*
2. *Il envoie Gontharis contre les Maures du mont Auraſe, & vient enſuite lui même le venger de ſa défaite.* 3. *Il prend le Fort de Zerbulon.*

1. L'EMPEREVR rappela Germain, Symmaque & Dominique à Conſtantinople en la treiziéme année de ſon régne, & renvoia Salomon en Afrique une ſeconde-fois avec une armée & des Chefs. Ces Chefs étoient Rufin & Léonce, fils de Sanna & petit-fils de Phareſmane, & Jean fils de Siſinniole. Martin & Valérien étoient retournez dés-auparavant à Conſtantinople. Quand Salomon fut arrivé à Carthage, où il trouva qu'il ne reſtoit plus rien de la conſpiration de Stoza, il s'y conduiſit avec une grande modération, & donna néanmoins tous les ordres qu'il crût néceſſaires pour la ſureté de l'Afrique. Il fit une reveuë des troupes, & renvoia à Juſtinien tous les Soldats dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, & il mit des recreuës en leur place. Pour ce qui eſt des Vandales, il les chaſſa tous, avec leurs femmes & leurs enfans. Il releva les murailles des Villes, & y établit de bonnes Loix, & rendit toute l'Afrique riche & heureuſe, par la ſageſſe de ſon gouvernement.

2. Aprés avoir mis par tout un bon ordre, il ſe prépara à la guerre contre Jabdas, & contre les Maures du mont Auraſe. Il envoia premiérement contre eux un de ſes Gardes, nommé Gontharis, avec une partie des troupes. Quand ce Gontharis fut arrivé au fleuve Abigas, il ſe campa proche d'une petite Ville abandonnée, qu'on appele Bagaïs, & en étant venu aux mains, il fut vaincu, & contraint de ſe retirer dans ſon Camp, où les Maures le tenoient inveſti, lorſque

que Salomon arriva avec toutes ſes forces, à un endroit qui n'étoit éloigné que de l'eſpace de quarante ſtades. Quand ce Général eût appris la perte que Gontharis avoit ſoufferte, il lui envoia un renfort, & ordre de ſe battre courageuſement. Les Maures, qui avoient déja eu de l'avantage, s'aviſérent d'un ſtratagéme, pour incommoder les Romains. Le fleuve Abigas a ſa ſource dans le mont Auraſe, d'où il déſcend dans la plaine qu'il arroſe, comme il plaît aux habitans, parce qu'il eſt partagé en divers canaux que l'on ouvre, & que l'on ferme quand on veut. Les Maures bouchérent donc alors tous les canaux, & firent tomber toute l'eau au-tour du Camp des Romains; deſorte qu'il s'y forma comme un lac, qui les jetta dans un péril & dans une appréhenſion extréme. Salomon accourut au premier bruit de cette nouvelle, & les Barbares épouvantez de ſa préſence, ſe retirérent au pié de la Montagne, à un endroit que l'on appele Babolis. Salomon y fit marcher toute ſon armée, donna bataille, & la gagna. Depuis ce tems-là les Maures jugérent, qu'il ne leur étoit pas avantageux de combattre à Enſeignes déploiées, & qu'il valoit mieux ſe retirer dans des rochers inacceſſibles, où les Romains ſeroient contraints de les abandonner, par la crainte de la fatigue qu'ils auroient à les pourſuivre. Pluſieurs ſe refugiérent dans la Mauritanie, & chez des peuples Barbares, qui habitent vers le Midi. Jabdas demeura ferme à la tête de vingt-mille hommes, & entra dans le fort de Zerbulon, qu'il avoit conſtruit ſur le mont Auraſe. Salomon ne voulut point perdre de tems à faire un ſiége; mais aiant appris qu'il y avoit une maiſon toute neuve dans une campagne voiſine, proche d'une petite Ville nommée Tamugade, il y mena ſon armée, & s'y arrêta pour fourager. Quand il eût tout pillé, & tout gâté, il s'en retourna vers le fort de Zerbulon.

3. Tandis que les Romains faiſoient le dégât dans la campagne, Jabdas laiſſa dans le Fort ceux qu'il jugea les

les plus propres à le défendre, & gagna le ſommet du mont Auraſe, avec la plus grande partie de ſes troupes, à qui il craignoit que les vivres ne manquaſſent, ſi elles étoient demeurées dans le Fort. Quand il fut arrivé à Tumar, qui eſt un endroit plein de rochers, & bordé de précipices, il s'y arrêta. Les Romains tinrent le fort de Zerbulon aſſiégé durant trois jours; & comme la muraille en étoit baſſe, ils tirérent ſur les Barbares avec tant de bonheur, qu'ils tuérent tous les Commandans. Mais comme ils n'en ſavoient rien, ils ſe réſolurent de lever le ſiége la nuit qui ſuivoit le troiſiéme jour, afin d'aller combattre Jabdas, & de revenir aprés vers le Fort, qu'ils eſpéroient de réduire alors avec moins de peine. Les Barbares qui ſe trouvoient trop foibles pour ſoûtenir le ſiége, depuis qu'ils n'avoient plus de Chefs, s'enfuïrent ſecrétement, & ſans bruit. Quand le jour parut, les Romains pliérent leur bagage, & ſe préparérent à ſe retirer: Mais quand ils virent qu'il ne paroiſſoit point de Soldats ſur les murailles, dans le tems qu'ils levoient le ſiége, ils s'en étonnérent, & s'arrêtérent un peu de tems, afin de reconnoître d'où cela venoit. Comme dans ce doute ils faiſoient le tour du Fort, ils trouvérent que la porte, par-où les Barbares étoient ſortis, avoit été laiſſée toute ouverte. Ils y entrérent donc par-là, & pillérent ce qui y étoit demeuré. Ils n'entreprirent pas de pourſuivre les fuïars, parce qu'ils n'étoient armez qu'à la légére, & qu'ils ne ſavoient pas trop bien les chemins. Quand ils eûrent pris tout ce qui étoit dans ce Fort, ils y mirent garniſon, & ſe retirérent.

CHAPITRE XX.

1. Salomon aſſiége Tumar. 2. Il anime ſes Soldats. 3. Il prend la Montagne par l'adreſſe & par la valeur d'un Soldat, nommé Gizon. 4. Il prend la roche de Géminien. 5. Il établit un impôt dans la premiére Mauritanie.

1. QUAND ils furent arrivez à Tumar, où les ennemis s'étoient enfermez, & demeuroient en repos, ils s'y campérent en un lieu fort incommode, & où ils avoient beaucoup à ſouffrir par la diſette de l'eau & des vivres. Ils conſumérent là beaucoup de tems, durant lequel les Barbares ne firent point de ſorties; tellement qu'ils y endurérent d'auſſi grandes fatigues que celles qu'ils avoient endurées durant le ſiége. Rien ne leur faiſoit tant de peine, que le manque d'eau, laquelle Salomon diſtribuoit lui-même, & dont il ne donnoit qu'un verre par jour à chaque perſonne. Quand ce Général vit que les plaintes des Soldats éclatoient publiquement, & qu'ils ne pouvoient plus ſupporter une ſi grande miſére, il ſe réſolut d'attaquer les ennemis, bien qu'ils fuſſent dans un poſte avantageux, & dont l'accés étoit difficile, & il exhorta ſes gens à cette entrepriſe, en ces termes.

2. *Aprés que le Ciel nous a tant favoriſez, que de nous donner un heureux ſuccés du ſiége du mont Auraſe, dont l'entrepriſe ſurpaſſoit nos eſpérances, & qui ne pourra étre crû que par ceux qui en ont été témoins; il ne faut pas que nous mépriſions une faveur ſi ſignalée, en manquant au ſecours qui nous eſt offert. Mais il faut que nous recherchions au milieu des dangers le bonheur, qui eſt le prix des belles actions. Les plus importantes affaires ne dépendent que d'une occaſion & d'un moment. Ceux qui trahiſſent leur fortune par leur*

lâcheté, ne la doivent pas accuſer des fautes dont ils ſont coupables. Vous voiez la foibleſſe des Maures; vous voiez où ils ſe ſont renfermez eux-mêmes. Vous étes obligez maintenant, ou d'attendre qu'ils ſe rendent, ou d'aller chercher la victoire dans le danger. Mais je me perſuade que ce danger ne ſera pas grand, parce que ces Barbares ſont affoiblis par la faim qu'ils ont ſoufferte. Aiez, je vous prie, cette penſée préſente à l'eſprit, & faites bien vôtre devoir.

3. Aprés que Salomon eut ainſi exhorté ſes gens, il conſidéra de quel côté il ſeroit plus à propos de faire l'attaque. Comme il étoit dans le doute & dans l'incertitude, à-cauſe que le lieu lui paroiſſoit de toutes parts également imprenable, la fortune lui découvrit un endroit par-où il pourroit entrer. Un certain Soldat, nommé Gizon, qui avoit charge de paier ſa Compagnie, ſoit par divertiſſement, ou par hardieſſe, ou par quelque ſorte d'inſpiration, s'avança, & grimpa ſur le rocher. Quelques-uns de ſes compagnons étonnez de la hardieſſe de ſon entrepriſe, le ſuivoient de loin. Trois Maures qui gardoient les avenuës, & qui crûrent qu'il venoit à eux, coururent au-devant, mais tous trois par des chemins ſéparez, a-cauſe de la difficulté des paſſages. Gizon tua le premier qui arriva, & enſuite les deux autres. Ce que ceux qui étoient derriére aiant vû, ils jettérent de grands cris de joie. En même-tems toute l'armée y accourut, ſans étre conduite par ſon Chef, ſans étre excitée par le ſon des trompettes, & ſans garder aucun ordre. Léonce & Rufin ſe ſignalérent en cette occaſion par des exploits qui jettérent la terreur dans l'eſprit des Maures, & qui les mirent en déroute. Quelques-uns furent pris, & tuez dans les détours de la Montagne. Jabdas bleſſé à la cuiſſe, ſe ſauva dans la Mauritanie. Les Romains pillérent le Camp, & réſolurent de n'abandonner jamais cette Montagne. Ils y ont depuis bâti des Forts, afin de s'y défendre contre les Maures.

4. Au milieu des précipices de cette Montagne, il s'éléve une roche, que les Anciens ont appelée la roche de Géminien, & où l'on avoit autre-fois bâti une petite Tour, afin que l'aſſiette du lieu y fit trouver une retraite aſſurée. Jabdas, qui ne s'imaginoit pas que les Romains en dûſſent jamais approcher, & bien moins la prendre de force, y avoit enfermé quelques jours auparavant, ſes femmes & ſes richeſſes, & en avoit confié la garde à un vieux Capitaine de ſa Nation. Cependant les Soldats victorieux, qui cherchoient les détours les plus reculez, & les endroits les plus inacceſſibles, y arrivérent, & un d'eux commença à eſſaier, comme en ſe joüant, de monter à la Tour. Les femmes qui étoient dedans ſe mocquoient de la vanité de ſon entrepriſe. Le vieillard qui le regardoit d'en-haut, s'en railloit auſſi. Cependant le Soldat s'attacha ſi bien avec ſes piés & ſes mains, qu'il gagna le haut, tira ſon épée, tua le Capitaine, lui coupa la tête, & la jetta en bas. Les Soldats animez par un exemple ſi extraordinaire, s'entre-aidérent à monter, & grimpérent à la Tour, prirent les femmes, & enlevérent toutes les richeſſes, que Salomon emploia à relever les murailles de pluſieurs Villes.

5. Les Maures aiant ainſi été défaits, & s'étant enſuite retirez dans la Numidie, Salomon impoſa un tribut à la Province de Sabé, qui eſt au de-là du mont Auraſe. On l'appele la premiére Mauritanie, & elle a la Ville de Sitiple pour ſa Métropole. Céſarée eſt la Capitale de la Mauritanie ſeconde. Cette Ville a été réünie à l'Empire par Béliſaire. Les Romains n'y vont que par mer, à-cauſe que les Maures Sujets de Maſtigas, tiennent tout le reſte de la Mauritanie ſeconde. Depuis ce tems-là les Afriquains qui ont été ſoûmis à l'obéiſſance de l'Empire, ont joüi d'une paix ſtable & durable, ſoûs le ſage gouvernement de Salomon, & ont été les plus heureux peuples de la terre.

CHAPI-

CHAPITRE XXI.

1. Juſtinien donne le Gouvernement de Pentapolis à Cyrus, & celui de Tripoli à Sergius. 2. Les Maures tuez dans un feſtin chez Sergius, ſont l'occaſion d'une guerre deſavantageuſe aux Romains. 3. Salomon y eſt tué.

1. CETTE grande proſpérité des Romains dans l'Afrique ne dura pas plus de quatre ans, & ſe changea en diſgrace. Juſtinien donna, en la dix-ſeptiéme année de ſon régne, le gouvernement de Pentapolis à Cyrus, & celui de Tripoli à Sergius, qui étoient tous deux fils de Bacchus, & neveux de Salomon.

2. Les Maures, ſurnommez Lévathes, vinrent avec une grande armée à la ville de Leptimagne, où étoit alors Sergius, publiant qu'ils venoient pour recevoir de lui les préſens accoûtumez, & pour confirmer l'alliance. Sergius reçût dans la Ville, par l'avis de Pudentius, dont nous avons déja parlé, quatre-vingt des plus conſidérables de ces Barbares, leur accorda toutes leurs demandes, & laiſſa les autres dans un Fauxbourg. Pour ce qui eſt des quatre-vingt, il leur donna parole d'entretenir fidélement la paix, & leur fit un feſtin magnifique. On dit qu'ils étoient venus pour lui dreſſer un piége, & pour le tuer. Parmi les ſujets de mécontentement qu'ils alléguérent dans la conférence, ils ſe plaignirent des dégâts faits par les Romains ſur leurs terres, dont Sergius ne faiſant aucun compte, ſe leva, comme s'il eût voulu s'en aller. Un Barbare lui porta la main ſur l'épaule pour l'arrêter, & à l'inſtant les autres l'environnérent. Ce Barbare fut percé par un des Gardes de Sergius, & tous

tous les autres Barbares par les autres Gardes, excepté un ſeul qui ſe ſauva d'abord, & alla porter à ſes Compagnons la nouvelle de ce tumulte. Au même moment ils coururent tous à leur Camp, prirent leurs armes, & allérent fondre ſur les Romains. Pudentius & Sergius menerent toutes leurs troupes audevant d'eux, les combattirent, les taillérent en piéces, pillérent le Camp, en enlevérent le bagage, & emmenérent les femmes & les enfans. Pudentius périt peu de tems aprés, par une hardieſſe inconſidérée. Sergius remena ſur le ſoir ſes troupes victorieuſes.

Les Barbares attaquérent bien-tôt aprés les Romains, avec plus d'appareil qu'auparavant. Sergius étoit alors auprés de ſon oncle Salomon, à qui il demandoit des troupes plus nombreuſes & plus puiſſantes que les premiéres, & rencontra chez lui ſon frere Cyrus. Les Barbares étoient dans la Byzacéne, où ils faiſoient beaucoup de dégât. Antalas, dont nous avons parlé en pluſieurs occaſions, y commandoit ſeul, a-cauſe de la fidélité avec laquelle il étoit demeuré attaché aux intérêts des Romains. Il s'étoit néanmoins paſſé deux affaires qui l'avoient mis en mauvaiſe intelligence avec Salomon. L'une, que ce Général l'avoit fruſtré de quelques proviſions de bouche qui lui étoient deſtinées; l'autre, qu'il avoit fait mourir ſon frere, qui étoit accuſé d'avoir excité une ſédition. Ces deux raiſons furent cauſe qu'Antalas ſe joignit aux Barbares, & qu'il marcha avec eux vers Carthage. Quand Salomon apprit cette nouvelle, il partit avec toutes ſes troupes, pour aller au-devant de l'ennemi, qu'il rencontra à Tebeſte, qui eſt à ſix journées de Carthage, où il ſe campa avec Cyrus, fils de ſon frere Bacchus, & avec ſon fils, qui ſe nommoit auſſi Salomon. Mais comme il fut étonné du grand nombre des Barbares, il écrivit aux Capitaines des Lébanthares, qu'il avoit ſujet de ſe plaindre, de ce qu'au préjudice de l'alliance, ils prenoient les armes contre

contre les Romains; qu'il étoit plus à propos de renouveler la paix, & qu'il les aſſuroit par les plus ſaints de tous les ſermens, de leur faire obtenir une ample amniſtie du paſſé. Les Barbares lui firent réponſe, en raillant, qu'ils croioient bien qu'il étoit prêt de jurer ſur les ſaints Livres des Chrétiens, que l'on appele les Evangiles, pour confirmer les promeſſes qu'il leur faiſoit; mais que puiſque Sergius avoit auſſi juré ſur les Evangiles, & qu'il avoit depuis maſſacré ceux qui s'étoient fiez à ſon ſerment, ils étoient réſolus de courre le hazard de la bataille, & d'éprouver de quelle force ſont ces Livres ſacrez contre les parjures, afin d'y pouvoir ajoûter foi à l'avenir, & de contracter une alliance plus aſſurée. Aprés que Salomon eût reçû cette réponſe, il ſe prépara au combat.

Le lendemain il rencontra un parti des ennemis, qui emmenoient du butin; il les batit, & prit le butin, dont les Soldats ſe plaignant qu'il ne leur faiſoit point de part, il leur répondit, pour les appaiſer, qu'ils attendiſſent la fin de la guerre, & qu'alors chacun recevroit des récompenſes ſelon ſon mérite. Les Barbares étant venus depuis avec toutes leurs forces livrer la bataille, une partie des Soldats Romains ne s'y trouvérent pas, & ceux qui s'y trouvérent y firent mal leur devoir. Le ſuccés paroiſſoit douteux d'abord; mais dans la ſuite, les Barbares, qui avoient l'avantage du nombre, mirent leurs ennemis en fuite.

3. Salomon ſoûtint quelque-tems avec une poignée de ſes gens, la grêle des traits des ennemis; mais enfin, aiant été contraint de céder, ſon cheval tomba proche d'un ruiſſeau, ſes Gardes le relevérent; mais comme la douleur qu'il reſſentoit de la chûte, l'empêchoit de pouſſer ſon cheval, il fut pris, & tué par les Barbares. Telle fut la fin de ce grand homme.

CHAPI-

CHAPITRE XXII.

1. Sergius ſuccéde à Salomon, & ſe rend odieux. 2. Lettre d'Antalas à l'Empereur. 3. Salomon frere de Sergius priſonnier chez les Maures ſe délivre par adreſſe. 4. Il eſt cauſe par ſon imprudence de la priſe de la Ville de l'Aribe.

1. APRE'S la mort de Salomon, ſon neveu Sergius fut nommé par l'Empereur au gouvernement de l'Afrique. Il fut l'auteur de tous les malheurs qui y arrivérent, & il y rendit ſon adminiſtration odieuſe à tout le monde. Les gens de Commandement le haïſſoient, parce qu'encore qu'il fût jeune, & qu'il n'eût ni capacité, ni expérience, il ne laiſſoit pas d'avoir un orgueil inſupportable, de traiter ceux qui l'approchoient, avec un mépris injurieux, & d'uſer inſolemment de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de l'authorité de ſa Charge. Il déplaiſoit aux Soldats, a-cauſe qu'il étoit mol & efféminé, & aux Afriquains, pour toutes les raiſons que je viens de dire; & de plus, parce qu'il avoit une paſſion furieuſe de joüir de leurs biens, & de leurs femmes. Mais perſonne n'étoit ſi animé contre lui, que Jean, fils de Siſinniole, qui, bien que d'une naiſſance illuſtre, & d'une valeur éprouvée, n'avoit pourtant jamais pû gagner les bonnes graces de ce Gouverneur. Auſſi ni lui, ni aucun autre, ne vouloit prendre les armes, ni s'oppoſer aux progrés des ennemis. Tous les Maures ſuivoient le parti d'Antalas. Stoza étoit revenu de Mauritanie, & comme il ne paroiſſoit point d'ennemis devant eux, ils ravageoient impunément le païs.

2. Antalas écrivit alors à Juſtinien en ces termes.

Je n'ai garde de nier que je ſois vôtre ſujet? mais les Maures

Maures aiant ſouffert de la part de Salomon toutes ſortes d'inhumanitez depuis les Traitez d'alliance, ils ont été contraints de prendre les armes, non pas contre vous, mais contre un cruel ennemi, dont ils avoient de grandes raiſons de ſe venger, & moi encore de plus grandes que tous les autres. Il ne s'eſt pas contenté de me fruſtrer des proviſions que Bélisaire m'avoit taxées, & que vous aviez, la bonté de m'accorder, il a fait mourir ignominieuſement mon frere, ſans l'avoir pû accuſer du moindre crime. Nous avons tiré quelque ſorte de reparation des injures qu'il nous avoit faites. Si vous voulez retenir les Maures dans vôtre obéïſſance, & recevoir d'eux les mêmes ſervices qu'ils vous ont rendus par le paſſé, vous n'avez qu'à rappeler Sergius à Conſtantinople, & à envoïer un autre Gouverneur en Afrique. Vous ne manquez pas de perſonnes plus ſages que lui, & plus capables de cét Emploi. N'eſpérez pas que pendant qu'il aura ici le Commandement de vos troupes, il puiſſe y avoir de paix entre les Romains & les Maures. Juſtinien lût cette lettre, & apprit encore par d'autres voies, l'averſion générale que les Afriquains avoient contre Sergius, mais il ne voulut pas néanmoins lui ôter ſon Gouvernement, par quelque ſorte de reſpect, pour la mémoire de Salomon, & en conſidération de ce qu'il y étoit mort pour le ſervice de l'Empire. Voilà comment alloient alors les affaires.

3. Comme tout le monde croioit que Salomon, frere de Sergius, avoit été tué avec Salomon ſon oncle, perſonne ne ſongeoit plus à lui. Cependant il avoit ſeulement été pris par les Maures, qui lui avoient conſervé la vie. Comme les Maures lui demandérent qui il étoit, il répondit qu'il étoit Vandale, & Eſclave de Salomon; mais qu'il avoit un ami dans la ville de Laribe, qui étoit un Médecin, nommé Pégaſe, qui ſeroit bien-aiſe de l'achéter. Les Maures étant allez proche des murailles de la Ville, firent apeler Pégaſe, lui montrérent Salomon, & lui demandérent s'il le vouloit achéter? Aiant répondu qu'il le vouloit bien, ils s'accordérent du prix, à cinquante écus.

4. Quand

4. Quand Salomon fut dans la Ville, il commença à ſe moquer des Maures, de ce qu'ils s'étoient laiſſé tromper par lui, qui n'étoit encore qu'un enfant, & qu'il étoit fils de Bacchus, & neveu de Salomon. Les Barbares fâchez de s'être ainſi laiſſé ſurprendre, & d'avoir perdu un gage qui étoit ſi cher à Sergius, & aux Romains, vinrent inveſtir la Ville. Les habitans qui manquoient de vivres, & qui appréhendoient un ſiége, demandérent à capituler, & offrirent de l'argent. Les Maures, qui ne ſavoient pas à quelle diſette la Place étoit réduite, qui n'oſoient eſpérer de la prendre d'aſſaut, & qui ne ſavoient pas faire des ſiéges réguliers, compoſérent à trois mille écus, qu'ils touchérent, & s'en retournérent en leurs maiſons.

CHAPITRE XXIII.

1. Imérius eſt pris par les Maures, & forcé de les aider à ſurprendre la Ville d'Adrumet. 2. Elle eſt repriſe par l'adreſſe d'un Prêtre, nommé Paul. 3. Déplorable état de l'Afrique.

1. ANTALAS amaſſa encore quelques Maures dans la Byzacéne, auſquels ſe joignirent Stoza & les Vandales. Jean fils de Siſinniole, fléchi par les priéres des Afriquains, fit des levées pour s'oppoſer à leurs brigandages, & manda à Imérius, Thracien, qui commandoit les garniſons du païs, de le venir trouver à Ménéfeſe, avec le plus de Soldats qu'il lui ſeroit poſſible, mais aiant appris depuis que les ennemis s'étoient campez en ce lieu-là-même, il lui écrivit qu'il vint à un autre endroit, afin de les aller attaquer conjointement. Il arriva par mal-heur, que ceux qui portoient les lettres de Jean, s'égarérent dans le chemin, & ne rencontrérent point Imérius; de-

ſorte qu'il alla droit au Camp des Maures, & tomba entre leurs mains. Il y avoit avec lui un jeune homme, nommé Sévérien, fils d'Aſiatique, Emeſien de nation, & Capitaine d'une Compagnie de cinquante chevaux, qui fut le ſeul qui ſe mit en défenſe; mais comme il fut contraint de céder au nombre, il gagna une colline, où ne pouvant réſiſter non plus, il ſe rendit à compoſition. Les Maures ne tuérent perſonne; ils gardérent Imérius en priſon, & donnérent à Stoza les Soldats, qui lui promirent volontiers de porter les armes contre les Romains. Pour ce qui eſt d'Imérius, ils le menacérent de le faire mourir, s'il ne faiſoit ce qu'ils deſiroient; & ils deſiroient qu'il les rendit maîtres de la Ville d'Adrumet. Quand il en fut demeuré d'accord, ils allérent avec lui. Lorſqu'ils furent proche des murailles, ils l'envoiérent devant eux, accompagné de quelques Soldats de Stoza, & de quelques Maures qu'il traînoit enchaînez comme des Eſclaves. Ils lui commandérent de dire aux Soldats qui gardoient la Porte, que les Romains avoient gagné la bataille, & que Jean arriveroit bien-tôt avec un nombre incroiable de priſonniers, & d'entrer enſuite dans la Ville avec ſa troupe. Il exécuta ce qui lui avoit été ordonné, & trompa de cette maniére les Habitans d'Adrumet, qui n'avoient aucune raiſon de ſe défier de lui, parce qu'ils le connoiſſoient pour le Commandant de toutes les garniſons de la Byzacéne. Ceux qui entrérent avec Imérius tirérent leurs épées, empêchérent les Gardes de fermer la porte, & firent entrer l'armée des Maures, qui pillérent la Ville, & y mirent une petite garniſon. Ceux qui ſe ſauvérent, ce qui n'étoit pas mal-aiſé, allérent à Carthage. Imérius & Sévérien furent de ce nombre. Il y en eut pluſieurs qui aimérent-mieux prendre le parti de Stoza.

2. Peu de jours aprés, un Prêtre, nommé Paul, qui avoit l'adminiſtration d'un Hoſpital, propoſa aux plus notables des habitans, le deſſein qu'il avoit d'aller

à Carthage, dans l'eſpérance d'en amener bien-tôt une armée, pourvû que lorſqu'il arriveroit, ils euſſent le ſoin de lui ouvrir une des portes. La propoſition aiant été agréée, on le deſcendit du haut des murailles. Etant arrivé à la mer, il entra dans une barque de Pêcheur, qui le conduiſit à Carthage, où étant devant Sergius, il lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé, & lui demanda des troupes pour reprendre Adrumet. Sergius aiant refuſé de lui en donner, parce qu'il ne vouloit pas affoiblir la garniſon de Carthage, il le pria de lui donner au moins quelques Soldats, pour lui ſervir comme d'eſcorte. Aiant donc reçû environ quatre-vingt hommes, il s'aviſa de ce ſtratagême. Il amaſſa quantité de barques, & d'autres petis vaiſſeaux, qu'il remplit de Matelots & de Païſans déguiſez en Soldats. Quand il fut proche d'Adrumet, il envoia dire aux plus conſidérables des habitans, que Germain, neveu de l'Empereur, étoit arrivé avec une puiſſante Flôte, & qu'ils ne manquaſſent pas de tenir la nuit ſuivante une de leurs portes ouverte, pour le recevoir. Ainſi Paul entra dans la Ville, tua tous les Maures qui y étoient, & la remit en l'obéiſſance de l'Empereur. Le bruit de l'arrivée de Germain s'étant répandu juſques dans Carthage, les Maures en conçûrent une telle épouvante, qu'ils s'enfuïrent aux extrémitez de l'Afrique. Mais depuis, mieux informez de la verité de ce qui s'étoit paſſé, ils ſe repentirent d'avoir donné la vie aux Adrumétins, de qui ils recevoient un ſi mauvais traitement.

3. Ils exercérent d'horribles cruautez dans la campagne, & n'épargnérent perſonne, de quelque condition que ce fût. C'étoit une effroiable ſolitude dans tout le païs, parce que ceux qui avoient pû ſe ſauver de la fureur du Soldat, s'étoient refugiez dans les plus fortes Villes, ou dans la Sicile, & dans les autres Iſles voiſines. Les gens de qualité ſe retirérent tous à Conſtantinople, & entre autres, ce Paul, qui avoit repris Adrumet. Cependant les Maures faiſoient tous le

le dégât qu'il eſt poſſible de s'imaginer, ſans trouver de réſiſtance, & ſur tout Stoza, dont la puiſſance s'étoit beaucoup augmentée, & qui ſe voioit fortifié par un grand nombre de Soldats Romains, dont les uns s'étoient d'eux-mêmes donnez à lui, & les autres, aprés avoir été pris, lui avoient prêté ſerment de fidélité. Jean, qui étoit en grande conſidération parmi les Maures, ne voulut rendre aucun ſervice, pour l'averſion qu'il avoit de Sergius.

CHAPITRE XXIV.

1. *Aréobinde eſt envoié en Afrique avec des troupes.*
2. *Il en partage le gouvernement avec Sergius.*
3. *Jean, fils de Siſinniole tue Stoza dans un combat, & eſt tué incontinent aprés.*

1. L'EMPEREUR envoia alors Aréobinde en Afrique, pour en être Gouverneur. Il étoit d'une des plus illuſtres familles du Sénat; mais il n'entendoit rien à la guerre. Il envoia auſſi avec lui le Préfet Anaſtaſe, qui étoit revenu depuis peu d'Italie, & quelques Compagnies d'Arméniens, commandez par Artabane & Jean, qui étoient fils de Jean, & de la race des Arſacides. Ils avoient nouvellement quitté, avec d'autres Arméniens, le parti des Perſes, & embraſſé celui des Romains. Aréobinde avoit avec lui ſa ſœur, & ſa femme Préjecta, qui étoit fille de Vigilantia, ſœur de Juſtinien.

2. Sergius ne fut pas revoqué, mais il demeura pour commander conjointement avec Aréobinde, & ils partagérent enſemble & les troupes & le païs. Sergius eut ordre de faire la guerre aux Barbares qui étoient en Numidie, & Aréobinde à ceux de la Byzacéne. Quand la Flôte fut arrivée à Carthage, Sergius alla avec ſes troupes en Numidie.

3. Aréo-

3. Aréobinde aiant appris qu'Antalas & Stoza étoient proche de Sica-Venéria, qui eſt une Ville à trois journées de Carthage, il y envoia Jean, fils de Siſinniole, avec la fleur des troupes, & ordonna à Sergius de ſe joindre à lui, & de combattre enſemble l'ennemi. Mais Sergius ne tint conte de cét ordre: deſorte que Jean ſe vit obligé d'en venir aux mains avec une armée, quoi qu'il n'eût qu'une poignée de gens. Il y avoit long-tems que Jean & Stoza étoient animez l'un contre l'autre, d'une haine furieuſe; ſi bien que chacun ne ſouhaitoit rien tant, que de tuer ſon ennemi de ſa propre main, & il ne ſe fût pas ſoucié de mourir à l'inſtant-même. Avant que le combat commençât, ils ſe ſéparérent tous deux de leurs troupes, & pouſſérent leurs chevaux. Jean tira le premier, & bleſſa Stoza à la cuiſſe; il tomba à terre de ce coup, & mourut bien-tôt aprés. Les Maures l'appuiérent contre un arbre, tout épuiſé de ſang & de forces, & attaquérent vigoureuſement l'ennemi, qu'ils ſurpaſſoient en nombre, & qu'ils mirent aiſément en déroute. On dit que Jean aſſura alors, que la mort ne lui ſeroit qu'agréable, puiſqu'il avoit été ſi heureux que de vaincre Stoza, comme il ſouhaitoit. Son cheval s'abatit dans une décente un peu roide, & le fit tomber. Au moment-même qu'il tâchoit de remonter deſſus, les ennemis le ſaiſirent, & le percérent de pluſieurs coups. C'étoit un homme de grande réputation, & de grand mérite. Stoza qui reſpiroit encore, apprit la nouvelle de ſa mort, & dit, pour derniéres paroles, qu'il n'avoit plus de regret de mourir. Jean, frere d'Artabane mourut auſſi dans ce combat, où il ſe ſignala par de glorieux exploits contre l'ennemi. La nouvelle de cette défaite apporta beaucoup de déplaiſir à l'Empereur, à-cauſe de la haute opinion qu'il avoit de la vertu de Jean. Au reſte, comme il jugea qu'il y avoit de l'inconvénient à partager le gouvernement d'Afrique, il y laiſſa Aréobinde ſeul, & rappela Sergius, à qui il donna un autre emploi dans l'Italie.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

1. *Gontharis excite les Maures contre les Romains, & traite ſecrétement avec Antalas.* 2. *Aréobinde corrompt Cutzinas.* 3. *Gontharis tend un piége à Aréobinde.*

1. DEUX mois aprés que Sergius fut ſorti d'Afrique, Gontharis entreprit d'y établir ſa tirannie, par les moiens que je dirai ici. Il demeuroit en Numidie, dont il commandoit les garniſons. Il négocia ſecrétement avec les Maures, pour les engager à lever des troupes; & ainſi dans le même-tems deux armées marchérent contre Carthage, dont l'une venoit de Numidie, & l'autre de la Byzacéne. Les Numides étoient commandez par Cutzinas & par Jabdas; les Byzacéniens par Antalas, & les autres troupes par Jean le Tiran, qu'elles avoient choiſi pour leur Chef, depuis la mort de Stoza. Quand Aréobinde eut avis que tant de gens de guerre s'approchoient de Carthage, il y fit venir les Capitaines & les Soldats, & entre autres Gontharis, qui lui promit de bien ſervir. Et il prépara cependant la trahiſon que je vais dire. Il envoia ſon Cuiſinier, qui étoit Maure, dans le Camp des ennemis, & lui donna ordre de faire ſemblant devant tout le monde de s'étre échapé de la maiſon de ſon maître, & de dire en particulier à Antalas, qu'il avoit intention de partager avec lui le roiaume d'Afrique: Antalas, aprés avoir écouté paiſiblement la propoſition, répondit ſeulement, que l'on n'avoit pas accoûtumé de traiter des affaires de cette importance, par l'entremiſe d'un Cuiſinier. Cette réponſe aiant été rapportée à Gontharis, il dépêcha vers Antalas un de ſes Gardes, nommé Ulithée, de la fidélité duquel il étoit tres-aſſuré, & le chargea de l'engager à venir

en diligence à Carthage, & lui promettre, en cas qu'il y vînt, de faire périr Aréobinde. Ulithée fit un traité ſecret avec Antalas, par lequel il fut accordé qu'Antalas auroit la Byzacéne, la moitié des tréſors d'Aréobinde, & quinze cens Soldats Romains; & que Gontharis poſſéderoit Carthage, & le reſte de l'Afrique en qualité de Roi. Cét accord étant ainſi fait, Ulithée retourna à l'armée Romaine, qui s'étoit déja diſtribuée pour la garde des portes de Carthage. Les Barbares ſe hâtérent d'y aller. Ils arrivérent le premier jour à Décime; le lendemain en étant décampez, & aiant rencontré un parti de Romains, ils eûrent du deſavantage. Gontharis rappela ces Romains-là dans le Camp, & leur reprocha de hazarder par imprudence les affaires de l'Empire.

2. Cependant Aréobinde ſollicitoit Cutzinas de trahir les intérêts de ſon parti. Cutzinas lui promit de tourner les armes contre Antalas, lorſque l'on ſeroit dans la chaleur du combat. Les Maures n'ont point de fidélité ni entre eux, ni envers les autres. Gontharis, à qui Aréobinde communiqua cette affaire, deſirant de la rompre, lui conſeilla de ne ſe point fier à Cutzinas, qu'il ne lui eût donné ſes enfans en ôtage. Pendant qu'Aréobinde & Cutzinas ſe faiſoient faire divers meſſages, pour tendre un piége à Antalas, Gontharis lui envoia donner avis par Ulithée, de tout ce qui ſe braſſoit contre lui. Antalas, bien loin de reprocher à Cutzinas ſa perfidie, ne lui parla pas ſeulement de ce qu'il avoit tramé contre lui, non plus que de ce qu'il braſſoit lui-même avec Gontharis. Ces deux hommes, bien que diviſez d'affections & de ſentimens, étoient unis par une conſpiration criminelle, pour faire la guerre chacun à ſon ami. Voilà la diſpoſition avec laquelle Cutzinas & Antalas menoient leurs troupes vers Carthage.

3. Pour ce qui eſt de Gontharis, il avoit deſſein de tuer Aréobinde; mais il vouloit que ce fût dans la mélée, afin de n'être pas ſoupçonné d'aſpirer à la tirannie, & afin d'être prié, & comme forcé, aprés ſa mort, de prendre le gouvernement d'Afrique. Il vint donc trouver Aréobinde, & lui perſuada d'aller audevant de l'ennemi. Ils demeurérent d'accord de partir le lendemain à la pointe du jour. Le lendemain Aréobinde uſa de remiſe, & conſuma tout le tems à endoſſer ſa cuiraſſe, & remit la ſortie au jour ſuivant. Gontharis, qui crût que toutes ces remiſes étoient affectées, & qu'Aréobinde ſe défioit de quelque piége, ſe réſolut d'exécuter ſon deſſein à force ouverte.

CHAPITRE XXVI.

1. Gontharis épouvante Aréobinde, & anime les gens de guerre contre lui. 2. Aréobinde s'enfuit, & ſe ſauve dans une Egliſe. 3. Gontharis l'en fait ſortir ſur ſa parole, & la viole à l'heure même.

1. VOICI donc ce qu'il fit le lendemain. Il ouvrit les portes dont il avoit la garde, & mit de groſſes pierres au bas, afin que l'on ne les pût fermer. Il diſpoſa des Soldats à l'entour des murailles, & ſe mit avec ſa cuiraſſe dans le milieu d'une des portes. Il n'avoit pas deſſein d'introduire les Maures dans la Ville; car comme les Maures n'ont point de fidélité, ils ne ſe fient auſſi à perſonne. Et en cela, il y a de la juſtice, étant tres-raiſonnable que ceux qui ſont capables de trahir leurs propres amis, n'aient de la confiance en qui que ce ſoit, & que jugeant de tous les autres par eux-mêmes, ils ſoient continuellement dans les ſoupçons & les défiances. Gontharis n'eſpéroit donc pas que les Maures ajoûtaſſent foi à ſa parole, & s'engageaſſent dans Carthage; mais il ſe figuroit qu'A-

qu'Aréobinde prendroit l'épouvante, & s'enfuiroit à Conſtantinople. Cette conjecture n'étoit pas trop mal fondée, car il n'en fut empêché que par la tempête. Cependant il envoia quérir Athanaſe, & d'autres gens conſidérables. Artabane entre autres le vint trouver, qui l'exhorta à ne pas perdre courage, & à ne pas céder à l'impudence de Gontharis, & à s'aller oppoſer à ſes deſſeins, avant qu'ils fuſſent plus avancez. Aréobinde envoia un de ſes domeſtiques, nommé Phédre, pour voir en quelle diſpoſition étoit Gontharis; mais quand ce Phédre eût rapporté qu'il uſurpoit ouvertement la ſouveraine autorité, Aréobinde réſolut de l'aller combattre.

Cependant Gontharis ne ceſſoit de parler deſavantageuſement d'Aréobinde parmi les Soldats, & de publier que c'étoit un lâche, qui avoit deſſein de ſe ſauver, d'emporter l'argent de l'Armée, & d'abandonner les Soldats à la miſére de la famine, & à la fureur de leurs ennemis. Il s'avança même juſqu'à leur propoſer de ſe ſaiſir d'Aréobinde, & de lui-même, & de le mettre en priſon. Il eſpéroit, ou qu'Aréobinde s'enfuiroit, ou qu'il ſeroit tué dans le deſordre. Au reſte, il promettoit aux Soldats de les paier de tout ce qui leur étoit dû, du paſſé.

2. Pendant que les gens de guerre s'amuſoient à écouter ces paroles de Gontharis, Aréobinde ſurvint avec Artabane. Le combat commença à la porte où étoit Gontharis. La victoire ne panchoit encore ni de côté ni d'autre; & les Soldats, qui étoient demeurez fidéles dans le ſervice, s'aſſembloient pour aller charger les ſéditieux, lors qu'Aréobinde, qui n'étoit pas accoûtumé à voir répandre du ſang, & qui ne pouvoit ſouffrir que l'on tuât des hommes en ſa préſence, ſe retira. Il y a une Egliſe dans la Ville, proche du bord de la mer, qui eſt déſſervie par des perſonnes d'une piété exemplaire, que nous avons accoûtumé d'appeler Moines. Il n'y avoit pas long-tems que Salomon l'avoit bâtie, & qu'il l'avoit ceinte d'une double muraille,

raille, afin qu'elle pût ſervir de forteresſe. Aréobinde s'y refugia, & y trouva ſa femme & ſa ſœur, qu'il y avoit envoiez dés auparavant. Artabane & les autres ſe ſauvérent où ils pûrent. Gontharis pleinement victorieux, s'empara du Palais, & mit des Gardes aux portes, & au port. D'abord il envoia quérir Anaſtaſe, qui le vint trouver incontinent, & qui lui témoigna, avec des termes pleins de flaterie, qu'il approuvoit extrémement tout ce qui avoit été fait.

3. Enſuite il fit dire par l'Evêque à Aréobinde, qu'il pouvoit venir au Palais ſur ſa parole; mais que s'il refuſoit d'obéïr, il l'aſſiégeroit, & ne lui feroit aucune grace. L'Evêque, qui ſe nommoit Reparatus, jura à Aréobinde, de la part de Gontharis, qu'il ne lui ſeroit point fait de déplaiſir; & en même-tems il ajoûta des ménaces de ce qu'il auroit à craindre, s'il s'opiniâtroit à ne vouloir pas obéïr. Aréobinde tout ſaiſi de fraieur, demeura d'accord de ſuivre l'Evêque, pourvû qu'il l'aſſurât de la vie, par un ſerment qu'il lui feroit, aprés avoir conféré le ſacrement du Bâtême avec les cérémonies accoûtumées. L'Evêque l'en aiant aſſuré en la maniére qu'il deſiroit, il le ſuivit incontinent, vêtu, non pas comme un Général d'Armée, ou un Gouverneur de Province, mais comme un particulier & un eſclave. Les Romains appelent cette ſorte de vêtement, une Caſaque. Quand il fut arrivé proche du Palais, en préſence de Gontharis, il ſe proſterna à ſes piés, & lui préſentant d'une main le livre des Evangiles, & de l'autre un enfant que l'Evêque avoit bâtiſé, il demeura long-tems en cette poſture de ſuppliant. Aprés que Gontharis l'ût relevé, il le conjura par tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus inviolable, de l'aſſurer de la vie. Gontharis le pria de prendre courage, & lui promit de le renvoier le lendemain à Carthage, avec ſa femme, & ſes richeſſes. Enſuite aiant renvoié l'Evêque, il le retint à ſouper, avec Athanaſe. Il lui donna la premiére place à table, & lui fit de

grands honneurs. Aprés le repas il l'envoia coucher ſeul dans une chambre, où Ulithée, & quelques autres le maſſacrérent, pendant qu'il pleuroit, & crioit d'une maniére tout-à-fait pitoiable. Ils donnérent la vie à Athanaſe; & je me perſuade qu'ils ne daignérent pas le tuer, par le mépris qu'ils faiſoient de ſa vieilleſſe.

CHAPITRE XXVII.

1. Antalas ſe ſépare de Gontharis. 2. Artabane conjure contre lui. 3. Diſcours de Grégoire. 4. Gontharis traite humainement la femme, & la ſœur d'Aréobinde. 5. Il envoie Artabane contre les Maures.

1. GONTHARIS envoia, le jour ſuivant, la tête d'Aréobinde à Antalas; mais il le fruſtra de l'argent & des Soldats. Antalas étoit fort malcontent, de ce que Gontharis ne ſatisfaiſoit pas aux conditions dont ils étoient convenus. Et quand il faiſoit réflexion ſur les ſermens par leſquels il avoit promis la vie à Aréobinde, & que depuis il les avoit violez, il ne croioit pas ſe pouvoir fier à lui en aucune façon. Il ſe perſuadoit qu'un homme qui avoit manqué à des ſermens ſi ſacrez & ſi inviolables, par une infidélité toute ſacrilége, ne pourroit jamais agir de bonne-foi avec perſonne. Aiant roulé pluſieurs-fois toutes ces choſes dans ſon eſprit, il ſe réſolut de ſe retirer, & de paſſer dans le parti de Juſtinien. Et comme il apprit que Marcenſe, Capitaine des garniſons de la Bizacéne, étoit dans une Iſle voiſine, il lui communiqua ſon deſſein, par l'entremiſe d'un envoié, qu'il chargea d'un paſſe-port, pour le venir trouver;

trouver; ce qu'il fit, & il demeura avec lui dans le Camp. Les Soldats de la Bizacéne demeuroient fermes dans la fidélité qu'ils devoient à l'Empereur, & gardoient la ville d'Adrumet. Les Soldats de Stoza aiant été informez de tout ce qui étoit arrivé, accoururent, ſoûs la conduite de Jean leur Capitaine, à Gontharis, qui leur fit un accueüil favorable. Il y en avoit parmi eux cinq-cens qui étoient Romains, quatre-vingt qui étoient Huns, & les autres étoient Vandales.

2. Artabane alla au Palais, ſoûs la foi publique, prêta le ſerment de fidélité au Tiran, & conjura incontinent aprés contre lui. Il communiqua ſon deſſein à Grégoire ſon neveu, & à un Garde, nommé Artaſire. Grégoire l'excita par ce diſcours à l'exécuter.

3. *Mon cher Artabane, vous avez maintenant l'occaſion d'égaler, ou même de ſurpaſſer la gloire de Béliſaire. Il eſt venu ici avec une puiſſante armée, composée de braves Soldats, & de ſages Chefs. Les Flôtes dont nous avons entendu parler par les Anciens, n'approchoient point de la ſienne. Il ne manquoit ni d'argent, ni d'armes, ni d'hommes. Enfin, il avoit un équipage digne de la Majeſté de l'Empire. Cependant il a eu peine, avec des forces ſi conſidérables, de remettre l'Afrique ſoûs l'obéiſſance de Juſtinien. Nous ſommes maintenant auſſi deſtituez de tous ces avantages, que ſi nous ne les avions jamais poſſedez. L'unique différence qui s'y trouve, eſt que les victoires de Béliſaire nous ont tellement épuiſé d'hommes & de finances, que nous ne ſommes plus capables de conſerver nos conquêtes. L'eſpérance qui nous reſte de les retenir, conſiſte dans vôtre bras & dans vôtre courage. Souvenez-vous que vous êtes iſſu du ſang des Arſacides, & que ceux qui ont une origine auſſi illuſtre que la vôtre, ont auſſi un grand engagement à faire des actions heroïques. Vous-vous êtes ſignalé par de glorieux exploits, pour la défenſe de la liberté publique. Vous étiez encore jeune, quand vous tuâtes Acace, Gouverneur d'Arménie, & un Capitaine nommé Sittas. Vôtre mérite a été connu de Coſroez, lorſque vous avez*

combattu dans ſes armées. Vous êtes trop généreux pour ſouffrir que l'Empire demeure aſſujetti à la fureur d'un brutal. Faites voir que tout ce que vous avez exécuté par le paſſé, procédoit de la grandeur de vôtre ame. Nous vous ſeconderons Artaſire & moi, en tout ce que vous deſirerez.

4. Gontharis tira la femme & la ſœur d'Aréobinde de la priſon, & leur donna un bel appartement. Il ne permit pas que l'on les offensât en quoi que ce fût. Il leur fournit tout ce qu'elles pouvoient ſouhaiter, & leur laiſſa la liberté de parler & d'agir comme il leur plaiſoit. Il eſt vrai néanmoins, qu'il contraignit Prejecta d'écrire à Juſtinien ſon Oncle, qu'elle étoit traitée avec toute ſorte d'honneur, & que Gontharis n'étoit pas l'auteur de la mort d'Aréobinde, Ulithée l'aiant tué ſans ſa participation. Gontharis ſuivoit en cela l'avis de Paſiphile, l'un des conjurez, & qui avoit le plus travaillé à l'établiſſement de la tirannie. Ce Paſiphile l'aſſuroit, que par ce moien l'Empereur la lui accorderoit en mariage, & que ſes parens lui donneroient une grande dot.

5. Il commanda enſuite à Artabane de mener les troupes contre Antalas, & contre les Maures. Cutzinas s'étoit ſéparé ouvertement d'Antalas, pour ſe joindre à Gontharis, à qui il avoit donné ſa femme & ſes enfans en ôtage. Artabane, & Jean qui commandoit les troupes qui avoient été de la faction de Stoza, d'Ulithée & de Cutzinas, menérent conjointement l'armée contre l'ennemi, qu'ils rencontrérent un peu au delà de la Ville d'Adrumet, où ils s'arrêtérent, & paſſérent la nuit. Le lendemain Jean & Ulithée demeurérent au même endroit avec une partie des troupes. Artabane & Cutzinas attaquérent les Maures, qui prirent auſſi-tôt la fuite. Mais Artabane faiſant tout d'un coup tourner les Enſeignes, ſe retira auſſi, dont Ulithée fut ſi ſenſiblement touché, qu'il eut envie de le tuer dans le Camp. Artabane dit pour s'excuſer, qu'il avoit appréhendé que Marcenſe ne ſortît d'Adrumet, & ne le taillât en piéces, & qu'il étoit

étoit néceſſaire que Gontharis marchât lui-même avec toutes les forces. D'abord il avoit deſſein d'aller à Adrumet, & de s'y joindre aux troupes de l'Empereur : mais depuis y aiant bien penſé, il trouva qu'il étoit bien plus à propos de délivrer, par la mort du Tiran, l'Afrique & l'Empire, des maux qu'il leur faiſoit ſouffrir. Il alla enſuite à Carthage, pour dire à Gontharis qu'il faloit emploier toutes les troupes contre l'ennemi. Gontharis, aprés avoir pris conſeil de Paſiphile, réſolut de laiſſer une garniſon ſuffiſante dans la Ville, & de mettre tout le reſte des Soldats ſoûs les armes. Il emploia les jours ſuivans ceux de qui il avoit quelque ſoupçon, bien que ſans fondement, & il donna ordre à Paſiphile, qui devoit demeurer Gouverneur, de tuer tous les Grécs, ſans exception.

CHAPITRE XXVIII.

1. Gontharis eſt tué dans un feſtin. 2. Artabane eſt fait Gouverneur d'Afrique. 3. Jean lui ſuccéde, & fait divers exploits.

1. QUAND il eut diſpoſé des affaires comme il lui plût, il réſolut de régaler ſes amis le jour de devant ſon départ. Il fit le feſtin dans une ſale, où il y avoit trois tables. Il étoit aſſis à la premiére avec Athanaſe, Artabane, Pierre de Thrace, qui avoit été Garde de Salomon, & quelques autres de ſes amis. Les deux autres étoient remplies des principaux des Vandales. Paſiphile traitoit en particulier Jean, Capitaine des Soldats qui avoient ſuivi le parti de Stoza. Les autres amis de Gontharis avoient de même diverſes tables, où ils avoient convié ceux qu'ils

avoient voulu. Du moment qu'Artabane fut prié de ce feſtin, il crut que ce lui ſeroit une occaſion favorable d'exécuter l'entrepriſe qu'il avoit formée de ſe défaire du Tiran. Il communiqua ſon deſſein à Grégoire, à Artaſire, & à trois Gardes, à qui il commanda d'entrer dans la ſale, ſelon la coutume, avec leurs armes, & d'accomplir ce qu'ils avoient projetté, lorſqu'ils verroient le tems propre, & lorſqu'Artaſire, qui devoit commencer, leur en donneroit l'exemple. Il donna auſſi ordre à Grégoire d'aſſembler dans le Palais les plus hardis des Arméniens avec leurs épées; car il n'eſt pas permis de porter d'autres armes dans la Ville à la ſuite des Capitaines, de les laiſſer à l'entrée, d'entrer avec ſes Gardes, de ne rien découvrir, & de témoigner ſeulement de craindre, que Gontharis n'eût invité Artabane, afin d'entreprendre ſur ſa vie, & de ſe mettre, à-cauſe de cela, à-l'entour des Gardes de Gontharis, comme s'ils les euſſent gardez eux-mêmes. Il leur ordonna auſſi de s'amuſer, comme par divertiſſement, à manier leurs boucliers, & s'ils entendoient du bruit dans le Palais, d'y accourir. Voilà l'ordre que donna Artabane, qui fut ſuivi exactement par Grégoire. Artaſire s'aviſa de couper des flêches, & d'en attacher des morceaux à ſon bras gauche, par deſſous ſa chemiſe, depuis le poignet juſqu'au coude, afin de parer les coups que l'on lui porteroit. Cela fait, il parla à Artabane en ces termes. *J'eſpére exécuter généreuſement mon entrepriſe, & enfoncer mon épée dans le corps de Gontharis. Mais je ne ſai quel en ſera le ſuccés, & ſi Dieu, irrité contre ce Tiran, ſecondera mon bras; ou ſi étant offenſé de mes pechez, il rendra mes efforts inutiles. Si le coup que je lui donnerai n'eſt pas mortel, tuez-moi à l'inſtant, de mon épée, depeur qu'étant appliqué à la queſtion, je n'avouaſſe, par la violence de la douleur, que c'eſt à vôtre ſollicitation que j'ai entrepris cette action, que je mourusſe d'un ſupplice infame, & que je ne fuſſe cauſe, bien que malgré-moi, que vous periſſiez.* Artaſire, aprés avoir dit ces paroles, entra avec Grégoire

goire dans la ſale du feſtin, & ſe mit debout derriére Artabane. Les autres demeurérent dehors avec les Gardes, & y firent ce qui leur avoit été ordonné. Dés le commencement du ſouper, Artaſire vouloit accomplir ſon deſſein, & il avoit déja la main ſur la garde de ſon épée, lorſque Grégoire le retint, & lui dit en langue Arménienne, que Gontharis n'avoit pas encore aſſez bû. Artaſire lui repartit, en ſoûpirant; Que vous m'avez arrêté mal à propos, dans la belle diſpoſition où j'étois. Le feſtin étant fort avancé, & Gontharis aiant beaucoup bû, il donna, par je ne ſai quelle vanité, quelques plats à ſes Gardes, qui ſortirent pour aller manger, exceptés trois, qui demeurérent, dont Ulithée étoit un. Artaſire ſortit auſſi, comme pour manger avec les autres. Comme il étoit dehors, il lui vint en la penſée qu'il pourroit avoir de la peine à tirer ſon poignard, & il jetta le fourreau, mit le fer tout nud ſoûs ſa robe, & courut à Gontharis, comme pour lui dire quelque choſe en ſecret. Artabane, qui s'en aperçut, étant enflâmé de colére, & agité d'inquiétudes, à-cauſe de l'incertitude du ſuccés d'une entrepriſe ſi hazardeuſe, fit paroître toutes ſortes de couleurs ſur ſon viſage, deſorte qu'il étoit aiſé de connoître qu'il y avoit part. Pierre vit tout ſans parler, parce que l'affection qu'il avoit pour l'Empereur, lui donnoit de la joie de ce qui ſe paſſoit. Comme Artaſire étoit proche de Gontharis, un Officier le repouſſa, & s'écria en voiant le poignard. Gontharis porta une de ſes mains à ſa tête, & regarda fixement Artaſire, qui lui donna un coup, dont il lui coupa les doigts, & lui abatit une partie du têt. Alors Pierre exhorta Artaſire à haute voix, de maſſacrer le plus ſcélérat de tous les hommes. Comme Gontharis faiſoit effort pour ſe lever, Artabane, qui étoit proche de lui, tira ſon épée, qui étoit une épée à deux trenchans, & la lui enfonça dans le corps, juſqu'à la garde. Gontharis, quoi que bleſſé, ne laiſſa d'eſſaier de ſe relever, mais il retomba à l'inſtant.

Ulithée voulut porter un coup d'épée à Artasire ; mais il le para du bras gauche, & reçût un notable secours des morceaux de flêche qu'il s'étoit avisé d'y attacher, & il tua lui-même Ulithée. Pierre & Artabane s'étant saisis, l'un de l'épée de Gontharis, & l'autre de celle d'Ulithée, se défirent de tous les Gardes. Les Arméniens qui étoient dehors, accoururent au bruit qui se faisoit dans la sale du festin, où ils taillérent en piéces les Vandales & les amis du Tiran. Artabane conjura Athanase d'avoir soin de l'argent qui avoit appartenu à Aréobinde, & qui étoit dans le Palais. Quand les Gardes furent la mort de Gontharis, comme la plûpart avoient servi soûs Aréobinde, ils se joignirent aux Arméniens, & proclamérent Justinien victorieux. Ces voix, qui étoient poussées par un grand nombre de personnes, & qui se fortifioient toûjours, se répandirent par toute la Ville. Tous ceux qui étoient affectionnez au service de l'Empereur, entrérent de force dans les maisons des séditieux, & les tuérent. Les uns étoient ensevelis dans le sommeil, les autres mangeoient, & d'autres étoient saisis de fraieur, & n'attendoient que la mort. Pasiphile fut enveloppé dans ce desordre. Jean se réfugia dans l'Egliſe avec des Vandales, qu'Artabane retira soûs la foi publique, & il les envoia à Constantinople. Pour ce qui est de la Ville de Carthage, il la maintint dans l'obéissance de l'Empereur. Ce meurtre arriva en la dix-neuviéme année du régne de Justinien, trente jours aprés l'établissement de la tirannie.

2. Artabane aquit par cét exploit une haute réputation. Prejecta, femme d'Aréobinde, lui fit de grands présens. L'Empereur lui donna le gouvernement d'Afrique ; mais il demanda bien-tôt aprés la permission de retourner à Constantinople, & l'obtint.

3. On mit en sa place Jean, frere de Pappus, qui défit Antalas & les Maures, & qui reprit les Enseignes que ces Barbares avoient emportées lorsqu'ils tuérent Salomon. Il chassa tous les autres bien loin au delà des frontiéres de l'Empire. Les Lébantins étant venus peu de tems aprés des environs de Tripoli dans la Byzacéne, se joignirent aux troupes d'Antalas. Jean, qui alla audevant d'eux, en fut vaincu, il laissa un grand nombre de ses gens sur la place, & se sauva à Laribe. Alors les Barbares coururent tout le païs jusqu'à Carthage, & exercérent les derniéres cruautez sur ceux qui tombérent entre leurs mains. Jean ramassa bientôt aprés ce qui lui restoit de Soldats, & fit alliance avec les Maures que Cutzinas commandoit. Il donna bataille aux ennemis, & la gagna contre toutes les apparences. Les Romains firent un grand carnage des fuïars. Quelques-uns néanmoins s'enfuïrent aux extrémitez de l'Afrique. Ainsi les Afriquains réduits à un petit nombre, par les malheurs de la guerre, & à la derniére indigence, commencérent à jouïr d'un peu de repos.

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES GOTHS,

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

1. Zénon eſt Empereur d'Orient, & Auguſtule d'Occident. 2. Odoacer uſurpe l'autorité ſouveraine en Italie. 3. Théodoric entreprend contre lui la guerre, à la perſuaſion de Zénon, & l'aſſiége dans Ravenne. 4. Aſſiette de cette Ville. 5. Traité de paix violé par Théodoric. 6. Son Eloge. 7. Sa mort.

1. VOILA le ſuccés que les armes des Romains eurent dans l'Afrique. Je raconterai maintenant les guerres qu'ils ont faites contre les Goths, après néanmoins que j'aurai remarqué ce qui étoit arrivé dés auparavant à ces peuples, dans l'Italie. Pendant que Zénon jouïſſoit de l'Empire d'Orient, Auguſte, que les Romains appeloient Auguſtule, à cauſe de ſon bas âge, poſſédoit celui d'Occident, qui étoit gouverné avec une rare prudence par ſon pere Oreſte. Les Romains avoient fait alliance un peu auparavant avec les Sciires, les Alains & d'autres Goths, depuis les pertes qu'ils avoient ſouffertes par les violences d'Alaric & d'Attila, deſqu'elles j'ai parlé dans les livres précédens. Il eſt certain que plus la puiſſance de ces Barbares s'étoit accrue, plus auſſi la dignité de l'Empire avoit été avilie, & plus la liberté des Romains avoit été opprimée, ſous l'apparence de l'alliance de ces étrangers. Ils contraignirent les Romains à faire beaucoup de choſes qui n'étoient guéres conformes à leur inclination, & ils montérent à un ſi grand excés d'impudence, que de demander le partage des terres de l'Italie, & de maſſacrer Oreſte, parce qu'il leur en refuſoit le tiers.

2. Ils avoient parmi eux un nommé Odoacer, qui avoit été Garde de l'Empereur, & qui les aſſura d'un heureux ſuccés de tous leurs conſeils, s'ils lui vouloient mettre en main le Commandement. Ainſi il s'empara de la ſouveraine autorité, ſans toutefois faire d'autre mal à l'Empereur, que de le réduire à une condition privée. Il diſtribua enſuite aux Goths le tiers des terres, & affermit par ce moien les fondemens de ſa tirannie, où il ſe maintint l'eſpace de dix ans.

3. Les Goths qui s'étoient établis dans la Thrace par la permiſſion de l'Empereur, prirent dans le même-tems les armes contre les Romains, ſous les auſpices de Théodoric qui étoit Patrice, & qui avoit eu l'honneur de s'aſſeoir à Conſtantinople dans la chaire Conſulaire. Zénon, pour uſer de quelque ſorte d'accommodement, leur propoſa de tourner ſes armes contre Odoacer, & lui perſuada que, comme il avoit l'honneur d'être du Sénat, il lui ſeroit plus glorieux de détruire la puiſſance d'un Tiran, & de s'aſſurer de la poſſeſſion paiſible de l'Italie, que de s'ex-

s'expoſer aux hazars d'une guerre avec l'Empire. Théodoric fort aiſe de cette propoſition, partit avec une multitude infinie de peuple, qui traînoit ſur des chariots, des meubles, des femmes & des enfans. Quand ils furent arrivez au Golphe Ionique, ils ne le pûrent traverſer, faute de vaiſſeaux, & furent contraints de faire le tour le long des bords, par le païs, tant de Taulentins, que de quelques autres Nations. Odoacer vint audevant d'eux, & en aiant été vaincu en pluſieurs rencontres, il s'enferma dans Ravenne. Les Goths firent pluſieurs ſiéges, & prirent pluſieurs places, mais ils ne pûrent prendre ni le Fort de Céſene, qui eſt à trente ſtades de Ravenne, ni Ravenne-même, ſoit de force, ou par compoſition.

4. La Ville eſt au milieu d'une raſe campagne, à deux lieuës de la mer Ionique. Il n'eſt pas aiſé de l'attaquer ni par mer, ni par terre. Les écueuïls qui occupent l'eſpace de trente ſtades à l'entour, empêchent que l'on ne l'aborde par mer, & les eaux que le Pô, & d'autres riviéres répandent ſur la terre, ne permettent pas à une armée d'en approcher. Il y arrive une choſe merveilleuſe. La mer inonde tous les matins un auſſi grand eſpace de terre, qu'un homme de pié en peut faire en un jour, & elle ſe retire le ſoir. Ceux qui veulent porter des vivres & des marchandiſes dans la Ville, ou en emporter, les mettent dans des vaiſſeaux, & attendent le flux & le reflux de la mer. Cela n'arrive pas à Ravenne ſeulement, mais auſſi dans tout le païs voiſin, juſqu'à Aquilée, bien que ce ne ſoit pas toûjours de la même maniére. Lors que la Lune ne répand qu'une foible lumiére ſur la terre, le flux de la mer eſt fort petit, mais il eſt extrémement grand lorſque la Lune eſt pleine. Je ne dirai rien davantage ſur ce ſujet.

5. Aprés trois ans de ſiége, les aſſiégeans étant laſſez par tant de fatigues, & par une ſi grande longueur, les aſſiégés étant preſſez par la faim, & par la diſette des vivres, ils en vinrent à une compoſition

tion par l'entremiſe de l'Evêque, & demeurérent d'accord, que Théodoric & Odoacer partageroient la Ville avec un pouvoir égal. Cét accord fut exécuté durant quelque-tems, mais depuis, Théodoric tendit un piége à Odoacer, & le maſſacra dans un feſtin. Aiant enſuite attiré dans ſon parti les Soldats qui avoient ſervi ſoûs Odoacer, il commanda ſeul ſur les Italiens, & ſur les Goths avec une puiſſance abſolue. Il ne prit néanmoins ni le nom, ni l'habit d'Empereur des Romains; il ſe contenta de la qualité de Roi, qui eſt celle que portent les Capitaines des Barbares.

6. Il faut pourtant avouer, qu'il a gouverné ſes Sujets avec toutes les vertus qui ſont dignes d'un grand Empereur. Il a maintenu la Juſtice, il a établi de bonnes Loix, il a défendu ſon païs de l'invaſion de ſes voiſins, & a donné toutes les preuves d'une prudence, & d'une valeur extraordinaire. Il n'a fait aucune injuſtice à ſes Sujets; ni permis que l'on leur en fît, ſi ce n'eſt qu'il a ſouffert que les Goths aient partagé entre eux les terres, qui avoient été diſtribuées par Odoacer à ceux qui ſuivoient ſon parti. Enfin, quoi que Théodoric n'eût que le titre de Roi, il ne laiſſa pas d'arriver à la gloire des plus illuſtres Empereurs, qui aient jamais monté ſur le trône des Céſars. Il fut également cheri par les Goths, & par les Italiens; ce qui n'arrive pas d'ordinaire parmi les hommes, qui n'ont accoûtumé d'approuver dans le gouvernement de l'Etat, que ce qui eſt conforme à leurs interêts, & qui condamnent tout ce qui y eſt contraire. Aprés avoir régné trente-ſept ans, & s'être rendu formidable à ſes ennemis, il mourut de cette maniére.

7. Symmaque & ſon gendre Boëce étoient des plus illuſtres du Sénat, & avoient été Conſuls. Ils s'étoient particuliérement adonnez à la Philoſophie, & rendoient tres-exactement la juſtice. Leur libéralité ſoulageoit la miſére des Citoiens & des étrangers. La gloi-

gloire qu'ils s'étoient aquiſe par tant de belles actions, excita la jalouſie de certains calomniateurs, qui les rendirent tellement ſuſpects à Théodoric par leurs faux rapports, qu'il les fit mourir, & qu'il confiſqua leurs biens. Quelques jours aprés étant à table, & voiant la tête d'un poiſſon dans un plat, il s'imagina voir la tête de Symmaque, qui le ménaçoit terriblement. Etant étonné par ce prodige, il ſe retira dans ſa chambre, fut ſaiſi d'un friſſon, & ſe mit au lit. Il raconta enſuite à ſon Médecin, nommé Elpidius, ce qui lui étoit arrivé, pleura le meurtre de Symmaque & de Boëce, & expira ainſi dans le regret, & dans les larmes. Ce fut l'unique injuſtice qu'il commit contre ſes Sujets, que de condamner ces deux grands perſonnages, ſans connoiſſance de cauſe, contre ſa coûtume.

CHAPITRE II.

1. Sage conduite d'Amalaſonte dans l'éducation de ſon fils Atalaric, & dans le gouvernement de ſon Etat. 2. Plainte des Goths. 3. Débauche du jeune Prince. 4. Fermeté de la Reine ſa mere, & l'adreſſe qu'elle eut de diſſiper les conjurations.

1. ATALARIC petit-fils de Théodoric, lui ſuccéda, bien qu'il ne fût âgé que de huit ans, & qu'il fût ſoûs la tutelle de la Reine Amalaſonte ſa mere, ſon pere étant déja décédé. Juſtinien parvint dans le même-tems à l'Empire de Conſtantinople. Cette Princeſſe fit paroître une ſageſſe & une juſtice merveilleuſe dans l'éducation de ſon fils, & dans la régence de ſon Etat, & ſur tout une généroſité qui étoit au deſſus de ſon ſéxe. Pendant qu'elle eut la puiſſance entre les mains, elle ne permit pas

pas qu'un Romain fût condamné à aucune peine corporelle, ni même à l'amende, & elle reſiſta avec une fermeté invincible, à la paſſion que les Goths avoient de les opprimer. Elle reſtitua les biens de Symmaque & de Boëce à leurs enfans. Pour ce qui eſt de l'éducation de ſon fils, elle ſouhaitoit qu'il fût élevé à façon des Princes Romains, qu'il apprît la grammaire, & qu'il s'entretint ſouvent avec trois vieillars de ſa Nation, qui excelloient en modération, & en prudence. Cela ne plaiſoit nullement aux Goths, qui deſiroient un Gouvernement moins policé, afin de commettre impunément des violences.

2. Un jour qu'il avoit fait quelque faute, elle lui donna un ſoufflet dans ſa chambre, d'où il ſortit en pleurant, & s'en alla dans l'appartement des hommes. Les Goths qui s'y trouvérent ſe mirent en colére, & s'emportérent à des paroles injurieuſes contre la Reine, diſant qu'elle avoit deſſein de faire mourir ce jeune Prince, & de ſe remarier, afin de poſſéder avec un nouvel époux le Roiaume des Goths & des Italiens. Ils aſſemblérent enſuite les plus conſidérables d'entre eux, & allérent trouver Amalaſonte, pour ſe plaindre de la maniére dont elle faiſoit élever le Roi, & pour lui remontrer, que l'étude étoit contraire à la valeur. Que les préceptes des vieillars n'étoient propres qu'à abattre & à amollir un jeune courage. Qu'un Prince deſtiné à de grands exploits, devoit être nourri dans l'exercice des armes, & non pas ſoûs la conduite d'un Précepteur. Que jamais Théodoric n'avoit voulu permettre que les Goths envoiaſſent leurs enfans aux écoles, & qu'il avoit accoûtumé de dire, que ceux qui avoient eû peur d'une férule, n'avoient jamais aſſez de hardieſſe pour mépriſer les épées nuës. Qu'ils la prioient de ſe ſouvenir, que ce Prince, qui avoit conquis un grand Roiaume où il n'avoit aucun droit, n'avoit jamais eû la moindre teinture des Lettres. Qu'il faloit donc renvoier les Pédagogues, & mettre auprés du Roi de jeunes Sei-

Seigneurs, qui lui inſpiraſſent un air de régner, qui fût mâle, généreux, & conforme au génie de la Nation.

3. Amalaſonte n'approuvoit nullement ce diſcours; mais comme elle appréhendoit que ces hommes violens ne formaſſent quelque parti, elle fit ſemblant de l'avoir fort agréable, & leur accorda ce qu'ils demandoient. On éloigna donc les vieillars d'auprés d'Atalaric, & l'on mit de jeunes gens en leur place, qui n'étoient guéres plus âgez que lui, qui l'engagérent dans la débauche du vin & des femmes, & qui lui inſpirérent du mépris pour la Reine ſa mere, dans le tems-même que ſes Sujets tramoient diverſes intrigues pour la chaſſer de la Cour.

4. Amalaſonte ne s'étonnoit pas de ces factions, & ne perdit pas courage comme une femme, mais uſant de ſon autorité, elle envoia trois des principaux Chefs de parti, en trois différens endroits d'Italie, ſoûs prétexte de garder les frontiéres, & de s'oppoſer aux courſes des ennemis. Ces trois hommes, quoi que diviſez par la diſtance des lieux, s'uniſſoient par la conſpiration de leurs parens, & de leurs amis, pour ruiner cette Princeſſe, qui ne pouvant plus ſouffrir les deſſeins qui ſe faiſoient contre ſa vie, envoia témoigner à Juſtinien l'impatience qu'elle avoit de quitter l'Italie, & d'aller à Conſtantinople. Juſtinien ravi de cette propoſition, lui fit réponſe qu'elle pourroit venir quand il lui plairoit, & commanda de lui préparer un Palais à Dyrrachium, pour y demeurer tant qu'elle l'auroit agréable, & pour venir enſuite à Conſtantinople. Elle choiſit donc trois Goths, fort hardis, & qui lui étoient tres-affidez, pour aſſaſſiner les trois auteurs de la ſédition. Enſuite elle fit monter ſur un vaiſſeau quelques-uns des plus affectionnez des ſes Sujets, y fit charger de grandes richeſſes, & principalement quatre mille marcs d'or, & leur commanda d'aller à Dyrrachium, avec défenſe néanmoins de rien débarquer juſqu'à nouvel ordre. Son deſſein étoit, d'attendre la mort des trois ſéditieux, afin de demeureur en Italie, & de faire revenir le vaiſſeau; ou, ſi quelqu'un d'eux échapoit, de faire voile dans le Levant, & d'y emporter ſes tréſors. Voilà le deſſein qu'avoit Amalaſonte, dont les ordres furent fidélement exécutez. Les trois Chefs de parti aiant été tuez comme elle le deſiroit, elle fit rapporter ſes richeſſes, & demeura à Ravenne, où elle maintint ſon autorité.

CHAPITRE III.

1. *Portrait de Théodat.* 2. *Jugement de Procope ſur la Religion.* 3. *Amalaſonte médite de livrer l'Italie à Juſtinien.* 4. *Lettre de Juſtinien à Amalaſonte, & la réponſe.*

1. IL y avoit parmi les Goths un neveu de Théodoric, fils de ſa ſœur Amalafride, nommé Théodat, qui étoit déja avancé en âge, & qui ſavoit la Langue Latine & la Philoſophie de Platon. Il étoit d'un naturel timide & lâche, & avoit une forte averſion pour la guerre, & une extréme inclination pour l'argent. Il poſſédoit une grande partie des terres de Toſcane, & vouloit contraindre les propriétaires de celles qu'il ne poſſédoit pas, de les lui abandonner: car il croioit que c'étoit un malheur que d'avoir des voiſins. Amalaſonte avoit fait tous les efforts poſſibles pour reprimer ſon avarice, & l'avoit tellement irrité, qu'il étoit comme réſolu de livrer la Toſcane à Juſtinien, d'en tirer de l'argent, & une dignité dans le Sénat pour récompenſe, & d'aller paſſer le reſte de ſa vie à Conſtantinople. Comme il rouloit ce deſſein dans ſon eſprit, Hypatius Evéque d'Ephéſe, & Démétrius Evêque de Philippes, qui eſt une Ville de la Macédoine, arrivérent de Conſtan-

ſtantinople pour conférer avec l'Evêque de Rome, ſur une matiére de doctrine, qui partageoit alors les ſentimens des Chrétiens.

2. Je ne dirai pas en quoi conſiſtoit la queſtion, quoi que j'en ſois bien informé, parce que j'eſtime, que c'eſt un orgueil plein de folie, que d'entreprendre de pénétrer l'eſſence de Dieu. Comment l'homme, qui ne ſe connoit pas lui-même, pourroit-il comprendre la nature de la Divinité? Je ſuis d'avis de couvrir du voile d'un religieux ſilence des myſtéres que l'on doit honorer par une croiance reſpectueuſe, & de ne rien dire de Dieu, ſi ce n'eſt qu'il a une puiſſance & une bonté qui ſont infinies. Mais que ceux qui ſont élevez aux dignitez de l'Egliſe, ou même les particuliers jugent de ces choſes comme il leur plaira. Théodat parla en ſecret à ces deux Evêques, & les chargea d'expoſer à Juſtinien ſon deſſein, tel que je l'ai rapporté.

3. Cependant Atalaric, qui s'étoit abandonné à la débauche, en contracta une certaine langueur qui le conſumoit. Amalaſonte, qui ne pouvoit avoir de confiance en lui, en l'état où il s'étoit réduit, & qui ne ſe pouvoit promettre de ſureté aprés ſa mort, à-cauſe qu'elle avoit aigri les plus apparens du Roiaume, ſe trouvoit dans une étrange perpléxité, & méditoit de remettre entre les mains de Juſtinien la domination ſur les Goths, & ſur les Italiens. Il y avoit un certain Aléxandre, qui étoit venu par l'ordre de cét Empereur, avec Démétrius & Hypatius, pour s'informer des affaires d'Amalaſonte, & pour apprendre les raiſons qui l'avoient empêché de faire le voiage de Levant, quoi qu'elle eût envoié ſes tréſors à Dyrrachium. Il eſt vrai qu'il venoit en apparence pour ſe plaindre de l'injure que l'on avoit faite à Juſtinien dans la Sicile, & de ce qu'Uliaris Gouverneur de Naples avoit reçû dix Huns fugitifs d'Afrique, par le conſentement de la Reine; & enfin de ce que les Goths, en faiſant la guerre aux Gépides, avoient exercé des

des actes d'hoſtilité contre les habitans de la Ville de Gratiane en Illyrie. Quand il fut arrivé à Rome, il y laiſſa les Evêques, afin qu'ils fiſſient les affaires qui leur avoient fait entreprendre ce voiage, & il alla trouver la Reine à Ravenne, où il traita en particulier de celles dont il avoit les ordres ſecrétes, mais en public, il lui preſenta une Lettre, dont voici les termes.

4. *Vous retenez le Château de Lilybée qui m'appartient, & que vous avez pris par force. Vous avez retiré des Barbares qui ſont nos Eſclaves, & juſques ici vous avez refuſé de me les rendre. Enfin vous avez apporté de grands dommages à la Ville de Gratiane, où vous n'avez aucun droit. Faites-moi ſavoir par quelles voies vous voulez que nous terminions ces affaires.* Quand Amalaſonte eût lû cette lettre, elle y fit cette réponſe. *Il eſt bien plus honéte à un grand Empereur, de protéger un jeune Prince, qui ne ſait encore rien de ce qui ſe fait dans ſes Etats, que de lui déclarer la guerre ſans un fondement légitime, & la victoire ne peut être glorieuſe, ſi elle n'eſt le prix d'une bataille qui ait été donnée à forces égales. Vous reprochez à Atalaric la priſe du Fort de Lilybée, la retraite de dix fugitifs, & un léger dégât fait par l'imprudence des Soldats, dans une Ville de vôtre obéiſſance. Je vous ſupplie d'être tres-perſuadé que nous n'avons eu nulle intention de vous offenſer, & de vous ſouvenir, que quand vous avez entrepris la guerre contre les Vandales, bien loin de nous oppoſer à vos deſſeins, nous avons, au contraire, ouvert les paſſages à vos armées; nous les avons aſſiſtées de vivres, & nous leur avons fourni une nombreuſe Cavalerie, qui a fort contribué à leurs victoires. On aquiert le titre d'ami & d'allié, non ſeulement en joignant ouvertement ſes armes avec celles d'un Prince, mais auſſi en aidant ſes Troupes de ce qui leur eſt néceſſaire. Conſidérez que vos flôtes n'ont eu de retraites que dans nos Ports, & qu'elles n'ont aborde en Afrique qu'à la faveur des ſecours que nous leur avons donnez. Ainſi nous les avons rendues victorieuſes, en levant les empêchemens qui pouvoient être l'occaſion de leur défaite. Il*

n'y

n'y a rien de ſi agréable que de vaincre. Cependant aprés la perte que nous avons faite, au moins des dépoüilles que nous n'avons pas partagées avec vous, vous voulez nous priver du Lilybée, qui n'eſt qu'un rocher ſtérile, qui nous appartient depuis long-tems, & dont, ſi vous y aviez eu quelque droit, vous auriez dû gratifier Atalaric, en recompenſe de ſes bons offices. Voilà ce qu'Amalaſonte écrivit publiquement à Juſtinien, mais elle lui promit en particulier, de lui mettre l'Italie entre les mains. Quand les Envoiez furent retournez à Conſtantinople, Aléxandre rapporta à l'Empereur tout ce qu'Amalaſonte l'avoit chargé de lui dire; & les deux Evêques lui firent ſavoir les propoſitions que Théodat faiſoit, de le rendre maître d'une partie de la Toſcane. Juſtinien ravi de cette nouvelle, dépêcha en Italie un Avocat de Conſtantinople, nommé Pierre, qui étoit de la Ville de Theſſalonique en Illyrie, & qui avoit une particuliére éloquence, pour perſuader tout ce qu'il vouloit.

CHAPITRE IV.

1. *Amalaſonte réprime les brigandages de Théodat.* 2. *Elle l'éleve ſur le trône.* 3. *Il la met en priſon.* 4. *L'Ambaſſadeur de l'Empereur étonnée de la nouvelle face des affaires.* 5. *Il déclare la guerre à Theodat.*

1. SUR ces entrefaites, les habitans de Toſcane accuſérent Théodat devant Amalaſonte, d'avoir commis de grandes violences, d'avoir chaſſé pluſieurs Propriétaires de leurs terres, & de s'être même emparé de celles du Domaine. La Reine prit connoiſſance de ces accuſations, & aprés avoir oui Théodat, qui fut convaincu, elle le condamna à reſtituer ce qu'il avoit pris, & ne le laiſſa point en liberté, qu'il n'eût ſatisfait. La haine qu'il avoit conceue contre elle s'augmenta toûjours depuis ce tems-là, par le déplaiſir qu'il reſſentoit de ne pouvoir plus ni exercer de brigandages, ni raſſaſier ſon avarice.

2. Dans le même-tems Atalaric mourut de maladie, aprés avoir régné huit ans. Amalaſonte, qui étoit deſtinée à une fin déplorable, oublia le mauvais naturel de Théodat, & le fâcheux traitement qu'elle lui avoit fait, & s'imagina qu'un bien-fait ſignalé auroit aſſez de force, pour en abolir entiérement le ſouvenir & le reſſentiment. Elle le manda donc; & quand il fut arrivé, elle lui dit, de l'air le plus obligeant du monde, qu'il y avoit déja longtems qu'Atalaric approchoit de la mort, & qu'elle avoit appris des Médecins, que le mal étoit ſans remède. Qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû, pour empêcher que la mauvaiſe réputation qu'il avoit aquiſe parmi les Italiens, & parmi les Goths, ne lui fût un obſtacle à parvenir au Roiaume de Théodoric, où il avoit droit par ſa naiſſance. Que l'amour de la juſtice lui avoit fait appréhender d'être accablée des plaintes des peuples, à qui il avoit fait des violences, qui n'auroient pas manqué de dire, que le Roi étant l'auteur de l'oppreſſion qu'ils ſouffroient, ils ne pouvoient plus avoir recours à perſonne, & que pour ce ſujet elle avoit voulu rétablir ſon eſtime, avant que de l'élever à la dignité Roiale. Mais qu'elle deſiroit qu'il lui promît avec ſerment, de lui laiſſer un pouvoir abſolu comme auparavant, bien que ce fût lui qui eût le titre de Roi. Théodat jura tout ce qu'elle voulut, mais il le jura avec intention de ſe parjurer, & de venger les injures qu'il avoit receues. Amalaſonte jura tres-ſincérement, donna la Couronne à Théodat, & envoia des Goths en Ambaſſade à Juſtinien, pour lui en porter la nouvelle.

3. Quand Théodat ſe vit maître du Roiaume, il

fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis, & de ce qu'Amalaſonte avoit eſpéré. Il traita favorablement les enfans de ceux qu'elle avoit fait mourir, & il fit mourir ceux pour qui elle avoit le plus d'affection. Il la mit elle-même en priſon, avant que ſes Ambaſſadeurs fuſſent arrivez à Conſtantinople. Il y a en Toſcane un lac, qu'on appele le lac de Vulſine, au milieu duquel il y a une petite Iſle, & dans l'Iſle un petit Fort, où Théodat renferma Amalaſonte. Comme il appréhendoit que l'Empereur n'en fût en colére, il lui envoia Libérius & Opilion, qui étoient Sénateurs Romains, & quelques autres perſonnes de qualité, pour l'aſſurer qu'il ne faiſoit aucun mauvais traitement à Amalaſonte, bien qu'il en eût reçû de tres-ſenſibles injures. Il lui écrivit la même choſe, & contraignit Amalaſonte de lui écrire dans le même ſens. Voilà ce qui arriva alors ſur ce ſujet.

4. Pierre avoit eu ordre de l'Empereur de traiter ſecrétement de la Toſcane avec Théodat, & de le faire jurer qu'il ne révéleroit rien du Traité. Il avoit auſſi eu ordre de conférer en particulier avec Amalaſonte, & de paſſer un contract pour la Souveraineté d'Italie, aux conditions qu'il jugeroit les plus avantageuſes pour les deux partis. Il ne paroiſſoit dans le public envoié que pour le Fort de Lilybée, & pour les autres ſujets de plainte dont j'ai parlé, l'Empereur ne ſachant pas encore alors, qu'Atalaric fût mort, que Théodat lui eût ſuccédé, qu'Amalaſonte fût priſonniére. Pierre aiant rencontré en chemin les Ambaſſadeur d'Amalaſonte, apprit d'eux que Théodat étoit Roi; mais il n'apprit le reſte que de Libérius & d'Opilion dans Aulone, qui eſt une Ville du Golphe Ionique, où il s'arrêta quelque tems, & d'où il donna avis de tout à l'Empereur.

5. Lorſque Juſtinien fut informé de la vérité de tout ce qui s'étoit paſſé, il eut envie de jetter des ſemences de diviſion entre Théodat & les Goths. Il écri-

écrivit pour ce ſujet à Amalaſonte, qu'il entreprenoit ſa protection, & manda à Pierre qu'il dît la même choſe devant tout le peuple. Quand les Ambaſſadeurs de Théodat furent arrivez à Conſtantinople, ils avoüérent ingénument à Juſtinien la vérité, & entre autres, Libérius, qui avoit beaucoup de ſincérité & d'honneur. Il n'y eut qu'Opilion, qui s'opiniâtra à ſoûtenir que Théodat n'avoit point fait d'outrage à Amalaſonte. Pierre n'arriva en Italie qu'aprés la mort de cette Princeſſe. Les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir étoient continuellement au-tour de Théodat, & ne ceſſoient de lui dire, que s'il ne la faiſoit mourir, jamais ni lui, ni eux ne ſeroient en ſureté. Du moment qu'ils eûrent tiré ſon conſentement, ils allérent dans l'Iſle, & là tuérent. Cette morte cauſa une extrême douleur aux Goths & aux Italiens, qui regrétoient cette Princeſſe pour les excellentes qualitez, que nous avons dit qu'elle poſſédoit. Pierre proteſta à Théodat, que Juſtinien prendroit les armes pour ſe venger d'un crime ſi atroce. Théodat vouloit faire acroire à l'Empereur qu'il n'y avoit point de part, & que c'étoit les Goths qui l'avoient commis, malgré lui; mais dans le tems-même qu'il ſe couvroit de cette excuſe, il faiſoit de grands honneurs aux coûpables.

CHAPITRE V.

1. *Juſtinien envoie deux armées contre Théodat.* 2. *Il écrit aux François.* 3. *Exploits de Mundus & de Béliſaire.*

1. LE nom de Béliſaire étoit alors fort célébre, à-cauſe de la fameuſe victoire qu'il venoit de remporter ſur Gélimer, & ſur les Vandales. Auſſi-

tôt que l'Empereur reçut la nouvelle du meurtre commis en la perſonne d'Amalaſonte, il ſe reſolut d'en tirer vengeance par les armes. Il étoit alors dans la neuviéme année de ſon régne. Il commanda donc à Mundus, Chef des troupes de l'Illyrie, d'aller dans la partie de la Dalmatie qui relevoit des Goths, & d'y ſurprendre la Ville de Salone. Ce Mundus étoit Barbare de naiſſance, mais néanmoins inviolablement attaché aux intérêts de l'Empereur, & excellent homme de guerre. Juſtinien envoia Béliſaire avec une armée navale, qui étoit compoſée de quatre-mille Confédérez, & de trois-mille Iſauriens. Les plus conſidérables gens de Commandement étoient Conſtantin & Beſſas, tous deux de Thrace, Péranius qui étoit d'Ibérie, & parent du Roi des Ibériens, & qui s'étoit retiré chez les Romains, à-cauſe de l'averſion qu'il avoit des mœurs des Perſes, Valentin, Magnus & Innocent commandoient la Cavalerie. Hérodien, Paul, Démétrius & Veſicinus commandoient l'Infanterie. Emez commandoit les Iſauriens, qui étoient ſuivis de cent cinquante Huns, & de trois cens Maures. Le Commandement général appartenoit à Béliſaire, qui avoit une Compagnie de Gardes, compoſée de fort vaillans hommes armez de lances, & couverts de boucliers. Il menoit à cette guerre un fils, que ſa femme avoit eu d'un premier mariage, nommé Photius, qui dans la premiére fleur de ſa jeuneſſe, faiſoit paroître une prudence & une valeur au deſſus de ſon âge. L'Empereur lui avoit donné ordre de dire qu'il alloit en Afrique, & lors qu'il ſeroit aux côtes de Sicile, de s'y arrêter ſoûs quelque prétexte, & de tâcher de s'en rendre maître; mais que ſi cela ne pouvoit réüſſir, il fit voile en Afrique, ſans témoigner d'autre deſſein.

2. Il écrivit auſſi aux Capitaines des François, en ces termes. *Les Goths s'étant emparez par force de l'Italie, & m'aiant fait d'autres injures tout-à-fait inſupportables, j'ai été obligé de leur déclarer la guerre, où il eſt juſte*

juſte que vous m'aſſiſtiez de vos forces, & pour l'intérêt de nôtre commune Religion, qui condamne les erreurs des Ariens, & pour la haine que nous portons à cette Nation. Il joignit à cette lettre des préſens conſidérables, & fit eſpérer d'en envoier encore de plus grands, lors qu'ils lui auroient donné du ſecours; ce qu'ils promirent volontiers.

3. Mundus entra dans la Dalmatie, il combattit les Goths qu'il y rencontra, remporta la victoire, & prit la Ville de Salone. Béliſaire étant arrivé en Sicile, s'empara de la ville de Catane; il alla enſuite vers Syracuſe, & vers d'autres Villes, dont il ſe rendit maître par compoſition. Les Soldats de la garniſon de Panorme ſe fiant à leurs fortifications, oſérent bien lui reſiſter, & lui mander qu'il fit retirer ſes troupes. Comme il n'eſpéroit pas la prendre par terre, il fit entrer ſes vaiſſeaux dans le Port, qui pour lors étoit vuide, & qui touchoit aux murailles; deſorte que les Soldats étant montez deſſus, tirérent de-là une telle quantité de traits dans la Ville, que les habitans ſe rendirent. Depuis ce tems-là toute la Sicile fut tributaire de Juſtinien. Ce fut un rare bonheur à Béliſaire, de ce qu'aiant été élevé à la dignité de Conſul, aprés la conquéte de l'Afrique, il avoit encore réduit durant le même Conſulat la Sicile à l'obéïſſance de l'Empire, & étoit entré le dernier jour, comme en triomphe, dans Syracuſe, environné de ſon armée victorieuſe, & d'une foule incroiable de peuple, à qui il jettoit des médailles d'or. Ce fut ſans deſſein, & par un pur bonheur, que la réduction de la Sicile, & la priſe de Syracuſe ſe rencontrérent dans le même jour, auquel Béliſaire eût dû ſortir de ſa Charge, s'il eût été dans Conſtantinople. Voilà quel fut le ſuccés de ſes armes.

CHAPITRE VI.

1. *Traité entre l'Empereur & l'Ambaſſadeur de Théodat.* 2. *Leur Conférence.* 3. *Lettre de Théodat à Juſtinien, & la réponſe.*

1. LORSQUE Pierre apprit ces nouvelles ſi avantageuſes, il en pourſuivit encore plus vivement Théodat, & lui donna plus de terreur. Ce Prince déja auſſi épouvanté, que s'il eût été pris, & que l'on l'eût mené comme Gélimer à Conſtantinople, fit un traité avec Pierre, dont les conditions furent qu'il abandonneroit la Sicile, qu'il envoieroit chaque année à l'Empereur une Couronne de trois cens marcs d'or; qu'il lui fourniroit trois mille Soldats quand il en auroit beſoin; qu'il ne pourroit ſans ſon conſentement punir de mort, ou d'exil un Prêtre, ou un Sénateur; que quand il voudroit donner à quelqu'un une place dans le Sénat, ou la dignité de Patrice, il ne le feroit pas de lui-même, mais qu'il ſeroit tenu de le demander à Juſtinien, comme une grace; que dans les acclammations populaires, l'Empereur ſeroit toûjours nommé avant lui; que jamais on ne lui érigeroit de ſtatue, ſoit de bronze, ou d'autre matiére, que l'on n'en érigeât auſſi une à Juſtinien, laquelle ſeroit à la main droite. Théodat ſigna ce traité, & renvoia l'Ambaſſadeur. Mais cela n'aſſoupit pas ſes craintes, au contraire elles ſe réveillérent, & montérent à un tel excés, qu'elles lui ôtérent le jugement; deſorte qu'il trembloit au ſeul nom de la guerre.

2. Comme Pierre étoit déja dans l'Albanie, il le rappela, pour lui demander, s'il croioit que Juſtinien ratifieroit leur traité. Pierre répondit que c'étoit ſon opinion; mais s'il n'avoit pas agréable de le ratifier, repartit Théodat, que faudroit-il faire? Il faudroit faire la guerre, repliqua l'Ambaſſadeur. Cela ſeroit-il juſte, dit Theodat? Pierre repartit: Pourquoi ne ſeroit-il pas juſte? Chacun n'a-t-il pas la liberté de ſuivre ſon inclination? Que veut dire cela, dit Theodat? Cela veut dire, repartit Pierre, que vous auez la liberté de vaquer à l'étude de la ſageſſe, & qu'il appartient à Juſtinien de s'aquiter des devoirs d'un grand Empereur. Il ne ſied pas bien, même ſelon le ſentiment de Platon, à ceux qui s'adonnent à la Philoſophie, de répandre le ſang, & de prendre la moindre part à la mort des hommes. C'eſt pourquoi vous êtes obligé de vous abſtenir des meurtres; au lieu que Juſtinien étant maître d'un puiſſant Empire, il eſt tenu de le conſerver par les armes. Théodat convaincu par ces raiſons, promit de remettre ſon Roiaume à Juſtinien, & confirma ſa promeſſe par un ſerment, que ſa femme fit auſſi. Il obligea Pierre de jurer de ne parler à l'Empereur de la démiſſion qu'il avoit faite, qu'au cas qu'il refuſât de ratifier le premier traité. Il envoia Ruſtique, qui étoit un Prêtre, de ſes plus intimes amis, & un autre nommé Romain, pour négotier cette affaire conjointement avec Pierre, & il leur donna à tous deux des lettres. D'abord que Pierre & Ruſtique furent arrivez à Conſtantinople, ils propoſérent, ſelon l'intention de Théodat, le premier traité, dont Juſtinien aiant refuſé les conditions, ils lui donnérent la lettre qui étoit conceue en ces termes.

3. *Céſar, je ne ſuis pas étranger dans la Cour, je ſuis né dans le Palais de mon Oncle, & j'y ai reçû une éducation conforme à la grandeur de ma naiſſance; mais je n'ai pas beaucoup d'expérience dans la guerre, à-cauſe qu'aiant eu dés mon enfance une paſſion extréme pour les belles Lettres, je leur ai conſacré la plus grande partie de ma vie, & me ſuis toûjours éloigné du bruit des armes. Ainſi il n'eſt pas à propos que l'ambition de régner m'engage dans les hazars, puiſqu'il m'eſt aiſé de me délivrer du poids de la guerre, & de celui du Roiaume. Ni l'un ni l'autre ne m'eſt agréable. Celui-ci, parce que la jouiſſance, qui produit naturellement*

lement le dégoût, m'en a laſſé: Et celle-là, parce que le peu de ſoin que j'ai pris de m'y appliquer, m'en rend tous les exercices incommodes. Pourvu que j'aie une terre de douze cens marcs d'or de revenu, je ſuis content de me démettre en vôtre faveur du Roiaume des Goths, & de l'Italie. J'aime-mieux me divertir à cultiver la terre, que de m'embaraſſer dans toutes les inquiétudes d'un Etat, qui produiſent une infinité de dangers. Envoiez donc, s'il vous plaît, quelqu'un, entre les mains de qui je me décharge du Gouvernement de l'Italie. L'Empereur comblé de joie, en liſant cette lettre, y fit cette réponſe. *Il y a long-tems que j'ai appris par la bouche de la renommée, que vous êtes doüé d'une profonde ſageſſe; mais je le reconnois maintenant par experience, puiſque vous ne voulez pas attendre l'évenement de la guerre, dont l'incertitude a trompé tant de perſonnes, & ruiné tant de fortunes. Vous n'aurez pas regret d'avoir recherché mon amitié. Vous jouirez non ſeulement de tout ce que vous demandez, mais de plus, vous poſſéderez une des premiéres dignitez de l'Empire. Je dépêche maintenant Athanaſe & Pierre pour conclure l'affaire, Béliſaire qui ira aprés eux, y mettra la derniére main.* Juſtinien envoia donc Athanaſe, frere d'Alexandre, qui avoit été Ambaſſadeur vers Atalaric, & Pierre, cét Avocat dont nous avons déja parlé; avec ordre de donner à Théodat les terres, que l'on appeloit les terres du Patrimoine, & dont les revenus étoient deſtinez à la dépenſe de la Maiſon Roiale. Il leur commanda auſſi, de mander à Béliſaire qu'il ſe hâtât de venir, dés que les Articles auroient été ſignez, & jurez avec ſerment. Il écrivit encore à Béliſaire, qu'il fît la plus grande diligence qu'il pourroit, pour aller prendre poſſeſſion de l'Italie, & du Palais, quand on lui auroit fait ſavoir qu'il ſeroit tems de partir.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. *Combat en Dalmatie.* 2. *Explication d'un Oracle de la Sibylle.* 3. *Perfidie de Théodat.* 4 *Son diſcours aux Ambaſſadeurs, avec la réponſe.* 5. *Lettre de l'Empereur aux Goths.* 6. *Réduction de la Dalmatie.*

1. TANDIS que l'Empereur traitoit cette importante affaire, & que ſes Ambaſſadeurs ſe diſpoſoient de retourner en Italie, les Goths entrérent dans la Dalmatie ſoûs la conduite d'Aſinarius, de Grippa, & d'autres Chefs. Ils y rencontrérent Maurice, fils de Mundus, qui y étoit allé avec un petit parti, plûtôt pour découvrir ce qui s'y paſſoit, qu'en intention de combattre. Il y fut néanmoins obligé, & le choc fut ſi rude, que les plus braves des Goths y demeurérent ſur la place, & tous les Romains, ſans en excepter un ſeul. Mundus au deſeſpoir de cét accident, & de la perte de ſon fils Maurice, y courut tout furieux. Le combat fut ſanglant; les Romains remportérent la victoire, mais ce fut une victoire de Cadmée. Pluſieurs des Goths aiant été taillez en piéces, les autres prenoient la fuite. Mundus ne reſpirant que la vengeance, & étant acharné à la tuërie, fut tué lui-même par un des fuïars. Sa mort arrêta la pourſuite, & ſépara les deux partis.

2. Les Romains rappelérent alors dans leur mémoire un ancien Oracle de la Sibylle, qui leur avoit paru prodigieux, quand ils l'avoient autrefois entendu chanter. L'Oracle portoit, qu'aprés la priſe de l'Afrique, Mundus périroit avec ſon fils. Le ſens étoit, *qu'aprés que l'Afrique auroit été réduite ſoûs l'obéïſſance des Romains, ce Capitaine ſeroit tué, de même que ſon fils Maurice*; mais parce que Mundus ſignifie le monde, en la lan-

langue des Romains, au lieu d'entendre l'Oracle, d'un homme, ils l'entendoient du monde visible. Personne ne se retira dans Salone. Les Romains dépourvûs de Chef, s'en retournérent dans leurs maisons. Les Goths, qui avoient perdu les plus vaillans de leurs Soldats, s'enfermérent dans les Forts, & ne voulurent se fier ni aux murailles de la Place, ni à la parole des habitans, qui ne leur étoient pas favorables.

3. Cela étant ainsi arrivé, Théodat commença à ne plus considérer les Ambassadeurs, qui l'étoient venu trouver. Il étoit inconstant & infidéle, de son naturel, & changeoit selon les changemens différens de la fortune; se laissant abattre dans les disgraces par une crainte basse, & tout-à-fait indigne de l'éminence de sa dignité, & s'enflant dans la prospérité, d'un orgueil, que l'on ne sauroit assez naïvement exprimer. Quand il eût appris la mort de Mundus & de Maurice, il s'éleva avec une insolence, qui n'avoit aucun rapport avec la médiocrité de l'avantage, qui avoit été remporté sur les Romains, & il se railla, & se moqua des Ambassadeurs. Pierre lui aiant reproché qu'il manquoit de fidélité pour l'exécution des traitez, dont il étoit demeuré d'accord, il le manda avec son Collégue, & leur fit publiquement ce discours.

4. *La fonction des Ambassadeurs est une fonction auguste, & leurs personnes ont toûjours reçû de grands honneurs de tous les peuples de la terre; mais ils ne sont dignes de recevoir ces honneurs, que quand ils se conduisent avec la modération, qui est convenable à leur qualité. Si un Ambassadeur fait une injure à un Roi, ou s'il commet un adultére, il peut être puni du dernier supplice.* Lorsque Théodat avança ces paroles contre Pierre, ce n'étoit pas qu'il le crût coûpable d'adultére; c'étoit seulement, qu'il lui vouloit faire entendre, qu'un Ambassadeur peut quelque-fois étre condamné à la mort pour ses crimes. Les Ambassadeurs répondirent en ces termes. *Nous ne demeurons point-du-tout d'accord de ce que vous dites, & il ne vous est pas possible de rendre des Ambassadeurs*

deurs coûpables des plus grands crimes, sous de vains prétextes. Comment un Ambassadeur pourroit-il commettre un adultére, puisqu'il ne sauroit avoir de l'eau, sans la permission de ceux qui le gardent? Pour ce qui est des paroles qu'il porte de la part de son maître, quand elles seroient injurieuses, ce ne seroit pas lui qui en seroit responsable, mais celui qui les lui met dans la bouche, & dont il n'est que le Ministre. C'est pourquoi nous vous dirons avec liberté, ce que l'Empereur nous donnera charge de vous dire. C'est à vous à l'écouter avec patience, & à ne pas commettre des violences contre des Ambassadeurs, dont les personnes sont sacrées & inviolables. Au reste il est tems que vous satisfassiez à ce que vous avez promis à Justinien. C'est le sujet pour lequel il nous a envoiez; nous vous avons mis la lettre entre les mains. Pour ce qui est de celle qu'il adresse aux Goths, nous ne la rendrons qu'à eux-mêmes. Quand les premiers, & les plus considérables d'entre les Goths eurent entendu ces paroles, ils priérent les Ambassadeurs de donner à Théodat la lettre qui leur étoit écrite. Voici ce qu'elle contenoit.

5. *Mon intention est de vous rendre membres du corps de l'Empire; ce qui vous doit être tres-agréable, puisque ce sera une augmentation, & non pas une diminution de vôtre état. C'est une union qui ne se fera pas entre des étrangers & des incomus, parce que nous avons eû par le passé une habitude fort étroite, bien qu'elle ait été un peu interrompue par la suite du tems. Nous avons envoié Pierre & Athanase pour l'exécution de ce dessein, & il est juste que vous secondiez leur zéle.* Quand Théodat eut lû cette lettre, bien loin d'exécuter ce qu'il avoit promis, il fit mettre les Ambassadeurs dans une étroite prison.

6. Justinien aiant appris cette infidélité de Théodat, & les autres petites disgraces arrivées dans la Damatie, il y envoia Constantien, Connétable, pour y amasser des troupes, & pour tenter le siége de la Ville de Salone. Il manda aussi à Bélisaire, de se hâter d'aller en Italie, & de traiter les Goths en ennemis. Quand

Conſtantien fut arrivé à Dyrrachium, il y aſſembla quelques Soldats. Cependant les Goths entrérent dans la Dalmatie, & ſe rendirent maîtres de la Ville de Salone. Conſtantien aiant apprêté tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon armée, il ſe mit en mer, & aborda à Epidaure; qui eſt à la droite de ceux qui navigent ſur la mer Jonique. Les eſpions de Grippa y étoient alors, qui aiant vû la Flôte des Romains, lui vinrent rapporter, que la terre & la mer étoient couvertes d'ennemis. Grippa ſaiſi de fraieur, & n'oſant ni aller audevant d'une armée qu'il croioit étre ſi puiſſante, ni l'attendre dans une Ville, & s'y laiſſer aſſiéger, & deplus, conſidérant que les murailles de Salone étoient ruinées en divers endroits, & que les habitans lui étoient ſuſpects, il en partit en diligence, & s'alla camper entre Salone & Scardone. Pour ce qui eſt de Conſtantien, il fit voile d'Epidaure à Liſſe, où étant arrivé, il envoia ſes eſpions pour ſavoir où étoit Grippa. Aiant appris qu'il étoit à Salone, il y aborda, & y débarqua ſes troupes. Enſuite, il dépêcha un de ſes Gardes nommé Siphylle, avec cinq cens hommes, pour s'emparer des avenuës des Fauxbourgs; ce qui aiant été fidélement exécuté, Conſtantien y fit entrer le lendemain ſon armée, & par mer, & par terre, & il commanda incontinent de travailler à la reparation des murailles. Les Goths décampérent neuf jours aprés, & ſe retirérent à Ravenne. Ainſi Conſtantien réduiſit la Dalmatie & la Liburnie, & gagna l'affection des habitans. Telles étoient alors les affaires de la Dalmatie. Aprés cette expédition l'hiver finit, & avec l'hiver la premiére année de la guerre que Procope écrit.

CHAPI-

CHAPITRE VIII.

1. Bélisaire entre en Italie, reçoit la parole d'Ebrimut, gendre de Théodat, & aſſiége Naples. 2. Harangue d'Etienne Député de la Ville, avec la réponſe de Bélisaire. 3. Etienne conſeille aux habitans de ſe rendre. 4. Paſtor & Aſclépiodote les en détournent.

1. BÉLISAIRE aiant laiſſé des garniſons à Syracuſe, & à Panorme, traverſa avec ſon armée, de Meſſine à Régе, où les Poëtes ont feint qu'étoient ces écueüils ſi fameux, de Scylle & de Charybde. Les habitans du païs venoient en foule ſe ſoûmettre à ſa puiſſance, tant à-cauſe de l'impuiſſance où ils étoient, de garder des places dont les fortifications étoient en ruïne, qu'à-cauſe de l'averſion qu'ils avoient de la domination des Goths. Ebrimut gendre de Théodat, s'y rendit avec une ſuite fort nombreuſe, & peu de tems aprés il alla trouver l'Empereur, qui lui fit de grands honneurs, & lui accorda la dignité de Patrice. L'Armée partit de Régе, & alla le long des bords de la Béotie & de la Lucanie, pendant que les vaiſſeaux la ſuivoient à la rade. Quand elle fut dans la Campanie, elle alla à Naples, qui eſt une Ville maritime, bien fortifiée, & défendue par une puiſſante garniſon. Bélisaire fit mettre ſa Flôte dans le Port, hors de la portée du trait, puis ſe campa proche des Fauxbourgs, où il prit un Fort, par compoſition. Enſuite il accorda aux habitans la permiſſion qu'ils lui avoient demandée, d'envoier quelques perſonnes dans le Camp, pour faire des propoſitions de Paix, & pour en recevoir la réponſe. Celui que les Napolitains députérent ſe nommoit Etienne, qui étant venu devant Bélisaire, lui dit.

2. *Vous avez tort de faire la guerre à des Romains, qui*

ne vous ont point offense, & qui ne poſſédent qu'une petite Ville, où il y a une garniſon de Barbares qui en ſont les maîtres, & à qui ils ne pourroient reſiſter quand ils le voudroient. Ceux qui compoſent cette garniſon ont laiſſé leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils ont de plus cher, entre les mains de Théodat; déſorte que s'ils étoient en diſpoſition de faire quelque choſe en nôtre faveur, au lieu de livrer la Ville, ils livreroient les gages qu'ils ont laiſſez, & ils ſe trahiroient eux-mêmes. Souffrez que nous vous diſions la verité ſans déguiſement; le deſſein que vous avez pris de nous aſſiéger, eſt contraire à vos interêts. Si vous aviez pris Rome, vous ſeriez aiſément maître de Naples; mais quand vous auriez pris Naples, vous ne pourriez la garder, n'étant pas maître de Rome. Ne perdez donc point de tems à un ſiége ſi inutile. Voilà ce que dit Etienne, à qui Bélisaire répondit. *Nous ne nous en rapporterons pas au jugement des Napolitains, pour décider ſi nous avons eu raiſon d'entreprendre ce ſiége. Mais nous ſommes bien-aiſes que vous déliberiez avec nous, pour prendre une ſage réſolution, & pour conſidérer ſérieuſement ce qui eſt le plus conforme à vos intérêts dans la conjoncture préſente. Recevez l'armée de l'Empereur, qui ne vient que pour aſſurer vôtre liberté, & celle de l'Italie; & n'attirez pas ſur vous par vôtre opiniâtreté les plus funeſtes de tous les malheurs. Ceux qui s'engagent dans la guerre pour éviter la ſervitude, & le déshonneur, trouvent un double avantage dans l'heureux ſuccés de leurs armes, je veux dire la victoire & la liberté. Et dans leur défaite, ils jouiſſent au moins de cette légére conſolation, de n'être pas les auteurs de leurs diſgraces. Voilà ce que nous avions à dire concernant les Napolitains. Pour ce qui eſt des Goths, nous remettons à leur choix, ou de vivre comme nous ſous l'obéiſſance de l'Empereur, ou de ſe retirer en ſureté. Si vous refuſez ces conditions, & que vous preniez la voie des armes, nous ne pourrons nous empêcher d'exercer contre vous des actes d'hoſtilité. Si les Napolitains veulent embraſſer le parti de l'Empereur, & ſe délivrer d'une ſervitude auſſi fâcheuſe que celle qu'ils ſouffrent, je les aſſure avec ſerment, qu'ils recevront de nous le même traitement que celui que nous avons promis aux Siciliens,*

liens, qui en ce point n'ont eu aucun ſujet de nous accuſer de parjure.

3. Voilà la réponſe que Bélisaire donna en public à Etienne, pour porter à Naples; mais en particulier, il lui fit de grandes promeſſes, s'il pouvoit diſpoſer ſes Citoiens à ſe ſoûmettre à l'obéïſſance de Juſtinien. Etienne rapporta fidélement la réponſe qu'il avoit reçeue, & ajoûta qu'il eſtimoit, qu'il étoit très-dangereux d'entrer en guerre avec l'Empereur. Il y avoit un Syrien nommé Antiochus, qui s'étoit établi à Naples depuis pluſieurs années, & qui y faiſoit commerce par mer, avec une grande réputation de prudence & de probité. Ce Marchand conſpira avec Etienne dans le même deſſein; mais il y avoit d'autre part, deux Avocats fort célébres, dont l'un ſe nommoit Paſtor, & l'autre Aſclépiodote, qui étoient de zélez Partiſans des Goths, & qui ne ſouhaitant point de changement dans le gouvernement, faiſoient des inſtances fort preſſantes auprés du peuple, pour l'exciter à faire pluſieurs demandes à Bélisaire, & pour le prier d'en promettre l'exécution avec ſerment. Ils dreſſérent même une liſte de ces demandes, laquelle Etienne porta à Bélisaire, qui les eut toutes agréables, & jura d'en accorder l'exécution. Quand les Napolitains eurent cette derniére réponſe confirmée par un ſerment, ils dirent hautement qu'il faloit recevoir l'armée de Juſtinien, & qu'il ne leur en arriveroit pas plus de mal, qu'il en étoit arrivé aux Siciliens, qui commençoient à vivre en repos ſoûs la domination des Romains, depuis qu'ils s'étoient délivrez du joug des Barbares. En même-tems ils coururent tumultuairement aux portes pour les ouvrir. Cela ne plaiſoit pas aux Goths; mais comme ils n'étoient pas aſſez forts pour l'empêcher, ils furent obligez de le ſouffrir, & de ſe retirer. Paſtor & Aſclépiodote aiant aſſemblé le peuple, & une grande multitude de Goths, ils leur firent cette Harangue.

4. *Ce n'eſt pas une choſe extraordinaire, que le peuple trahiſſe*

trahiſſe les interêts de ſa propre conſervation, quand il entreprend de former ſes réſolutions dans les affaires les plus importantes, ſans le conſeil de quelques perſonnes d'une prudence conſommée. Pour nous, dans l'extrémité du péril commun où nous ſommes, nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre au moins ce dernier office à nôtre pais, de vous faire cette remontrance. Vous voulez livrer la Ville, & vous livrer vous-mêmes à Béliſaire, qui vous fait des promeſſes magnifiques, & qui offre de les confirmer par les ſermens les plus ſaints, & les plus ſacrez. On ne ſauroit nier que cela ne vous fût fort utile, s'il pouvoit auſſi vous aſſurer, qu'il remportera l'avantage: car ce ſeroit une folie, de ne pas faire tout ce que l'on peut, pour gagner les bonnes graces de celui qui eſt le maître. Mais ſi cela eſt douteux, & ſi nul ne peut répondre de la fortune; conſidérez en quel abîme de mal-heur vous-vous précipitez. Si les Goths ont la victoire, ils vous traiteront comme des perfides, qui vous ſerez rendus de vous-mêmes. Que ſi Béliſaire a l'avantage, peut-être qu'il ne laiſſera pas de vous regarder comme des Sujets infidéles à vôtre Prince, & qu'il vous impoſera une garniſon, pour vous tenir dans la dépendance. Quiconque rencontre un traître, eſt bien-aiſe de s'en ſervir pour ſon avantage; mais quand il en connoit la malice, il s'en défie, & le hait. Demeurons fidéles aux Goths, & nous défendons vaillamment. S'ils ſont victorieux, ils nous donneront des récompenſes; & s'ils ſont vaincus, Béliſaire ne nous refuſera pas le pardon. Il n'eſt pas ſi cruel, que de vouloir punir une fidélité infortunée. Mais quelle raiſon avez-vous d'appréhender ſi fort un ſiége, puiſque vous ne manquez pas de vivres, que les chemins ſont ouverts, & que vôtre garniſon eſt puiſſante? Si Béliſaire vous pouvoit réduire de force, il ne vous accorderoit pas des conditions auſſi avantageuſes, que ſont celles qu'il vous offre. S'il ne cherchoit que la juſtice, & s'il n'avoit pour but que de procurer vos interêts, il ne s'efforceroit pas de nous donner de la terreur, & d'établir les fondemens de ſa puiſſance ſur nôtre rebellion. Il iroit donner bataille à Théodat, & nous appartiendrions au victorieux, ſans avoir commis de trahiſon, & ſans avoir couru de hazard.

Aprés que Paſtor & Aſclépiodote eurent parlé de la ſorte,

ſorte, ils produiſirent des Juifs, qui aſſuroient que la Ville ne manqueroit point de proviſions. Les Goths promettoient de leur part de défendre généreuſement les murailles. Les habitans gagnez par ces promeſſes, mandérent à Béliſaire qu'il ſe retirât; mais au lieu de le faire, il s'appliqua au ſiége avec plus d'ardeur qu'auparavant, & attaqua vigoureuſement les murailles, d'où il fut repouſſé avec perte des plus braves de ſes Soldats. Il étoit preſque impoſſible d'approcher des fortifications, parce que la mer en empêchoit d'un côté, & les précipices de l'autre. Il s'aviſa de couper les canaux des fontaines; mais les habitans n'en furent preſque pas incommodez, l'eau des puits étant ſuffiſante pour tous leurs beſoins.

CHAPITRE IX.

1. Un Hebreu donne à Théodat un préſage du ſuccés de la guerre. 2 Un Soldat découvre un moien d'entrer dans la Ville aſſiégée. 3. Béliſaire repreſente à Etienne les malheurs des Villes priſes de force.

1. Les aſſiégez envoiérent de mander du ſecours à Théodat; mais comme il étoit d'un naturel lâche & timide, tel que je l'ai repreſenté, il n'avoit point de troupes prêtes. Quelques-uns en rapportent une autre raiſon, & aſſurent qu'il en fut détourné par un prodige. Quoi que cela me ſemble incroiable, je ne laiſſerai pas de le raconter. Comme il avoit accoûtumé de conſulter les devins, & d'ajoûter foi à leurs réponſes, il demanda un jour à un Hebreu, qui étoit eſtimé ſavant dans cét art, quel ſeroit l'évenement de la guerre? L'Hebreu répondit, que pour le connoître, il faloit enfermer trois dizaines de porcs dans trois étables, & impoſer le nom des Goths à la pre-

premiére dizaine, le nom des Romains à la ſeconde, & le nom des Soldats de l'Empereur à la troiſiéme, & entrer un certain jour dans les étables. Cela aiant été fait, & Théodat étant entré dans les étables le jour dont ils étoient convenus, ils trouvérent que les porcs qu'ils avoient nommez les Goths étoient morts, à la reſerve de deux; que ceux qu'ils avoient nommez Soldats de l'Empereur vivoient preſque tous, & que cinq de ceux qu'ils avoient nommez Romains étoient morts, & les cinq autres avoient perdu toute leur ſoie. Théodat jugeant par ce préſage du ſuccés de la guerre, crut que la fortune des Romains ſeroit détruite, & qu'ils perdroient la moitié de leur armée, & de leurs richeſſes, que les Goths ſeroient réduits à un petit nombre, & que l'Empereur remporteroit une victoire tres-aiſée. Cette imagination lui abatit de telle ſorte le courage, qu'il n'oſa donner bataille. Je laiſſe à chacun la liberté d'en croire ce qui lui plaira.

2. Il déplaiſoit extrémement à Béliſaire d'aſſiéger, & par terre, & par mer les Napolitains, ſans avoir eſpérance de les prendre, ni par compoſition, ni par aſſaut. Il voioit, qu'aprés avoir inutilement conſumé le tems devant une place qui étoit imprenable par ſon aſſiette, il ſeroit enſuite obligé d'aller attaquer Théodat dans Rome, durant les rigueurs de l'hiver. Il avoit donc réſolu de lever le ſiége, & commandé à ſes Soldats de ſe tenir prêts pour partir; mais dans ce tems-là-même, il lui arriva un grand bonheur au milieu de ſes plus grandes inquiétudes. Un certain Iſaurien eut la curioſité de conſidérer la ſtructure de l'Aquéduc, qui portoit l'eau dans la Ville. Y étant entré à l'endroit par-où Béliſaire l'avoit fait couper, qui étoit un endroit aſſez éloigné des murailles, il alla ſans peine fort avant, à-cauſe qu'il n'y avoit plus d'eau. Quand il fut arrivé proche de la muraille, il trouva une groſſe pierre, qui y avoit été miſe par les mains de la nature, mais qui avoit été percée par celles des hommes, de telle ſorte néanmoins que l'eau y couloit aiſément; mais

mais qu'un Soldat n'y pouvoit paſſer. Ainſi l'Aquéduc n'avoit pas par tout la même largeur, mais il étoit plus étroit à l'endroit de la pierre, qu'aux autres. Cét Iſaurien aiant tout exactement conſidéré, jugea que l'on pourroit introduire des Soldats dans la Ville, en élargiſſant un peu le canal. Mais comme il n'étoit connu de perſonne, & qu'il n'avoit jamais parlé à pas un des Commandans, il communiqua ſa penſée à un autre Iſaurien nommé Pancaris, qui étoit des Gardes de Béliſaire, & qui alla à l'inſtant lui en donner avis. Cette nouvelle le fit un peu reſpirer. Il commanda donc à Pancaris de travailler à élargir le paſſage, mais de le faire ſi ſecrétement, que qui que ce ſoit n'en eût connoiſſance. Pancaris entra dans l'Aquéduc avec quelques-uns des Iſauriens, qu'il avoit jugé propres pour cette entrepriſe, & ils travaillérent à rompre la pierre, non pas avec des marteaux, ni avec des ſcies, mais avec de certains inſtrumens qui la tailloient ſans faire de bruit. L'ouvrage fut tellement avancé en fort peu de tems, qu'un homme pouvoit paſſer par le trou de la pierre, ſans ôter ſes armes.

3. Lorſque tout fut prêt, Béliſaire fit réfléxion, que ſi l'armée entroit de force dans la Ville, elle paſſeroit les habitans au fil de l'épée, & qu'elle commettroit toutes les violences qui arrivent d'ordinaire dans les places ſurpriſes. Il envoia donc quérir Etienne, & lui parla de cette ſorte. *J'ai ſouvent vû des Villes priſes de force, & je ſai les malheurs qui arrivent en ces funeſtes occaſions. Le Soldat victorieux ſacrifie tous les hommes à ſa fureur; & s'il épargne les femmes qui ſe preſentent à la mort, ce n'eſt que pour les reſerver à un outrage plus inſupportable que la mort-même, & tout-à-fait digne de pitié. Il entraine en ſervitude de jeunes enfans, qui étant nez libres, n'avoient pas été élevez pour obéir, & il les contraint de vivre ſous la puiſſance d'un maitre, dont ils ont vû les mains teintes du ſang de leur pere. Que dirai-je du feu qui conſume tout, & qui réduit en cendres ce que les grandes Villes ont de plus magnifique, & de plus ſuperbe? Quand je conſidére*

dans

dans les Places qui ont été réduites à ce triſte état, comme dans un miroir tres-fidéle, l'image des maux où Naples ſera bien-tôt plongée, j'en ai la derniére compaſſion. Je ſouhaiterois extrémement qu'une Ville ſi célébre par ſon antiquité, & ſi peuplée de Chrétiens, & de Romains, ne fût pas détruite en ma préſence, & par mon autorité: car je ne pourrai retenir les Soldats irritez de la mort de leurs freres, & de leurs parens, s'ils y entrent une-fois de force. Prenez donc une bonne réſolution d'éviter toutes ces diſgraces, pendant que vous en avez la liberté. Si vous les ſouffrez, vôtre opiniâtreté en aura été la cauſe, & vous ne pourrez en accuſer la fortune. Voilà ce que dit Bélisaire, dont Etienne alla faire un récit fidéle aux habitans; & tandis qu'il le faiſoit, ſes ſoûpirs entrecoupoient ſes paroles. Mais ils n'en eurent point de peur, & ils refuſérent de ſe rendre. Dieu vouloit qu'avant que de ſubir le joug de la domination de Juſtinien, ils ſouffriſſent de grandes peines.

CHAPITRE X.

1. *Bélisaire envoie des Soldats par un Aquéduc.* 2. *La Ville eſt pillée.* 3. *Bélisaire arrête le pillage.* 4. *Paſtor meurt ſubitement.* 5. *Etienne & Aſclépiodote ſe font mutuellement des reproches.* 6. *Aſclépiodote eſt mis en piéces par le peuple.*

1. ALORS Bélisaire ſe prépara à donner l'aſſaut, de la maniére que je vais dire. Il choiſit ſur le ſoir quatre cens hommes, dont il donna le commandement à Magnus, Capitaine de Cavalerie, & à Ermez Capitaine des Iſauriens; & il leur commanda à tous d'endoſſer leurs cuiraſſes, de prendre leurs épées & leurs boucliers, & d'attendre ſes ordres. Enſuite il envoia quérir Beſſas, & le retint, pour délibérer avec lui ſur le ſujet de la guerre. La nuit étant bien avan-

avancée, il découvrit à Magnus & à Ermez le projet de l'entrepriſe; il leur montra l'endroit de l'Aquéduc qui avoit été coupé, & leur commanda de prendre des flambeaux, & de mener par dedans les quatre cens hommes juſques dans la Ville. Il y envoia auſſi deux trompettes, qui devoient ſonner quand ils ſeroient arrivez, tant pour lui donner le ſignal, que pour jetter la terreur dans l'eſprit des habitans. Pour ce qui eſt de lui, il prépara un fort grand nombre d'échelles: Et pendant que Magnus & Ermez conduiſoient leurs gens par ce canal, il demeura avec Beſſas & Photius pour donner les ordres qui étoient néceſſaires, & envoia commander dans le Camp de veiller, & de tenir les armes prêtes. Il fit auſſi tenir à l'entour de ſa perſonne ceux qu'il connoiſſoit pour les plus hardis, & les plus braves. La moitié de ceux qui étoient entrez dans l'Aquéduc, en ſortirent, par la crainte qu'ils eûrent du danger. Magnus fit tous ſes efforts pour leur perſuader de le ſuivre; mais n'en aiant pû venir about, il vint avec eux trouver Bélisaire, qui les maltraita de paroles, & qui aiant choiſi deux cens de ceux qui étoient proche de lui, leur commanda d'aller par tout où Magnus voudroit les mener. Photius, qui vouloit auſſi avoir part à la gloire de les commander, ſe jetta dans l'Aquéduc, mais il fut auſſi-tôt rappelé par Bélisaire. Tous ceux qui étoient ſortis du canal par l'appréhenſion du péril, eurent aprés le courage d'y rentrer, & de ſe rejoindre à leurs compagnons, par la honte des reproches que Photius & leur Général leur en firent. Bélisaire craignant que les Goths qui gardoient le quartier le plus proche de l'Aquéduc, ne s'apercûſſent de quelque choſe, alla de leur côté, & commanda à Beſſas de leur parler en leur langue, & de les amuſer, afin qu'ils n'entendiſſent pas le bruit des armes. Beſſas les exhortoit à haute voix de ſe rendre, dont ils ſe moquoient, avec des paroles piquantes & injurieuſes à l'Empereur & à Bélisaire. Voilà ce que Beſſas fit en cette rencontre. L'Aquéduc étoit couvert d'une

d'une voute de brique, non ſeulement aux endroits qui étoient ſoûs terre dans la campagne, mais auſſi à ceux qui étoient ſoûs la Ville; de ſorte que ceux qui étoient dedans, ne pûrent ſavoir où ils alloient, ni par où ils ſortiroient, juſqu'à ce que les premiers arrivérent à l'endroit où il étoit découvert. Cét endroit répondoit à une maiſon abandonnée, & qui n'étoit habitée que par une pauvre femme. Quand ils virent le jour, & qu'ils reconûrent qu'ils étoient dans la Ville, ils eûrent envie de monter à la maiſon; mais cela leur étoit impoſſible, étant chargez de leur armes, il n'y avoit point de degrez, & les côtez de l'Aquéduc étoient fort hauts. Comme ils étoient dans une grande perpléxité, & qu'ils s'incommodoient par leurs nombre, il y en eut un qui mit ſes armes bas, & qui s'efforça de grimper avec les mains, & avec les piés. Il entra dans la maiſon, & ménaça la femme de la tuër, ſi elle faiſoit le moindre bruit. Il attacha enſuite une corde au pié d'un olivier, qui étoit dans la maiſon, & en jetta le bout à ſes compagnons, qui montérent tous. Il reſtoit encore alors la quatriéme partie de la nuit à paſſer. Ils s'approchérent des murailles, & tuérent deux ſentinelles du côté de Septentrion, qui étoit le côté où Beſſas & Béliſaire les attendoient. Ceux-ci dreſſérent les échelles, qui ſe trouvérent trop courtes, à-cauſe que l'on n'avoit pû prendre la meſure juſte pour les faire; deſorte qu'il en falut lier deux enſemble. Il ne fut pas poſſible d'eſcalader la Ville du côté de la mer, parce qu'il n'étoit pas gardé par des Goths, mais par des Juifs, qui n'attendant point de quartier des Romains qu'ils avoient irritez, & qu'ils avoient empêchez de ſe rendre maîtres de la Place, ſans s'expoſer à aucun danger, ſe deffendoient courageuſement. Néanmoins, quand le jour fut venu, & qu'ils furent chargez par les Romains qui étoient entrez dans la Ville, ils prirent la fuite. Ainſi Naples fut priſe de force, & les portes en furent ouvertes à l'armée victorieuſe.

2. Les

2. Les aſſiégeans qui attaquoient du côté d'Orient, n'aiant point d'échelles pour monter aux murailles, brûlérent les portes qui avoient été abandonnées par la garniſon. Il ſe fit alors une furieuſe boucherie, ceux qui avoient perdu de leurs parens durant le ſiége, ne reſpirant que la vengeance, & paſſant tout au fil de l'épée, ſans épargner ni ſexe, ni âge. Ils entroient dans les maiſons, en emmenoient les femmes & les enfans, pilloient les meubles, & tout ce qu'il y avoit de précieux. Sur tout les Maſſagétes ne reſpectant point la ſainteté des Egliſes, arrachoient des Autels ceux qui s'y étoient réfugiez, pour y trouver leur ſureté. Ces deſordres continuérent juſqu'à ce que Béliſaire, qui couroit de tous côtez pour les arrêter, aſſembla les Soldats, & leur parla de cette ſorte.

3. *Puiſque Dieu nous a accordé une victoire ſi glorieuſe, & qu'il nous a rendus les maîtres d'une Ville que l'on croioit imprenable, nous ne devons pas paroître indignes de cette faveur; mais nous devons plûtôt faire voir par la douceur dont nous uſerons envers les vaincus, que nous méritions de les vaincre. Mettez des bornes à vôtre haine, & ne l'étendez pas plus loin que la guerre. Le vainqueur ne doit point faire de mal aux vaincus, parce qu'en les tuant, au lieu de ſe défaire de ſes ennemis, il perd de ſes ſujets. Modérez donc vôtre colére, & n'exercez plus d'hoſtilitez contre les Habitans. Il eſt honteux à ceux qui ont ſurmonté leurs ennemis, de ſe laiſſer ſurmonter par la fureur de la vengeance. Gardez l'or, & les richeſſes comme la récompenſe de vôtre valeur; mais rendez les enfans aux peres, & les femmes aux maris, & leur faites connoître par une action ſi généreuſe, de quels amis ils ſe ſont privez par leur imprudence.* Aprés que Béliſaire eut dit ces paroles, il fit rendre aux Napolitains les femmes, les enfans, & les eſclaves. Il arrêta tous les actes d'hoſtilité, & fit leur paix avec les Soldats. Ainſi, ils perdirent & recouvrérent leur liberté en un méme jour. En rentrant en poſſeſſion de leurs maiſons, ils y trouvérent l'argent qu'ils avoient caché, & qui n'avoit pû étre découvert par le vainqueur. Voilà quel

fut

fut l'évenement de ce ſiége, qui avoit duré vingt jours. Béliſaire garda huit cens Goths, qui furent pris en cette occaſion, & ne les conſidéra pas moins que le reſte de ſes Soldats.

4. Quand Paſtor, qui, comme j'ai dit, avoit inſpiré aux Habitans la folle réſolution de ne ſe point rendre, vit la Ville priſe, il tomba en apoplexie, & mourut ſubitement, ſans que l'on lui eût fait aucun déplaiſir.

5. Aſclépiodote, qui avoit été le compagnon de ſes cabales, étant allé trouver Béliſaire avec les plus conſidérables de la Ville, Etienne luy fit ces reproches. *Tu vois maintenant, méchant homme, combien tu as cauſé de maux à ton païs, en voulant ſacrifier le ſalut de tes Citoiens à l'affection que tu avois pour les Goths. Si ces Barbares euſſent eû de l'avantage, tu n'euſſes pas manqué de leur demander récompenſe, & de nous déferer devant eux, nous qui étions du bon parti, comme des coupables d'une conſpiration tramée avec les Romains. Maintenant que Juſtinien eſt maître de Naples, & que nos vies ſont en ſureté, par la valeur & par la clémence de Béliſaire, oſes-tu bien te preſenter devant lui, comme ſi tu n'avois rien fait contre les interêts des Habitans, & contre le ſervice de l'Empereur?* Voilà ce que le reſſentiment des calamitez publiques tira de la bouche d'Etienne. Aſclépiodote lui répondit : *Vous ne prenez pas garde que vous faites nôtre éloge, quand vous nous accuſez de l'affection que nous avons eue pour les Goths; car il eſt certain que l'amour que des ſujets conſervent pour leurs maîtres qui ſont dans le danger, ne peut procéder que d'une inviolable fidélité. Les vainqueurs trouveront en ma perſonne un défenſeur auſſi zélé pour leurs interêts, qu'ils y ont trouvé un redoutable ennemi, puiſqu'il eſt ſans doute que celui qui eſt fidéle de ſon naturel, ne change pas avec la fortune. Pour vous, s'il arrivoit une révolution dans l'Etat, vous accépteriez toutes les conditions qu'il plairoit au plus fort de vous impoſer; car ceux qui ont un eſprit léger & inconſtant, renoncent à leurs amis dés qu'ils ont la moindre peur.*

6. Comme Aſclépiodote s'en retournoit, aprés avoir fait cette réponſe, le Peuple le ſuiuit en foule, & le déchira en piéces. Ils allérent enſuite à la maiſon de Paſtor, dont ils ne vouloient pas croire la mort; mais y aiant trouvé le corps mort, ils l'emportérent, & le pendirent hors de la Ville. Cela fait, ils demandérent pardon à Béliſaire de ces violences, qu'ils n'avoient commiſes que par le tranſport d'une juſte indignation. Et aprés l'avoir obtenu, ils ſe retirérent. Ainſi les habitans de Naples furent délivrez de leurs miséres.

CHAPITRE XI.

1. Vitigis eſt éleu Roi des Goths, & il fait tuer Théodat. 2. Il propoſe aux Goths de temporiſer. 3. Il épouſe Mataſonte.

1. IL y avoit long-tems que les Goths qui étoient à Rome, & aux environs, s'étonnoient de l'aſſoupiſſement de Théodat, qui ſe tenoit en repos, au lieu de s'oppoſer aux progrés des ennemis, & qu'ils ſe ſoupçonnoient d'être d'intelligence avec l'Empereur. Mais quand ils reçûrent la nouvelle de la priſe de Naples, ils publiérent hautement qu'il étoit l'auteur de toutes les calamitez publiques; & ils s'aſſemblérent à Regéte, qui eſt un lieu éloigné de deux cens quatre-vingts ſtades de Rome. Ce lieu leur parût fort propre pour un campement, parce qu'il eſt abondant en pâturages, & qu'il eſt arroſé d'un ruiſſeau, que ceux du Païs appelent Décennovius, à cauſe qu'aprés avoir coulé l'eſpace de dix-neuf milles, qui font cent treize ſtades, il ſe perd dans la mer, proche de la ville de Terracine, & proche auſſi de la Montagne Circée, où l'on dit qu'Uliſſe demeura avec Circé; en quoi je croi que l'on ſe trompe, ſi ce n'eſt qu'Homére ſe ſoit

trompé lui-même dans la deſcription qu'il a faite de la demeure de Circé. J'avouë néanmoins, que cette Montagne s'étend de telle façon dans la mer, qu'elle a la forme d'une Iſle, & qu'elle paroît comme une Iſle, non ſeulement à ceux qui navigent, mais auſſi à ceux qui ſe promènent ſur le rivage. Mais quiconque y entre, reconnoit bien qu'il s'étoit trompé. Peut-être que c'eſt pour cette raiſon qu'Homére en a parlé comme d'une Iſle. Mais je retourne à mon ſujet.

Les Goths étant aſſemblez à Regéte, y élûrent pour Roi Vitigis, qui n'étoit pas d'une famille fort illuſtre, mais qui avoit aquis une grande réputation à Sirmium, dans les guerres de Théodoric contre les Gépides. Quand Théodat eut appris cette élection, il s'enfuit vers Ravenne. Vitigis donna ordre à Optaris de le ſuivre, & de l'amener mort ou vif. Optaris étoit ennemi de Théodat, à-cauſe que gagné par argent, il lui avoit ôté une fille fort belle & fort riche, qui lui avoit été promiſe en mariage, & l'avoit fait épouſer à un autre. Si bien qu'étant animé autant par la paſſion de ſe venger de cette injure, que par le deſir d'obéïr aux ordres de Vitigis, il le pourſuivit nuit & jour avec une ardeur extrême. L'aiant enfin trouvé dans un chemin, il le jetta à la renverſe contre terre, & le maſſacra comme une victime. Ce fut ainſi que Théodat finit ſa vie, & en même tems ſon régne, qui ne dura que trois ans.

2. Vitigis entra dans Rome avec les Goths qui ſe trouvérent alors à ſa ſuite, & y apprit la mort de Théodat, dont il reſſentit beaucoup de joie. Il mit en priſon ſon fils Théodégiſcle; & comme ſes affaires n'étoient pas encore bien diſpoſées, il alla à Ravenne, pour y donner ordre. Puis il aſſembla ſes Soldats, & leur dit. *Mes Compagnons, l'exécution des grandes entrepriſes dépend plûtôt de la ſageſſe des conſeils, que d'une occaſion d'un moment. Une remiſe faite à propos ſauve quelquefois un Etat; au lieu qu'une précipitation téméraire les ruine. Une multitude*

tude mal préparée au combat, ſera plus aiſément défaite qu'une poignée de gens de cœur, qui ont pourvû à tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ne nous jettons pas par un deſir impétueux de la gloire, dans des maux où il n'y auroit point de remède. Il vaut mieux ſouffrir une honte d'un moment, pour aquerir une réputation immortelle, que de nous charger d'une infamie éternelle, pour éviter une confuſion paſſagére. Vous ſavez que nos principales forces, nos magazins & nos proviſions ſont dans les Gaules, dans le territoire de Veniſe, & dans les lieux circonvoiſins. Nous avons une guerre contre les François, qui eſt bien plus fâcheuſe que celle-ci, & ce ſeroit une folie de ne la terminer pas avant que d'en entreprendre une autre. Il y a grande apparence que nous ſerions défaits, ſi nous attaquions en même tems pluſieurs ennemis. Je ſuis donc d'avis d'aller droit à Ravenne, de faire la paix avec les François; & lorſque nous aurons mis nos affaires en bon état, de retourner avec toutes nos forces contre Béliſaire. Que perſonne n'ait de répugnance à ſe retirer, & qu'il appele, s'il veut, cette retraite une fuite. Il y en a qui ont remporté l'avantage pour avoir été accuſez de lâcheté; & d'autres qui ont été honteuſement taillez en piéces, pour avoir affecté, hors de ſaiſon, les titres de courageux & de braves. Ce n'eſt pas à ces noms-là qu'il faut s'arrêter; il faut aller au fond des choſes. C'eſt la fin, & non pas le commencement des entrepriſes importantes qui fait paroître la valeur des hommes. Ceux-là ne peuvent être accuſez de fuir, qui vont attaquer l'ennemi dés le moment qu'ils ſont en état de le faire; mais ce ſont ceux, qui pour ſauver leur vie, ſe retirent du danger. Ne craignez point que les ennemis prennent Rome. Les Romains étant auſſi affectionnez qu'ils le ſont pour nôtre domination, ils n'ont garde de manquer à la bien garder; & en cela ils n'auront pas beaucoup de peine, parce que nous reviendrons dans peu de tems. Mais quand ils trameroient quelque trahiſon contre nous, & qu'ils recevroient l'ennemi dans leur Ville, en cela même ils ne nous feroient pas grand préjudice, parce qu'il vaut mieux avoir des ennemis déclarez, que des ennemis couverts. Mais j'aurai ſoin que ce mal-heur n'arrive pas, en y laiſſant une puiſſante garniſon, & un excellent

Gouverneur. Ainſi nous ſerons en aſſurance, & nous n'aurons point de mal à appréhender de nôtre retraite.

3. Les Goths aiant approuvé ce diſcours de Vitigis, ils s'apprêtérent à ſe retirer. Enſuite Vitigis exhorta Sylvére, Evêque de Rome, & les principaux, tant du Sénat que du peuple, à demeurer fidéles dans l'obeïſſance, leur repreſentant les avantages dont ils avoient joüi ſoûs le gouvernement de Théodoric. Il choiſit quatre mille hommes, qu'il laiſſa en garniſon. Il établit Gouverneur Leudéris, qui étoit un vieillard d'une prudence conſommée, & emmena des Sénateurs pour lui ſervir d'ôtages. Quand il fut arrivé à Ravenne avec toutes ſes troupes, il épouſa Mataſonte, fille d'Amalaſonte, bien que ce fût contre le conſentement de cette Princeſſe. Il eſpéroit d'affermir tres-ſolidement les fondemens de ſa puiſſance, par cette alliance avec la Maiſon de Théodoric. Il aſſembla enſuite tous les Goths, il en fit le dénombrement, & leur donna des armes & des chevaux, ſelon leur rang & leur mérite. Il n'y eut que ceux qui étoient en garniſon dans les Gaules, qu'il n'oſa rappeler, pour la crainte que la valeur des François lui donnoit. On les appeloit autrefois Germains. Je dirai ici quelles ont été leurs premiéres demeures, comment ils ſe ſont établis dans les Gaules, & comment ils ſont entrez en guerre avec les Goths.

CHAPI-

CHAPITRE XII.

1. Deſcription de quelques Païs. 2. Anciennes demeures des François. 3. Ils font alliance avec les Goths, & vainquent les Bourguignons, & les Viſigots. 4. Gizélic, fils naturel d'Alaric, eſt élû Roi par les Viſigoths, & tué par Théodoric. 5. Theudis uſurpe le Commandement en Eſpagne.

1. CEUX qui paſſent le Détroit, & qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, ont l'Europe à la gauche, & l'Afrique à la main droite. Quand ils ſont plus avant, ils ne l'appelent plus l'Afrique, mais l'Aſie. Je ne puis écrire exactement les parties les plus éloignées de l'Afrique, parce qu'elles ne ſont pas habitées. C'eſt pour cela même que nous ne connoiſſons pas l'origine du Nil, qui ſortant de ce païs, va ſe répandre dans l'Egypte. L'Europe dans ſon commencement eſt d'une figure toute ſemblable à celle du Peloponnéſe, & elle eſt toute environnée de la mer. La premiére terre qui ſe preſente du côté d'Occident & de l'Océan, c'eſt l'Eſpagne juſqu'aux Alpes, qui ſont dans les Monts Pyrénées. Ceux du Païs donnent le nom d'Alpes aux paſſages des Montagnes. Tout le païs qui s'étend depuis cét endroit-là juſqu'aux frontiéres de la Ligurie, s'appele la Gaule. Il y a encore là d'autres Alpes, qui ſéparent les Gaulois d'avec les Liguriens. La Gaule a plus de largeur que l'Eſpagne, parce que l'Europe, qui dans ſon commencement eſt étroite, s'élargit enſuite. La Gaule eſt entre la mer Océane & la Méditerranée. Parmi les fleuves qui l'arroſent, deux des principaux ſont le Rhône & le Rhin, dont le

cours eſt fort différent, l'un s'allant décharger dans la mer Tyrréne, & l'autre dans l'Océan.

2. Il y a auſſi pluſieurs Lacs, au-tour deſquels les Germains avoient autrefois leurs demeures. Ce n'étoit alors qu'un peuple barbare, dont le nom n'avoit rien d'illuſtre. Mais maintenant on les appele François. Les Aboruſques demeuroient proche d'eux, & relevoient des Romains, de même que tous les peuples de la Gaule, & de l'Eſpagne. Les Thoringiens habitoient un Païs du côté de l'Orient, qui leur avoit été accordé par Auguſte, le premier des Empereurs. Les Bourguignons étoient voiſins de ceux-ci, en tirant vers le Midi. Au delà des Thoringiens étoient les Allemans, & les Suédois, peuples courageux, & accoûtumez à la guerre. Voilà le dénombrement des Nations libres, par qui ces Païs-là étoient autrefois occupez. Les Viſigots s'étant répandus, dans la ſuite du tems, ſur les terres de l'Empire, ſoûmirent à leur puiſſance toute l'Eſpagne, & la partie de la Gaule qui eſt au delà du Rhône. Les Aboruſques, qui étoient alors à la ſolde des Romains, furent attaquez par les Germains; au commencement par des courſes ſubites, & aprés à guerre ouverte. Les Aboruſques ſe portérent vaillamment dans toutes les occaſions, & y donnérent de grandes preuves de leur fidélité, & de leur courage. Les Germains n'aiant pû les réduire par les armes, leur propoſérent une alliance, qu'ils accéptérent volontiers, parce qu'ils étoient déja unis enſemble par la profeſſion de la Religion Chrétienne. L'union de ces deux Nations rendit leur puiſſance tres-conſidérable. Les Soldats Romains, qui étoient en garniſon dans les Provinces les plus éloignées de la Gaule, ne pouvant retourner en leurs païs, & ne voulant pas prendre parti dans les Troupes de leurs ennemis, à-cauſe qu'ils étoient Ariens, ils ſe donnérent aux Aboruſques & aux Germains, avec leurs Enſeignes, & toutes leurs Places. Ils retinrent néanmoins les mœurs de leur païs, & ils les tranſmirent

rent à leurs enfans, qui les conſervent encore aujourd'hui. Ils ont les mêmes noms ſoûs leſquels ils ont été autrefois rangez. Ils combattent ſoûs un étendard qui leur eſt particulier. Ils gardent les coûtumes de leur Nation, portent l'habit des Romains, & ſur tout l'habillement de tête.

3. Pendant que les Romains ont conſervé leur Empire, ils ont commandé dans la Gaule au deçà du Rhône. Mais quand Odoacer établit ſa tyrannie, il abandonna aux Viſigoths, toutes les Gaules, juſqu'aux Alpes, qui ſéparent les François & les Liguriens. Aprés la mort d'Odoacer, les Thoringiens appréhendant l'agrandiſſement de la puiſſance des Germains, qui ſe rendoient formidables à tous leurs voiſins, recherchérent l'alliance des Goths, laquelle Théodoric fut fort aiſe de contracter par un double mariage, l'un de ſa fille Theudichuſe, qu'il donna au jeune Alaric Roi des Viſigots; l'autre de ſa niéce Ameloberge, fille d'Amalafride, qu'il donna à Herménéfride, Roi des Thoringiens. La protection d'un allié auſſi puiſſant qu'étoit Théodoric, garantit ces Peuples de l'invaſion des Germains, qui tournérent leurs armes contre les Bourguignons. Les François & les Goths firent, peu de tems aprés, une ligue enſemble, pour exterminer les Bourguignons, & pour envahir leur païs. Les conditions de la ligue étoient, que les terres conquiſes ſeroient également partagées entre les deux Peuples, & que ſi l'un des deux remportoit ſeul la victoire, l'autre lui paieroit une certaine quantité d'or. Suivant cét accord les François mirent ſur pié une puiſſante armée. Théodoric faiſoit auſſi ſemblant de vouloir marcher, mais il différoit de jour en jour. Enfin, étant obligé d'envoier ſes Troupes, il donna ordre à ceux qui les commandoient d'attendre le ſuccés de la bataille, & ſi les François la perdoient, de ne pas avancer; au contraire, s'ils la gagnoient, de ſe joindre promptement à eux. Cét ordre fut ſuivi tres-exactement. Les François en vinrent ſeuls aux mains

avec les Bourguignons. Le combat fut opiniâtré & ſanglant, & la victoire demeura long-tems douteuſe. Enfin les François mirent leurs ennemis en fuite, & les aiant pourſuivis juſqu'aux extrémitez de leur Païs, où ils avoient quelques Forts, ils ſe rendirent maîtres de tout le reſte. Au premier bruit de cette victoire, les Goths accoururent, & alléguérent, pour excuſe aux reproches de leurs alliez, qu'ils n'avoient pû ſurmonter les difficultez des paſſages; puis ils païérent la ſomme portée par le traité, pour la peine de leur demeure, & ils partagérent les terres des vaincus. En quoi il eſt ſans doute, que Théodoric fit paroître une prudence toute extraordinaire, puis qu'il aquit, pour une ſomme médiocre, la moitié d'un grand Païs, ſans hazarder la vie de ſes ſujets. Voilà comment les Goths & les François entrérent en poſſeſſion d'une portion des Gaules.

Les Germains étant devenus plus puiſſans, déclarérent la guerre à Alaric, Roi des Viſigoths, ſans craindre d'irriter Théodoric. Tandis que ce Prince levoit une armée pour ſecourir ſes alliez, les Germains mirent le ſiége devant Carcaſſone. Les Viſigoths ſe vinrent camper aſſez proche, & demeurérent en repos. Mais aprés y avoir perdu du tems, ils commencérent à ſe fâcher de voir leurs terres ravagées par l'ennemi, à murmurer contre Alaric, & à l'accuſer d'éviter, par pure lâcheté, d'en venir aux mains. Ainſi ce Prince fut contraint de céder à l'impatience de ſes Soldats, & de livrer ſeul la bataille, ſans attendre le ſecours de Théodoric. Les Germains remportérent la victoire, tuérent ce Prince, taillérent en piéces un grand nombre de Viſigoths, & s'emparérent d'une grande partie des Gaules. Ils n'en preſſérent pas moins vivement le ſiége de Carcaſſone, où ils avoient oüi dire que l'on avoit enfermé les tréſors, que le vieux Alaric avoit autrefois apportez de Rome. Parmi ces tréſors étoient les plus riches meubles du Roi Salomon, & une émeraude de grand prix, qui avoit

avoit auſſi été priſe dans Jéruſalem par les anciens Romains.

4. Les Viſigoths qui ſe ſauvérent de la bataille élûrent pour leur Roi, Gizélic, fils naturel d'Alaric, à cauſe qu'Amalaric, ſon petit-fils légitime, étoit encore enfant. Le bruit de la marche de Théodoric, que l'on diſoit être à la tête d'une formidable armée, fit lever le ſiége de Carcaſſone aux Germains, qui ſe retirérent entre le Rhône & l'Océan. Théodoric les y laiſſa, parce qu'il ne les en pouvoit chaſſer, & ſe contenta de reprendre le reſte des Gaules. Il fit mourir Gizélic, & donna le Roiaume à Amalaric ſon pupille, & tranſporta tous les tréſors de Carcaſſone à Ravenne. Il avoit grand ſoin d'envoier des Gouverneurs, & des garniſons en Eſpagne, & dans les Gaules, afin de tenir les Peuples dans l'obéïſſance. Ces Gouverneurs lui paioient un tribut; mais pour faire voir que ce n'étoit point par avarice qu'il le levoit, il en faiſoit preſent à l'armée, tant des Goths que des Viſigoths. Ces deux Nations ſe joignirent depuis par diverſes alliances, ſoûs le ſervice du même Prince.

5. Theudis, qui étoit un Goth, que Théodoric avoit envoié en Eſpagne pour y commander des Troupes, y épouſa la fille d'un des plus riches du Païs, & qui y poſſédoit de grandes terres. Aiant enſuite amaſſé deux mille Soldats, il prit des Gardes; & bien qu'il ne s'attribuât que la qualité de Capitaine de Théodoric, il eſt vrai néanmoins qu'il joüiſſoit d'une puiſſance abſoluë. Théodoric agiſſant en cette rencontre, ſelon ſa rare prudence, & ſelon la profonde connoiſſance qu'il avoit des affaires du monde, ne voulut pas emploier ſes armes pour punir ce ſujet rebelle, de peur, ou de rencontrer les François dans ſon paſſage, ou de donner ſujet aux Viſigoths de former quelque parti; mais il l'attacha par intérêt à ſon ſervice, en lui aſſurant pour toûjours le Commandement de ſes Troupes. Il le fit néanmoins avertir en particulier par les plus conſidérables des Goths, que la bien-ſéance & le de-

voir l'obligeoient à aller remercier le Roi dans Ravenne : Mais il ne voulut jamais y aller, ni promettre de le faire. Pour le reſte il obéït exactement à tous les ordres qu'il reçût, & jamais il ne détourna les deniers publics.

CHAPITRE XIII.

1. Les François défont les Thoringiens, & les Bourguignons. 2. Amalaric, Roi des Viſigohts, épouſe la fille de Théodébert. 3. Traite mal ſa femme, en haine de la Religion Catholique, & excite la colére de Théodébert, ſon beau-frere, par qui il eſt défait, & tué. 4. Théodat traite avec les François. 5. Harangue de Vitigis, ſuivie d'un traité.

1. APRES la mort de Théodoric, les François ne voiant plus de reſiſtance, prirent les armes contre les Thoringiens, les ſubjuguérent, & tuérent le Roi Herménéfride, dont la femme ſe ſauva, & ſe réfugia avec ſes enfans chez ſon frere Théodat, Roi des Goths. Les Germains en étant venus une ſeconde fois aux mains avec le reſte des Bourguignons, & aiant remporté ſur eux l'avantage, enfermérent leur Roi dans un Château, contraignirent les Soldats de ſervir dans leurs armées, & mirent un impôt ſur les terres.

2. Quand Amalaric, Roi des Viſigoths, fut en âge, il commença à apprehender la puiſſance des Germains, & pour ce ſujet il épouſa la ſœur de leur Roi Théodébert, & partagea les Gaules avec ſon couſin Atalaric Roi des Goths. Tout ce qui eſt au deçà du Rhône fut cédé aux Goths ; & ce qui eſt au delà demeura aux Viſigoths. Il fut accordé de part & d'autre, que l'impôt qui avoit été établi par Théodoric, ne ſeroit plus levé

levé à l'avenir. Atalaric reſtitua de bonne foi à Amalaric toutes les richeſſes qui avoient été tranſportées de Carcaſſone à Ravenne. Comme les deux Nations s'alliérent enſemble par divers mariages, que les particuliers contractérent, on laiſſa le choix aux hommes, ou d'emmener leurs femmes, ou d'établir leurs demeures avec elles. Les uns emmenérent leurs femmes, & les autres paſſérent dans leur parti.

3. Peu de tems aprés Amalaric excita la colére de ſon beau-frere, de laquelle les effets lui furent funeſtes. Comme il étoit prévenu de l'erreur des Ariens, il ne pouvoit ſouffrir que ſa femme demeurât dans la Religion de ſes Peres, & qu'elle ſe conſervât dans la liberté des exercices de l'Egliſe Catholique. Et à-cauſe qu'elle refuſoit d'entrer dans la Communion de ceux de ſa ſecte, il lui faiſoit toutes ſortes de traitemens injurieux ; dont aiant été contrainte de ſe plaindre à ſon frere, il s'éleva une guerre furieuſe entre les Germains & les Viſigoths, dans laquelle Amalaric fut défait, & tué. Théodébert reprit ſa ſœur, & reprit avec elle non ſeulement toutes les richeſſes qu'elle avoit portées en mariage, mais auſſi toutes les terres que les Viſigoths avoient dans la Gaule. Ceux qui ſe ſauvérent de la bataille paſſérent en Eſpagne avec leurs femmes & leurs enfans, & allérent vivre ſoûs la domination de Theudis, qui s'étoit érigé publiquement en Tiran. Ce fut ainſi que la Gaule fut réduite ſoûs la puiſſance des Goths & des Germains.

4. Théodat aiant été averti du voiage de Béliſaire en Sicile, fit un traité avec les Germains, par lequel ils s'obligeoient de le ſecourir lors qu'ils auroient touché deux mille marcs d'or, & qu'ils auroient été mis en poſſeſſion de tout ce dont les Goths avoient joüi dans les Gaules. Mais Théodat mourut ſans que le traité fût exécuté ; & c'eſt pour cette raiſon que les meilleurs Soldats qu'il y eut parmi les Goths, étoient alors dans les Places de la Gaule, ſoûs la conduite de Marcias.

Vitigis ne crût pas les pouvoir rappeler, de peur qu'en les rappelant le Païs ne demeurât exposé aux incursions des François. Aiant donc assemblé la fleur des plus braves hommes qu'il y eût parmi les Goths, il leur fit cette harangue.

5. *Je vous ai assemblez pour vous donner un avis qui ne vous sera peut-être pas agréable, bien qu'il vous soit absolument nécessaire. Il faut que vous l'ecoutiez, s'il vous plaît, avec patience, & que vous preniez ensuite une résolution conforme à l'état present des affaires. Ceux qui voient que les succés ne répondent pas à leurs espérances, doivent s'accommoder au tems & à la fortune. Nous avons tout ce qui est nécessaire pour entreprendre une guerre: Il n'y a que de la part des François, qui sont nos anciens ennemis, que nous puissions appréhender de l'obstacle. Nous avons resisté jusqu'ici à leur puissance, bien qu'avec une perte notable, & d'argent & de Soldats, parce qu'ils étoient alors les seuls que nous eussions à combatre: Mais maintenant il est à propos de faire la paix avec eux, puisque nous sommes obligez d'entrer en guerre avec d'autres ennemis. Si nous ne nous réconcilions avec eux, ils ne manqueront pas de joindre leurs forces à celles de Bélisaire, parce qu'il n'y a rien de si conforme à l'ordre de la Nature, & à l'usage de ce qui se fait chaque jour parmi les hommes, que de voir ceux qui ont un ennemi commun, contracter ensemble alliance. De plus, si nous en venons aux mains avec les François & avec les Romains séparément, il y a grand sujet de craindre, que nous ne soions défaits par les uns & par les autres. Il vaut donc bien mieux se résoudre à perdre une petite partie de l'Etat, pour conserver le reste, que de le perdre entier, & de perdre aussi la vie, pour avoir voulu conserver tout. Je suis persuadé que si nous abandonnons aux Germains la partie de la Gaule, qui est voisine de leurs frontiéres, & que nous leur contions l'argent que Théodat leur avoit promis, non seulement ils se dépouilleront de l'ancienne haine qu'ils avoient contre nous, mais aussi ils nous donneront du secours. Que pas un de vous ne se mette en peine*

peine des moiens de rentrer en possession de la Gaule, lors que nos affaires seront en meilleur état. Pour moi, je me contente d'avoir dans l'esprit cét ancien mot, qui ordonne de bien établir le present. Cét avis fut approuvé par les plus considérables des Goths; & ensuite l'on envoia des Ambassadeurs vers les Germains, qui les mirent en possession des Villes de la Gaule, leur payérent l'argent, & contractérent l'alliance. Childébert, Théodébert, & Clotaire, qui étoient alors Rois des François, partagérent entre eux l'argent, & les terres, & promirent d'être amis des Goths, & de leur envoier secrétement du secours, non pas de leur Nation, mais des Nations qui relevoient de leur puissance. En effet, ils ne pouvoient prendre ouvertement les armes contre les Romains, à qui ils venoient de jurer une alliance pour la même guerre. Les Ambassadeurs aiant heureusement achevé l'affaire pour laquelle ils avoient été envoiez, s'en retournérent à Ravenne, & Vitigis rappela Marcias, & ses Troupes.

CHAPITRE XIV.

1. *Bélisaire met garnison à Naples, & à Cumes, & va à Rome, qui se rend à lui.* 2. *Description de la voie Appienne.* 3. *Entrée de Bélisaire à Rome.*

1. PENDANT que Vitigis faisoit ce que je viens de dire, Bélisaire s'apprêtoit à partir pour Rome. Il confia la garde de Naples à Hérodien, & à trois cens hommes choisis dans l'Infanterie. Il laissa aussi dans le Fort de Cumes, autant de Soldats qu'il crût qu'il en faloit pour le défendre. Il n'y avoit dans la Campanie que ces deux Places qui fussent fortifiées.

On montre à Cumes un antre, où l'on dit que la Sybille a autrefois rendu ſes oracles. La mer l'arroſe, & il eſt éloigné de cent vingt-huit ſtades de Naples. Comme Béliſaire préparoit ſes Troupes, les Romains craignant de tomber dans un mal-heur ſemblable à celui dont les Napolitains avoient été accablez, réſolurent d'ouvrir les portes à l'Armée de l'Empereur; à quoi ils furent puiſſamment excitez par leur Evéque, Silvérius. Ils dépêchérent donc à l'inſtant vers Béliſaire un nommé Fidélius, qui étoit de Milan, Ville de la Ligurie, & qui avoit été Aſſeſſeur, ou, comme les Romains l'appelent, Queſteur d'Atalaric, pour le convier de venir, & pour lui promettre de ſe rendre.

2. Ce Général mena ſon armée par la voie Latine, & laiſſa à ſa gauche la voie que le Conſul Appius fit, il y a neuf cens ans, & qu'il nomma de ſon nom. Elle contient le chemin de cinq journées, & s'étend depuis Rome juſqu'à Capouë. Elle eſt aſſez large pour paſſer deux chariots de front, & eſt d'une merveilleuſe ſtructure. Elle eſt toute de grandes pierres extrémement dures, qu'Appius fit apporter de loin, parce que la Nature n'en produit point de ſemblables dans le païs. Il les fit polir, & tailler de telle ſorte, qu'elles tiennent toutes enſemble, ſans y étre attachées avec du fer, ni avec aucune autre matiére étrangére. Mais la liaiſon en eſt ſi étroite & ſi ferme, qu'à les voir on ne diroit pas qu'elles ſoient jointes; on croiroit plûtôt que ce ne ſeroit qu'une ſeule pierre. Depuis tant de tems que les chariots & les chevaux y paſſent inceſſamment, rien ne s'eſt démenti de tout l'ouvrage, & pas une ſeule pierre n'a été rompuë, ni n'a rien perdu de ſa beauté. Voilà quelle eſt la voie Appienne.

3. Les Goths qui étoient en garniſon à Rome voiant la venuë de Béliſaire, & la réſolution des Habitans, deſeſpérérent de garder la Place, & en ſortirent pour aller à Ravenne. Il n'y eut que Leudaris, qui en étoit Gouverneur, qui y demeura, & je croi que

que ce fut par quelque ſorte de honte. Tandis que les Goths ſortoient par la porte Flaminia, les Soldats de Béliſaire entroient par la porte Aſinaria. Ce fut le neuviéme jour de Décembre, de l'onziéme année du régne de Juſtinien, & ſoixante ans aprés qu'elle avoit été priſe. Béliſaire envoia à l'Empereur les clefs de la Ville; il lui envoia auſſi Leudaris, qui y avoit été établi Gouverneur par les Goths. Il emploia enſuite ſes ſoins aux réparations des murailles, & refit les créneaux comme en pointe, & y ajoûta comme une ſeconde muraille à main gauche, afin que les Soldats ne fuſſent pas expoſez de flanc aux traits des aſſiégeans. Il creuſa un large foſſé alentour. Les Romains admiroient la ſage conduite de Béliſaire, dans l'application continuelle avec laquelle il faiſoit travailler aux fortifications de leur Ville; mais ils étoient fâchez de la réſolution qu'il prenoit, de s'y enfermer, au cas que les ennemis en entrepriſſent le ſiége, ne ſe trouvant pas en érat de reſiſter, à-cauſe de la diſette des vivres, de la vaſte étenduë des murailles; & enfin, à-cauſe de l'aſſiéte qui eſt dans une raſe campagne, qui en rend toutes les avenuës aiſées. Bien que Béliſaire fût averti de cette inquiétude où les Romains témoignoient d'étre, il ne laiſſoit pas de pourvoir inceſſamment à tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoûtenir un ſiége. Il mettoit dans les magazins le blé qu'il avoit apporté de Sicile, & il obligeoit les Habitans à tranſporter dans la Ville les proviſions qu'ils avoient à la campagne.

CHAPI-

CHAPITRE XV.

1. *Pluſieurs Peuples d'Italie ſe rendent à Béliſaire.* 2. *Origine du nom de Bénévent, Ville fondée par Diomède, qui y laiſſa les dens du Sanglier Calydoine, & qui y donna l'Image de Pallas à Enée.* 3. *Deſcription du Golphe Ionique, & de quelques autres parties d'Italie.*

1. ALORS Pitzas vint ſe rendre à Béliſaire avec les Goths qu'il commandoit, & lui livra la moitié du Samnium, juſqu'au fleuve qui arroſe le païs. Les Goths qui habitoient au delà du fleuve ne vouloient pas ſuivre cét exemple. Béliſaire donna des Troupes à ce Pitzas pour défendre ſon païs. Il y avoit eû d'autres Peuples d'Italie qui s'étoient rendus volontairement, ſavoir les Calabrois, & les Apuliens, tant ceux qui habitent ſur le bord de la mer, que ceux qui ſont plus avancez dans le païs, & qui poſſédent une Ville que l'on appeloit autrefois Malévent, & que l'on appele maintenant Bénévent, afin d'éviter les mauvais préſages.

2. Il y a un vent violent & dangereux, qui domine dans la Dalmatie, & qui ne s'éléve jamais, qu'à l'inſtant-même tous les habitans ne ſe retirent dans leurs maiſons. L'Impétuoſité en eſt quelquefois ſi furieuſe, qu'il enléve en l'air un cheval & un Cavalier, & aprés les avoir agitez long-tems, il les jette par terre. Bénévent étant bâti ſur une hauteur vis-à-vis de la Dalmatie, il n'eſt pas exemt des incommoditez que ce vent apporte. Cette Ville reconnoît pour ſon fondateur Diomède, fils de Tydée, qui avoit été chaſſé par les Grecs aprés la priſe de Troje. Il y laiſſa comme un monument éternel, les dens du Sanglier Calydoine, leſquelles ſon oncle Méléagre avoit remportées comme un prix de la chaſſe. On les y voit encore avec admiration. Elles ont trois fois la largeur de la main d'un homme. On dit que Diomède y conféra avec Enée fils d'Anchiſe, & qu'il lui donna, par l'ordre de l'Oracle, l'Image de Pallas, qu'il avoit enlevée avec Uliſſe du milieu de Troje durant le ſiége. On raconte qu'étant malade, & aiant conſulté l'Oracle ſur ſa maladie, l'Oracle répondit, qu'il ne guériroit point qu'il n'eût rendu l'Image de Pallas à un Trojen. Les Romains ne ſavent préſentement où elle eſt. Ils en montrent ſeulement une copie gravée dans une pierre, qui eſt à découvert dans le temple de la Fortune, vis-à-vis de la ſtatuë de bronze de Minerve, du côté d'Orient. Cette copie repreſente Pallas en poſture de combatante, & qui a la lance à la main. Elle ne paroît point de la façon des Grecs, mais plûtôt de celle des Egyptiens. Si nous voulons ajoûter foi à ce que diſent les habitans de Conſtantinople, l'image de Pallas à été enterrée par Conſtantin dans la place publique, qui porte ſon nom. En voilà aſſez ſur ce ſujet.

3. Ainſi Béliſaire réduiſit tout ce qu'il y a dans l'Italie depuis le Golphe Ionique juſqu'à Rome, & à Samnium. Conſtantien tenoit déja, comme j'ai dit, tout ce qui eſt au delà du Golphe juſqu'à la Liburnie. Je décrirai maintenant les demeures des peuples qui habitent l'Italie. La mer Adriatique ſe répandant bien avant entre deux terres, y fait le Golphe Ionique, non pas toutefois de la même façon que les autres Golphes, qui ſe terminent preſque tous à un Iſthme. Le Golphe de Criſée finit à Léchée proche de Corinthe, & y laiſſe un Iſthme de quarante ſtades. Le Golphe Mélas, c'eſt à dire Noir, qui reçoit l'Helleſpont, fait auſſi dans la Cherſonnéſe un Iſthme de même largeur. Mais au contraire le Golphe Ionique finit à la Ville de Ravenne, d'où il y a pour huit journées de chemin juſqu'à l'autre mer, qui eſt la mer Tyrréne; ce qui procéde de ce que la mer, qui entre dans la terre, ſe répand

répand du côté droit. La premiére Ville qui ſoit au deçà du Golphe, eſt Drius, que l'on appeloit autrefois Hydrus. A la droite ſont les Calabrois, les Apuliens, & les Samnites; enſuite les Picentins, qui s'étendent juſqu'à Ravenne. A la gauche eſt une portion de la Calabre, les Brutiens, les Lucaniens, & ceux de la Campanie, juſqu'à Terracine, où commencent les terres des Romains. Ces Peuples-là occupent les bords des deux mers, & toutes les terres du milieu, & c'eſt ce que l'on appeloit autrefois la grande Gréce. Dans le champ Brutien ſont les Locrois, les Epizéphiriens, les Crotoniates, & les Thuriens. Les premiers qui ſe rencontrent au delà du Golphe ſont les Grecs, ſurnommez Epirotes, qui s'étendent juſqu'à Epidamne, qui eſt une Ville maritime. On entre de là dans une contrée, que l'on appele Prébale. Enſuite eſt la Dalmatie, la Liburnie, l'Iſtrie, & les terres des Venitiens, qui ne finiſſent qu'à Ravenne. Tous ces Peuples habitent proche de la mer. Plus loin ſont les Sciſciens, les Suéves, non pas ceux qui relévent des François, mais d'autres qui occupent les terres les plus éloignées du Païs. Par delà ſont les Carniens & les Noriques, qui ont à leur droite les Habitans de la Dace & de la Pannonie, leſquels ſe répandent juſques ſur le bord de l'Iſtre, & content au nombre de leurs Villes celles de Singidone, & de Sirmium. Au commencement de la guerre tous ces Peuples, qui ſont hors du Golphe Ionique, relevoient des Goths. Par delà Ravenne, à la gauche du Pô, ſont les Liguriens; & proche d'eux, du côté du Septentrion, les Albains, dans un bon païs, que l'on appele Langeville. Les Gaulois & les Eſpagnols ſont du côté d'Occident. L'Emilie & la Toſcane ſont à la droite du Pô, & s'étendent juſqu'au territoire de Rome. Voilà tout ce qui regarde tous ces Peuples.

CHA-

CHAPITRE XVI.

1. Béliſaire envoie en Toſcane des Troupes, auſquelles ſe rendent les Villes de Narni, de Spoléte, & de Pérouſe. 2. Défaite des Goths. 3. Vitigis envoie aſſiéger Salone, & va à Rome.

1. BELISAIRE, aprés avoir fortifié toutes les avenuës de Rome par une tranchée qu'il tira juſqu'au Tybre, & aprés avoir laiſſé les ordres qu'il avoit jugé néceſſaires, donna à Conſtantin une Compagnie de ſes Gardes, entre leſquels étoient Zanter, Chorſomane & Æſchmane, qui tous trois étoient Maſſagétes, & fort vaillans hommes; il lui donna auſſi d'autres Troupes, pour réduire la Toſcane à l'obéïſſance de l'Empereur. Il commanda pareillement à Beſſas d'aller ſoûmettre Narni, qui eſt la Ville la mieux fortifiée de la Province. Ce Beſſas étoit un Goth, deſcendu des anciens Goths qui habitoient autrefois dans la Thrace, & qui n'avoient pas voulu ſuivre Théodoric, lorſqu'il emmena une ſi grande multitude de peuple en Italie. C'étoit un homme plein de feu, & extrémement propre à la guerre, qui s'aquitoit également bien des devoirs de Capitaine, & de Soldat. Il ſe rendit maître de Narni, du conſentement des habitans. Conſtantin ſe mit, auſſi ſans peine en poſſeſſion de Spoléte, de Pérouſe, & de quelques autres petites Villes, dont on lui ouvrit les portes. Il établit garniſon dans Spoléte, & ſe mit lui-même avec toute ſon armée dans Pérouſe, qui eſt la Capitale de Toſcane.

2. Quand Vitigis apprit cette nouvelle, il envoïa de ce côté-là la plus grande partie de ſes Troupes, ſoûs la conduite d'Unilas & de Piſſas. Conſtantin vint au-devant dans un Fauxbourg de Pérouſe, qui fut le lieu de la bataille. Le grand nombre des Barbares en rendit

dit le commencement douteux ; mais l'extraordinaire valeur des Romains leur en aſsûra enfin la victoire. Ils mirent leurs ennemis en fuïte, taillérent en piéces les fuïars, prirent les deux Chefs, & les envoiérent à Bélisaire.

3. Aprés un accident ſi fâcheux, Vitigis ne vouloit plus demeurer dans Ravenne, où il ne s'étoit arrêté que pour attendre Marcias, qui n'étoit pas revenu des Gaules. Il dépêcha donc Aſinarius & Uligiſaſe dans la Dalmatie, pour la réduire à l'obéiſſance des Goths, & leur commanda d'aſſiéger Salone, lorſqu'ils auroient tiré de la Suéve les Troupes qui y étoient. Et il y envoïa quantité de longs vaiſſeaux, afin que l'on la pût aſſiéger en même tems par mer & par terre. Pour lui, il marcha à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, qui preſque tous avoient des cuiraſſes.

Tandis qu'Aſinarius levoit des Soldats dans la Suéve, Uligiſaſe mena ſeul les Troupes dans la Liburnie, où aiant donné bataille, il fut défait, & ſe retira à Burne, & y attendit ſon Collégue. Quand Conſtantin apprit les préparatifs que faiſoit Aſinarius, il craignit pour la Ville de Salone, il fit un foſſé alentour, y manda les Soldats qui étoient dans tous les Forts des environs, & fit tout ce qu'il jugea néceſſaire pour ſa défenſe. Aſinarius aiant amaſſé des Troupes fort nombreuſes, alla à Burne ſe joindre avec Uligiſaſe, & ils marchérent enſuite conjointement vers Salone. Ils entourérent d'abord les murailles dune trenchée, & approchérent leurs vaiſſeaux de la partie de la Ville qui répond à la mer. Les Romains en coulérent pluſieurs à fond, & en prirent quelques-uns qui étoient vuides. Ce mauvais ſuccés n'abbatit pas le courage des Barbares ; au contraire il ne ſervit qu'à leur donner plus de vigueur, pour continuer le ſiége. Voilà ce qui ſe paſſoit entre les Romains & les Goths, dans la Dalmatie. Cependant Vitigis apprenant de ceux qui venoient de Rome, que l'armée de Bélisaire incommodoit extrémement le païs, ſe repentoit d'en être parti, & y retour-

tournoit tout plein de colére. On dit qu'aiant rencontré un Prêtre dans le chemin, il lui demanda ſi Bélisaire étoit encore à Rome ? Le Prêtre lui répondit qu'il y étoit, & qu'il ne faloit pas craindre qu'il enſortît, parce qu'il n'avoit pas accoûtumé de s'enfuïr, lorſque ſes ennemis le cherchoient. Cette réponſe fit hâter encore plus Vitigis.

CHAPITRE XVII.

1. *Bélisaire rappelle Conſtantin & Beſſas.* 2. *Aſſiette de Narni.* 3. *Vitigis va vers Rome, trouve un Pont qui avoit été fortifié par Bélisaire, & donne la chaſſe à ceux qui le gardoient.*

1. Le bruit de la venuë des Goths jetta Bélisaire dans une étrange inquiétude. Le peu qu'il avoit de Troupes, lui faiſoit ſoûhaiter de recevoir du ſecours de Conſtantin, & de Beſſas. Mais il jugeoit d'ailleurs combien il étoit dangereux de tirer les garniſons des places, & de donner moien aux Goths de s'en emparer, & de s'en ſervir enſuite contre les Romains. Quand il y eut bien penſé, il manda à Conſtantin, & à Beſſas, de mettre dans les Villes, & dans les Châteaux d'importance, des garniſons capables de les défendre, & de venir en diligence à Rome avec toutes les Troupes. Conſtantin obéït à cét ordre, laiſſa à Spoléte & à Pérouſe un bon nombre de Soldats, & marcha vers Rome à grandes journées. Mais tandis que Beſſas diſpoſoit ſes affaires un peu plus lentement à Narni, les Goths s'en approchérent, & couvrirent un champ d'une fort grande étenduë. Ceux-ci n'étoient que les avant-coureurs d'une plus nombreuſe armée qui venoit derriére. Beſſas les chargea fort brusquement, les mit en déroute, contre toute ſorte d'apparence, & ſe retira à Narni, qui n'étant qu'à trois cens cinquante ſtades de Rome, il y laiſſa garni-

garniſon, & courut, pour avertir Béliſaire que l'ennemi étoit proche. Vitigis ne s'amuſa pas à attaquer Pérouſe & Spoléte, de peur de manquer à trouver Béliſaire à Rome. Quand il vit que la Ville de Narni étoit occupée par les ennemis, il n'en entreprit pas le ſiége, parce qu'il ſavoit que l'aſſiette en étoit forte, & les avenuës difficiles.

2. Elle eſt bâtie ſur une hauteur fort élevée, au pié de laquelle paſſe le fleuve du Nar, qui lui a donné ſon nom. On y monte par deux chemins, l'un deſquels eſt du côté d'Orient, & l'autre du côté d'Occident; l'un eſt étroit, & embarraſſé de rochers; l'autre a un pont d'une admirable ſtructure, que l'Empereur Auguſte bâtit autrefois, & qui ſurpaſſe en hauteur, toutes les arches que l'on ait jamais veuës.

3. Vitigis en partit ſans s'y arrêter, & alla vers Rome, par le champ des Sabbins. Il trouva à quatorze ſtades de la Ville un pont du Tybre, qui avoit été fortifié d'une tour par les ſoins de Béliſaire, & qui étoit défendu d'un corps de garde. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût beaucoup d'autres endroits par où les ennemis pouvoient traverſer la riviére, mais c'eſt que comme ce ſage Général attendoit du ſecours de la part de Juſtinien, il eſtimoit qu'il étoit à propos de retarder, le plus qu'il ſeroit poſſible, la marche de Vitigis. Il eſpéroit auſſi que ce lui ſeroit un moien de faire entrer plus facilement des vivres; & de plus, il ſe perſuadoit que s'il étoit aſſez heureux pour fermer ce paſſage aux Goths, ils conſumeroient au moïns vingt jours pour en trouver un autre; ſur tout, s'il faloit qu'ils menaſſent autant de vaiſſeaux qu'ils en auroient beſoin. Voilà les raiſons qui excitérent Béliſaire à mettre un corps de garde dans la tour, proche de laquelle les Goths ſe campérent, & paſſérent toute la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & dans l'intention de l'attaquer le lendemain. Vingt-deux Soldats Barbares, d'une compagnie de Cavalerie de l'armée Romaine, commandée par Innocent, s'allérent rendre aux

aux Goths. Béliſaire s'aviſa de ſe camper ſur le bord du Tybre, afin d'en défendre plus aiſément le paſſage, & de témoigner davantage ſa confiance. Les Soldats qui gardoient la tour étant épouvantez de la multitude des ennemis, & de la grandeur du danger, s'enfuïrent dans la Campanie, n'aiant oſé ſe montrer à Rome, ſoit par la crainte du châtiment, ou par la honte de leur lâcheté.

CHAPITRE XVIII.

1. Mémorable bataille, où Béliſaire ſe ſignale. 2. Etrange fortune d'un Goth, nommé Viſandus. 3. Soins de Béliſaire pour conſerver Rome. 4. Vitigis fait ſolliciter les Romains de ſe rendre.

1. Le lendemain, les Goths rompirent les portes de la tour, & traverſérent le Tybre ſans reſiſtance. Béliſaire n'en ſachant encore rien, alla avec mille chevaux proche de la riviére, pour choiſir un lieu propre à ſe camper. Il y rencontra les ennemis, & fut contraint d'en venir aux mains avec eux. On combatit à cheval. Bien que Béliſaire n'eût pas accoûtumé de s'expoſer légérement aux hazars, il ne ſe contenta pas, en cette rencontre, de faire tous les devoirs de Capitaine, il s'acquitta auſſi de ceux de Soldat, & mit l'Etat ſur le penchant de ſa ruïne, étant certain que l'événement de cette guerre ſi importante dépendoit uniquement de la conſervation de ſa perſonne. Il étoit monté ſur un cheval de bataille, fort bien dreſſé aux exercices, & capable de ſauver ſon maître d'un danger. Il étoit Bai de tout le corps, & avoit la tête blanche. Les Grecs l'auroient appelé Phalius, & les Barbares, Balan. Les Goths tirérent principalement ſur Béliſaire, & ſur ſon cheval, parce que les transfuges qui étoient venus le jour précédent dans leur armée,

mée, jugeant bien que la mort du Général ſeroit la ruïne des affaires de l'Empire, criérent que l'on tirât ſur le cheval Balan. Ce cri ſe répandit parmi les Troupes, ſans que pluſieurs en pûſſent apprendre au vrai la raiſon, & ſans qu'ils ſûſſent que c'étoit Béliſaire. Comme ils jugeoient bien néanmoins que cela ne ſe diſoit pas ſans ſujet, la plûpart tiroient ſur lui. Les plus courageux, animez d'un violent deſir de la gloire, s'avançoient pour le prendre, & le frapoient de la lance & de l'épée. Béliſaire tuoit tout ce qui ſe preſentoit devant lui. La fidélité & l'affection de ſes Gardes éclatérent en cette importante occaſion. Ils s'aſſemblérent au-tour de lui, & y ſignalérent leur courage. Ils reçûrent ſur leurs boucliers tous les coups que l'on lui portoit, & repouſſérent vigoureuſement les aſſaillans, dont la fureur ſe déchargeoit ſur un ſeul homme. Les Goths perdirent en cette rencontre, pour le moins mille de leur meilleurs Soldats. Les plus braves de la garde de Béliſaire y furent auſſi tuez, & entre-autres, Maxence, qui avoit ſignalé ſon courage par des exploits héroïques. La fortune fut ſi favorable à Béliſaire, que bien que tous les traits fuſſent tirez contre lui, il ne reçût pas une ſeule bleſſure.

Enfin, les Romains firent lâcher le pié aux Barbares, & les pourſuivirent juſqu'à leur Camp, où ils furent repouſſez eux-mêmes, par une Infanterie toute fraîche, & qui n'avoit point encore combatu. Elle les chaſſa juſqu'à une éminence où ils s'arrêtérent, & où les Barbares, ſoûtenus de leur Cavalerie, les aiant atteints, le combat recommença; & Valentin, qui étoit fils d'Antonine, & Ecuier de Photius, y donna d'illuſtres preuves de ſa valeur: Car s'étant jetté ſeul au milieu des ennemis, il arrêta leur impétuoſité, & donna le tems aux ſiens de ſe retirer. Ainſi les Romains, quoi que toûjours preſſez par les Goths, rentrérent dans Rome, par la porte que l'on appele maintenant du nom de Béliſaire. Les habitans ne la vouloient

loient pas ouvrir, quelque ordre & quelques ménaces qu'emploîât le Général pour les y obliger, parce qu'ils appréhendoient que les ennemis n'entraſſent avec les fuïars. Il eſt vrai que ceux qui le regardoient du haut des tours, à travers l'obſcutité que le Soleil répand dans l'air quand il ſe couche, ne pouvoient reconnoître ſon viſage, qui étoit tout couvert de ſueur, & de pouſſiére. D'ailleurs, ils croioient qu'il fût demeuré dans le combat, parce que ceux qui avoient fuï les premiers avoient fait coure le bruit de ſa mort. Les Barbares tranſportez de colére & de vengeance, vouloient ſauter les foſſez. Ceux qui étoient au haut des murailles étoient extrémement ſerrez pour ſe mieux défendre. Les autres troublez de l'extrémité du péril, deſtituez de Chef, privez de vivres & d'armes, ne ſavoient que faire.

Béliſaire prit, dans cette preſſante conjoncture, une réſolution merveilleuſement hardie, mais cette réſolution ſauva Rome. Il anima de ſa voix & de ſon exemple le peu de gens qu'il avoit au-tour de lui, & fondit ſur les Goths, qui étourdis par la violence de leur courſe, & par le deſordre où ils s'étoient mis eux-mêmes en rompant leurs rangs, pour ſuivre, avec plus de viteſſe, les fuïars, effraiez de l'obſcurité de la nuit, & ſe ſentant chargez ſi bruſquement, s'imaginérent que c'étoit un nouveau ſecours qui étoit ſorti de la Ville, & s'enfuïrent. Béliſaire s'arrêta tout court, & au lieu de les pourſuivre, il retourna à Rome, où il fut reçû des habitans, dont le courage, qui étoit tout abatu, fut un peu relevé par une action ſi généreuſe. Voilà le danger que courut la fortune de l'Empire.

2. Le même jour vit le commencement & la fin de cette bataille, où Béliſaire fit le mieux de tous les Romains, & Viſandus Bandalarius fit le mieux de tous les Goths. Celui-ci fut toûjours le premier à attaquer Béliſaire, & il ne ceſſa de le pourſuivre, que lors qu'il tomba à terre, percé de treize coups. Ses compagnons, bien que victorieux, croiant qu'il eût rendu l'ame, le

laiſſérent parmi les morts. Trois jours aprés, comme ils s'étoient campez proche des murailles, ils envoiérent enterrer les corps de ceux qu'ils avoient perdus dans cette bataille, parmi leſquels on trouva Bandalarius qui reſpiroit encore, mais qui étoit tellement affoibli de ſes bleſſures, de la faim, & de la fatigue, qu'il ne fut pas poſſible de tirer une parole de ſa bouche. Enfin, aprés que l'on lui eût donné de l'eau, & que l'on l'eût ſoulagé, on le reporta dans le Camp. Il vêcut long-tems depuis, en une grande réputation parmi ceux de ſon païs.

3. Béliſaire étant en ſureté, aſſembla les Soldats, & pluſieurs des Citoiens alentour des murailles, & leur commanda de tenir des feux allumez, & de veiller toute la nuit. Enſuite il viſita toutes les portes, & y poſa des Capitaines. Sur ces entrefaites, Beſſas, qui gardoit la porte Préneſtine, lui envoia dire que les ennemis étoient entrez par la porte de Saint Pancrace. Ceux qui étoient auprés du Général lui conſeillérent de ſe ſauver par une autre porte; mais ſans s'étonner, il les aſſura que c'étoit une fauſſe alarme, & il envoia un parti de Cavalerie pour en apprendre la vérité. On reconnût que l'ennemi n'étoit entré par aucun endroit: C'eſt pourquoi il envoia un ordre à tous les Capitaines des Portes de ne les pas quitter, pour quelque bruit qui pût coure que l'ennemi ſeroit entré par un autre côté, & de bien faire leur devoir; il les fit aſſurer qu'il auroit le ſoin du reſte. Cét ordre tendoit à empécher les fauſſes alarmes.

4. Au milieu de cette horrible confuſion où étoient les ennemis, Vitigis envoia à la porte Salaria un certain Vacis, homme de conſidération parmi les Goths, lequel y étant arrivé, vomit quantité d'injures contre les Romains, les accuſant de lâcheté, & de perfidie, & leur reprochant de trahir leurs propres intérêts, lors qu'ils mépriſoient la puiſſance des Goths, pour ſe mettre ſoûs la protection des Grecs, qui n'avoient jamais fourni à l'Italie que des Acteurs, des

des Bouffons, & des Pirates. Apres qu'il ſe fut déchargé de tous ces outrages, & d'autres ſemblables, ſans en recevoir de réponſe; il ſe retira. Alors Béliſaire parût fort ridicule aux Romains, de ce que s'étant à peine échapé des mains des Ennemis, il eſpéroit, & promettoit encore de les défaire. Nous expliquerons dans la ſuite par quels moiens il croioit en pouvoir venir à bout. Comme il étoit déja nuit, & qu'il n'avoit rien mangé de tout le jour, ſa femme, & ſes amis lui firent prendre un peu de pain.

CHAPITRE XIX.

1. *Les Goths font ſept retranchemens.* 2. *Ils coupent les Aquéducs.* 3. *Béliſaire aſſigne aux Commandans les endroits qu'ils doivent garder.* 4. *Béliſaire fait des moulins ſur le Tybre.*

1. LE lendemain les Goths, qui eſpéroient de prendre Rome à-cauſe de ſon étenduë, & les habitans qui étoient bien réſolus de la défendre, ſe rangérent en l'ordre que je vais dire. Comme il y a quatorze Portes à Rome, & quelques Poternes, & que les Goths n'étoient pas en aſſez grand nombre pour entourner un ſi vaſte eſpace, ils ſe contentérent d'en aſſiéger cinq, & de faire pour cét effet ſix retranchemens au deçà du Tybre; dans leſquels ils ſe campérent. Et parce qu'ils craignoient que les habitans, en rompant le pont Milvius, ne leur ôtaſſent le paſſage pour aller au païs qui eſt entre la riviére, & la mer, & ne ſouffriſſent enſuite aucune incommodité d'être aſſiégez, ils firent un ſeptiéme retranchement dans le champ de Neron, & par ce moien ils renfermérent le pont comme au milieu de leurs troupes. Ils aſſiégérent encore deux autres Portes,

la Porte d'Aurelius, appellée maintenant la Porte de Saint Pierre le Prince des Apôtres, qui eſt enterré tout proche; & la Porte Tranſtybérine. Ainſi ils tenoient la moitié des dehors des murailles; ils alloient à la riviére comme il leur plaiſoit, & avoient la liberté d'attaquer la Ville de tous les côtez. Je diray maintenant ce que les Romains firent pour enfermer le Tybre dans leurs murailles. Le Tybre ne paſſoit pas au commencement dans Rome. L'endroit où la muraille a été bâtie eſt fort bas. Il eſt vis-à-vis d'une colline qui eſt ſur l'autre bord, où les moulins ont été bâtis autrefois, à-cauſe que l'eau y tombe avec violence du haut où elle étoit montée par un canal fait exprés. Les anciens Romains réſolurent d'enfermer cette colline dans leurs murailles, afin que les ennemis ne puſſent ruiner les moulins, ni traverſer le Tybre. C'eſt pourquoi ils y bâtirent un pont, firent les murailles de la Ville au delà, & élevérent au dedans pluſieurs maiſons. Les Goths creuſérent un foſſé fort profond autour de leur camp, élevérent au dehors toute la terre qu'ils en tirérent, & fichérent des pieux au deſſus; de ſorte que ce camp étoit auſſi bien fortifié qu'un Château. Marcias, qui étoit revenu des Gaules, commandoit le camp qui étoit dans le champ de Neron; Vitigis, & cinq autres Chefs commandoient chacun l'un de cinq autres camps.

2. Ils coupérent enſuite tous les Aquéducs, pour empêcher l'eau de couler dans la Ville. Il y a dans Rome quatorze Aquéducs bâtis de brique, dont les voutes ſont ſi élevées, qu'un homme à cheval y peut aller fort aiſément.

3. Pour ce qui eſt de Béliſaire, voici l'ordre qu'il établit pour la garde de la Ville. Il ſe chargea de garder la Poterne Pinciana, la grande Porte qui eſt à la droite, & la Porte Salaria, parce que c'étoit l'endroit le plus foible, & le plus expoſé aux attaques des ennemis; & parce auſſi que c'étoit celui par où il étoit le plus aiſé de faire ſur eux des ſorties. Il donna à

à Beſſas la garde de la Porte Préneſtine, & à Conſtantin celle de la Porte Flaminia, aprés les avoir murées toutes deux auparavant; à-cauſe qu'étant proche d'un des camps des ennemis, il appréhendoit plûtôt les ſurpriſes de ce côté-là, que d'un autre. Il confia la garde des autres Portes à divers Capitaines d'Infanterie, & il boucha les Aquéducs avec de bons murs, afin que l'on ne pût entrer par dedans.

4. Comme les Aquéducs étant coupez, les moulins ne tournoient plus, & que l'on ne les pouvoit faire tourner avec des chevaux, Béliſaire uſa de cette adreſſe, pour ſuppléer à la diſette des farines, qui étoit déja fort grande. C'eſt qu'il fit attacher deux cables aux deux bords du Tybre au deſſous du pont, & il retint avec les cables deux grands bateaux, à deux pieds de diſtance l'un de l'autre, à l'endroit où l'eau ſort avec le plus de violence de deſſous la grande arche, puis il poſa les meules ſur les bords des deux bateaux, & mit les machines qui les font tourner dans le milieu. Il diſpoſa pluſieurs bateaux & pluſieurs machines de la même façon, leſquelles l'eau faiſoit tourner, de ſorte qu'elles fourniſſoient aſſez de farine pour la ſubſiſtance de Rome. Les Goths aiant été avertis de cette invention de Béliſaire par les déſerteurs, ils jettérent ſur la riviére quantité d'arbres, & de corps morts, qui ſuivant le fil de l'eau, & tombant ſur les moulins en arrêtérent le travail. Mais ce Général, pour y remédier, attacha de grandes chaînes au deſſus, qui retenoient les corps morts & les arbres, leſquels on faiſoit mettre au bord par des hommes. Ces chaînes ne ſervirent pas ſeulement à conſerver les moulins, elles fermérent auſſi le Tybre aux ennemis, & les empêchérent de pouvoir entrer dans Rome ſur des bateaux. Les Barbares voiant qu'il leur étoit inutile de jetter du bois & des cadavres ſur la riviére, ceſſérent d'en jetter, & les Romains joüirent de la commodité des moulins. Ils furent privez de celle du bain par la diſette de l'eau. Cette diſette ne

fut pas néanmoins telle, qu'il n'y eût toûjours aſſez d'eau pour boire, ceux qui étoient éloignez de la riviére ſe contentant de l'eau de puits. Béliſaire ne fut pas obligé de prendre le ſoin des égouts, parce que toutes les ordures de Rome ſe déchargent dans le Tybre.

CHAPITRE XX.

1. *Préſage de la victoire de Béliſaire.* 2. *Plainte des Romains.* 3. *Harangue des Ambaſſadeurs de Vitigis, avec la réponſe de Béliſaire.*

1. DES enfans qui paiſſoient des troupeaux dans le champ des Samnites, choiſirent en joüant deux des plus forts d'entre eux, dont ils appélérent l'un Béliſaire, & l'autre Vitigis, & les firent batre enſemble. Celui qui avoit été appelé Vitigis aiant été vaincu, il fut enſuite pendu à un arbre par ſes Compagnons, qui à l'inſtant même aiant apperçû un Loup, s'enfuïrent, & le laiſſérent ſi long-tems attaché à l'arbre, qu'il y mourut. Quand les Samnites apprirent cette hiſtoire, ils ne châtiérent point les enfans, mais ils en tirérent une conjecture certaine que Béliſaire ſeroit victorieux.

2. Le peuple de Rome, qui n'étoit pas accoûtumé à ſouffrir des Siéges, incommodé de la diſette des vivres, laſſé de faire la garde durant la nuit, fâché de voir la campagne deſolée par les armes des ennemis; enfin, réduit au déſeſpoir de ne pouvoir réſiſter aux Aſſiégeans, s'ennuioit de ſupporter tant de fatigues, & de coure tant de dangers. S'étant donc aſſemblez, ils ſe plaignirent ouvertement de ce que Béliſaire avoit entrepris la guerre contre les Goths, ſans avoir reçû les forces néceſſaires de la part de l'Empereur. Le Sénat faiſoit les mêmes reproches, bien que ce fût moins

moins publiquement. Quand Vitigis eut avis de ces plaintes, par l'organe des déſerteurs, il envoia des Ambaſſadeurs à Béliſaire, afin d'aigrir encore d'avantage les eſprits, & d'augmenter la mauvaiſe intelligence. Ces Ambaſſadeurs aiant été introduits devant Béliſaire en préſence des Sénateurs, & des Capitaines, ils parlérent de cette ſorte.

3. *Les Anciens ont fait ſagement d'impoſer divers noms aux choſes. La témerité ne s'appele pas vaillance. L'une eſt un vice, qui précipite aveuglément dans le danger, & dans l'infamie; l'autre eſt une vertu, qui apporte de la gloire. L'une des deux vous a engagé dans cette guerre; vous nous ferez bien-tôt voir laquelle c'eſt: ſi c'eſt la vaillance qui vous a fait prendre les armes, vous avez une belle occaſion de vous en ſervir, puiſque nôtre camp eſt devant vos yeux. Que ſi c'eſt la témerité, ſans doute vous aurez ſujet de vous repentir, étant certain que ceux qui ſe jettent indiſcrétement dans un combat, en ont regret lorſqu'ils en reſſentent le péril. Au reſte, n'expoſez pas à tant de miſéres un peuple, que Théodoric a nourri dans les divertiſſemens, & dans les plaiſirs, & n'ôtez pas au Roi légitime des Goths, & des Italiens, les droits qui lui appartiennent. N'eſt-ce pas une choſe ridicule, que vous demeuriez enfermez dans Rome par une vaine appréhenſion, tandis que vous êtes aſſiégez par vôtre propre Souverain? Nous vous donnerons la liberté de ſortir, & d'emporter vôtre bagage; car nous traitons avec indulgence & avec douceur ceux qui ſe rangent à leur devoir. Pour ce qui eſt des Citoiens, nous leur demanderions volontiers quelle injure nous leur avions faite pour nous avoir ainſi trahis, & pour s'être trahis eux-mêmes? N'avoient-ils pas toûjours été heureux ſoûs nôtre gouvernement, & n'eſt-ce pas pour la défenſe de leurs intérêts que nous avons les armes en main?* Voici la réponſe que Béliſaire fit à ce diſcours. *Nous ne formerons pas nos réſolutions ſelon vos caprices. On n'a pas accoûtumé de prendre conſeil de ſes ennemis; on diſpoſe de ſes affaires comme l'on le juge à propos. Au reſte, il viendra un tems auquel vous chercherez à vous cacher ſoûs les buiſſons, & auquel vous ne poſſéderez plus rien dans*

ce païs. Quand nous tenons Rome, nous tenons une Ville qui nous appartient. Vous l'aviez autrefois uſurpée, & ce n'eſt que malgré vous que vous l'avez rendue à ſes véritables maîtres. Vous vous trompez, quand vous vous perſuadez qu'il vous ſera aiſé de la reprendre. Jamais Béliſaire ne vous la rendra, tant qu'il lui reſtera un ſouffle de vie. Voilà ce que répondit ce Général. Tous les Romains ſaiſis de crainte demeurérent dans le ſilence, & n'oſérent repouſſer le reproche que les Ambaſſadeurs leur avoient fait, d'avoir uſé de trahiſon envers les Goths. Il n'y eut qu'un vieillard, nommé Fidélius, que Béliſaire avoit fait Préfet du Prétoire, lequel prit la parole, & harangua fort avantageuſement pour les intérêts de l'Empereur.

CHAPITRE XXI.

1. *Préparatifs de Vitigis.* 2. *Deſcription d'un Bélier.* 3. *Deſcription d'une Balliſte, d'un Loup, & d'autres Machines.*

1. QUAND les Ambaſſadeurs furent retournez dans le camp, & que Vitigis leur eut demandé quel jugement ils faiſoient de Béliſaire, & s'ils croioient qu'il eût deſſein de ſe rendre, ils lui répondirent que c'étoit un homme à qui il ne faloit pas eſpérer de faire peur. Vitigis, aprés avoir entendu cette réponſe, fit apprêter toutes les machines néceſſaires pour l'attaque. Il bâtit des Tours de bois, de la hauteur des murailles, au bas deſquelles il fit attacher des roues, afin que l'on les pût trainer avec des bœufs par tout où l'on voudroit. Il fit préparer des échelles d'une hauteur égale à celle des murailles, & quatre machines que l'on appele des Béliers.

2. Voici comme ces machines ſont compoſées

On

On éléve quatre piliers oppoſez les uns aux autres à angles égaux; on les attache enſemble avec huit poûtres, dont il y en a quatre en haut, & quatre en bas; enſuite on couvre de peaux les côtez, & l'on fait comme une chambre quarrée, où ceux qui entrent ſont à couvert des ennemis. On met auſſi une autre poûtre de travers, qui eſt ſuſpenduë avec des chaînes, & qui a la tête garnie de fer, en forme d'enclume. Cinquante hommes remuënt la machine avec des roues qui ſont au pié de chaque pilier, & quand il l'ont approchée de la muraille, ils la battent avec la poûtre qui eſt ſuſpenduë, & dont l'effort eſt ſi violent, qu'il briſe, & met en piéces tous les endroits où il touche. On a impoſé le nom à cette machine, par la comparaiſon que l'on en a faite avec les Béliers, parce que la poûtre qui eſt ſuſpenduë, pouſſe & renverſe tout ce qu'elle rencontre, de même que ces animaux tâchent de faire avec leur tête.

3. Les Goths apprêtérent auſſi une grande quantité de fâcines, afin de combler les foſſez, & d'approcher les machines des murailles. Cela fait, ils brûloient d'envie, de commencer l'attaque. Béliſaire préparoit de ſon côté des machines, que l'on nomme des Baliſtes. Elles ſont de la même figure qu'un arc, au deſſous duquel eſt une corne creuſe, ſuſpenduë avec une chaîne de fer, & appuiée ſur une barre. Quand on s'en veut ſervir, on approche les deux extrémitez de l'arc, par le moyen d'un nœud que l'on y fait, & on met dans le creux de la corne une fléche, qui eſt plus courte que les fléches ordinaires, mais qui eſt quatre-fois plus groſſe, & qui au lieu de plumes, a de petits morceaux de bois, qui ont preſque la même forme. Enfin, aprés que l'on y a mis une pointe de fer proportionnée à la groſſeur du bois, pluſieurs hommes bandent des deux côtez, des cordes avec des machines qui font partir de la corne la fléche qui eſt dedans, avec une telle impétuoſité, qu'elle ſurpaſſe du double l'effet des fléches ordinaires, & qu'il n'y a

point d'arbre, ni de pierre qu'elle ne mette en piéces. On lui a donné le nom de Balliſte, à-cauſe qu'elle a la force de lancer des fléches, à une diſtance fort éloignée. Les aſſiégez mirent auſſi ſur les murailles des inſtrumens propres à jetter des pierres, leſquels on appelle des Onagres, & qui ſont ſemblables à des frondes. Ils poſérent encore hors des murailles des machines, que l'on nomme des Loups, & qui ſont faites de cette maniére. On dreſſe deux poûtres qui touchent d'un bout le rez de chauſſée de la muraille, & de l'autre les créneaux. On enchaſſe dans ces poûtres diverſes piéces de bois, dont les unes ſont droites, & les autres ſont de travers, mais elles ont toutes des trous, d'où ſortent des pointes de fer. On attache à une autre poûtre ces piéces qui ſont en travers, & on renverſe toutes les poûtres contre la porte. Quand l'ennemi approche, ceux qui ſont en haut pouſſent les poûtres, & ceux qui ſe trouvent deſſous ſont tuez à l'inſtant par les pointes de fer.

CHAPITRE XXII.

1. Béliſaire ſe moque des machines des Goths, & les rend inutiles. 2. Tombeau d'Adrien. 3. Attaque vigoureuſement repouſſée.

1. LE dixhuitiéme jour du ſiége, au lever du Soleil, les Goths conduits par Vitigis s'approchérent de la muraille, pour donner l'aſſaut. Les Romains étoient épouvantez par les Tours & par les Béliers, qu'ils n'avoient pas accoûtumé de voir. Mais Béliſaire ne fit que ſe môquer de l'appareil de ces machines, & il commanda à ſes ſoldats de ſe tenir en repos, & de ne pas commencer le combat, qu'il n'en eût donné le ſignal. Il ne dit pas alors le ſujet qu'il avoit de rire, & de ſe railler, mais il parut aſſez dans la ſuite. Les Romains le prenant pour un impertinent railleur, l'accuſoient d'une impudence extravagante, qui le faiſoit rire, au lieu de s'oppoſer aux ennemis. Quand ils furent arrivez proche du foſſé, Béliſaire tira une fléche ſur un Commandant qui étoit couvert d'une cuiraſſe, à qui il perça le cou, de ſorte qu'il tomba à la renverſe. Le peuple de Rome tirant un bon préſage de cette action, pouſſa un grand cri de joie. A l'inſtant Béliſaire tira un ſecond coup avec un pareil ſuccés, & le peuple éleva un cri encore plus grand que le premier, & ſe tint aſſuré de la victoire. Alors, Béliſaire donna le ſignal de tirer, & ſur tout de viſer aux bœufs, qui furent en un moment tout-couverts de traits, tellement que les machines devinrent immobiles, & que les aſſiégeans ne ſeurent que faire. On reconnût alors la ſageſſe de la conduite de Béliſaire, qui n'avoit pas voulu repouſſer d'abord les Barbares, & qui s'étoit mocqué de ce qu'ils étoient ſi groſſiers, que de s'imaginer pouvoir conduire une machine avec des bœufs, juſques au pié des murailles d'une ville aſſiégée. Voilà ce qui ſe paſſa du côté de la porte dont Béliſaire avoit pris la garde. Vitigis ſe voyant repouſſé de ce côté-là, il y laiſſa un nombre ſuffiſant de ſoldats, à qui il commanda de ne point donner d'aſſaut, mais de tirer inceſſamment, afin d'occuper Béliſaire, & de ne lui pas laiſſer le loiſir de ſecourir un autre côté de la Ville, qu'il alloit attaquer avec des forces plus conſidérables. Il s'attacha donc à l'endroit qui étoit le plus foible, & que l'on appeloit Vivarium, qui eſt proche de la porte Prénestine, & où il y avoit pluſieurs machines toutes prêtes.

2. Dans le même tems, les Goths attaquérent la porte Amelia, d'où le tombeau de l'Empereur Adrien n'eſt éloigné que d'un jet de pierre. C'eſt un ouvrage magnifique, tout bâti de marbre blanc, & dont les

piéces ſont parfaitement bien enchaſſées, quoi qu'il n'y ait rien au dedans qui les lie enſemble. Les quatre côtez ſont égaux. La longueur de chacun eſt d'un jet de pierre, la hauteur ſurpaſſe celle des murailles. Il y a audeſſus des figures d'hommes & de chevaux, qui ont eſté faites du même marbre, avec un art admirable. Ce bâtiment ſert comme de défenſe à la ville, & pour ce ſujet l'on l'a joint aux murailles avec deux murs, & il eſt comme une Tour qui couvre la porte voiſine. Béliſaire en avoit confié la garde à Conſtantin, & lui avoit auſſi donné charge de veiller à la ſureté de la muraille d'auprés, où il n'y avoit qu'une tres-foible garniſon. Comme c'eſt en cét endroit que le Tybre paſſe, & que pour cette raiſon il eſt plus malaiſé d'en approcher que d'un autre, le Général n'y avoit preſque point laiſſé de ſoldats, vû que n'en aiant que cinq mille pour la défenſe d'une place d'une auſſi vaſte étenduë qu'eſt Rome, il avoit été obligé de les diſtribuer aux autres quartiers.

3. Conſtantin aiant appris que l'ennemi eſſaioit de paſſer le Tybre, il y accourut, & laiſſa ſeulement un petit nombre de ſoldats au tombeau d'Adrien, & à la porte qui en eſt proche. Cependant les Barbares, ſans emploier d'autres machines que des échelles, & des fléches, s'approchérent de la porte Aurelia, & du monument d'Adrien, eſpérant de défaire ſans peine une garniſon auſſi foible que celle qui y étoit. Ils marchoient couverts de boucliers auſſi larges que ceux des Perſes; & bien qu'ils fuſſent tout proche, ils n'étoient point aperçûs par les Romains, & ils étoient mêmes couverts par un portique de l'Egliſe de Sainct Pierre. Aiant ſoudain fait donner l'aſſaut, les aſſiégez ne pouvoient ſe ſervir de Balliſtes, parce que ces ſortes de machines ne nuiſent à l'ennemi que quand il eſt éloigné; ils ne pouvoient auſſi incommoder les aſſiégeans avec leurs fléches, parce qu'elles tomboient ſur les boucliers. Les Goths lançoient une grande quantité de traits ſur les créneaux, & étoient

étoient prêts d'appliquer les échelles aux murailles, & d'inveſtir ceux qui défendoient le tombeau d'Adrien. Les Romains furent quelque-tems comme interdits par la crainte, & privez de toute eſpérance de ſe défendre. Mais aiant enſuite rompu des ſtatuës, ils en jettérent les piéces ſur les ennemis, & les obligérent à reculer. En même-tems les aſſiégez reprirent courage, remplirent l'air de cris, & jettérent une multitude innombrable de traits, & de pierres ſur les Barbares, qu'ils repouſſérent entiérement, lorſqu'ils pûrent ſe ſervir de leurs machines. Conſtantin ſurvint ſur ces entrefaites, & donna la chaſſe à ceux qui avoient paſſé le Tybre, & qui n'avoient pas trouvé la muraille tout-à-fait dépourveuë de garniſon, comme ils l'avoient eſpéré. C'eſt ainſi que fut défenduë la porte Aurélia.

CHAPITRE XXIII.

1. *Partie de la muraille de Rome ſous la protection de Saint Pierre.* 2. *Merveilleux effet d'une machine.* 3. *Défaite ſignalée des Goths.*

1. LES ennemis attaquérent la porte Tranſtybérine, que l'on appele Pancratienne, mais ſans y faire aucun exploit conſidérable, parce que l'aſſiéte du lieu eſt tres-forte, & que de ce côté-là le mur eſt fort élevé, & tout-à-fait inacceſſible. Deplus, il étoit gardé par Paul avec une cohorte d'Infanterie. Les Goths ne tentérent pas l'attaque de la porte Flaminia, parce qu'elle eſt dans des rochers, & que l'accés en eſt tres-difficile; elle étoit gardée par une cohorte d'Infanterie, commandée par Urſicin. Entre cette porte, & une autre petite porte appelée Pinciana, il y avoit une partie de la muraille qui étoit fenduë, non pas depuis le pié, mais depuis le milieu juſques au

haut, & elle brûloit de tous côtez. Les Romains l'appeloient la Muraille rompuë. Ils ne voulurent pas néanmoins permettre à Bélisaire de la réparer, & ils disoient que Saint Pierre leur avoit promis de la défendre. On sait que les Romains ont une devotion particuliere pour cét Apôtre. L'évenement ne dementit point leur espérance. Car cét endroit demeura exempt d'assaut, & même du bruit des armes, durant tout le siége. Pour moi je me suis étonné, que les Goths n'aient pas eû la pensée, durant tant de tems, de faire le moindre effort de ce côté-là. La muraille demeure toûjours rompuë, sans que l'on ose la réparer.

2. Il y avoit vers la porte Salaria un fort brave homme, & fort célébre parmi les Goths, qui au lieu de se tenir dans le rang des autres, étoit debout proche d'un arbre, armé d'un casque, & d'une cuirasse, d'où il tiroit incessament sur les murailles. Il fut par hazard atteint d'un trait, poussé par une machine qui étoit du côté gauche au haut d'une Tour, percé de part en part avec sa cuirasse, & attaché à l'arbre. Les Goths épouvantez d'un accident si extraordinaire, se mirent hors de la portée du trait, & cessérent d'incommoder les assiégez.

3. Sur ces entrefaites, Bessas & Péranius, qui étoient fort pressez par Vitigis, envoiérent demander du secours à Bélisaire, qui sachant bien que l'endroit qu'ils défendoient étoit foible, y accourut aussi-tôt. Comme il y trouva les soldats étonnez de la vigueur avec laquelle les ennemis les attaquoient, il les exhorta à se défendre avec une vigueur pareille. Le lieu étoit bas de son assiette, & partant plus exposé aux efforts des assaillans. Une partie de la muraille tomboit en ruine, & les pierres s'en détachoient d'elles-mêmes. On avoit élevé un second mur au delà de cét endroit de la muraille, non pas pour fortifier la Ville, car il n'y avoit à ce second mur ni Tours, ni créneaux, ni autre défense, mais pour prendre un divertissement, qui n'est

n'est pas tout-à-fait conforme aux sentimens de la nature, qui est d'enfermer des lions & d'autres bêtes farouches, & cruelles. Ce lieu-là étoit appelé Vivarium, qui est un terme dont se servent les Romains, pour exprimer l'endroit où l'on nourrit les animaux qui ne sont pas apprivoisez. Vitigis commanda à ses gens d'abatre ce mur de dehors, s'assurant ensuite la muraille dont il savoit le défaut. Quand Bélisaire vit que les ennemis perçoient le mur du Vivarium, il défendit de tirer sur eux; il fit même retirer les soldats du haut des murailles, bien que la fleur de ses troupes y fût, & il les rangea en bas, proche de la porte avec leurs cuirasses, & leurs épées. Quand les Goths eûrent percé le mur, & qu'ils furent entrez dans le Parc où l'on nourrissoit les bestes, il envoia contre eux Cyprien pour engager le combat. Ce Capitaine les chargea si brusquement, qu'ils n'eûrent pas le courage de se défendre, & qu'ils se laissérent assommer dans ce desordre, où ils se nuisoient les uns aux autres. Bélisaire lacha toutes ses troupes, qui les poursuivirent vivement, & en taillérent un grand nombre en piéces. Le carnage dura fort long-tems, à-cause que ces Barbares étoient éloignez de leur camp. Bélisaire fit mettre le feu aux machines qu'ils avoient abandonnées; ce qui redoubla l'épouvante, & la consternation des fuïars.

Il arriva dans le même-tems un pareil évenement à la porte Salaria. Les Romains étant sortis à l'improviste, mirent les assiégeans en déroute, sans qu'ils osassent résister, & brulérent leurs machines. Il s'éleva un horrible bruit, qui étoit formé tant par les voix confuses des Habitans qui animoient les soldats, que par les gémissemens des Goths, qui déploroient leur défaite. Ils perdirent en cette journée trente mille hommes, selon le témoignage de leurs Chefs, & le nombre des blessez fut trouvé égal à celui des morts. Comme ils se pressoient en foule autour des murailles, on n'en tiroit presque point de coup qui fût inutile.

Ceux

Ceux qui battoient la campagne fondirent encore ſur les fuïars, & en tuérent un grand nombre. L'attaque commença le matin, & finit le ſoir. Les Romains paſſérent la nuit à dépouïller les morts, & à chanter des chanſons en l'honneur de Bélisaire ; les Goths la paſſérent à penſer les bleſſez, & à régreter leurs pertes.

CHAPITRE XXIV.

1. *Rélation envoiée à l'Empereur.* 2. *Préſage tiré de la chûte d'une ſtatue de Théodoric.* 3. *Oracle de la Sibylle.* 4. *Jugement de Procope ſur l'Oracle.*

1. BELISAIRE en envoia une rélation à l'Empereur, dont voici les termes. *Nous ſommes entrez en Italie ſuivant vos ordres ; & nous en avons repris une bonne partie, & principalement la Capitale, d'où nous avons chaſſé les Barbares, & nous vous avons envoié Leudaris, lequel ils y avoient établi en qualité de Gouverneur. Aprés avoir mis les Garniſons néceſſaires dans quantité de Places fortes de la Sicile & de l'Italie, que nous avions réduites à vôtre obéïſſance, il ne nous eſt plus reſté que cinq mille hommes. Nous avons été aſſiégez en même-tems par une armée de cent cinquante mille. Comme nous avions traverſé le Tybre, pour découvrir ce qui ſe paſſoit à la Campagne, nous avons été contrains d'en venir aux mains, & peu s'en eſt falu que nous n'ayons été accablez des traits de nos ennemis. Nous avons enſuite été aſſiegez avec toutes ſortes de machines, dont nous n'euſſions jamais pû ſoutenir l'effort, ſans un bonheur extraordinaire. Il eſt bien juſte de ne pas attribuer à la vertu des hommes, mais à une cauſe ſupérieure, les effets qui ſurpaſſent les forces de la nature. Nôtre courage ſecondé de nôtre bonne fortune a mis les affaires en bon état. Je ſouhaite que*

que la ſuite en ſoit heureuſe. Je ne vous diſſimulerai rien de ce que je croirai vous devoir dire, & que vous devrez faire. Car bien que les évenemens ſoient entre les mains de Dieu, cela n'empêche pas néanmoins, que les Chefs des grandes entrepriſes ne reçoivent, ou la gloire, ou le blame de la conduite. Faites-nous donc la grace de nous envoyer un ſecours d'hommes & d'armes aſſez puiſſant, pour nous faire continuer la guerre à forces égales. Il ne faut pas ſe fier tout-à-fait à la fortune ; elle eſt trop changeante, & trop perfide ; mais il faut, s'il vous plaît conſidérer que ſi nous ſommes défaits, nous perdrons l'Italie, & nôtre armée, & il ne nous reſtera de tous nos travaux que de la honte. Je paſſe ſous ſilence que l'on nous pourra accuſer d'avoir trahi l'intérêt des Romains, qui ont ſacrifié leur vie & leur repos à la fidélité qu'ils nous ont voüée. Les heureux ſuccés que nos armes ont eûs juſques ici, ne ſerviront qu'à rendre nos diſgraces plus ſenſibles ; car il nous auroit été moins fâcheux d'avoir été exclus de Rome, de la Campanie & de la Sicile, parce que ſi cela étoit arrivé, nous n'aurions rien fait que manquer de gagner, & de conquérir. Il eſt juſte auſſi que vous faſſiez réflexion que jamais Rome n'a pû être défenduë plus long-tems que nous avons fait, tant à-cauſe de ſa vaſte étenduë, que parce que n'étant pas ſur la mer, elle eſt privée des commoditez que l'on en tire. Les Romains ſont préſentement fort affectionnez à vôtre ſervice, mais il y a apparence que ſi leurs maux augmentent, ils prendront les moiens qu'ils trouveront les plus propres pour s'en délivrer. De nouveaux alliez ont coûtume de demeurer fidéles, quand ils y ſont engagez par des bienfaits, & non pas quand ils en ſont empêchez par des mauvais traittemens. Sur tout, la faim les obligera de faire ce qu'ils ne voudroient pas. Pour moy, qui ai conſacré ma vie à vôtre ſervice, je la perdray plûtôt que de me rendre ; mais jugez s'il vous ſeroit avantageux que je la perdiſſe de cette maniére. L'Empereur ayant été rempli de chagrin, & d'inquiétude par tout ce que contenoit cette lettre, fit préparer des hommes, & des vaiſſeaux, & commanda à Valérien, & à Martin de partir en diligence. Ils s'étoient déja embarquez vers le tems du Solſtice d'hiver pour aller en Italie, mais le

le mauvais tems les aiant obligez de prendre terre en Gréce, ils avoient paſſé l'hiver dans l'Etolie, & l'Acarnanie. Cette nouvelle aiant été mandée par Juſtinien, elle donna de la joye à Béliſaire, & du courage aux Romains.

2. Voici ce qui arriva cependant à Naples. Il y avoit dans la place publique une ſtatuë de Théodoric, qui étoit faite de pluſieurs petites pierres rapportées, de couleurs différentes. Du vivant de ce Prince les pierres qui compoſoient la tête ſe détachérent d'elles-mémes, & il ne vêcut plus guéres depuis. Huit ans aprés, les pierres du ventre tombérent tout-à-coup, & la mort d'Atalaric petit-fils de Théodoric arriva. Au bout de quelque-tems, les pierres qui repreſentoient les parties qui ſont au bas du ventre, ſe briſérent, & Amalaſonte, fille de Théodoric, mourut de maladie. Pendant que les Goths aſſiégeoient Rome, tout le reſte de la ſtatuë tomba en piéces, & les Romains en tirérent un préſage de la défaite des Barbares, qu'ils croyoient étre repréſentez par les piés de l'image de Théodoric.

3. Il y avoit auſſi quelques Sénateurs, qui rapportoient un Oracle de la Sibylle, par lequel il étoit prédit, que le danger de Rome finiroit au mois de Juillet, & qu'elle auroit alors un Empereur qui la délivreroit de la crainte des Gétes. Les Gétes ſont les mêmes que les Goths. Les termes de l'Oracle portent, qu'au cinquiéme mois Rome ne craindra rien de la part des Gétes. Ils aſſuroient que le cinquiéme mois étoit le mois de Juillet; les uns à-cauſe que depuis le mois de Mars, auquel le ſiége avoit commencé, juſques au mois de Juillet, il y avoit cinq mois; les autres, parce que l'année n'étant que de dix mois au tems de Numa, elle commençoit par celuy de Mars, & celuy de Juillet étoit le cinquiéme.

4. Toutes ces remarques ne contenoient rien de ſolide; car il eſt certain que les Romains ne changérent point d'Empereur au mois de Juillet, que méme le ſiége dura un an, & que Rome fut encore réduite depuis, à un pareil danger par Totila, comme nous le verrons dans la ſuite. J'eſtime donc que cette prédiction ne regardoit nullement ce ſiége, mais quelque autre irruption des Barbares, ou qui eſt déja arrivée, ou qui arrivera. Je ne croi pas méme qu'il ſoit poſſible de connoître le ſens des Oracles de la Sibylle, avant l'évenement des choſes. La raiſon que j'en ay, eſt tirée de ce que j'ay lû de mes propres yeux. La Sibylle n'obſerve point dans ſes vers l'ordre naturel des tems, ni des lieux. Aprés avoir parlé des calamitez de l'Afrique, elle parle des mœurs des Perſes. Elle ſaute des Romains aux Aſſyriens. Elle retourne aux Romains, puis elle chante les malheurs dont les Anglois ſont ménacez. Toute la lumiére des hommes ne peut pénétrer l'obſcurité de ces prédictions. Elles ne s'éclairciſſent que par le ſuccés. Le tems en eſt l'unique interpréte; il faut que ce ſoit luy qui les explique. Chacun en fera néanmoins le jugement qu'il luy plaira; pour moy je retourne à mon ſujet.

CHAPITRE XXV.

1. *Béliſaire fait ſortir les bouches inutiles de Rome, & pourvoit à ſa défenſe.* 2. *Il rélégue le Pape Sylvére, & quelques Sénateurs.* 3. *Deſcription du Temple de Janus.*

1. LEs Goths aiant été repouſſez, les Romains & eux paſſérent la nuit de la maniére que je l'ay repreſenté. Le lendemain, Béliſaire, pour éviter la famine, donna ordre d'envoyer à Naples les femmes, les enfans, les eſclaves, & les autres perſonnes inutiles. Il commanda la méme choſe aux Soldats qui avoient des valets, & des ſervantes, & il leur déclara qu'il ne leur pouvoit plus donner chaque jour, que

que la moitié des vivres qu'il leur donnoit auparavant, & pour ce qui eſt de l'autre moitié, il la leur promit en argent. Suivant cét ordre, une prodigieuſe multitude ſortit de la ville, & l'on en mit une partie ſur des vaiſſeaux, & les autres allérent à pié par la voie Appienne. Ils paſſérent tous ſans que les aſſiégeans leur fiſſent de mal, ni de peur. Ils n'étoient plus en aſſés grand nombre, pour inveſtir toutes les murailles, & ils ne s'oſoient détacher du corps de leur armée, de peur détre ſurpris par les partis qui faiſoient des ſorties. Cette crainte des Barbares donna aux habitans la liberté de faire entrer des proviſions. Sur tout, ils appréhendoient extrémement durant la nuit, & ils faiſoient fort bonne garde dans leur camp. Il ſortoit continuellement des Maures, & d'autres Soldats de la garniſon, qui tuoient des Goths quand ils les ſurprenoient dormans, ou étant en petit nombre, ou menant paître des chevaux, des mulets, ou des bœufs. Que ſi les Goths étoient les plus forts, il étoit aiſé aux Maures de ſe ſauver, parce qu'ils ſont fort vîtes de leur naturel, & qu'ils ne ſont point chargez du poids de leurs armes. Pluſieurs Citoiens ſortirent de Rome pour ſe retirer dans la Campanie, dans la Sicile, & dans d'autres païs, qui leur étoient les plus commodes. Béliſaire conſidérant qu'il n'y avoit nulle proportion entre le petit nombre de ſes Soldats, & la vaſte étenduë des murailles, & qu'il faloit néceſſairement que les uns priſſent du repos, tandis que les autres faiſoient garde; voyant d'ailleurs qu'une partie du peuple étoit dans la diſette, à-cauſe que les artiſans ne gagnoient plus de-quoi vivre, il choiſit quelques-uns des habitans pour faire garde avec les Soldats, moyennant certaine ſomme d'argent qu'il leur donneroit, & il les diſtribua en pluſieurs compagnies, qui ſuffirent pour garder la ville, chacune d'elles montant la garde, & ſe repoſant à ſon tour. Ainſi ce ſage Général pourvût également, & à la ſureté de Rome, & à la néceſſité du peuple.

2. L'Evê-

2. L'Evêque Sylvére s'étant rendu ſuſpect d'intelligence avec les Goths, fut envoyé en Gréce par Béliſaire, & Vigile fut établi en ſa place. Quelques-uns des Sénateurs furent auſſi chaſſez pour le même ſujet, mais ils furent rappelez quand les Goths eûrent levé le ſiége. Maxime étoit de ce nombre. Il étoit fils d'un autre Maxime, qui avoit été cauſe de la mort de l'Empereur Valentinien. Comme Béliſaire craignoit qu'il ne ſe tramât quelque trahiſon aux Portes, & que les Gardes ne ſe laiſſaſſent corrompre par argent, il changeoit les clefs & les Capitaines deux-fois le mois. La fonction de ces Capitaines étoit de faire toutes les nuits la ronde des murailles, de marquer les Soldats qui étoient abſens, de porter leurs noms au Gouverneur, afin qu'il les châtiât, & d'en mettre d'autres en leur place. Il commanda même aux artiſans de jouër avec des inſtrumens, la nuit, proche des murailles, & enfin il poſa dehors des corps-de-garde, avec des chiens, afin que perſonne ne pût approcher, ſans être découvert.

3. En ce tems-là, quelques Romains tâchérent d'ouvrir de force les portes du Temple de Janus. C'eſt le premier de ces anciens Dieux, que les Romains appeloient en leur langue, les Dieux Pénates. Son Temple eſt dans la place publique vis-à-vis du Sénat, un peu au deſſus de celuy des Deſtinées; c'eſt ainſi que les Romains ont accoûtumé de nommer les Parques. Ce Temple eſt de bronze, d'une figure quarrée, & n'a que la hauteur qui eſt néceſſaire pour contenir la ſtatuë de ce Dieu, laquelle eſt haute de cinq coudées, & eſt toute ſemblable à celle d'un homme ordinaire, excepté qu'elle a deux viſages, dont l'un eſt tourné du côté d'Orient, & l'autre du côté d'Occident. Il y a à ſes deux côtez deux portes de bronze, leſquelles les Anciens fermoient durant la Paix, & ouvroient durant la Guerre: mais depuis qu'ils eûrent embraſſé la Religion Chrétienne, pour laquelle ils ont autant de zéle que pas un autre peuple du monde, ils n'ouvroient plus

ce

ce Temple quand ils déclaroient la Guerre. Ce ne fut que dans le desordre du siége, que quelques personnes infectées, comme je me le persuade, des vieilles erreurs, firent un effort, mais un effort inutile, pour l'ouvrir. Les Auteurs de cette action demeurérent inconnûs, les Magistrats n'en ayant point fait de recherche au milieu de tant de troubles, & le bruit méme n'en aiant pas été répandu parmi tout le peuple.

CHAPITRE XXVI.

1. *Vitigis fait mourir les Sénateurs qu'il avoit en ôtage, & prend le Port.* 2. *Description des deux canaux du Tybre.* 3. *Disette des assiegez.*

1. VITIGIS plein de colére & de dépit, envoia à Ravenne, pour faire mourir les Sénateurs qu'il y avoit emmenez au commencement de la Guerre. Quelques-uns, & entre autres, Cerventin & Réparat frere de Vigile, Evêque de Rome, ayant eû avis de cét ordre, s'enfuirent dans la Ligurie, où ils demeurérent en sureté; les autres furent exécutez. Vitigis voyant que les habitans sortoient hardiment de Rome, & y faisoient entrer des vivres par mer, & par terre, se résolut d'assiéger le Port, qui en est éloigné de l'espace de cent-vingt-six stades, & qui est à l'embouchûre du Tybre.

2. Ce fleuve se sépare en deux canaux, à seize stades de la mer, & fait une Isle que l'on appelle l'Isle Sainte, & & qui est plus large du côté qui regarde la mer, que du côté qui regarde Rome; de sorte qu'à l'extrémité, les deux canaux du Tybre sont éloignez de quinze stades, & sont tous deux capables de porter de grands vaisseaux. Celuy qui est à la droite se décharge dans le Port, où les Romains ont autrefois bâti une ville, à laquelle ils ont donné le méme nom. L'autre canal se décharge à la gauche, proche d'Ostie, qui étoit une ville considérable, mais qui maintenant n'a plus de murailles. Il y a du Port à Rome un chemin tres-commode, qui a été fait par les habitans de cette derniére ville. Il y a dans le Port une grande quantité de bâteaux, & de bœufs. Quand les Marchands ont tiré leurs balots des navires, & qu'ils les ont mis sur les bâteaux, ils remontent à Rome, non pas à voiles, parce qu'il n'y a pas de vent, ni à force de rames, parce que le cours de l'eau est trop violent; mais par le moien des bœufs, qui tirent les bâteaux, de la méme maniére qu'ils tireroient des chariots. Le chemin qui conduit par terre d'Ostie à Rome, est inculte, & éloigné du canal, par lequel les bâteaux ne remontent point. Les Goths aiant trouvé la ville du Port destituée de garnison, ils la prirent de force, massacrérent les habitans, & s'emparérent du Port-méme. Puis y aiant laissé mille hommes pour le garder, les autres s'en retournérent à leur camp.

3. Ainsi Rome fut privée des vivres qui avoient accoûtumé d'arriver par le Port, & il ne lui resta que la commodité d'Ostie, qui est accompagnée de travail & de danger. Les vaisseaux des Romains n'abordoient pas à Ostie, mais à Antium, qui en est éloigné d'une journée. Il y avoit beaucoup de fatigue à transporter les marchandises dans une si grande disette d'hommes. Bélisaire, qui étoit entiérement occupé à défendre les murailles, n'avoit pû prendre aucun soin du Port. Pour moy, je me persuade qu'étant aussi bien fortifié qu'il étoit, jamais les Barbares ne l'eussent attaqué, s'il y eût eû seulement trois cens hommes.

CHAPI-

CHAPITRE XXVII.

1. *Sortie des Romains ſur les Coths.* 2. *Vitigis imite mutilement la conduite de Béliſaire.* 3. *Différence des Soldats des deux partis.*

1. LES Goths remportérent cét avantage, trois jours aprés qu'ils eûrent été repouſſez des murailles de Rome. Comme il y avoit déja vingt jours qu'ils étoient les maîtres du Port, Martin & Valérien arrivérent, & amenérent ſeize-cens hommes de Cavalerie, qui pour la pluſpart étoient Huns, Sclavons & Antes, qui ſont des peuples qui habitent au delà du Danube. Béliſaire fort joyeux de leur arrivée, crût qu'il étoit tems de harceler l'ennemi. Il envoia donc un de ſes Gardes nommé Trajan, homme courageux & actif, avec deux cens Cavaliers, & luy commanda de s'emparer d'une hauteur voiſine du camp des Goths, de s'y ranger en bataille, & de ne point attaquer l'ennemi, mais s'ils étoient attaquez, de tirer leurs fléches, & de n'avoir point de honte de fuïr vers la ville. Aprés avoir donné cét ordre, il prépara les machines qui ſervent à tirer de loin, ſur des aſſiégeans. Trajan ſortit par la porte Salaria, à la tête de ces deux cens hommes, & marcha vers le camp des Goths, qui ſurpris d'une ſortie ſi impréveuë, prirent promptement leurs armes, & coururent au devant. Le parti conduit par Trajan s'empara de l'éminence, tira ſur les Barbares, bleſſa pluſieurs des hommes & des chevaux, & quand les fléches luy manquérent, il s'enfuït à toute bride. Les Goths ne manquérent pas de les pourſuivre, & de les preſſer. Alors les machines joüérent du haut des murailles, dont les Barbares étant épouvantez, ils s'arrêtérent. On dit qu'ils perdirent environ mille hommes en cette rencontre. Peu de tems aprés, Béliſaire

liſaire envoia encore Mundila, qui étoit un de ſes plus intimes amis, & Diogéne, tous deux fort braves hommes, avec trois cens chevaux, pour faire un pareil exploit; ce qu'ils exécutérent avec un ſuccés encore plus heureux que le premier, les ennemis aiant perdu plus de monde en cette derniére occaſion. Enfin il envoia Cilas pour faire une troiſiéme entrepriſe, qui fut auſſi ſuivie d'un ſemblable évenement. Les Goths perdirent quatre-mille hommes par ces trois ſorties.

2. Vitigis, qui ne conſidéroit pas qu'il y a bien de la différence entre manier tumultuairement les armes, & faire la guerre dans les régles, s'imagina qu'il luy ſeroit aiſé d'incommoder les Romains, s'il les envoioit attaquer par des partis ſéparez, & commanda cinq cens chevaux, pour aller faire ſouffrir aux aſſiégez des pertes pareilles à celles qu'ils avoient receuës d'eux. Quand ils furent arrivez à une petite colline, qui eſt voiſine de la ville, mais toutefois hors de la portée du trait, Béliſaire choiſit mille hommes, à la tête deſquels il mit Beſſas, pour les aller charger. Ceux-ci entourérent les Barbares, les chargérent par derriére, en tuérent un grand nombre, & contraignirent le reſte d'abandonner la colline. Le combat aiant été continué dans la campagne, la pluſpart des Goths furent taillez en piéces, & peu ſe retirérent dans le camp. Vitigis attribua leur défaite à leur lâcheté, & ménaça de réparer bien-tôt cette perte, par la valeur de ceux qu'il envoieroit en leur place; mais il ne fit rien ſur l'heure. Trois jours aprés il choiſit cinq-cens des plus braves qu'il y eût dans tous ſes camps, & il les exhorta à ſe ſignaler par quelque exploit remarquable. Béliſaire dépêcha contre eux quinze-cens hommes à cheval, ſous la conduite de Martin & de Valérien. Comme ceux-ci ſurpaſſoient les Goths en nombre, il leur fut aiſé de les vaincre, de ſorte qu'il y en eût tres-peu qui ſe ſauvérent. Ces Barbares ſe plaignoient, que c'étoit un étrange effet de leur mauvaiſe fortune d'être

défaits, & lors qu'étant en petit nombre ils attaquoient une troupe plus nombreuſe, & lors qu'étant en plus grand nombre ils en venoient aux mains avec une poignée de gens.

3. Les Romains avoient de l'admiration pour la ſage conduite de Béliſaire, & la relevoient avec des loüanges extraordinaires. Ses plus familiers amis lui aiant demandé, dans la converſation, ſur quoy il avoit fondé l'eſpérance qu'il témoigna avoir de remporter la victoire, le jour que les ennemis furent mis en déroute, il répondit qu'en la premiére rencontre où les Romains n'étoient qu'en tres-petit nombre, il avoit renconnû la différence des Soldats, & avoit bien jugé que la multitude des ennemis ne lui apporteroit aucun dommage. La différence étoit, en ce que les Romains & les Huns tiroient bien de l'arc, au lieu que les Goths ne s'y étoient point exercez; que les Cavaliers ne combatoient que de l'épée, & de la lance, & les Archers à pié, mais à couvert, derriére ceux qui ſont armez de pié-en-cap. C'eſt pourquoi quand on ſe bat de loin, la Cavalerie n'eſt jamais à l'épreuve des traits, & l'Infanterie ne peut jamais fondre ſur la Cavalerie. Voila la raiſon que Béliſaire rendit de la défaite des Barbares. Quand ils firent réflexion ſur tant de diſgraces ſi inopinées qu'ils avoient ſouffertes, ils n'envoiérent plus de partis pour attaquer les murailles, & ils n'en vinrent plus aux mains, excepté lorſqu'ils y furent obligez par la néceſſité de défendre leur camp.

CHAPI-

CHAPITRE XXVIII.

1. Ardeur des Romains. 2. Harangue de Béliſaire. 3. Diſpoſition de ſon armée. 4. Diſcours en faveur de l'Infanterie.

1. Les Romains, enflez de leurs proſpéritez, brûloient d'envie de livrer une bataille générale. Mais Béliſaire, qui ſavoit combien il y avoit encore d'inégalité entre les forces des deux partis, ne vouloit pas haſarder ſes troupes. Il permit ſeulement de faire de légéres eſcarmouches. Vaincu, néanmoins, par les clameurs des habitans & des Soldats, il leur accorda de faire des ſorties ſur les Barbares; mais comme ils avoient été avertis par les déſerteurs, il les trouva toûjours bien préparez à le recevoir; de ſorte qu'il fut toûjours repouſſé. Cela le fit reſoudre au combat, auquel les Goths ſe diſpoſoient auſſi tres-volontiers de leur part. Quand toutes choſes furent préparées de côté & d'autre, Béliſaire fit cette harangue à ſes ſoldats.

2. *Mes Compagnons, quand je faiſois difficulté de conſentir à la bataille, ce n'étoit pas que je doutaſſe de vôtre valeur, ni que je craigniſſe les forces des ennemis. Mais c'eſt que les eſcarmouches nous ayant juſques à préſent heureuſement réüſſi, je ne croiois pas devoir quitter une maniére de combattre qui avoit été la cauſe de nos Victoires; étant tres-vrai, que quand les affaires ſont en bon état, les changemens que l'on y apporte, nuiſent. Mais puiſque je vous vois ſi réſolus de vous bien battre, j'en conçois une bonne eſpérance, & je ne veux plus retenir cette généreuſe ardeur qui vous anime. Je ſay de quelle importance eſt la diſpoſition du courage dans les combats, & combien elle peut contribuer à la Victoire. Il n'y a perſonne parmi vous qui n'ait appris, non pas par le rapport d'autrui,*

mais par ſa propre expérience, que de vaillans hommes, quoi qu'en petit nombre, ſont capables de défaire des Armées nombreuſes. Il dépend de vous de conſerver la gloire que j'ay aquiſe par mes ſtratagêmes, & la confiance que j'ay miſe en vôtre vertu. On jugera de tout ce que nous avons fait dans la ſuite de cette guerre, par les événemens de cette journée. Le tems nous eſt favorable, parceque l'ennemi étant abatu par ſes diſgraces, il ſera plus aiſé à vaincre. Il eſt rare que des ames qui ſont accablées par le poids de l'adverſité ſe relévent, & faſſent des actions héroïques. Au reſte, ſervez-vous de toutes vos armes, de l'arc, de la lance, & de l'épée. J'aurai ſoin de vous récompenſer amplement de celles que vous y aurez perduës.

3. Aprés cette harangue, Béliſaire fit ſortir ſon armée par la porte Pinciana, & par la porte Salaria. Il en fit auſſi ſortir une partie par la porte Aurélia, dans le champ de Néron, ſoûs la conduite de Valentin, Capitaine de Cavalerie, à qui il défendit de s'approcher du camp de l'ennemi, ni de commencer le combat, mais de ſe tenir ſeulement en poſture de combatant, & de prendre garde que l'ennemi ne paſſât le Pont. Comme le champ de Néron étoit couvert d'une prodigieuſe multitude de Barbares, Béliſaire croioit que ce lui ſeroit un extréme avantage, que de la rendre inutile, & de l'empêcher de ſe trouver au combat avec le reſte des troupes. Il y avoit un aſſez bon nombre d'habitans qui s'étoient mis volontaires dans l'armée Romaine, bien qu'ils n'euſſent jamais manié les armes auparavant. Il appréhendoit que ſe trouvant effraiez dans l'occaſion par la grandeur du danger, ils n'apportaſſent du deſordre. Il leur commanda, pour cette raiſon, de ſe tenir debout, proche de la porte de ſaint Pancrace, juſqu'à ce qu'il leur donnât un ordre contraire; car il jugeoit, comme il arriva en effet, que quand les ennemis qui étoient dans le champ de Néron les verroient, & qu'ils verroient auſſi d'un autre côté ceux que Valentin commandoit, ils n'oſeroient jamais s'avancer, ni ſe ſéparer de leurs compagnons pour faire l'attaque.

L'in-

L'intention de Béliſaire étoit de combatre à cheval, & pluſieurs fantaſſins avoient quitté leur condition, & étoient montez ſur des chevaux pris ſur les ennemis, leſquels ils manioient avec aſſez d'adreſſe. Pour ce qui eſt du reſte de l'Infanterie, comme ils ne pouvoient compoſer un bataillon conſidérable, & que c'étoient des gens qui ne pouvoient ſoûtenir le choc de l'ennemi, & qui avoient fort ſouvent tourné le dos, il crût qu'il ne ſeroit pas ſeur de les ranger en pleine campagne, mais il les plaça derriére les autres proche du foſſé, afin que ſi la Cavalerie venoit à lâcher le pié, ils pûſſent la ſoûtenir, & s'oppoſer conjointement avec elle à l'ennemi.

4. Principius, Pilicien de nation, & Tarmotus Iſaurien, frere d'Emas, Capitaine des Iſauriens, ſe préſentérent devant luy, & luy dirent; *Nous vous, ſupplions de ne pas affoiblir vôtre armée qui eſt déja foible ſi l'on l'a compare avec cette multitude effroiable de Barbares, qui l'avont combatre, & de n'en pas retrancher la Phalange des gens de pié, & de ne pas charger de cét opprobre l'Infanterie, qui dans le tems de nos peres a élevé le nom Romain au point de grandeur où nous l'avons vû. Que ſi l'Infanterie n'a rien fait de remarquable dans cette derniére guerre, ce n'eſt pas la faute des Soldats; c'eſt aux Capitaines qu'il s'en faut prendre, qui étant ſeuls à cheval, prenoient la fuite au premier choc, & ſe retiroient des occaſions où ils voioient du péril. Vous voiez que les Capitaines des gens de pié ſont à cheval, & refuſent de combatre comme leurs Soldats; rangez-les donc, s'il vous plaît, dans la Cavalerie, & nous permettez de conduire l'Infanterie. Nous ſoûtiendrons à pié avec eux l'effort des Barbares, & nous les incommoderons notablement, pourvû que le Ciel ſeconde nos généreuſes intentions.* D'abord Béliſaire rejetta leur demande, parce qu'eſtimant leur valeur, il ne vouloit pas les expoſer avec l'Infanterie à un péril ſi évident; mais enfin, vaincu par leurs preſſantes priéres, il conſentit que quelques-uns demeuraſſent aux portes pour les garder, & ſur les murailles avec les habitans, & il rangea les autres à

l'arriére-garde, ſoûs la conduite de Principius, & de Tarmutus, de peur qu'épouvantez de la premiére veuë du haſard, ils ne jettaſſent la terreur dans l'eſprit des autres; & afin auſſi, comme nous l'avons dit, qu'ils ſoûtinſſent la Cavalerie, ſi elle lâchoit le pié, & qu'ils chargeaſſent avec elle l'ennemi.

CHAPITRE XXIX.

1. *Harangue de Vitigis.* 2. *Diſpoſition de ſon armée.* 3. *Combat dont le commencement eſt avantageux aux Romains, & la fin contraire.*

1. LES Romains s'étant préparez de cette maniére au combat, Vitigis fit prendre les armes à ſes gens, & ne laiſſa dans le camp que ceux qui avoient des excuſes valables pour y demeurer. A l'égard de Marcias, il luy commanda de garder le Pont, afin que l'ennemi ne le vint pas attaquer. Enſuite il aſſembla toutes les troupes, & leur parla de cette ſorte. *Peut-être que quelques-uns s'imagineront, que n'étant pas dans une poſſeſſion bien affermie de mon Roiaume, j'uſe de careſſes pour gagner vos affections, & pour vous obliger à combattre généreuſement pour mes intérêts, & qu'en cela je ne fais que ſuivre le train ordinaire des hommes, dont les plus groſſiers mêmes ont accoûtumé de s'abaiſſer devant les perſonnes les plus viles, & de la condition la plus mépriſable, lors qu'ils ont beſoin de leur ſecours, au lieu qu'ils s'élévent envers les autres, dont ils n'attendent rien. Je ne crains de perdre ni la couronne, ni la vie; je ſerois prêt de me dépoüiller aujourd'hui de cette pourpre Roiale, pourvû que ce fût pour en revêtir quelque autre de la nation. Je n'eſtime pas que la fin de Théodat ait été malheureuſe, bien qu'il ait perdu la vie par les mains de ceux mêmes de ſon païs. Il eſt aiſé aux hommes d'eſprit de ſe conſoler des diſgraces particuliéres, lorſqu'elles n'entraînent pas avec elles les calamitez publiques. Mais quand je conſidére la ruïne entiére des Vandales, & la fin déplorable de Gélimer, je n'y trouve que des ſujets de douleur, & je les enviſage comme de triſtes images qui me repreſentent la captivité des Goths, & leurs femmes, leurs enfans, & leur Prince-même réduit ſoûs l'Empire d'un fier ennemi. Je ſouhaite que l'appréhenſion de ces funeſtes malheurs anime vôtre courage en cette journée, & qu'elle vous faſſe prendre la reſolution de trouver plûtôt une mort honorable dans le combat, que de ſurvivre vôtre réputation, puiſqu'il n'y a point d'affliction ſi ſenſible à un vaillant homme, que d'être obligé de vivre ſoûs la domination du vainqueur. Une mort prompte eſt toûjours favorable à ceux à qui la fortune ne l'a pas été. Que ſi vous êtes bien perſuadez de ces ſentimens quand vous combatrez, il vous ſera aiſé de défaire des Grécs, & d'autres nations également mépriſables, & de venger les injures qu'ils vous ont faites. Ce n'eſt pas ſans un juſte fondement que nous nous vantons de les ſurpaſſer en valeur, en nombre, & en toutes ſortes d'autres avantages, quoy qu'ils ayent l'inſolence de nous mépriſer par une vanité ridicule que leur donnent nos diſgraces, & les proſpéritez qu'ils ont euës ſans les avoir méritées.*

2. Aprés que Vitigis eût parlé ainſi, il rangea ſon Armée en bataille. Il mit l'Infanterie de front, & la Cavalerie aux aîles, & proche de ſon camp, afin d'avoir un grand eſpace libre pour pourſuivre l'ennemi, & pour le tailler en piéces durant qu'il s'enfuïroit; car il eſpéroit que la bataille ſe donnant dans une raze campagne, les Romains ne réſiſteroient pas un moment, à-cauſe de la grande inégalité des forces.

3. Dés le matin les deux partis commencérent le combat, animez par leurs Chefs; l'un par Béliſaire, & l'autre par Vitigis, qui étoient chacun derriére leurs troupes. Les Romains eûrent d'abord un peu d'avantage; les Barbares ne pliérent pas toutefois, quoy qu'ils perdiſſent de leurs gens. Leur grand nombre faiſoit qu'ils ſubſtituoient de nouveaux Soldats en la

place des morts, & que leur perte n'étoit preſque pas perceptible. Les Romains, qui n'avoient pas l'avantage du nombre, étant aſſez ſatisfaits d'avoir combatu la moitié de la journée, & d'avoir notablement incommodé l'ennemi, ſouhaitoient de ſe retirer. Il y en eut trois de l'armée Romaine, qui dans cette occaſion firent fort bien leur devoir. Athénodore, Iſaurien de nation, qui étoit célébre parmi les Gardes de Béliſaire, Théodoret & Georges, Gardes de Martin, & natifs de Cappadoce. Ils étoient toûjours à la tête, & tuoient avec leurs lances un grand nombre des ennemis. Les deux armées qui étoient dans le champ de Néron, furent long-tems à ſe regarder. Néanmoins les Maures harceloient les Goths, qui craignant la multitude du peuple qu'ils voyoient de loin, & qu'ils prenoient pour des ſoldats, & aiant peur d'en être envelopez, ne quittoient point leurs rangs, & ſe tenoient en repos. Sur le midi les Romains fondirent tout d'un coup ſur les Barbares, qui prirent la fuite, & qui ne pouvant ſe ſauver dans leur camp, gagnérent les collines où ils s'arrêtérent. Les Romains étoient en grand nombre, mais ils n'étoient pas tous Soldats; ce n'étoit qu'un peuple ſans armes, des Matelots & des Eſclaves, qui voulant avoir part à la guerre, s'étoient mêlez parmi les troupes en l'abſence du Général. Ce furent eux cependant qui épouvantérent les Barbares, & qui les mirent en fuite; mais ce furent eux auſſi qui jettérent la confuſion dans l'armée Romaine. Les Soldats mêlez tumultuairement avec eux, ne pûrent entendre les ordres que leur donnoit Valentin, & ne tuérent pas un ſeul des fuïars qui ſe retirérent ſur les éminences, & regardérent paiſiblement ce qui ſe paſſoit. Ils ne ſongérent pas auſſi à rompre le Pont, afin que les Barbares ne pouvant plus paſſer le Tybre, ne puſſent plus auſſi aſſiéger Rome de deux côtez. Les troupes qui environnoient Béliſaire n'eûrent pas auſſi la penſée de paſſer le Pont, & de fondre ſur les Goths qui fuïoient, & qui, comme je me le perſuade, n'euſſent

ſent pas eû le courage de reſiſter. Mais elles s'amuſérent à piller le camp, & à remporter de l'argent & des meubles. Les Barbares les regardérent faire durant quelque-tems, puis ils fondirent courageuſement ſur eux, en taillérent pluſieurs en piéces, & mirent les autres en déroute; tous ceux qui ne furent pas ſurpris aiant jetté leur butin pour ſauver leur vie. Pendant que cela ſe paſſoit dans le champ de Néron, une autre armée de Goths rangée en bon ordre proche de leur camp & couverte de boucliers, repouſſoit vigoureuſement les Romains, en tuoit un grand nombre, & un nombre encore plus grand de leurs chevaux. Quand leurs pertes les obligérent de quitter leurs rangs, ils firent voir combien ils étoient peu de monde. Ce que les Barbares aiant reconnu, ils pouſſérent ſur eux leur Cavalerie qui étoit à l'aîle-droite, les renverſérent, & les contraignirent de fuïr vers l'Infanterie, qui fut pareillement renverſée par le même choc. Enſuite toute l'armée Romaine lâcha le pié, & la déroute en fut fort grande. Principius & Tarmutus, ſuivis d'un petit nombre, donnérent des preuves illuſtres de leur valeur. Les Barbares s'arrêtérent, ſurpris d'admiration de la fermeté qui les faiſoit demeurer debout, & combatre dans la déconfiture de leur armée; ils donnérent aux autres le loiſir de ſe ſauver. Principius tomba haché en piéces, & quarante deux Soldats autour de luy. Tarmutus aiant deux dards dans les deux mains, bleſſoit ſans ceſſe quelqu'un de ceux qui l'approchoient. Comme les forces lui manquoient, il fut un peu ſoulagé par ſon frere Ennez, & par quelques autres Cavaliers, puis il courut tout d'un coup vers Rome, quoi que couvert de ſang & de bleſſures, & il ſe ſauva, ſans avoir quitté ſes deux dards. Quand il fut proche de la porte Pincienne, il tomba; ſes compagnons croiant qu'il fût mort, l'emportérent ſur un bouclier. Il ne mourut néanmoins que deux jours aprés, laiſſant une haute eſtime de ſon courage dans l'eſprit des Iſauriens, & dans celuy des autres troupes.

Les Citoiens ſaiſis de crainte, gardoient ſoigneuſement leurs murailles, & fermoient les portes avec une telle confuſion, qu'ils en repouſſoient les fuïars, de peur d'y recevoir les ennemis. Ceux qui demeurérent dehors traverſérent le foſſé, & s'appuiérent contre la muraille, ſans avoir le courage de ſe défendre, & de repouſſer les Barbares dont ils étoient pourſuivis. La pluſpart avoient perdu leurs lances dans la fuite, ou ils les avoient rompuës dans le combat. De plus, ils étoient tellement preſſez, qu'ils ne ſe pouvoient ſervir de l'arc.

Tandis qu'il parut peu de gens au haut des murailles, les Goths continuérent à pourſuivre les fuïars, & eſpérérent toûjours de les défaire; mais ils perdirent cette eſpérance, quand ils virent les murailles bordées de ſoldats, & d'habitans, & ils ſe retirérent, n'attaquant plus leurs ennemis que par des injures. Ainſi le combat qui avoit commencé proche du camp des Barbares, finit au pié des murailles de Rome.

HISTOI-

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES GOTHS.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

1. Belles actions de Beſſas, & de Conſtantin. 2. Agréable avanture d'un Goth, & d'un Romain tombez dans une même foſſe. 3. Témérité de Chorſamante.

1. LES Romains n'oſoient plus depuis cette journée donner de batailles; ils ſe contentoient de faire de légéres eſcarmouches, où ils remportérent quelques petits avantages. Divers partis de gens de pié, non pas rangez en bataille, mais diſperſez deçà & delà, ſuivoient la Cavalerie. A la premiére occaſion, Beſſas ſe jetta, le dard à la main, au milieu des ennemis, & tua trois

trois des plus braves hommes de leur Cavalerie, & mit les autres en fuïte. Conſtantin aiant mené les Huns ſur le ſoir dans le champ de Néron, & ſe trouvant accablé par la multitude des ennemis, il s'aviſa d'une invention qui mérite d'être décrite. Il y a un Cirque où les Gladiateurs combatoient autrefois, & où l'on a depuis bâti des maiſons. Les ruës qui y aboutiſſent ſont fort étroites. Conſtantin n'eſpérant pas de réſiſter à un nombre auſſi conſidérable qu'étoit celui des ennemis, & ne pouvant s'enfuïr ſans ſe mettre dans un extréme péril, il décendit de cheval, & commanda aux Huns d'en décendre pareillement, & de ſe tenir debout à l'entrée des ruës, d'où ils tirérent ſur les ennemis, qui tinrent ferme quelque tems, dans l'eſpérance de les enveloper, lorſque leurs fléches ſeroient épuiſées, de les charger de chaînes, & les emmener dans leur camp. Mais quand ils virent que les Maſſagétes, qui ont une adreſſe ſinguliére pour tirer, tuoient un homme de chaque coup, & qu'ils avoient déja défait la moitié de leurs gens, ils prirent ouvertement la fuïte. Alors ils perdirent encore plus de monde que devant, parce que les Maſſagétes leur tiroient dans le dos. Conſtantin remena les Huns à Rome au commencement de la nuit.

2. Péranius aiant fait, quelques jours aprés, une ſortie par la porte Salaria, & aiant mis les Goths en fuïte, ils revinrent à la charge le jour même, & donnérent la chaſſe aux Romains, entre leſquels il y en eut un qui tomba dans une foſſe profonde, qui, à mon avis, avoit été faite autrefois pour ſerrer des grains. Comme il n'oſoit crier, parce que le camp des Goths étoit proche, & qu'il n'en pouvoit ſortir, parce qu'il n'y avoit point de degrez pour remonter, il y paſſa toute la nuit. Le lendemain, les Barbares aiant encore eû du deſavantage dans une ſortie, l'un d'eux tomba dans la même foſſe. Leur diſgrace commune

mune les lia d'affection, & leur fit ſe promettre réciproquement qu'ils feroient leur poſſible pour ſe ſauver la vie. En même-tems ils commencérent à crier tous deux de toute leur force. Les Goths accoururent au bruit, & aprés avoir regardé dans la foſſe, ils demandérent à ceux qui étoient dedans, de quel parti ils étoient? Le Goth répondit ſeul, ainſi qu'ils en étoient auparavant demeurez d'accord; qu'il étoit tombé par malheur, & qu'il prioit que l'on lui jettât une corde pour remonter. Ils lui jettérent donc une corde, dont le Romain prit à l'inſtant le bout, alléguant pour ſa raiſon, que les Goths n'avoient garde de laiſſer un Goth dans cette foſſe, au lieu qu'ils y laiſſeroient un Romain, s'il y demeuroit le dernier. En diſant cela, il monta. Les Goths furent étonnez d'abord de le voir; mais quand ils eurent tout appris de ſa bouche, ils retirérent ſon compagnon, qui aiant expoſé l'accord qu'ils avoient fait enſemble, s'en retourna dans le camp, & le Romain fut laiſſé en liberté. Il y eut depuis diverſes ſorties à cheval de côté & d'autre, leſquelles ſe terminérent à des combats ſinguliers, où les Romains eurent toûjours de l'avantage.

3. Il ſe fit peu de tems aprés un petit combat dans le champ de Néron, où la Cavalerie Romaine aiant donné la chaſſe aux Barbares, il y eut un Garde de Béliſaire, nommé Chorſamante, qui étoit Maſſagéte de nation, lequel ſuivi de quelques autres, pourſuivit vigoureuſement ſoixante & dix Goths; mais aiant pouſſé trop loin les fuïars, il fut abandonné de ſes gens; & quoy que ſeul, il ne laiſſa pas de continuer à les pourſuivre. Les Goths qui le virent ſeul, retournérent ſur lui. Il tua d'abord le plus hardi, & mit les autres en fuïte. Quand ils furent proche de leur camp, ils eurent honte que l'on les vît fuïr devant un ſeul homme, & retournérent au combat; mais aiant perdu encore un des leurs, ils s'enfuïrent comme auparavant. Chor-

ſamante leur donna la chaſſe juſques dans leur camp, & s'en retourna ſeul à Rome. Il reçût bien-tôt aprés un coup de fléche, qui lui perça la jambe gauche juſqu'à l'os. Cette bleſſure l'aiant mis hors de combat pour quelques jours, il la ſupportoit avec l'impatience qui eſt ordinaire aux Barbares, & il ménaçoit d'en tirer vengeance. Un jour, aprés avoir bû extraordinairement dans un feſtin, il promit d'aller ſe venger ſeul, du coup que les Goths lui avoient donné; & étant allé à la Porte Pinciana, il dit à ceux qui la gardoient, que Béliſaire l'envoioit au camp des ennemis. Les Soldats qui gardoient la porte ne pouvant s'imaginer qu'il leur impoſât, la lui ouvrirent, & le laiſſérent aller où il voulut. D'abord, les Goths crûrent qu'il ſe venoit rendre à eux volontairement; mais quand il fut proche, & qu'il commença à tirer, ils accoururent environ vingt contre lui, leſquels il repouſſa vigoureuſement. Ils vinrent en plus grand nombre; mais au lieu de s'enfuïr, il ſoûtint ſeul, avec des efforts extraordinaires, le choc d'une ſi effroiable multitude. Les Romains qui le regardoient du haut des murailles, ſans ſavoir que ce fût lui, croioient que ce fut un furieux. Il fit d'admirables exploits, & dignes d'une loüange immortelle; mais enfin aiant été enveloppé par toute l'armée, il porta la peine de ſa témérité. Béliſaire & toute l'armée reſſentirent une extrême douleur de ſa mort, & regrettérent ſa perte, comme la perte de l'eſpérance publique.

CHAPI-

CHAPITRE II.

Béliſaire donne eſcorte à Euthalius, qui apportoit de l'argent de Conſtantinople. 2. Les Romains vainquent auprés de la Porte Pincienne, & ſont vaincus dans le champ de Néron. 3. Arſez eſt guéri de ſa bleſſûre par un Médecin, nommé Théoctiſte; Cutilas, & Bucas meurent des leurs.

1. ENVIRON le Solſtice d'été, un certain Euthalius arriva de Conſtantinople à Terracine, avec l'argent deſtiné au paiement des ſoldats; mais comme il appréhendoit d'être rencontré par les ennemis, & de perdre l'argent, & la vie, il demanda eſcorte à Béliſaire, qui lui envoia cent hommes couverts de boucliers, ſoûs la conduite de deux Gardes. Cependant ce Général faiſoit toûjours ſemblant de vouloir donner bataille, afin d'empêcher les ennemis d'aller au fourage, ou pour quelque autre raiſon.

2. Quand il fût le jour auquel Euthalius devoit arriver, il rangea le jour précédent ſon armée, la mit aux portes de Rome dés le matin, & la fit dîner à Midi. Les Goths ſe rangérent pareillement en bataille, dînérent, & crûrent qu'il ne vouloit combatre que le lendemain. Incontinent aprés il envoia Martin & Valérien dans le champ de Néron, pour harceler les Barbares; & en même-tems envoia attaquer le camp par ſix-cens Cavaliers, qui ſortirent par la petite porte Pincienne, & qui étoient commandez par Artaſine, Perſe, par Bucas, Maſſagéte, & par Cutilas, Thracien. Les ennemis accoururent au devant d'eux. Les uns & les autres furent long-tems ſans en venir aux mains, combatant par des irruptions, & par des retraites réciproques, comme s'ils euſſent eû deſſein de paſſer toute la journée en cette ſorte d'eſcarmouches.

ches. Mais dans la ſuite, les uns & les autres étant échauffez par la colére, & aiant reçû du ſecours tant du camp que de la Ville, la mêlée devint furieuſe, & pluſieurs braves hommes demeurérent ſur la place. Enfin, la vertu des Romains l'emporta ſur les Barbares, leſquels Cutilas pourſuivit, bien qu'il eût la tête percée d'un dard, qui y étoit demeuré ſuſpendu; & il revint dans Rome en cét état, avec l'admiration de tout le monde. Arſez, qui étoit un des Ecuïers de Béliſaire, reçût un coup au viſage, entre le nez & l'œil droit; la pointe du dard étoit enfoncée bien avant, & le reſte lui pendoit ſur le viſage. Les Romains admirérent la conſtance avec laquelle cét Arſez & ce Cutilas mépriſérent les bleſſûres & la douleur. Voilà ce qui ſe paſſa en cette occaſion.

Les Barbares avoient l'avantage dans le champ de Néron. Martin & Valérien ſoûtenoient l'effort d'une effroiable multitude, avec un courage invincible, mais avec une perte notable, & un péril extrême. Béliſaire dépêcha Bucas à leur ſecours, avec ceux qui n'avoient point été bleſſez dans le combat. Le renfort aſsûra les Romains, & leur fit donner la chaſſe aux Barbares. Bucas les aiant pourſuivis fort loin, il ſe trouva envelopé de douze, qui tous lui portérent des coups de lance. Sa cuiraſſe étant à l'épreuve, il y eut un Goth qui en trouva le défaut au deſſus de l'épaule droite, & qui lui fit une bleſsûre, qui ne fut toutefois ni mortelle, ni dangereuſe. Un autre lui donna un coup dans la cuiſſe gauche, dont il eut le muſcle percé en travers. Martin & Valérien accourûrent à ſon ſecours, & le dégagérent, & tenant chacun d'une main la bride de ſon cheval, le remenérent à Rome, où Euthalius arriva avec l'argent, au commencement de la nuit.

3. Quand ils furent tous dans la Ville, ils prirent le ſoin de leurs bleſſûres. Les Médecins, qui vouloient retirer le dard du viſage d'Arſez, furent longtems dans une grande perplexité, non ſeulement à cauſe de ſon œil qu'ils n'eſpéroient pas conſerver, mais auſſi à-cauſe des nerfs & des membranes, qu'ils craignoient de rompre, & de faire périr en les rompant, un des plus vaillans hommes qui fût dans l'armée de Béliſaire. L'un d'eux, nommé Théoctiſte, s'étant appuié ſur la téte d'Arſez, lui demanda s'il ſentoit beaucoup de douleur; & comme il lui eût répondu, qu'oüi; il repartit, vous guérirez donc, & vous ne perdrez pas l'œil; ce qu'il aſsûroit, parce qu'il jugeoit que le trait n'étoit pas enfoncé bien avant. Enſuite il coupa le bois qui étoit au dehors, & le jetta; puis aiant fait une inciſion, qui fut accompagnée d'une douleur tres-ſenſible, à-cauſe des nerfs qui ſe rencontrent en cette partie, il en tira un fer à trois pointes. Ainſi Arſez fut guéri ſans qu'il reſtât de cicatrice ſur ſon viſage. Comme ce même Théoctiſte arracha avec violence la fléche qui avoit pénétré bien avant dans la tête de Cutilas, ce Capitaine en tomba en défaillance, les tuniques de ſon cerveau s'étant enſuite enflammées, il en tomba en phrénéſie, dont il mourut. Pour ce qui eſt de Bucas, il perdit une prodigieuſe quantité de ſang, & l'on crût qu'il en mourroit ſur le champ. Les Médecins aſsûroient que cela provenoit, de ce que le muſcle étoit percé de travers, & non pas en droite ligne. Il ne ſurvêquit que trois jours. Les Romains paſſérent la nuit à déplorer leur malheur, & ils entendoient en méme-tems les gémiſſemens dont le camp des ennemis retentiſſoit; ce qui leur paroiſſoit d'autant plus étrange, qu'ils n'avoient pas remarqué que les Goths euſſent fait de perte conſidérable le jour précédent, & qu'ils leurs en avoient ſouvent vû faire de plus grandes, ſans en témoigner tant de regret, parce qu'ils ne manquoient pas d'hommes; mais ils apprirent le lendemain, qu'ils pleuroient les plus vaillans hommes de leur nation, que Bucas avoit tuez dans le champ de Néron, à la premiére rencontre. Il ſe livra d'autres petis combats, que je n'ai pas jugé néceſſaire de rapporter. Il y eut ſept rencontres pendant

dant le ſiége, & deux autres depuis, dont je parlerai dans la ſuite. En cét endroit finit l'hiver, & la ſeconde année de la guerre qu'écrit Procope.

CHAPITRE III.

1. Rome affligée par la peſte, & par la famine. 2. Plainte des Citoyens. 3. Réponſe de Bélisaire.

1. AU commencement du prin-tems, Rome fut aſſiégée de la famine, & de la peſte. Les ſoldats n'avoient pour toute nourriture que du pain. Les habitans, à qui le pain avoit manqué, ſouffroient en même-tems l'incommodité de la diſette, & celle de la maladie contagieuſe. Les Goths, bien informez de l'état de la ville, n'en vouloient pas venir aux mains, ils ſe contentoient d'arrêter les vivres. Il y a encore maintenant entre la voie Latine & la voie Appienne deux grands Aquéducs, qui ſe joignent à cinquante ſtades de Rome, puis ils ſe croiſent de ſorte, que celui qui étoit à la droite devient à la gauche & celui qui étoit à la gauche devient à la droite. Enfin ils ſe rejoignent pour ſe ſéparer l'un de l'autre, de la même maniére que devant. Cela fait, qu'ils entourent un eſpace conſidérable, où les Barbares ſe fortifiérent, & ſe mirent juſqu'au nombre de ſept mille, pour boucher le paſſage aux proviſions. Alors les Romains ſe virent privez de toutes ſortes de biens, & affligez de toutes ſortes de maux. Pendant qu'il reſta des grains à la campagne, les plus hardis des ſoldats, animez par l'avidité du gain, allérent l'enlever ſur des chevaux, ſans être découvers par les ennemis, & le vendirent chérement aux plus riches des Citoiens, tandis que les autres ne vivoient que de légumes, dont il y eût toûjours abondance, parce qu'il en croît en toutes les ſaiſons, & même en hiver

hiver. Ce qui fut cauſe que les chevaux ne manquérent point de fourages. Quelques-uns vendoient ſecrétement des boudins, faits de la chair des mulets, qui mouroient à Rome. Tous les grains de la campagne étant conſumez, & les habitans étant réduits à une extréme diſette, ils vinrent tous à l'entour de Bélisaire, pour le prier de donner une bataille générale, & pour s'offrir à en coure le hazard. Comme il étoit en doute de la réſolution qu'il prendroit dans une conjoncture ſi fâcheuſe, pluſieurs des plus conſidérables lui parlérent de cette ſorte.

2. *Nous ne nous attendions guéres aux miséres que nous ſouffrons, & nôtre condition préſente eſt bien contraire à nos eſpérances. Aprés avoir obtenu ce que nous avions ſouhaité, nous ſommes tombez dans la diſgrace, par la confiance que nous avons euë aux ſoins de Céſar; mais nous ne pouvons plus la conſerver maintenant ſans une eſpéce de folie. La néceſité extrême où nous ſommes, nous donne la hardieſſe de nous expoſer au péril d'une bataille. Pardonnez-nous, s'il vous plaît, nôtre liberté. Le ventre n'a point de honte, quand il eſt privé de ce qui luy eſt néceſſaire. Nous trouvons nôtre excuſe dans nôtre malheur. On ne ſauroit faire un plus grand mal à des miſérables, que de prolonger leur vie. Vous voyez de quelles calamitez nous ſommes accablez. Nos terres ſont en la poſſeſſion de nos ennemis; Rome eſt aſſiégée, & affamée depuis ſi long-tems, qu'il ne nous eſt pas aiſé de le marquer préciſement. La pluſpart des Citoiens ſont morts, ſans avoir reçû la ſépulture, & nôtre miſére eſt ſi inſupportable, qu'elle nous fait envier la condition des morts-mêmes. La famine adoucit tous les autres maux, & elle rend toutes les maniéres de mourir, fort agréables, excepté celle qu'elle préſente. Permettez-nous de combatre, devant qu'elle nous faſſe périr, afin que nous trouvions, ou la victoire, ou au moins la fin de nos peines. C'eſt une extravagance de ſe hâter de coure le hazard, quand il y a quelque eſpérance de ſalut dans le retardement; mais lorſque ce retardement ne fait qu'augmenter la difficulté & le péril, il eſt plus blâmable que l'impatience.*

3. Aprés

3. Aprés que Béliſaire eût entendu ce diſcours, il y répondit en ces termes. *Je m'attendois bien à tout ce que vous avez fait, & rien n'eſt arrivé contre ma penſée. Il y a long-tems que je connois l'impertinence du peuple, & que je ſai qu'il n'eſt pas capable de ſupporter le préſent, ni de prévoir l'avenir; qu'il veut faire ce qui eſt impoſſible, & qu'il ſe précipite aveuglément dans ſa ruine. Pour moi, je ne ſuis pas réſolu de perdre les affaires de l'Empereur, pour ſatisfaire vôtre légéreté, ni de vous laiſſer périr vous-mêmes. La guerre ne ſe fait pas avec une viteſſe inconſidérée; il y faut de la prudence & du conſeil pour péſer les occaſions & les momens. Vous voulez riſquer en un ſeul coup tout le ſalut de l'Etat, de même que ſi vous jouïez aux dez. Je n'ai pas accoûtumé de ruiner les affaires, en voulant les abréger. Vous me promettez de coure avec moi le hazard d'une bataille. Depuis quand vous êtes-vous adonnez à l'exercice des armes? Ceux qui les ont maniées toute leur vie, ſavent bien que c'eſt un métir qui ne s'apprend pas en un jour, & que l'on ne devient pas ſoldat à l'ombre. J'admire l'ardeur de vôtre courage, & l'émotion où elle vous jette; mais je vous ferai voir aiſément que ce que vous voulez faire, n'eſt pas à propos, & que j'ay raiſon de différer. L'Empereur nous envoie une armée compoſée de toutes les forces de l'Orient, & une flôte qui eſt la plus puiſſante que les Romains aient jamais équipées, & qui couvre déja tout le Golphe Ionique, & les côtes de la Campanie. Elle nous fournira bien-tôt aſſez de vivres pour raſſaſier nôtre faim, & aſſez de ſoldats pour accabler nos ennemis. Je trouve qu'il eſt bien plus raiſonnable de remettre le combat, juſqu'à ce que nous ayions reçû un ſecours ſi conſidérable, afin de nous aſſurer de la victoire, que de perdre l'Etat par une précipitation indiſcrète. Au reſte, je donnerai les ordres néceſſaires, pour faire en ſorte que ce ſecours arrive bien-tôt, & qu'il ne ſe perde pas un moment à le faire venir.*

CHAPI-

CHAPITRE IV.

1. Béliſaite envoye Procope à Naples. 2. Il met des garniſons dans pluſieurs Forts. 3. Reſpect des Goths pour les Egliſes. 4. Soins d'Antonine & de Procope. 5. Deſcription du Mont-Véſuve.

1. APRE'S que Béliſaire eût un peu raſſuré les eſprits des Romains, par cette réponſe, il envoia Procope, l'Auteur de cette hiſtoire, à Naples, où le bruit couroit qu'il étoit arrivé des troupes, afin d'y charger du blé ſur des bâteaux, & d'y amaſſer tous les ſoldats qu'il y trouveroit, ſoit ceux qui y étoient arrivez depuis peu de Conſtantinople, ou ceux qui y demeuroient, pour y nourrir des chevaux, ou même ceux qu'il tireroit des garniſons, & de les amener tous en diligence à Oſtie, qui eſt le lieu où s'arrêtent les vaiſſeaux des Romains. Il ſortit durant la nuit avec Mundila, qui étoit de la Compagnie des Gardes, & avec quelques autres Cavaliers, par la porte de ſaint Paul, & paſſa ſans être aperçû d'un corps-de-garde, que les ennemis avoient poſé proche de la voie Appienne. Mundila retourna à Rome, où il aſſura que Procope étoit paſſé au travers des ennemis, dont Béliſaire eût beaucoup de joie. Ce Général fit enſuite ce que je vais dire.

2. Il envoia la plus grande partie de ſa Cavalerie dans les Forts qui ſont proche de Rome, afin d'empêcher que les ennemis n'emmenaſſent des proviſions dans leur camp, & afin de ſoulager un peu la ville de ſa diſette, & d'aſſiéger en quelque ſorte les aſſiégeans-mêmes. Il envoia à Terracine Martin & Valérien avec mille hommes, qui ſervirent juſques-là d'eſcorte à Antonine, qui alloit à Naples, pour y attendre l'événement qu'il plairoit à la fortune de don-

ner

ner à cette guerre. Il dépêcha au Château de Tibur, qui eſt éloigné de cent quarante ſtades de Rome, cinq cens hommes, ſoûs la conduite de Magnus & de Sinthuez. Il avoit déja envoié une troupe d'Eruliens, commandez par Gontharis, à la ville d'Albe, qui eſt dans la même diſtance de cent quarante ſtades; mais ils en avoient été chaſſez incontinent aprés, par les Goths.

3. Il y a à quatorze ſtades de Rome, un Temple, dédié en l'honneur de ſaint Paul, qui eſt arroſé du Tybre, & qui eſt ſans défenſe, bien qu'une longue galerie, & quelques autres bâtimens qui le joignent aux murailles de la ville, en rendent l'accés un peu difficile. Les Goths ont du reſpect pour cette ſorte d'édifices. Dans tout le tems de la guerre, ils ne violérent ni cette Egliſe de ſaint Paul, ni celle de ſaint Pierre; ſi bien que les Prêtres eûrent toûjours une entiére liberté d'y célébrer le ſaint Office. Il envoia Valérien ſe camper avec les Huns ſur le bord du Tybre, afin de faire paître leurs chevaux, & d'arrêter un peu les courſes des Barbares. Quand Valérien y eût placé les Huns, il retourna incontinent à Rome. Béliſaire ſe tenoit en repos; & n'aiant pas deſſein de commencer le combat, il ſe vouloit ſeulement mettre en état de repouſſer les ennemis, au cas qu'ils attaquaſſent les murailles. Il diſtribua un peu de blé parmi le peuple. Martin & Trajan étant arrivez à Terracine, quittérent Antonine, qui alloit à Naples, & ſe fortifiérent tellement dans les lieux des environs, qu'ils faiſoient ſur les Goths de fréquentes irruptions. Magnus & Sinthuez réparérent en peu de tems les fortifications de Tybur; tellement qu'y étant en ſureté, ils en incommodoient extrémement les Barbares, & fondoient ſur eux, quand ils alloient chercher des vivres. Les Huns ne les harceloient pas moins, & ainſi n'aiant plus la même facilité de trouver des vivres qu'auparavant, ils commençoient à ſouffrir eux-mêmes les incommoditez de la diſette.

4. Pour

4. Pour ce qui eſt de Procope, quand il fut arrivé dans la Campanie, il y amaſſa au moins cinq cens ſoldats, & y prépara pluſieurs vaiſſeaux chargez de grains. Peu aprés Antonine y arriva, qui partagea avec luy les ſoins de l'armée navale.

5. Dans le même-tems, on entendit gronder le Mont-Véſuve, mais il ne vomit point les carreaux dont il ſembloit ménacer par ce bruit, tout le païs, qui en étoit fort épouvanté. Cette montagne eſt à ſoixante & dix ſtades de Naples, du côté du Septentrion. Elle eſt extrémement eſcarpée. Au bas s'étendent de grandes plaines, qui ſont plantées de beaux arbres. Le haut eſt tout-à-fait pierreux & inculte. Dans le milieu eſt une ouverture d'une telle profondeur, qu'il ſemble qu'elle décende juſqu'à la racine de la montagne. Ceux qui ſont aſſez hardis pour y regarder, voient du feu dans le fond. Tandis que la flâme tournoie, & ſe roule, pour ainſi dire, dans elle-même, elle ne fait mal à perſonne; mais quand on entend un bruit ſemblable à un mugiſſement, il ſort incontinent aprés, une prodigieuſe quantité de cendres des entrailles de cette montagne, dont ceux qui ſont touchez ne manquent jamais de mourir. Quand elles tombent ſur les maiſons, elles les accablent, & les ruïnent. La violence du vent les éléve quelquefois ſi haut, que l'on les perd de veuë, & qu'elles ſont emportées en des païs fort éloignés. On dit qu'étant tombées autre-fois ſur Conſtantinople, la conſternation y fut telle, que l'on y établit des priéres publiques qui durent encore. Une autre-fois, Tripoli qui eſt en Afrique, fut affligée de ce malheur. Il y a, comme l'on croit, un ſiécle, que ce mugiſſement fut entendu la premiére fois; la mémoire du ſecond eſt plus récente. Au reſte l'on aſſure qu'il eſt impoſſible que le païs, où le Véſuve répand les cendres qu'il vomit, ne ſoit extrémement fertile. L'air qui environne cette montagne eſt extrémement ſubtil, & propre à la ſanté; ce qui eſt cauſe que

les

les Médecins y envoient ceux qui ſont malades de la Phtiſie. C'eſt ce que j'avois à dire du Mont-Véſuve.

CHAPITRE V.

1. Secours arrivé de Conſtantinople. 2. Stratagême de Béliſaire. 3. Action hardie d'Aquilin. 4. Bleſſure merveilleuſe de Trajan.

1. IL arriva vers le même-tems, une nouvelle armée de Conſtantinople, ſavoir, à Naples trois-mille Iſauriens, qui étoient commandez par Paul & par Conon; & à Otrante huit-cens Cavaliers, Thraciens de nation, leſquels étoient commandez par Jean, neveu de Vitalien le tyran; & mille autres Cavaliers qui étoient commandez par Aléxandre, par Marcenze, & par quelques autres Chefs. Zénon avoit amené dés-auparavant à Rome trois-cens hommes de cheval, par le païs des Samnites, & par la voie Latine. Lorſque Jean fut dans la Campanie, il ſe joignit à cinq-cens hommes, qui y avoient été levez, & ils marchérent tous enſemble ſur le rivage de la mer, traînant aprés eux des chariots qu'ils avoient tirez de la Calabre, & dont ils avoient envie de ſe ſervir pour ſe retrancher, au cas qu'ils fuſſent attaquez par les ennemis. Ils avoient mandé à Paul & à Conon, d'aller promtement par mer à Oſtie, afin de joindre toutes leurs forces. Ils avoient mis grande quantité de blé, de vin, & d'autres proviſions, ſur les navires & ſur les chariots. Ils eſpéroient de trouver Martin & Trajan à Terracine; mais quand ils y furent arrivez, ils apprirent qu'ils avoient été rappelez depuis peu, à Rome.

2. Béliſaire aiant été averti de la marche des troupes de Jean, & craignant que les ennemis n'allaſſent au devant, & ne les taillaiſſent en piéces, s'aviſa de ce ſtratagême. J'ai remarqué dans le premier livre, qu'au commencement de la guerre, il avoit fait murer la porte Flaminia, proche de laquelle les ennemis étoient campez afin qu'ils ne la puſſent forcer, & entrer dans la ville. Il fit ôter durant une nuit les pierres, dont cette porte étoit bouchée, & il rengea ſon armée tout proche, dés le point du jour. Il envoia enſuite par la porte Pincienne Trajan & Diogéne, à la tête de mille hommes, pour attaquer le camp des ennemis, avec ordre de s'enfuïr, dés qu'ils les verroient paroître. Ces deux Capitaines, ſuivant l'ordre de Béliſaire, attaquérent les Goths, qui fondirent à l'inſtant ſur eux en foule, pour les repouſſer. Les uns & les autres couroient tous peſle-meſle vers Rome; les uns faiſant ſemblant de fuïr, & les autres pourſuivant de bonne foi les fuïars. Quand Béliſaire vit courir les Barbares à toute bride, il ouvrit la porte Flaminia & fit ſortir ſon armée. Le chemin étoit commandé par un des camps des Goths, duquel les avenuës étoient étroites & incommodes. D'abord, un certain Barbare, qui étoit d'une taille fort avantageuſe, & qui étoit couvert d'une cuiraſſe, courut au paſſage, & exhorta ſes compagnons de venir s'en emparer, & le défendre. Mais Mundilas le prévint, & l'aiant tué, empêcha qu'aucun autre ſe rendît maître du paſſage. Il fut aiſé aux Romains d'aller juſqu'au camp; mais ce fut en vain qu'ils l'attaquérent, quoi qu'il ne fut défendu que par une poignée de gens. Il étoit ceint d'un foſſé fort profond, & revêtu d'un rempart fort élevé, & fortifié avec des pieux mis prés à prés. C'eſt ce qui donnoit aux Barbares le courage de ſe bien défendre.

3. Un Ecuïer de Béliſaire, nommé Aquilin, pouſſa ſon cheval juſques dans le milieu du camp, & tua pluſieurs Goths. Aiant été à l'inſtant-même envelopé de tous les autres, il perdit ſon cheval, qui fut tout percé

percé de traits, & s'enfuit à pié, contre toute ſorte d'apparence, juſqu'à la porte Pincienne, où aiant trouvé des Barbares qui donnoient la chaſſe aux nôtres, il commença à les charger, & à leur tirer dans le dos. Ce que Trajan aiant aperçû, il ſe joignit à une troupe de Cavaliers qui étoient proche, & alla fondre ſur les Goths, qui furent envelopez de toutes parts, & miſérablement maſſacrez. Le carnage fut furieux, & il n'y en eut que tres-peu qui ſe ſauvérent dans leur camp. Ils n'oſoient plus ſortir depuis, & s'imaginant toûjours que les Romains alloient venir les attaquer, ils veilloient inceſſamment à la garde de leurs retranchemens.

4. Trajan fut bleſſé en cette rencontre, au deſſus de l'œil droit, proche du nez. Le fer du trait pénétra ſi profondément, que l'on ne le pouvoit plus voir. Le bois, qui ne tenoit pas bien au fer, tomba à terre. Trajan ne ſe ſentant que légérement incommodé de cette bleſſure, n'en pourſuivit pas moins vivement l'ennemi. Cinq ans aprés, le fer du trait commença à paroître ſur ſon viſage; il y a déja trois ans qu'il ſort, & il y a apparence qu'il tombera bien-tôt, ſans lui faire de douleur.

CHAPITRE VI.

1. *Les Goths envoient des Ambaſſadeurs à Béliſaire.* 2. *Harangue des Ambaſſadeurs.* 3. *Conférence.* 4. *Concluſion d'une Tréve.*

1. INCONTINENT aprés, les Barbares, qui voyoient que leur armée, qui autrefois avoit été ſi nombreuſe, étoit alors réduite, par la violence des maladies, & par la valeur de leurs ennemis, à un nombre tres-médiocre, qui ſe ſentoient incommodez de la

diſette des vivres; & qui ſe trouvoient comme aſſiégez eux-mêmes, commencérent à deſeſpérer du ſuccés de leur entrepriſe, & à méditer le deſſein d'une retraite. D'autre côté, aiant appris qu'il venoit des troupes de Conſtantinople, tant par terre que par mer, & ſe les figurant non pas telles qu'elles étoient en effet, mais telles qu'elles étoient repréſentées par la renommée, ils furent tellement effraiez, qu'ils ſe reſolurent de précipiter leur retour. Ils envoiérent pour ce ſujet trois Ambaſſadeurs à Rome; un Romain tres-conſidérable parmi eux, & deux autres, qui aiant été introduits devant Béliſaire, lui parlérent de cette ſorte.

2. *Il n'y a perſonne, qui aiant éprouvé les effets de la guerre, ne ſache qu'elle n'eſt utile à aucun des partis. Qui eſt-ce qui voudroit nier une choſe, dont tout le monde eſt perſuadé? Il n'y a point d'homme ſage, qui ne demeure d'accord, que c'eſt une folie, de ne vouloir pas par l'amour d'une fauſſe gloire, ſe délivrer des maux que l'on ſouffre. Que ſi cela eſt ainſi, il ne faut pas que les Chefs des deux nations ſacrifient à leur ambition le ſalut des peuples. Il faut plûtôt qu'ils mettent fin aux calamitez publiques, en s'accordant à des conditions, où non ſeulement eux, mais leurs ennemis-mêmes trouvent de la ſatisfaction. On accommode les affaires les plus difficiles, quand on y veut apporter un ſage tempérament; au lieu que l'on ne décide rien quand on veut tout emporter, par un eſprit de contention. Nous venons donc, dans le deſſein de faire la paix, & nous apportons des propoſitions qui ſeront avantageuſes aux deux partis, & où nous relâchons beaucoup de nos interêts. Pour vous, prenez garde de ne pas refuſer vôtre bonheur, & de n'être pas les auteurs de vôtre ruine, en voulant conteſter fiérement ſur tous les articles. Au reſte, il ſemble qu'il n'eſt pas à propos de faire des diſcours continus, & qu'il faut plûtôt laiſſer la liberté d'interrompre, quand on le jugera à propos. Par ce moien, chacun expliquera plus clairement ſa penſée.* Voici ce que Béliſaire répondit.

3. *J'eſtime que la conférence ſe peut faire en la maniére que vous l'avez propoſée, pourvû que vous y veniez avec un*

eſprit de paix & de juſtice. Les Ambaſſadeurs des Goths continuérent en ces termes. *Vous nous avez fait une injuſtice, quand vous avez pris les armes contre nous, qui étions vos amis, & vos alliez. Nous ne dirons que ce que pas un d'entre vous n'ignore. Les Goths n'ont pas pris de force l'Italie ſur les Romains. Odoacer s'étant défait de l'Empereur, y avoit établi ſa tyrannie, lorſque Zénon Empereur d'Orient, qui ſouhaitoit de venger l'injure faite à ſon Collégue, & qui n'étoit pas aſſez puiſſant pour détruire l'Uſurpateur, perſuada à Théodoric, qui étoit prêt de mettre le ſiége devant Conſtantinople, de faire la paix, en conſidération des honneurs, & des dignitez de Conſul & de Patrice, qu'il avoit receuës, & d'emploier ſes forces contre Odoacer, & à ſe rendre maître de l'Italie. Depuis que nous l'avons ainſi réduite ſous nôtre puiſſance, nous en avons conſervé les loix auſſi religieuſement que pas un des Empereurs; de ſorte que ni Théodoric, ni les Rois ſes ſucceſſeurs n'en ont point fait, ni d'écrite, ni de non écrite. Nous avons maintenu la religion des Romains, ſi bien que nul Italien n'a embraſſé celle des Goths, & que pluſieurs Goths ont embraſſé celle des Romains avec toute ſorte de liberté. Nous avons rendu le dernier reſpect à leurs Temples, & nous avons ſouffert que ceux qui s'y ſont refugiez, y aient trouvé un azile inviolable. Ils ont poſſédé ſeuls toutes les Charges, ſans que les Goths y aient été admis. Si je ne dis la verité, je veux bien que l'on m'interrompe. De plus, les Goths ont permis aux Italiens de recevoir tous les ans le Conſulat des mains de l'Empereur de Conſtantinople. Vous qui n'avez pas délivré l'Italie du joug de la tyrannie, ſous lequel elle a gémi dix années entiéres, vous la voulez ravir à ſes légitimes poſſeſſeurs. Retirez-vous-en donc, s'il vous plaît, avec tout vôtre bagage.* Béliſaire répondit. *Vous nous aviez promis de parler peu & avec modération, & vous nous avez fait un long diſcours tout rempli de vanité. Zénon envoia Théodoric pour faire la guerre à Odoacer, & non pas pour envahir l'Italie. Qu'auroit-il gagné d'avoir un Tyran pour un autre? Il l'envoia pour la remettre en liberté, & pour la réduire à l'obéiſſance de ſon Prince légitime. Mais lui, aprés en avoir chaſſé l'Uſurpateur, il la retint par une ingratitude cri-*

criminelle. Je croi qu'il n'y a pas grande différence, entre celuy qui prend le bien de ſon voiſin, & celuy qui refuſe de le luy rendre. Pour moi je me garderai bien de donner les Terres qui appartiennent à l'Empereur. Que ſi vous avez quelque autre propoſition à faire, je ſuis prêt de l'écouter. Les Barbares dirent: *Bien que vous ſachiez que nous n'avons rien avancé que de véritable, néanmoins, pour éviter les conteſtations, nous vous abandonnerons la Sicile, cette Iſle ſi grande & ſi riche, ſans laquelle vous ne ſauriez conſerver l'Afrique.* Béliſaire dit: *Nous vous abandonnons l'Angleterre, qui eſt plus grande que la Sicile, & de l'ancien Domaine de l'Empire, étant tres-raiſonnable de reconnoître les preſens que l'on nous fait, par d'autres preſens.* Les Barbares dirent: *Si nous faiſons d'autres propoſitions touchant Naples, & la Campanie, n'y entendrez-vous pas volontiers?* Nullement, répondit Béliſaire; *car il ne nous eſt pas permis de diſpoſer des interêts de Céſar, contre ſes intentions.* Les Barbares dirent: *N'y entendriez-vous pas, quand même nous nous obligerions à en rendre un tribut par chacun an?* Béliſaire répondit: *Non pas même à cette condition; car nôtre pouvoir ne s'étend qu'à conſerver à nôtre maître ce qui lui appartient.*

4. Les Barbares dirent: *Permettez-nous d'envoier vers Juſtinien, pour traiter de tous nos différends; & cependant accordez-nous une ſuſpenſion d'armes.* Béliſaire dit: *Je l'accorde volontiers, & je n'ay garde d'apporter d'empêchement au deſſein où vous êtes de faire la paix.* Ainſi ſe termina la conférence, & les Ambaſſadeurs des Goths s'en retournérent dans leur camp. Les jours ſuivans il ſe fit divers voyages de part & d'autre, pour la concluſion de la Tréve, pour la ſureté de laquelle l'on donna réciproquement des ôtages.

CHAPITRE VII.

1. Convois conduits à Rome. 2. Otages donnez de part & d'autre, pour la ſureté de la Tréve. 3. Les Goths abandonnent des Places, dont les Romains s'emparent. 4. Plainte des Goths, & réponſe de Béliſaire. 5. Béliſaire envoye des troupes dans le Picentin. 6. Et promet du ſecours à la ville de Milan.

1. DURANT que l'on traitoit ainſi de la paix, la Flôte des Iſauriens aborda au Port de Rome, & Jean arriva à Oſtie, ſans que les ennemis paruſſent, pour empêcher ni leur décente, ni leur campement. Les Iſauriens ne laiſſérent pas de faire un grand foſſé proche du Port, & de poſer des ſentinelles. Les troupes de Jean ſe retranchérent avec des chariots. Béliſaire les vint trouver la nuit, avec cent chevaux. Il leur apprit le dernier combat, le traité fait depuis avec les Goths. Il les exhorta à témoigner leur courage, & à mener à Rome les vivres qu'ils avoient amenez par mer, & leur promit de leur aſſurer les chemins. Dés que l'autore commença à paroître, il s'en retourna à Rome. Antonine tint conſeil le matin avec les Chefs, ſur les moiens de conduire les convois. Cela paroiſſoit extrémement difficile, tant parce que les bœufs étoient fatiguez, & couchez par terre comme demi-morts, que parce qu'il n'y avoit point de ſureté à mener les chariots par des chemins ſi étroits. De plus il étoit impoſſible de tirer à l'ordinaire des bâteaux ſur le Tybre en remontant, vû qu'il n'y a point de chemin au bord qui eſt à main-gauche, & que le chemin qui eſt à main-droite étoit aſſiégé par les ennemis. Ils s'aviſérent donc de prendre les chalouppes des

des vaiſſeaux, & de les clorre avec des ais, afin que ceux qui ſeroient dedans fuſſent à couvert des traits des ennemis. Enſuite ils les chargérent de vivres, de Soldats, & de matelots, & s'efforcérent de les faire remonter ſur le Tybre, tandis que l'armée étoit ſur le bord pour favoriſer leur paſſage, & que les Iſauriens gardoient la Flôte. Lorſque le cours du fleuve étoit droit, ils navigeoient aſſez aiſément, en tendant les voiles; mais dans les détours, ils étoient contraints de ramer; ce qu'ils ne pouvoient faire ſans beaucoup de peine. Cependant les Barbares étoient dans leur camp, qui ne vouloient pas empêcher le paſſage des vivres, ſoit qu'ils appréhendaſſent le danger, ou qu'ils crûſſent que l'entrepriſe des Romains étoit impoſſible, & qu'elle ſe détruiroit d'elle-même; ou bien qu'ils ne vouluſſent pas ſe nuire à eux-mêmes, en apportant de nouveaux obſtacles à la concluſion de la Tréve, dont Béliſaire leur avoit donné de bonnes paroles. Les Goths qui étoient dans la ville du Port, admiroient l'adreſſe que les Romains avoient d'aller contre le fil de l'eau, au lieu de les en empêcher. Quand toutes les proviſions eûrent été portées à Rome, les matelots ſe hâtérent de remener leurs vaiſſeaux, à-cauſe que le Solſtice d'hiver approchoit. Toutes les troupes entrérent dans Rome, excepté les Iſauriens, que Paul commandoit.

2. Les Otages furent donnez réciproquement, ſçavoir Zénon de la part des Romains, & Ulias, qui étoit d'une naiſſance tres-illuſtre, de la part des Goths. On accorda auſſi une ſuſpenſion d'armes pour trois mois, juſqu'à ce que les Ambaſſadeurs fuſſent revenus de Conſtantinople, & euſſent rapporté la réſolution de l'Empereur; & l'on arrêta que ſi dans ce tems-là, un des partis exerçoit quelque acte d'hoſtilité, l'on ne laiſſeroit pas de continuër par la voie des Ambaſſadeurs la négociation de la paix. Les Ambaſſadeurs des Goths furent conduits par les Romains à Conſtantinople. Ildiger gendre d'Antonine arriva d'Afrique à Rome, avec des troupes de Cavalerie.

3. Les Goths qui gardoient le Fort du Port, n'aiant plus de proviſions, l'abandonnérent, & retournérent dans leur camp, du conſentement de Vitigis. Incontinent aprés, Paul s'en ſaiſit, & y mit des Iſauriens, qu'il tira d'Oſtie. La diſette où s'étoient trouvez ces Barbares, étoit venuë de la vigilance avec laquelle les Romains tenoient la mer fermée, aprés s'en être rendu maîtres. Dans le même-tems le manque de vivres contraignit auſſi les Goths d'abandonner Centceſſles, ville de Toſcane, bâtie ſur la mer, qui eſt fort grande, fort riche, & fort peuplée, & qui eſt à deux cens quatre-vingts ſtades de Rome. La priſe de cette ville fortifia beaucoup le parti des Romains; car ils s'emparérent encore en même-tems de celle d'Albe. Ainſi ils enveloppoient les Goths, qui pour ce ſujet avoient envie de rompre la Tréve.

4. Ils envoiérent donc des Ambaſſadeurs à Béliſaire ſe plaindre, de ce que l'on violoit le traité; que Vitigis aiant rappelé dans le camp les Soldats qui étoient à la garde du Port, Paul s'en étoit emparé, bien qu'il n'y eût aucun droit. Que l'on en avoit fait autant de Centcelles & d'Albe; & que ſi l'on ne leur reſtituoit ces trois Places, ils chercheroient par les armes la vengeance de l'injure qu'ils ſouffroient. Béliſaire les renvoia en riant, & en diſant, que leur plainte étoit ſans aucun fondement raiſonnable; & que le ſujet qui avoit obligé les Goths d'abandonner ces trois villes, n'étoit ignoré de perſonne.

5. Depuis ce tems-là, les deux partis ſe défiérent l'un de l'autre. Ce qui fut cauſe que Béliſaire, qui avoit beaucoup de troupes dans Rome, en envoia une partie en divers endroits de l'Italie, & ſur tout il envoia à Albe, ville aſſiſe dans le territoire des Picentins, huit cens Cavaliers commandez par Jean, fils de la ſœur de Vitalien; quatre cens hommes tirez des troupes de Valérien, & commandez par Damien, neveu de Vitalien; & huit cens des plus braves de ſes Cavaliers, commandez par deux de ſes Gardes, Sutan & Abigis.

Abigis. Il leur commanda à tous de ſuivre Jean, & d'obéïr à ſes ordres. Or il luy avoit donné en particulier une inſtruction, qui portoit, qu'il demeurât en repos, tandis que les ennemis y demeureroient; mais que du moment qu'ils contreviendroient à la ſuſpenſion d'armes, il ne manquât pas d'inonder le Picentin; de prévenir par ſa diligence la vîteſſe de la renommée, d'enlever les richeſſes, & de faire les femmes & les enfans priſonniers, & de ne point faire de mal aux Romains. Que s'il rencontroit des Places fortifiées, il tâchât de les emporter; & s'il n'en pouvoit venir à bout, il allât plus loin, ou qu'il s'arrêtât, afin de n'avoir point d'ennemi derriére, par qui il pût être attaqué, & dépoüillé du butin. Béliſaire, qui donnoit cette inſtruction, y ajoûta en riant ces paroles. *Il n'eſt pas juſte que les uns travaillent à chaſſer les Bourdons, & que d'autres, qui n'ont point de part à ce travail, goûtent tout ſeuls le miel.* Voila l'ordre que Béliſaire donna à Jean.

6. Dans le même-tems, Datius Evêque de Milan, & quelques-uns des plus conſidérables des habitans, allérent prier Béliſaire de leur donner quelques Soldats pour la défenſe de leur ville, & luy promettre non ſeulement de la ſouſtraire, mais de ſouſtraire encore toute la Ligurie, de l'obéïſſance des Goths; pour les ſoûmettre à celle des Romains. Cette ville a été bâtie dans une diſtance égale de Ravenne, & des Alpes, qui ſervent de frontiéres aux Gaules. Cette diſtance eſt de huit journées de chemin, tel que le peut faire un homme de pié. C'eſt la premiére ville d'Italie, aprés Rome, tant pour la grandeur de ſon étenduë, & la multitude de ſes habitans, que pour la beauté de ſes bâtimens, & l'abondance de ſes richeſſes. Béliſaire leur accorda leur demande, & paſſa l'hiver à Rome.

CHAPITRE VIII.

1. *Fâcheuſe conteſtation entre Béliſaire & Conſtantin.*
2. *Celuy-ci eſt tué par les Gardes de Béliſaire.*

1. LA fortune, envieuſe de la proſpérité des Romains, la voulut tempérer par quelque diſgrace, en ſuſcitant, pour un tres-léger ſujet, une tres-furieuſe conteſtation entre Béliſaire & Conſtantin. J'en rapporterai l'origine & les ſuites, avec une fidélité tres-exacte. Un certain Romain, nommé Préſidius, qui étoit d'une famille tres-illuſtre, & qui demeuroit à Ravenne, aiant eû quelque occaſion de mécontentement, de la part des Goths, ſortit avec quelques uns de ſes amis, comme pour aller à la chaſſe, & s'enfuït ſans emporter autre choſe que deux poignars, dont les fourreaux étoient enrichis d'or & de pierreries. Quand il fut proche de Spolète, il entra dans une Egliſe qui étoit hors de la ville. Ce que Conſtantin, qui y étoit alors, aiant appris, il envoia ſon Ecuïer nommé Maxence, lui ôter les deux poignars. A l'inſtant il s'en alla plaindre à Béliſaire qui étoit à Rome, où Conſtantin arriva peu de tems aprés, & dés qu'il eût reçû la nouvelle de la marche de l'armée des Goths. Préſidius demeura dans le ſilence, pendant que les affaires des Romains furent dans le deſordre & dans le danger; mais quand il vit qu'elles étoient en bon état, & que les Ambaſſadeurs des Goths conféroient des conditions de la paix, il renouvella ſes plaintes, & demanda hautement juſtice. Béliſaire preſſoit ſouvent Conſtantin, & par ſoi-même, & par d'autres, de ſe purger de l'accuſation. Mais cét homme, à qui cette affaire devoit étre funeſte, éludoit toutes ces remontrances, par des railleries piquantes & injurieuſes, qu'il ajoûtoit à la violence dont il avoit uſé.

uſé. Un jour que Béliſaire étoit à cheval dans la place publique, Préſidius vint prendre la bride de ſon cheval, & luy demander à haute voix, s'il étoit permis par les Loix Romaines de ravir le bien aux étrangers, qui viennent implorer la protection de l'Empereur. Bien que les Gardes luy commandaſſent de quitter les rénes, il ne les quitta point, que Béliſaire ne luy eût promis de luy faire rendre ſes deux poignars. Le lendemain, ce Général aſſembla pluſieurs perſonnes de Commandement, dont Conſtantin étoit du nombre. Il l'exhorta de rendre ces deux poignars; mais il répondit inſolemment, qu'il les jetteroit plûtôt dans le Tybre. Béliſaire en colére, luy demanda, s'il ne ſe reconnoiſſoit pas obligé de luy obéïr? Il répondit, qu'en toute autre choſe il luy obéïroit, parce que c'étoit l'intention de l'Empereur; mais qu'en celle-là, il ne luy obéïroit jamais. A cette parole, Béliſaire commanda aux Gardes d'entrer. Eſt-ce pour me maſſacrer, dit Conſtantin? Non, repartit Béliſaire; mais c'eſt pour contraindre Maxence vôtre Ecuïer de rendre à Préſidius les poignars qu'il lui a pris par vôtre ordre. Conſtantin s'imaginant que l'on l'alloit tüer, ſe réſolut de ſe ſignaler avant ſa mort, par une action d'une extraordinaire hardieſſe. Il tira ſon poignard, & le voulut porter dans le ventre de Béliſaire, qui ſe retira, & évita le coup, en embraſſant Beſſas qui étoit proche de luy. Comme Conſtantin ſe retiroit tout furieux, il fut ſaiſi à droit par Valérien, & à gauche par Ildiger.

2. Sur ces entrefaites, les Gardes que Béliſaire avoit appelez entrérent, & luy arrachérent ſon poignard, ſans luy faire d'autre mal, par le reſpect du Général & des autres Chefs; mais l'ayant en ſuite mené dans une autre chambre, ils l'y tuérent par l'ordre de Béliſaire. C'eſt, peut-étre, la ſeule violence qu'il ait jamais faite, & contre ſon inclination naturelle; car il uſoit d'une grande douceur envers tout le monde; mais Conſtantin devoit périr miſérablement de cette maniére.

CHAPITRE IX.

1. *Les Goths méditent d'entrer dans Rome par un Aquéduc.* 2. *Ils y entretiennent intelligence avec des Traîtres, l'un deſquels eſt châtié par Béliſaire.*

1. LES Goths aiant réſolu, bien-tôt aprés, de faire une entrepriſe ſur les murailles de Rome, firent entrer quelques-uns de leur gens dans un Aquéduc, dont ils avoient détourné l'eau dés le commencement de la guerre. Comme ils tâchoient de pénétrer par cét Aquéduc juſques dans la ville, un ſoldat du corps-de-garde de la porte Pincienne apperçût les flambeaux qu'ils avoient pour ſe conduire, & en avertit ſes compagnons, qui parce que l'Aquéduc n'étoit pas élevé hors de terre, dirent, que ce n'étoit qu'un Loup, dont les yeux étinceloient, qui avoit été vû. Quand ils eûrent marché juſqu'au bout du canal, ils en trouvérent la ſortie, qui avoit été fermée par l'ordre de Béliſaire, dés le commencement de la guerre, comme je l'ay dit dans le premier livre. Ils ſe contentérent d'en arracher une petite pierre, de la porter à Vitigis, & de luy expoſer l'état où ils avoient trouvé les choſes. Alors ce Prince délibéra ſur cette affaire, avec les perſonnes les plus conſidérables de ſon Conſeil. Le lendemain, comme l'on s'entretenoit dans le corps-de-garde, du ſoupçon que l'on avoit eû le jour précédent, & du Loup que l'on avoit ou vû, ou crû voir, Béliſaire crût ſe devoir éclaircir de la vérité, & faire viſiter l'Aquéduc par quelques-uns des plus braves de ſes Soldats, à la tête deſquels il mit Diogéne. Quand ceux-ci eûrent reconnu les marques des flambeaux, & l'endroit d'où la pierre avoit été arrachée, ils le rapportérent fidélement à Béliſaire, qui

qui fit garder ſoigneuſement l'Aquéduc; ce qui obligea es Barbares d'abandonner l'entrepriſe.

2. Enſuite ils donnérent un aſſaut avec des échelles, & avec des feux d'artifice du côté de la porte Pincienne. L'aſſurance qu'ils avoient qu'il étoit reſté fort peu de Soldats dans la garniſon, leur donnoit l'eſpérance d'un heureux ſuccez. Ildiger, qui faiſoit garde à ſon tour de ce côté-là, aiant apperçû les ennemis qui venoient attaquer les murailles, courut au devant d'eux, & les tailla en piéces. Les habitans y accoururent auſſi en foule, & contraignirent les Barbares de ſe retirer dans leur camp. Vitigis fit une nouvelle entrepriſe contre la partie des murailles qui étoit du côté du Tybre, & qui étoit aiſée à forcer, à-cauſe qu'elle étoit baſſe, qu'il n'y avoit point de Tours, & que la garniſon en étoit foible. Il gagna par argent deux Romains, qui demeuroient proche de l'Egliſe de Saint Pierre, & il leur perſuada d'aller ſur le ſoir trouver les Soldats de la garniſon, avec un oudre de vin, de les inviter à boire, & de jetter dans leur verre d'une drogue propre à procurer le ſommeil. Pour luy il tint des bâteaux tout prêts pour paſſer le Tybre, au premier ſignal qui luy ſeroit donné de venir eſcalader les murailles. D'ailleurs il prépara toutes ſes troupes pour donner un aſſaut général; mais parce que Dieu n'avoit pas agréable que Rome fût priſe par les Goths, un des deux que Vitigis avoit corrompus, découvrit cette menée à Béliſaire, & dénonça ſon complice, qui reconnut tout à la queſtion, & montra la drogue qu'il devoit mêler dans le vin, pour endormir les Soldats. Béliſaire luy aiant fait couper le nez & les oreilles, l'envoia ſur un âne au camp des ennemis; ce qui fit juger aux Barbares que Dieu étoit contraire à leurs deſſeins, & que jamais ils ne prendroient Rome.

CHAPITRE X.

1. *Divers exploits de Jean.* 2. *Il traite avec Matasonte.* 3. *Les Goths lévent le Siége de Rome.*

1. CEPENDANT Bélisaire manda à Jean d'exécuter les ordres qu'il luy avoit donnez. A l'instant il courut avec deux mille chevaux les terres des Picentins, pilla tous les meubles, emmena les femmes & les enfans, défit Ulithée, Oncle de Vitigis, qui luy voulut résister, & tailla en piéces toutes ses troupes. Depuis cela, il n'y eut plus d'ennemis qui osassent en venir aux mains avec luy. Quand il fut arrivé à la ville d'Auxime, il reconnut qu'elle étoit extrémement forte, bien que la garnison en fût foible; & sans la vouloir assiéger il alla plus loin. Il fit la même chose à l'égard de la ville d'Urbin. Il alla ensuite à celle d'Arimini, qui n'est éloignée de Ravenne que d'une journée, & où il y eut quelques Romains qui luy servirent de Guides. Les Barbares qui se défioient des habitans, s'enfuïrent à Ravenne, au premier bruit qu'ils entendirent de la marche de leurs ennemis. Ainsi Jean, aprés avoir laissé garnison à Auxime & à Urbin, se rendit maître d'Arimini. Ce n'est pas qu'il n'eût toute sorte de déférence pour les ordres de Bélisaire, ni qu'il se laissât emporter par une témérité indiscréte, car il n'avoit pas moins de prudence que de valeur; mais c'est qu'il étoit persuadé que les Goths abandonneroient le siége de Rome, pour secourir Ravenne, du moment qu'ils sauroient que les ennemis seroient à l'entour. En quoy il ne se trompa pas; car aussi-tôt que Vitigis eut appris la prise d'Arimini, l'appréhension qu'il eût de la prise de Ravenne, le fit résoudre à un voyage, dont je parleray incontinent; ce qui donna sans

sans doute un nouveau lustre à la gloire que Jean s'étoit acquise. C'étoit un homme d'un courage fort élevé, intrépide dans les dangers, & qui étoit capable d'exécuter les plus hautes entrepriſes. Il supportoit la disette, & toutes les fatigues militaires, avec autant de patience qu'un simple Soldat.

2. Matasonte, femme de Vitigis, qui n'aimoit pas ce Prince, parce qu'il l'avoit enlevée, fut ravie de ce que Jean étoit arrivé à Arimini, & elle traita avec luy par des personnes interposées, pour l'épouser, aprés qu'ils se seroient défaits de son mari.

3. Pendant que ce traité se faisoit par des Agens secrets, les Goths informez de ce qui étoit arrivé à Arimini, pressez par la famine, & par l'échéance du terme qui avoit été accordé, pour conférer de la paix, levérent le siége, bien qu'ils n'eussent reçû aucune nouvelle de leurs Ambassadeurs. Ce fut en la saison de l'équinoxe du prin-tems, un an, neuf mois, & quelques jours aprés que le siége eut été formé; & ils mirent le feu à leur camp. Les Romains ne savoient quelle résolution prendre, à-cause que leur cavalerie avoit été dispersée dés auparavant en divers endroits, & qu'il ne leur restoit pas des forces suffisantes, pour combattre une si grande multitude d'ennemis. Néanmoins, Bélisaire leur commanda de prendre leurs armes, & il les fit sortir par la porte Pincienne, dés qu'il vit que les Goths avoient passé le pont. On se battit en cette occasion avec autant de vigueur, qu'en aucune autre des occasions précédentes. Les Barbares aiant d'abord soûtenu courageusement l'attaque, plusieurs demeurérent sur la place de côté & d'autre. Mais quand les Goths lâchérent le pié, ils se causérent à eux-mêmes une perte tres fâcheuse. Chacun s'efforçant de passer le premier le pont, ils se blessoient dans la presse avec leurs propres armes, ou ils étoient blessez de celles de leurs ennemis. Plusieurs tombérent du haut du pont, & se noyérent. Ainsi il y en eut beaucoup qui périrent en cette rencontre. Ceux qui

s'en

s'en ſauvérent, ſe joignirent à ceux qui avoient les premiers paſſé le pont. Longin Iſaurien & Mundilas, Gardes de Béliſaire, ſe ſignalérent en cette occaſion. Ce dernier tua quatre Barbares en quatre combats particuliers, & s'en ſauva. L'autre, à la valeur de qui l'on doit attribuer la déroute des ennemis, y demeura, & fut fort regrêté par l'armée.

CHAPITRE XI.

1. *Vitigis met des garniſons dans pluſieurs Places.* 2. *Béliſaire pourvoit à la garde d'Arimini.* 3. *Les Romains aſſiégent le Fort de Pétrée, & le prennent.*

1. VITIGIS laiſſa des garniſons dans les Places fortes, en menant ſon armée à Ravenne. Il mit Gibimer avec mille hommes dans la ville de Cluſium, qui eſt une ville de Toſcane. Il en laiſſa un pareil nombre à Orviéte, ſoûs la conduite d'Albila. Il en mit ſix cens à Tudert, ſoûs la conduite d'Uligiſale. Il en mit quatre cens dans Picéne. Il laiſſa dans le Fort de Pétrée, ceux qu'il y trouva, ſans y apporter de changement. Il mit dans Auxime, qui eſt la plus grande Ville de tout le Païs, quatre mille Goths, c'eſt à dire, l'élite de toutes ſes troupes, dont il donna le commandement à un tres-vaillant homme, nommé Viſandre. Il mit deux mille hommes dans Urbin, ſoûs la conduite de Morra. Il mit encore cinq cens hommes dans le Fort de Céſéne, & pareil nombre dans celui de Montferrat; puis, il marcha avec le reſte de ſes troupes vers Arimini, dans le deſſein d'y mettre le ſiége.

2. Incontinent aprés que les Goths eurent levé celui de Rome, Béliſaire dépêcha Ildiger, & Martin, à Arimini, avec ordre d'en faire ſortir Jean, & ſes troupes, d'y mettre deux mille hommes, qu'il tireroit du Fort d'Ancone, qui n'en eſt éloigné que de deux journées, & qui avoit été repris par la valeur de Conon, qui conduiſoit quelques Iſauriens, & quelques Thraces. Il ſe perſuadoit que s'il n'y avoit dans Arimini que des gens de pié, commandez par des Capitaines d'une réputation médiocre, les Goths ne daigneroient pas s'y arrêter, & qu'ils marcheroient droit à Ravenne. Il eſpéroit néanmoins, qu'au cas qu'ils s'y vouluſſent arrêter, les vivres qui y avoient été portez, ſuffiroient pour nourrir la garniſon, durant un tems conſidérable, & que les aſſiégeans ſeroient cependant notablement incommodez par la Cavalerie, qui battroit la campagne. Voilà les motifs de l'ordre que Béliſaire donna à Ildiger, & à Martin, qui s'en allérent par la voie Flaminia, & devancérent les ennemis. En effet, ceux-ci étoient retardez par leur multitude, par la néceſſité, que la diſette des vivres leur impoſoit, de chercher les grandes routes, & par la crainte de s'approcher de trop prés des Places, où les Romains avoient de puiſſantes garniſons, comme Narni, Spoléte & Pérouſe.

3. L'armée Romaine étant arrivée au Fort de Pétrée, s'efforça de le réduire. C'eſt un ouvrage de la nature, & non pas de la main des hommes. Il n'y a qu'un chemin, qui eſt fort roide, & qui eſt bordé d'un côté par une Riviére, qui eſt ſi rapide, qu'il eſt impoſſible de la traverſer; & de l'autre d'une Roche fort eſcarpée, & ſi haute, que les hommes, qui ſont deſſus, ne paroiſſent d'en bas, que comme des moûches. Autrefois il n'y avoit point de paſſage; parce que l'extrémité de la Roche s'étendoit juſqu'à la Riviére. Les Anciens la creuſérent, pour y faire une porte; & ayant bouché une autre avenuë qui y étoit, le Fort ſe trouva comme tout bâti par les mains de la nature, & fut appellé le Fort de Pétrée, qui eſt un nom fort convenable à ſon aſſiéte. D'abord Ildiger & Martin ayant attaqué la porte, tirérent en vain une grande quantité de traits ſur les Barbares, qui ne faiſoient aucune réſiſtance. Enſuite ils grimpérent ſur la Roche; & étant arrivez au haut, ils jetté-

jettérent des pierres ſur les Goths, qui ſe retirérent dans leurs maiſons. Alors les Romains s'aviſérent de détacher de grandes piéces de la Roche, & de les roûler ſur les bâtimens qui étoient au deſſous. Ces peſantes maſſes écraſoient tout ce qu'elles touchoient, & épouvantoient tellement les Barbares, que tendant les mains à ceux qui étoient à la porte, ils ſe rendirent, à condition d'avoir la vie ſauve, & de porter les armes ſoûs Béliſaire. Ildiger & Martin en emmenérent la plus grande partie, & les traitérent comme leurs autres Soldats. Ils n'en laiſſérent qu'un petit nombre dans le Fort, avec des femmes, & des enfans. Ils allérent enſuite à Ancone; d'où ayant tiré la plus grande partie de l'Infanterie, ils arrivérent en trois jours à Arimini, où ils firent voir les ordres de Béliſaire, auſquels Jean refuſa de déférer, & de leur donner Damien avec les quatre cens hommes qu'ils demandoient; ſi bien qu'ils furent obligez d'y laiſſer l'Infanterie, & de s'en aller avec les Gardes de Béliſaire.

CHAPITRE XII.

1. *Siége d'Arimini.* 2. *Harangue de Jean.* 3. *Les aſſiégeans ſont repouſſez avec perte.* 4. *Les Goths ſont défaits par des troupes que Béliſaire avoit envoyées à Milan.* 5. *Théodébert envoye dix mille Bourguignons, qui ſe joignent aux Goths, & aſſiégent Milan.*

1. VITIGIS arriva bientôt après à Arimini, où il ſe campa, & forma le ſiége. Il fabriqua d'abord une Tour de bois, qui étoit plus haute que les murailles de la Ville, & il l'approcha avec quatre roues, de l'endroit qui paroiſſoit le plus foible, & le plus aiſé à attaquer. Et afin qu'il ne leur arrivât rien de ſemblable, à ce qui leur étoit arrivé devant Rome, ils firent pouſſer la Tour en dedans par des hommes, au lieu de la faire traîner en dehors par des bœufs. Il y avoit une échelle fort large, où pluſieurs ſoldats pouvoient monter en même-tems; de ſorte qu'ils eſpéroient ſauter ſur les créneaux auſſitôt qu'ils auroient appliqué la Tour à la muraille. Quand la nuit fut arrivée, ils demeurérent en repos, ne prévoyant aucun obſtacle qui pût retarder le lendemain leur entrepriſe; parce que le foſſé n'étoit ni large, ni profond. Les Romains paſſérent la nuit avec de grandes inquiétudes: Mais Jean, ſans ſe troubler, ſortit pendant que les ennemis dormoient, & mena des Iſauriens avec des bêches, & des pêles, & leur fit creuſer le foſſé, & jetter toute la terre qu'ils en tiroient du côté de la muraille. Comme la nuit étoit bien avancée, les Barbares s'apperçûrent du travail, & coururent ſur les Pionniers; mais Jean ſe retira, & les remena dans la Ville. Vitigis ayant vû cét ouvrage au commencement du jour, fit mourir quelques-uns de ceux qui avoient été choiſis pour garder la Tour; puis il commanda de combler le foſſé avec des faſcines. Les Goths exécutérent cét ordre, quoy que les aſſiégez tiraſſent inceſſamment; mais quand les faſcines furent preſſées par le poids de la Tour, elles s'abaiſſérent tellement, qu'il fut impoſſible de la pouſſer plus avant. Ainſi les Barbares ne pouvant la faire monter ſur la terre, que les Pionniers avoient élevée au pié de la muraille, & appréhendant que les aſſiégez y miſſent le feu, ils la vouloient retirer. Ce que Jean voulant empêcher, il fit prendre les armes à ſes ſoldats, & leur parla de cette ſorte.

2. *Mes Compagnons, ſi vous ſouhaitez de conſerver vos vies, & de revoir vos femmes, & vos enfans, vous en avez maintenant le pouvoir entre les mains. Quand Béliſaire nous envoia ici, nous fumes animez à exécuter ſes ordres, par l'eſpérance & par le deſir de pluſieurs avantages que nous croiions en retirer. Nous ne nous attendions pas à ſoûtenir un ſiége dans une Ville maritime, au tems-méme que les Romains étoient les maîtres de la mer. Et nous ne penſions pas que l'armée de l'Empereur nous dût mépriſer juſques à ce point, que de ne nous donner*

donner aucun ſecours. La paſſion de ſervir l'Etat, & d'aquérir de la gloire, excitoient nôtre courage. Nous avons maintenant à combattre pour nôtre propre conſervation; & toute nôtre eſpérance eſt fondée ſur nôtre valeur. Cela n'empéchera pas néanmoins, que ceux qui ſe ſignaleront dans cette occaſion, n'en remportent une réputation immortelle. Car ce n'eſt pas en combattant des ennemis mépriſables que l'on aquiert de la gloire; mais c'eſt en ſurpaſſant, par la grandeur du courage, des ennemis, par qui l'on eſt ſurpaſſé en nombre & en équipage. Il importe beaucoup à ceux qui aiment la vie, de faire paroître du cœur dans les occaſions, où le ſalut dépend de la pointe de l'épée. On ne ſe peut ſauver alors qu'en mépriſant le danger.

3. Jean aiant dit ces paroles, laiſſa un tres-petit nombre de ſes ſoldats pour garder la Ville, & mena tout le reſte contre l'ennemi. Le combat fut opiniâtré, & la réſiſtance des Barbares vigoureuſe. Ils remenérent la Tour dans leur Camp, avec beaucoup de peine, & avec une perte conſidérable des plus braves de leurs gens; deſorte qu'ils n'eurent plus d'envie d'attaquer la muraille, & qu'étant retenus par la crainte, ils n'eurent plus d'eſpérance de réduire la Ville par un autre moien que par la famine. Voilà quel étoit l'état de ce ſiége.

4. Béliſaire accorda alors mille ſoldats, tant Iſauriens, que Thraciens, aux députez de Milan. Les Iſauriens étoient commandez par Ennez, & les Thraciens par Paul; & Mundilas, qui menoit quelques Gardes de Béliſaire, avoit le commandement général. Fidélius, Préfet du Prétoire, entreprit auſſi le voiage, en conſidération de ce qu'il étoit de Milan, & de ce qu'il avoit du crédit dans la Province. Ils s'embarquérent tous au Port de Rome, & deſcendirent à Génes, qui eſt la derniére Ville de Toſcane, & qui eſt un paſſage fort commode, pour aller dans la Gaule, & dans l'Eſpagne. Ils y laiſſérent leurs Navires, & chargérent les Chaloupes ſur des chariots, afin de s'en ſervir à traverſer le Pô, & ils continuérent par terre leur voiage. Quand ils furent proche de Pavie, les Goths vinrent au devant d'eux

d'eux, & les chargérent vigoureuſement; mais aprés un rude combat, les Romains demeurérent victorieux, taillérent en piéces un grand nombre de leurs ennemis, & pourſuivirent les autres juſques dans la Ville, dont ils ne pûrent, qu'à peine, fermer les Portes. Comme les Romains s'en retournoient, Fidélius s'étant arrêté à une Egliſe pour prier Dieu, ſon cheval s'abatit, & le fit tomber, dont les Goths s'étant apperçûs, ils y accoururent, & le tuérent. Les Romains eurent un extréme regret de ſa mort. Ils allérent enſuite à Milan, dont ils ſe rendirent aiſément maîtres, & même de toute la Ligurie. Quand Vitigis apprit cette nouvelle, il envoia incontinent une puiſſante armée, commandée par ſon néveu Uraïas.

5. Il avoit obtenu de Théodébert Roy des François, un ſecours de dix mille Bourguignons; ce Prince n'aiant pas voulu lui accorder des ſoldats François, afin de ne point donner de ſujet de plainte à Juſtinien. Les Bourguignons ne diſoient pas auſſi qu'il les eût envoiez; ils aſſuroient qu'ils venoient d'eux-mêmes; & s'étant joints aux Goths, ils arrivérent à Milan, où les Romains ne les attendoient pas, & ils y mirent le ſiége. Les Habitans, qui n'avoient pas eû le loiſir d'amaſſer des vivres, en reſſentirent bientôt la diſette. Il n'y avoit que peu de ſoldats pour la garde de la Ville; parce que Mundilas avoit mis de fortes garniſons dans Bergame, dans Come, dans Novare, & dans quelques autres Places de la Ligurie, & qu'il étoit demeuré à Milan avec Ennez & Paul, & trois cens hommes pour le plus. Si bien que les Habitans étoient obligez de garder leurs murailles, chacun à leur tour. Voilà l'état où ſe trouvoient alors les affaires de la Ligurie. En cét endroit finit l'hiver, & la troiſiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'Hiſtoire.

CHA-

CHAPITRE XIII.

1. Tudert & Clusium se rendent à Bélisaire. 2. Assiette d'Ancone. 3. Imprudence de Conon. 4. Arrivée de Narsez en Italie.

1. ENVIRON le tems du Solstice d'été, Bélisaire partit pour aller faire la guerre à Vitigis, & mena avec lui toutes ses troupes, excepté ce qu'il fut obligé d'en laisser pour garder Rome. Il envoia aussi quelques partis vers Tudert, & vers Clusium, pour préparer les retranchemens nécessaires au siége de ces deux Places. Mais du moment que les Barbares, qui étoient dedans, eurent appris sa venuë, ils lui envoiérent des Ambassadeurs, pour luy offrir de se rendre, pourvû que l'on leur sauvât la vie. Quand Bélisaire fut arrivé, ils satisfirent à leur promesse. Ce Général envoia à Naples, & dans la Sicile tous les Goths, qui sortirent de ces deux Places, où il laissa garnison, & passa outre.

2. Cependant Vitigis envoia à Auxime une autre armée, qui étoit commandée par Vacime, à qui il avoit donné ordre de se joindre aux Goths, qui étoient dans cette Ville, & d'aller ensuite assiéger le Fort d'Ancone. C'est une Roche de figure angulaire, & qui est semblable au coude, quand il est plié; & c'est aussi l'origine de son nom. Ancone est distante de quatre-vingts stades d'Auxime, & c'est où s'arrêtent les Navires de cette Ville. Le Château, qui est bâti sur le roc, est assez fort; mais les maisons qui sont à l'entour, n'ont point encore été enfermées de murailles, bien qu'elles soient en assez grand nombre.

3. Quand Conon, qui commandoit dans le Fort, apprit que l'armée ennemie étoit proche, il usa d'une tres-grande imprudence, s'imaginant que c'étoit peu de

de chose que de garder son Fort, & d'en conserver les Habitans, & les Soldats. Il en fit sortir toute la garnison, & la mena à cinq stades de-là, où il la rangea en bataille presqu'en rond, & en bordant le pié du roc. Mais du moment qu'elle d'écouvrit le grand nombre des ennemis, elle tourna le dos, & s'enfuit dans le Fort. Les Barbares les poursuivirent vivement, & taillérent en piéces ceux qui ne se retirérent pas assez vîte. Ils brûlérent les maisons de dehors, & dressérent des échelles contre le Fort. Les Habitans étonnez de la déroute de leur parti, ouvrirent d'abord la petite porte, pour recevoir les fuïars; mais quand ils virent que les Barbares les suivoient de prés, ils la fermérent, de peur qu'ils n'entrassent. Ils jettérent depuis des cordes du haut des murailles, avec lesquelles ils en sauvérent plusieurs, & entre autres, Conon leur Gouverneur. Peu s'en falut que les Barbares n'emportassent la Place de force; & ils l'eussent sans doute emportée, sans la resistance de deux hommes, qui soûtinrent seuls leur effort, & qui donnérent des preuves d'une valeur extraordinaire. L'un s'appelloit Ulimun, & étoit de Thrace; l'autre se nommoit Bulgudu, & étoit Massagéte. Celui-ci étoit Garde de Bélisaire, & celui-là l'étoit de Valérien. Tous deux étoient venus par hazard à Ancone, & tous deux repoussérent si vaillamment l'ennemi, qu'ils sauvérent la Place, & y rentrérent tout percez de coups.

4. Alors on manda à Bélisaire que Narsez étoit arrivé dans le Païs des Picentins, avec des forces considérables. Ce Narsez étoit Eunuque, & Intendant des Finances, mais il ne laissoit pas d'être homme de cœur. Il menoit cinq mille hommes rangez en plusieurs bandes & soûs plusieurs Chefs, & entre autres, soûs Justin, Général des troupes de l'Illyrie, & soûs un autre Narsez Persarménien, qui depuis peu s'étoit déclaré, avec son frére Aratius, pour le parti des Romains. Il y avoit aussi deux mille Eruliens, qui étoient commandez par Visandus, par Alphet, & par Phanothée.

CHA-

CHAPITRE XIV.

1. *Anciennes mœurs des Eruliens.* 2. *Ils font la guerre aux Lombars, & ſont vaincus.* 3. *Ils courent divers Païs ſoûs le régne d'Anaſtaſe.* 4. *Ils embraſſent la Religion Chrétienne ſoûs celui de Juſtinien, tuent leur Roy, & en demandent un autre.*

1. JE dirai en cét endroit quels peuples ce ſont que les Eruliens, & comment ils ont fait alliance avec les Romains. Ils habitoient autrefois au de-là de l'Iſtre, & ils adoroient pluſieurs Dieux, à qui ils ſacrifioient des hommes. Ils ſe conduiſoient par des Loix toutes contraires à celles des autres Nations. Il ne leur étoit pas permis d'être malades, ni de vieillir. Du moment que quelqu'un d'entre eux étoit attaqué par la maladie, ou par la vieilleſſe, il étoit obligé de prier ſes parens de l'ôter du nombre des hommes. Les parens dreſſoient un bûcher, au haut duquel ils le mettoient, & lui envoioient un Erulien, qui n'étoit pas de ſes parens, avec un poignard; car il n'étoit pas permis aux parens de le tuer. Quand celui qui l'avoit tué étoit décendu, ils mettoient le feu au bois, & aprés qu'il étoit éteint ils ramaſſoient les os, & les couvroient de terre. Aprés la mort d'un homme, ſa femme étoit obligée, pour donner des preuves de ſa vertu, & pour aquérir de la réputation, de s'étrangler à ſon tombeau. Que ſi elle manquoit à le faire, elle ſe couvroit d'une confuſion éternelle, & elle s'attiroit la haine irréconciliable des parens de ſon mari. Voilà quelles étoient les anciennes mœurs des Eruliens. Aiant augmenté par la ſuite du tems, & leur nombre, & leur puiſſance, ils ſurmontérent leurs voiſins, & s'emparérent de leurs biens. Les Lombars furent les derniers qu'ils ſubjuguérent, & à qui ils impoſérent un tribut, par un orgueil

gueil tout-à-fait inſupportable, & contraire à la coûtume des autres Barbares.

2. Quand Anaſtaſe parvint à l'Empire, les Eruliens n'aiant plus d'ennemis à attaquer, ils mirent bas les armes, & demeurérent en repos durant trois années. Ennuiez enſuite de ne rien faire, ils ſe ſoûlevérent contre leur Roy Rodolphe, lui réprochant ſa lâcheté, l'appelant mol, & efféminé, & le chargeant d'autres pareilles injures. Rodolphe ne pouvant plus ſouffrir ces outrages, fit la guerre aux Lombars, ſans ſujet, ſans prétexte, ſans couleur, & par une pure violence. Les Lombars députérent vers Rodolphe, pour le prier de leur déclarer pour quelle raiſon il leur faiſoit la guerre. Que s'ils avoient manqué à païer le tribut qu'ils lui devoient, ils étoient prêts d'y ſatisfaire; & que ſi le tribut étoit trop petit, ils étoient d'accord de s'obliger à en païer un plus grand. Ce Prince ne répondit à ces propoſitions que par des ménaces, & il continua ſa marche. Les Lombars lui envoiérent une ſeconde Ambaſſade, qui fut mépriſée comme la premiére. Enfin, ils lui en envoiérent une troiſiéme, par laquelle ils proteſtérent que les Eruliens avoient tort de prendre les armes; que s'ils perſiſtoient dans ce deſſein, ils ſeroient contrains de ſe défendre; que Dieu, qui peut détruire par une foible vapeur toute la puiſſance des hommes, leur ſeroit témoin qu'ils ne ſe défendoient qu'à regret; & qu'ils eſpéroient que ce Dieu ſeroit l'arbitre d'une guerre, que les Eruliens entreprenoient par une injuſtice toute viſible. Ils avoient eſpéré d'attendrir ces agreſſeurs par des conſidérations ſi puiſſantes: mais ceux-ci n'en firent nul état, & perſiſtérent dans le deſſein d'en venir aux mains. Lors que les deux armées furent en preſence, une nuée obſcure couvrit celle des Lombars, tandis que le Ciel paroiſſoit clair ſur celle des Eruliens; ce qui paſſoit pour un ſigne de leur défaite, n'y aiant point de préſage plus funeſte que celui-là parmi les Barbares. Les Eruliens, qui mépriſoient tout, ne laiſſérent pas d'attaquer fort fiérement leurs enne-

mis, & de ſe promettre un ſuccés égal à l'avantage de leur nombre. Cependant ils furent vaincus, preſque tous taillez en piéces, & entre autres leur Roy Rodolphe. Les autres oubliérent leur fierté, & prirent la fuite, dont quelques-uns ſe ſauvérent, & les autres furent aſſommez.

3. Comme ils ne pouvoient plus demeurer dans leur Païs, aprés une défaite ſi honteuſe, ils en ſortirent, & coururent avec leurs femmes & leurs enfans les bords du Danube. Ils s'arrêtérent enſuite à une contrée, qui avoit été habitée autrefois par les Rugiens, leſquels étoient venus avec les Goths, s'établir en Italie; mais comme cette contrée étoit deſerte, ils en furent bientôt chaſſez par la faim, & allérent dans le voiſinage des Gépides, qui leur permirent au commencement d'y demeurer; mais qui enſuite prirent leurs troupeaux, enlevérent leurs femmes, & enfin leur firent la guerre. Ce que ne pouvant ſouffrir, ils paſſérent le Danube, & s'y établirent avec la permiſſion de l'Empereur Anaſtaſe, qui leur fit un accueïl fort favorable. Mais depuis étant irrité des mauvais traittemens, que ces Barbares faiſoient aux Romains, il envoia contre eux des troupes, par leſquelles ils furent défaits, & euſſent été entiérement exterminez, ſi les Chefs n'euſſent eû la bonté de leur accorder la vie, & de leur permettre de ſervir dans les armées de l'Empereur. Anaſtaſe aiant ratifié cette grace, ces reſtes miſérables des Eruliens furent conſervez. Ils n'eurent pas néanmoins l'honneur d'être alliez des Romains, & ils ne leur rendirent aucun ſervice.

4. Juſtinien étant parvenu à l'Empire, leur donna un bon Païs, leur fit des préſens conſidérables, les honora de ſon alliance, & les obligea tous de ſe faire Chrétiens. Voilà comme ils ont embraſſé une maniére de vivre plus civile & plus polie. Ils ont depuis ce tems-là fait profeſſion de nôtre ſainte Religion, & ont combattu ſoûs nos enſeignes. Nous ne trouvons pas néanmoins qu'ils ſoient tout-à-fait fidéles. Ils exercent

cent ſans honte des brigandages contre leurs voiſins. Ils ſe ſouïllent par les plus abominables de toutes les conjonctions, & même par celles des bêtes. Enfin ce ſont des ſcéléras, dignes des plus cruels ſupplices. Il y en a peu parmi eux qui ſoient demeurez fermes dans l'amitié des Romains, tous les autres s'en ſont ſéparez pour le ſujet que je vais dire. Les Eruliens furent ſi brutaux & ſi enragez contre leur Roi, qui ſe nommoit Ochon, qu'ils le maſſacrérent, ſans autre prétexte, que de dire qu'ils ne vouloient plus avoir de Roi à l'avenir, bien que de ſon vivant, & auparavant même, ils n'euſſent un Roi que de nom, & qui n'avoit preſque pas plus de pouvoir, qu'un particulier. Chacun mangeoit & beuvoit avec lui, & diſoit en ſa preſence tout ce qu'il avoit envie de dire; cette Nation étant la plus imprudente & la plus incivile du monde. Ils ſe repentirent cependant de leur crime, & dirent qu'ils ne pouvoient plus vivre ſans Roi, & ſans Chef. Aprés pluſieurs délibérations, ils trouvérent qu'ils ne pourroient faire mieux, que d'envoier en l'Iſle de Thulé, pour demander quelqu'un de la Maiſon Royale, pour être leur Roi. J'expliquerai ceci incontinent.

CHAPITRE XV.

1. *Deſcription de l'Iſle de Thulé.* 2. *Mœurs des Scritifines.* 3. *Les Eruliens envoient chercher un Roi dans cette Iſle.*

1. QUAND les Eruliens, vaincus par les Lombars, abandonnérent leur Païs, une partie s'établit dans l'Illyrie; les autres ne voulant pas paſſer le Danube, allérent chercher des demeures juſqu'aux extrémitez de la Terre. Etant donc conduits par quelques-uns du ſang Roial, ils traverſérent tout le Païs des Sclavons,

vons, & enſuite une vaſte ſolitude qui eſt au delà. Ils entrérent dans le Païs des Varnes, & dans le Danemarc, & arrivérent à l'Océan, où ils s'embarquérent, & arrivérent à l'Iſle de Thulé. Cette Iſle eſt dix-fois plus grande que l'Angleterre; & en eſt aſſez éloignée. Du côté du Septentrion, la plus grande partie eſt deſerte. La partie qui eſt habitée contient treize Peuples, commandez par autant de Rois. Il y arrive une choſe merveilleuſe. Tous les ans vers le Solſtice d'été, le Soleil paroît quarante jours continus ſur leur Horiſon; ſix mois aprés ils ont quarante jours de nuit, qui ſont pour eux des jours de douleur & de triſteſſe, parce qu'ils ne peuvent entretenir aucun commerce. Je n'ai jamais pû aller dans cette Iſle, quoi que je l'aie fort deſiré, afin d'y voir de mes propres yeux ce que j'en ai appris par le récit d'autrui. J'ai donc demandé à ceux qui y avoient été, comment le Soleil s'y léve, & s'y couche. Ils m'ont répondu, que le Soleil éclaire l'Iſle durant quarante jours de ſuite, tantôt du côté d'Orient, & tantôt de celui d'Occident; & que quand le Soleil eſt retourné au même point de l'Horiſon où il a commencé à paroître, l'on conte un jour révolu. Dans la ſaiſon des quarante nuits, ils meſurent le tems par les Lunes. Quand il y en a trente-cinq d'écoulées, quelques-uns montent ſur les montagnes les plus élevées, & ils avertiſſent ceux qui ſont en bas, que dans cinq jours ils reverront le Soleil. Ils ſe réjoüiſſent de cette heureuſe nouvelle, par la célébration d'une Fête, qu'ils ſolenniſent dans les ténébres avec plus de cérémonies qu'aucune autre. Bien que cela arrive chaque année, il ſemble néanmoins que les Habitans de cette Iſle appréhendent que le Soleil ne les abandonne tout-à-fait.

2. Parmi les Nations Barbares qui habitent l'Iſle de Thulé, il n'y en a point de ſi ſauvages que les Scritifines. Ils ne ſavent point l'uſage des habits, ni des ſoûliers. Ils ne boivent point de vin, & ils ne mangent rien de ce que la terre produit. Ils ne prennent pas auſſi la peine de la cultiver; mais les hommes & les femmes s'adonnent uniquement à la chaſſe. Les forêts & les montagnes leur fourniſſent du gibier en abondance. Ils vivent de la chair des bêtes, & ils ſe couvrent de leurs peaux, qu'ils attachent avec des nerfs, ne ſachant pas l'art de coûdre. Ils n'élévent pas leurs enfans à la façon des autres Peuples. Ils les nourriſſent de la moële des bêtes, au lieu de les nourrir du lait de leurs meres. Quand une femme eſt accouchée, elle enveloppe ſon enfant dans une peau, l'attache à une autre, lui met de la moële dans la bouche, & va auſſitôt à la chaſſe, où les femmes ne s'exercent pas moins que les hommes. Voilà la maniére de vivre de ces Peuples. Ils adorent pluſieurs Dieux, & pluſieurs Génies, dont ils diſent que les uns habitent dans le Ciel, les autres dans l'air, les autres ſur la terre, & ſur la mer, & quelques petis dans les fleuves & dans les fontaines. Ils offrent ſouvent des ſacrifices, & immolent toutes ſortes de victimes. Mais ils croient que la plus excellente de toutes eſt le premier homme qu'ils prennent à la guerre, & qu'ils ſacrifient à Mars, le plus grand de tous leurs Dieux. La forme de leur ſacrifice n'eſt pas de le tuer ſimplement, mais c'eſt ou de le pendre à un arbre, ou de le rouler ſur des épines, ou de le faire périr par quelque autre genre de mort cruële. Telles ſont les mœurs des Habitans de l'Iſle de Thulé, du nombre deſquels ſont les Gautes, Nation nombreuſe, qui reçût les Eruliens lors qu'ils s'y allérent établir.

3. Les Eruliens, qui demeuroient parmi les Romains, & qui avoient tué leur Roi, envoiérent des plus conſidérables d'entre eux à l'Iſle de Thulé, pour voir s'ils y trouveroient quelqu'un qui fût de la famille Roiale. Ces députez en trouvérent pluſieurs, entre leſquels ils en choiſirent un, qui leur plût davantage que les autres; mais comme il mourut de maladie dans le chemin, ils y retournérent, & en prirent un autre, qui ſe nommoit Todaſius, & qui emmena ſon frere nommé Aordus, & deux cens jeunes hommes de l'Iſle. Comme il ſe paſſa beaucoup de tems

dans le voiage de ces députez, les Eruliens, qui habitoient dans le voiſinage de Singidone, s'aviſérent que ce n'étoit pas faire prudemment leurs affaires, que de choiſir un Roi ſans le conſentement de l'Empereur. Ils envoiérent donc une Ambaſſade à Conſtantinople, pour le prier de leur donner un Roi. Il leur envoia incontinent un Erulien qui étoit à ſa Cour, & qui ſe nommoit Suartuas. Ce nouveau Souverain fut d'abord bien reçu par les Eruliens, ſalüé avec toutes ſortes de reſpects, & obéï avec une fidelité tres-exacte. Peu de tems aprés on eut nouvelle de l'arrivée des députez de l'Iſle de Thulé. A l'inſtant Suartuas commanda d'aller au devant d'eux, & de les tuer, en quoi il fut ſuivi de ſes ſujets: Mais lors qu'ils furent éloignez ſeulement d'une journée, il fut abandonné de tout ſon monde, & contraint de s'enfuïr ſeul à Conſtantinople. Comme l'Empereur ſouhaitoit avec paſſion de le rétablir ſur le Trône, les Eruliens, qui redoutoient ſa puiſſance, eûrent recours aux Gépides; & ce fut le ſujet de leur diviſion d'avec nous.

CHAPITRE XVI.

1. *On délibére ſur le ſecours d'Arimini.* 2. *Lettre de Jean à Béliſaire.* 3. *Marche des troupes.*

1. BELISAIRE & Narſez joignirent leurs troupes, proche de la Ville de Ferme, aſſiſe ſur le rivage du Golphe Ionique, à une journée d'Auxime, & ils y tinrent un conſeil compoſé de tous les Chefs, dans lequel ils délibérérent par-où il ſeroit plus à propos d'attaquer l'ennemi. Ils appréhendoient que s'ils alloient vers Arimini, pour en faire lever le ſiége, les ſoldats de la garniſon d'Auxime ne les vinſſent charger par derriére, & ne les incommodaſſent beaucoup. Ils craignoient d'autre côté, que les aſſiégez ne fuſſent dans

dans la diſette, & ne tombaſſent en de fâcheuſes extrémitez. La pluſpart blâmoient la conduite de Jean, & l'accuſoient de s'être précipité dans un ſi grand danger, par une témérité aveugle, & par une avarice inſatiable contre les ordres de Béliſaire, & contre les régles de la guerre. Narſez qui étoit le meilleur de ſes amis, & qui appréhendoit que Béliſaire, émû par les plaintes des Chefs, ne négligeât de ſecourir Arimini, parla en ces termes. *Permettez-moi de vous dire, que vous déliberés contre l'ordre, & que vous conteſtez ſur un point, ſur lequel il ſeroit aiſé, même aux perſonnes les plus ignorantes en ce qui regarde la guerre, de prendre d'elles-mêmes le bon parti. S'il ſe preſentoit de deux côtez differens, un péril égal, & une perte égale, il faudroit péſer meurement toutes les raiſons, afin de prendre une bonne réſolution. Mais quand nous remettrons à un autre tems le ſiége d'Auxime, quel inconvénient y aura-t-il à craindre? Quel dommage en ſouffrirons-nous? Au lieu que ſi nous ſouffrons que les Goths entrent dans Arimini, nous ruinons les affaires de l'Empire. Que ſi Jean a été ſi malheureux que de contrevenir à vos ordres, il eſt aſſez puni, puiſqu'il dépend maintenant de vous, ou de l'abandonner aux ennemis, ou de le retirer de leurs mains. Mais prenez garde, s'il vous plaît, de ne nous pas faire porter, & même à l'Empereur, la peine d'une faute que Jean n'a commiſe que par imprudence. Si les Goths prennent Arimini, ils auront en leur puiſſance un excellent Capitaine, une forte garniſon, & une importante Ville. Le mal ne ſe terminera pas là. Peut-être que le ſort des armes en ſera changé. Conſiderez, je vous prie, que les Ennemis nous paſſent encore en nombre, mais qu'ils ont le courage abatu par leurs diſgraces. Ils ſe releveroient bientôt, s'ils avoient un peu de bonheur, & ils continueroient la guerre avec plus de fierté que nous ne ferions, puis qu'il n'y a point de doute que ceux qui ſont délivrez des accidens incommodes & fâcheux, ont l'ame plus élevée, que ceux qui ne ſont jamais tombez dans aucun malheur.* Voilà ce que dit Narſez.

2. A l'heure-même il arriva un ſoldat d'Arimini, qui apporta à Béliſaire une lettre de Jean, dont voici les

propres paroles. *Vous ſaurez, s'il vous plait, que les vivres nous ont manqué, & que nous ne pouvons plus retenir le Peuple, ni réſiſter à l'ennemi. Dans ſept jours, nous ſerons contraints de nous rendre, & de céder à la néceſſité, qui nous ſervira d'une aſſez juſte défenſe, contre ceux qui voudroient nous accuſer d'avoir fait une choſe honteuſe.*

3. Béliſaire étoit dans une grande inquiétude. Il craignoit, d'un côté, pour la Ville aſſiégée; mais de l'autre, il ſe défioit que les ennemis, qui étoient à Auxime, ne ravageaſſent impunément la campagne, & n'incommodaſſent ſes troupes, par des courſes, & par des eſcarmouches. Voici enfin l'ordre qu'il tint. Il laiſſa Aratius avec mille hommes, campez proche de la mer, à deux cens ſtades d'Auxime, & leur défendit de combatre, ſi ce n'eſt que l'ennemi vint attaquer leur camp. Il eſpéroit réprimer par ce moyen les irruptions des ennemis. Il envoia par mer quelques troupes, qui étoient commandées par Hérodien, par Uliaris, & par Narſez, frere d'Aratius. Ildiger avoit la conduite de la Flôte qui alloit à Arimini, où néanmoins il avoit ordre de ne pas décendre, ſi l'armée n'étoit proche du rivage, d'où elle ne ſe devoit pas éloigner. Une autre troupe ſuivoit le long du rivage, ſous la conduite de Martin, & allumoit de grands feux, afin de faire accroire à l'ennemi, qu'ils étoient en tres-grand nombre. Béliſaire alla avec Narſez, & avec les autres Chefs par la Ville de Salvia, qui fut autrefois tellement ruinée par Alaric, qu'il ne reſte plus de ſon ancienne beauté, qu'une porte & un chemin.

CHAPI-

CHAPITRE XVII.

1. *Hiſtoire d'un enfant nourri par une Chévre.* 2. *Levée du Siége d'Arimini.*

1. JE vis en cét endroit une choſe que je raconterai ici. Lors que l'armée de Jean entra dans le Picentin, elle jetta l'épouvante dans le Païs. Les femmes ſe ſauvoient où elles pouvoient; quelques-unes étoient enlevées avec toutes ſortes d'outrages. Il y en eut une qui étant accouchée, laiſſa ſon enfant dans le berceau, & ne retourna plus à ſa maiſon, ſoit qu'elle ſe fût ſauvée en quelque autre endroit, ou qu'elle eût été emmenée par la violence d'un Raviſſeur. Enfin, ou elle mourut, ou elle quitta l'Italie. Les cris de l'enfant abandonné par ſa mere, donnérent de la compaſſion à une Chévre, qui le nourrit de ſon lait, & le garda, pour empêcher qu'il ne fût bleſſé par des chiens, ou par d'autres bêtes. Comme le déſordre de la guerre dura long-tems, l'enfant fut auſſi nourri long-tems de cette maniére. Lors que les Picentins apprirent que l'armée de l'Empereur marchoit, pour les maintenir dans la poſſeſſion de leurs biens, & pour en chaſſer les Goths, ils retournérent dans leurs maiſons. Les Habitans de Salvia y étant rentrez de même que les autres, ils s'étonnérent de voir cét enfant en vie. Les femmes qui avoient du lait lui preſentérent leurs mammelles, mais il refuſoit de les prendre; & la Chévre ſembloit ſe plaindre en bêlant, de ce que ces femmes importunoient l'enfant. Enfin elle le vouloit nourrir; ce qui fut cauſe que les femmes le lui permirent. Et pour cette raiſon ceux du Païs l'appelérent Aigiſte. Comme j'étois ſur le lieu, on me mena voir cét enfant, comme une choſe extraordinaire, & on le tourmenta tout exprés pour le

faire crier. A l'inſtant la Chévre, qui n'étoit qu'à un jet de pierre, accourut en bélant, & ſe mit ſur l'enfant, afin que l'on ne lui fit plus de peine. Voilà l'hiſtoire de l'enfant élevé par une Chévre.

2. Béliſaire marchoit par les montagnes, parce qu'il n'en vouloit pas venir aux mains avec les ennemis, qui le ſurpaſſoient en nombre, & parce auſſi qu'il ſe perſuadoit, que comme ils étoient accablez par la grandeur des pertes qu'ils avoient ſouffertes, ils n'auroient pas le courage de ſe réſoudre à une bataille, quand ils ſauroient qu'il arrivoit contre eux des troupes de toutes parts. En effet, ce ne fut pas une fauſſe conjecture; car quand il fut arrivé aux montagnes, qui ne ſont éloignées que d'une journée de la Ville d'Arimini, il y rencontra un parti de Goths, qui étant ainſi tombez inopinément entre ſes mains, ne pûrent s'échaper, & la pluſpart furent taillez en piéces; quelques-uns néanmoins ſe ſauvérent dans les détours des montagnes, où ils ſe cachérent, & d'où aiant découvert les troupes Romaines, qui tenoient tous les chemins, & les enſeignes de Béliſaire, ils reconnûrent que c'étoit ſon armée. Les Romains paſſérent la nuit par le même endroit. Les Goths, bien que bleſſez de divers coups, ſe retirérent dans le Camp de Vitigis, où ils arrivérent le lendemain à midi, & où ils portérent la nouvelle que Béliſaire étoit proche, à la téte d'une formidable armée. A l'inſtant les Barbares ſe rangérent en bataille, du côté de la Ville d'Arimini, qui regarde le Septentrion, qui étoit celui par où ils croioient que les Romains devoient venir, & ils avoient les yeux toûjours ouverts pour les découvrir. Comme ils avoient mis bas les armes, pour prendre un peu de repos durant la nuit, ils virent les feux que les ſoldats de Martin faiſoient, à ſoixante ſtades de-là, du côté d'Orient; ce qui leur donna une grande épouvante, & leur fit craindre d'étre inveſtis dés le point du jour. Ils furent inquiétez durant toute la nuit de cette crainte. Quand le matin ils virent la flôte, ils s'enfuïrent. Le déſordre de ces

ces gens, qui plioient ainſi bagage, fut ſi horrible; qu'ils étoient incapables de toute raiſon, & qu'ils n'avoient point d'autre penſée, que de ſe ſauver dans Ravenne. Si les aſſiégez euſſent eû quelque reſte, ou de cœur, ou de forces, & qu'ils euſſent fait une ſortie, ils euſſent cauſé une grande perte à leurs ennemis, & euſſent mis fin à la guerre; mais la terreur, dont ils étoient ſaiſis, & la foibleſſe qui procédoit des fatigues du ſiége, & de la diſette des vivres, les en empéchérent. Ainſi les Barbares eurent le moien de ſe retirer à Ravenne, & ne perdirent qu'une partie de leur bagage.

CHAPITRE XVIII.

1. *Ildiger prend le camp des Goths.* 2. *Conteſtation entre Béliſaire, & Narſez.* 3. *Harangue de Béliſaire.* 4. *Réponſe de Narſez.* 5. *Lettre de l'Empereur.*

1. ILDIGER fut le premier des Romains qui arriva aux camp des Goths, qui fit priſonniers les malades qui n'avoient pû ſuivre leurs Compagnons, & qui ramaſſa le bagage qui y avoit été laiſſé. Béliſaire arriva avec ſon armée ſur le midy; & voyant que Jean & ſes Compagnons avoient des viſages pâles, & défaits, il dit à Jean, qu'il avoit grande obligation à Ildiger. A quoy Jean répondit, qu'il n'avoit aucune obligation à Ildiger, mais qu'il en avoit à Narſez, Intendant des Finances; voulant témoigner par ces paroles, que Béliſaire n'étoit pas venu de luy-méme le ſecourir; mais qu'il n'y étoit venu, qu'aprés avoir été perſuadé par les raiſons de Narſez.

2. Il y eut toûjours, de puis ce tems-là, des ſoupçons, & des défiances entre ces deux grands Perſonnages. Les amis de Narſez luy conſeilloient de ne point recevoir les Ordres de Béliſaire. Ils luy repreſentoient qu'il luy ſeroit honteux d'obéir à un autre, aprés avoir eû l'hon-

neur d'être dépoſitaire des plus importans ſecrets de l'Empire : Que jamais Béliſaire ne conſentiroit de partager avec luy le commandement de l'armée. Que s'il avoit agréable de ſe mettre à la tête d'un corps ſéparé, il ſe verroit auſſitôt ſuivi par les meilleurs ſoldats, & les meilleurs Chefs. Qu'outre ſes Gardes, il auroit les Eruliens, les troupes de Juſtin, de Jean, d'Aratius, & de Narſez frere d'Aratius, leſquelles compoſeroient au moins dix mille hommes, tous fort braves, & fort exercez au maniement des armes. Qu'ils ſeroient bien-aiſes que Béliſaire ne ſe pût pas attribuer à luy ſeul la conquéte de l'Italie, & que Narſez eût part à cette gloire : Qu'il n'avoit pas quitté la converſation familiére de l'Empereur, pour venir affermir, au péril de ſa vie, la réputation d'un autre Général, mais pour ſignaler ſa ſageſſe, & ſa valeur, & pour rendre ſon nom illuſtre parmi tous les Peuples de la Terre : Que ſans luy Béliſaire ne pourroit rien faire de conſidérable, parce qu'il avoit mis ſes ſoldats en garniſon dans les Places qu'il avoit priſes, dont ils faiſoient le dénombrement, en contant depuis la Sicile, juſqu'au Picentin. Narſez fut ſi ravi de cette propoſition, qu'il ne pouvoit plus modérer ſon ambition, ni ſe retenir dans les juſtes bornes de ſon devoir. Quand Béliſaire luy propoſoit quelque entrepriſe, il trouvoit toûjours des prétextes d'éluder ſes ordres, dont ce Général s'étant apperçû, il aſſembla les gens de commandement, & leur parla de cette ſorte.

3. *Je n'ay pas le même ſentiment de cette guerre, que celui que vous en avez. Je vois que vous mépriſez les ennemis, comme s'ils étoient tout-à-fait vaincus; & j'eſtime que ce mépris eſt capable de vous jetter dans un péril évident. Je ſai que ce n'eſt ni par foibleſſe, ni par lâcheté que les Barbares ont pris la fuite. C'eſt par la fineſſe de nos conſeils, & par l'adreſſe de nos ruſes. J'appréhende que la fauſſe opinion où vous êtes, ne vous faſſe périr, & ne ruine les affaires de l'Empire. Il eſt plus aiſé de défaire ceux qui s'imaginent avoir remporté l'avantage, & qui ſont enflez d'une vanité ridicule, que la perſuaſion qu'ils ont*

ont d'être victorieux leur donne, que ceux qui aprés avoir eû du malheur, ſe tiennent ſur leurs gardes, & veillent à leur ſureté. La négligence a ſouvent abatu la proſpérité des vainqueurs, au lieu que la vigilance a relevé les vaincus, & que le travail a réparé toutes leurs pertes. Ceux qui s'abandonnent à la pareſſe ont accoûtumé de perdre leurs affaires. La puiſſance ne s'aquiert, & ne ſe conſerve que par une application, & par un exercice continuel. Faites donc, s'il vous plait, réfléxion, que Vitigis eſt à Ravenne avec une multitude innombrable de Goths. Qu'Uraias a réduit la Ligurie, & qu'il aſſiége Milan; qu'il y a dans Auxime d'excellentes troupes; & que dans toutes les Places, juſqu'à Civita-vecchia, qui eſt voiſine de Rome; il y a de fortes garniſons, qui ſont tres-capables de nous réſiſter. Nous ſommes donc dans un plus grand danger que nous n'étions auparavant, puiſque nous ſommes environnez de toutes parts de nos ennemis. Je ne dis rien du bruit qui court, que les François ſe ſont joints aux Goths dans la Ligurie; ce qui, ſans doute, doit jetter de la terreur dans nos eſprits. C'eſt pourquoy je ſuis d'avis d'envoyer une partie de nos troupes dans la Ligurie, & aux environs de Milan, & de laiſſer l'autre proche d'Auxime; pour y continuer, avec l'aide de Dieu, les entrepriſes qui ſeront jugées le plus à propos. Quand Béliſaire eût achevé ce diſcours, Narſez luy répondit en ces termes.

4. *Tout le monde demeurera aiſément d'accord de la verité de ce que vous avez dit; mais vous me permettrez néanmoins de vous témoigner, que je n'eſtime pas qu'il ſoit à propos d'envoier toutes les troupes à Milan, & à Auxime. Vous y pouvez aller, & y mener celles qu'il vous plaira. Pour nous, nous réduirons l'Emilie, qui eſt la Province que l'on dit que les Goths ont le plus de paſſion de conſerver; & nous incommoderons tellement Ravenne, que vous pourrez entreprendre tout ce que vous voudrez de vôtre côté, ſans appréhender que les ennemis n'y reçoivent de ſecours. Que ſi nous allions avec vous aſſiéger Auxime, j'aurois peur que les ennemis ſortant de Ravenne, ne fondiſſent ſur nous, & que nous fuſſions attaquez de deux côtez, privez de toutes ſortes de vivres, & réduits à la néceſſité de périr miſérablement.* Béliſaire, qui craignoit que la diviſion de l'armée ne l'affoiblît, & ne la remplît de confuſion,

montra une lettre, que l'Empereur écrivoit aux gens de commandement, de laquelle la teneur étoit.

5. *Nous n'avons pas envoié en Italie Narſez, Intendant de nos Finances, pour y commander nos troupes; nôtre intention eſt que ce ſoit Béliſaire qui les commande, comme il le jugera à propos, & que vous obéiſſiez tous aux ordres qu'il vous donnera, pour le bien de nôtre ſervice.* Narſez s'attachoit aux derniéres paroles de cette lettre, & ſoûtenoit qu'il n'étoit pas obligé, dans cette rencontre particuliére, de ſuivre l'avis de Béliſaire, parce qu'il étoit contraire aux intérêts de l'Etat.

CHAPITRE XIX.

1. *Siége d'Urbin.* 2. *Retraite de Narſez.* 3. *Priſe de la Ville.* 4. *Divers Exploits de Jean.*

1. APRE'S que Béliſaire eût entendu ce que dit Narſez, il envoya Péranius, avec des forces conſidérables, mettre le ſiége devant Civita-vecchia; & pour luy, il mena ſon armée vers Urbin, qui eſt une ville éloignée d'une journée de celle d'Arimini, & qui avoit alors une forte garniſon de Goths. Narſez, Jean, & les autres Chefs, ſuivirent Béliſaire. Quand ils furent proche de la ville, ils ſe campérent au bas d'une colline, mais ſéparément; Béliſaire du côté d'Orient, & Narſez du côté d'Occident. La ville eſt ſituée ſur une colline, qui eſt preſque ronde, & fort élevée, mais qui n'eſt pas bordée de précipices, & dont l'avenuë n'eſt incommode, que parce qu'elle eſt un peu roide au bas de la ville, où l'on ne peut aller, que par un chemin qui eſt du côté de Septentrion. Tandis que les Romains préparoient ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége, Béliſaire, qui eſpéroit de réduire les Barbares par l'appréhenſion du péril, envoya les exci-

exciter par des promeſſes avantageuſes, à ſe ſoûmettre à l'obéïſſance de l'Empereur. Les Ambaſſadeurs parlérent hors des portes, fort à propos pour perſuader; mais leur éloquence fut inutile, & les Goths qui ſe fioient à l'aſſiette de la Place, & à l'abondance des proviſions, les priérent de ſe retirer. Béliſaire commanda à ſes ſoldats de faire une galerie d'oſier, ſoûs laquelle ils pûſſent aller à couvert juſqu'à la porte, par l'endroit où le chemin eſt le plus bas, & de ſapper la muraille, à quoy ils ne manquérent pas d'obéïr.

2. Quelques amis de Narſez luy dirent, que l'entrepriſe de Béliſaire étoit impoſſible; que Jean avoit trouvé la Place imprenable, quoy qu'il l'eût attaquée dans un tems où elle n'étoit défendue que par une garniſon tout-à-fait foible; & qu'il valoit mieux aller réduire l'Emilie à l'obéïſſance de l'Empire. Narſez aiant goûté cette propoſition, leva le ſiége durant la nuit, quelque priére que Béliſaire luy pût faire de le continuer, & s'en alla à Arimini. Quand le jour parut, & que les Barbares virent que la moitié des aſſiégeans s'étoit retirée, ils ſe moquérent de ceux qui étoient demeurez.

3. Cependant Béliſaire, qui étoit réſolu de continuer le ſiége, avec le peu de troupes qui luy reſtoient, fut ſecondé dans ce deſſein par un merveilleux bonheur. Il n'y avoit dans Urbin, qu'une ſeule fontaine, où tous les Habitans puiſoient de l'eau, dont la ſource tarit en trois jours, tellement qu'il n'en ſortoit plus que de la bourbe, & que cét accident les fit reſoudre de ſe rendre. Le Général qui n'en ſavoit rien, rangea les ſoldats au-tour de la colline, pour donner un aſſaut, & en envoya quelques-uns, qui étoient enfermez dans une machine d'oſier faite en forme de portique. Les Barbares tendirent tout d'un coup les mains, & demandérent la paix. Les Romains qui ne ſe doutoient pas que la fontaine fût tarie, ſe perſuadoient que les aſſiégez avoient été épouvantez par l'approche de

de leur machine, & par les préparatifs de l'attaque. Il eſt certain que les uns & les autres furent fort aiſes de la capitulation. On donna la vie aux Goths, & ils s'obligérent de ſervir dans les armées de l'Empereur, avec les mêmes droits que le reſte des ſoldats.

4. Narſez, qu'un évenement ſi extraordinaire avoit remply d'étonnement, & de dépit, demeura à Arimini, & envoia Jean pour aſſiéger le Fort de Céſéne. L'attaque fut vigoureuſe, mais néanmoins les aſſiégez repouſſérent les attaquans, avec une perte notable, & ſur tout de Phanothée, qui étoit Capitaine des Eruliens. Jean n'eut plus d'envie de retourner à Céſéne, & il crût que ce ne ſeroit que peine perdue, aprés en avoir été une-fois chaſſé. Il alla donc plus avant avec Juſtin, & s'empara à l'improviſte d'Imola, qui eſt une ville fort ancienne. De plus, comme les Barbares s'enfuïoient en preſence de ſes troupes, il réduiſit aiſément toute l'Emilie ſoûs l'obéïſſance de Juſtinien.

CHAPITRE XX.

1. Béliſaire différe d'aſſiéger Auxime, afin de prendre Civita-vecchia. 2. Famine dans l'Emilie. 3. Eſtrange hiſtoire de deux femmes, qui mangérent dix-ſept hommes.

1. BE'LISAIRE aïant pris Urbin, environ le Solſtice d'hiver, il ne crût pas qu'il fût à propos d'attaquer alors Auxime, parce que les fortifications de la Place, & les munitions que les Goths y avoient portées de tout le Païs qu'ils avoient pillé, la rendoient capable de ſoûtenir un long ſiége. Il envoya Aratius à Fermo, afin d'y réprimer, autant qu'il pourroit, les courſes des ennemis. Pour ce qui eſt de luy, il

il mena ſes troupes à Civita-vecchia par le conſeil de Péranius, qui aſſuroit avoir appris des transfuges, que les Habitans y manquoient de vivres, & qu'ils ſe rendroient à la veue de ſon armée, comme il arriva en effet. Quand ce Général fut proche de la Place, il ſe campa au lieu qu'il trouva le plus commode, & il fit le tour pour reconnoître s'il n'y avoit point d'endroit propre à donner l'aſſaut. Aprés l'avoir bien conſidérée il jugea qu'elle ne ſe pouvoit prendre par force, mais qu'elle ſe pouvoit prendre par ruſe. Au milieu d'une raſe compagne s'éléve une colline, dont le ſommet eſt large & plat, le bas plein de rochers, & de précipices. La colline eſt ceinte de roches, qui ſont éloignées les unes des autres de l'eſpace d'un jet de pierre. Les anciens bâtirent une ville ſur cette colline, ſans l'entourer de murailles, & ſans la fortifier, parce qu'ils crûrent qu'elle étoit imprenable par ſon aſſiette. Il n'y a qu'un chemin par-où l'on y puiſſe entrer, où lorſque les Habitans ont mis bonne garde, ils n'appréhendent plus d'aſſaut de tous les autres côtez. Tout le reſte de l'eſpace qui eſt entre la colline & les roches, ſert de lit à une riviére fort large, & fort profonde. Les anciens Romains y bâtirent quelques ouvrages, & il y a encore maintenant une porte qui étoit gardée avec ſoin par les Goths. Voila une deſcription de l'aſſiette de la ville, dont Béliſaire avoit entrepris le ſiége, & qu'il eſpéroit de réduire, ou en dreſſant un piége ſur la riviére, ou en affamant les Habitans. Tandis qu'ils eurent des vivres, ils ſoûtinrent le ſiége avec une conſtance incroyable, n'en prenant chaque jour non pas autant que la néceſſité le deſiroit, mais autant ſeulement qu'il en faloit pour ne pas mourir. Quand ils eurent conſumé toutes leurs proviſions, ils vêcurent encore long-tems de cuir, & de parchemin détrempé. Leur Gouverneur, nommé Albilas, qui étoit fort célébre parmy les Goths, les repaiſſoit cependant d'eſpérances.

2. Lors que le cours du Soleil eut ramené la ſaiſon de

de l'Eté, le blé parut à la campagne, mais en moindre quantité que de coûtume : ce qui procédoit de ce que l'on ne l'avoit pas couvert de terre ; tellement qu'il tomba de lui-même, ſans avoir été coupé. Cela arriva dans toute l'Emilie, dont les Habitans furent obligez d'aller chercher des vivres au Païs des Picentins, où ils ſe perſuadoient qu'il n'y avoit pas une auſſi grande diſette que dans le leur, à-cauſe du voiſinage de la mer. La Toſcane ne fut pas moins affligée de la famine, les Habitans des montagnes aiant été réduits à ne vivre que de pain de gland. On dit qu'il y eut dans le Picentin plus de cinquante mille Laboureurs qui moururent de faim, & un nombre encore plus grand au de-là du Golphe Jonique. Je ſuis témoin de la miſére qu'ils ſouffrirent, & du genre pitoiable de leur mort. Ils étoient devenus pâles & ſecs, leur corps s'étant conſumé ſoi-même, depuis qu'il avoit été privé d'une nourriture étrangére. La bile, qui dominoit dans leur tempérament, avoit répandu ſa couleur ſur tous leurs membres. Le progrés du mal avoit emporté tout leur embonpoint, de ſorte que leur peau toute deſſéchée, étoit comme colée à leurs os. Leur teint bazané tirant ſur le noir, approchoit de la couleur d'un flambeau éteint. Ils avoient le viſage ſi défiguré, & les yeux ſi égarez, qu'ils faiſoient peur. Les uns mouroient de diſette, & les autres d'avoir mangé avec trop d'avidité : Car comme la chaleur naturelle de leur eſtomach étoit éteinte, ſi l'on ne leur donnoit à manger peu à peu, & de même qu'à des enfans, l'abondance des alimens les étoufoit. Quelques-uns furent contrains par la rage de la faim, de manger de la chair humaine.

3. On dit que deux femmes, qui étoient demeurées ſeules dans un Village proche d'Arimini, y mangérent dix-ſept hommes. Elles y recevoient les paſſans, & les tuoient lors qu'ils étoient endormis. Comme elles ſe préparoient à en tuer un dix-huitiéme, il s'éveilla, & aprés avoir tout appris de leur bouche, il

il les tua elles-mêmes. Pluſieurs ſe jettoient ſur l'herbe, & faiſoient quelque effort pour l'arracher ; mais comme la faim leur avoit ôté les forces, ils expiroient ſur le champ, & demeuroient ſans ſépulture ; parce qu'il n'y avoit plus perſonne pour leur rendre ce dernier devoir. Toutefois les oiſeaux qui ſe repaiſſent de corps morts ne les touchoient pas, à-cauſe que toutes leurs chairs avoient été dévorées par la famine. En voilà aſſez ſur ce ſujet.

CHAPITRE XXI.

1. *Négligence de Martin & d'Uliaris.* 2. *Sévére réprimande de Paul.* 3. *Lettre de Martin à Béliſaire.* 4. *Lettre de Béliſaire à Narſez.* 5. *Harangue de Mundilas.* 6. *Priſe de Milan.*

1. QUAND Béliſaire ſeut qu'Uraïas avoit mis le ſiége devant la ville de Milan, il envoia Martin & Uliaris avec des forces conſidérables pour la ſecourir. Ceux-ci étant arrivez ſur le bord du Pô, ils perdirent beaucoup de tems à délibérer des moyens de le traverſer. Mundilas aiant été averti de leur arrivée, leur dépêcha un certain Romain, nommé Paul, qui aiant paſſé proche des ennemis ſans en avoir été reconnu, & aiant traverſé le fleuve à la nage, entra dans le camp, où aiant été conduit devant Martin & Uliaris, il leur parla de cette ſorte.

2. *Votre conduite eſt déraiſonnable, & indigne de vôtre nom. Vous faites profeſſion de ſervir l'Empereur, & vous avancez en effet les affaires de ſes ennemis. Milan qui eſt la Ville la plus grande, la plus belle, la plus riche d'Italie, qui ſert comme de digue à l'Empire, pour arrêter l'inondation des Germains, & des autres Peuples Barbares, eſt réduite à la derniére extrémité, & vous négligez cependant*

dant de la ſecourir. Il n'eſt pas beſoin que j'exagére la grandeur de vôtre faute ; le tems ne me permet pas d'employer beaucoup de paroles. Je n'ai qu'à vous demander du ſecours, tandis qu'il reſte encore un peu d'eſpérance. Hatez-vous donc, s'il vous plait, de faire lever le ſiége ; car pour peu que vous tardiez, vous nous ferez périr de la maniére du monde la plus malheureuſe, & vous trahirez les intérets de l'Empereur. On commet une trahiſon, non ſeulement en ouvrant les portes d'une Ville à une armée ennemie, mais auſſi ſe tenant en repos par la peur du péril qu'il faudroit courre, pour la ſecourir. Voilà ce que dit Paul. Martin & Uliaris lui promirent de le ſuivre incontinent, & le renvoiérent. Il paſſa heureuſement à la faveur de la nuit, ſans être découvert par les aſſiégeans ; & étant rentré dans Milan, il fortifia le courage des Citoiens & des ſoldats, par l'aſſûrance qu'il leur donna d'un prompt ſecours, & il les exhorta à demeurer fermes dans la fidélité. Cependant Martin ne fit point avancer ſes troupes ; & comme il vit que le tems ſe conſumoit en remiſes, il écrivit à Bélisaire pour s'en excuſer. Voici les termes de ſa lettre.

3, *Vous nous aviez envoiez pour ſecourir Milan. Nous ſommes venus avec toute la diligence poſſible juſques ſur le bord du Pô, que les ſoldats refuſent de traverſer, à-cauſe des bruits qui courent de la puiſſance des Goths, & de leur jonction avec les Bourguignons. La verité eſt que nous ne nous tenons pas capables de réſiſter à des forces ſi conſidérables. Que ſi vous aviez agréable de commander à Jean & à Juſtin, qui ſont dans l'Emilie, de courre le même hazard que nous, nous eſpérerions d'en ſortir à nôtre honneur, & d'incommoder l'ennemi.* Quand Bélisaire eût lû cette lettre, il manda à Juſtin & à Jean de ſe joindre à Martin, pour aller ſecourir Milan : Mais ils refuſérent de le faire, ſans les ordres de Narſez ; ce qui obligea Bélisaire de lui écrire la lettre qui ſuit.

4. *Figurez-vous, s'il vous plait, que toutes les troupes de l'Empereur ne ſont qu'un corps, qui doit être conduit par un même eſprit, & que ſi elles ne concourent avec une parfaite in-*

telligence, leur diviſion ſera leur ruine. Abandonnez donc preſentement l'Emilie, où il n'y a ni Place conſidérable à prendre, ni affaire importante à décider, & envoiez Jean & Juſtin ſe joindre avec les troupes de Martin, qui n'eſt pas éloigné de Milan, afin d'en faire lever le ſiege. Je n'ai point de ſoldats que j'y puiſſe envoier. Quand j'en aurois, je ne jugerois pas à propos de le faire, parce qu'il y a tant de chemin à faire, qu'ils arriveroient trop tard ; & quand ils y ſeroient arrivez, ils ne pourroient plus tirer de ſervice de leurs chevaux, aprés la fatigue du voiage. Que ſi au contraire, vous commandez à Jean & à Juſtin de s'y aller joindre à Martin, & à Uliaris, ils en chaſſeront les ennemis, & reprendront l'Emilie.

Narſez, aprés avoir lû cette lettre, envoia Jean & Juſtin à Milan avec l'armée. Jean alla prendre des barques à la mer, afin de paſſer le Pô ; mais une maladie qui lui ſurvint rompit ſon deſſein. Tandis que Martin différoit toûjours de paſſer le Pô, & que Jean attendoit les ordres de Narſez, il ſe paſſa beaucoup de tems, durant lequel les aſſiégez, réduits à la derniére extrémité de la faim, mangérent des chiens, des rats, & d'autres animaux, dont les hommes n'ont pas accoûtumé de ſe nourrir. Les Barbares envoiérent des Ambaſſadeurs à Mundilas, pour le ſolliciter de rendre la Place, & pour l'aſſûrer que l'on lui ſauveroit la vie, & à tous les gens de guerre auſſi. Il demeura d'accord de ſe rendre, pourvû que l'on la ſauvât auſſi aux Habitans : mais comme il reconnut que les ennemis, qui l'aſſûroient avec ſerment de donner la vie à lui & à ſes ſoldats, paroiſſoient irritez contre le peuple de Milan, & contre ceux de toute la Ligurie, & qu'il appréhendoit qu'ils ne les fiſſent tous paſſer par le tranchant de l'épée, il aſſembla ſes ſoldats, & leur parla en ces termes.

5. *Si jamais l'on a préféré une mort glorieuſe à une vie infame, je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous trouviez maintenant dans la diſpoſition de le faire, & que vous ne commettiez point de lâcheté par le deſir de conſerver*

ſerver vôtre vie. Tous ceux qui jouiſſent de la lumiére ſont ſujets à la néceſſité de mourir ; mais les maniéres de mourir ſont différentes. Cette différence conſiſte en ce que les lâches, aprés avoir reçû les outrages, dont la rage de leurs ennemis les a chargez, ne laiſſent pas de ſortir du monde au moment qui a été marqué par les ordres éternels de la Providence ; au lieu que les gens de cœur conſervent une gloire, qui eſt comme une vie immortelle, qui ſubſiſte dans la mémoire des hommes. Si nous pouvions ſauver nos Citoiens, en nous ſoûmettant à nos ennemis, peut-être que nous mériterions quelque excuſe ; mais puis qu'il faudroit les voir tailler en piéces par l'épée des vainqueurs, ne vaut-il pas mieux périr, que d'être les ſpectateurs d'un carnage ſi exécrable ? Ne nous accuſeroit-on pas nous-mémes de cette horrible inhumanité ? Tandis que nous ſommes encore maîtres de nous-mémes, faiſons enſorte que nôtre vertu ſerve d'ornement à nôtre fortune. Surprenons l'ennemi par une ſortie impréveue, dans laquelle ou nous aurons le bonheur de remporter l'avantage, ou au moins nous trouverons une fin honorable à nos diſgraces.

6. Cette harangue de Mundilas ne fit point d'impreſſion ſur l'eſprit des Soldats, pas un n'aiant voulu coure le hazard d'une ſortie, mais tous aiant accepté les conditions qui étoient offertes par l'ennemi. Les Barbares mirent Mundilas & ſes troupes ſoûs ſeure garde, raſérent la Ville, firent paſſer les hommes juſqu'au nombre de trois cens, ſans diſtinction d'âge, au fil de l'épée, prirent les femmes, & les donnérent aux Bourguignons, en récompenſe de leur alliance. Ils hachérent Réparat Préfet du Prétoire, & jettérent les piéces de ſon corps aux chiens. Cerventin ſe ſauva dans le territoire de Veniſe, & alla par la Dalmatie porter la nouvelle à l'Empereur de cette ſanglante perte. Les Goths réduiſirent enſuite toutes les Places de la Ligurie, où il y avoit des garniſons Romaines. Martin & Uliaris retournérent à Rome avec leurs troupes.

CHAPI-

CHAPITRE XXII.

1. Narſez eſt rappelé d'Italie. 2. Les Goths implorent en vain le ſecours des Lombars. 3. Vitigis envoye des Ambaſſadeurs à Coſroez. 4. Juſtinien ſe réſout de faire la paix avec les Goths.

1. BELISAIRE, qui ne ſavoit encore rien des diſgraces arrivées dans la Ligurie, menoit ſon armée, ſur la fin de l'hiver, dans le païs des Picentins. Ce fut dans ce voyage qu'il apprit la perte de Milan, dont il eut un extréme déplaiſir. Il ne voulut plus depuis voir Uliaris, & manda tout à Juſtinien, qui n'or donna rien de fâcheux contre qui que ce ſoit ; mais ſeulement rappela Narſez, & laiſſa le commandement général à Béliſaire. Narſez retourna à Conſtantinople, ſuivi de peu de ſoldats. Les Eruliens ne voulurent plus ſervir dans l'Italie, aprés ſon départ, de quelques promeſſes dont Béliſaire pût uſer pour les retenir. Ayant donc plié bagage, ils ſe retirérent d'abord dans la Ligurie, où ils rencontrérent les troupes d'Uraïas, à qui ils vendirent leurs troupeaux, & leurs Eſclaves, & ils firent ſerment de ne jamais porter les armes contre les Goths. Ayant depuis conféré avec Vitalius dans les terres des Venitiens, où ils s'étoient retirez, ils ſe repentirent de la faute qu'ils avoient commiſe contre l'Empereur ; & abandonnant un de leurs Chefs nommé Viſandus, ils allérent à Conſtantinople ſoûs la conduite d'Alphée, & de Philemuth, qui avoit ſuccédé à Phanithée, mort un peu auparavant dans le camp.

2. Les Goths épouvantez de la nouvelle qui couroit, que Béliſaire marcheroit contre eux au commencement du printems, délibérérent ſur ce qu'ils avoient à faire. Et comme ils virent qu'ils n'avoient pas des forces ſuffiſan-

ſiſantes pour luy réſiſter, ils ſe réſolurent d'implorer le ſecours de quelque autre Peuple, aiant éprouvé par le paſſé la mauvaiſe foy des Germains, ils ſe contentérent de ne les avoir pas pour ennemis, & envoiérent des Ambaſſadeurs avec de grands preſens à Vacis Roy des Lombars, pour lui demander ſon aſſiſtance; mais ces Ambaſſadeurs reconnûrent qu'il étoit ami & allié de l'Empereur, & ils revinrent ſans avoir rien obtenu.

3. Vitigis ne ſachant que faire, aſſembloit ſouvent les vieillards, pour prendre leurs avis dans ſes doutes. Il ſe faiſoit dans ces aſſemblées diverſes propoſitions, dont les unes n'étoient pas à propos, & les autres pouvoient étre utiles. Entre pluſieurs choſes, il fut obſervé que jamais l'Empereur n'avoit pu faire la guerre dans l'Occident, qu'il n'eût fait auparavant la paix dans l'Orient. Que ce n'étoit que depuis ce tems-là, qu'il avoit ſubjugué les Vandales, & fait ſouffrir aux Goths tant de pertes ſi fâcheuſes; que s'il y avoit moyen de rompre le traité, par lequel il étoit uni avec le Roy des Perſes, & de les commettre enſemble, il n'incommoderoit plus d'autres ennemis. Cette ouverture aiant plû extrémement à Vitigis, & aux Goths, il fut réſolu d'envoyer à Coſroez Roy des Perſes deux Ambaſſadeurs, pour l'engager à faire la guerre à Juſtinien, & de choiſir pour cela des Romains, & non pas des Goths, de peur qu'étant reconnus, ils ne gâtaſſent l'affaire. Ils chargérent donc de cét employ deux Prêtres de la Ligurie, dont l'un, pour ſe rendre plus conſidérable, prenoit la qualité d'Evêque, bien qu'elle ne luy appartint pas, & l'autre le ſuivoit comme un domeſtique. On leur donna beaucoup d'argent, pour les engager à ce voyage. Ils portérent les lettres de Vitigis à Coſroez, par leſquelles ce Prince s'étant laiſſé perſuader, il exerça au milieu de la paix les hoſtilitez que j'ay racontées.

4. Dés que Juſtinien ſût que le Roy des Perſes violoit la Tréve, il ſe réſolut de faire la paix avec les Goths,

Goths, & de rappeler Béliſaire, pour luy donner le commandement de l'armée d'Orient. Il donna auſſitôt congé aux Ambaſſadeurs de Vitigis, qui étoient à Conſtantinople, & il leur promit d'en envoyer à Ravenne, pour traiter la paix à des conditions avantageuſes aux deux Nations. Pour ce qui eſt de ces Ambaſſadeurs, Béliſaire ne les laiſſa point aller, que les Goths n'euſſent rendu Pierre & Athanaſe, qui furent récompenſez par des Charges honorables; Athanaſe par celle de Préfet du Prétoire en Italie; & Pierre par celle de Grand-Maître. En cét endroit finit l'hiver, & la quatriéme année de l'hiſtoire que Procope écrit.

CHAPITRE XXIII.

1. Siége de Féſule. 2. Priſe de Dertone. 3. Deſcription & Siége d'Auxime. 4. Conſeil de Procope ſuivi par Béliſaire.

1. L'INTENTION de Béliſaire étoit de ſe rendre maître d'Auxime, & de Féſule, avant que d'aller attaquer Vitigis dans Ravenne, afin de n'avoir plus d'ennemis à craindre. Il envoia pour ce ſujet à Féſule Cyprien & Juſtin avec leurs troupes, une compagnie d'Iſauriens, & cinq cens hommes tirez du corps de l'Infanterie, que Démétrius commandoit. Ceux-cy s'étant campez proche du Fort, aſſiégérent les Barbares qui étoient dedans.

2. Il envoia auſſi ſur le bord du Pô, Martin & Jean avec leurs troupes, & avec celles d'un autre Jean, ſurnommé le Mangeur, pour empêcher qu'Uraïas ne ſortit de Milan, & ne l'incommodât par ſes courſes. Et il leur commanda de ſuivre au moins l'ennemi, s'ils ne le pouvoient arrêter. Ils s'emparérent de Dertone, Ville aſſiſe ſur le Pô, & s'y campérent.

3. Béliſaire marcha avec onze mille hommes vers Auxime, qui eſt la Capitale ; ou, comme les Romains diſent, la Métropole du Païs des Picentins. Elle eſt éloignée de quatre-vingts quatre ſtades du rivage du Golphe Ionique, & de quatre-vingts ſtades, ou de trois journées, de Ravenne. Elle eſt aſſiſe ſur une haute colline, où il n'y a nulle avenue, par où les ennemis en puiſſent approcher. Vitigis y ayant renfermé les principales forces de ſa Nation, jugeant bien que les Romains feroient leurs efforts pour s'en rendre maîtres, avant que d'aller à Ravenne. Béliſaire y mena donc ſon armée, & commanda de camper au-tour de la colline. Quand les Goths virent qu'ils avoient fait diverſes huttes éloignées les unes des autres, dans un eſpace fort vaſte, d'où il ne leur ſeroit pas aiſé de s'entre-aider, ils firent une ſortie le ſoir du côté d'Orient, à un endroit où Béliſaire ſe campoit encore avec ſes Gardes, & avec les Officiers de ſa ſuite, qui ayant pris promptement les armes, repouſſérent vigoureuſement les Barbares, & les pourſuivirent juſqu'au milieu de leur colline. Mais s'y prévalant de l'avantage du lieu, ils s'arrêtérent ; & tirant de haut en bas ſur les Romains, ils ne ceſſérent d'en tuer un tres-grand nombre, juſqu'à ce que la nuit les ſépara. Un parti de Goths, qui étoit ſorti de bon matin, le jour précédent, pour aller chercher des vivres, revint le ſoir, ſans avoir rien appris de l'arrivée des ennemis ; mais quand il vit le feu du camp des Romains, il fut ſaiſi d'étonnement, & de crainte. Quelques-uns des plus hardis hazardérent de paſſer, & furent ſi heureux que de le faire ſans être apperçûs, les autres ſe cachérent dans les bois, eſpérant ſe retirer à Ravenne ; mais ils furent découverts par les Romains, & taillez en piéces. Lorſque Béliſaire conſidéroit l'aſſiette & les fortifications d'Auxime, il deſeſpéroit de l'emporter de force, mais il eſpéroit ds s'en rendre maître par le tems, & en retranchant les vivres aux aſſiégez. Il y avoit un champ proche des murailles, qui produiſoit chaque jour de nou-

nouveaux ſujets de combats entre les Romains & les Goths. Ceux-ci y venoient quérir ſans ceſſe du fourage pour leurs chevaux ; ceux-là faiſoient tous leurs efforts pour les empêcher, & ſe ſignaloient ſouvent par des exploits conſidérables. Les Barbares vaincus par la valeur des Romains, eurent recours à l'artifice. Ils allérent au fourage comme de coûtume ; & quand ils virent monter les Romains, ils roulérent ſur eux des rouës qu'ils avoient préparées tout exprés, & qui ne tenoient qu'à leurs eſſieux. Mais elles tombérent par bonheur juſques dans la plaine, ſans bleſſer perſonne. Les Barbares voyant leur coup manqué, ſe ſauvérent dans la ville, & s'aviſérent de cette autre ruſe. Ils cachérent dans un vallon une troupe de gens d'élite, & ne firent paroître dans le champ qu'un petit nombre de Faûcheurs. Dés que l'on en fut aux mains, ceux qui s'étoient cachez fondirent ſur les Romains ; & comme ils les ſurprenoient au dépourvû, & qu'ils avoient l'avantage de la multitude, ils en taillérent une grande partie en piéces, & mirent le reſte en fuïte. Les Romains, qui étoient dans leur Camp, virent bien ſortir l'embuſcade, & criérent pour en avertir leurs Compagnons ; mais ils ne pûrent être entendus, tant à-cauſe de l'éloignement, qu'à-cauſe du bruit que les Goths faiſoient à deſſein avec leurs armes.

4. Comme Procope, Auteur de cette hiſtoire, vit que Béliſaire ſe trouvoit fort embaraſſé dans cette fâcheuſe rencontre, il l'alla trouver, & luy dit. *Il y avoit autrefois deux maniéres de ſonner de la trompette parmi les Romains ; l'une ſervoit à animer les ſoldats au combat ; l'autre à les rappeler, quand le Capitaine le jugeoit à propos. Ainſi il étoit aiſé aux Chefs de donner les ordres, & aux ſoldats de les entendre, & d'y obéir. Il n'eſt pas poſſible de faire comprendre diſtinctement aux ſoldats quelque ordre que ce puiſſe être, tandis que leurs oreilles ſont remplies du bruit des armes, & que leurs eſprits ſont ſaiſis de crainte ; mais puiſque ces deux maniéres de ſonner de la trompette ſont perdues,* Ser-

vez-vous à l'avenir de la trompette de la Cavalerie pour ſonner la bataille, & de la trompette de l'Infanterie pour ſonner la rétraite. Les ſoldats diſcerneront aiſément les deux ſons; l'un étant formé par un inſtrument de bois, & de cuir, & l'autre par un inſtrument de cuivre, qui eſt une matiére bien plus ſolide. Bélisaire fort-aiſe de la propoſition de Procope, appela ſes ſoldats, & leur dit. *L'ardeur eſt bien-ſeante, & digne de louanges, dans les gens de guerre; mais il faut que ce ſoit une ardeur réglée, & qui ne gâte pas les entrepriſes. Les meilleures qualitez ſe corrompent par l'excés. Ne vous perdez donc pas par une folle opiniatreté. Il n'y a point de honte à reculer, pour éviter une fâcheuſe rencontre. C'eſt une extravagance que de ſe jetter dans un péril évident, quand même on ſeroit aſſez heureux pour n'y pas périr. La véritable vaillance conſiſte à faire de belles actions, quand la néceſſité le requiert. Les Barbares n'oſant plus nous combattre à force ouverte, tâchent de nous ſurprendre par fineſſe. Il y a plus de gloire à éviter leurs piéges, qu'à abatre leur puiſſance, parce qu'il n'y a rien de ſi honteux que d'être ſurpris par l'adreſſe de ſes ennemis. J'auray ſoin de prévoir leurs deſſeins, & de vous garentir de leurs embuſcades. Tout ce que vous aurez à faire, ſera de vous retirer lorſque vous entendrez le ſignal. On vous le donnera avec les trompettes de l'Infanterie.* Aprés cét avis de Bélisaire, les ſoldats aiant apperçû les ennemis qui coupoient de l'herbe, ils fondirent ſur eux, & en tuérent pluſieurs, & entre autres un certain, dont les armes & les habits éclatoient d'or. Un Maure s'étant mis à le dépoüiller, reçût un coup de flêche, qui luy perça les deux jambes, & les attacha enſemble. Le Maure ne laiſſoit pas de traîner le corps par les cheveux. Cependant les Barbares ſortirent de leur embuſcade, & Bélisaire commanda à l'inſtant aux Trompettes de l'Infanterie de ſonner la retraite. Ainſi les Romains ſe retirérent, & remportérent le Maure qui avoit les jambes percées. Les Goths ne les oſérent pourſuivre.

CHAPI-

CHAPITRE XXIV.

1. Lettre des Goths à Vitigis 2. il leur promet du ſecours, ſans toutefois leur en donner. 3. Cyprien & Juſtin preſſent le fort de Féſule.

1. Les Barbares preſſez dans la ſuite du tems de la diſette des vivres, délibérérent des moyens d'en avertir Vitigis. Mais comme ils n'avoient perſonne qui voulût porter la lettre, à-cauſe de l'exactitude avec laquelle les Romains gardoient les paſſages, ils s'aviſérent de la ruſe que je vais dire. Ayant choiſi une nuit fort ſombre, ils commandérent à ceux qui devoient porter la lettre de ſe tenir prêts, & commencérent à faire un grand bruit au haut des murailles, comme s'il y eût eû un aſſaut. Les Romains qui ne pouvoient deviner d'où procédoit ce tumulte, demeurérent en repos, par l'ordre de Bélisaire, & croiant que c'étoit ou une ſortie que les aſſiégez vouloient faire, ou un ſecours qu'ils recevoient de Ravenne, ils aimérent-mieux, dans l'incertitude, & dans la crainte, ſe tenir dans leur Camp, que de s'expoſer inconſidérément au danger. Ainſi, les Couriers paſſérent ſans étre découverts, & ils arrivérent le troiſiéme jour à Ravenne, où ils preſentérent à Vitigis la lettre, dont voici la copie. *Seigneur, quand vous nous fites l'honneur de nous mettre en garniſon dans Auxime, vous nous dites que c'étoit la clef de Ravenne, & du Royaume, que vous nous confiiez, & que nous priſſions bien garde de ne la pas livrer à l'ennemi. Vous nous aſſurâtes auſſi, que ſi nous avions beſoin de ſecours, vous nous en ameneriez vous-même, avec une telle diligence, que vous préviendriez le bruit de vôtre arrivée. Nous avons défendu la Place, & votre Etat contre les incommoditez de la famine, & contre les armes*

de Bélisaire. Cependant vous n'avez pas encore songé serieusement à nous secourir. Prenez garde que les Romains en se saisissant d'Auxime, ne se saisissent des clefs de vôtre Roiaume.

2. Vitigis, aprés avoir lû cette lettre, promit à ceux qui la luy avoient presentée, d'aller bien-tôt, avec toutes ses forces, secourir Auxime. Mais depuis, y aiant bien pensé, il n'en voulut rien faire. Il aprehendoit que Jean le suivît, & que Bélisaire lui vint au devant. Mais le soin qui l'inquiétoit le plus, étoit celui des provisions necessaires pour la subsistance d'une grande armée. Les Romains qui étoient maîtres de la mer, & du Fort d'Ancone, y avoient serré des blés tirez de la Sicile & de la Calabre, & ils pouvoient aisément les en transporter toutes-les-fois qu'ils en auroient besoin; au lieu que les Goths étoient dans le Païs des Picentins, où ils n'avoient point de Magazins. Ceux qui avoient porté la lettre à Vitigis reportérent la réponse à Auxime, sans être aperçus par les ennemis, & relevérent le courage des assiégez, par la fausse espérance qu'ils leur donnérent d'un prompt secours. Quand Bélisaire seut le départ & le retour de ces Messagers, il donna ordre à ses gens de faire meilleure garde, afin qu'il n'arrivât plus rien de semblable.

3. Cyprien & Justin, qui tenoient le Fort de Fésule assiégé, ne pouvoient approcher des murailles, pour la difficulté des avenues. Les Barbares firent diverses sorties, dont ils aimérent mieux coure le hazard, que de supporter la misére de la faim. D'abord les succés furent douteux; mais dans la suite les Romains eurent l'avantage, de sorte qu'ils serrérent tres-étroitement les Goths. Dans cette extréme disette, ils envoiérent secrétement demander du secours à Vitigis, & lui faire entendre qu'il leur étoit impossible de tenir plus longtems dans le Château. Vitigis manda à Uraïas qu'il allât avec ses troupes dans le territoire de Pavie, croiant que ce lui seroit un moien pour s'avancer vers le Fort de Fésule, & pour le secourir. Uraïas obéït à cét ordre;

dre; il traversa le Pô, & s'approcha, non seulement de Pavie, mais il avança même jusqu'à soixante stades prés du Camp des Romains. Ni l'un ni l'autre des partis ne commença le combat; les Romains croiant que ce leur seroit un assez grand avantage d'empêcher le secours: & les Barbares considérant que la perte d'une bataille seroit la ruïne entiére de leurs affaires dans l'Italie, parce qu'il leur seroit aprés impossible de se joindre à Vitigis, pour secourir les assiégez. Voilà les raisons que les deux partis eurent de s'abstenir d'une bataille.

CHAPITRE XXV.

1. Entrée des François en Italie. 2. Description de leurs armes. 3. Leur cruauté, leur impiété, & leurs exploits. 4. Lettre de Bélisaire à Théodébert, & son retour en France.

1. Les François voiant que la guerre d'entre les Goths & les Romains diminuoit les forces de ces deux Peuples, ils espérérent d'en tirer quelque avantage. Il leur fâchoit fort de demeurer en repos, tandis que d'autres se batoient pour la possession de l'Italie. Ils y entrérent donc au nombre de cent-mille hommes, soûs la conduite de Théodébert, sans se soucier des traitez qu'ils avoient faits avec les Goths & avec les Romains, ni des sermens, par lesquels ils s'étoient obligez à l'observation de ces traitez: en effet, ce sont les plus perfides de tous les hommes.

2. Le Roi étoit environné d'un petit nombre de Cavaliers, qui seuls avoient des lances. Tout le reste étoit de gens de pié, qui n'avoient ni lance, ni arc; mais seulement une épée, un bouclier, & une hache, dont le fer est fort gros, & tranche des deux côtez,

& eſt garni d'un manche de bois. Ils ont accoûtumé, au premier ſignal qui leur eſt donné, de rompre avec la hache le bouclier de leurs ennemis, & de les tuer. Ils paſſérent donc les Alpes, & entrérent dans la Ligurie.

3. Quand les Goths, qui leur avoient autrefois offert de l'argent pour du ſecours, & qui n'en avoient pû obtenir, apprirent que Théodébert marchoit à la tête d'une puiſſante armée, ils furent ravis de joie, & ſe promirent de défaire aiſément les Romains. Pendant que les François furent dans la Ligurie, ils n'exercérent aucune hoſtilité contre les Goths, de peur qu'ils ne les empêchaſſent de paſſer le Pô. Quand ils furent arrivez à Pavie, où les Romains avoient autrefois bâti un Pont, ils furent favorablement reçûs par les Barbares, qui le gardoient, & eurent toute ſorte de liberté de le paſſer. Mais auſſi-tôt aprés, ils jettérent dans la riviére les femmes & les enfans qui ſe rencontrérent ſoûs leurs mains, & ils les ſacrifiérent à leur fureur, comme des prémices de la guerre. Ces Barbares font profeſſion de la Religion Chrétienne, de telle ſorte néanmoins qu'ils ne laiſſent pas de retenir pluſieurs reſtes du Paganiſme, des ſuperſtitions ſacriléges, des ſacrifices inhumains, & des prédictions prophanes. Ce triſte ſpectacle ſaiſit les Goths d'une fraieur mortelle, & fut cauſe qu'ils ſe retirérent dans leur Ville. Les François paſſérent le Pont, & allérent au Camp des Goths; qui croiant qu'ils venoient à leur ſecours, reçûrent gaiement les premiers qui arrivérent: mais quand ils virent qu'ils fondoient en grand nombre, & qu'ils tuoient tout ce qui ſe preſentoit devant eux, ils s'enfuïrent au travers du Camp de Romains juſqu'à Ravenne. Les Romains les voiant fuïr de cette ſorte, s'imaginérent que Béliſaire s'étoit rendu maître de leur Camp, & qu'il leur donnoit la chaſſe. Ils prirent donc leurs armes, pour aller au devant de lui, & tombérent inopinément au milieu des ennemis; tellement qu'étant contrains de ſe batre, ils furent entiérement dé-

défaits. Ils abandonnérent leur Camp, & s'enfuïrent dans la Toſcane, où ils racontérent à Béliſaire tout ce qui leur étoit arrivé. Les François aiant ainſi vaincu, & diſſipé tant les Goths que les Romains, demeurérent maîtres du Camp des uns & des autres, & y trouvérent de grandes proviſions: mais comme ils étoient une multitude prodigieuſe, ils les conſumérent en peu de tems, & furent bien-tôt réduits à n'avoir plus que de la chair de bœuf, & de l'eau du Pô. Mais comme cette eau affoibliſſoit leur eſtomach, & empêchoit la digeſtion, pluſieurs en eurent des dévoiemens & des diſſenteries, dont ils eurent peine à guérir. On dit qu'ils perdirent de cette maniére le tiers de leur armée; ce qui les obligea de s'arrêter.

Quand Béliſaire apprit l'arrivée des François, & la défaite de Martin & de Jean, il eut de grandes inquiétudes au ſujet de ſes troupes, & ſur tout de celles qui aſſiégeoient le Fort de Féſule, à-cauſe qu'elles étoient plus proche des Barbares. Cela l'obligea à écrire à Théodébert en ces termes.

4. *Généreux Théodébert, il n'eſt pas ſéant à un homme de vertu, qui a l'avantage de commander à des Nations nombreuſes, de manquer à ſa parole. Il n'eſt pas permis aux perſonnes de la derniére de toutes les conditions, de contrevenir à un traité, confirmé par un ſerment ſolennel. Vous ſavez néanmoins que c'eſt ce que vous faites, puiſque nous aiant promis de vous joindre avec nous contre les Goths, vous ne vous contentez pas de demeurer neutre, mais vous vous déclarez contre nous. Ne faites pas, s'il vous plait, cette injure à l'Empereur, à qui il ne ſeroit que trop-aiſé de s'en venger. Il vaut-mieux conſerver le Païs que l'on poſſéde, que de ſe mettre en danger de le perdre, en voulant envahir ceux où l'on n'a point de droit.* Théodébert aiant lû cette lettre, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Les François ſe plaignoient, de ce qu'il laiſſoit périr une ſi grande multitude de perſonnes dans un Païs ſtérile, & ce furent ces plaintes qui l'obligérent à s'en retourner dans la Gaule avec les ſoldats qui lui reſtoient.

CHAPITRE XXVI.

1. *Lettre des Goths portée à Vitigis par un ſoldat gagné par argent.* 2. *Réponſe de Vitigis.* 3. *Le traître eſt découvert, & brûlé vif.*

1. APRE'S l'irruption de Théodébert, Martin & Jean, qui appréhendoient que les Goths n'attaquaſſent les Romains qui aſſiégeoient Auxime, ramaſſérent toutes leurs forces diſperſées de côté & d'autre. Les Goths qui étoient dans Auxime, & qui ne ſavoient encore rien de l'arrivée des François, ennuïez de la longue attente du ſecours qu'ils eſpéroient de Ravenne, avoient une extréme paſſion de conjurer encore une fois Vitigis de le leur envoier, & un ſenſible déplaiſir de ne pouvoir ſurprendre la vigilance de leurs ennemis. Un jour qu'ils étoient dans cette peine, ils virent ſur le midi un ſoldat qui étoit en ſentinelle, & qui prenoit garde que perſonne ne ſortît, ni n'allât au fourage. Ce ſoldat étoit de Thrace; il ſe nommoit Burcenſe, & avoit ſervi ſoûs Narſez l'Arménien. Ils l'abordérent, en l'aſſûrant qu'ils ne lui feroient ni ſurpriſe ni violence. Et ils lui offrirent une grande ſomme d'argent, pour porter une lettre à Ravenne, & lui en promirent une plus grande, lors qu'il en rapporteroit la réponſe. Ce ſoldat gagné par l'argent, ſe chargea de la lettre, alla à Ravenne, & la preſenta à Vitigis. Voici ce qu'elle contenoit. *Vous apprendrez du Porteur l'état où nous ſommes réduits, ſi vous prenez la peine de l'interroger de ſon nom & de ſon Païs. Il n'y a pas un Goth qui puiſſe mettre le pié hors de la Ville. L'herbe qui eſt au bas des murailles fait nos plus grandes richeſſes; mais il ne nous eſt pas permis d'en cueillir ſans combatre, & ſans perdre une partie de nôtre monde. C'eſt à vous de juger quel*

quel doit être l'évennement du ſiége. Voici la réponſe de Vitigis.

2. *Que perſonne de vous ne s'imagine que je manque de courage, ou que j'abandonne les intérêts de la Nation. J'étois prêt de partir, pour vous donner du ſecours; & j'avois fait venir Uraïas pour ce ſujet, lors que l'irruption ſoudaine des François, qu'il ne ſeroit pas juſte de m'imputer, a rompu tous nos deſſeins. La fortune ſe charge toute ſeule de l'envie des malheurs, qu'il n'eſt pas en la puiſſance des hommes d'éviter. Maintenant que l'on dit que Théodébert s'eſt retiré, nous marcherons inceſſamment pour vous aller ſecourir. C'eſt à vous à ſupporter conſtamment les accidens qui vous incommodent, & à vous accommoder à la néceſſité qui vous preſſe. Vous répondrez en cela aux eſpérances que nous avons conçues de vôtre courage, lors que nous vous avons choiſis, pour vous confier la défenſe d'Auxime, & pour vous faire ſervir comme d'un rempart à Ravenne, & à la fortune de la Nation.* Vitigis donna cette lettre au Porteur, avec une ſomme d'argent conſidérable, & le renvoia. Cét homme, aprés avoir porté à Auxime la réponſe de Vitigis, s'en alla trouver ſes Compagnons, leur allégua pour excuſe de ſon abſence, une indiſpoſition qui l'avoit obligé d'entrer dans une Egliſe, & reprit ſon poſte ordinaire. Ainſi on ne ſut point qu'il avoit porté ces lettres. Quand elles eurent été leues publiquement devant les aſſiégez, quoi qu'ils fuſſent fort preſſez par la famine, & attirez par toutes ſortes de promeſſes que Bélisaire leur faiſoit, ils ne laiſſérent pas de refuſer de ſe rendre. Comme ils n'entendoient point parler de troupes, qui partiſſent de Ravenne pour leur ſecours, & qu'ils étoient extraordinairement preſſez, ils envoiérent une lettre par Burcenſe à Vitigis, pour lui faire ſeulement ſavoir qu'ils ne pouvoient plus tenir que cinq jours. Vitigis leur fit une réponſe qui les amuſoit d'eſpérances pareilles aux premiéres.

3. Les Romains laiſſez de la conſtance, avec laquelle les Barbares ſouffroient des incommoditez ſi horribles, s'ennuioient eux-mêmes de continuer ſi long-

tems le siége, & de souffrir tant de fatigues dans un Païs tout-à-fait ingrat. Cela fit souhaiter à Bélisaire de prendre quelque Habitant considérable, afin de savoir de sa bouche, quelle pouvoit être la cause d'une résistance si opiniâtre. Valérien promit de livrer un des Citoiens, par le moien des Sclavons qu'il avoit parmi ses troupes, & qui sont accoûtumez à se cacher derriére une roche, ou derriére un arbre, & à enlever ceux qu'ils rencontrent. Bélisaire fort joieux, le pria d'exécuter promptement ce qu'il proposoit. Valérien s'adressa à un des plus forts & des plus hardis des Sclavons, & l'assura de le faire bien récompenser par Bélisaire, s'il pouvoit prendre un des assiégez en vie. Le Sclavon promit d'enlever aisément un des ennemis dans le champ, où ils venoient prendre de l'herbe, depuis que les vivres leur avoient manqué. Il alla donc de grand matin se cacher soûs l'herbe, proche de la muraille de la Ville. Au point du jour il vint un Goth, qui ne craignant rien du côté de la Place, avoit toûjours les yeux tournez du côté du Camp des Romains. Le Sclavon sauta soudain sur lui, l'embrassa des deux mains, & le porta à Valérien, qui lui demanda quelle espérance avoient les assiégez, pour refuser si obstinément de se rendre, & pour supporter tant de peines & tant de miséres? Le Barbare raconta toute l'histoire de Burcense, & la soûtint en sa presence. Ce soldat aiant été convaincu, avoüa la vérité. Bélisaire en remit le châtiment à la discrétion de ses Compagnons, qui le brûlérent tout vif, à la veuë de la Place assiégée. Voilà le fruit que ce misérable tira de son avarice.

CHAPI-

CHAPITRE XXVII.

1. Bélisaire commande d'abatre une grotte. 2. Combat opiniâtré. 3. Merveilleuse structure de la grotte. 4. Rédition de Fésule & d'Auxime.

1. BELISAIRE surpris de l'invincible fermeté avec laquelle les Barbares enduroient les misséres du siége, s'imagina qu'il n'y avoit point de moien plus propre pour les réduire, que de leur ôter la commodité de l'eau. Il y avoit une source à un jet de pierre des murailles du côté du Septentrion, d'où un petit ruisseau couloit dans le fond d'une grotte, qui servoit comme de bassin aux Habitans pour y puiser l'eau. Bélisaire jugeant que si la grotte étoit une fois rompue, les Habitans ne pourroient plus prendre de l'eau avec leurs cruches au courant du ruisseau, tandis que l'on tireroit sur eux, prît la résolution de la rompre; & pour cét effet il commanda à toutes ses troupes de se tenir prêtes, comme pour donner un assaut. Les Goths se tenoient au haut de leurs murailles, pour le soûtenir. Bélisaire fit entrer dans la grotte, à la faveur de divers boucliers, cinq Isauriens, qui étoient Tailleurs de pierre, avec toute sorte d'instrumens, & leur commanda d'en abatre les murs. Les Barbares, qui ne concevoient pas le dessein des Romains, croioient qu'ils venoient droit aux murailles, & ils se tenoient prêts pour les percer, lors qu'ils en seroient approchez. Mais quand ils les virent aller vers la grotte, ils y jettérent une grande quantité de pierres & de traits. Quand les cinq Isauriens y furent entrez, ils y travaillérent à couvert, sans se mettre en peine des traits, ni des flêches des assiégez. Pour les Romains, ils se retirérent.

2. Les Barbares ne ſe pouvant plus retenir, ouvrirent une de leurs Portes, & coururent avec furie ſur les Iſauriens. Les Romains animez par Béliſaire, allérent courageuſement au devant. Le combat fut rude & ſanglant; mais comme les Barbares avoient l'avantage de la colline, ils tuérent plus de Romains qu'ils ne perdirent de leurs gens. Toutefois ils ne les pûrent mettre en fuïte, à-cauſe qu'ils étoient ſoûtenus par la preſence de leur Général. Il y eut dans cette mêlée une flêche, qui, ſoit à deſſein, ou par hazard, fut tirée droit au ventre de Béliſaire, qui ne la voïant pas, n'avoit garde de la parer; mais un de ſes Gardes, nommé Unigat, l'aiant apperçûe, mit la main devant, & reçût le coup. La violence de la douleur qu'il reſſentoit l'obligea à ſortir du combat. Il en eût les nerfs coupez, & ne pût jamais s'aider de la main. Le combat dura depuis le matin juſqu'à midi. Il y eut ſept Arméniens des troupes de Narſez & d'Aratius, qui s'y ſignalérent, & qui courant ſur les rochers les plus eſcarpez, comme en une raſe campagne, paſſérent au fil de l'épée tous les Barbares qui oſérent leur réſiſter, juſqu'à ce qu'ils contraignirent les autres de prendre la fuïte. Quand les Goths commencérent à plier, ils furent pourſuivis encore plus vivement qu'auparavant, & repouſſez juſques dans leur Ville.

3. Les Romains croioient que les Iſauriens auroient abatu toute la grotte, & ils n'en avoient pas ſeulement détaché une pierre. Les Anciens, qui emploioient tout l'art dont ils étoient capables, à rendre leurs bâtimens ſolides & durables, avoient fait celui-ci à l'épreuve des injures du tems, & de la violence des hommes. Quand les Iſauriens virent que les Romains étoient demeurez maîtres du champ de bataille, ils ſortirent de la grotte, & s'en retournérent dans le Camp. Cela fut cauſe que Béliſaire commanda aux ſoldats de jetter dans la fontaine des cadavres, & des herbes vénimeuſes, & d'y éteindre une pierre que l'on appeloit autrefois chaux, & que l'on appelle maintenant

nant asbeſte. Aprés que cela fut exécuté, les Barbares n'eurent plus que de l'eau d'un puis, qui ne pouvoit ſuffire à toutes les néceſſitez de la Ville. Mais le Général de l'armée Romaine ne s'attendoit plus à les prendre par la force, ni par les ruſes, ni par la diſette d'eau: il eſpéroit ſeulement les réduire par la famine; & il gardoit pour ce ſujet les paſſages le plus étroitement qu'il étoit poſſible. Les Goths, qui ſe flatoient toûjours de l'eſpérance du ſecours qui leur étoit promis de Ravenne, tenoient ferme dans leur Place, quoique réduits à la derniére néceſſité par les rigueurs de la faim.

4. Pour ce qui eſt des Habitans de Féſule, comme ils ne pouvoient plus ſupporter la diſette de toutes choſes, ils ſe réſolurent de ſe rendre. Ayant donc conféré avec Cyprien & avec Juſtin, ils leur livrérent le Fort, à la charge que l'on les aſſureroit de leur vie. Cyprien y aiant laiſſé une garniſon ſuffiſante, mena tous ceux qu'il en avoit tirez à Auxime, où Béliſaire montrant aux aſſiégez les Chefs qui avoient défendu Féſule, il les exhorta à quitter la folle eſpérance qui les avoit ſi longtems trompez; & il leur repreſenta, qu'aprés s'être conſumez de maux, ils ſeroient enfin obligez de ſubir la même loy que ceux de ce Fort. Comme il leur étoit impoſſible de ſupporter plus long-tems la famine, aprés avoir délibéré entre-eux, ils demeurérent d'accord de ſe rendre, à condition qu'il leur ſeroit permis d'emporter leurs richeſſes, & de ſe retirer à Ravenne. Béliſaire avoit un peu de peine à conſentir, que des ennemis ſi conſidérables par leur valeur & par leur nombre, allaſſent ſe joindre à ceux de Ravenne, qu'il avoit deſſein d'aller aſſiéger ſur le champ. La puiſſance des François lui cauſoit auſſi de fâcheuſes inquiétudes; car comme il y avoit apparence qu'ils reviendroient bien-tôt au ſecours des Goths, il avoit envie de prévenir leur retour, & ne vouloit pas toutefois laiſſer Auxime ſans la prendre. Dailleurs, ſes ſoldats le conjuroient de ne pas accorder aux Barbaras la liberté d'em-

d'emporter toutes leurs richeſſes. Ils luy montroient les bleſſures qu'ils avoient receues durant le ſiége ; ils contoient les travaux qu'ils avoient ſoufferts, & ils ſoûtenoient que les dépoüilles des vaincus leur appartenoient. Enfin, les Romains, preſſez par la néceſſité du tems, & les Goths par celle de la famine, s'accordérent, à condition qu'ils partageroient également l'argent, & que les Goths demeureroient ſoûmis à l'obéïſſance de l'Empereur. Les Chefs des Romains donnérent aſſûrance que l'accord ſeroit exécuté de bonne foi ; & les Goths qu'ils ne détourneroient rien de leur argent. Ainſi l'argent aiant été partagé, les Romains prirent poſſeſſion d'Auxime, & les Goths prirent parti dans l'armée Romaine.

CHAPITRE XXVIII.

1. *Béliſaire empêche les vivres d'entrer à Ravenne.* 2. *Ambaſſade des François & des Romains à Vitigis, avec les Harangues des Ambaſſadeurs.* 3. *On traite de la Paix, & cependant on continue la guerre.* 4. *Les Goths des Alpes ſe rendent.*

1. APRE'S la réduction d'Auxime, Béliſaire tourna toutes ſes penſées vers Ravenne, & y mena toutes ſes forces. Il envoia Magnus devant lui, ſur une des rives du Pô, pour empêcher les proviſions d'y entrer, pendant que Vitalius, qui venoit de Dalmatie, gardoit l'autre rive de cette riviére. Certainement la fortune fit bien voir en cette occaſion, qu'elle diſpoſoit abſolument du ſuccés de cette guerre. Les Goths avoient amaſſé ſur le Pô une grande quantité de bâteaux, & les avoient chargez de blé, pour les mener à Ravenne : mais l'eau fut ſi baſſe, qu'il ne fut pas poſſible d'avancer, juſqu'à ce que les Romains arrivérent, & s'en ſaiſirent. Incontinent aprés la riviére groſſit, & reprit

reprit ſon cours ordinaire ; ce qui n'étoit jamais arrivé. Les Barbares commençoient à manquer de vivres, parce qu'ils n'en recevoient plus par le Golphe Ionique, dont les Romains étoient maîtres ; ni par le Pô, dont les paſſages étoient bouchez. Les Rois des François, qui ſoûhaitoient d'ajoûter à leur Roiaume une partie de l'Italie, envoiérent des Ambaſſadeurs à Vitigis, pour lui offrir du ſecours, à la charge de partager avec lui le Païs. Béliſaire envoia auſſi des Ambaſſadeurs, pour empêcher la négociation des François, & entre autres Théodoſe, qui étoit ſon Intendant. Les Ambaſſadeurs des Germains arrivérent les premiers, & parlérent à Vitigis en ces termes. *Les Rois des Germains nous ont envoiez, pour vous témoigner le déplaiſir qu'ils ont que vous ſoiez aſſiégé par Béliſaire, & pour vous aſſûrer d'un puiſſant ſecours. Nous eſtimons qu'il y a déja une armée de cinquante mille hommes qui a paſſé les Alpes, & nous oſons nous vanter qu'à la premiére rencontre elle taillera les Romains en piéces avec ſes haches. C'eſt à vous de ſuivre l'avis, non pas de ceux qui ont les armes à la main pour opprimer vôtre liberté, mais de ceux qui ſont prêts de s'expoſer au péril, pour vous donner de la protection. Si nous joignons nos forces, nous ruinerons infailliblement les eſpérances des Romains, & nous terminerons la guerre à nôtre avantage. Les Goths & les Romains joints enſemble, ne ſeroient pas capables de réſiſter aux François. Ce ſeroit une grande folie de ſe vouloir perdre, quand on ſe peut aiſément ſauver. Comme les Romains ſont naturellement ennemis de tous les Barbares, ils leur ſont auſſi, pour l'ordinaire, infidéles. Si vous avez agréable, nous commanderons conjointement dans l'Italie, & nous ſuivrons la forme du Gouvernement qui ſera trouvée la meilleure. C'eſt à vous, & à vos Peuples d'embraſſer ce qui ſera plus conforme à vos intérêts.* Enſuite les Ambaſſadeurs de Béliſaire parlérent de cette ſorte.

2. *Il n'eſt pas néceſſaire d'emploier beaucoup de paroles, pour vous perſuader que l'armée de l'Empereur n'a pas ſujet d'appréhender cette grande multitude de Germains, que l'on vient de vous vanter. Vous avez appris par expérience, d'où*

procéde

procéde la déciſion des batailles ; & vous ſavez que la valeur n'a pas accoûtumé de céder au nombre. J'ajouterai même que l'Empereur peut lever des armées plus nombreuſes qu'aucun Prince de la terre. Pour ce qui eſt de la fidélité qu'ils ſe vantent de garder inviolablement envers tous les Barbares, ils vous en ont donné des preuves tres-aſſûrées, tandis qu'ils ont été dans vôtre alliance, de même qu'ils en avoient donné auparavant aux Thoringiens, & aux Bourguignons. Mais nous leur demanderions volontiers, quel Dieu ils prendront à témoin de la ſincérité de leurs intentions, & de leurs promeſſes. Si vous vous ſouvenez de ce qu'ils ont fait au paſſage du Pô, vous ſavez quel reſpect ils ont eu pour le Dieu, au nom duquel ils avoient juré de demeurer fermes dans vôtre alliance. Aprés tout, qu'eſt-il beſoin d'aller chercher dans le paſſé des marques de la perfidie de cette Nation, puis qu'elle vous en donne dans l'Ambaſſade même qu'elle vous envoie, en demandant pour récompenſe du ſecours qu'elle vous offre, de partager tout ce que vous poſſédez. Que s'ils ſe joignent jamais à vous, jugez juſqu'où s'étendra l'avidité de leur avarice. Voilà ce que dirent les Ambaſſadeurs des Romains.

3. Vitigis, aprés avoir conferé de cette affaire importante avec les Principaux de ſa Nation, renvoia les Ambaſſadeurs des François, & aima mieux traiter avec l'Empereur. On commença dés-lors à faire divers voiages de côté & d'autre, pour négocier la paix. Cependant, Béliſaire n'en gardoit pas les paſſages avec moins de ſoin. Il envoia Vitalius dans le Territoire de Veniſe, pour s'y emparer de diverſes Places. Il s'empara avec Ildiger des deux bords du Pô, afin que les Goths preſſez de plus en plus par la diſette, s'accordaſſent aux conditions qu'il lui plairoit. Aiant eû avis qu'il y avoit encore quantité de grains dans les magazins de Ravenne, il corrompit un des Habitans pour y mettre le feu ; & l'on dit que cela fut fait par le conſeil de Mataſonte, mere de Vitigis. Cét embraſement ſi ſoudain de tout le blé, fut attribué par quelques-uns à une trahiſon ſecréte, & par d'autres au feu du Ciel. Ces différens ſoupçons augmentoient l'inquiétude de Vitigis,

gis, & des Goths ; de ſorte qu'ils ne ſe fioient plus à eux-mêmes & qu'ils appréhendoient que Dieu ne ſe fût déclaré leur ennemi.

4. Dans les Alpes, qui ſéparent la Gaule de la Ligurie, & que les Romains appellent les Alpes Cottiennes, il y a pluſieurs Forts, dont de vaillans hommes de la Nation s'étoient emparez, & où ils habitoient avec leurs femmes, & leurs enfans. Béliſaire aiant eû avis qu'ils ſouhaitoient de ſe rendre, envoia Thomas, avec quelques autres, pour recevoir leur ſerment. Quand ceux-ci furent arrivez aux Alpes, ils trouvérent Siſigis, qui commandoit aux Garniſons du Païs, & qui les reçût dans un Château. Il ſe rendit volontairement, & conſeilla à ſes compagnons de ſuivre ſon exemple. Cependant Uraïas ſe hâtoit de mener au ſecours de Ravenne quatre-mille hommes, qu'il avoit tirez des garniſons de la Ligurie, & de divers Forts des montagnes: mais ceux-ci aiant été avertis de la trahiſon de Siſigis, voulurent s'en retourner, pour défendre leur païs ; ce qui fut cauſe qu'Uraïas alla aux Alpes Cottiennes, & y aſſiégea Siſigis, & Thomas. Jean, neveu de Vitalien, & Martin, qui étoient proche du Pô, accoururent au bruit de cette nouvelle, prirent divers Châteaux des Alpes, & en emmenérent les Habitans, entre leſquels étoient la plûpart des femmes, & des enfans des ſoldats qui ſervoient ſoûs Uraïas. Quand ces derniers ſûrent que les Forts de leur Païs étoient pris, ils renoncérent au parti des Goths, & ſe déclarérent pour les Romains ; ce qui fut cauſe qu'Uraïas n'exécuta rien de conſidérable, & ne ſecourut point Ravenne ; mais il s'en retourna dans la Ligurie. Béliſaire tenoit toûjours les Goths aſſiégez dans cette Ville.

CHAPI-

CHAPITRE XXIX.

1. *Paix conclue.* 2. *Bélisaire refuse de la signer.* 3. *Il harangue les gens de commandement.* 4. *Il feint de vouloir accepter le Roiaume des Goths, & entre dans Ravenne avec son armée.* 5. *Réflexion de Procope.* 6. *Les femmes des Goths reprochent à leurs maris leur lâcheté.* 7. *Vitigis est pris, & plusieurs Places sont rendues par les Goths.*

1. DOMNICUS & Maximin, Sénateurs de Constantinople, & Ambassadeurs de Justinien, arrivérent alors, avec pouvoir de faire la Paix, à condition que Vitigis retiendroit la moitié de ses tresors, & régneroit dans le Païs, & delà le Pô; & que l'Empereur auroit l'autre moitié des tresors, & tireroit un tribut de tout le Païs qui est au deçà du Pô. Ces Ambassadeurs, aprés avoir communiqué leurs lettres à Bélisaire, allérent à Ravenne, où Vitigis, & les Goths acceptérent les conditions.

2. Bélisaire conçût un déplaisir insupportable, de ce que l'on lui arrachoit l'honneur d'une victoire pleine & entiére, & de ce que l'on le privoit de la gloire d'un nouveau triomphe. Quand les Ambassadeurs revinrent de Ravenne, il refusa de confirmer par sa signature, le Traité de Paix, & remplit, par ce refus, les Goths de défiances, & de soupçons; de sorte qu'ils protestérent de ne point conclure la Paix, si Bélisaire ne la signoit, & ne juroit de l'entretenir. Ce Général averti qu'il y avoit des Chefs qui l'accusoient de ne vouloir pas terminer la guerre, à-cause des entrepriſes qu'il tramoit sourdement contre l'Empereur, assembla tous les gens de commandement, & en presence de Domnicus & de Maximin, il leur fit ce discours.

3. *Je sai assez, & je croi que vous savez aussi bien que moi,*

moi, combien les succés de la guerre sont douteux & incertains. L'espérance de la victoire est extrémement trompeuse. Elle échappe à ceux qui s'imaginent la tenir, & elle passe du côté de ceux qui sembloient vaincus. C'est pourquoy quand on délibére de la paix, on ne doit pas tellement s'arrêter aux raisons que l'on a de se promettre l'avantage, que l'on ne fasse aussi réflexion sur l'inconstance de la fortune, & sur l'instabilité des événemens. C'est ce qui m'a obligé de vous assembler afin que quand nous aurons meurement examiné ce qui est le plus avantageux pour les intérêts de l'Empereur, on ne puisse plus rejetter sur moi la faute de l'exécution, n'y aiant rien de si ridicule, que de demeurer dans le silence, lorsque les affaires sont entiéres, & que l'on est en liberté de choisir tel parti que l'on veut, & puis d'éclater en cris, & en plaintes, lors qu'il est arrivé quelque fâcheux succés. Vous savez quel est le sentiment de l'Empereur, & quelle est la résolution de Vitigis touchant la paix. Si vous étes bien persuadez qu'elles sont utiles à l'Etat, je vous prie de le dire avec liberté. Mais si vous pensez aussi pouvoir réduire toute l'Italie, & y détruire toute la puissance des Goths, ne dissimulez point vôtre avis. Aprés ce discours de Bélisaire, les Chefs déclarérent qu'ils étoient du sentiment de Justinien, & que pour eux, ils ne pouvoient plus rien faire contre l'ennemi. Bélisaire les pria de mettre leurs avis par écrit, afin qu'ils ne pûssent le desavoüer; ce qu'ils firent volontiers.

4. Pendant que cela se passoit dans le Camp des Romains, les Goths pressez par la faim, & ennuiez de la domination d'un Prince aussi malheureux que Vitigis, n'étoient plus retenus de se rendre, que par la crainte d'être réduits en servitude, & d'être transférez à Constantinople. Les plus considérables d'entre-eux délibérérent de déférer le Roiaume à Bélisaire, & le firent prier de l'accepter. Ce Général étoit tres-éloigné de vouloir se faire Roi sans le consentement de Justinien, à qui il avoit fait serment de fidélité, & de son naturel il avoit grande aversion de la tyrannie. Il feignit néanmoins d'écouter la proposition des Barbares, afin de faire

faire plus avantageuſement les affaires, bien que Vitigis n'en fut nullement ſatisfait. Il ne laiſſa pas d'en témoigner de la joie, & d'aſſûrer Béliſaire qu'il n'y avoit rien à appréhender pour lui. Alors ce Général aſſembla encore une fois tous les Chefs; & il leur demanda s'ils ne croioient pas que ce ſeroit un grand avantage de prendre Vitigis, de faire tous les Goths priſonniers, & d'aſſujetir toute l'Italie. Ils lui avoüérent tous que ce ſeroit un ſignalé bonheur pour l'Empire, & ils le priérent de faire toutes ces choſes, s'il en avoit le ſecret. A l'inſtant il envoia des perſonnes affidées vers Vitigis, & vers la nation des Goths, pour les prier de ſatisfaire à ce qu'ils lui avoient promis. Comme la faim ne leur permettoit pas de différer davantage, ils envoiérent des Ambaſſadeurs dans le Camp des Romains, avec ordre de ne parler qu'en particulier à Béliſaire; de lui faire promettre avec ſerment qu'il ne leur feroit aucun mal, & qu'il ſeroit Roi des Italiens, & des Goths, & de l'amener enſuite à Ravenne avec ſon armée. Béliſaire promit avec ſerment tout ce que demandérent les Ambaſſadeurs, excepté ce qui concernoit le Roiaume d'Italie, ſur quoi il leur dit, qu'il donneroit ſa parole à Vitigis, & aux Goths, & qu'il la confirmeroit par les ſermens qu'ils ſouhaiteroient. Eux, qui bien loin de croire qu'il fût capable de refuſer une Couronne, s'imaginoient qu'il la deſiroit avec paſſion, l'invitérent de venir à Ravenne. Alors il envoia Beſſas, Jean, Narſez, & Aratius, qu'il tenoit pour ſes ennemis, chacun en des endroits ſéparez, pour chercher des munitions, à-cauſe qu'il n'y en avoit plus dans le Païs où ils étoient tous enſemble. Ils obéïrent à ce qu'il leur ordonna, & s'en allérent avec Athanaſe Préfet du Prétoire, qui étoit depuis peu arrivé de Conſtantinople. Pour ce qui eſt de lui, il marcha auſſitôt avec les Ambaſſadeurs des Goths, & avec toute ſon armée, vers Ravenne, & il y fit avancer une flôte chargée de vivres.

5. Quand je vis l'entrée de l'armée Romaine dans Ravenne, cette penſée me vint dans l'eſprit, que ce n'eſt ni par la vertu, ni par la force, ni par la multitude des hommes, que les grandes entrepriſes s'accompliſſent; mais que c'eſt par une ſecréte conduite de Dieu, qui en diſpoſe comme il lui plaît, & qui ne trouve jamais d'obſtacle à l'exécution de ſes volontez. Bien que les Goths ſurpaſſaſſent les Romains en nombre & en forces; bien qu'il n'y eût point eû de combat depuis que les Portes de la Ville avoient été ouvertes, & qu'ils n'euſſent aucun objet devant les yeux, qui fût capable de leur imprimer de la terreur, ils ſubirent néanmoins le joug qui leur étoit impoſé par une poignée de gens, & ce joug ne leur parut point infame.

6. Quand les femmes, qui avoient ouï dire que les Romains étoient de grands hommes, & que leur armée étoit fort nombreuſe, les eurent un peu conſidérez, elles allérent cracher au viſage de leurs maris, & leur reprochérent la lâcheté qui les tenoit ainſi cachez dans leurs maiſons, & qui les aſſujetiſſoit à de ſi mépriſables ennemis.

7. Béliſaire fit garder Vitigis, mais avec beaucoup d'honneur, & il permit aux Goths, qui avoient des terres au deçà du Pô, de les aller cultiver; car il ne craignoit rien de ces côtez-là, & il n'avoit pas peur que les Goths s'y aſſemblaſſent, parce qu'il y avoit mis des garniſons. Ainſi les Romains ſe trouvérent en pleine ſureté dans la Ville, & égaux même en nombre aux Barbares. Le Général ſe ſaiſit des richeſſes qui étoient dans le Palais, afin de les porter à Juſtinien. Il n'ôta le bien à pas un des particuliers, & ne ſouffrit pas que d'autres le leur ôtaſſent. Quand la renommée eut porté aux Goths, qui étoient dans des garniſons éloignées, la nouvelle de la réduction de Ravenne, & de la détention de Vitigis, ils envoiérent offrir à Béliſaire de ſe ſoûmettre comme les autres à ſa puiſſance. Il leur donna volontiers ſa parole, & ſe mit en poſſeſſion de Tarviſium, & de quelques petis Forts du Païs des Vénitiens. Il avoit pris dés-auparavant, c'eſt à dire, en même-

me-tems que Ravenne, la Ville de Céſéne, qui étoit la ſeule qui lui reſtoit à prendre de l'Emilie. Tous les Gouverneurs de ces petites places le vinrent trouver ſur ſa parole, & demeurérent avec lui. Il n'y eut qu'Ildibad, qui avoit commandé dans Vérone, & qui comme les autres lui avoit envoié des Ambaſſadeurs, qui ne l'alla point trouver, parce qu'il avoit déja deux de ſes fils entre ſes mains. Je raconterai dans la ſuite l'avanture qui lui arriva.

CHAPITRE XXX.

1. *Béliſaire eſt rappellé à Conſtantinople.* 2. *Les Goths déférent la Couronne à Uraïas, qui conſeille de la donner à Ildibad.* 3. *Harangue d'Ildibad.* 4. *Béliſaire refuſe le Roiaume.*

1. QUELQUES Chefs accuſoient Béliſaire, par la plus fauſſe de toutes les calomnies, de vouloir uſurper une ſouveraine puiſſance. L'Empereur, ſans ajoûter de créance à ces accuſations, le rappela, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'il méditoit de lever contre les Perſes, & il laiſſa à Beſſas, à Jean, & à quelques autres, la conduite des troupes d'Italie. Il envoia auſſi Conſtantien de Dalmatie à Ravenne. Quand les Goths qui habitoient au delà du Pô apprirent la nouvelle du rappel de Béliſaire, elle leur parut incroiable, ne ſe pouvant perſuader que la fidélité qu'il avoit jurée à Juſtinien, eût plus de force ſur ſon eſprit pour le rappeller à Conſtantinople, que le deſir de régner n'en auroit pour le retenir en Italie. Mais quand ils virent que l'on préparoit tout-de-bon ſon équipage pour ſon départ, tout ce qui reſtoit parmi eux de grand & d'illuſtre, allérent à Pavie trouver Uraïas neveu de Vitigis, & lui dirent ces paroles entrecoupées de leurs larmes, & de leurs ſoûpirs.

2. *Vous*

2. *Vous êtes l'unique cauſe des malheurs, dont la nation eſt preſentement accablée. Il y a long-tems que nous aurions ôté le commandement à vôtre Oncle, pour la foibleſſe de ſa conduite, comme nous l'avions ôté à Théodat neveu de Théodoric, ſi le reſpect que nous avons pour vôtre vertu, ne nous avoit obligez à lui laiſſer le titre de Roi, dans l'intention que vous en poſſederiez ſeul toute la puiſſance. Cette folie qui ſembloit être une bonté de naturel, a cauſé toutes les miſéres qui nous environnent. La fureur des armes a enlevé nos plus vaillans hommes; ceux qui reſtent ſeront bientôt emmenez avec Vitigis, & avec tous nos treſors. Il eſt certain qu'étant réduits à un petit nombre, & à une extréme pauvreté, nous ne pourrons nous exemter d'un pareil traitement. Ne vaut-il pas mieux, au milieu de tant de maux qui nous tourmentent, & qui nous ménacent, mourir glorieuſement, que de voir nos femmes & nos enfans entraînez dans des Païs éloignez par la cruauté de nos ennemis? Si nous vous avions pour Chef, nous prométrions bien de ſignaler nôtre courage.* A cela Uraïas répondit. *Je demeure d'accord avec vous, que dans nôtre mauvaiſe fortune, nous devons nous expoſer à toutes ſortes de hazars, pour éviter la honte de la ſervitude. Mais je n'eſtime pas qu'il ſoit à propos de me déférer la ſouveraine puiſſance. Comme l'on s'imagine que les diſgraces ſont héréditaires, je ſerois mépriſé par les ennemis, à-cauſe que je ſuis neveu de Vitigis. De plus, il ne ſeroit pas honneſte que j'acceptaſſe un Roiaume, dont mon Oncle auroit été dépouillé, & cela me rendroit odieux à beaucoup de gens. Mon ſentiment eſt donc que vous éliſiez Ildibad pour Roi. C'eſt un homme d'une vertu ſinguliére, & d'une valeur éprouvée. Comme il eſt neveu de Theudis, Roi des Viſigoths, il y a apparence qu'il en tirera du ſecours, & que nos armes ſeront victorieuſes ſous ſes auſpices.* L'avis d'Uraïas fut jugé ſalutaire à la Nation. C'eſt pourquoi Ildibad fut mandé de Vérone, revêtu des marques de la dignité Roiale, & ſalüé en qualité de Roi des Goths. Il fit peu de tems aprés une aſſemblée, où il parla à peu prés en ces termes.

3. *Mes compagnons, comme je ſai que vous êtes habiles dans l'art de la guerre, je ſuis perſuadé que vous ne vous y précipiterez pas avec une ardeur inconſidérée. L'uſage améne la*

prudence, & chaſſe la témérité. Le ſouvenir des fautes paſſées nous doit ſervir à prendre de ſages conſeils. Pluſieurs, pour en avoir perdu la mémoire, ſe ſont enflez de vaines eſpérances, & ſe ſont miſérablement trompez dans les affaires les plus importantes. Vitigis s'eſt livré de vôtre conſentement entre les mains des ennemis. Comme vous ne vouliez pas alors reſiſter au cours impétueux de l'adverſité, vous avez crû qu'il vous étoit plus utile de céder à Béliſaire, que de courre encore la fortune des armes. Maintenant que vous apprenez qu'il retourne à Conſtantinople, vous changez de réſolution. Faites, s'il vous plaît, réflexion que les hommes ſe trouvent ſouvent dans l'impuiſſance d'exécuter ce qu'ils entreprennent, & que les ſuites des affaires ſont contraires à leurs projets. Quelquefois le hazard & le repentir les rétabliſſent contre toutes les eſpérances. Cela peut arriver à Béliſaire comme à un autre: C'eſt pourquoi il ſeroit bon de conférer avec lui, & de tâcher à le faire réſoudre d'exécuter le premier Traité dont on étoit demeuré d'accord; & s'il refuſe de le faire, l'on prendra d'autres meſures.

4. Cét avis d'Ildibad fut approuvé de l'Aſſemblée, & l'on envoia enſuite des Ambaſſadeurs, qui aiant été introduits devant Béliſaire, lui repréſentérent les conditions dont il étoit convenu, & lui reprochérent l'infidélité avec laquelle il les violoit. Ils l'appelérent Eſclave volontaire, qui ne rougiſſoit point de préférer la qualité de ſujet à celle de Souverain. Et ils lui dirent pluſieurs autres choſes, pour l'obliger à accepter la Couronne, & l'aſſurérent qu'Ildibad viendroit dépoſer la pourpre à ſes piés, & le ſaluer comme ſon Seigneur. Ces Ambaſſadeurs ne doutoient nullement qu'il ne dût recevoir la qualité de Roi; mais contre leur attente, il leur déclara qu'il ne la prendroit jamais durant la vie de Juſtinien. Les Ambaſſadeurs s'en retournérent porter cette réponſe à Ildibad; & la cinquiéme année de la guerre que décrit Procope, finit avec l'hiver.

HISTOI-

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
CONTRE LES GOTHS,
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

1. Retour de Béliſaire. 2. Son éloge. 3. Mauvaiſe conduite des autres Chefs. 4. Vigilance d'Ildibad. 5. L'avarice d'Aléxandre ruine les affaires des Romains en Italie. 6. Défaite de Vitalius. 7. Uraïus eſt tué par la cruauté d'Ildibad. 8. Sa mort eſt vengée.

1. LEs affaires étant encore en quelque ſorte de ſuſpenſion, Béliſaire emmena à Conſtantinople Vitigis, les enfans d'Ildibad, & toutes les perſonnes de la plus haute qualité de la Nation. Il emporta auſſi tous les treſors de la Couronne. Entre les gens de commandement, il n'y eut qu'Ildiger, Valérien, Martin, & Hérodien qui le ſuivirent dans ce voia-

ge. Juſtinien accueillit Vitigis, & la Reine ſa femme d'un air fort agréable, & il admira la bonne mine des Goths. Il enferma dans ſon Palais les treſors de Théodoric, & les montra par vanité au Sénat; mais il ne les fit point paroître en public, & il n'accorda pas à Béliſaire l'honneur du triomphe, comme il lui avoit accordé, aprés la défaite de Gélimer.

2. Cela n'empêchoit pas néanmoins que le nom de ce fameux Général ne fût dans la bouche de tout le monde, & que l'on ne lui donnât des louanges extraordinaires, pour avoir remporté deux victoires ſi ſignalées, pour avoir amené deux Rois priſonniers, & les décendans de Gizéric, & de Théodoric, & avoir enlevé les riches dépoüilles de ces deux Princes, les plus illuſtres qui aient jamais commandé parmi les Barbares; enfin d'avoir rempli l'Epargne de tant de treſors, & d'avoir reconquis en peu de tems la moitié de l'Empire. Le peuple prenoit un ſingulier plaiſir à le voir dans les ruës & dans les Places publiques, & ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. Sa marche reſſembloit à un triomphe, parce qu'il avoit à ſa ſuite une grande troupe de Goths, de Vandales, & de Maures. Il étoit grand, & de bonne mine. Il recevoit avec autant de facilité & de douceur ceux qui lui vouloient parler, que s'il eût été d'une condition médiocre. Il étoit extrémement chéri des ſoldats, & même des Laboureurs. Jamais Capitaine ne fut plus libéral aux gens de guerre. Il emploioit de tres-grandes ſommes à ſoûlager la diſgrace de ceux qui avoient été bleſſez, & il recompenſoit de bagues, & de chaînes d'or, ceux qui s'étoient ſignalez dans les rencontres. Ceux qui avoient perdu, ou un cheval, ou un arc, ou quelque autre choſe dans une bataille, étoient aſſûrez qu'il répareroit leurs pertes. Pour ce qui eſt des Païſans, ils aimoient ſa conduite, parce qu'il apportoit un ſi bon ordre, qu'ils ne ſouffroient jamais de violence des armées qu'il commandoit. Au contraire, ſon paſſage les enrichiſſoit, parce qu'ils lui vendoient leurs marchandiſes

chandiſes au prix qu'ils vouloient. Quand les blés étoient meûrs, il ne permettoit pas à ſes ſoldats d'en faire la moiſſon, il ne leur permettoit pas ſeulement de cueïllir une pomme ſur un arbre. Sa continence n'étoit pas moins merveilleuſe. Il ne connut jamais d'autre femme, que la ſienne. Parmi un ſi grand nombre de belles perſonnes qu'il fit priſonniéres, tant des Goths que des Vandales, il n'en vit jamais aucune, bien loin d'en joüir. Il avoit un excellent génie, pour trouver des expédiens dans les occaſions les plus facheuſes. Il faiſoit paroître une rare prudence, & une invincible valeur, dans les périls les plus deſeſpérez. Il uſoit de diligence, & de longueur, ſelon que le tems le requéroit. Il conſervoit toûjours dans les adverſitez, quelque reſte d'eſpérance, & une certaine preſence d'eſprit exemte d'agitation, & de trouble; & il ne perdoit jamais dans les proſpéritez, la modération & la retenue. On ne le vit jamais pris de vin. Pendant qu'il a commandé les armées dans l'Afrique, & dans l'Italie, la victoire a toûjours ſecondé ſes entrepriſes: mais ſon mérite a paru avec un plus grand éclat dans Conſtantinople, qu'il n'avoit fait dans tous les Païs étrangers. Comme il ſurpaſſoit en courage, en richeſſes, & en crédit les plus grands maîtres en l'art militaire, qui avoient été avant lui, il étoit extrémement redouté par les Capitaines & par les ſoldats. Le reſpect de ſa vertu, & la crainte de ſa puiſſance faiſoient obéïr ſi exactement à ſes ordres, que perſonne n'eût oſé y contrevenir. Il avoit dans ſa maiſon ſept-mille Cavaliers, dont il n'y en avoit pas un de rebut, & pas un qui ne deſirât ſe trouver à la tête de l'armée, & tirer le premier coup contre l'ennemi. Durant que les Goths aſſiégeoient Rome, les vieillars admirant les exploits extraordinaires qui s'y faiſoient, diſoient que la ſeule maiſon du Général de l'armée Romaine, détruiſoit toute la puiſſance de Théodoric. Ainſi Béliſaire s'étant rendu ſi conſidérable par ſon autorité, & par ſa ſageſſe, emploioit l'une & l'autre ſi heureuſement pour

le ſervice de l'Empereur, qu'il n'entreprenoit rien qui ne réüſſit.

3. Pour ce qui eſt des autres Chefs, comme ils étoient tous égaux, & qu'ils n'entreprenoient rien que pour leur intérêt particulier, ils pilloient les ſujets de l'Empire, & les abandonnoient à la licence du ſoldat. Ils ne ſavoient pas ce qu'il falloit commander, & ils n'avoient pas l'autorité de ſe faire obéïr. Cela fut cauſe qu'ils firent en peu de tems beaucoup de fautes, & qu'ils mirent les affaires en mauvais état, comme je le raconterai maintenant.

4. Dés qu'Ildibad ſût que Béliſaire étoit parti de Ravenne, il aſſembla le plus de ſoldats qu'il lui fut poſſible, & tout ce qu'il y avoit de gens parmi les Romains qui deſiroient du changement. Il appliquoit tous ſes ſoins à reprendre en main l'autorité, & à rétablir dans l'Italie la domination des Goths. Il n'avoit au commencement que mille hommes, & pour toutes Places que la ſeule Ville de Pavie. Mais la Ligurie, & le Païs des Vénitiens ſe déclarérent bientôt aprés, en ſa faveur.

5. Il y avoit à Conſtantinople un certain Aléxandre, dont la fonction étoit de tenir les Régiſtres des revenus de l'Etat. Les Romains l'appélent Logothéte, d'un terme qui eſt tiré de la Langue Grécque. Ce perſonnage accuſoit ſans ceſſe les ſoldats d'avoir cauſé de grandes pertes à l'Empire, & par ces accuſations il devint en peu de tems riche & illuſtre, de pauvre, & d'obſcur qu'il étoit auparavant. Il fit venir des ſommes conſidérables à Juſtinien, & il réduiſit les gens de guerre à un petit nombre, à une déplorable pauvreté, & à une certaine indifférence, qui les rendoit timides dans le péril. Les Habitans de Conſtantinople lui donnérent, par raillerie, le ſurnom de Ciſoire, à-cauſe qu'il ſavoit rogner ſi adroitement une piéce d'or, qu'elle n'étoit pas moins ronde qu'auparavant. Or l'inſtrument dont les Ouvriers de la Monnoie ſe ſervent pour cét uſage, s'appele une ciſoire.

Lorſque

Lorſque Juſtinien eut rappelé Béliſaire d'Italie, il y envoia cét Aléxandre, qui ne fut pas ſitôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit des taxes tout-à-fait injuſtes, & déraiſonnables. Il demanda des comptes à des Italiens, qui n'avoient jamais manié les deniers publics, ni exercé de Charges de Finances. Il les accuſoit d'avoir malverſé dans l'adminiſtration des affaires de Théodoric, & des Rois ſes ſucceſſeurs, & il les contraignoit de rendre ce qu'ils avoient gagné, ou, comme il diſoit, ce qu'ils avoient volé. La dureté de ce traitement aliéna l'eſprit des Peuples, & rallentit l'ardeur des ſoldats; de ſorte qu'ils avançoient les affaires des ennemis, par une lâcheté volontaire.

6. Tous les gens de commandement demeuroient oiſifs. Il n'y eut que Vitalius, qui aiant quelques Compagnies d'Eruliens, dans le territoire de Veniſe, oſa bien en venir aux mains avec Ildibad, dans la crainte que le tems venant à augmenter ſa puiſſance, il ne fût plus poſſible d'y réſiſter. La bataille fut donnée proche de Tarviſium. Vitalius y fut vaincu, & mis en fuite. Il y perdit une grande partie de ſes gens, ſur tout des Eruliens, & entre-autres Viſandus, qui étoit leur Chef. Theudimundus fils de Maurice, & petit-fils de Mundus, bien que fort jeune, y courut un grand danger. Il ſe ſauva néanmoins avec Vitalius. Cét exploit fit connoître le nom d'Ildibad à l'Empereur, & le rendit illuſtre parmi pluſieurs Nations.

7. Quelque tems aprés, Uraïas tomba dans la diſgrace d'Ildibad, par l'occaſion que je dirai ici. La femme d'Uraïas, qui, par l'excellence de ſa beauté, & par la grandeur de ſes richeſſes, tenoit le premier rang entre les Dames de ſa nation, étant un jour entrée dans un bain, avec un habillement ſuperbe, & une ſuite magnifique, elle y vit la femme d'Ildibad vêtue d'un habit fort ſimple; & au lieu de la ſalüer comme une Reine, elle la regarda avec mépris. Ildibad n'étoit pas riche alors, & il ne jouïſſoit pas encore du bien des Rois des Gorhs. Sa femme irritée de ce

mépris, s'en plaignit à lui, & le pria de la venger. Quelque tems après, il accusa Uraïas d'intelligence avec les ennemis, & le tua. Cela lui attira la haine des Goths, qui ne trouvoient pas bon qu'il eût fait mourir Uraïas avec tant de précipitation. Mais quoi qu'ils s'assemblassent tous pour faire des plaintes de ce meurtre, néanmoins pas un n'osoit en entreprendre la vengeance.

8. Il y avoit parmi eux un certain Vilas, Gépide de nation, & Garde du Roi, qui aiant été accordé avec une fille, dont il étoit passionnément amoureux, Ildibad, soit sans dessein, ou autrement, la donna à un autre, pendant que Vilas étoit allé faire une course sur les ennemis. Quand il fut revenu, il souffrit cét outrage avec une extréme impatience, & se résolvant à tuer Ildibad, il s'imagina qu'en cela même, il rendroit un bon office aux Goths. Il choisit, pour l'exécution de son dessein, le tems d'un festin, où se devoient trouver les principaux de la nation, & où il devoit lui-même servir Ildibad, selon la coûtume des Rois des Goths, qui ont toûjours alentour d'eux à table un grand nombre de Gardes, & d'Officiers. Comme Ildibad venoit de mettre la main dans un plat, & qu'il s'appuioit sur le coude, Vilas lui perça la gorge de son épée, qui fit tomber le morceau de ses mains, & fit sauter sa tête sur la table, dont ceux qui étoient presens furent étrangement surpris. Ainsi la mort d'Uraïas fut vengée par celle d'Ildibad. En cét endroit finit l'hiver, & la sixiéme année de la guerre que Procope écrit.

CHAPI-

CHAPITRE II.

3. Eraric est élû Roi des Goths par les Rugiens. 2. Il est tué par les Goths, qui élisent Totila en sa place.

1. IL y avoit dans l'armée des Goths un certain Eraric, Rugien de nation, qui s'étoit aquis un grand crédit parmi ces Barbares. Les Rugiens font une partie des Goths. Ils se joignirent à eux sous la conduite de Théodoric, lorsquil commença à jetter les fondemens de sa puissance; & ils se sont trouvez depuis à toutes les guerres. Il est vrai toutefois, qu'ils n'ont point pris de femmes étrangéres, & qu'ils ont conservé la succession de leur nom toute pure, & sans mélange. Dans la confusion où le meurtre d'Ildibad avoit jetté les affaires, les Rugiens élûrent cét Eraric Roi; ce qui apporta un sensible déplaisir aux Goths, & qui ruïna les espérances qu'ils avoient conceues, de rétablir le Roiaume dans l'Italie. Eraric ne fit rien de remarquable, parce qu'il ne régna que cinq mois, & qu'il mourut de la maniére que je vais dire.

2. Totila neveu d'Ildibad, qui étoit fort estimé pour la sagesse de sa conduite, & pour la grandeur de son courage, & qui étoit Gouverneur de Tarvisium, aiant appris la nouvelle du massacre de son Oncle, envoia à Ravenne offrir à Constantien de livrer sa Place, pourvû que l'on lui donnât ses assurances. Constantien écouta volontiers la proposition, & lui promit tout ce qu'il voulut. Ensuite ils prirent jour pour l'exécution du Traité.

Le gouvernement d'Eraric étoit déja insupportable aux Goths. Ils le tenoient incapable de soûtenir le poids de la guerre contre les Romains; & ils lui reprochoient en face, les maux qu'il avoit attirez sur eux, depuis la mort d'Ildibad. Enfin ils envoiérent à

Tarviſium offrir la Couronne à Totila. Le regret qu'ils avoient de la perte d'Ildibad, leur faiſoit eſpérer de devenir victorieux ſoûs la conduite d'un de ſes parens, qui l'imiteroit. Totila expliqua à ceux qui lui furent envoiez, l'accord qu'il avoit fait avec les Romains, & il leur promit de faire ce qu'ils demandoient, pourvû que dans un jour qu'il leur marqua, ils ſe défiſſent d'Eraric. Les Goths aiant reçû cette réponſe, ſongérent au moien de faire mourir ce Prince. Tandis que cela ſe paſſoit dans le Camp des Goths, les Romains, à qui l'agitation de leurs ennemis donnoit du repos, demeuroient dans l'oiſiveté, & ne formoient aucune entrepriſe. Dans le même tems Eraric propoſa d'envoier une Ambaſſade à Juſtinien, pour lui demander la Paix, aux mêmes conditions auſquelles il l'avoit accordée à Vitigis, c'eſt à dire, à la charge que les Goths ſe contenteroient du Païs qui eſt au de-là du Pô, & qu'ils abandonneroient le reſte de l'Italie. La propoſition aiant été agréée, il envoia Caballarius, & quelques autres de ſes plus intimes amis en apparence, pour exécuter ce qui avoit été réſolu; mais il leur donna ordre, en particulier, de demander pour luy de grandes ſommes d'argent, une place dans le Sénat, avec le titre de Patrice; & d'offrir de ſa part de céder l'Italie, & de ſe dépouïller de la dignité Roiale. Les Ambaſſadeurs ſuivirent exactement tous ſes ordres; mais ſur ces entrefaites il fut tué en trahiſon par les Goths, & Totila fut élû Roi en ſa place, comme il avoit été convenu.

CHAPI-

CHAPITRE III.

1. *Les Romains prennent Vérone, par intelligence.* 2. *Et la perdent par l'imprudence de leurs Commandans.*

1. QUAND Juſtinien apprit la mort d'Eraric, & l'élection de Totila, il ne ceſſa de reprocher aux Chefs leur lâcheté. C'eſt pourquoi Jean, neveu de Vitalien, Vitalius & les autres s'aſſemblérent à Ravenne, où étoient dés auparavant Conſtantien & Aléxandre, & ils y tinrent un conſeil, dans lequel ils jugérent à propos d'aller d'abord à Vérone, & lors qu'ils l'auroient priſe, de marcher vers Pavie, & d'attaquer Totila. L'armée étoit compoſée de douze-mille hommes, & conduite par onze Chefs, dont les deux plus conſidérables étoient Conſtantien & Aléxandre, qui s'étant avancez les premiers, ſe campérent à ſoixante ſtades de Vérone, dans une large campagne, qui s'étend juſqu'à Mantoue. Ces deux Villes ſont éloignées d'une journée. Il y avoit dans le Païs des Vénitiens un galant homme nommé Marcion, qui ſouhaitoit avec paſſion de mettre Ravenne entre les mains des Romains. Il y avoit un Officier de la garniſon avec qui il avoit lié dés ſon enfance une amitié tres-étroite, à qui il envoia de ſes plus intimes amis, qui le corrompirent par argent, & qui lui firent promettre de recevoir l'armée Romaine. Il envoia enſuite les mêmes avis aux Romains, pour leur dire ce qu'ils avoient négocié, & pour les introduire la nuit dans la Ville. Les Chefs trouvérent à propos d'y envoier un d'entre eux avec quelques Soldats, afin de s'emparer de la Porte que l'Officier livreroit, avant que d'y envoier des troupes. Comme pluſieurs refuſoient de coure ce hazard, Artabaze Arménien s'y offrit. Il avoit commandé les Perſes, que Juſtinien avoit envoiez un peu auparavant à Conſtantinople avec

Bliſchanés, aprés la priſe du Fort de Siſaure. Cét Artabaze choiſit dans le Camp cent des plus braves hommes, & les mena durant la nuit à Vérone, où l'officier leur aiant ouvert une porte, au lieu d'y entrer, ils appelérent l'armée qui étoit proche. Quand les Romains y furent entrez; ils montérent au haut des murailles, & tuérent les Soldats de la garniſon, qui dormoient. Les Goths s'enfuïrent par une autre porte, du moment qu'ils s'apperçûrent de la trahiſon.

2. Il s'éléve hors de la Ville une petite colline, du haut de laquelle l'on découvre ſi aiſément tout ce qui ſe fait dedans, que l'on en pourroit compter le nombre des Citoiens L'on en voit auſſi toute la campagne. Les Goths s'y retirérent, & y demeurérent tout le reſte de la nuit. L'armée Romaine s'arrêta à quarante ſtades de Vérone, ſur une diſpute qui s'émût entre les Chefs, pour le partage du butin. Cependant le jour fit voir aux Goths ce qu'il y avoit d'ennemis dans la Ville, & combien le corps de l'armée en étoit éloigné; ſi bien qu'ils y entrérent par la même porte, par-où ils en étoient ſortis, & dont les Romains ne s'étoient point emparez. Ceux-ci combatirent vaillamment au haut des murailles, avec une grande multitude de Barbares, & donnérent des marques illuſtres de leur courage. Artabaze, qui les commandoit, ſe ſignala ſur tous les autres. Les Chefs aiant cependant réglé le différend qu'ils avoient touchant la diviſion du butin qu'ils devoient faire à Vérone, s'en approchérent, & en trouvérent les portes bien fermées, & bien défendues. Ce qui fut cauſe qu'ils ſe retirérent auſſitôt, quoi qu'ils viſſent leurs Compagnons qui ſe battoient, & qui les conjuroient d'attendre qu'ils fuſſent délivrez du danger. Les Soldats d'Artabaze étant accablez par le nombre des ennemis, & abandonnez par leurs Compagnons, ſe jettérent du haut des murailles. Ceux qui tombérent ſur la terre ſe ſauvérent dans le Camp. Ceux qui tombérent dans des lieux raboteux en moururent. Artabaze, qui étoit de ceux qui s'étoient ſauvez, fit mille

mille reproches à l'armée, qui traverſa le Pô, & alla à Faience, Ville aſſiſe dans l'Emilie, à ſix-vingts ſtades de Ravenne.

CHAPITRE IV.

1. Totila amaſſe des Troupes. 2. Harangue d'Artabaze. 3. Harangue de Totila. 4. Combat ſingulier funeſte aux deux Combattans. 5. Défaite des Romains.

1. TOTILA, bien informé de tout ce qui étoit arrivé à Vérone, manda la plus grande partie des gens de guerre qui y étoient en garniſon; & aiant compoſé un corps d'armée d'environ cinq-mille hommes, il marcha contre ſes ennemis. Les Chefs de l'armée Romaine tinrent conſeil ſur le ſujet de la marche, où Artabaze parla de cette ſorte.

2. *Je vous prie que perſone ne s'imagine avoir droit de mépriſer les ennemis, ou parce qu'ils nous ſont inférieurs en nombre, ou parce qu'ils ont été vaincus par Béliſaire. Pluſieurs ſe ſont trompez, pour s'être laiſſé prévenir de pareilles opinions, & ont ruiné leurs affaires, en voulant diminuer les forces de leurs adverſaires. Nous avons affaire à des gens, à qui les diſgraces paſſées ont irrité le courage, & à qui le deſeſpoir inſpire de la hardieſſe. Je n'en parle pas ſur de ſimples conjectures, mais pour avoir éprouvé leur valeur dans la derniére occaſion. Ne penſez pas que je les admire, parce qu'ils ont remporté ſur moy de l'avantage, lorſque je n'étois ſuivi que de peu de monde. Il eſt aiſé de reconnoître la valeur des hommes, ſoit qu'ils ſoient en grand, ou en petit nombre. J'eſtime donc qu'il faut obſerver le tems qu'ils traverſeront la riviére, & lors qu'il y en aura une partie de paſſez, fondre ſur eux, ſans attendre qu'ils le ſoient tous. Que l'on ne s'imagine pas que cette victoire ſeroit honteuſe. La gloire de*

la honte des choſes ne ſe meſure d'ordinaire que par l'événement. On a accoûtumé de louer les vainqueurs, ſans ſe mettre en peine d'examiner de quelle maniére ils ſe ſont acquis ce titre. Les Chefs, pour être partagez en trop de ſentimens différens, ne prirent point de réſolution, & laiſſérent couler inutilement le tems.

3. L'armée des Goths étant arrivée ſur le bord de la riviére, & étant prête à la traverſer, Totila voulut exciter l'ardeur de ſes Soldats par cette harangue. *C'eſt ordinairement par l'égalité des conditions qui paroiſſent dans les deux Partis, que l'on s'anime au combat. Mais dans celui-ci, tout l'avantage eſt du côté de nos ennemis. S'ils ſont vaincus, il leur ſera aiſé de mettre ſur pié une nouvelle armée, parce qu'ils ont des troupes de reſte dans les garniſons, & qu'il leur viendra du ſecours de Conſtantinople. Mais ſi cette diſgrace nous arrive, elle détruira le nom, & l'eſpérance des Goths. De deux-cens-mille hommes que nous étions, nous ſommes réduits à cinq-mille. J'ajouterai une choſe, qu'il eſt aſſez à propos de rappeler dans vôtre mémoire. Quand vous avez commencé la guerre ſous Ildibad, vous n'étiez pas plus de mille hommes; & pour toutes Places, vous n'aviez que Pavie: Mais depuis que vous avez remporté l'avantage, vôtre réputation s'eſt accrue, & en même tems l'étendue de vôtre puiſſance. J'eſpére que ſi dans cette occaſion vous agiſſez en gens de cœur, nous reviendrons au deſſus de nos ennemis. Le nombre & les forces des vainqueurs augmentent de jour en jour. Que chacun fonde donc courageuſement ſur l'ennemi, & qu'il ſe ſouvienne que ſi nous perdons cette bataille, ce ſera pour nous une perte irréparable. Au reſte, il faut que les injuſtices des Romains relévent vôtre eſpérance. Ils ont fait un tel traitement à leurs Sujets, que l'on ne doit point ſouhaiter d'autre châtiment aux Italiens, pour avoir trahi les Goths, que celui qu'ils reçoivent de la reconnoiſſance de leurs nouveaux Maîtres. Y a-t-il un ennemi plus aiſé à vaincre, que celui à qui Dieu eſt contraire? La terreur même que l'eſtime de nôtre généroſité a imprimée dans leurs eſprits, doit relever nôtre confiance: Car ceux que nous allons combatre, ſont ceux-mêmes qui ont abandonné Vérone, au milieu de laquelle*

quelle ils étoient, & qui ont lâchement pris la fuïte, ſans que perſonne les pourſuivît.

4. Totila aiant ainſi parlé à ſes Soldats, en commanda trois cens, pour aller traverſer la riviére, à vingt ſtades de l'endroit où il étoit, & pour ſe placer derriére le Camp des ennemis, afin de les charger, lorſque le combat ſeroit commencé. Pour lui, il marcha droit vers les ennemis, qui vinrent auſſi au devant de lui. Quand les deux armées furent en preſence, un certain Goth, nommé Viliaris, grand de corps, affreux de viſage, hardi, & brave, couvert d'une cuiraſſe, & d'un caſque, pouſſa ſon cheval, & demanda, s'il y avoit quelqu'un parmi les Romains qui oſât ſe battre contre lui. Tous les autres demeurant ſaiſis de crainte, Artabaze accepta le défi. Ils pouſſérent tous deux leurs chevaux; & quand ils furent proches, ils jettérent leurs lances; mais Artabaze aiant prévenu ſon ennemi, lui porta un coup au côté droit, dont il ſeroit tombé à la renverſe, s'il n'eût été ſoûtenu par ſa lance, qui étoit arrêtée à terre. Comme Artabaze en preſſoit encore plus vigoureuſement ſon ennemi, dont il ne croioit pas que la bleſſûre fût mortelle, la lance de Viliaris ſe gliſſa par deſſous ſa cuiraſſe, & lui effleura la peau du coû, & par malheur perça une artére. Il perdoit beaucoup de ſang, bien qu'il ne ſentît pas de douleur; cela fut cauſe qu'il ſe retira, & Viliaris tomba mort ſur la place. Le ſang d'Artabaze n'aiant pû être arrêté, il mourut auſſi trois jours aprés. Sa mort abatit les eſpérances des Romains.

5. Le coup même qui le mit hors de combat, apporta un notable préjudice à leurs affaires: car tandis qu'il panſoit ſa bleſſure, hors de la portée du trait, les deux armées en vinrent aux mains. Comme le combat étoit échauffé, les trois cens Goths ſortirent de leur embuſcade, & épouvantérent tellement les Romains, qui les croioient en plus grand nombre, qu'ils prirent honteuſement la fuïte. Les Barbares firent un grand carnage des fuïars. Ils en firent quelques-uns priſonniers,

niers, & enlevérent toutes leurs Enſeignes, qui eſt une diſgrace que jamais les Romains n'avoient ſoufferte. Chacun des Chefs ſe ſauva comme il pût avec quelques-uns de ſes gens, & s'alla renfermer dans les Villes, pour tâcher de les défendre.

CHAPITRE V.

1. *Les Goths mettent le Siége devant Florence, puis le lévent.* 2. *Les Romains s'épouvantent ſur un faux bruit, & prennent lâchement la fuite.*

1. TOTILA envoia peu de tems aprés une armée, commandée par trois des plus braves Chefs de la Nation, Blédas, Rodéric, & Uliaris, qui étant arrivez auprés de Florence, y mirent le ſiége. Juſtin qui la défendoit, & qui manquoit de vivres, envoia demander du ſecours aux Chefs qui étoient dans Ravenne. Celui qu'il y envoia paſſa ſans être rencontré des ennemis, & fit ſon meſſage bien-tôt aprés. Beſſas, Cyprien, & Jean neveu de Vitalien, menérent au ſecours de Florence une puiſſante armée, dont les Goths aiant été avertis par leurs Eſpions, ils ſe retirérent à un lieu appelé Mucelle, qui eſt à une journée delà. Quand l'armée eut joint Juſtin, on laiſſa une garniſon ſuffiſante dans la Place, & le reſte alla chercher l'ennemi.

2. Ils s'aviſérent en chemin qu'il ſeroit bon de choiſir un des plus illuſtres d'entre eux, pour lui déférer le commandement, & pour aller ſoûs ſa conduite fondre à l'improviſte ſur les Goths. Aiant voulu ſe rapporter de ce choix au jugement de la fortune, le ſort tomba ſur Jean, qui parce que les autres Chefs ne voulurent plus exécuter les choſes dont ils étoient demeurez d'accord, fut obligé de courre ſeul ce hazard. Quand les Barbares virent approcher les Romains, ils abandonnérent la campagne, & gagnérent en deſordre une hauteur qui étoit proche. Les troupes de Jean y coururent auſſi avec grande précipitation, & les attaquérent bruſquement. Comme les Goths ſe défendoient vigoureuſement, la mêlée fut furieuſe, & pluſieurs y demeurérent de côté & d'autre, aprés avoir donné des preuves étonnantes de leur courage. Comme Jean fondoit en deſordre, & avec un grand cri ſur la troupe qui étoit vis-à-vis de lui, un de ſes Gardes reçût un coup, dont il tomba à la renverſe, ce qui fit lâcher le pié aux Romains. Les autres troupes étoient toutefois rangées en bataille dans la campagne; & ſi elles euſſent ſoûtenu celles de Jean, & qu'elles les euſſent remenées à la charge, elles euſſent ſans doute vaincu les Barbares, & les euſſent preſque tous faits priſonniers; mais par je ne ſai quel malheur, il ſe répandit un bruit parmi les Romains, que Jean avoit été tué par un de ſes Gardes. Et dés que ce bruit fut arrivé aux oreilles des Chefs, pas un ne voulut tenir ferme; mais ils prirent tous lâchement la fuite. Les rangs étant tout-à-fait rompus, ils ne ſe retiroient pas par compagnies, mais chacun ſe ſauvoit ſéparément comme il pouvoit. Pluſieurs périrent dans cette déroute: ceux qui en échapérent, coururent pluſieurs jours, bien que perſonne ne les pourſuivît, & ils ſe retirérent en divers Forts, où ils dirent pour nouvelle à ceux qu'ils rencontrérent, que Jean étoit mort. Depuis ce tems-là ils ne ſe joignirent point enſemble, & n'oſérent plus paroître devant l'ennemi. Ils demeurérent couverts de leurs murailles, & ſongérent à amaſſer des vivres, au cas qu'ils fuſſent obligez à ſoûtenir un Siége. Pour ce qui eſt de Totila, il gagna de telle ſorte l'affection des priſonniers par ſon honnêteté, & par ſa douceur, que la plûpart portérent volontairement les armes contre les Romains. En cét endroit finit avec l'hiver la ſeptiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'Hiſtoire.

CHAPI-

CHAPITRE VI.

1. *Totila aſſiége Naples, & réduit divers Peuples.*
2. *Maximin & Démétrius arrivent en Italie.*
3. *Un autre Démétrius eſt puni de ſon inſolence.*

1. INCONTINENT aprés que Totila eut pris les Forts de Céſéne & de Pétrée, il ſonda les Places de la Toſcane; & pas une n'aiant voulu ſe rendre, il traverſa le Tybre, n'exerça point d'hoſtilitez ſur les terres des Romains, paſſa dans la Campanie, & dans le Païs de Samnium, où il réduiſit ſans beaucoup de peine la ville de Bénévent, & en raſa les murailles, afin que les recreues nouvellement arrivées de Conſtantinople ne pûſſent s'en ſervir, pour faire des courſes ſur les Goths. Enfin n'aiant pû perſuader aux Napolitains de ſe ſoûmettre à ſa puiſſance, bien qu'il les en eût conjurez par les plus douces paroles du monde, il ſe reſolut de les aſſiéger. Conon commandoit dans la Ville, & avoit ſoûs lui une garniſon de mille ſoldats, tant Romains qu'Iſauriens. Totila campa proche des murailles, avec la plus grande partie de ſes troupes, & envoia le reſte ſe ſaiſir de Cumes, & de divers autres Forts, d'où il tira de grandes richeſſes. Aiant rencontré les femmes de quelques Sénateurs, ils les renvoia avec beaucoup de civilité, ce qui lui aquit parmi les Romains une grande réputation de douceur & de clémence. Il réduiſit à ſon obéiſſance les Brutiens, les Luquois, les Apuliens, & les Calabrois; ſe ſaiſit des revenus publics, & ordonna de toutes choſes, en Souverain abſolu. Cela fut cauſe que les impôts n'étant plus emploiez au paiement des gens de guerre, Juſtinien leur demeura redevable de ſommes immenſes. Les Italiens étoient irritez extrémement de ces déſordres,

dres, qui les dépouïlloient de leurs biens, les chaſſoient de leurs maiſons, & les rejettoient dans le même abîme de miſéres, d'où ils s'étoient retirez. Les ſoldats deſobéïſſoient aux ordres de leurs Chefs avec plus d'inſolence qu'auparavant, & ſe tenoient dans les bonnes Villes. Conſtantien étoit à Ravenne, Jean à Rome, Beſſas à Spoléte, Juſtin à Florence Cyprien à Pérouſe; enfin chacun étoit dans la Place où il s'étoit retiré lors de la déroute.

2. Quand l'Empereur apprit toutes ces fâcheuſes nouvelles, il en fut affligé, comme d'un des plus grands malheurs qui pût arriver à ſon Etat, & il créa Maximin Préfet du Prétoire en Italie, afin qu'il donnât les ordres à tous les autres Chefs, & qu'il prît le ſoin de la ſubſiſtance des ſoldats. Il envoia avec lui une flôte chargée de Thraces & d'Arméniens. Les Thraces étoient commandez par Hérodien, & les Arméniens par Phazas Ibérien, & neveu de Pérarnius. Il y avoit auſſi dans la flôte une petite compagnie de Huns. Maximin étant donc parti de Conſtantinople avec tous les vaiſſeaux de la Gréce, il aborda en Epire, où il s'arrêta mal à propos, & conſuma inutilement le tems. Comme il étoit tout-à-fait ignorant en l'art de la guerre, il étoit auſſi timide, & temporiſeur. Juſtinien envoia auſſi Démétrius, en qualité de Maître de la milice. Ce Démétrius avoit ſervi avec Béliſaire, & avoit commandé ſoûs lui une Cohorte de gens de pié. Quand il fut arrivé en Sicile, & qu'il eut appris le ſiége de Naples, & l'extrémité de la diſette, où cette Place étoit réduite, il ſe réſolut de la ſecourir. Mais comme il avoit peu de monde, il s'aviſa d'un artifice; c'eſt qu'il aſſembla le plus de vaiſſeaux qu'il put dans la Sicile, leſquels il chargea de grains, & d'autres proviſions, à deſſein de faire croire aux ennemis qu'ils portoient beaucoup de gens de guerre. Et c'eſt auſſi ce que les Barbares s'imaginérent, ſur le ſeul bruit qui avoit couru, qu'il étoit parti de Sicile une armée navale tres-formidable. Pour moi, je croi que

que ſi Démétrius eût été droit à Naples, il l'eût ſecourue, & eût diſſipé les ennemis dans l'épouvante où ils étoient. Mais la crainte du danger l'en détourna, & le fit aborder à Rome, où il perdit beaucoup de tems à amaſſer des ſoldats. Mais comme ces ſoldats avoient déja été vaincus par les Barbares, ils lui refuſérent de ſervir; ce qui l'obligea de retourner vers Naples, avec les ſeules troupes qu'il avoit amenées de Conſtantinople.

3. Il y avoit un autre Démétrius, Céphalien de Nation, qui avoit autrefois été Matelot, & qui avoit grande connoiſſance de la marine, & de tout ce qui concerne la Navigation. Son habileté en cét art lui avoit aquis tant de réputation dans les voiages qu'il avoit faits en Afrique, & en Italie, que Juſtinien lui avoit donné la Charge de Proviſeur de Naples. Au commencement que le ſiége fut mis devant cette ville, il vomit des injures atroces contre Totila, avec la derniére inſolence. Dans la ſuite du ſiége, & dans l'augmentation de la diſette, il fut ſi hardi que de hazarder, par l'avis de Conon, d'aller ſeul dans une chaloupe trouver Démétrius, Maître de la milice, & il y arriva heureuſement, conféra avec lui, le raſſûra, & l'exhorta à continuer généreuſement ſes deſſeins. Totila qui étoit bien informé & du nombre, & de la qualité des vaiſſeaux, dont la flôte ennemie étoit compoſée, tint quantité de barques toutes prêtes; & au moment que les Romains abordérent au Port de Naples, il fondit ſur eux, & les diſſipa. Il en tua pluſieurs, & en fit pluſieurs priſonniers. Tous ceux qui pûrent décendre des navires dans les chaloupes, ſe ſauvérent, & Démétrius Maître de la milice fut de ce nombre. Les vaiſſeaux, les hommes, & les marchandiſes tombérent entre les mains des Barbares, qui aiant trouvé Démétrius le Proviſeur, lui coupérent la langue, & les mains, & le laiſſérent aller où il voulut. Voilà le châtiment dont Totila réprima l'inſolence de ſes injures.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

1. Flôte des Romains battue par la tempête, & priſe de Démétrius. 2. Il eſt forcé par le Vainqueur d'exhorter les Napolitains à ſe rendre. 3. Totila les y exhorte lui-même, & ils le font.

1. MAXIMIN prit terre à Syracuſe, avec toute la flôte, y demeura en repos, par la crainte des dangers de la guerre, bien que Conon & les autres Chefs qui étoient preſſez de la faim, le conjuraſſent de les ſecourir. Il perdit le tems dans ces frayeurs déplorables, juſqu'à ce qu'enfin épouvanté par les ménaces de l'Empereur, & ému par les reproches de tous les Romains, il envoia les troupes à Naples durant les rigueurs de l'hiver, ſoûs la conduite d'Hérodien, de Démétrius, & de Phazas. Auſſi-tôt que cette flôte fut abordée à Naples, elle y fut battue d'une furieuſe tempête. L'agitation des vagues étoit ſi violente, que les Matelots ne pouvoient plus ſe ſervir de leurs rames; & le bruit en étoit ſi horrible, qu'il empêchoit les hommes de s'entendre l'un l'autre. Les Barbares étant ſurvenus au milieu d'un deſordre ſi funeſte, en tuérent, & en jettérent dans la mer autant qu'ils voulurent. Ils en gardérent quelques-uns, entre leſquels ſe trouva Démétrius Maître de la milice. Hérodien, & Phazas, dont les vaiſſeaux ſe trouvoient heureuſement éloignez du Camp des Goths, eûrent moien de ſe ſauver. Voila quelle fut la fortune de la flôte Romaine.

2. Totila jetta une corde au coû de Démétrius, & le traîna devant Naples, où il l'obligea d'exhorter les aſſiégez à ſe rendre, & à ſe délivrer de tant de miſéres, en ſubiſſant le joug du Vainqueur, vû que l'Empereur n'étoit

n'étoit pas en état de les ſecourir, & qu'en perdant leur armée navale, ils avoient perdu leurs forces & leurs eſpérances. Démétrius répétoit tout ce que Totila lui preſcrivoit. Quand les aſſiégez, qui étoient déja preſſez par la faim, & accablez de fatigues, virent de leurs propres yeux le déplorable changement de la fortune de Démétrius, & qu'ils entendirent ce qu'il leur diſoit, ils tombérent dans le deſeſpoir, & s'abandonnérent aux gémiſſemens, & aux larmes. Comme ils étoient dans une étrange confuſion, Totila les appela au haut des murailles, & leur fit ce diſcours.

3. *Ce n'eſt par aucun mécontentement que nous aions reçû de vous, que nous avons formé ce ſiége: c'eſt pour vous délivrer d'une fâcheuſe domination, & pour reconnoître l'affection que vous avez témoignée envers nôtre Parti, en ſupportant avec tant de conſtance les mauvais traitemens de nos ennemis. Vous êtes les ſeuls de toute l'Italie, qui avez ſignalé vôtre zéle pour la Monarchie des Goths, qui n'avez obéi, que malgré vous, aux Romains. Nous conſidérons, autant que nous devons, vôtre fidélité, même dans ce ſiége, où vous vous trouvez malheureuſement envelopez avec eux. Ce n'eſt pas à vous que nous en voulons; & bien que vous y ſouffriez de grandes incommoditez, ce n'eſt pas à nous que vous devez vous en prendre. Ceux qui ne cherchent qu'à obliger leurs amis, ne doivent point être blâmez, lorſqu'ils ne peuvent empêcher que leurs bienfaits n'aient quelque choſe de deſagréable. N'appréhendez pas le reſſentiment des Romains, & ne préſumez pas qu'ils demeurent victorieux. Le tems ne manque jamais d'abatre ces proſpéritez prodigieuſes, que le caprice de la fortune a élevées. Au reſte, pourvû que l'on nous rende la Place, nous permettrons à Conon, & à la garniſon de ſe retirer où il leur plaira. Nous ſommes prêts de les en aſſurer avec ſerment, comme nous aſſurerons tous les Citoiens de leur vie.* L'extrémité de la diſette fit approuver ce diſcours aux Habitans, aux Gouverneurs, & aux Soldats; mais l'inclination qui leur reſtoit pour l'Empereur, & l'attente de quelque ſecours leur firent demander un mois de tems. Totila, qui vouloit les con-

vaincre, qu'ils n'avoient plus rien à eſpérer de la part des Romains, leur en accorda trois, & leur promit de ne point livrer d'aſſaut pendant ce tems-là, & de ne point faire de mine. Voila quels furent les termes de l'accord. Mais les aſſiégez, preſſez par la faim, n'attendirent pas ſi long-tems, & reçûrent bien-tôt aprés Totila, & les Barbares. La réduction de Naples arriva ſur la fin de l'hiver; & la fin de l'hiver fut auſſi celle de la huitiéme année de la guerre, dont Procope écrit l'hiſtoire.

CHAPITRE VIII.

1. Bonté ſinguliére de Totila envers les vaincus. 2. Diſcours touchant la Juſtice, ſuivi d'une ſévérité exemplaire.

1. LORSQUE Totila fut maître de Naples, il fit paroître envers ce Peuple aſſujetti, une bonté dont on n'auroit pas crû qu'un ennemi & un Barbare eut été capable. Comme la faim avoit épuiſé leurs forces, & qu'il appréhendoit qu'ils ne ſe laiſſaſſent accabler, en prenant tout-à-coup une trop-grande quantité de nourriture, il mit des Gardes aux portes pour les empêcher de ſortir, & il diſtribua lui-même les vivres par une ſage œconomie, beaucoup moins que l'appetit de chacun n'en demandoit, en ajoûtant ſi peu de jour en jour, que l'augmentation étoit preſque imperceptible. Quand leur ſanté fut rétablie, il ouvrit les portes, & leur permit d'aller où il leur plairoit. Il mit Conon & ſes Soldats ſur des vaiſſeaux, avec toute ſorte de liberté. Comme ils avoient honte d'aller à Conſtantinople, ils ſouhaitoient de prendre la route de Rome. Mais le vent étant contraire, ils eûrent peur que l'orgueil, que la victoire inſpire naturellement,

lement, ne fit violer à Totila la parole qu'il leur avoit donnée. Ce Prince s'étant apperçû de leur défiance les rassûra, & leur confirma avec un ſerment ſolennel les promeſſes qu'il leur avoit faites, & leur permit d'aller dans l'armée des Goths, d'y achêter les vivres, & les autres choſes qui leur ſeroient néceſſaires. Le vent continüant toûjours contraire, il leur donna des chevaux, des proviſions, & une eſcorte. Il fit enſuite démolir une partie des murailles de la Ville, afin que ſi les Romains la reprenoient, elle ne leur ſervît plus de retraite. C'eſt ainſi qu'il aimoit-mieux faire la guerre à découvert, que d'uſer de déguiſemens & d'artifices.

2. Environ le même tems, un certain Romain, natif de Calabre, ſe vint plaindre de ce qu'un Garde avoit violé ſa fille. L'accuſé aiant avoüé le crime, Totila qui deſiroit le punir, commanda de le mener en priſon. Les principaux de la Nation, qui craignoient qu'un ſi vaillant homme ne fût condamné à la mort, allérent demander ſa grace. Totila, aprés avoir écouté leurs priéres, ſans les avoir interrompus, leur répondit en ces termes. *Ce n'eſt pas que je me laiſſe emporter à la cruauté, ni que je me plaiſe aux ſupplices de ceux de ma Nation, que je vous fais ce diſcours; mais c'eſt que j'appréhende qu'il ne nous arrive quelque malheur. Je ſay bien qu'il y a pluſieurs perſonnes dans le monde qui changent les noms des choſes, & qui leur en impoſent de tout contraires à leur nature. Ils appélent humanité la licence, qui corrompt les plus ſaintes loix; & ils appélent ſévéres & fâcheux, ceux qui tiennent la main à l'exécution des Ordonnances, & ainſi ils trouvent des couleurs ſpecieuſes, pour déguiſer leurs crimes, & pour s'aſſurer de l'impunité. Je vous prie de ne vous pas perdre, en voulant ſauver un coûpable; & étant innocens, comme vous êtes, de ne pas devenir ſes complices. J'eſtime qu'il n'y a point de différence entre celui qui commet un crime, & celui qui en empêche le châtiment. Faites, je vous prie, réflexion, en jugeant de cette affaire, que vous avez à choiſir, ou de ne pas ſouſtraire un accuſé à la Juſtice, ou*

ou de vous priver du fruit de la victoire. Conſidérez qu'au commencement de cette guerre nous avions des Soldats aguerris & courageux, des finances innombrables, une quantité infinie de chevaux, & d'armes, & des Places bien fortifiées & bien munies, qui ſont des choſes d'une tres-grande importance dans la guerre. Cependant, pour avoir ſuivi Théodat, qui avoit plus de paſſion pour l'argent, que d'amour pour la juſtice, nous avons attiré la colére de Dieu ſur nous. Vous ſavez dans quels malheurs nous ſommes tombez depuis, & par quelle ſorte de gens nous avons été vaincus. Maintenant Dieu, ſatisfait du châtiment qu'il a tiré de nos fautes, remet la proſpérité dans nos affaires, & ſurpaſſe nos eſpérances par ſes bienfaits. Aprés que nous avons remporté des avantages, auſquels nous n'oſions prétendre; ne vaut-il pas mieux les conſerver par une obſervation exacte de la juſtice, que de les perdre par nôtre injuſtice, & que de nous rendre nous-mêmes les auteurs de nôtre malheur? Il eſt impoſſible que les expéditions militaires réüſſiſſent heureuſement à ceux qui commettent des violences. La fortune de la guerre s'accommode aux mœurs des particuliers. Les gens de commandement vaincus par ces raiſons de Totila, ſe déſiſtérent de la priére qu'ils lui avoient faite en faveur du Garde accuſé, & le lui abandonnérent. Peu aprés il le condamna à la mort, & donna ſon bien à la fille qu'il avoit outragée.

CHAPITRE IX.

1. *Licence des gens de guerre.* 2. *Miſére des Italiens.* 3. *Lettre de Totila au Sénat de Rome.* 4. *Prêtres Ariens chaſſez.* 5. *Siége d'Otrante.*

1. PENDANT que Totila ſe rendoit célébre par ces belles actions, les Capitaines & les ſoldats Romains pilloient les Sujets de l'Empire, & s'abandonnoient

donnoient à la licence, & à la débauche. Les gens de commandement avoient dans leurs garnisons des femmes prostituées, & ils passoient les jours entiers dans les festins. Les soldats mépriſoient insolemment les ordres de leurs Chefs, & ne gardoient plus de discipline.

2. Les Italiens souffroient de grandes vexations des deux armées. Ils étoient chassez de leurs terres par les Goths, & privez de leurs meubles par les Romains. Ils étoient chargez de coups par la violence des soldats, & consumez par la nécessité de la famine. Les gens de guerre, qui n'avoient ni la force, ni le courage de les garentir des mauvais traitemens des ennemis, étoient si emportez dans leurs desordres, qu'ils leur donnoient sujet de regréter les Barbares. Constantien ne sachant que faire, écrivit à Justinien, qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour supporter le poids de la guerre. Les autres Chefs déclarérent pareillement, comme par une commune résolution, qu'ils ne pouvoient plus la continuer. Voilà l'état où étoient alors les affaires d'Italie.

3. Totila écrivit dans le même-tems au Sénat de Rome. Voici à peu prés le sens de la lettre. *Ceux qui offensent leurs proches par inconsidération & par imprudence, sont en quelque sorte dignes de pardon, parce qu'ils trouvent leur excuse dans la cause-même de leur faute; mais ceux qui leur font une injustice à dessein, ne peuvent avoir de defense, puis que leur intention est mauvaise aussi bien que leur action. Aviſez donc, s'il vous plaît, de quelle maniére vous soûtiendrez tout ce que vous avez fait contre les Goths. Direz-vous que vous n'aviez aucune connoissance des bienfaits de Théodoric & d'Amalasonte, ou que vous en avez perdu la mémoire? Ni l'un ni l'autre n'est véritable. Il n'y a pas si longtems qu'ils ont exercé envers vous leur libéralité Roiale, & qu'ils l'ont exercée, non pas en des sujets de néant, mais en des affaires les plus importantes du monde. Vous savez avec quelle douceur les Goths ont traité les Italiens, & vous apprendrez, ou par le rapport d'autrui, ou par vôtre propre expérience,*

rience, comment les Grécs en usent à l'égard de leurs sujets. Je croi que vous les avez fort bien reçûs; mais si vous n'avez oublié les impôts qui ont été établis par Alexandre, vous n'ignorez pas qu'en les recevant, vous avez reçû de méchans amis, & de méchans hôtes. Je ne vous parle point des Soldats, ni de leurs Chefs. Vous n'avez pas plus à vous louer de leur civilité ou de leur courage, qu'ils n'ont à se vanter de la prospérité, & de la gloire où ils ont élevé leurs affaires. Que personne n'attribue ces reproches que je leur fais, ou à une vanité de jeune homme, ou à un orgueil de Barbare; car je ne regarde pas leur défaite comme un effet de nôtre valeur; je ne la regarde que comme une peine des injustices qu'ils vous ont faites. Certainement ce seroit une chose bien ridicule, que tandis que Dieu venge vos injures, vous voulussiez continuer à les souffrir. Faites donc quelque chose qui vous justifie envers les Goths, & qui les oblige à vous pardonner; c'est à dire, n'attendez pas la fin de la guerre, & prenez une bonne résolution de rentrer dans nôtre amitié, sans vous amuser à ces vaines & légéres espérances qui vous retiennent. Totila donna cette lettre à des prisonniers, pour la porter au Sénat; mais Jean empêcha ceux qui la reçûrent d'y faire réponse; ce qui obligea Totila d'en envoier plusieurs copies, & d'y insérer des promesses & des sermens, que les Romains ne recevroient point de mauvais traitement. Je ne saurois dire qui furent ceux qui portérent ces copies; mais elles furent affichées durant la nuit aux Places publiques, & aux lieux les plus fréquentez de la Ville, & elles vinrent par cette voie à la connoissance du Peuple.

4. Les Capitaines Romains, qui avoient les Prêtres Ariens pour suspects, les chassérent tous de Rome.

5. Totila envoia au premier bruit de cette nouvelle une partie de ses troupes dans la Calabre, avec ordre de tenter de prendre le Fort d'Otrante; & la garnison aiant refusé de se rendre, il commanda d'y mettre le siége, & marcha vers Rome avec ses principales forces. Justinien fort inquiété de tant de fâcheux acci-

dens, renvoia Béliſaire en Italie, quoi qu'il fût vivement preſſé par les Perſes. En cét endroit l'hiver finit, & la neuviéme année de la guerre, dont Procope continue le récit.

CHAPITRE X.

1. Béliſaire retourne en Italie, & ſauve Otrante. 2. Totila uſe d'adreſſe, pour reconnoître l'état de ſon armée. 3. Il prend Tibur.

1. BELISAIRE partit donc pour l'Italie; & comme il avoit fort peu de ſoldats, & qu'il n'avoit pû ſéparer ceux qu'il commandoit d'avec le reſte de l'armée, qui étoit deſtinée contre les Perſes, il parcourut toute la Thrace, & il y leva, à force d'argent, quelques Volontaires. Vitalius, Maître de la milice d'Illirie, ſe joignit à lui par l'ordre de l'Empereur; & aiant enſemble ramaſſé quatre-mille hommes, ils allérent à Salone, dans l'intention de marcher vers Ravenne, & d'y faire la guerre le mieux qu'il lui ſeroit poſſible. Ils ne pouvoient entrer dans la Calabre, ni dans la Campanie, ſans que les Goths le ſûſſent; & ils n'oſoient leur donner bataille, parce que les forces n'étoient pas égales. Ceux qui gardoient le Fort d'Otrante n'aiant plus de vivres, compoſérent avec les aſſiégeans, & promirent de ſe rendre dans un certain jour; mais quatre jours auparavant Béliſaire y envoia Valentin, avec des proviſions pour un an, & une garniſon toute fraîche. Les Goths qui ſe repoſoient ſur la foy de la Capitulation, ne faiſoient pas ſi bonne garde que de coûtume; de ſorte que quand ils virent la flôte ennemie dans le Port, ils s'éloignérent un peu de la Place, & mandérent à Totila ce qui leur étoit arrivé. Voilà le danger que le Fort d'Otrante courut, & qu'il évita.

2. Quel-

2. Quelques ſoldats de Valentin aiant voulu faire des courſes, rencontrérent les ennemis, avec qui ils en vinrent aux mains, furent défaits, & pluſieurs contraints de ſe jetter dans la mer; deſorte qu'il en périt cent-ſoixante & dix en cette rencontre. Valentin aiant retiré d'Otrante l'ancienne garniſon, qui étoit accablée de maladies & de fatigues, & y en aiant laiſſé une autre toute pleine de vigueur, & des vivres pour une année, il fut à la Ville de Salone, d'où Béliſaire fit voile en même-tems, & étant abordé à Pole, il y demeura durant quelques jours, pour ranger ſes troupes en bataille. Quand Totila ſût ſon arrivée, il uſa de cette adreſſe, pour ſavoir au vrai l'état de ſes forces; c'eſt qu'il lui écrivit une fauſſe Lettre, ſoûs le nom de Bon, Gouverneur de Gênes, & néveu de Vitalien, par laquelle il le prioit de lui envoier un prompt ſecours, dans l'extrémité où il étoit. Il donna cette lettre à cinq hommes fort intelligens, & fort adroits, à qui il recommanda de viſiter exactement l'armée de Béliſaire; & de lui en faire un rapport fidéle. Béliſaire les reçût humainement ſelon ſa coûtume, & les chargea de dire à Bon, que bientôt il iroit avec toutes ſes troupes le ſecourir. Quand ils furent revenus au Camp, ils rapportérent que l'armée de Béliſaire étoit tout-à-fait foible & mépriſable.

3. Totila prit dans ce même-tems la Ville de Tibur, par intelligence. Voici comme la choſe arriva. Les Habitans qui faiſoient garde aux Portes avec les Soldats Iſauriens, qui y étoient en garniſon, étant entrez en diſpute avec eux, pour un ſujet de peu d'importance, ils s'en ſéparérent, & appelérent les Goths dans la Place. Les Iſauriens ſe ralliérent ſi heureuſement, qu'ils ſortirent ſans recevoir de mal. Les Goths maſſacrérent tous les Habitans, avec leur Evêque, d'une maniére que je ne veux pas rapporter, bien que j'en ſois informé, afin de ne pas laiſſer à la poſtérité un monument, & un exemple d'une cruauté ſi barbare. Catelle, qui étoit ſi conſidérable parmi les Italiens, ent

le malheur d'être envelopé dans ce massacre. Les Goths s'étant rendu maîtres du Tybre, il ne fut plus possible aux Romains de conduire dessus, les provisions qu'ils avoient accoûtumé de tirer de la Toscane; car Tibur étant assis à six-vingt stades au dessus de Rome, il servoit à arrêter ceux qui y vouloient aller par eau.

CHAPITRE XI.

1. *Harangue de Bélisaire.* 2. *Les Illiriens quittent le parti de l'Empereur.* 3. *Vitalius dresse une embuscade aux Goths, & les défait.* 4. *Bélisaire envoie du secours à Auxime.* 5. *Ce secours en sort aprés y être entré, & est battu en sortant.* 6. *Totila s'efforce mutilement de prendre Pisaure.* 7. *Il assiége Ferme & Asculе.*

1. VOILA pour ce qui regarde Tibur. Bélisaire étant arrivé à Ravenne avec sa flôte, y assembla les Goths qui s'y trouvérent, & les soldats Romains, & leur parla à peu prés en ces termes. *Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on perd, par une mauvaise conduite, le fruit des plus glorieux exploits. Il semble que ce soit la fâcheuse destinée des grandes affaires, que les ouvrages des plus excellens hommes soient ruinez par les méchans. Comme ce malheur est arrivé à l'Empereur, il souhaite avec passion de le réparer, & il a bien voulu interrompre pour un peu de tems le cours de ses victoires contre les Perses, afin de m'envoier, pour apporter du remède aux maux que les gens de commandement ont causez, en manquant à ce qu'ils devoient faire, ou à l'égard des soldats, ou contre les ennemis. Ne commettre jamais de faute, est une perfection, dont les hommes ne sont pas capables, & qui surpasse les forces de leur nature; mais réparer celles qu'on a commises, c'est une vertu fort digne d'un grand Empereur, & fort utile aux Sujets qu'il honore de sa bienveillance. Il ne se contentera pas de vous délivrer des miséres*

séres que vous souffrez, mais il vous donnera des marques tres-certaines d'une particuliére affection, ce qui est le plus grand bonheur qui puisse arriver aux hommes. Puisque je suis venu ici dans le dessein de vous procurer ces avantages, il est bien juste que vous vous mettiez en état de les recevoir. Que ceux qui ont des parens, ou des amis dans le parti de Totila, fassent leurs efforts pour les en retirer au plûtôt, en leur déclarant les bonnes intentions de l'Empereur. Ainsi vous goûterez les fruits de la paix, & vous ressentirez les effets de la libéralité toute Roiale de vôtre Souverain: car ce n'est pas dans le dessein de faire la guerre que je suis venu, ni d'exercer la rigueur des armes contre des Sujets de l'Empire. Que si quelques-uns refusent de prendre le bon parti, & si quelques autres se déclarent contre nous, il faudra, quoi qu'à regret, que nous les traitions comme ennemis. Cette harangue de Bélisaire ne fit passer dans son parti pas un des ennemis, ni Goths, ni Romains.

2. Il envoia ensuite dans l'Emilie, Thorimuth un de ses Gardes, & Vitalius avec quelques soldats Illiriens, pour sonder les Places du Païs. Vitalius alla, suivant cét ordre, à Boulogne, où il s'arrêta, aprés s'être assûré d'un petit Fort qui en est proche. Peu de tems aprés les Illiriens qu'il commandoit s'en retournérent en leur Païs, bien qu'ils n'eussent reçû aucun mauvais traitement; & ils envoiérent s'excuser à Justinien, sur ce que l'on ne leur avoit point paié plusieurs montres qui leur étoient deuës, depuis qu'ils servoient en Italie, & sur ce que durant leur absence, les Huns avoient fait irruption dans leur Païs, & avoient enlevé leurs femmes & leurs enfans; ce qui, joint à la famine qu'ils souffroient en Italie, les avoit contrains de se retirer en leurs maisons. L'Empereur fut d'abord fâché de leur retraite, il la leur pardonna néanmoins ensuite.

3. Totila aiant appris le départ des Illiriens, envoia quelques troupes à Boulogne pour enlever Vitalius; mais Vitalius & Thorimuth dressérent une embuscade à ces troupes, en taillérent une partie en piéces, & mirent

rent l'autre en déroute. Il y eut un Illirien, nommé Nazaris, qui étoit célébre parmi ceux de sa nation, où il avoit souvent commandé, qui se signala en cette occasion, par de merveilleux exploits de courage. Thorimuth retourna à Ravenne, où étoit Bélisaire.

4. Ce Général choisit alors trois de ses Gardes, Thorimuth, Ricilas, & Sabinien, & il les envoia avec mille hommes à Auxime, pour secourir Magnus, & les Romains qui y étoient assiégez. Aiant été si heureux que d'y entrer durant la nuit, sans être apperçûs par les assiégeans, ils se resolurent de les incommoder par de fréquentes sorties. Et comme ils furent dés le lendemain qu'il y avoit proche des murailles un parti des ennemis, ils sortirent à dessein de les attaquer; mais pour ne le pas faire mal à propos, ils envoiérent auparavant en découvrir le nombre & la force. Ricilas, qui pour lors étoit yvre, ne voulut pas souffrir que ceux qui avoient été choisis pour ce sujet, y allassent, & à l'instant il poussa son cheval pour aller seul découvrir les ennemis. Il rencontra trois Goths dans un endroit plein de rochers & de précipices, où il s'arrêta, & se mit en défense en homme de cœur; mais comme il vit qu'il étoit prêt à être envelopé, il s'enfuït. Son cheval étant tombé dans un lieu fort raboteux, les Barbares poussérent un grand cri, & tirérent en même tems sur lui une grande quantité de traits. Thorimuth accourut à son secours, dissipa les Goths, & remporta Ricilas tout percé de coups, & digne d'une mort plus honorable. Thorimuth & Sabinien aiant depuis tenu conseil avec Magnus, ils jugérent qu'il n'étoit pas à propos de demeurer plus long-tems à Auxime, parce que leurs forces n'étant pas égales à celles des assiégeans, ils ne serviroient qu'à consumer les provisions, & à avancer le tems de la réduction. Ils résolurent donc de partir la nuit suivante, avec mille hommes.

5. Au moment même qu'ils prirent cette résolution, un Déserteur en alla donner avis aux Goths. Ce qui

qui fut cause que Totila choisit deux-mille des plus braves de ses soldats, & s'empara de toutes les avenues de la Ville, à trente stades aux environs. S'étant ainsi placez, ils attendirent les ennemis, qui arrivérent sur le minuit. Ils les chargérent, & ils en tuérent deux cens. Thorimuth & Sabinien se sauvérent à Arimini, à la faveur des ténébres.

6. Il y a deux Bourgs sur le bord du Golphe Ionique entre Auxime & Arimini, dont l'un s'appele Pisaure, & l'autre Fanum, desquels Vitigis brûla les maisons, & démolit la moitié des murailles, au commencement de la guerre, afin que les Romains ne pussent s'en emparer. Bélisaire jugeant que celui de Pisaure lui seroit commode, à-cause des pâturages qui sont à l'entour, résolut de s'en saisir; & pour cet effet il envoia durant la nuit des personnes affidées, prendre la mesure des portes, & en aiant commandé de fort justes, il les envoia à Thorimuth, & à Sabinien, avec ordre de les attacher promptement, & de se fermer le plus diligemment qu'il leur seroit possible, en réparant les ruines des murailles avec de la terre, des pierres, & toutes les autres matiéres qu'ils pourroient trouver. Mais Totila aiant eû avis qu'ils y travailloient, alla avec des forces considérables pour les en empêcher. Aprés avoir inutilement fait ses efforts, il s'en retourna en son Camp qui étoit devant Auxime. Les Romains se tenoient dans la Ville, & n'osoient plus faire de sorties. Bélisaire envoia à Rome deux de ses Gardes, dont l'un se nommoit Artasire, & étoit Persan; & l'autre se nommoit Barbation, & étoit de Thrace, afin de la garder avec Bessas qui y commandoit, & il leur défendit d'en sortir, ni d'attaquer l'ennemi.

7. Totila bien informé que les Romains n'avoient pas des troupes suffisantes pour lui résister, se résolut de forcer les Places. S'étant donc campé dans le Picentin, il mit le siége devant les Châteaux de Ferme, & d'Ascule, sur la fin de l'hiver, qui termina la dixiéme

année de la guerre, qui fait le ſujet de l'Hiſtoire qu'écrit Procope.

CHAPITRE XII.

1. Béliſaire écrit à l'Empereur, pour lui demander du ſecours. 2. Jean, porteur de ſa lettre, au lieu de faire des preſſantes inſtances pour ſon ſecours, épouſe la fille de Germain. 3. Totila prend diverſes Places & manque Pérouſe.

1. BE'LISAIRE n'aiant aucun moien de ſecourir les aſſiégez, dépêcha à Conſtantinople, Jean néveu de Vitalien, & le conjura d'en revenir avec le plus de diligence qu'il lui ſeroit poſſible, aprés qu'il auroit prié l'Empereur d'envoier des troupes, de l'argent, des armes, & des chevaux. Les ſoldats, qui étoient réduits à un petit nombre, refuſoient de combatre, & ſe plaignoient de ce que l'on ne leur paioit pas leur ſolde, bien qu'ils fuſſent dans une extréme indigence. Leur plainte étoit appuiée ſur un fondement tres-véritable. La lettre que Béliſaire écrivit à Juſtinien étoit conceue en ces termes. *Céſar, nous ſommes arrivez en Italie ſans hommes, ſans chevaux, ſans armes, & ſans argent. Il nous eſt impoſſible de continuer la guerre dans la diſette de toutes ces choſes. Nous avons couru la Thrace & l'Illirie, pour y lever des ſoldats; mais nous n'y en avons trouvé qu'un petit nombre, qui ſont tout nuds, & qui n'ont ni expérience, ni courage. Ceux qui ſont demeurez ici n'ont ni la force, ni la hardieſſe de s'oppoſer à l'ennemi. Comme ils en ont ſouvent été battus, ils en évitent toûjours la rencontre. Il n'eſt pas poſſible de tirer de l'argent de l'Italie, parce qu'elle eſt ſous la puiſſance des Goths. Nous ne ſaurions commander aux ſoldats, à-cauſe que nous ne les avons pas paiez. Il ne faut pas vous diſſimuler qu'une partie de ceux qui ſervoient dans vôtre armée ſont paſſez dans celle des ennemis. Que s'il ſuffiſoit, pour achéver heureuſement cette guerre, que Béliſaire vint en Italie, les affaires ſont en bon état, car je ſuis dans le milieu; mais ſi vous voulez vaincre, il faut d'autres préparatifs. Il n'y a point de Capitaine ſans ſoldats. Nous avons beſoin de Lanciers, d'Archers, de gens couverts de boucliers, & de troupes de Huns, qu'il faut paier comtant.* Voilà ce que la lettre de Béliſaire contenoit.

2. Jean étant arrivé à Conſtantinople négligea le ſoin de l'affaire pour laquelle il étoit venu, & épouſa la fille de Germain, néveu de l'Empereur.

3. Cependant les Forts de Ferme & d'Aſcule ſe rendirent à Totila; qui étant entré dans la Toſcane, mit le ſiége devant Spoléte, & devant Aſſiſe. Hérodien commandoit la garniſon de Spoléte, & Siſifride celle d'Aſſiſe. Ce dernier étoit Goth, mais néanmoins tres-affectionné au ſervice de l'Empereur. Hérodien promit de rendre la Ville dans trente jours, s'il n'étoit ſecouru auparavant, & donna ſon fils en ôtage, & il exécuta la capitulation, lorſque le terme en fut expiré. Quelques-uns diſoient qu'il n'avoit rendu cette Place, que par la haine qu'il portoit à Béliſaire, depuis que ce Général l'avoit ménacé de lui faire rendre compte de ſes actions. Voilà comment la Ville de Spoléte fut réduite. Siſifride aiant perdu la pluſpart de ſes gens en diverſes ſorties, mourut lui-même, aprés quoi les Habitans d'Aſſiſe ſe rendirent. Enſuite Totila ſomma Cyprien, de lui ouvrir les portes de Pérouſe, & ces ſommations furent accompagnées de ménaces, s'il refuſoit; & de promeſſes, en cas qu'il obéït. Mais quand il vit que ſes ménaces & ſes promeſſes étoient également inutiles, il corrompit un de ſes Gardes, nommé Uliphe, pour le tuer. Ce Garde aiant rencontré Cyprien ſeul, il le tua en trahiſon, & ſe ſauva chez Totila; mais les Habitans étant demeurez fermes dans l'obéïſſance de Juſtinien, même aprés la mort de leur Gouverneur, les Goths réſolurent de lever le ſiége.

CHAPITRE XIII.

1. Siége de Rome. 2. Grande diſete dans la Ville. 3. Siége de Plaiſance. 4. Céthégus quitte Rome. 5. Jugement de Procope ſur la conduite de Béliſaire. 6. Ce Général va de Ravenne à Dyrrachium, où il reçoit du ſecours.

1. TOTILA s'étant approché de Rome, ſe diſpoſa à y mettre le ſiége. Il ne fit point de mal aux Païſans, au contraire il leur commanda de labourer la terre comme auparavant, à la charge de lui paier les mêmes droits qu'ils avoient accoûtumé de paier aux propriétaires & à l'épargne. Un parti de Goths s'étant approché des murailles, Artaſire & Barbation ſortirent, contre l'avis de Beſſas, pour l'aller charger. Ils en tuérent d'abord pluſieurs, mirent les autres en déroute, & s'engagérent ſi avant à la pourſuite, qu'ils tombérent dans une embuſcade, où ils perdirent une grande partie de leurs gens, & d'où ils ne ſe ſauvérent qu'avec peine. Depuis ce tems-là ils n'oſérent plus faire de ſorties, bien qu'ils fuſſent vivement preſſez par les aſſiégeans.

2. La famine devint tout-à-fait cruelle, étant impoſſible de tirer des vivres de la campagne, ni d'en recevoir par mer. Depuis que les Goths avoient pris Naples, ils avoient amaſſé de diverſes Iſles voiſines grande quantité de Vaiſſeaux, avec leſquels ils tenoient toute la mer, & arrétoient les Navires qui apportoient des blez de Sicile.

3. Totila envoia des troupes dans l'Emilie, pour prendre Plaiſance, ou par compoſition, ou de force. C'eſt la Capitale du Païs; elle eſt bien fortifiée; elle eſt aſſiſe ſur le Pô; & elle étoit la ſeule qui fût demeurée dans l'obéïſſance des Romains. Les Goths aiant ſommé la garniſon de la rendre à Totila, & en aiant été refuſez, ils l'aſſiégérent, ſachant bien qu'elle manquoit de vivres.

4. Céthégus Patrice, & le premier du Sénat, aiant été ſoupçonné par les Chefs de l'armée, d'avoir deſſein de rendre les ennemis maîtres de Rome, il ſe retira à Centelles.

5. Béliſaire, qui craignoit extrémement la priſe de Rome, & la ruïne entiére des affaires de l'Empire dans l'Italie, ſe réſolut de ſortir de Ravenne, d'où il ne pouvoit ſecourir les aſſiégez, & de s'emparer de quelques petites Places, d'où il tâcheroit au moins de les ſoûlager. Il ſe repentoit d'être venu à Ravenne par le conſeil de Vitalius, & il croioit avoir en cela cauſé du préjudice aux intérêts de Juſtinien, parce qu'en s'enfermant dans cette Place, il avoit laiſſé l'ennemi maître de la Campagne, & arbitre de la maniére de faire la guerre. Pour moi, je m'imagine que Béliſaire prit de mauvais conſeils, à-cauſe que les Romains devoient devenir miſérables, par un ordre ſecret de la Providence; ou bien que ſi ſes conſeils furent ſalutaires, Dieu en détourna les effets, à-cauſe de la protéction qu'il vouloit donner à Totila & aux Goths. Il n'arrive jamais de malheurs à ceux que le Ciel favoriſe; leurs plus mauvais deſſeins ſont ſuivis d'heureux évenemens; au contraire, la prudence abandonne ceux qui ſont miſérables, & la Juſtice éternelle, qui prépare leur ſupplice, leur ôte la lumiére qui ſeroit néceſſaire pour l'éviter. Que s'ils prennent de ſages réſolutions, les ſuites ne laiſſent pas d'en être fâcheuſes; mais je ne ſuis pas aſſûré de la vérité du Jugement que je fais de ces choſes.

6. Béliſaire aiant confié la garde de Ravenne à Juſtin, & à un petit nombre de ſoldats, alla par la Dalmatie à Dyrrachium, & y attendit avec impatience les troupes que l'on lui devoit envoier de Conſtantinople. Il fit auſſi à l'Empereur un récit fidéle de l'état de ſes affaires. Un peu aprés ce Prince envoia Jean, néveu

de Vitalien, & Isâc l'Arménien, qui étoit frere d'Aratius & de Narſez, avec une armée compoſée tant de Romains que de Barbares, qui ſe joignirent à Béliſaire dans Dyrrachium. Il députa auſſi Narſez l'Eunuque, vers les Princes des Eruliens, pour les exciter à la guerre d'Italie. Il y en eut pluſieurs de cette nation qui prirent les armes ſoûs la conduite de Philimuth, & qui vinrent dans la Thrace, où ils furent mis en garniſon, pour aller enſuite trouver Béliſaire au commencement du Printems. Jean, ſurnommé le Mangeur, étoit avec eux. Ils rendirent pendant leur marche, ſans y penſer, un ſervice fort ſignalé aux Romains. Ils rencontrérent une grande troupe de Sclavons, qui aiant traverſé le Danube, en ravageoient les bords, & y faiſoient des priſonniers. Ils fondirent ſur eux, leur donnérent la chaſſe, & remirent les priſonniers en liberté. Narſez trouva en cét endroit un certain impudent, qui avoit pris le nom de Chilbudius, illuſtre Romain, & autrefois Maître de la milice. J'en raconterai toute l'hiſtoire.

CHAPITRE XIV.

1. Eloge du véritable Chilbudius. 2. Impoſture du faux. 3. Mœurs des Sclavons, & des Antes. 4. Fourberie découverte par Narſez.

1. IL y avoit parmi les Officiers de la maiſon de Juſtinien un certain Chilbudius, homme de grand courage, & dont l'eſprit étoit ſi fort élevé au deſſus de l'amour du bien, que le mépris qu'il faiſoit d'en amaſſer, lui tenoit lieu de grandes richeſſes. Juſtinien lui confia dans la quatriéme année de ſon régne, la conduite des troupes de la Thrace, & lui donna ordre de faire tous ſes efforts, pour empêcher les Barbares de

de traverſer le Danube, comme les Huns, les Antes, & les Sclavons l'avoient traverſé autre-fois, & avoient fait enſuite d'horribles ravages. Chilbudius ſe rendit ſi redoutable aux Barbares, que durant trois ans qu'il exerça cette Charge, ils ne purent paſſer ce fleuve, au lieu qu'il le paſſa ſouvent lui-même, & remporta ſur eux divers avantages. Sur la fin de la troiſiéme année qu'il étoit dans ce Païs, aiant traverſé le Danube comme de coûtume, mais n'aiant cette-fois-là que des forces médiocres, il fut rencontré par une multitude prodigieuſe de Sclavons. Le combat s'étant échauffé, les Romains furent défaits; pluſieurs demeurérent morts ſur la place, & entr'autres Chilbudius. Depuis cela les Barbares ont fait des courſes ſur les terres des Romains avec toute ſorte de liberté, & l'on a réconnu que toute la puiſſance de l'Empire n'étoit pas ſi capable de les réprimer, que la valeur d'un ſeul homme.

2. S'étant depuis élevé un différend entre les Antes & les Sclavons, ils en vinrent aux mains, & ces derniers demeurérent victorieux. Aprés la bataille un certain Sclavon fit priſonnier un jeune homme, qui ſe nommoit Chilbudius. Cét eſclave fut fort affectionné au ſervice de ſon maître, & il parut ſi courageux dans les occaſions les plus périlleuſes, qu'il ſe mit en tres-grande réputation. Environ le même-tems les Antes firent une irruption dans la Thrace, & en enlevérent pluſieurs Sujets de l'Empire, entre leſquels il s'en trouva un, qui étoit d'un eſprit fort ſubtil & fort adroit, & qui deſirant avec paſſion de retourner dans ſon Païs, s'aviſa de cette invention pour obtenir ſa liberté. Il alla trouver ſon maître, qui étoit un homme plein d'humanité & de douceur; il le loua de la bonté de ſon naturel, l'aſſûra que Dieu le récompenſeroit, & proteſta de la vouloir lui-même reconnoître, & le rendre riche en peu de tems, pourvû qu'il ſuivît ſon avis. Il ajoûta que Chilbudius, qui avoit été autrefois Maître de la milice Romaine, étoit priſonnier parmi les Sclavons, qui ne ſavoient pas que ce fût lui; que

que s'il le rachêtoit, & le rendoit aux Romains, il en tireroit beaucoup d'honneur & de profit. Le Maître s'étant laiſſé perſuader par ſes paroles, alla avec lui chez les Slavons ; car ces Barbares étoient alors en paix & en amitié enſemble. Aiant donné une ſomme d'argent conſidérable au Maître de Chilbudius, ils l'emmenérent. Quand celui qui l'avoit achêté fut de retour chez lui, il lui demanda s'il étoit Chilbudius, Maître de la milice Romaine. Il déclara ingénument la verité, & dit, qu'il étoit Ante de Nation, qu'il avoit été pris par les Sclavons dans une bataille ; mais que depuis qu'il étoit rentré en ſon Païs, il étoit devenu libre. Alors celui qui avoit paié ſa rançon, commença à ſe plaindre, que l'on l'avoit trompé. Le Romain qui vouloit appaiſer ſa colére, & lui ôter en même-tems la connoiſſance de la vérité, afin que ſon retour n'en fût pas empêché, continua toûjours à ſoûtenir affirmativement que c'étoit le véritable Chilbudius, mais qu'il n'oſoit en demeurer d'accord, parce qu'il étoit environné par les Barbares, mais qu'auſſi-tôt qu'il auroit mis le pié ſur les terres de l'Empire, non ſeulement il avoüeroit ſon nom, mais que même il en feroit gloire. Tout ce que je viens de dire ſe fit ſans la participation des autres Barbares ; mais quand l'affaire fut divulguée, ils prétendirent que c'étoit un intérêt public, & un notable avantage pour tous, que d'avoir en leur puiſſance un Maître de la milice Romaine.

3. Les Antes & les Sclavons n'obéïſſent pas à un Roi, mais ils vivent depuis long-tems ſoûs un Gouvernement populaire, & délibérent publiquement de tout ce qui concerne leurs intérêts. Ces deux Peuples obſervent les mêmes loix, & les mêmes mœurs. Ils ne reconnoiſſent qu'un ſeul Dieu, qui eſt celui qui a créé le Monde, & qui lance le Tonnerre, à qui ils ſacrifient des bœufs, & d'autres victimes. Bien loin de faire dépendre la vie des hommes de la deſtinée, ils n'avoüent pas ſeulement qu'il y en ait ; mais lors qu'ils ſe

ſe voient en quelque danger, ſoit par la violence d'une maladie, ou par le ſort des armes, ils promettent d'immoler une victime, quand ils en ſeront échapez, & ils ne manquent pas d'y ſatisfaire ; alors ils croient tenir leur vie de la mort de la victime. Ils rendent auſſi des honneurs aux Riviéres, aux Nymphes, & à d'autres divinitez, & ils leur preſentent des ſacrifices, d'où ils tirent des préſages de l'avenir. Ils habitent dans de miſérables chaumiéres, éloignées les unes des autres, & dont ils changent ſouvent. Ils font la guerre à pié, tenant en leurs mains de petits boucliers & de petits dards. Ils ne portent point de cuiraſſe ; quelques-uns même n'ont ni tunique, ni manteau, mais ils ſe contentent d'un haut-de-chauſſes, lors qu'ils marchent contre l'ennemi. Ils parlent tous la même langue, & ont une taille & une mine toute ſemblable. Ils ſont grands & robuſtes. La couleur de leur viſage n'eſt pas fort blanche, ni celle de leurs cheveux fort blonde ; elle ne tire pas auſſi ſur le noir, mais elle tire plûtôt ſur le roux. Leur maniére de vivre eſt miſérable & inculte, comme celle des Maſſagétes, toûjours dans l'ordure & dans la craſſe. Leur eſprit n'a ni malice, ni fourberie, mais beaucoup de la ſimplicité des Huns, auſſi bien que du reſte de leurs mœurs. Autrefois les Antes & les Sclavons n'avoient qu'un même nom ; car l'antiquité les appeloit Sporades, d'un mot Gréc, qui ſignifie diſperſez, parce que leurs cabanes occupent une grande étendue de Païs, & ils couvrent en effet une grande partie d'un des bords du Danube. Voilà ce que j'avois à dire de cette nation.

4. Les Antes contraignirent donc alors cét Eſclave de déclarer dans leur aſſemblée qu'il étoit Chilbudius, Maître de la milice Romaine, & ils le ménacérent de lui faire ſouffrir les plus cruels de tous les ſupplices, s'il étoit ſi hardi que de le nier. Sur ces entrefaites Juſtinien leur envoia une Ambaſſade, pour les prier d'aller dans une ancienne ville, appelée la Tour, qui avoit autrefois été bâtie par Trajan, ſur le Danube, & qui de-

depuis long-tems étoit deſtituée d'Habitans. Il leur promit de leur donner cette Ville, & les terres qui en dépendoient, & d'entretenir leur amitié par une ſuite continuelle de preſens & de largeſſes, s'ils ſe vouloient oppoſer aux fréquentes irruptions que les Huns faiſoient ſur les terres de l'Empire. Les Barbares promirent d'exécuter tout ce qu'il deſiroit, pourvû qu'il eût agréable de conſentir que Chilbudius, Maître de la milice Romaine, qu'ils avoient parmi eux, y demeurât toûjours, & y jouït de ſa dignité. Cét Eſclave enflé d'orgueilleuſes eſpérances, aſſûroit qu'il étoit le véritable Chilbudius, & vouloit que tout le monde le crût. Narſez le rencontra, comme il alloit à Conſtantinople pour s'y faire reconnoître, & bien qu'il parlât Latin, & qu'il ſût aſſez bien contrefaire le véritable Chilbudius, néanmoins il découvrit ſa fourberie, & l'obligea de la confeſſer à la queſtion, qu'il lui fit donner. Il le mena enſuite à Conſtantinople. Je reprens maintenant la ſuite de ma narration.

CHAPITRE XV.

1. *Valentin & Phocas voulant incommoder les Goths, tombent dans un piége, où ils périſſent avec leurs troupes.* 2. *Vigile, Evêque de Rome, y envoie du blé, qui eſt pris par les Goths.* 3. *Totila fait couper les mains à un Evêque.*

1. PENDANT que l'Empereur étoit occupé à tout ce que je viens de raconter, Béliſaire envoia au Port de Rome, Valentin, & Phocas, qui étoit un de ſes Gardes, & qui étoit fort habile en matiére de guerre, afin d'en garder le Fort, conjointement avec Innocent qui y commandoit, & d'incommoder les Goths par des courſes. Valentin & Phocas envoiérent à Rome avertir Beſſas, qu'ils étoient prêts d'attaquer le Camp des Goths, & le prier de le faire auſſi attaquer par les plus courageux de ſes ſoldats, afin de fondre en même-tems ſur eux de deux côtez. Bien que Beſſas eût trois-mille hommes dans ſa garniſon, il n'eut pas néanmoins la volonté d'en envoier alors contre l'ennemi. Valentin & Phocas firent ſeuls irruption, à la téte de cinq-cens hommes, & tuérent quelques-uns des ennemis; mais comme ils virent qu'il ne ſortoit point de parti de Rome, ils ſe retirérent dans leur Fort. Ils envoiérent ſe plaindre à Beſſas de ſa négligence, & le prier de ſortir avec toutes ſes forces ſur le ſoir, & l'aſſurer qu'ils fondroient en même-tems ſur l'ennemi. Beſſas refuſa d'expoſer ſes troupes à la campagne. Valentin & Phocas étoient réſolus d'attaquer les Goths avec un plus grand nombre de ſoldats, & ils étoient quaſi prêts de ſortir, lorſqu'un ſoldat de Beſſas en alla avertir Totila, qui poſa auſſi-tôt en embuſcade les meilleurs de ſes hommes. Ainſi Valentin & Phocas tombérent dans le piége, & y périrent miſérablement, avec la pluſpart de leurs troupes.

2. Dans le même-tems, Vigile, Evêque de Rome, envoia pluſieurs vaiſſeaux chargez de blé, dans l'opinion qu'il eut, que ceux qui les conduiſoient, auroient aſſez d'adreſſe pour les faire aborder au Port; mais les Barbares en aiant eû avis, y entrérent les premiers, & ſe cachérent au pié des murailles, afin de prendre les vaiſſeaux, au moment qu'ils arriveroient. La garniſon du Port s'étant apperçûe du deſſein des ennemis, monta au haut des murailles, & remüa des habits, pour faire ſigne aux Matelots de ne pas avancer dans le Port, & d'aller plûtôt en tout autre endroit: mais comme ils ne comprenoient pas l'intention des ſoldats, & qu'ils croioient plûtôt qu'ils remüoient leurs habits en ſigne de joie, ils furent pouſſez dans le Port par le vent qu'ils avoient en poupe. Il y avoit pluſieurs Romains ſur ces vaiſſeaux, & entre autres, un Evêque nommé Valentin. Les Barbares étant

étant ſortis de l'endroit où ils s'étoient cachez, prirent les vaiſſeaux ſans réſiſtance, conduiſirent l'Evêque devant Totila, & firent paſſer les autres par le trenchant de l'épée.

3. Totila aiant interrogé l'Evêque ſur certaines choſes qu'il ſouhaitoit de ſavoir, & l'aiant convaincu de ne pas dire la vérité, il lui fit couper les deux mains. Cette action arriva à la fin de l'hiver, qui fut auſſi la fin de l'onziéme année de la guerre que Procope écrit.

CHAPITRE XVI.

1. Voiage de Vigile à Conſtantinople. 2. Réduction de Plaiſance. 3. Charité du Diacre Pélage. 4. Il va trouver Totila, & confére avec lui.

1. VIGILE Evêque de Rome quitta la Sicile, où il avoit demeuré long-tems, & alla à Conſtantinople, où il étoit appelé par les ordres de l'Empereur.

2. Dans le même-tems, les Romains qui étoient aſſiégez dans Plaiſance, furent réduits par la faim aux derniéres extrémitez; tellement qu'aprés avoir mangé de la chair humaine, ils furent enfin contrains de ſe rendre.

3. Rome, qui étoit aſſiégée par Totila, manquoit auſſi de toutes ſortes de proviſions. Il y avoit dans le Clergé un Diacre, nommé Pélage, qui aiant demeuré long-tems à Conſtantinople, y avoit été honoré de l'amitié de Juſtinien, & en étoit revenu tout chargé de ſes bienfaits. Durant le Siége il diſtribua ſes biens avec une telle profuſion pour le ſoûlagement des pauvres, qu'il releva beaucoup par cette libéralité toute extraordinaire, l'éclat de la réputation que ſes autres ver-

vertus lui avoient aquiſe. Les Romains étant extrémement preſſez par la faim, le priérent d'aller demander un peu de tems à Totila, dans lequel, s'ils ne recevoient point de ſecours, ils lui ouvriroient leurs portes.

4. Pélage aiant accepté cette Ambaſſade, alla trouver Totila, qui le reçût avec beaucoup de civilité & d'honneur, & lui parla le premier en ces termes. *Bien que ce ſoit une coûtume commune à tous les Barbares d'honorer les Ambaſſadeurs, j'ai toûjours fait profeſſion particuliére d'avoir de l'eſtime & du reſpect pour les perſonnes qui comme vous ſont conſidérables pour leur vertu; mais je n'eſtime pas qu'il faille faire conſiſter, ni l'honneur que l'on leur rend, ni le mauvais traitement qu'on leur fait, ou dans le bon viſage, ou dans l'aigreur du diſcours: je croi que c'eſt plûtôt, ou dans l'expreſſion ſincére, ou dans le déguiſement artificieux de la vérité. On traite honorablement un Ambaſſadeur, quand on lui découvre ingénument l'état des affaires; & au contraire, on le traite injurieuſement, quand on le lui cache ſous des paroles trompeuſes. Pour ce qui eſt de vous, Pélage, vous obtiendrez de moy tout ce que vous deſirerez, à la réſerve de trois choſes, dont il eſt à propos que vous ne faſſiez point de mention, de peur qu'aprés en avoir été refuſé, vous ne m'imputiez le refus, que vous ne devriez imputer qu'à vous-même. Vous ſavez que l'on n'a pas accoûtumé de réüſſir dans les priéres que l'on fait hors de ſaiſon. Je vous avertis donc de ne point parler des Siciliens, des murailles de Rome, & des Eſclaves qui ſe ſont retirez parmi nous, parce que je ne puis pardonner aux Siciliens, ni conſerver les murailles de Rome, ni rendre les Eſclaves à leurs Maîtres. Quand vous aurez entendu la raiſon de ce refus, vous ne nous accuſerez pas de le faire avec injuſtice. La Sicile étoit autrefois une Iſle heureuſe par la grandeur de ſes richeſſes, & par l'abondance de ſes grains, qui ne ſuffiſoient pas ſeulement pour la ſubſiſtance de ſes Habitans, mais qui fourniſſoient encore à tous les beſoins de Rome. C'eſt pour cela que les Romains priérent Théodoric de n'y pas mettre une groſſe garniſon, afin de ne pas nuire à la liberté & au repos du Païs. Voilà l'état où étoit la Sicile, lorſque la flôte ennemie, qui n'étoit conſidérable, ni par le*

nombre

nombre des combattans, ni par aucun autre avantage, entra dans ſes portes. Les Siciliens ne nous avertirent point de ce qui ſe paſſoit; ils ne ſe renfermérent point dans leurs Forts; ils ne ſe préparérent point à ſe défendre, mais ils reçûrent volontairement cette flote, comme les plus infidéles de tous les Eſclaves, qui n'attendoient que l'occaſion de trouver un nouveau Maître, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance de leur Maître légitime. Depuis ce tems-là les ennemis en ſont ſortis comme d'une Forteresſe, d'où ils ont inondé l'Italie, & Rome-même, où ils ont amené tant de blé de cette Iſle, qu'il a ſuffi pour ſoûtenir un an de Siége. Voilà ce qui regarde les Siciliens, dont les actions ſont ſi criminelles, qu'il n'eſt pas poſſible que les Goths les jugent dignes de la moindre grace. Pour ce qui eſt des murailles de Rome, nos ennemis s'y ſont renfermez, ſans oſer paroître à la campagne. Ils nous ont amuſez de paroles & de promeſſes, & nous ont fait conſumer beaucoup de tems par de longues & de facheuſes remiſes, tandis qu'ils jouiſſoient de nôtre bien. Nous ſommes obligez de pourvoir à ce que cela n'arrive plus à l'avenir; car ceux qui n'ont pas ſoin d'éviter une ſurpriſe, où ils ſont une fois tombez, ſemblent y être plûtôt tombez par imprudence, que par malheur. J'ajoûterai qu'il vous ſera utile que les murailles de Rome ſoient abbatues, parce que ni l'un ni l'autre des partis n'aiant plus de quoi ſe couvrir, il faudra qu'ils en viennent aux mains, & vous ſuivrez la fortune du vainqueur, ſans ſouffrir les miſéres de la famine. Je n'ai qu'un mot à dire des Eſclaves qui ſe ſont retirez chez nous. Si nous vous livrions preſentement ceux qui en s'enrôllant dans nôtre milice, nous ont obligez à jurer que jamais nous ne les mettrions entre les mains de leurs premiers Maîtres, nous manquerions aux promeſſes que nous vous ferions à vous-mêmes, étant impoſſible que ceux qui violeront les paroles qu'ils auront données à des miſérables, gardent celles qu'ils auront données à d'autres perſonnes, parce qu'ils portent par tout la perfidie, comme le propre caractére de leur eſprit. Aprés que Totila eût parlé de la ſorte, Pélage lui répondit.

Vous dites que vous honorez la qualité d'Ambaſſadeur, & que vous eſtimez ma perſonne, & puis vous me faites la

la plus grande de toutes les injures. C'eſt maltraiter un Ambaſſadeur, que de le frapper au viſage, ou que de lui faire quelque autre pareil outrage; mais c'eſt encore pis, de lui refuſer ce qu'il demande. On n'a pas accoûtumé d'accepter la Charge d'Ambaſſadeur, afin d'être magnifiquement reçû par ceux que l'on va trouver, mais afin de négocier quelque choſe qui ſoit utile à ceux de la part de qui l'on vient. Il ſeroit plus doux de ſouffrir quelque ſorte d'inſulte, & de remporter une partie de ce que l'on demande, que d'entendre les plus obligeantes paroles du monde, & de ne pouvoir rien obtenir. Je n'aurois garde de demander aucune des trois choſes que vous avez exceptées, quand nous en aurions beſoin; car quelle apparence y auroit-il de vous importuner ſur un ſujet, dont vous rejettez abſolument la propoſition, avant même que d'en avoir oüi les raiſons? Je ne puis vous diſſimuler, que vous faites bien voir par la haine implacable que vous déclarez aux Siciliens, qui n'ont point pris les armes contre vous, à quel traitement ſe doivent attendre les Romains qui les ont priſes. Je ne vous ferai donc point de prières; je me contenterai de les adreſſer à Dieu, qui fait d'ordinaire reſſentir les effets de ſa colére à ceux, qui mépriſent fiérement les demandes des ſupplians.

CHAPITRE XVII.

1. Conſternation des Romains. 2. Leur plainte. 3. Réponſe de Beſſas. 4. Deſcription de la famine. 5. Hiſtoire funeſte d'un Romain, pere de cinq enfans.

1. PÉLAGE ſe retira, aprés avoir fait réponſe. Quand les Romains virent qu'il n'avoit pû rien obtenir, ils tombérent dans une conſternation que la famine augmentoit de jour en jour. Les ſoldats avoient encore quelque reſte de proviſions pour ſe ſoûtenir; mais les Habitans étoient réduits à une extréme

me diſette, qui les obligea d'aller les larmes aux yeux, & les ſoûpirs au cœur, dire ces triſtes paroles à Beſſas, & à Conon, qui commandoient durant le Siége.

2. *Nous nous voions dans une telle misére, que quand nous prendrions quelque réſolution contraire à vos intérêts, il nous ſeroit aiſé de nous en excuſer, puiſque la néceſſité porte avec elle ſa juſtification. Comme nous n'avons plus de forces pour réſiſter à l'ennemi, nous venons vous repreſenter nôtre foibleſſe, & la déplorer avec vous. Nous vous prions de nous écouter avec patience, de ne vous pas offenſer de la liberté de nôtre diſcours, & de l'attribuer à l'excés de nôtre douleur. Ceux qui ſont au deſeſpoir ne peuvent plus garder de modération dans leurs actions, ni dans leurs paroles. Conſidérez, s'il vous plaît, que nous ne ſommes ni Romains, ni vos alliez; que nous ſuivons des loix & des coûtumes contraires aux vôtres; que la premiére-fois que nous avons reçû les troupes de l'Empereur dans nôtre Ville, nous les y avons reçûës malgré nous. Nous étions alors vos ennemis; nous prîmes les armes pour nôtre défenſe; & aiant été vaincus, nous devînmes les Sujets du vainqueur. Si vous voulez que nous vous ſervions, comme étant nos Maîtres, donnez-nous des alimens comme à vos Eſclaves. Et ſi vous ne nous en pouvez donner qui nous faſſent vivre commodément, donnez-nous-en du moins qui nous empêchent de mourir. Que ſi vous avez la volonté de nous en donner, & que vous n'en aiez pas le moien, mettez-nous en liberté; vous épargnerez la peine & la dépenſe de nos funérailles. Si vous nous voulez refuſer cette grace, faites-nous au moins celle de nous tuer. Donnez-nous une ſortie honnête de cette vie, une mort agréable qui nous délivre de tant de miséres.*

3. Beſſas répondit à toutes ces plaintes, qu'il ne lui étoit ni poſſible de les nourrir, ni permis de les tuer, ni ſûr de les renvoier. Il les aſſûra auſſi que Béliſaire viendroit bien-tôt avec une armée, que l'Empereur envoioit de Conſtantinople; & il leur donna congé, aprés les avoir un peu conſolez par cette eſpérance.

4. Cependant la famine qui croiſſoit toûjours, contraignoit de prendre des alimens fort nuiſibles à la ſanté, & même contraires à la nature. Beſſas & Conon vendoient chérement aux riches, le blé qu'ils avoient ſerré dans les fortifications, & les ſoldats celui qu'ils ſe retranchoient à eux-mêmes. La mine de blé coûtoit ſept écus d'or. Ceux qui n'avoient pas aſſez de bien pour fournir à une ſi grande dépenſe, achêtoient la mine de ſon, le quart de ce que valoit celle de blé, & la néceſſité du tems faiſoit un mêts délicat d'une telle nourriture. Les Gardes de Beſſas vendirent un bœuf qu'ils avoient pris hors de la Ville, cinquante écus d'or. Ceux qui avoient un morceau d'un cheval mort, ou de quelque autre animal, étoient eſtimez heureux de ſe pouvoir remplir de cette chair. Tout le peuple n'avoit que des orties, qui croiſſoient proche des rempars, & dans des mazures. On les faiſoit bouïllir long tems, afin qu'elles n'écorchaſſent pas la bouche & le goſier. Tandis que les Romains eûrent de l'argent, ils achêtérent ainſi du blé, & du ſon. Quand l'argent leur manqua, ils portérent leurs meubles au marché. Lorſque les ſoldats n'eûrent plus de blé à vendre, & que les Habitans n'eûrent plus d'argent pour en achêter, ils eûrent tous recours aux orties. Mais comme ce n'étoit pas un aliment ſuffiſant pour les ſoûtenir, leurs corps devinrent décharnez, leur teint plombé, & leurs viſages affreux, & auſſi terribles à voir que des ſpectres. Pluſieurs tombérent en mangeant des orties, & moururent ſur le champ. Quelques-uns mangérent des excrémens. D'autres n'aiant plus de chiens, de ſouris, ni de chats à manger, ſe tuérent eux-mêmes.

5. Un certain Romain, pere de cinq enfans, ſe voiant entouré de ces foibles & pitoiables créatures, qui lui demandoient de quoi vivre, en ſecoüant leurs habits, il leur commanda de le ſuivre, comme s'il leur en eût voulu donner; & ſans gémir, ſans faire paroître la douleur qu'il avoit dans le fond du cœur, il les mena à un Pont du Tybre, où il ſe couvrit le viſage

avec ſa robe, & ſe précipita en preſence de ſes enfans, & de tout le peuple. Les gens de Commandement vendirent aux riches la permiſſion de ſortir de Rome. Pluſieurs dont les forces étoient épuiſées moururent ſur la mer, ou dans les chemins. D'autres furent pris & tuez par les ennemis. Voilà une fidéle image des miſéres de cette Ville.

CHAPITRE XVIII.

1. Conſeil de guerre. 2. Béliſaire arrive à Otrante, & diſſipe les Goths par le bruit de ſon arrivée. 3. Totila garde étroitement les avenues de Rome. 4. Jean reprend la Calabre. 5. Tullien lui gagne l'affection des Peuples de la Brutie, & de la Lucanie. 6. Jean en vient aux mains avec Récimond, & le défait.

1. LORSQUE Jean & Iſac furent arrivez à Dyrrachium, & qu'ils eûrent joint leurs troupes à celles de Béliſaire, Jean propoſa de traverſer le Golphe Ionique, de faire le reſte du chemin par terre, & de combattre tous enſemble les ennemis qu'ils rencontreroient dans leur marche. Béliſaire, qui croioit que cét avis étoit ſujet à de grands inconvéniens, jugea qu'il étoit plus à propos qu'il allât ſeul avec ſes troupes à Rome, & qu'il y allât par mer, à-cauſe que le chemin étoit plus court, & peut-étre plus aiſé que par terre; & que Jean allât par la Calabre, & par le Païs circonvoiſin, qu'il en chaſſât les Barbares, qui n'y avoient pas de forces conſidérables, & qu'aprés avoir réduit tout ce qui eſt au de-là du Golphe Ionique, il ſe joignît à lui ſur les bords de la mer Tyrrénne. Comme Rome étoit extrémement preſſée, il eſtimoit que le moindre retardement en pouvoit cauſer la perte. Il conſidéroit auſſi que le vent étant favorable, il pouvoit aller par mer à Rome en cinq jours; au lieu que les troupes n'y pouvoient arriver par terre qu'en quarante.

2. Aprés que Béliſaire eût donné cét ordre à Jean, il fit voile, & étant pouſſé par un grand vent, il arriva à Otrante. Les Goths qui y avoient mis le Siége, le levérent auſſi-tôt qu'ils virent ce Général, & ſe retirérent à Brunduſe, qui eſt une Ville ſans murailles, à deux journées d'Otrante, ſur le bord du Golphe Ionique. Comme ils ſe perſuadoient que Béliſaire traverſeroit le Détroit, ils envoiérent donner avis de ſon arrivée à Totila, qui à l'inſtant apprêta ſon armée, comme pour aller audevant, & manda aux Goths qui étoient dans la Calabre, qu'ils fiſſent tous leurs efforts pour boucher les paſſages. Depuis que Béliſaire fut parti d'Otrante avec un vent favorable, les Goths de la Calabre délivrez de la preſence d'un ſi formidable ennemi, vécurent avec un peu moins de vigilance & de diſcipline.

3. Pour ce qui eſt de Totila, il demeura toûjours dans ſon Camp, & garda auſſi étroitement les avenues de Rome qu'auparavant, pour empêcher d'y conduire des proviſions. Il dreſſa auſſi une machine ſur le Tybre, de la maniére que je vais dire. A un endroit qui eſt éloigné de quatre-vingts-dix ſtades de la Ville, & où le lit de ce fleuve eſt fort étroit, il joignit les deux bords avec deux poûtres, ſur leſquelles il éleva deux Tours, qu'il remplit des plus hardis & des plus courageux de ſes ſoldats, pour arrêter les bateaux, qui porteroient des vivres.

4. Cependant Béliſaire étoit dans le Port, où il attendoit les troupes de Jean, qui aiant traverſé la Calabre, ſans que les Goths qui étoient à Brunduſe en euſſent avis, y prit deux Eſpions des ennemis, dont il fit mourir l'un ſur le champ, l'autre ſe jetta à ſes genoux, lui demandant la vie, & l'aſſurant qu'il ne lui ſeroit pas inutile. Jean lui aiant demandé quel ſervice il lui pourroit rendre, s'il lui accordoit la vie; il lui répondit, qu'il lui donneroit le moien d'accabler les Goths à l'im-

l'improviſte. Jean lui commanda de lui montrer les pâturages où étoient les chevaux. L'Eſpion aiant promis de le faire, ils y allérent à l'inſtant, & pluſieurs braves hommes qui y étoient allez à pié, ſautérent ſur les chevaux, & coururent droit au Camp des Barbares, qui furent tellement épouvantez d'une irruption ſi ſoudaine, & ſi impréveue, que pluſieurs n'aiant pas leurs armes, ſe laiſſérent tailler en piéces, & les autres s'enfuïrent vers Totila, à qui ils portérent la nouvelle de leur défaite. Jean tâcha de gagner l'affection des Peuples de la Calabre, en leur promettant avec des paroles fort douces, un traitement favorable. Etant enſuite parti fort promtement de Brunduſe, il s'empara de Canuſe, qui eſt une Ville aſſiſe dans le milieu de la Pouïlle, à cinq journées de Brunduſe, en tirant vers Rome, & vers l'Occident, & à vingt-cinq ſtades de Cannes, ſi fameuſe par la victoire que les Carthaginois y remportérent autrefois ſur les Romains.

5. En cét endroit, Tullianus fils de Venantius, Romain, qui avoit un grand crédit parmi les Peuples de la Brutie, & de la Lucanie, aprés s'étre plaint à Jean des violences que les ſoldats exerçoient contre les Peuples, il lui promit, que ſi l'on en vouloit uſer avec plus de douceur à l'avenir, il rameneroit ces deux Provinces à l'obéïſſance de Juſtinien, vû qu'elles ne s'étoient pas ſoûmiſes aux Ariens par leur inclination à vivre ſoûs leur domination, mais par averſion, pour les violences de l'armée Romaine, & qu'à l'avenir, l'on en tireroit le même impôt que par le paſſé. Jean promit à Tullianus de traiter les Habitans avec toute ſorte d'humanité, & ils marchérent de compagnie. Depuis cela les ſoldats n'appréhendérent plus de piége de la part des Italiens, & ne trouvérent plus que de la ſoûmiſſion dans tout le Païs, qui eſt ſur les côtes du Golphe Ionique.

6. Quand Totila eut avis de toutes ces choſes, il envoia trois-cens Goths bien choiſis à Capouë, à qui il commanda de ſuivre les troupes de Jean, & il ajoûta qu'il

qu'il auroit ſoin du reſte. Jean qui craignoit d'étre enveloppé, quitta le deſſein d'aller trouver Béliſaire, & ſe retira dans la Brutie & la Lucanie. Il y avoit parmi les Goths un certain perſonnage fort célébre, nommé Récimond, à qui Totila avoit donné charge de garder le Détroit de Scylle avec des Goths, & avec quelques Romains, & quelques Maures deſerteurs, qu'il commandoit. Jean devançant le bruit de ſon arrivée, par une diligence extraordinaire, fondit ſur eux entre Regium & Vibone, & les chargea ſi bruſquement, qu'il leur fit oublier leur ancienne valeur. Il les pourſuivit juſqu'à une Montagne fort roide, & fort pierreuſe; & devant qu'ils pûſſent s'y rallier, il en tailla une partie en piéces, & reçût Récimond, & les autres à compoſition. Il s'arrêta en ce même lieu, aprés un exploit ſi remarquable. Cependant Béliſaire n'entreprenoit rien, mais il attendoit Jean avec impatience, & il ſe plaignoit de ce qu'aiant la fleur des troupes, il n'oſoit hazarder d'en venir aux mains avec les trois cens hommes de la garniſon de Capouë. Mais Jean deſeſpérant de les forcer, ſe retira dans la Pouïlle, & ſe tint en repos à Cervarium.

CHAPITRE XIX.

1. *Béliſaire ſe prépare à ſecourir Rome.* 2. *Il en vient aux mains avec les Goths.* 3. *Imprudence d'Iſac.*

1. BE'LISAIRE, qui craignoit que les Romains preſſez par la diſette des vivres ne ſe portaſſent à quelque fâcheuſe extrémité, ſoûhaitoit ardamment de les ſecourir; mais comme il n'avoit pas des forces aſſez conſidérables pour ſe preſenter en pleine campagne à l'ennemi, voici le ſtratagême dont il s'aviſa. Il

attacha deux bâteaux enſemble, ſur leſquels il éleva une Tour, qui étoit plus haute que celle que les ennemis avoient bâtie ſur le Pont. Il mit enſuite ſur le Tybre deux cens barques pleines de ſoldats & de blé, & revêtues de planches où il y avoit des trous, afin que les ſoldats fuſſent à couvert, & qu'ils y puſſent tirer. Il rangea ſur les deux bords toute ſa Cavalerie & toute ſon Infanterie, pour empêcher l'ennemi d'aller au Fort du Port, où il avoit laiſſé ſa femme, & tout ce qu'il avoit de plus cher, & dont il avoit confié la garde à Iſâc, avec ordre exprés de n'en point ſortir, pour quelque ſujet que ce fût, parce qu'il n'avoit point d'autre Place, & que le reſte du Païs étoit en la puiſſance des ennemis. Il monta enſuite ſur un vaiſſeau, pour commander ſa flôte, & fit approcher les deux bâteaux qui portoient la Tour, au haut de laquelle il mit un mortier plein de poix, de ſouffre, & d'autres matiéres combuſtibles. Le jour précédent il avoit mandé à Beſſas de faire une ſortie, & de harceller l'ennemi, mais il refuſa d'obéïr, à-cauſe qu'il luy reſtoit un peu de blé. Il s'étoit emparé de tout celui que les Chefs avoient envoié de Sicile, & n'en aiant diſtribué qu'une petite partie au Peuple, il avoit détourné tout le reſte, ſous prétexte que c'étoit la part des Soldats. Et comme il le vendoit cherement aux Sénateurs, il ne ſouhaitoit pas la fin du Siége.

2. Béliſaire & ſa flôte alloient avec une grande fatigue contre le courant de l'eau. Les Goths ne venoient point audevant d'eux, mais ils ſe tenoient dans leur Camp. Lorſque les Romains furent proche du Pont, ils rencontrérent un Corps-de-garde qui étoit poſé ſur les deux bords de la riviére, & qui défendoit une chaîne que Totila y avoit fait tendre, afin d'en empêcher le paſſage. Ils tuérent d'abord quelques-uns des Barbares, donnérent la chaſſe aux autres, levérent la chaîne, & allérent droit au Pont, où ils trouvérent des Goths qui ſe défendirent courageuſement du haut de leurs Tours. Il y en eut auſſi quelques-uns qui ſortirent

tirent du Camp, & qui coururent vers le Pont. Alors Béliſaire commanda d'approcher les deux bâteaux qui portoient la Tour, & de l'attacher à une Tour que les ennemis avoient ſur le Tybre du côté du chemin du Port, & de jetter les feux d'artifice. Cét ordre aiant été à l'inſtant exécuté, la Tour des ennemis fut brûlée, avec deux-cens hommes qui la gardoient, entre leſquels ſe trouva un Capitaine, nommé Oſdas, qui étoit un des plus courageux de la Nation. Les Romains tirérent avec encore plus de vigueur ſur les Barbares, & les mirent en déroute. Il s'en faloit peu qu'ils ne fuſſent maîtres du Pont, & ils ſe préparoient déja à le rompre, & à continuer leur chemin juſqu'à Rome, où ils n'avoient plus rien à craindre, lors qu'un Génie, ennemi de la grandeur de l'Empire, renverſa de ſi bons deſſeins.

3. Pendant que ce que je viens de dire ſe paſſoit entre les deux armées, il ſe répandit un bruit, qui pour le malheur des Romains, alla juſqu'aux oreilles de Beſſas. Ce bruit étoit, que Béliſaire étoit victorieux, qu'il avoit levé la chaîne, & mis les Barbares en fuïte. Iſac n'étant plus maître de ſon courage, & brûlant d'envie d'avoir part à cette gloire, courut au Port d'Oſtie, ſans ſe ſoucier des ordres de ſon Général. Il prit cent-cinquante hommes de la garniſon, & alla fondre ſur le Camp des ennemis, qui étoit défendu par un homme fort brave, nommé Rudéric, qui fut bleſſé d'abord. Les Barbares abandonnérent leur Camp, ſoit que ce fût une ruſe, ou qu'ils s'imaginaſſent qu'Iſâc fût ſuivi d'une armée nombreuſe. Mais quand il y fut entré, & qu'il eût commencé à piller l'argent & le bagage, ils y revinrent, prirent Iſâc, paſſérent quelques-uns de ſes gens au fil de l'épée, & mirent les autres en fuïte. Béliſaire épouvanté de cette nouvelle, crut que ſa femme étoit tombée entre les mains des ennemis, & que le Port étant pris, il ne luy reſtoit plus de lieu de retraite; de ſorte que ſans s'informer de la maniére qu'Iſâc avoit été défait, & emmené par les

Barbares, il demeura tout interdit, ce qui ne luy étoit jamais arrivé. Il retira donc ſon armée, à deſſein d'aller faire ſes efforts pour reprendre le Port, & ainſi il manqua ſon entrepriſe. Quand il fut arrivé au Port, il reconnut l'extravagance d'Iſâc, & la vanité de la peur dont il s'étoit laiſſé ſurprendre. Cette diſgrace luy affligea l'eſprit d'une douleur tres-ſenſible, & le corps d'une maladie tres-dangereuſe, ſa fiévre étant devenue ſi ardente, qu'il fut en grand péril de la vie. Peu de jours aprés, Rudéric étant mort de ſes bleſſûres, Totila en eut tant de regret, qu'il commanda de tuer Iſâc.

CHAPITRE XX.

1. *Avarice & négligence de Beſſas.* 2. *Trahiſon de quatre Iſauriens.* 3. *Totila entre dans Rome.* 4. *Il eſt appaiſé par Pélage.*

1. BESSAS continuoit de s'enrichir, en vendant ſon blé plus cher de jour en jour, & en augmentant toûjours le prix, à meſure que la néceſſité des achéteurs augmentoit. Comme il donnoit tous ſes ſoins à ce commerce, il ſe ſoucioit fort peu de la ſureté de la Ville. Les ſoldats s'abandonnérent à la licence; il y en avoit peu qui gardaſſent les murailles, & ceux qui les gardoient, le faiſoient avec négligence, parce qu'ils n'avoient point d'Officier qui veillât ſur eux, qui les viſitât, ni qui fît la ronde. De plus il n'y avoit point d'Habitans qui fiſſent garde avec les ſoldats, parce qu'il n'en reſtoit qu'un petit nombre, & que ce petit nombre étoit abbatu de fatigues & de miséres..

2. Quatre Iſauriens qui gardoient les murailles aiant pris l'occaſion d'une nuit qu'ils étoient en faction, & que leurs compagnons ſe repoſoient, déſcendirent du haut des créneaux, le long d'une corde, &

& allérent offrir à Totila de l'introduire dans Rome, & l'aſſurérent que l'entrepriſe étoit aiſée. Aprés les avoir louez, & leur avoir promis récompenſe, s'ils exécutoient ce qu'ils propoſoient, il envoia avec eux deux de ſes gens, pour voir le lieu par-où ils vouloient faire entrer l'armée. Les Iſauriens les menérent, & les firent monter par la corde, ſans que perſonne les vît, & les priérent de rapporter à Totila, combien il étoit facile d'entrer dans Rome, & d'en ſortir par cét endroit. Bien que Totila fût fort-aiſe de cét avis, néanmoins il n'y ajoûta pas une entiére créance. Les Iſauriens étant revenus quelques jours aprés, pour l'exciter à exécuter le deſſein, il envoia avec eux d'autres perſonnes pour tout conſidérer, & tout examiner avec ſoin. Quand ces perſonnes furent de retour, ils lui rapportérent la même choſe que les premiers. Dans le même-tems des ſoldats qui étoient ſortis de la Ville, pour découvrir ce que faiſoient les ennemis, rencontrérent dix Goths, qu'ils menérent à Beſſas, qui leur demanda auſſi-tôt, quel deſſein avoit Totila. Ils lui répondirent qu'il eſpéroit ſe rendre bien-tôt maître de Rome, par l'intelligence qu'il avoit avec des Iſauriens, car l'affaire étoit déja divulguée. Beſſas & Conon négligérent cét avis. Les Iſauriens vinrent une troiſiéme-fois exhorter Totila d'accomplir ce qu'ils lui avoient propoſé. Il envoia encore avec eux un de ſes parens, & quelques ſoldats, qui à leur retour furent cauſe qu'il ſe détermina enfin à entreprendre l'affaire. Il fit donc prendre les armes à ſes ſoldats, & les mena au commencement de la nuit vis-à-vis de la porte Aſinaria. Quand il y fut arrivé, il commanda à quatre Goths des plus robuſtes & des plus courageux de monter avec les Iſauriens, car on avoit pris le tems que c'étoit à eux à veiller, & à leurs compagnons à dormir. Etant donc entrez ſans trouver de réſiſtance, ils rompirent avec des haches la barre qui tenoit les battans de la porte Aſinaria, détachérent les ſerrûres, & reçûrent l'armée des Goths dans la Ville.

3. Totila, qui appréhendoit quelque piége, ne permit pas à ſes gens de ſe ſéparer. Rome aiant été remplie de tumulte en un inſtant, les ſoldats de la garniſon s'enfuïrent par une autre porte, avec la pluſpart des Habitans. Quelques-uns des Patrices, qui avoient des chevaux, comme Décius & Baſile, furent compagnons de la fuïte de Beſſas: Maxime, Olybrius, & Oreſte ſe ſauvérent dans l'Egliſe de Saint Pierre. Il ne reſtoit plus de tout le Peuple que cinq-cens perſonnes, à qui les Temples ſervirent d'azile. Les autres, ou s'étoient retirez, ou étoient morts de faim. Pluſieurs étant venus avertir Totila que Beſſas ſe ſauvoit à la faveur de la nuit, il en témoigna de la joye, & défendit de le pourſuivre, diſant que c'étoit un des plus grands plaiſirs qui pût arriver à un homme, que de voir fuïr ſon ennemi.

4. Quand le jour parut, & qu'il n'y eut plus d'embuſcade à appréhender, il entra dans l'Egliſe de Saint Pierre, pour y faire ſa priére. Les Goths paſſérent au fil de l'épée ce qu'ils trouvérent, ſçavoir vingt-cinq ſoldats & ſoixante perſonnes du Peuple. Pélage ſe preſenta dans l'Egliſe devant Totila, tenant le livre des Evangiles entre les mains, & luy dit: Seigneur, pardonnez à vos ſerviteurs. Totila le raillant, luy répondit: Pélage, vous étes donc maintenant ſuppliant? Je le ſuis, repliqua Pélage, parce qu'il a plû à Dieu de me rendre vôtre ſujet; mais, Seigneur, faites la grace à vos ſujets de leur pardonner. Totila luy accorda ſa priére, & défendit de tuer aucun Romain. Il ſe réſerva ce qu'il y avoit de plus précieux, & abandonna le reſte aux ſoldats. Il trouva de grandes richeſſes dans les maiſons des Patrices, & ſur tout dans celle de Beſſas, qui avoit amaſſé par cette malheureuſe vente du blé, des treſors immenſes pour ſon ennemi. Les plus conſidérables d'entre les Romains, des Sénateurs, Ruſticienne même, qui étoit fille de Symmaque, & veuve de Boëce, & qui avoit été autrefois ſi libérale de ſes biens aux pauvres, n'étoient vétus tous que de méchans habits, plus propres à des païſans, ou à des eſclaves, qu'à des perſonnes de qualité. Ils couroient par toute la ville en ce déplorable équipage, demandant du pain de porte en porte à leurs ennemis. Les Goths ſouhaitoient que l'on fît mourir Ruſticienne, & l'accuſoient d'avoir répandu de l'argent parmi le Peuple, pour abbatre les Statues de Théodoric, en haine de ce qu'il avoit tué Boëce & Symmaque; mais Totila la protégea, & empêcha qu'elle, & les autres Dames reçûſſent la moindre injure, quoi que les Goths euſſent grande paſſion d'attenter à leur honneur. Ni veuve, ni femme mariée, ni fille n'eurent aucune violence; ce qui ſans doute fut fort glorieux au vainqueur.

CHAPITRE XXI.

1. Totila exhorte les Goths à garder la Juſtice. 2. Il reproche au Sénat ſon ingratitude. 3. Il envoie Pélage & Théodore à Juſtinien avec une lettre. 4. Juſtinien les renvoye à Béliſaire.

1. LE lendemain Totila aſſembla tous les Goths, & leur dit. *Mes compagnons, ce n'eſt pas pour vous donner des avertiſſemens qui vous ſoient inconnus, que je vous ay aſſemblez. Ce n'eſt que pour vous dire des choſes que vous avez ſouvent entendues de ma bouche, & dont la pratique vous a été fort ſalutaire. Ne mépriſez donc pas ce que je vais dire; car bien que les redites ſoient importunes, on ne ſe doit jamais laſſer des diſcours qui ſont utiles. Je dis donc que lorſque nous avions deux-cens-mille combattans, d'immenſes richeſſes, quantité de chevaux, & d'équipages, de ſages vieillards, dont les conſeils ſont ſi néceſſaires à une armée, nous avons été défaits, & privez du Roiaume d'Italie par ſept-mille Grécs. Nous*

avons vaincu depuis, plus de vingt-mille hommes, quoi que nous fussions foibles, nuds, desarmez, & en petit nombre. Voila en peu de paroles tout ce qui nous est arrivé. Encore que vous en sachiez bien les raisons, je ne laisserai pas de vous les representer. C'est que nous avons mépriſé la Justice, & que nous avons exercé toutes sortes de violences, & entre nous, & contre nos Sujets. Dieu justement irrité a combattu en faveur de nos ennemis, & a ruiné toutes nos forces par une puissance invisible. C'est donc à vous à conserver vos conquêtes, par l'observation exacte de la Justice; car si vous vous en éloignez, Dieu s'éloignera de vous. La protection qu'il donne dans les combats n'est pas attachée à un certain genre d'hommes, ni à une Nation particuliére, mais à ceux qui ont le plus de soin de se conduire par les lumiéres de la raison, & par les régles de l'équité. Il ne lui est pas malaisé de faire passer les biens des mains d'un injuste possesseur dans celles d'un autre, qui en saura mieux user. Les hommes ont le pouvoir de s'abstenir des actions, injustes, mais la dispensation des graces dépend absolument de sa puissance infinie. Ayez donc soin de garder la Justice, & entre-vous, & envers ceux qui vous obéissent, afin de conserver les avantages dont vous jouissez.

2. Aprés que Totila eut fait cette harangue à son armée, il entra dans le Sénat, & lui reprocha, avec de piquantes railleries, qu'aprés avoir été chargez des bienfaits de Théodoric & d'Atalaric, aprés avoir été élevez aux dignitez, & à l'administration de l'Etat, & aprés avoir été comblez de richesses, ils s'étoient montrez si ingrats envers leurs bien-faiteurs, que de se trahir eux-mêmes, & de livrer leur Païs aux Grécs. Il leur demanda ensuite, quel tort ils avoient jamais reçû des Goths. Il les pressa de dire, quelle grace ils avoient reçûe de Justinien. Il déduisit en détail les honneurs dont on les avoit privez, les vexations qui avoient été exercées par les Receveurs, les comptes que l'on les avoit obligez, à coups de bâtons, de rendre, du maniment qui avoit été fait sous la domination des Goths; que l'on leur avoit demandé les impôts aussi bien

bien durant la guerre que durant la paix. Il leur fit un discours tel qu'un Maître qui est en colére peut faire à ses esclaves. Enfin leur montrant Hérodien d'un côté, & les Isauriens, par la trahison desquels il avoit pris Rome, de l'autre, il leur dit. *Vous n'avez pas voulu nous laisser la moindre Place; mais ceux-ci nous ont fait prendre Spolète & Rome. C'est pourquoi il est juste qu'ils possédent vos Charges, & que vous demeuriez esclaves.* Les Patrices entendirent tous ces reproches, sans oser ouvrir la bouche. Il n'y eut que Pélage, qui ne cessa de conjurer Totila de leur pardonner, & de les traiter favorablement; ce qu'il obtint par l'assiduité de ses priéres.

3. Totila envoia ensuite ce Pélage, & un Avocat nommé Théodore vers Justinien, aprés néanmoins avoir tiré d'eux de grands sermens qu'ils lui seroient fidéles, & qu'ils reviendroient en Italie le plûtôt qu'il leur seroit possible. Il leur recommanda de faire tous leurs efforts pour obtenir la paix, afin de n'être pas obligé de raser Rome, de massacrer le Sénat, & de porter la guerre dans l'Illirie. Il leur donna aussi une lettre pour l'Empereur, qui savoit déja l'état des affaires. Quand ils furent arrivez, ils luy expliquérent le sujet de leur voiage, & luy presentérent la lettre, qui étoit conçûe en ces termes. *Je n'ai pas dessein de vous parler de ce qui est arrivé à Rome, parce que vous en avez été informé. Je ne vous parlerai que du sujet pour lequel je vous ay envoié des Ambassadeurs, qui est pour vous prier de recevoir la paix, & de nous la donner. Nous avons un bel exemple d'un pareil accord fait entre Anastase & Théodoric, qui ont régné il n'y a pas fort long-tems, avec tant de sagesse & tant de bonheur, qu'ils ont rempli leur siécle de prospérité & d'abondance. Si vous avez agréable de nous faire cette grace, je vous honorerai comme mon pere, & vous servirai dans toutes les guerres qu'il vous plaira d'entreprendre.*

4. Quand Justinien eut lû cette lettre, & qu'il eut écouté les Ambassadeurs, il ne leur fit point d'autre

réponſe, ſinon que Béliſaire avoit le commandement des armes dans l'Italie, & que c'étoit à lui à faire la paix, ou la guerre, comme il le jugeroit à propos.

CHAPITRE XXII.

1. Tullien a de l'avantage ſur les Goths dans la Lucanie. 2. Béliſaire écrit à Totila, pour lui diſſuader de ruiner Rome. 3. Jean ſe retire à Otrante.

1. PENDANT que ces Ambaſſadeurs faiſoient le voiage de Conſtantinople, voici ce qui arriva dans la Lucanie. Tullien amaſſa des Païſans, & s'empara des paſſages les plus étroits, afin de fermer le Païs aux ennemis. Il obtint auſſi de Jean, trois-cens Antes, à-cauſe qu'ils ſont plus accoûtumez que les autres à combattre dans les détroits & dans les montagnes. Totila en aiant eû avis, & ne croiant pas que des Goths ſeuls y pûſſent remporter de l'avantage, envoia avec des Goths des gens du Païs, pour tâcher de forcer ces paſſages. D'abord les uns & les autres s'avancérent avec un ſuccés preſque égal; mais enfin les Antes qui étoient plus exercez que les Goths à ſe battre dans ces lieux hauts & bas, en tuérent un grand nombre, & mirent le reſte en fuïte. Cette diſgrace fit prendre la réſolution à Totila de raſer Rome, d'y laiſſer une partie de ſon armée, & d'aller dans la Lucanie attaquer Jean.

2. Il abbatit donc en divers endroits environ le tiers des murailles. Il ſe diſpoſoit à mettre le feu dans les bâtimens les plus magnifiques & les plus ſuperbes, & à changer cette grande Ville en un pâturage, lorſque Béliſaire qui en avoit été averti, lui envoia des Ambaſſadeurs, qui lui preſentérent une lettre, dont voici à peu

peu prés le ſens. *Les ornemens des Villes ſont les ouvrages des plus ſages Politiques, & il n'appartient qu'à des inſenſez de les détruire, & à des inſenſez, dont la fureur ſoit ſi extrême, que de ne point appréhender d'en laiſſer de ſi honteuſes marques à la poſtérité. Il eſt ſans doute que Rome eſt la plus belle & la plus fameuſe Ville qui ſoit ſous le Ciel. Sa grandeur & ſa beauté ne ſont pas l'ouvrage d'un homme, ni d'un petit nombre d'années. Il a fallu qu'une longue ſuite d'Empereurs, & une foule de perſonnes illuſtres aient amaſſé durant pluſieurs ſiécles d'immenſes richeſſes, & d'excellens ouvriers, pour la mettre dans la perfection où nous la voions, & pour la rendre toute éclatante par les monumens de leur vertu & de leur gloire. On ne peut la ruiner, ſans priver les morts des marques glorieuſes qui conſervent leur mémoire, & les vivans du plaiſir ſenſible qu'ils trouvent à conſidérer de ſi précieux reſtes de l'antiquité. Cela étant ainſi, je vous prie de faire réflexion que vous ſerez vaincu, ou vainqueur. Si vous remportez la victoire, en détruiſant Rome vous aurez détruit une Ville qui ſeroit à vous; & en la conſervant, vous aurez conſervé le plus riche ornement de vôtre Roiaume. Que ſi au contraire vous avez le malheur d'être défait, le vainqueur vous aura l'obligation de lui avoir conſervé Rome, au lieu que ſi vous l'aviez raſée, il n'y auroit plus de grace à eſpérer. De plus, cette action peut vous aquérir une grande gloire; car telle qu'eſt la vie des Princes, telle eſt auſſi leur réputation.* Totila aiant lû pluſieurs-fois cette lettre, & aiant péſé meurement les raiſons qu'elle contenoit, ſe réſolut d'épargner les bâtimens, & déclara ſa réſolution aux Ambaſſadeurs de Béliſaire. Enſuite il donna ordre à la plus grande partie de ſes troupes de s'aller camper à ſix-vingts ſtades de la Ville, en tirant vers l'Occident, afin que Béliſaire ne pût ſortir hors du Port où il étoit enfermé. Il mena le reſte de ſes troupes dans la Lucanie. Il avoit tous les Sénateurs à ſa ſuite. Pour ce qui eſt des autres Citoiens, il les avoit diſperſez dans la Campanie avec les femmes & les enfans, & n'avoit permis à pas un de demeurer à Rome.

3. Lorſ-

3. Lorſque Jean ſut que Totila le venoit chercher, il ne le voulut pas attendre dans la Pouïlle, mais il ſe retira à Otrante. Les Sénateurs que Totila avoit emmenez, envoiérent par ſon ordre dire à leurs Fermiers qu'ils miſſent les armes bas, & qu'ils labouraſſent les terres à l'ordinaire, parce que les Propriétaires en reprendroient la jouïſſance. Les Fermiers ſe ſéparérent des ſoldats, & demeurérent en repos à la campagne; Tullien s'enfuït; les trois-cens Antes ſe retirérent auprés de Jean, & les Goths demeurérent maîtres de tout ce qui eſt aux environs du Golphe Ionique, excepté d'Otrante. Ces Barbares ſe licenciérent depuis, de coure par pelottons deçà & delà. Jean en aiant eû avis, envoia contre eux une grande troupe, qui en tailla pluſieurs en piéces. Totila fâché de cette mauvaiſe rencontre, ramaſſa ſes gens, & s'alla camper ſur la montagne de Gargane, qui s'éléve au milieu de la Pouïlle, & qui eſt la même où Annibal Général des Carthaginois s'étoit autre-fois campé.

CHAPITRE XXIII.

1. Martien remet la Ville de Spoléte ſous la domination des Romains. 2. Béliſaire viſite Rome. 3 Jean reprend la Ville de Tarente, & la fortifie. 4 Totila prend le Fort d'Achérontide, & va à Raveme.

1. PARMI ceux qui avoient fuï avec Conon, lorſque Rome fut priſe par Totila, il y eut un certain Martien, natif de Conſtantinople, qui alla demander permiſſion à Béliſaire de faire ſemblant de paſſer dans le parti des ennemis, & qui promit de rendre par ce moien un ſervice conſidérable à l'Empire. Béliſaire y aiant conſenti, il alla vers Totila, qui fut fort-aiſe de le voir, parce qu'il avoit entendu parler de lui, & même qu'il avoit été témoin de pluſieurs combats ſinguliers, par leſquels il s'étoit ſignalé en ſa jeuneſſe. Il lui rendit ſa femme, & l'un de ſes deux fils, qui ſe trouva parmi ſes priſonniers; il retint l'autre en ôtage, & l'envoia à Spoléte. Lorſque les Goths prirent cette Ville ſur Hérodien, ils en ruïnérent les murailles, & aprés avoir bien boûché les avenues d'un ancien Amphitéatre qui y étoit, ils y mirent une garniſon, compoſée tant de ſoldats de leur Nation, que de deſerteurs de l'armée Romaine. Martien aiant lié amitié avec quelques-uns de ces ſoldats, leur perſuada d'entreprendre quelque exploit conſidérable, & de retourner au Camp des Romains. Enſuite il envoia découvrir ſon deſſein à celui qui commandoit la garniſon de Pérouſe, & le prier de lui donner au-plûtôt des troupes. Le Gouverneur de Pérouſe étoit un certain Oldogande, Hun de Nation, ſucceſſeur de Cyprien, qui avoit été tué par un de ſes Gardes, comme nous l'avons fait voir. Du-moment que Martien ſût que cét Oldogande marchoit avec des gens de guerre, il alla avec quinze ſoldats qu'il avoit gagnez, maſſacrer celui qui commandoit dans Pérouſe. Enſuite il ouvrit les portes, & y reçût les Romains, qui tuérent une partie des ennemis, & menérent les autres à Béliſaire.

2. Peu de tems aprés, ce Général eut la curioſité d'aller à Rome, pour conſidérer le changement que la fortune y avoit apporté. Il choiſit pour ce ſujet mille hommes. Un certain Romain courut à l'inſtant en donner avis aux ennemis, qui poſérent diverſes embuſcades ſur ſon chemin, & d'où ils ſortirent quand il fut tems. Le combat fut opiniâtré; mais enfin la valeur des Romains remporta l'avantage, & aprés avoir tué un grand nombre de Barbares, ils ſe retirérent.

3. Tarente eſt une ville aſſiſe dans la Calabre, à deux journées d'Otrante, ſur le chemin qui conduit à Thurie, & à Regium. Jean aiant été convié par les Habitans d'y aller, y mena une partie de ſes ſoldats, & laiſſa les autres à Otrante. Quand il vit que c'étoit une Ville

Ville de grande étenduë, & qui n'avoit point de murailles, il ne crût pas la pouvoir défendre toute entiére; mais aiant remarqué que vers le Septentrion, & à l'endroit où eſt le Port, la mer ſerrant la terre de deux côtez, faiſoit un Iſthme environ de vingt ſtades; il ſépara une partie de cét Iſthme d'avec la Ville, où il tira une muraille d'une mer à l'autre, & derriére la muraille creuſa un large foſſé. Il aſſembla en ce lieu non ſeulement les Tarentins, mais auſſi les Habitans des Païs d'alentour, & y laiſſa une forte garniſon; de ſorte que la Calabre n'aiant plus rien à appréhender, elle ſe déclara ouvertement contre les Goths. Voila ce qui regarde la Ville de Tarente.

4. Totila aiant pris dans la Lucanie, ſur les frontiéres de la Calabre, un Château extrémement bien fortifié, que les Romains appelent le Château Achéron, il y mit une garniſon de quatre-cens hommes, & s'en alla à Ravenne avec le reſte de ſes troupes. Il laiſſa néanmoins dans la Campanie quelques Barbares, pour garder les Sénateurs qui y étoient.

CHAPITRE XXIV.

1. Béliſaire répare les murailles de Rome, & la remplit d'Habitans. 2. Combat opiniâtré. 3. Deſcription d'une chauſſe-trape. 4. Second combat où les Romains ont de l'avantage. 5. Les Goths blâment Totila d'imprudence.

1. BE'LISAIRE fit une entrepriſe également prudente & hardie, qui d'abord paſſa pour extravagante au jugement de tout le monde, mais qui depuis fut admirée, comme l'ouvrage d'une vertu héroïque. Aiant laiſſé une petite partie de ſes gens à la garde du Port, il mena le reſte à Rome, dans l'intention de s'en emparer. Or comme les ruïnes des murailles

railles que Totila avoit abbatuës ne pouvoient être réparées ſi promtement, il ramaſſa toutes les pierres qui étoient aux environs, & les mit à la hâte les unes ſur les autres ſans ciment, ni autre matiére propre à les lier; gardant toutefois aux endroits qu'il réparoit la même proportion que celle du reſte des murailles, & les fortifiant en dehors avec des pieux. Il y avoit fait un foſſé dés-auparavant, comme nous l'avons dit. Tous les ſoldats aiant été inceſſamment occupez à ce travail, l'ouvrage fut achevé en vingt-cinq jours, & tout ce que Totila avoit abbatu fut relevé. Alors tous les Romains qui logeoient à l'entour s'y raſſemblérent, par le deſir qu'ils avoient d'habiter cette grande Ville, & d'y jouïr de la commodité des vivres que Béliſaire y faiſoit amener en abondance.

2. Au premier bruit de cette nouvelle, Totila mena ſon armée vers Rome, où Béliſaire n'avoit encore pû remettre des Portes, faute d'ouvriers; & étant arrivé ſur les bords du Tybre, il s'y campa, & y paſſa la nuit. Le lendemain, dés que le jour parut, les Barbares tout tranſportez de colére, coururent vers les murailles. Béliſaire avoit choiſi les plus courageux de ſes ſoldats, pour les expoſer au lieu de portes, & avoit commandé aux autres de tirer du haut des créneaux. Le combat fut rude; car comme les Barbares avoient eſpéré d'emporter la Place du premier aſſaut, & qu'ils y trouvoient une vigoureuſe réſiſtance, le dépit animoit leur courage, & augmentoit leurs efforts. Les Romains ſe défendoient vaillamment, à-cauſe de la néceſſité du péril; mais comme ils avoient l'avantage de tirer de haut en bas, ils firent un grand carnage des Barbares. Enfin les deux partis aiant donné de rares exemples de valeur, la nuit finit le combat qui avoit commencé avec le jour. Les Barbares paſſérent la nuit dans leur Camp à panſer leurs bleſſures, & les Romains demeurérent debout ſous les armes, pour garder leurs Portes. Ils avoient mis des chauſſes-trapes audevant, afin d'empêcher les irruptions.

3. Une

3. Une chauſſe-trape eſt une machine faite avec quatre pieux, d'une longueur égale, & dont les extrémitez ſont jointes enſemble, de telle ſorte, que de quelque côté que ce ſoit, les rayons forment toûjours un triangle. Quand on jette la machine à terre, il y a trois pieux qui ſont couchez, & un qui eſt debout, & qui arrête les hommes & les chevaux. Toutes-les-fois que l'on la tourne, le pieu qui étoit droit tombe à terre, & un autre ſe reléve.

4. Totila donna le lendemain un nouvel aſſaut avec toutes ſes forces, & fut répouſſé cette ſeconde fois, auſſi bien que la premiére. Quand les Romains virent qu'ils avoient de l'avantage, ils oſérent bien faire des ſorties. Quelques-uns d'entre eux qui s'étoient trop avancez, & qui s'étoient laiſſé emporter par l'ardeur de pourſuivre l'ennemi, étoient prêts d'étre envelopez, ſi Béliſaire qui en eut avis, ne leur eût envoié un puiſſant ſecours, qui les dégagea. Les Barbares ſe retirérent auſſi dans leur Camp, aprés avoir perdu en cette rencontre pluſieurs vaillans hommes, & ils s'occupérent à panſer leurs bleſſez, & à racommoder leurs armes. Pluſieurs jours aprés ils s'approchérent des murailles, comme pour les attaquer. Les Romains accoururent au devant, & en vinrent aux mains. Celui qui portoit l'Enſeigne de Totila étant tombé de ſon cheval, laiſſa auſſi tomber l'Enſeigne, dont les Romains qui combattoient dans les premiers rangs voulurent ſe ſaiſir; mais les plus braves des Barbares les devancérent, enlevérent l'Enſeigne de la main droite du Portenſeigne, laquelle ils coupérent, à-cauſe d'un bracelet qu'ils ne vouloient pas que les ennemis euſſent la gloire d'emporter. Ils ſe retirérent enſuite en deſordre. Les Romains dépouïllérent le corps du Portenſeigne, pourſuivirent les fuïars, en taillérent pluſieurs en piéces, & s'en retournérent, ſans avoir ſouffert de perte conſidérable.

5. Alors tout ce qu'il y avoit de perſonnes illuſtres parmi les Goths s'aſſemblérent au-tour de Totila pour le

le blâmer, & pour lui reprocher l'imprudence par laquelle il avoit perdu le fruit de ſes travaux, en manquant ou de raſer Rome, afin qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi de s'en emparer, ou de prendre les moiens néceſſaires pour la conſerver lui-même. C'eſt ainſi que ſont faits les hommes: ils prennent les évenemens pour la régle de leurs avis; & ſuivant l'inconſtance de la fortune, ils ſont dans un changement continuel de ſentimens & de penſées. Les Goths adoroient Totila, lors que le bonheur ſecondoit ſes entrepriſes; & bien qu'il ſe contentât de démolir une partie des murailles des Villes qu'il avoit priſes, ils ne laiſſoient pas de parler de lui comme d'un Prince invincible; mais depuis ils n'eurent point de honte de l'accabler de reproches, & d'oublier, ou plûtôt de démentir toutes les louanges qu'ils lui avoient données; tout cela à-cauſe qu'il avoit eû une fois un peu de malheur. Cependant il faut que les hommes faſſent ſouvent de ſemblables fautes, parce qu'elles ſont comme des ſuites de la foibleſſe de leur nature. Totila leva le ſiége, & ſe retira à Tibur, aprés néanmoins avoir rompu les Ponts du Tybre, afin de n'étre pas pourſuivi. Il n'y eut que celui de Milan qu'il ne rompit pas, parce qu'il étoit trop proche de Rome. Il emploia force gens à travailler aux réparations de la Forteresſe de Tibur, que les Romains avoient démolie, & il y renferma ſes richeſſes, & y demeura en repos. Béliſaire eut alors le loiſir de mettre des Portes neuves à Rome, & de les garnir. Quand elles furent achevées, il en envoia les clefs à Juſtinien, & l'hiver termina l'année, qui eſt la douziéme de celles qui fourniſſent à Procope la matiére de ſon Hiſtoire.

CHAPI-

CHAPITRE XXV.

Totila justifie sa conduite, & exhorte ses soldats à assiéger Pérouse.

TOTILA avoit envoié long-tems auparavant des troupes contre Pérouse, lesquelles reconnoissant que les assiégez commençoient à manquer de vivres, le prièrent de venir lui-même, afin de les réduire plus promtement. Mais comme ce Prince s'aperçut que ses soldats ne témoignoient pas beaucoup d'ardeur pour cette entreprise, il leur fit ce discours. *Mes compagnons, comme je vois que vous vous mettez en colére contre moi, & que vous vous aigrissez contre la mauvaise fortune, je vous ai assemblez, pour tâcher d'effacer de vos esprits ces fâcheuses impressions, & pour vous empêcher de vous rendre coupables envers moi d'une méconnoissance honteuse, & envers Dieu d'une rebellion criminelle. Toutes les choses de la terre sont sujettes au changement. Quiconque se fâche si fort des accidens incommodes qui arrivent dans la vie, fait voir qu'il ne connoit pas l'ordre du monde, & il ne laisse pas néanmoins d'en subir la Loi générale. Je veux rappeler dans vôtre memoire ce qui s'est passé, non seulement afin de répondre à vos plaintes, mais aussi afin de vous convaincre qu'elles conviendroient mieux à d'autres qu'à vous. Vitigis qui a commencé cette guerre, a démoli les murailles de Fanum, & de Pisaure, & il n'a pas démoli celles de Rome, ni celles des autres Villes d'Italie. Il n'est arrivé aucune disgrace aux Goths d'avoir démoli Fanum & Pisaure; vous savez ce qui leur est arrivé de n'avoir pas démoli Rome, & les autres Villes. Quand j'ai pris l'administration du Roiaume que vous m'avez déferé, j'ai plûtôt suivi les exemples qui me paroissoient utiles à l'Etat, que ceux qui lui étoient préjudiciables. La nature n'a pas mis une grande différence entre les esprits des hommes.*

Ceux

Ceux qui s'élévent audessus des autres sont ceux qui ont été instruits dans l'école de l'expérience. Quand nous avons pris Bénévent, nous en avons abbatu les murailles, & nous nous sommes ensuite rendu maîtres de plusieurs Places du Païs, dont nous avons pareillement ruiné les Fortifications, afin que les ennemis ne pussent s'en servir pour faire des courses sur nous, & qu'ils fussent contraints de se battre en raze campagne. Cependant au lieu d'en venir aux mains, ils se retiroient, & je continuois à abbatre les Fortifications des Places, dont je m'étois rendu maître; & en cela vous admiriez la prudence de mes conseils, & vous vous emploiiez de telle sorte à les exécuter, que tout ce qui s'est fait à cét égard, est autant vôtre ouvrage que le mien. Celui qui loue une action, & qui excite à la faire, par son approbation, & par ses éloges, en devient en quelque sorte l'auteur. Mais maintenant vous changez de sentiment, à-cause qu'une témérité bizarre & extravagante a réüssi à Bélisaire. En cela néanmoins vous l'admirez; ce qui procéde d'une erreur qui fait que l'on donne plus volontiers le titre de courageux à ceux qui s'engagent indiscrétement dans le péril, que l'on ne donne celui de prudent à ceux qui veillent à leur sureté. Celui qui entreprend inconsidérément, passe pour brave; au lieu que celui qui temporise à propos, est chargé de la haine des mauvais évenemens, & n'a pas la gloire que mérite la sagesse de sa conduite, parce que la multitude, qui est ignorante & aveugle, s'imagine qu'il n'a rien fait, quand il n'a fait que remettre, & différer. Mais vous qui vous fâchez contre moi, vous ne faites nulle réfléxion sur le sujet que vous avez de vous fâcher. Croiez-vous que Bélisaire mérite une grande gloire, pour ce dernier avantage qu'il a remporté sur vous, qui n'avez pas laissé de le vaincre sous ma conduite, bien que vous parussiez auparavant abbatus & assujettis sous sa puissance? Que si vos victoires sont des effets de ma valeur, le respect de cette vertu devroit réprimer la licence de vos paroles, & vous faire reconnoître par la disgrace qui est survenue, qu'il n'y a point de prospérité qui soit stable & immuable. Que si vous croiez qu'elles ne soient que des presens de la fortune,

ne, vous ferez mieux d'honorer ſon changement par un reſpectueux ſilence, que de l'irriter par vos plaintes, & que de l'obliger à vous priver abſolument de ſes faveurs. N'eſt-ce pas une étrange impatience, de ne pouvoir ſouffrir une perte qui a été précédée d'une longue ſuite de biens? C'eſt proprement oublier ce que nous ſommes, & ne pas conſidérer qu'il n'y a que Dieu qui ait cette illuſtre prérogative de ne point faillir, & de ne point déchoir. J'eſtime donc que vous devez aller courageuſement attaquer les ennemis, qui ſont à Pérouſe. Si vous les aviez défaits, vos affaires ſeroient en tres-bon état. Ce qui eſt fait ne peut pas ne l'être point; mais une nouvelle proſpérité couvre toutes les vieilles diſgraces. Au reſte, il vous ſera aiſé de prendre Pérouſe, parce que Cyprien qui y commandoit a été tué par un effet de nôtre valeur & de nôtre bonheur. Or une multitude qui eſt dépourvue de Chef & de vivres, ne peut rien exécuter de remarquable. Il ne faut pas appréhender d'être inveſtis; j'ai fait rompre les Ponts, afin que l'on ne puiſſe nous attaquer par derriére. La diviſion qui eſt entre Jean & Béliſaire, & qui ſe découvre aſſez clairement par la diverſité de leur conduite, ne nous ſera pas peu favorable. Leurs défiances & leurs ſoupçons les ont empêchez juſqu'à préſent de joindre leurs forces. La jalouſie eſt toûjours accompagnée de l'envie & de la haine, qui ſont des paſſions qui rument les plus ſages réſolutions. Aprés que Totila eut ainſi harangué ſes ſoldats, il les mena devant Pérouſe, & y mit le Siége.

CHAPI-

CHAPITRE XXVI.

1. *Combat à Capouë, où les Romains ſont Victorieux.* 2. *Totila défait Jean durant la nuit.* 3. *Mort de Gilacius.*

1. CEPENDANT Jean qui tenoit le Fort d'Achéron aſſiégé, mais avec aſſés peu de ſuccés, entreprit une action hardie, qui ſauva le Sénat, & qui rendit le nom de ſon Auteur célébre par toute la terre. Comme il étoit aſſûré que Totila étoit occupé avec toute ſon armée au ſiége de Rome, il choiſit la fleur de ſa Cavalerie; & ſans communiquer ſon deſſein à qui que ce fût, il marcha nuit & jour vers la Campanie, pour enlever les Sénateurs que Totila y avoit laiſſez. Ce Prince craignant le malheur qui lui arriva, avoit envoié au même tems de la Cavalerie dans la Campanie, laquelle s'arrêta un peu pour délaſſer les chevaux, & pour envoier des partis vers Capouë, & vers les lieux circonvoiſins, afin de découvrir s'il y avoit des ennemis. Il n'y a pas plus de trois cens ſtades de chemin. On choiſit tout exprés les plus leſtes, & ceux dont les chevaux étoient le moins fatiguez. Il arriva par hazard que les troupes de Jean entrérent dans Capouë le même jour, & à la même heure que les Barbares, qui étoient au nombre de quatre cens. Dés qu'ils ſe furent apperçûs, ils en vinrent aux mains, & la mélée fut furieuſe. Enfin les Romains eurent l'avantage; ils tuérent un grand nombre de Barbares, & mirent les autres en fuïte, qui ſe retirérent à Minturne. Quand leurs Compagnons les y virent couvers de ſang, percez de traits, & encore tout ſaiſis de crainte, ils montérent en grande hâte à cheval & courûrent dire à Totila, qu'il étoit arrivé une multitude innombrable d'ennemis; afin de ca-

cher la honte de leur déroute ſoûs l'artifice de cette ſuppoſition. Il y avoit dans la Campanie environ ſoixante & dix ſoldats Romains, qui avoient pris le parti des Goths, & qui vinrent alors ſe rendre à Jean, qui ne trouva preſque plus de Sénateurs, mais ſeulement pluſieurs de leurs femmes. Clémentin Patrice ſe réfugia dans une Egliſe du Païs, & ne voulut pas ſuivre l'armée, par la crainte qu'il eut de la colére de l'Empereur qu'il avoit fâché, en livrant aux Barbares un Fort proche de Naples. Oreſte, qui avoit été autrefois Conſul, fut contraint de demeurer en ce lieu, faute de chevaux pour en partir. Jean envoia dans la Sicile les Sénateurs, & les ſoixante & dix ſoldats qui s'étoient rendus.

2. Totila outré de dépit, de ce que Jean avoit remporté les avantages que je viens de dire, & brûlant du deſir de s'en venger, mena contre lui toutes ſes forces, aiant laiſſé ſeulement dans les Places des garniſons médiocres. Jean s'étoit campé dans la Campanie avec mille hommes, & en avoit choiſi quelques-uns pour garder les avenues. Totila jugeant bien que Jean n'auroit garde de ſe tenir dans ſon Camp, ſans avoir mis des gens de guerre aux paſſages, s'aviſa de quitter le chemin ordinaire, & de mener ſes troupes par des montagnes inacceſſibles, par-où l'on ne ſe ſeroit jamais imaginé qu'elles auroient pû paſſer. Ceux que Jean avoit envoiez pour découvrir la Campagne, & pour défendre les avenues; aiant entendu quelque bruit de la marche des ennemis, ſans néanmoins en être préciſément informez, ils ſe retirérent au Camp, & y arrivérent à la même heure que les ennemis-mêmes. Totila reçût en cette rencontre la récompenſe de ſa précipitation, aiant dix-fois plus de gens que les Romains. Il lui étoit avantageux d'attendre le jour, afin que rien ne lui pût échaper à la faveur des ténébres; & s'il l'eût attendu, il n'y a point de doute qu'il les eût tous pris comme dans un filet; mais obéïſſant au mouvement de ſa colére, il alla les attaquer durant la nuit. Ils ne ſe mirent

mirent point en défenſe, & toute-fois les Goths n'en tuérent qu'un petit nombre, les uns s'étant cachez dans le Camp, & les autres aiant fuï dans les montagnes. Jean, & Erufus Capitaine des Eruliens, furent du nombre de ces derniers. Les Romains perdirent environ cent hommes en cette occaſion.

3. Il y avoit avec Jean un certain Gilacius, Arménien de nation, qui ne ſavoit ni Gréc, ni Latin, ni Goth, & qui ne parloit qu'Arménien. Ce Gilacius aiant été rencontré par les ennemis, ils lui demandérent qui il étoit; car ils ne vouloient tuer perſonne dans l'obſcurité, de peur de tuer de leurs gens. Il ne leur dit rien, ſinon qu'il étoit le Capitaine Gilacius. Comme ils connoiſſoient ſon nom, & qu'ils avoient entendu parler de cette Charge que l'Empereur lui avoit donnée, ils le prirent, & le gardérent; mais un peu aprés ils le firent mourir. Jean & Erufus ſe ſauvérent avec leur ſuite le plus vîte qu'ils pûrent, & ils arrivérent à Otrante. Les Goths pillérent le Camp des Romains, & ſe retirérent.

CHAPITRE XXVII.

1. Secours arrivé en Italie. 2. Témérité de Verus. 3. Valérien envoie trois cens hommes à Jean. 4. Béliſaire va à Tarente. 5. Origine du nom de Scylle, avec quelques autres Etimologies.

1. VOILA quel étoit l'état de la guerre dans l'Italie, dont l'Empereur aiant ſouvent été informé par les lettres de Béliſaire, il ſe réſolut d'y envoier des recruës. Pacurius, fils de Péranius, & Sergius, neveu de Salomon, furent les premiers qu'il y envoia, & qui ſe joignirent au reſte de l'armée. Il y envoia enſuite Verus avec trois cens Eruliens; Varaſe

Arménien de nation, avec huit cens hommes; & Valérien Maître de la milice d'Arménie, d'où il l'avoit rappelé avec plus de mille de ſes Gardes.

2. Verus arriva le premier à Otrante; mais au lieu de ſe renfermer dans le Camp de Jean, il voulut aller plus avant dans le Païs. C'étoit un homme léger, adonné au vin, & fort préſomptueux, même au milieu du péril. Quand Totila vit qu'il s'étoit campé proche de Brunduſe, il dit. *Il faut que Verus ait des forces conſidérables, ou une folie ſans exemple. Allons donc, ou éprouver ſes forces, ou lui faire reconnoître ſa folie.* Totila mena à l'inſtant contre lui de bonnes troupes, qui par leur ſeule preſence firent fuïr les Eruliens dans un petit bois. Les Goths les enfermérent, en paſſérent deux cens au fil de l'épée, & ils alloient prendre Verus, & tous les autres, s'ils ne ſe fuſſent ſauvez par un bonheur tout-à-fait extraordinaire. Dans le même moment les vaiſſeaux qui portoient Varaſe, & les Arméniens abordérent au rivage; ce qui fut cauſe que Totila, qui croioit que ce fût une armée plus puiſſante qu'elle n'étoit en effet, ſe retira. Alors ceux qui étoient demeurez avec Verus, ſe ſauvérent dans les vaiſſeaux. Varaſe ne voulut pas aller plus loin que Tarente, où Jean neveu de Vitalien vint bien-tôt aprés le trouver avec ſes troupes.

3. Juſtinien écrivit à Béliſaire qu'il lui envoioit des troupes, auſquelles il faloit qu'il ſe joignît dans la Calabre. Quand Valérien fut arrivé au Golphe de la mer Ionique, il ne jugea pas à propos de le traverſer, parce que le Solſtice d'hiver étant proche, il ne ſeroit plus trouvé de fourage pour les chevaux. Il ſe contenta d'envoier trois cens hommes à Jean, & de lui promettre de l'aller trouver avec toutes ſes troupes au commencement du Prin-tems.

4. Béliſaire, aprés avoir lû les lettres de l'Empereur, choiſit neuf cens hommes, ſçavoir ſept cens de Cavalerie, & deux cens d'Infanterie, & témoigna d'avoir deſſein de paſſer dans la Sicile, & de laiſſer les autres

autres gens de guerre dans les Places du Païs, ſoûs la conduite de Conon; puis il s'embarqua, avec intention d'aller aborder au Port de Tarente, qui eſt à la droite du Bourg, appelé Scylleum, où les Poëtes diſent qu'étoit Scylle.

5. Ce n'eſt pas qu'il y eût dans ce Détroit un monſtre qui eût un viſage de femme, comme ils l'ont inventé, mais c'eſt qu'il y avoit une grande quantité de chiens marins. Les noms que l'on impoſe aux choſes leur ſont toûjours convenables dans le commencement; mais la Renommée qui les porte à des hommes d'un autre ſiécle, leur en ôte les véritables idées, & leur en donne de fauſſes. Le tems contribue à autoriſer les fables, & ſe ſert de l'art des Poëtes pour les conſacrer. Ainſi parce que les Habitans de Corfou appelérent autre-fois téte de chien, le Promontoire de cette Iſle, qui eſt du côté d'Orient, quelques-uns ont crû qu'il y avoit des hommes, qui avoient la téte ſemblable à celle des chiens. De même quelques-uns ſe ſont imaginez que vers Piſe il y avoit des hommes qui avoient des têtes de loup, à-cauſe qu'il y a dans ce Païs-là une Montagne qui en porte le nom. Mais je laiſſe à chacun la liberté de ſes penſées & de ſes diſcours ſur ce ſujet, & je reprens celui que j'avois quitté.

CHAPITRE XXVIII.

1. *Béliſaire eſt jetté par la tempéte à Crotone.* 2. *Aprés divers ſuccés, il eſt contraint de fuïr en Sicile.*

1. BE'LISAIRE ſe mettoit en peine d'arriver promtement à Tarente. Il y a en cét endroit un rivage qui ſe retire en forme de demi-lune, & où la mer entre bien avant, comme dans un Golphe. Ce rivage a environ dix mille de long. Il y a deux Villes aux deux bouts, celle de Crotone du côté du

Couchant, celle de Tarente du côté du Levant, & celle de Thurie dans le milieu. La violence du vent & de la marée obligea les Romains de prendre terre à Crotone, où Bélisaire n'aiant trouvé ni fortifications pour se mettre à couvert, ni vivres pour nourrir ses soldats, y demeura avec sa femme Antonine, & avec l'Infanterie, dans le dessein d'y faire venir Jean, & ses troupes; mais pour ce qui est de la Cavalerie, il commanda à Phazas Ibérien, & à Barbation l'un de ses Gardes de la mener à une certaine embouchûre du Païs. Il se persuadoit que par ce moien il leur seroit aisé de trouver des provisions & pour eux & pour leurs chevaux, & de boucher les passages aux ennemis. Les Montagnes de la Lucanie, qui s'étendent jusqu'au Champ Brutien s'approchent si fort l'une de l'autre, qu'elles ne laissent que deux Pas, dont l'un se nomme en Latin la Pierre de sang, & l'autre est appelé par ceux du Païs Labula. Sur ce rivage est un lieu appelé Ruscie, où s'arrêtent les vaisseaux des Thuriens, environ soixante stades audessus duquel les Romains bâtirent autrefois un Fort, où Jean avoit mis depuis peu une bonne garnison. Les soldats de Bélisaire s'étant avancez de ce côté-là, y en rencontrérent d'autres, que Totila avoit envoiez, pour essaier de prendre le Fort; & bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, ils ne laissérent pas de mettre les Barbares en déroute, & d'en tuer prés de deux cens. Ceux qui s'en sauvérent rapportérent à Totila la nouvelle de leur défaite. Les Romains se campérent pour passer l'Hiver; mais comme leur Chef étoit absent, ils commencérent à abuser de leur victoire, & à vivre avec peu de discipline. Ils ne demeuroient plus en corps, pour garder les passages. Durant la nuit, ils se tenoient dans des tentes éloignées les unes des autres. Pendant le jour, ils se dispersoient en divers endroits, sans envoier des Espions à la campagne, & sans veiller à leur sûreté. Totila en aiant été averti, choisit trois mille hommes de Cavalerie dans toutes ses troupes, se mit à la tête, & alla

la fondre sur eux, & les mit tous en déroute. Alors Phazas, sortant de son Camp, vint audevant des Barbares, tint ferme, & donna moien à quelques-uns de se sauver; mais il y demeura lui-même, & tous ceux qui le suivoient. Ce fâcheux accident causa un notable préjudice, & une sensible douleur aux Romains, qui avoient mis toute leur espérance dans le courage de ces vaillans hommes. Ceux qui se sauvérent se retirérent où ils pûrent. Barbation arriva le premier à la Ville de Crotone, avec deux Gardes de Bélisaire. Il rapporta le mauvais état où les affaires étoient, & il ajoûta qu'il croioit que l'ennemi venoit fondre sur eux.

2. Le Général de l'armée Romaine étant surpris de cette nouvelle, il monta sur ses vaisseaux, & aiant fait voile avec un vent favorable, il arriva le jour même à Messine, Ville de la Sicile, assise vis à vis de Rhegium, & à sept cens stades de Crotone.

CHAPITRE XXIX.

1. *Irruption des Sclavons dans l'Illirie.* 2. *Tremblement de terre.* 3. *Inondation du Nil.* 4. *Prise d'une Baleine.* 5. *Divers raisonnemens, avec le jugement de Procope sur ces trois accidens,* 6. *Totila assiége le Fort de Ruscie.*

1. LEs Sclavons passérent en ce tems-là le Danube. Ils inondérent toute l'Illirie jusqu'à Dirrachium, & y exercérent toutes sortes de cruautez, de meurtres, d'enlevemens & de brigandages. Ils prirent aussi quelques Forts, qui jusques alors avoient été estimez imprenables, & coururent tout le Païs. Les Capitaines qui commandoient dans l'Illirie assemblérent jusqu'à quinze mille hommes pour leur résister; néanmoins ils ne les suivirent que de loin.

2. Il y eut durant l'hiver pluſieurs tremblemens de terre à Conſtantinople, & en d'autres lieux, où quoi qu'ils donnaſſent beaucoup de fraieur, ils ne firent point de mal.

3. Cette même année le Nil ſe répandit comme de coûtume ſur l'Egypte, & crût juſqu'à la hauteur de quinze coudées; mais les eaux s'étant écoulées de toute la haute Thebaïde, & aiant repris leur canal ordinaire, il fut aiſé aux Habitans d'y enſemencer les terres. Elles s'arrêtérent au contraire dans tout le plat Païs, & ne donnérent pas le tems d'y laiſſer les grains; ce qui n'étoit jamais arrivé. En quelques endroits l'eau qui s'étoit retirée dans ſon lit, ſe déborda pour une ſeconde fois, & gâta tous les blés qu'on avoit ſemez dans l'entre-tems. Cette calamité impréveue apporta une grande incommodité aux hommes, & fit mourir les troupeaux, faute d'herbes.

4. On prit dans le même tems à Conſtantinople une Balaine, appelée Porphyrion, qui y avoit fait d'étranges ravages durant cinquante ans, & qui avoit renverſé des Vaiſſeaux, épouvanté & écarté les Voiageurs. Bien que Juſtinien eût eû ſouvent le deſſein de délivrer le Païs d'un monſtre ſi dangereux, il n'avoit pû néanmoins en venir à bout: je rapporterai ici de quelle maniére il fut pris. Une grande troupe de Dauphins parut durant une profonde bonace ſur le bord du Pont-Euxin; mais du moment qu'ils virent la Baleine, ils ſe diſſipérent de côté & d'autre. Bien que la Baleine en eût pris d'abord quelques-uns, & qu'elle les eût avalez, elle ne laiſſa pas de pourſuivre les autres, ſoit qu'elle fût encore preſſée de la faim, ou qu'elle fût ſeulement pouſſée par l'envie de vaincre, & elle s'engagea ſi avant dans le limon, prés de l'embouchure du Sangare, qu'elle ne s'en pût retirer. Les gens du Païs accoururent avec des haches au bruit de cette nouvelle, afin de tuer ce monſtrueux animal, ce qu'ils eûrent bien de la peine à faire; mais enfin ils le tirérent à terre avec des cables, & ils trouvérent qu'il étoit long

long de trente coudées, & large de dix. Quelques-uns mangérent leur part de ſa chair, d'autres en ſalérent pour la garder.

5. Les Citoiens de Conſtantinople diſcouroient chacun ſelon ſon caprice du tremblement de terre, du débordement du Nil, & de la priſe de la Baleine, & prenoient ces extraordinaires accidens pour des préſages de divers malheurs, dont l'Empire étoit ménacé. C'eſt la coûtume des hommes de ſe remplir l'eſprit de vaines prédictions de l'avenir, pour adoucir le ſentiment des maux preſens. Pour moi je laiſſe volontiers aux autres le ſoin d'expliquer les préſages. Je me contente de ſavoir que le débordement du Nil cauſa de grandes pertes dans l'Egypte, & que la priſe du Monſtre marin délivra la Ville de Conſtantinople & les environs de beaucoup de peines. Il y en a qui diſent que la Baleine qui fut priſe étoit une autre que celle dont j'ai parlé; mais je ne m'arrête pas à examiner cette queſtion.

6. Totila, aprés avoir fait ce que je viens de raconter, eut avis que les Romains qui étoient dans le Fort de Ruſcie manquoient de vivres, & qu'il les prendroit, s'il les alloit attaquer; ce qu'il fit à la fin de l'hiver, qui finit la treiziéme année de la guerre dont Procope continue l'Hiſtoire.

CHAPITRE XXX.

1. *L'Empereur envoie du ſecours. Antonine va à Conſtantinople, où l'Impératrice étoit morte avant ſon arrivée.* 2. *Capitulation du Fort de Ruſcie.* 3. *Conon, Gouverneur de Rome, eſt tué par les ſoldats.* 4. *Béliſaire amaſſe ſes troupes, & eſſaie en vain de ſecourir le Fort de Ruſcie.* 5. *Les Habitans ſe rendent, & obtiennent grace, à la réſerve de Chalazare, qui eſt puni par Totila.* 6. *Antonine obtient le retour de Béliſaire.*

1. JUSTINIEN envoia deux mille hommes d'Infanterie dans la Sicile, & manda à Valérien d'aller inceſſamment joindre Béliſaire à Otrante, où il le trouva avec ſa femme Antonine, qui partit auſſitôt pour aller prier l'Imperatrice Théodora de faire enſorte que l'on envoiât en Italie de plus puiſſans ſecours qu'auparavant, pour y continuer la guerre; mais quand elle arriva à Conſtantinople, elle trouva que cette Princeſſe étoit morte de maladie, aprés avoir été vingt-un an & trois mois ſur le Trône.

2. Cependant les Romains, qui étoient aſſiégez dans le Château de Ruſcie, ſe voiant réduits à une extréme diſette, ſe rendirent à compoſition, & promirent, que pourvû que l'on les aſſurât de leur vie, ils rendroient la Place dans le milieu de l'Eté, ſi dans ce tems il ne leur arrivoit du ſecours. Il y avoit dans ce Château force nobleſſe d'Italie, & entre autres Déophéron, qui étoit frere de Tullianus, & trois cens Illiriens, que Jean y avoit mis ſoûs la conduite de Chalazare, Maſſagéte de nation, & fort bon homme de guerre, & de Gudila, qui étoit de Thrace. Ces trois cens Illiriens étoient de Cavalerie. Il y avoit encoré cent

cent hommes d'Infanterie, qui y avoient été envoiez par Béliſaire.

3. Dans le même-tems, les ſoldats de la garniſon de Rome tuérent Conon, leur Gouverneur, ſoûs prétexte qu'il faiſoit à leur préjudice commerce du blé, & des autres proviſions. Enſuite ils députérent quelques Prêtres, pour déclarer que ſi l'on ne leur accordoit une amniſtie, & que l'on ne leur paiât tout l'argent qui leur étoit dû, ils prendroient parti avec les Goths. L'Empereur leur accorda toutes leurs demandes.

4. Béliſaire aiant fait venir à Otrante Jean, Valérien, & les autres gens de commandement, y aſſembla un grand nombre de Vaiſſeaux, pour aller ſecourir le Fort de Ruſcie. Les aſſiégez animez d'une nouvelle eſpérance, à la vûe de cette flôte, quittérent le deſſein de ſe rendre, bien que le jour préfix fût arrivé; mais une grande tempête qui s'éleva en un moment diſſipa tous ces Vaiſſeaux. Quand le vent fut appaiſé ils ſe raſſemblérent à Crotone, & firent voile vers Ruſcie. D'abord que les Barbares les virent, ils montérent à cheval, & courûrent vers le rivage, pour s'oppoſer à la décente. Totila rangea ſes gens en bataille, dont les uns étoient armez de lances, & les autres d'arcs, & il les oppoſa de front aux proüës des Vaiſſeaux. Ce ſpectacle jetta tant d'épouvante dans l'eſprit des Romains, que n'oſant prendre terre, ils ſe mirent à l'ancre, puis deſeſpérant d'aborder, ils retournérent au Port de Crotone, où aiant tenu conſeil de guerre, ils jugérent que le meilleur pour eux étoit, que Béliſaire conduiſit des vivres à Rome, & y donnât tous les ordres néceſſaires, tandis que Jean & Valérien mettroient leurs troupes à terre, & eſcarmoucheroient dans le Picentin, où l'ennemi aſſiégeoit diverſes Places. Ils concevoient quelque légére eſpérance de détourner Totila par ce moien, du ſiége de Ruſcie. Jean exécuta la délibération à la tête de mille hommes; mais Valérien épouvanté par l'image du péril, fit le tour du Golphe Ionique, & aborda à Ancone, par-où il

il s'attendoit d'arriver dans le Picentin, & de ſe joindre à Jean. Totila, au lieu de lever le ſiége, envoia deux mille hommes dans le Picentin, pour combattre Jean & Valérien.

5. Les Habitans de Ruſcie n'aiant plus ni vivres, ni eſpérance, envoiérent Gudila & Déophéron vers Totila, pour lui demander pardon & grace. Il promit de pardonner à tout le monde, excepté à Chalazare, à-cauſe qu'il avoit violé la capitulation. Totila étant entré dans la Place, lui fit couper les mains, & les parties naturelles, puis il le fit mourir. Il permit aux ſoldats qui voudroient demeurer de conſerver ce qu'ils avoient, à la charge de ſervir aux mêmes conditions que les Goths. Mais comme il n'en vouloit point avoir qui le ſuiviſſent à regret, il permit auſſi à ceux, qui ne voudroient pas prendre parti dans ſes troupes, de s'en aller; mais toutefois ſans habits, & ſans armes. Il y en eut quatre-vingts qui furent dépouïllez, & renvoiez à Crotone; les autres demeurérent. On ôta aux Habitans tous leurs biens; mais l'on ne leur fit aucun mal.

6. Antonine, femme de Béliſaire, pria l'Empereur de rappeler ſon mari d'Italie; ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir, à-cauſe de la néceſſité preſſante de la guerre de Perſe.

CHAPI-

CHAPITRE XXXI.

1. *Commencement de conſpiration contre Juſtinien.* 2. *Réflexion de Procope.* 3. *Artabane eſt rappelé à la Cour, où il reçoit de grands honneurs.* 4. *Germain eſt inſtitué heritier par ſon frere Borais, & inquiété par Juſtinien.*

1. DANS le même-tems quelques-uns conjurérent contre la vie de l'Empereur. Ie dirai comment ils formérent leur conſpiration, & comment ils la manquérent. Artabane, qui avoit tué le tiran Gontharis, comme nous l'avons vû, ſouhaitoit avec paſſion d'épouſer Préjecta, niéce de Juſtinien, laquelle lui avoit été promiſe. Elle le ſouhaitoit auſſi, non pas tant par inclination pour lui, que par reconnoiſſance de ce qu'il avoit vengé la mort de ſon mari Aréobinde, & de ce qu'il l'avoit délivrée de la ſervitude, & exemtée du mariage qu'elle alloit être forcée de contracter avec Gontharis. Aprés qu'ils ſe furent reſpectivement promis mariage, Artabane envoia Préjecta à l'Empereur; & bien qu'il fût Gouverneur d'Afrique, il demanda ſoûs de vains prétextes d'être rappelé à Conſtantinople; mais il ne le demandoit, que par l'eſpérance, & par le deſir de faire ce mariage, dont il eſpéroit des avantages conſidérables, & même la ſucceſſion à l'Empire.

2. Les hommes ſont faits de telle façon, qu'ils ſont incapables de ſe modérer dans la poſſeſſion d'un bonheur qui ſurpaſſe leur attente; mais ils étendent leur ambition à l'infini, & ils pouſſent l'avidité vague de leurs projets, juſqu'à ce qu'ils perdent enfin le bien même qu'ils tenoient entre leurs mains.

3. Juſtinien agréa la priére d'Artabane, le rappela

d'Afrique, & donna ſa Charge à un autre, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage. Quand Artabane fut à Conſtantinople, il s'y fit admirer par la gloire de ſes belles actions, & il s'y fit chérir par ſa bonne mine, par la généroſité de ſon naturel, par la prudence de ſa conduite, par la retenue de ſes diſcours. L'Empereur lui fit de grands honneurs, lui donna la Charge de Maître de la Milice, celle de Capitaine des Troupes confédérées, & le titre de Conſul honoraire; mais il ne pût lui accorder Préjecta en mariage, parce qu'il avoit encore ſa femme vivante, qu'il avoit épouſée dans ſa jeuneſſe, & qu'il avoit depuis répudiée, pour quelqu'une des raiſons qui ont accoûtumé de priver les femmes de l'affection de leurs maris. Tandis que la fortune d'Artabane ne fut que médiocre, ſa femme parut aſſez contente de ſon divorce, & elle n'en fit aucune plainte; mais depuis qu'il ſe fut ſignalé par ſes belles actions, elle alla ſe jetter aux piés de l'Impératrice, & la conjurer de lui faire rendre ſon mari. Cette Princeſſe, qui de ſon naturel avoit une grande inclination à protéger les Dames qui étoient dans l'affliction, obligea Artabane à la recevoir, & Préjecta fut mariée à Jean, fils de Pompée, & neveu d'Hypatius. Artabane ſupporta cette diſgrace avec une extréme impatience, & ſe plaignit hautement de ce qu'aprés tant de ſervices rendus à l'Empire, on ne conſentoit pas qu'il épouſât une perſonne qu'il aimoit, & de qui il étoit aimé, & que l'on le contraignoit de paſſer toute ſa vie avec une autre qu'il haïſſoit. Comme il ne pouvoit digérer ce déplaiſir, auſſitôt que l'Impératrice fut morte, il répudia ſa femme pour une ſeconde fois.

4. Germain, neveu de l'Empereur, eut un frere nommé Boraïs, qui lui laiſſa tous ſes biens par ſon teſtament, & à ſes enfans mâles; mais pour ce qui eſt de ſa propre femme & de ſa fille, il ne leur laiſſa que ce que la Loy ne lui permettroit pas de leur ôter. L'Empereur donna ſa protéction à cette Femme, dont Germain fut fort irrité.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

1. Arſace eſt aigri contre Juſtinien. 2. Il excite Artabane à conjurer contre lui. 3. Il découvre ſon deſſein à Chanarange & à Juſtin. 4. Celui-ci le déclare à ſon pere Germain, qui en confére avec Marcelle, Capitaine des Gardes. 5. Marcelle s'inſtruit de la vérité par Léonce, & en donne avis à l'Empereur, qui fait condamner les coûpables.

1. VOILA les ſujets de mécontentement que l'Empereur donna à Germain. Il y avoit à Conſtantinople un certain Arſace, de la race des Arſacides, qui étoit Arménien de nation, & parent d'Artabane. Un peu avant que ce que je viens de raconter arrivât, cét Arſace avoit été convaincu de trahiſon envers l'Empire, & d'intelligence avec Coſroez Roi des Perſes. Toutefois Iuſtinien ne le voulut pas punir avec beaucoup de riguеur. Il ſe contenta de le faire batre de verges, & de ſe faire conduire par la Ville ſur un Chameau, ſans autre peine corporelle, ſans exil, & ſans amende. Arſace ne laiſſa pas d'être extrémement aigri de l'infamie de ce ſupplice, & de méditer des deſſeins contre le ſervice de Iuſtinien, & contre le bien de l'Etat.

2. Quand il vit qu'Artabane, comme ſon parent, avoit compaſſion de la diſgrace, il ne ceſſa de l'échauffer, en lui reprochant tantôt ſon courage, & tantôt ſa lâcheté, & en l'accuſant toûjours d'être & lâche & courageux hors de ſaiſon. Il lui diſoit, qu'il avoit employé ſon courage à détruire la tirannie, & à tuer de ſa propre main Gontharis avec qui il étoit lié d'amitié, & avec qui il mangeoit d'ordinaire avec familiarité; qu'alors il étoit engourdi de pareſſe, tandis que ſa patrie

trie étoit accablée d'impôts ; que ſon pere avoit été maſſacré en trahiſon, ſoûs l'apparence d'un traité, & que tous ſes parens diſperſez en divers endroits de l'Empire gémiſſoient ſoûs le joug d'une cruelle domination ; qu'il étoit content de cét état des affaires, & qu'il étoit ſatisfait du vain titre de Maître de la Milice. *Vous n'avez*, ajoûtoit-il, *aucun reſſentiment des outrages que l'on m'a faits, à moi, dis-je, qui ai l'honneur d'être vôtre parent; mais moi j'ai un extréme déplaiſir du malheur de vôtre mariage, & de ce que l'on vous a enlevé une femme, pour vous obliger d'en garder une autre. Il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ſoit raiſonnable, qui doive être retenu, ou par foibleſſe, ou par crainte, de ſe défaire d'un Prince qui paſſe les nuits avec des Prêtres à lire les livres des Chrêtiens.* Puis continuant ſon diſcours : *Il n'y aura point de parens de Juſtinien*, dit-il, *qui s'oppoſera à vôtre entrepriſe. Au contraire, Germain, qui eſt le plus puiſſant de tous, la favoriſera volontiers avec ſes fils, qui dans l'ardeur, & de la jeuneſſe, & de la colére, ne manqueront pas d'être bien-aiſes de vanger les injures ſi atroces qu'ils ont reçûes.* Arſace aſſiégeoit ſans ceſſe Artabane.

3. Quand il vit qu'il commençoit à céder à ſes perſuaſions, il découvrit ſon deſſein à un certain Perſarménien, nommé Chanarange, jeune homme de bonne mine, & de haute ſtature, mais léger & changeant. Aprés qu'Arſace eût conféré avec Artabane, & avec ce Chanarange, il ſe retira, en leur promettant d'engager dans la conſpiration Germain, & l'aîné de ſes fils nommé Iuſtin, qui étoit un jeune homme hardi & entreprenant, & qui venoit d'être élevé à la dignité de Conſul. Arſace l'aïant trouvé, lui dit, qu'il deſiroit l'entretenir dans quelque Egliſe ſur une affaire particuliére. Quand ils furent entrez, Arſace le pria de lui promettre avec ſerment de ne rien déclarer de ce qu'il lui diroit, ſi ce n'étoit à ſon pere. Aprés avoir tiré cette promeſſe & ce ſerment, il le reprit, de ce qu'approchant, comme il faiſoit, de l'Empereur, il ſouffroit que des gens de néant poſſédaſſent les dignitez, & euſſent entre les mains l'adminiſtration des affaires. Il ajoûta, que non ſeule-

ſeulement l'Empereur le mépriſoit, mais qu'il mépriſoit auſſi Germain ſon pere, qui étoit ſi eſtimable pour ſon mérite, & qu'il laiſſoit ſon frere Iuſtinien, dans le rang des perſonnes privées. Il lui repreſenta que l'on le fruſtroit de la ſucceſſion de ſon oncle, que l'on lui ôtoit le bien, dont il avoit été inſtitué heritier, & que lors que Béliſaire, qui étoit déja en Illirie, ſeroit arrivé, il ſeroit ſans doute encore expoſé à plus de mépris, & à plus d'outrages. Arſace ſe ſervit de tous ces diſcours, & d'autres ſemblables, pour enflâmer le jeune Iuſtin, & il lui déclara la conſpiration tramée avec Artabane & Chanarange. Mais Iuſtin troublé d'une telle propoſition, répondit, que ni lui, ni ſon pere ne ſeroient jamais capables d'une ſi noire trahiſon, & d'un ſi déteſtable parricide. Arſace alla dire à Artabane ce que Iuſtin lui avoit répondu.

4. Iuſtin fit à ſon pere un récit fidéle de la propoſition d'Arſace. Germain délibéra avec Marcelle, Capitaine des Gardes, s'il étoit à propos de découvrir la conjuration à l'Empereur. Ce Marcelle étoit un des plus graves hommes du monde, & des plus capables de garder un ſecret. Il mépriſoit l'argent; il avoit averſion pour les actions & pour les paroles ridicules ; ſa maniére de vivre étoit ſévére, & éloignée des diſſolutions & des débauches ; il aimoit la juſtice & la vérité. Il empêcha Germain de déclarer alors la conſpiration à Iuſtinien : *Car*, lui dit-il, *il ne faut pas que ce ſoit vous qui la découvriez, parce que ſi vous parliez en ſecret à l'Empereur, vous deviendriez ſuſpect à Artabane ; & ſi Arſace s'enfuit, les coûpables ne pourront être convaincus. Pour moi, je n'ai pas accoûtumé d'ajoûter foi aux choſes, ni d'en parler à Juſtinien, que je ne ſois auparavant bien inſtruit de la vérité. Il faut donc, ou que je m'en informe par moi-même, ou que je vous donne une perſonne, que vous placerez en un lieu, d'où elle pourra entendre parler les conjurez.* Germain commanda à ſon fils Iuſtin de diſpoſer les affaires pour l'exécution de l'ordre de Marcelle. Il n'étoit pas poſſible de faire parler Arſace, parce que ſa premiére propoſition avoit été rejetée par

Iuſtin.

Iuſtin. C'eſt pourquoi Iuſtin demanda à Chanarange, ſi c'étoit par la participation d'Artabane qu'Arſace l'étoit venu trouver : *Car je ne voudrois pas*, ajoûta-il, *confier un ſecret à un homme tel que lui. Mais ſi vous aviez agréable que nous traitaſſions enſemble, nous pourrions exécuter quelque exploit conſidérable.* Chanarange en aiant conféré avec Artabane, ne diſſimula rien à Iuſtin de ce qui avoit été propoſé par Arſace.

5. Juſtin aiant promis de contribuer tout ce qui dépendroit de lui, & même de faire conſentir ſon pere à l'exécution de ce deſſein, Germain jugea à propos que Chanarange fût de la conférence, & le jour auquel on la tiendroit fut arrêté. Germain alla tout rapporter à Marcelle, & lui demanda une perſonne confidente pour entendre ce que Chanarange diroit. Marcelle lui donna Léonce, gendre d'Athanaſe, homme tres-ſincére & tres-véritable. Germain le cacha derriére un rideau, dans la chambre où il avoit accoûtumé de manger. Chanarange y étant venu, Léonce lui entendit expliquer fort diſtinctement tout ce qu'il avoit projetté avec Artabane & avec Arſace. Il fut avancé entre autres choſes, que s'ils ſe défaiſoient de Juſtinien avant le retour de Béliſaire, ils ne pourroient accomplir leur deſſein, ni élever Germain à l'Empire, parce que Béliſaire ne manqueroit pas de lever des troupes dans la Thrace, auſquelles il leur ſeroit impoſſible de réſiſter; qu'il valoit donc mieux attendre qu'il fût à Conſtantinople, & qu'un jour qu'il ſeroit dans le Palais, ils y entreroient avec des poignars, & maſſacreroient Juſtinien, Béliſaire, & Marcelle; & que cela fait, ils ſeroient les maîtres des affaires. Aprés que Marcelle eut appris toutes ces choſes de Léonce, il ne voulut pas encore les découvrir à l'Empereur, de peur de perdre Artabane par quelque ſorte de précipitation; mais Germain appréhendant que les remiſes ne donnaſſent quelque ſoupçon, comme elles en donnérent en effet, alla tout dire à Buzez & à Conſtantien. Peu de jours aprés, comme l'on avoit reçû nouvelle que Béliſaire arriveroit bientôt, Marcelle

le expliqua toute la conjuration à Juſtinien, qui commanda d'arrêter Artabane & ſes Complices, & de les appliquer à la queſtion. Quand toute la ſuite du projet eut été divulgée, & rédigée par écrit, Juſtinien fit aſſembler le Sénat dans le Palais où ſe jugent les procés, où aprés avoir vû la confeſſion des acculez, il trouva à propos d'interroger Germain & Juſtin; mais ils ſe purgérent de toute ſorte de ſoupçon, en produiſant le témoignage de Marcelle & de Léonce, qui aprés avoir prêté le ſerment, de même que Buzez & Conſtantien, aſſûrérent que Germain leur avoit tout déclaré fort fidélement, ſans déguiſement, & ſans reſerve. Germain & Juſtin furent déclarez innocens. Quand les Sénateurs furent entrez dans l'appartement de l'Empereur, il témoigna de l'indignation contre Germain, de ce qu'il avoit tardé à découvrir la conſpiration. Il y avoit deux Capitaines, qui par flaterie approuvoient ſa colére, & qui tâchoient d'exciter celle des autres, faiſant ainſi leur cour de la miſére d'autrui; les autres demeurant dans le ſilence, & entretenant ſa paſſion par leur lâcheté. Il n'y eut que Marcelle qui eût le courage de parler librement pour la défenſe de Germain, & qui aſsûra, qu'il lui avoit déclaré de bonne heure la conſpiration: & que s'il y avoit eû du retardement, c'étoit lui-même qui en avoit été cauſe, parce qu'il avoit voulu examiner meurement une affaire auſſi importante que celle-là, avant que de la publier, & ainſi il appaiſa Iuſtinien. La liberté généreuſe de cette action rendit Marcelle fort illuſtre, & le fit conſidérer comme un excellent homme, qui donnoit des marques d'un courage intrépide dans les occaſions importantes. Iuſtinien ôta la Charge à Artabane, & ſans ordonner d'autre peine contre lui, ni contre ſes complices, il ſe contenta de les faire garder, non pas dans les priſons publiques, mais dans un endroit particulier de ſon Palais.

CHAPI-

CHAPITRE XXXIII.

1. *Les Barbares ſe rendent Maîtres de l'Occident.* 2. *Les Goths cédent les Gaules aux François, & Juſtinien en confirma la ceſſion.* 3. *Affaires des Gépides, des Lombars, & des Eruliens.*

1. CEPENDANT les Barbares ſe rendirent Maîtres de tout l'Occident. Ce fut le beau ſuccés que les armes des Romains, qui d'abord avoient été victorieuſes, remportérent de la guerre contre les Goths. On n'y perdit pas ſeulement des armées nombreuſes, des finances ineſtimables, mais on y perdit toute l'Italie, & on eut la honte & le déplaiſir de voir l'Illirie & la Thrace expoſées à la fureur des ennemis, ſans en pouvoir empêcher le pillage.

2. Dés le commencement de la guerre, les Goths cédérent aux Germains, ainſi que je l'ai raconté dans les livres précédens, tout ce qu'ils poſſédoient dans les Gaules, parce qu'ils ne pouvoient leur réſiſter, & réſiſter en même-tems aux Romains. Juſtinien bien loin de traverſer cette ceſſion, la confirma lui-même, de peur de ſe rendre ces Peuples ennemis; & ſans ce conſentement de l'Empereur, les Germains n'euſſent pas crû pouvoir jouïr paiſiblement de ce Païs. Depuis ils ont poſſédé Marſeille, qui eſt une ancienne colonie des Phocéens, & toutes les Places maritimes, & ont été maîtres de la mer Méditerranée. Ils préſident maintenant aux jeux de l'Amphitéatre d'Arles. Ils fabriquent de la monnoie d'or au coin de leur Roi, & non pas au coin de l'Empereur. Le Roi de Perſe fait batre de la monnoie d'argent, telle qu'il lui plaît; mais quoi qu'il ſoit Souverain d'un Païs, où l'or vient en abondance, néanmoins ni lui, ni aucun autre Roi barbare ne

ne fait fabriquer de monnoie d'or, parce qu'elle n'a pas de cours parmi leurs Sujets. Voilà l'état où ſe trouvoient alors les affaires des François.

3. Totila aiant ainſi l'avantage dans l'Italie, les François eûrent le loiſir de s'emparer des terres dépendantes de Veniſe, à-cauſe que les Romains étoient trop foibles pour s'y oppoſer, & que les Goths n'oſoient entreprendre deux guerres en même-tems. Quand les Gépides, qui avoient autrefois poſſédé la ville de Sirmium, & une grande partie de la Dacie, virent que Juſtinien en avoit chaſſé les Goths, ils y firent priſonniers tous les Romains qu'ils trouvérent, & paſſant plus avant, ils y cauſérent pluſieurs autres deſordres; ce qui fut cauſe que l'Empereur ne leur paia plus la penſion qu'il avoit accoûtumé de leur païer. Mais comme il donna aux Lombars la ville de Norique, les Forts les plus conſidérables de la Pannonie, & des ſommes conſidérables d'argent, ils abandonnérent leur Païs, pour aller habiter au delà du Danube, dans le voiſinage des Gépides. Ils coururent la Dalmatie & l'Illirie, juſqu'à Dyrrachium, en enlevérent des hommes & des troupeaux; & comme quelques-uns de leurs priſonniers s'étoient ſauvez, ces Barbares eûrent l'inſolence d'entrer, comme nos alliez ſur nos terres, & de reprendre leurs eſclaves au milieu de nos maiſons, & entre les bras de leurs parens. L'Empereur accorda auſſi aux Eruliens une partie de la Dacie, juſqu'à la ville de Singidone, où ils habitent maintenant, & d'où ils font de fréquentes irruptions dans l'Illirie & dans la Thrace. Quelques-uns d'eux s'enrôllérent dans les Troupes de Juſtinien en qualité de confédérez. Quand leurs Ambaſſadeurs viennent à Conſtantinople, ils y obtiennent aiſément des penſions, pour une nation qui fait toutes ſortes de véxations aux Romains.

CHAPI-

CHAPITRE XXXIV.

1. *Différend entre les Lombars & les Gépides.* 2. *Harangue des Ambaſſadeurs des Lombars.* 3. *Harangue de ceux des Gépides.* 4. *Juſtinien accorde du ſecours aux Lombars, qui incontinent aprés s'accordent avec leurs ennemis.*

1. C'EST ainſi que les terres de l'Empire étoient comme expoſées en proie à la fureur des Barbares. Le voiſinage fit naître dans la ſuite du tems des différens entre les Gépides & les Lombars, de ſorte que ces deux Peuples étant extraordinairement animez, ils ſe déclarérent la guerre; mais comme les Lombars étoient inférieurs en nombre & en forces, ils tâchérent de ſe fortifier par l'alliance des Romains; & comme les Gépides étoient alliez de l'Empire, ils réſolurent de demander du ſecours à l'Empereur; ou s'il n'avoit pas agréable de leur en donner, de le prier au moins de demeurer neutre, & de ne ſe pas déclarer en faveur de leurs ennemis. Les uns & les autres envoiérent des Ambaſſadeurs à Conſtantinople. Thoriſin commandoit alors aux Gépides, & Auduïn aux Lombars. Juſtinien leur voulut donner deux Audiences ſéparées. Les Lombars aiant été introduits les premiers, parlérent de cette ſorte.

2. *Nous ſommes ſurpris de l'extréme inſolence des Gépides, qui aprés avoir commis tant d'injuſtices, & tant de violences ſi atroces contre l'intérêt de vôtre Empire, oſent bien paroître ici, pour vous faire le plus ſanglant de tous les outrages: Car quel plus ſanglant outrage peut-on faire à des alliez & à des voiſins, que de ſe ſervir contre eux-mêmes de la bonté de leur naturel, & de l'opinion que l'on a qu'il eſt aiſé de les tromper? Je vous ſupplie de conſi-*

dérer ce que l'on peut attendre de l'amitié des Gépides. Cela vous ſervira beaucoup à former une bonne réſolution, puis qu'il n'y a point de meilleure régle pour juger de l'avenir, que de regarder le paſſé. Si les Gépides n'avoient manqué de fidélité qu'envers des étrangers, il faudroit employer beaucoup des paroles, & chercher des preuves pour les convaincre; mais vous trouvez chez-vous-même les exemples de leur perfidie. Lors que les Goths levoient un impôt ſur la Dacie, les Gépides ſe tenoient en repos au de-là du Danube, ſans oſer le traverſer. Ils cultivoient alors avec grand ſoin l'amitié des Empereurs vos prédéceſſeurs, & ils recevoient des preſens de leur libéralité, de même qu'ils en ont reçû de la vôtre. Nous leur demanderions volontiers de quels ſervices ils ont reconnu tant de bienfaits. Ils n'en ſauroient alléguer ni grand ni petit. Quand ils ſont demeurez en repos, ils y ſont plutôt demeurez par contrainte que par inclination. Vous leur aviez abandonné tout ce qui eſt au de-là du Danube. S'ils n'entreprenoient rien ſur ce qui eſt au deçà, c'étoit qu'ils en étoient retenus par l'appréhenſion des armes des Goths. Jamais l'impuiſſance de faire du mal n'a paſſé pour un deſir de faire du bien? & on n'a jamais crû que ceux-là fuſſent conſtans dans leur amitié, qui ne la gardent qu'à cauſe qu'ils ne la peuvent violer impunément. Certainement il n'y a que la puiſſance & l'occaſion qui découvrent la véritable diſpoſition du cœur des hommes. Du moment que les Gépides ont vû que les Goths étoient chaſſez de la Dacie, & que vos forces étoient occupées à une guerre éloignée, ils ont envahi vos terres: Y a-t-il des paroles qui puiſſent égaler l'indignité d'une telle perfidie? N'ont-ils pas mépriſé en cela la Majeſté de l'Empire? N'ont-ils pas violé la foi des traitez? N'ont-ils pas outragé une puiſſance, pour laquelle ils auroient du reſpect & de la crainte, ſi elle avoit le loiſir de tourner contre eux ſes armes? Les Gépides tiennent Sirmium; ils ſont des Romains eſclaves; ils ſe vantent d'être les Maîtres de la Dacie: quelle guerre ont-ils faite, ou avec vous, ou contre vous, pour avoir remporté des conquêtes ſi ſignalées? De quelle bataille un ſi vaſte Païs leur tient-il lieu de recompenſe? Et ils vous font

CHAPITRE XXXIV.

1. *Différend entre les Lombars & les Gépides.* 2. *Harangue des Ambaſſadeurs des Lombars.* 3. *Harangue de ceux des Gépides.* 4. *Juſtinien accorde du ſecours aux Lombars, qui incontinent aprés s'accordent avec leurs ennemis.*

1. C'EST ainſi que les terres de l'Empire étoient comme expoſées en proie à la fureur des Barbares. Le voiſinage fit naître dans la ſuite du tems des différens entre les Gépides & les Lombars, de ſorte que ces deux Peuples étant extraordinairement animez, ils ſe déclarérent la guerre ; mais comme les Lombars étoient inférieurs en nombre & en forces, ils tâchérent de ſe fortifier par l'alliance des Romains ; & comme les Gépides étoient alliez de l'Empire, ils réſolurent de demander du ſecours à l'Empereur ; ou s'il n'avoit pas agréable de leur en donner, de le prier au moins de demeurer neutre, & de ne ſe pas déclarer en faveur de leurs ennemis. Les uns & les autres envoiérent des Ambaſſadeurs à Conſtantinople. Thoriſin commandoit alors aux Gépides, & Auduïn aux Lombars. Juſtinien leur voulut donner deux Audiences ſéparées. Les Lombars aiant été introduits les premiers, parlérent de cette ſorte.

2. *Nous ſommes ſurpris de l'extréme inſolence des Gépides, qui aprés avoir commis tant d'injuſtices, & tant de violences ſi atroces contre l'intérêt de vôtre Empire, oſent bien paroître ici, pour vous faire le plus ſanglant de tous les outrages: Car quel plus ſanglant outrage peut-on faire à des alliez & à des voiſins, que de ſe ſervir contre eux-mêmes de la bonté de leur naturel, & de l'opinion que l'on a qu'il eſt aiſé de les tromper ? Je vous ſupplie de conſi-*

dérer ce que l'on peut attendre de l'amitié des Gépides. Cela vous ſervira beaucoup à former une bonne réſolution, puis qu'il n'y a point de meilleure régle pour juger de l'avenir, que de regarder le paſſé. Si les Gépides n'avoient manqué de fidélité qu'envers des étrangers, il faudroit emploier beaucoup des paroles, & chercher des preuves pour les convaincre ; mais vous trouvez chez-vous-même les exemples de leur perfidie. Lors que les Goths levoient un impôt ſur la Dacie, les Gépides ſe tenoient en repos au de-là du Danube, ſans oſer le traverſer. Ils cultivoient alors avec grand ſoin l'amitié des Empereurs vos prédéceſſeurs, & ils recevoient des preſens de leur libéralité, de même qu'ils en ont reçû de la vôtre. Nous leur demanderions volontiers de quels ſervices ils ont recommu tant de bienfaits. Ils n'en ſauroient alléguer ni grand ni petit. Quand ils ſont demeurez en repos, ils y ſont plutôt demeurez par contrainte que par inclination. Vous leur aviez abandonné tout ce qui eſt au de-là du Danube. S'ils n'entreprenoient rien ſur ce qui eſt au deçà, c'étoit qu'ils en étoient retenus par l'appréhenſion des armes des Goths. Jamais l'impuiſſance de faire du mal n'a paſſé pour un deſir de faire du bien ? & on n'a jamais crû que ceux-là fuſſent conſtans dans leur amitié, qui ne la gardent qu'à cauſe qu'ils ne la peuvent violer impunément. Certainement il n'y a que la puiſſance & l'occaſion qui découvrent la véritable diſpoſition du cœur des hommes. Du moment que les Gépides ont vû que les Goths étoient chaſſez de la Dacie, & que vos forces étoient occupées à une guerre éloignée, ils ont envahi vos terres : Y a-t-il des paroles qui puiſſent égaler l'indignité d'une telle perfidie ? N'ont-ils pas mépriſé en cela la Majeſté de l'Empire ? N'ont-ils pas violé la foi des traitez ? N'ont-ils pas outragé une puiſſance, pour laquelle ils auroient du reſpect & de la crainte, ſi elle avoit le loiſir de tourner contre eux ſes armes ? Les Gépides tiennent Sirmium ; ils ſont des Romains eſclaves ; ils ſe vantent d'être les Maîtres de la Dacie : quelle guerre ont-ils faite, ou avec vous, ou contre vous, pour avoir remporté des conquêtes ſi ſignalées ? De quelle bataille un ſi vaſte Païs leur tient-il lieu de recompenſe ? Et ils vous ſont tou-

toutes ces injures, aprés que vous leur avez donné tant de sommes considérables. Il n'y eut jamais de demande si déraisonnable que celle qu'ils vous font. Lors qu'ils ont vû que nous prenions les armes contre eux, ils ont été si hardis que de vous envoier des Ambassadeurs, qui monteront peut-être à un si haut point d'insolence, que de vous solliciter de vous déclarer contre nous, qui avons toûjours été tres-affectionnez à vôtre service. Que s'ils viennent pour vous restituer ce qu'ils vous ont pris, vous nous en saurez quelque gré, puis que ce n'est que par l'appréhension de nôtre puissance qu'ils prennent la résolution de vous satisfaire. Quiconque reçoit un avantage, en est obligé à celui qui en est l'occasion. Que s'ils n'ont pas envie de vous rendre ce qu'ils ont usurpé sur vous, c'est le comble de l'injustice. Voilà ce que nous avions à dire, avec une simplicité de Barbares. Nous vous supplions de suppléer par vôtre sagesse ce qui manque à nôtre discours, & d'embrasser ce qui vous paroîtra plus utile & pour les Romains & pour les Lombars, & sur tout de faire réfléxion qu'il est bien juste que vous preniez la protection d'un Peuple, qui a toûjours fait profession de la même Religion que vous, & que vous vous déclariez contre une nation qui est infectée de l'erreur des Ariens.

3. Voilà ce que dirent les Lombars. Le lendemain les Gépides aiant été conduits à l'Audience, ils parlérent en ces termes. Ceux qui vont trouver leurs voisins pour les solliciter à entreprendre une guerre, sont obligez de montrer que leurs demandes sont justes en elles-mêmes, & qu'elles sont utiles à ceux à qui elles sont faites. Il est évident que les Lombars ont tort, puis que nous avons offert de terminer nos différens dans une conférence, n'étant pas raisonnable de prendre les armes, lors que l'on peut se servir des voies de la douceur. Il n'est pas nécessaire d'emploier beaucoup de paroles, pour persuader que les Gépides sont plus considérables que les Lombars, & par leur valeur, & par leur nombre, au moins à ceux qui connoissent bien les uns & les autres. Il n'y a point de personnes, pour peu qu'elles aient de bon sens, qui n'aiment-mieux éviter le danger, & remporter la victoire, en choisissant le parti des plus forts, que de

de se perdre en se déclarant pour les plus foibles.. Nous vous servirons en d'autres guerres, en reconnoissance de celle-ci que vous aurez entreprise pour nos intérêts, & nous avancerons vos victoires par la puissance de nos armes. Il est raisonnable que vous considériez que l'alliance que vous avez avec nous est ancienne, au lieu que celle que vous avez avec les Lombars est nouvelle. Or il n'y a point d'alliance si forte & si durable, que celle qui a déja duré long-tems, & qu'une grande suite d'années a fortifiée. Ne doutez donc pas que vous ne trouviez en nos personnes, non seulement de puissans, mais aussi de fidéles alliez. Voilà les raisons qui peuvent vous exciter à embrasser nôtre parti. Considérez s'il vous plaît maintenant, quel est l'esprit des Lombars. Ils n'ont pas voulu terminer nos contestations à l'amiable, bien que nous les y aiions souvent invitez. Jugez quelle témérité. Presentement que nous avons les armes à la main, & qu'ils reconnoissent leur foiblesse, ils vous viennent demander un secours, que vous ne sauriez leur accorder avec justice; & le seul prétexte qu'ils vous alléguent, est la prise de Sirmium, & de quelques terres de la Dacie. Vous avez tant de Villes & tant de Provinces inutiles dans vôtre Empire, que vous cherchez des Peuples à qui vous les puissiez donner pour les habiter. Vous avez accordé tant de Païs aux François, aux Eruliens, & aux Lombars, qu'il n'est pas aisé d'en faire le dénombrement. Pour nous, nous avons fait, sur l'assûrance que vous nous avez donnée de vôtre amitié, tout ce que vous desiriez que nous fissions. Quiconque a dessein de prodiguer une partie de ses biens, estime plus celui qui prévient sa libéralité, que celui qui l'attend; sur tout, si ce n'est pas par mépris qu'il s'empare de ce qui étoit abandonné, mais par une honnête liberté, que l'amitié donne, comme il nous est arrivé en cette occasion. C'est ce que nous vous supplions de considérer, & de vous déclarer en nôtre faveur, ou du moins de demeurer indifférent. Vous ne sauriez rien faire de plus raisonnable, ni de plus avantageux pour vos intérêts.

4. Voilà quelle fut la harangue des Gépides, que Justinien renvoia, aprés une meure délibération, sans leur

leur rien accorder ; au lieu qu'il accorda aux Lombars un ſecours de plus de dix mille hommes de Cavalerie, commandez par Conſtantien, par Buzez, & par Aratius, auſquels Jean, neveu de Vitalien, ſe joignit, ſuivant l'ordre qu'il avoit reçû de ramener les troupes en Italie, auſſi-tôt aprés qu'il auroit donné bataille aux Gépides. Ces Capitaines Romains étoient ſuivis de quinze cens Eruliens, commandez par Philimuth. Tous les autres Eruliens, au nombre d'environ trois mille, qui s'étoient ſéparez des Romains, pour la raiſon que j'ai rapportée dans les livres précédens, s'étoient joints depuis avec les Gépides. Un parti des Romains envoiez pour le ſecours des Lombars, aiant inopinément rencontré ces Eruliens, qui étoient commandez par Aordus, frere de leur Roi, en vinrent aux mains avec eux. Le combat fut rude, mais les Romains eurent l'avantage, & tuérent Aordus, & un grand nombre des Eruliens. Lors que les Gépides virent que les troupes de l'Empereur marchoient pour ſecourir les Lombars, ils les recherchérent de paix, & ceux-ci traitérent ſans la participation des Romains, qui en conçûrent de grandes inquiétudes ; tellement qu'ils n'oſoient ni avancer, ni reculer, dans l'appréhenſion qu'ils avoient que tous ces Barbares ne joigniſſent leurs forces pour aller ravager l'Illirie. Ils s'arrêtérent donc, & mandérent à Juſtinien l'état des affaires. Voilà tout ce qui ſe paſſa pour lors. Je reprendrai maintenant la ſuite de mon hiſtoire.

CHA-

CHAPITRE XXXV.

1. Retour de Béliſaire à Conſtantinople. 2. Préſage de ſa grandeur. 3. Juſtinien eſt excité par Vigile à reprendre l'Italie. 4. Affaires des Lombars. 5. Ilauſe prend le parti des Goths.

1. BÉLISAIRE retourna à Conſtantinople, ſans avoir remporté de gloire de ſon expédition d'Italie, où il n'avoit preſque oſé mettre le pié, aiant toûjours été contraint d'aller par mer d'un Fort à un autre. Cependant les Barbares reprirent Rome, & ſe rendirent maîtres des plus importantes Places. Pérouſe étoit aſſiégée, quand Béliſaire partit, & elle fut réduite durant ſon voiage. Il demeura depuis à Conſtantinople, comblé d'honneurs & de richeſſes.

2. Je dirai en paſſant un préſage qu'il eut autrefois de cette grande félicité. Il poſſédoit une Ferme dans un des Faux-bourgs de Conſtantinople, laquelle on appeloit Pantichium, où un peu avant qu'il menât l'armée Romaine en Afrique, en qualité de Général, ſes Vignes produiſirent une quantité de raiſins tout-à-fait extraordinaire. Le vin en aiant été mis dans les tonneaux, & le bas des tonneaux aiant été enfoncé en terre, & le haut bien bouché avec de la glaiſe ; huit mois aprés le vin venant à bouïllir rompit la glaiſe, ſortit en abondance, couvrit toute la terre des environs, & y fit comme un petit Lac, deſorte que les Valets en empliront pluſieurs bouteilles, & reboûchérent les tonneaux comme auparavant, ſans en rien dire à perſonne ; mais la même choſe étant arrivée pluſieurs fois, ils en avertirent leur maître, qui le fit voir à ſes plus familiers amis, leſquels en tirérent un préſage de ſa future grandeur.

3. Vigile, Evêque de Rome, & quelques perſonnes de grande condition, ne ceſſoient de preſſer Juſtinien d'emploier toutes ſes forces pour reconquérir l'Italie. Gothige, qui avoit été Conſul, & qui étoit venu tout exprés à Conſtantinople, en faiſoit des inſtances tres-preſſantes. L'Empereur leur promettoit d'y pourvoir; mais il donnoit cependant tous ſes ſoins aux affaires de la Religion, & il s'occupoit uniquement à en terminer les différens.

4. Tandis que cela ſe paſſoit à Conſtantinople, un Lombard, nommé Ildiſge prit le parti des Gépides, pour le ſujet que je vais dire. Dans le tems que Vacez régnoit parmi les Lombars, il avoit un neveu nommé Riſiulfe, que la loi du Païs déſignoit ſucceſſeur du Roiaume; mais comme Vacez avoit deſſein de le laiſſer à ſon fils, il ſuſcita à Riſiulfe une fauſſe accuſation, & le condamna au banniſſement. Ce malheureux perſécuté ſe réfugia chez les Varnes, & laiſſa ſes deux fils dans ſon Païs. Vacez corrompit ces Barbares par argent, pour le maſſacrer. L'un de ſes fils mourut de maladie, peu de tems aprés; l'autre, nommé Ildiſge, ſe ſauva chez les Sclavons. Vacez mourut auſſi lui-même, & laiſſa ſon Roiaume à ſon fils Valdale, qui n'étoit qu'un enfant, & dont le tuteur nommé Auduïn adminiſtra les Etats. Cette adminiſtration le rendit ſi puiſſant, qu'il s'empara de la Couronne, aprés la mort de ſon Pupile. Enfin la guerre s'étant émûe entre les Gépides & les Lombars, Ildiſge embraſſa le parti des Gépides avec un petit nombre de Lombars, & une grande multitude de Sclavons qui le ſuivirent. Les Gépides eſpéroient de le rétablir dans ſes Etats; mais quand ils eûrent fait la paix avec les Lombars, Auduïn les pria de le lui rendre; au lieu de le faire, ils l'avertirent de ſe retirer, & à l'inſtant, Il s'enfuït chez les Sclavons, & ſe réſolut d'aller offrir à Totila ſix mille hommes qu'il avoit. Etant entré ſur les terres des Vénitiens, il en vint aux mains avec un parti de Romains, qui étoient commandez par Lazare, & les

& les défit. Il ne ſe joignit pas néanmoins aux Goths, mais il repaſſa le Danube, & retourna chez les Sclavons.

5. Dans le même-tems un Garde de Béliſaire, nommé Ilauſe, qui étoit Barbare de nation, hardi & courageux de ſon naturel, & qui avoit été pris dans l'Italie, ſe déclara pour les Goths, quoi qu'il n'en eût point de ſujet. Totila lui donna incontinent aprés quelques vaiſſeaux, & l'envoia en Dalmatie. Quand il fut arrivé à une ville nommée Muïcure, il parla d'abord aux Habitans, comme s'il eût toûjours été Officier de Béliſaire; puis tirant tout d'un coup ſon épée, & exhortant ſes gens d'en faire de même, il fit paſſer tout ce qui ſe preſenta par le trenchant de l'épée, pilla la Place, & s'en alla. Etant enſuite abordé à un lieu, que les Romains appelent Laurette, il tailla en piéces tout ce qu'il y trouva. Claudien aiant été averti de ces ravages, mit ſur des Barques les gens de guerre qu'il avoit, qui en étant venus aux mains avec les gens d'Ilauſe, furent défaits. Ilauſe prit les Barques, & d'autres vaiſſeaux chargez de blé, & ſe retira vers Totila, ſur la fin de l'hiver, qui fut auſſi la fin dela quatorziéme année de la guerre que Procope décrit.

CHAPITRE XXXVI.

1. Rome aſſiégée par Totila. 2. Trahiſon des Iſauriens. 3. Vigoureuſe réſiſtance de Paul & de ſes ſoldats, qui ſe rendent à compoſition.

1. APRE'S que ce que je viens de raconter fut arrivé, Totila mena ſon armée devant Rome, & y mit le ſiége. Elle étoit défendue par trois mille hommes, que Béliſaire avoit choiſis dans toutes ſes troupes, & dont il avoit donné le commandement à

un de ſes Gardes, nommé Diogéne, qui étoit homme généreux, & prudent. Le ſiége fut long, à-cauſe que le courage des aſſiégez étoit égal aux forces des aſſiégeans. Diogéne veilloit avec un ſoin extraordinaire à la défenſe des murailles, & avoit ſemé du blé dans la Ville, afin de n'en avoir pas diſette. Les Barbares aiant donné divers aſſauts, furent vigoureuſement repouſſez; mais quand ils furent maîtres du Port, ils incommodérent plus la Ville qu'auparavant. Juſtinien voiant Béliſaire à Conſtantinople, prit la réſolution d'envoier un autre Général en Italie; & je me perſuade que s'il l'eût exécutée ſur le champ, elle lui eût heureuſement réüſſi, parce qu'il étoit encore maître de Rome, dont la garniſon eût fait un effort extraordinaire, ſi elle eût reçû le moindre ſecours. Mais d'abord il jetta les yeux ſur Libérius, Patrice, & lui commanda de ſe tenir prêt pour le Voiage; puis, d'autres affaires qui ſurvinrent, lui firent oublier cette belle réſolution.

2. Le ſiége aiant déja duré long-tems, certains Iſauriens qui gardoient la Porte de S. Paul, & qui étoient fâchez de ce que depuis pluſieurs années l'on ne les avoit point paiez, & qui d'ailleurs ſe ſouvenoient que ceux qui avoient autrefois livré Rome à Totila, en avoient été amplement récompenſez, lui promirent de l'en rendre maître, & convinrent d'un jour préfix. Quand ce jour fut arrivé, voici comment Totila prépara les choſes. Il mit à la premiére veille de la nuit deux Trompettes dans deux bateaux ſur le Tibre, & leur commanda d'aller ſonner le plus proche qu'ils pourroient des murailles. Pour ce qui eſt de lui, il rangea ſon armée vis-à-vis la Porte de Saint Paul, ſans que les aſſiégez s'en apperçuſſent; & pour empêcher que la garniſon ne ſe retirât à la faveur de la nuit, & ne ſe ſauvât à Centcelles, qui étoit la ſeule place qui reſtoit aux Romains, il mit ſur le chemin une troupe conſidérable de gens de guerre, & leur donna ordre de tailler en piéces tout ce qu'ils trouveroient. Les trompettes

pettes ſonnérent au pié des murailles, ſuivant le commandement qu'ils en avoient; & à l'inſtant, les Romains, ſaiſis de peur, quittérent leur poſte, & coururent en confuſion où ils voioient que ſe devoit donner l'aſſaut. Il n'y eut que les Iſauriens qui ne changérent point de place, & qui ouvrirent la Porte aux ennemis. Il ſe fit alors un grand carnage. Quelques-uns s'enfuïrent par les autres Portes. Ceux qui voulurent aller à Centcelles tombérent dans l'embuſcade, & furent taillez en piéces. Il ne s'en ſauva qu'un petit nombre, dont on dit que fut Diogéne, bien qu'il eût été bleſſé.

3. Il y avoit dans la Garniſon un certain Paul, qui étoit natif de Cilicie, & qui avoit été Intendant de la maiſon de Béliſaire, & depuis Capitaine de Cavalerie; & qui étant venu aprés cela en Italie, avoit été laiſſé dans Rome, pour y commander conjointement avec Diogéne. Lorſque Rome fut priſe, ce Paul étant à la tête de quatre cens hommes, s'empara du tombeau d'Adrien, & du Pont qui conduit à l'Egliſe de Saint Pierre. Quand le jour parût, il fut attaqué, & ſe défendit de telle ſorte, qu'il remporta un grand avantage. Du moment que Totila s'aperçût que la ſituation des ruës étroites leur étoit favorable, il commanda à ſes gens de les entourer, & de ſe tenir debout vis-à-vis d'eux, ne doutant nullement qu'ils ne fuſſent obligez de ſe rendre, par la diſette de vivres. Ces quatre cens hommes paſſérent le jour entier, & la nuit ſuivante, ſans prendre de nourriture. Le lendemain ils délibérérent s'ils mangeroient de la chair de leurs chevaux; mais l'averſion que la nature donne d'un aliment auſſi extraordinaire que celui-là, leur fit conſumer tout le jour à délibérer, bien qu'ils fuſſent extrémement preſſez de la faim. Aprés avoir bien conſulté, ils s'exhortérent les uns les autres à faire un effort généreux, & à ſe procurer une mort illuſtre. Leur deſſein étoit de fondre inopinément ſur l'ennemi, d'en faire le plus grand carnage qu'ils pourroient, & de mourir glo-

rieuſement. Ils s'embraſſérent donc pour ſe dire le dernier adieu. Totila, qui craignit que ces deſeſpérez ne vendiſſent chérement leur vie, leur envoia offrir le choix, ou de mettre les armes bas, d'abandonner leurs chevaux, de promettre de ne ſervir jamais contre les Goths, de s'en aller à Conſtantinople, ou de retenir la jouïſſance de toutes ces choſes, & de prendre parti dans les troupes. Les Romains agréérent la propoſition, & choiſirent d'aller à Conſtantinople; mais enſuite ils eûrent honte de faire le voiage ſans chevaux, & ſans armes, & ils eûrent peur d'être aſſommez ſur le chemin; puis, ils ſe plaignirent de ce que l'on ne leur avoit pas paié leur ſolde; & enfin, ils prirent parti parmi les Goths; excepté Paul, & Mindez Iſaurien, qui repreſentérent à Totila, qu'ils avoient leurs femmes, & leurs enfans dans leur Païs, ſans la compagnie deſquels ils ne trouvoient nul plaiſir dans la vie, & le priérent de les y faire eſcorter; ce qu'il fit, & de plus, il leur donna de l'argent pour leur dépenſe, parce qu'il reconnut qu'ils diſoient la vérité. Les quatre cens ſoldats qui s'étoient réfugiez dans les Egliſes, ſe rendirent à lui ſur ſa parole. Au reſte, il ne fut plus d'avis ni de raſer, ni d'abandonner Rome. Il fut d'avis de la faire habiter par les Goths, & par les Romains, par les Sénateurs, & par le peuple. Je rapporterai les motifs de ſon avis.

CHAPITRE XXXVII.

1. *Totila répare Rome, & demande la paix à Juſtinien. 2. Il prend diverſes Places. 3. Inconſtance de Juſtinien dans le choix qu'il fait des Généraux pour commander en Italie.*

1. IL avoit envoié une Ambaſſade au Roi de France, pour lui demander ſa fille en mariage; mais ce

ce Prince la lui avoit refuſée, à-cauſe, diſoit-il, qu'il n'étoit pas Roi d'Italie, & qu'il ne le ſeroit pas, puiſqu'il n'avoit pû garder Rome, aprés l'avoir priſe, mais qu'il en avoit ruiné une partie, & l'avoit laiſſé reprendre à ſes ennemis. Voila la raiſon qui excitoit Totila à réparer tout ce qu'il avoit ou brûlé, ou démoli dans Rome, à y aſſembler les Sénateurs, & les perſonnes de toutes ſortes de conditions, & à y faire porter des vivres. Il aſſiſta enſuite aux Jeux qui y furent repréſentez à cheval, & il tint ſes troupes prêtes pour la Sicile. Il prépara quatre cens bateaux, tous les grands vaiſſeaux qu'il avoit pris ſur les Romains, les hommes, les équipages, & les vivres. Cela fait, il envoia un Romain, nommé Etienne, en Ambaſſade vers Juſtinien, pour lui demander la paix, & pour lui offrir les armes des Goths dans toutes les guerres qu'il lui plairoit d'entreprendre.

2. L'Empereur bien loin d'écouter ſes propoſitions, ne vit pas ſeulement ſon Ambaſſadeur. Ainſi Totila tourna toutes ſes penſées à la guerre, & réſolut d'eſſaier d'abord de prendre Centcelles, afin d'attaquer aprés la Sicile. Diogéne, Garde de Béliſaire, en étoit Gouverneur, & y avoit une forte garniſon. L'armée des Goths s'étant approchée des murailles, s'y campa, & y mit le ſiége. Totila envoia dire au Gouverneur, que s'il avoit deſſein de ſe défendre, il en vînt d'abord aux mains, & qu'il ne s'attendît à aucun ſecours, puiſqu'il pouvoit bien reconnoître par le paſſé, que l'Empereur ne pouvoit ſupporter le poids de la guerre. Que s'il n'en vouloit pas coure le hazard, il lui donnoit le choix, ou de prendre parti dans ſon armée, ou de ſe retirer à Conſtantinople. La réponſe de Diogéne & des Romains fut, qu'ils ne deſiroient ni combatre, ni prendre parti parmi les Goths, parce que la vie leur ſeroit inſupportable, ſans la compagnie de leurs femmes, & de leurs enfans, & qu'ils ne pouvoient rendre ſitôt la Place, parce qu'en retournant en leur Païs, il faloit qu'ils y portaſſent une excuſe raiſonnable de

s'être rendus. Ils demandérent donc le tems d'écrire à Conſtantinople, afin que s'il ne leur venoit point de ſecours, ils euſſent une raiſon honnête d'avoir quitté la Place. Totila aiant trouvé leur réponſe juſte, ils convinrent d'un jour préfix, & ils ſe donnérent, & reçûrent reſpectivement des ôtages. Les Goths aiant levé le ſiége, marchérent vers la Sicile; & avant que de traverſer le Détroit, ils tentérent le Fort de Rhegium, dont la garniſon étoit commandée par Thorimuth & par Himérius, que Béliſaire y avoit établis Gouverneurs. Ces deux braves hommes, qui avoient ſoûs eux de bons ſoldats, ſe défendirent courageuſement, & firent une vigoureuſe ſortie, où ils eûrent de l'avantage; mais depuis ils demeurérent dans leur Place, à-cauſe du grand nombre des aſſiégeans. Totila y laiſſa une partie de ſes troupes, pour réduire les aſſiégez par la famine. Il envoia auſſi quelques gens à Tarente, qui s'en emparérent ſans peine; d'autres troupes de ſon parti prirent Arimini par intelligence.

3. Juſtinien aiant eû nouvelle des progrés que faiſoient les Goths, réſolut d'envoier contre eux Germain ſon neveu, & lui commanda de ſe tenir prêt pour le voiage. Ce choix donna de l'inquiétude aux Goths, à-cauſe de la grande réputation que Germain s'étoit aquiſe, & il releva un peu l'eſpérance des Romains; de ſorte qu'ils en ſupportoient les fatigues avec plus de patience, & s'expoſoient au danger avec plus de gaieté. Mais Juſtinien changea de réſolution, par je ne ſai quel motif, & nomma Libérius en la place de Germain. Quoi que tout ſemblât préparé pour ſon départ, il ne partit pas néanmoins de Conſtantinople, par un effet de l'inconſtance de l'Empereur, qui prit de nouveaux deſſeins. Dans le même tems, Verus aiant amaſſé quelques ſoldats, & aiant attaqué les Goths dans le Picentin proche de Ravenne, perdit la plûpart de ſes Gens, & ſe perdit malheureuſement lui-même.

CHAPI-

CHAPITRE XXXVIII.

1. Les Sclavons traverſent le Danube, & l'Hébre. 2. Ils prennent la Ville de Topére, & exercent de grandes cruautez.

1. TROIS mille Sclavons traverſérent au même-tems le Danube, puis ils paſſérent l'Hébre ſans peine, & ſe partagérent en deux bandes; l'une de dix-huit cens hommes, & l'autre de douze cens. Les Chefs des troupes Romaines attaquérent ſéparément dans l'Illirie, & dans la Thrace, en furent honteuſement défaits, & tous ou taillez en piéces, ou mis en fuïte. Enſuite, une de ces bandes victorieuſes rencontra Asbade Garde de Juſtinien, de la Compagnie des Candidats, & qui depuis fut Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie qui étoit en garniſon dans un Fort de la Thrace, nommé le Fort de Tzurule. Il tua la plûpart de ſes ſoldats, le prit vif, & le garda quelque tems, puis le brûla, aprés lui avoir arraché par bandes la peau du dos. Enſuite, ces Barbares qui n'avoient jamais traverſé le Danube, qui n'avoient jamais mis le pié ſur les terres de l'Empire, qui n'avoient jamais oſé tenir la campagne, ni faire de ſiége, ravagérent alors toute l'Illirie, & toute la Thrace. Ceux qui avoient défait Asbade, pillérent tout le Païs juſques à la mer, & prirent la principale Ville maritime de la Thrace, nommée Topére, qui eſt à douze journées de Conſtantinople. Voicy comment ils la prirent.

2. La plûpart ſe cachérent dans des lieux hauts & bas aux environs des murailles, & envoiérent une petite troupe de leurs gens vers la porte qui eſt du côté de l'Orient. Les ſoldats de la garniſon voiant le petit nombre des ennemis, firent une ſortie, & les Barbares firent ſemblant de s'enfuïr. Tous ceux qui s'étoient

cachez ſe montrérent, & en même-tems ceux qui s'enfuïoient tournérent viſage, & ainſi les Romains furent enveloppez de toutes parts, & taillez en piéces. En même-tems les Barbares allérent à la Ville, dont les habitans, qui n'avoient plus de garniſon, ſe trouvérent en grande peine. Ils ſe défendirent néanmoins aſſez bien; ils verſérent grande quantité d'huile bouïllante, & de poix fondue, & jettérent des pierres avec tant de mains, que peu s'en fallut qu'ils ne repouſſaſſent les aſſiégeans, mais les Barbares chaſſérent à force de traits les habitans du haut des murailles; puis ils y poſérent des échelles, & prirent la Place. En même-tems, ils paſſérent quinze mille hommes au fil de l'épée, pillérent toutes les richeſſes, & firent les femmes, & les enfans eſclaves. Ils n'avoient juſques alors épargné ni âge, ni ſéxe, depuis qu'ils étoient entrez ſur les terres de l'Empire, de ſorte que toute la Thrace & l'Illirie étoit couverte de corps morts. Ils ne tuoient pas avec l'épée, ni avec la lance, ceux qui tomboient entre leurs mains, mais ils les tuoient d'une autre maniére toute nouvelle. Ils enfonçoient dans la terre des pieux fort aigus, puis ils poſoient deſſus ces miſérables, & les embrochoient juſques à ce qu'ils euſſent les entrailles toutes percées. Quelquefois ils mettoient quatre pilliers dans la terre; enſuite, ils y attachoient les mains & les piez de ceux qu'ils prenoient, puis leur caſſoient la tête avec des bâtons, & les aſſommoient comme des bêtes. Ils en enfermoient d'autres avec les bœufs & les moutons, qu'ils ne pouvoient emmener, & ils les brûloient impitoiablement. Voilà les genres de mort que ces Barbares faiſoient ſouffrir. Mais quand leur rage fut aſſouvie de ſang, ils commencérent à donner la vie à ceux qu'ils prenoient; & cela fut cauſe qu'ils emmenérent un nombre innombrable d'eſclaves.

CHAPI-

CHAPITRE XXXIX.

1. Les Goths aſſiégent le Fort de Rhegium, & ravagent la Sicile. 2. L'Empereur choiſit Libérius, puis Artabane, pour conduire la flôte, & Germain pour commander en qualité de Général. 3. Préparatifs de Germain. 4. Sa réputation reléve le courage, & le parti des Romains.

1. LEs Goths aſſiégérent quelque-tems aprés le Fort de Rhegium, dont les Habitans ſe défendirent courageuſement, & entre autres Thorimuth, qui donna d'illuſtres preuves de ſon grand courage. Totila, qui ſavoit que les aſſiégez manquoient de vivres, laiſſa quelques troupes pour garder les avenues, & pour empêcher de porter des proviſions dans la Place, afin de la réduire par la famine; & aiant fait paſſer toute ſon armée dans la Sicile, il mit le ſiége devant Meſſine. Domnentiole, neveu de Buzez, qui commandoit dans la Place, fit d'abord une ſortie, où, quoy qu'il n'eût point eû de deſavantage, il n'en fit plus néanmoins depuis, & il ſe contenta de défendre ſes murailles. Les Goths ne voiant point d'ennemis qui leur réſiſtaſſent, ravageoient la campagne. Cependant les Habitans de Rhegium ſe rendirent à compoſition, à cauſe qu'ils manquoient de vivres.

2. Quand Juſtinien apprit toutes ces fâcheuſes nouvelles, il amaſſa des vaiſſeaux, les remplit de bonnes troupes d'Infanterie, & commanda à Libérius de les mener en Sicile, & de faire tous ſes efforts pour la recouvrer. Mais à peine eut-il nommé Libérius pour commander l'armée navale, qu'il ſe repentit de ſon choix, parce que c'étoit un homme avancé en âge, & peu expérimenté dans les armes. Aiant donc reçû Artabane en grace, & l'aiant honoré de la charge de

Maître de la Milice de Thrace, il lui commanda d'aller en Sicile, bien qu'avec peu de troupes; mais il y devoit prendre les vaisseaux de Libérius, que l'on rappeloit. Pour ce qui est du commandement général, il le donna à Germain son neveu, à qui il ne fournit qu'une petite armée pour une si grande entreprise; mais il lui fit compter des sommes considérables, pour lever des soldats dans la Thrace, & dans l'Illirie, & il lui commanda de marcher à grandes journées, & de mener avec lui Philimuth Capitaine des Eruliens, & Iean neveu de Vitalien.

3. Germain se sentoit enflâmé d'un ardent desir de détruire le roiaume des Goths, & d'aquérir la gloire d'avoir reconquis l'Italie, comme il possédoit déja celle d'avoir reconquis l'Afrique. Stotzas aiant usurpé la domination, ce fut Germain qui la lui ôta, & qui réünit l'Afrique à l'Empire, comme nous l'avons vû dans l'Histoire des Vandales. Les affaires d'Italie étant réduites à un si pitoiable état, il se persuadoit que ce lui seroit un glorieux avantage d'en être considéré à l'avenir, comme le réstaurateur. Aprés la mort de sa femme Passara, il avoit autrefois contracté un second mariage avec Mathasonte, fille d'Amalasonte, & petite-fille de Théodoric, laquelle étoit veuve de Vitigis. Il la mena avec lui, sur l'espérance qu'il eut, que quand elle seroit dans son Camp, les Goths ne le viendroient pas attaquer, par quelque sorte de respect pour la mémoire de Théodoric, & d'Atalaric. Il fit ensuite de grandes levées, & il y emploia non seulement tout l'argent qu'il avoit reçû de l'Empereur, mais le sien même. Tout ce qu'il y avoit de vaillans hommes dans Constantinople, dans la Thrace, dans l'Illirie, & en d'autres Païs, quittérent les autres Chefs soûs qui ils étoient Officiers, afin de le suivre. Il est vrai que ses deux fils Justin & Justinien contribuérent beaucoup à gagner cette généreuse Noblesse. Il prit, du consentement de l'Empereur, quelques troupes de Cavalerie dans la Thrace. Il y eut aussi beaucoup de ces

ces peuples qui habitent les bords du Danube, beaucoup de Germains, & d'autres, qui, attirez par sa grande réputation, prirent parti dans ses troupes. Le Roi des Lombars, entre les autres, promit de lui envoier mille hommes armez de pié-en-cap, & qui étoient tout prêts.

4. Quand la renommée eut répandu dans l'Italie le bruit de cét appareil, les Goths commencérent à craindre, & quelques-uns même doutérent s'ils devoient porter les armes contre des décendans de Théodoric. Tous les Romains, qui de leur bon gré, ou par contrainte, étoient dans l'armée des Goths, mandérent à Germain, qu'aussi-tôt qu'il seroit en Italie, ils se rangeroient soûs ses Enseignes. Cela relevoit l'espérance des soldats qui étoient à Ravenne, & dans les autres Villes de l'obéissance de Justinien, & cela les confirmoit dans le dessein de demeurer attachez à son service. Ceux qui avoient été vaincus soûs Verus, & soûs d'autres Chefs, & depuis dispersez en divers endroits, se rassemblérent dans l'Istrie, où ils attendirent Germain. Totila fit alors sommer Diogéne de lui rendre Centcelles, parce que le jour préfix étoit arrivé; mais il refusa de le faire, à-cause de l'approche de Germain, & il offrit de rendre les ôtages qu'il avoit, en recevant pareillement ceux qu'il avoit donnez. Aprés avoir fait cette réponse, il s'appliqua avec un soin extraordinaire à la garde de sa Place; & l'hiver finit avec la quinziéme année de la guerre que Procope décrit.

CHAPI-

CHAPITRE XL.

[1. *Nouvelle irruption des Sclavons.* 2. *Mort, & éloge de Germain.* 3. *Jean & Juſtinien lui ſuccédent. Libérius va à Siracuſe, & Artabane eſt battu de la tempête.* 4. *Les Goths partent de Sicile par le conſeil de Spinus.* 5. *Les Romains ſont vaincus par les Sclavons, puis les vainquent.*

1. TANDIS que Germain amaſſoit ſes troupes dans Sardique, qui eſt une Ville d'Illirie, & qu'il préparoit tout ce qui lui étoit néceſſaire pour une ſi grande guerre, les terres de l'Empire furent inondées par une multitude de Sclavons, beaucoup plus prodigieuſe & plus formidable, que toutes celles que l'on avoit vûes auparavant. Ces Barbares aiant traverſé le Danube allérent à la Ville de Niſſe, où quelques-uns s'étant détachez du corps pour piller ſéparément, ils furent pris par les Romains; & aiant été liez, & interrogez pourquoy ils avoient paſſé le fleuve, ils répondirent que c'étoit pour aſſiéger Theſſalonique, & les Villes circonvoiſines. Juſtinien étonné de cette nouvelle, manda à Germain de différer le voiage d'Italie, & d'aller pourvoir à la ſûreté de Theſſalonique. Comme la réputation de Germain étoit grande parmi ces Barbares, le bruit de ſon arrivée leur donna de l'épouvante. Lorſque Juſtinien parvint à l'Empire, les Antes, qui ſont voiſins des Sclavons, aiant fait une irruption ſur nos terres, Germain, qui étoit Maître de la Milice de Thrace, fut dépêché contre-eux, les défit, & ſe rendit fort illuſtre par leur défaite. Les Sclavons craignant donc un ſi grand Capitaine, & d'autre part s'imaginant qu'il étoit ſuivi d'une formidable armée, puiſqu'elle avoit été levée contre Totila & contre les Goths, quittérent le chemin de Theſſalonique;

que; & n'oſant plus tenir la campagne, paſſérent toutes les montagnes de l'Illirie, & entrérent dans la Dalmatie.

2. Quand Germain ſe vit délivré de la crainte de ces Barbares, il commanda à ſes gens de ſe tenir prêts, pour partir deux jours aprés pour l'Italie. Mais il fut ſurpris d'une maladie, dont il mourut ſubitement. Telle fut la fin ſi précipitée de ce grand homme, qui étoit ſi recommandable par ſa valeur, & qui s'aquittoit ſi admirablement de toutes les fonctions de Capitaine, & de ſoldat. Il obſervoit tres-religieuſement les loix durant la paix, & rendoit tres-exactement la juſtice. Il prêtoit facilement ſon argent, ſans intérêt. Il étoit grave & ſérieux en public, doux & agréable en particulier. Il empêchoit, autant qu'il pouvoit, de commettre des deſordres dans le Palais. Il n'avoit aucune familiarité, ni aucune habitude avec les factions du Cirque, bien que la plûpart de ceux qui aſpiroient aux dignitez euſſent accoûtumé de s'y engager.

3. L'Empereur, fort affligé de cette perte, donna le commandement de l'armée d'Italie à Iean, gendre de Germain, & neveu de Vitalien, & à Iuſtinien frere du même Germain. Ces deux Généraux allérent en Dalmatie, dans le deſſein de paſſer l'hiver à Salone, parce que la ſaiſon ne leur permettoit pas de faire le tour du Golphe, & qu'ils ne le pouvoient traverſer faute de vaiſſeaux. Libérius, qui ne ſavoit encore rien du changement de l'ordre de l'Empereur, touchant le commandement de l'armée navale, arriva à Siracuſe, força les Barbares qui la tenoient aſſiégée, & entra dans le Port avec toute la flôte. Peu aprés, Artabane, qui étoit arrivé dans la Céphalénie, y aiant appris que Libérius étoit en Sicile, traverſa la mer Adriatique. Comme il étoit proche de la Calabre, une furieuſe tempête diſperſa toute ſa flôte, de ſorte qu'il y avoit apparence que le vent la jetteroit ſur les côtes d'Italie, & la feroit tomber entre les mains des ennemis: mais tout le contraire arriva; car aprés avoir été long-tems

tems battue de l'orage, elle fut pouſſée vers le Péloponnéſe, où quelques vaiſſeaux furent briſez, & les autres ſe ſauvérent. Le vaiſſeau qui portoit Artabane eut un mât rompu, courut un grand danger, & aborda à Malte.

4. Libérius n'aiant pas aſſez de forces pour faire de fréquentes ſorties, ni aſſez de vivres pour ſoûtenir long-tems le ſiége, il fit voile vers Panorme, où il arriva ſans être vû par les ennemis. Alors Totila, aprés avoir ravagé toute la Sicile, aprés en avoir tranſporté une prodigieuſe quantité de bœufs, de moutons, & de chevaux, aprés en avoir enlevé les grains, les meubles précieux, & les richeſſes, retourna en Italie pour la raiſon que je vais dire. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit donné la charge d'Intendant de ſa maiſon à un certain Romain, nommé Spinus, natif de Spolète, qui fut pris dans la Ville de Catana, dont les murailles étoient abbatues. Comme il ſouhaitoit avec paſſion de le retirer, il offrit de donner en échange une Dame de qualité. Les Romains répondirent, qu'il n'étoit pas juſte d'échanger un Intendant avec une femme. Spinus, qui craignoit que les Romains ne le fiſſent mourir, leur promit de perſuader à Totila d'abandonner la Sicile, & de ramener toutes ſes troupes dans l'Italie. Les Romains lui aiant fait confirmer cette promeſſe par un ſerment, le donnérent en échange pour la Dame. Dés qu'il fut devant Totila, il lui dit, que ce n'étoit pas agir prudemment que de s'amuſer à la Sicile pour l'intérêt d'un petit nombre de Places, & il l'aſsûra, que tandis qu'il avoit été entre les mains des ennemis, il avoit entendu dire que Germain étoit mort, & que Iean ſon gendre, & Iuſtinien ſon fils, commandoient l'armée en ſa place; qu'ils étoient déja dans la Dalmatie, & qu'ils viendroient bientôt dans la Ligurie en enlever les femmes & les enfans. Ne vaudroit-il pas mieux, ajoûta-t-il, paſſer l'hiver dans nos maiſons, & aller enſuite combattre l'ennemi? Car quand nous aurons remporté une pleine victoire ſur

ſur lui, nous aurons toute ſorte de liberté de nous rendre les maîtres de la Sicile. Totila ſe rendant à cét avis, laiſſa de puiſſantes garniſons dans les quatre meilleures Places de l'Iſle, & repaſſa avec tout le butin dans l'Italie.

5. Iean aiant mené l'armée de l'Empereur dans la Dalmatie, ſe réſolut de paſſer l'hiver à Salone, & d'aller droit à Ravenne au commencement du Printems. Cependant les terres de l'Empire étoient impunément ravagées par ces Sclavons dont j'ai parlé, & par d'autres Barbares, qui s'étoient depuis joints à eux. Quelques-uns ſoupçonnoient Totila de leur avoir donné de l'argent, afin d'occuper l'Empereur par une ſi forte diverſion, & de l'empêcher de pourvoir aux beſoins de l'Italie. Pour moi, je ne puis dire ſi les Sclavons vinrent d'eux-mêmes, où s'ils furent excitez à venir par Totila; mais je ſai bien qu'ils firent d'étranges dégâts dans toute l'Europe; non pas par des courſes paſſagéres, mais en y établiſſant une demeure auſſi fixe, & auſſi ſtable, que dans leurs maiſons. Enfin Iuſtinien envoia contre-eux une armée, qui étoit commandée par Conſtantien, par Aratius, par Nazare, par Iuſtin, ſecond fils de Germain, & par Iean, ſurnommé le Mangeur. Il donna le commandement général ſur tous ces Chefs à Scholaſticus, un des Eunuques de ſon Palais. Cette armée rencontra une partie des Barbares proche d'Andrinople, Ville de la Thrace, aſſiſe à cinq journées de Conſtantinople. Comme il étoit impoſſible aux Barbares d'avancer, parce qu'ils étoient chargez d'une prodigieuſe quantité de bagage, d'eſclaves, & de troupeaux, ils ſe préparérent à donner bataille, & ils ſe rangérent ſur une petite colline. Les Romains, qui étoient campez dans le plat Païs, commencérent à murmurer, de ce que les Chefs qui avoient des vivres en abondance, laiſſoient les ſoldats dans la diſette, & refuſoient de combatre en cette occaſion. Les Chefs laſſez de ces plaintes, donnerent bataille, & elle fut des plus rudes. Les plus braves hommes

mes qu'il y eût parmi les Romains y périrent, & peu s'en falut que les Chefs ne fuſſent pris. Les Barbares ſe ſaiſirent de l'Etendard de Conſtantien, & mépriſant l'armée Romaine, s'avancérent dans le Païs, & pillérent l'Aſtique, qui eſt une contrée fertile, & y firent un butin ineſtimable, parce qu'il n'y avoit point encore eû de gens de guerre. Aprés avoir fait un dégât tout-à-fait extraordinaire, ils arrivérent à une grande muraille, qui n'eſt éloignée de Conſtantinople que d'un peu plus d'une journée de chemin. En cét endroit l'armée Romaine en vint aux mains avec eux, les mit en déroute, reprit une grande partie des priſonniers, & l'Etendard de Conſtantien. Les autres s'en retournérent en leurs maiſons avec tout le butin dont ils étoient chargez.

FIN.

TABLE
DES SOMMAIRES DES CHAPITRES
contenus en ce Volume.

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

L'AUTEUR *propoſe ſon deſſein, l'utilité de ſon Ouvrage, & la fidélité avec laquelle il y a travaillé. Il compare la maniére de faire la guerre de ſon tems, avec celle de anciens.* page 1

CHAP. II. *Teſtament de l'Empereur Arcadius, par lequel il nomma Iſdigerde Roi de Perſe, pour Tuteur de ſon fils Théodoſe. Iſdigerde accepte la tutelle, & s'en aquite avec une merveilleuſe fidélité. Vararane ſon ſucceſſeur entre ſur les terres de l'Empereur. Anatolius Général de l'armée Romaine va audevant de luy, & en obtient la paix.* 4

CHAP. III. *Péroſe fait la guerre aux Néphtalites. Deſcription des mœurs de ces peuples. Péroſe tombe dans une embuſcade. Euſebe Ambaſſadeur de l'Empereur Zénon l'avertit, par un conte ingénieux, du péril où il étoit. Le Roi des Néphtalites lui ſauve la vie, &* con-

condition de l'adorer. Il l'adore extérieurement, & par le Conſeil de ſes Mages il rapporte intérieurement l'adoration au Soleil. 6

CHAP. IV. Seconde expédition de Péroſe. Stratagême des Néphtalites. Défaite des Perſes. Hiſtoire d'une perle de Péroſe. Loi publiée à l'occaſion de cette défaite. Cavade, le plus jeune des fils de Péroſe, ſuccéde à ſon Roiaume. 8

CHAP. V. Cavade publie une Loi pour rendre toutes les femmes communes. Il eſt dépoſé par ſes ſujets, qui éliſent Blaſe en ſa place, & l'enferment dans le Fort de l'Oubli. Origine de ce nom. Fin tragique d'Arſace, Roi d'Arménie. 12

CHAP. VI. Cavade s'échape de priſon ſous les habits de ſa femme. Se retire chez les Néphtalites, & y léve une armée pour ſe rétablir dans ſon Roiaume. Fait crever les yeux à Blaſe. Fait mourir Guſanaſtade, & donne ſa Charge de Charanange à Adergudombade, & celle d'Araſtudaranſalane à Séoſe. 16

CHAP. VII. Cavade entreprend la guerre contre les Romains, pour ſe venger de ce que l'Empereur Anaſtaſe avoit refuſé de lui prêter de l'argent. Il aſſiége la Ville d'Amide. La ſurprend par un endroit mal-gardé par des Moines, la nuit d'aprés une Fête. Furieux carnage des Habitans, appaiſé par la ſage remonſtrance qu'un Prêtre fit au vainqueur. 18

CHAP. VIII. La multitude des Commandans de l'armée Romaine, & leur mauvaiſe intelligence. Appion Tréſorier de l'Armée. Fuite honteuſe d'Aréobinde. Défaite de Patrice, & d'Hypatius. Irruption de Céler dans le Païs des Arzaméniens. 22

CHAP. IX. Les Romains aſſiégent Amide. Le Gouverneur de cette Ville eſt attiré par un Païſan dans une embuſcade. Son fils, pour ſe venger, brûle l'Egliſe de S. Siméon. Les Romains prennent la Ville par argent. Grande abſtinence des Perſes. Tréve de ſept ans. 25

CHAP. X. Deſcription des Portes Caſpiennes. Ambazuce

ce offre de les vendre à l'Empereur Anaſtaſe, qui refuſe de les achéter. Cavade s'en empare aprés la mort d'Ambazuce. Anaſtaſe fait une Ville du Bourg de Dara, & lui donne ſon nom. Il enferme de murailles la Ville de Théodoſiopolis. 28

CHAP. XI. Juſtin ſuccéde à Anaſtaſe. Cavade delibére ſur le choix d'un ſucceſſeur. La Loi des Perſes exclut du Roiaume ceux, qui ont quelque défaut naturel. Cavade propoſe à Juſtin d'adopter ſon fils Coſroez. Diſcours judicieux de Proclus ſur le ſujet de cette adoption. Aſſemblée des Ambaſſadeurs des deux Etats, qui ſe ſéparent ſans rien conclure. Haine de Coſroez contre les Romains. Mort funeſte de Séoſe. Coûtume des Perſes, d'expoſer les corps morts. Rufin accuſe Hypatius devant l'Empereur. 30

CHAP. XII. Confins de l'Ibérie. Cavade veut contraindre les Ibériens à embraſſer ſa Religion. Ils implorent le ſecours de Juſtin, qui envoie Probus à Boſpore faire des levées. Boez eſt élevé par Cavade à la dignité de Variſe. Béliſaire, & Sittas Gardes de Juſtinien dans leur jeuneſſe. Narſez & Aratius prennent le parti des Romains. Procope donné à Béliſaire pour lui ſuivir de conſeil. 35

CHAP. XIII. Juſtinien ſuccéde à Juſtin, & envoie Béliſaire pour bâtir un Fort ſur la frontiére. Les Perſes ſurviennent, & défont les Romains. Bélisaire eſt fait Général des troupes d'Orient. L'armée Romaine rangée en bataille. Combats ſinguliers. 37

CHAP. XIV. Lettres de Bélisaire au Mirrane, & les réponſes. Harangues des Chefs. Diſpoſition de l'armée des Perſes. Bataille mémorable. Victoire des Romains. 41

CHAP. XV. Cavade envoie une armée en Arménie. Les Perſes ſont défaits deux-fois. Deſcription du Païs & des mœurs des Tzaniens. Les Romains prennent ſur les Perſes les Forts de Bolon, & de Pharangion. Narſez & Aratius embraſſent le parti des Romains. 47

CHAP.

CHAP. XVI. *Harangue de Rufin à Cavade touchant la paix. Réponſe de Cavade. Retour de Rufin à Conſtantinople.* 51

CHAP. XVII. *Irruption des Perſes. Deſcription de la ſource, & du diſcours de l'Euphrate, & du Tigre. Temple de Diane la Taurique, avec la ſuite d'Oreſte avec ſa ſœur Iphigénie, ſa maladie. Il bâtit deux Villes ſous le nom de Comane. Origine de ce nom. Deux Temples dans l'une de ces Villes, leſquels ont été changez en Egliſes de Chrétiens. Origine du nom de Comagéne, & de celui d'Euphratéſe, & d'Oſroëne. Cavade prive le Mirrane du cordon d'or, qui étoit une marque de dignité. Harangue d'Alamondare à Cavade. Eloge d'Alamondare.* 53

CHAP. XVIII. *Cavade envoie une armée commandée par Azaréthes. Béliſaire marche à la tête de la ſienne, & il temporiſe. Les Perſes ſortent des Terres de l'Empire, la veille de la Fête de Paſques, qui eſt la Fête la plus ſolemnelle des Chrétiens. Impatience des Romains, qui demandent le combat. Harangue de Béliſaire. Harangue d'Azaréthes. Diſpoſition de l'armée des Perſes. Défaite des Romains. Horrible retraite de Béliſaire; Cavade irrité contre Azaréthes. maniere dont les Perſes font la reveuë de leurs armées.* 58

CHAP. XIX. *Juſtinien deſire faire ligue avec les Ethyopiens, & les Omérites contre les Perſes. Deſcription de la Mer Rouge. Païs planté de palmiers, donné par Abocarabe à Juſtinien. Sarrazins ſurnommez Maadéens, & Sarrazins ſurnommez Antropofages. Ethyopiens ſurnommez Auxonites. Deux Ports. Fabrique particuliére des Navires de la mer d'Ethyopie, & des Indes. Blémyens, & Nobales. Dioclétien bâtit un Temple proche de la Ville d'Eléphantine, dans un lieu qu'il nomma Philas. Sacrifices impies de ces Barbares. Juſtinien le démolit.* 64

CHAP. XX. *Elliſtée, Roi d'Ethyopie, fait la guerre aux Omérites, tue leur Roi, & en établit un autre en ſa*

ſa place nommé Eſimiphée, qui étoit Chrétien. Les Peuples ſe ſoûlévent contre Eſimiphée, le mettent en priſon, & éliſent Abraham, auparavant eſclave d'un Citoïen de la Ville d'Adulis. Elliſtée prend les armes contre Abraham, mais inutilement. Juſtinien envoie Julien en Ambaſſade vers les Ethyopiens, & les Omérites. Mauvais ſuccés de l'Ambaſſade. 68

CHAP. XXI. *Les Romains demandent la paix. Béliſaire eſt rappelé à Conſtantinople, & envoié contre les Vandales. Les Perſes aſſiégent la ville de Martyropolis. Juſtinien gagne par argent un de leurs eſpions. Cavade fait ſon Teſtament, & meurt. Coſroez lui ſuccéde. Les Perſes lévent le ſiége de Martyropolis.* 71

CHAP. XXII. *Juſtinien envoie des Ambaſſadeurs à Coſroez, pour traiter avec lui de la paix. Rufin l'un de ces Ambaſſadeurs eſt dans les bonnes graces de Coſroez, & en devient ſuſpect à ſes Collégues. La pais eſt concluë, & à quelles conditions.* 74

CHAP. XXIII. *Conjuration contre Coſroez, funeſte aux conjurez. Etrange fortune du jeune Cavade. Adergudombade eſt exécuté à mort pour lui avoir ſauvé la vie. Mébode condamné à aller au Trépied de fer, qui étoit devant la porte du Palais des Rois de Perſe.* 76

CHAP. XXIV. *L'Empire Romain eſt partagé par deux factions. Sédition excitée à Conſtantinople. Les Séditieux y mettent le feu. Portrait de Jean de Cappadoce, & de Tribonien. Hipatius proclamé Empereur par le Peuple. Harangue d'un Sénateur nommé Origéne. On tient Conſeil dans le Palais de Juſtinien, où l'Impératrice parle de telle ſorte, qu'elle fait prendre réſolution de tenir ferme. Béliſaire & Mundus répriment la ſédition. Hypatius eſt pris, & mis en priſon, & le lendemain exécuté à mort avec Pompée, & leurs corps jettez dans la mer.* 79

CHAP. XXV. *Jean de Cappadoce, & Tribonien ſont rétablis dans leurs Charges. Jean de Cappadoce rend de mauvais Offices à l'Impératrice. Elle ſe ſert d'Antonine pour le perdre. Il eſt ordonné Prêtre, contre*

ſon gré, & refuſe d'en faire les fonctions. Il eſt accuſé injuſtement de la mort d'un Evêque, & réduit à une condition tres-malheureuſe. 86

CHAP. XXVI. Bélisaire défait les Vandales. Coſroez en conçoit une furieuſe jalouſie. Tirannie établie, & ruinée en quatre jours dans la Ville de Dara. 91

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

ALAMONDARE fournit à Coſroez un prétexte de rompre la paix, en ſuſcitant à Aréthas une quérelle touchant un Païs nommé Strata. Raiſons des deux partis. Juſtinien remet l'affaire au jugement de Stratigius & de Summus. Plaintes de Coſroez contre Juſtinien. 93

CHAP. II. Ambaſſade de Vitigis Roi des Goths vers Coſroez. Harangue des Ambaſſadeurs. La jalouſie que Coſroez avoit de la proſpérité des Romains lui fait approuver les raiſons des Ambaſſadeurs. 95

CHAP. III. Siméon eſt tué par les Arméniens. Amazaſpe eſt envoié en ſa place. Il eſt accuſé injuſtement par Acace, & tué du conſentement de Juſtinien. La cruauté d'Arcace envers les Habitans du Païs, excite une ſédition dans laquelle il eſt tué. Sitta envoié pour venger ſa mort, meurt lui-même dans un combat. Buzez lui ſuccéde, & uſe d'une grande perfidie contre Jean, de la race d'Arſacides. Baſſace, gendre de Jean, eſt élu Chef des Arméniens, qui veut implorer la protection de Coſroez par une harangue fort pathétique. Coſroez réſout de faire la guerre aux Romains. 97

CHAP. IV. Apparition d'un Cométe. Irruption des Huns. Lettre de Juſtinien à Coſroez. 103

CHAP. V. Coſroez rompt la paix, & entre avec une puiſſante armée ſur les terres des Romains. Il néglige d'aſſiéger le Fort de Circéſe, & la Ville de Zénobie. Il aſſiége celle

celle de Sura, la prend par tromperie, & la ruine. I rend pour de l'argent, à Candide Evêque de Sergiopolis, les priſonniers qu'il avoit faits dans Sura. 106

CHAP. VI. Troupes d'Orient diviſées, & commandées par deux Généraux. Buzez envoié à Jérapolis, & la harangue qu'il fait aux Habitans. Germain neveu de Juſtinien envoié à Antioche, & les deſſeins qu'il forme pour la deffenſe de cette Ville. Mégas Evêque de Bérée député vers Coſroez par les Habitans d'Antioche. Coſroez demande de l'argent aux Habitans de Jérapolis. 109

CHAP. VII. Coſroez prend la Ville de Bérée, & y met tout à feu, & à ſang. Mégas retourne à Antioche, & ne peut perſuader aux Habitans d'exécuter ce qu'il avoit promis à Coſroez. Il va à Bérée, & ſe plaint à Coſroez. Réponſe de Coſroez. Réplique de Mégas. Coſroez ſe laiſſe fléchir, & accorde la vie à la garniſon de la Citadelle de Bérée. 112

CHAP. VIII. Inſolence des Habitans d'Antioche. Siége de la Ville. Deſordre des aſſiégez. Les Perſes montent ſur la muraille, & s'en rendent maitres. Deffenſe vigoureuſe de la jeuneſſe de la Ville. Diſcours de Zabergan à Coſroez. Exemple mémorable de chaſteté. 116

CHAP. IX. Diſcours de Coſroez aux Ambaſſadeurs des Romains. Deſcription du naturel de ce Prince. Jugement de Procope touchant la fortune. Ruine & embraſement d'Antioche. 119

CHAP. X. Préſages de la ruine d'Antioche. Réflexion ſur le ſecret impénétrable des conſeils de Dieu. Egliſes conſervées. Harangue des Ambaſſadeurs de Juſtinien. Plaintes de Coſroez. Conférence touchant la paix. Concluſion de la paix. 121

CHAP. XI. Coſroez viſite la Ville de Séleucie, & le fauxbourg de Daphné. Il brûle l'Egliſe de S. Michel, pour venger la mort d'un ſoldat. Il va à Apamée, dont les Habitans ont recours à une relique de la vraie Croix. Thomas Evêque d'Apamée va au devant de lui, l'accompagne dans la Ville, & en eſt trompé. Il aſſiſte aux

aux jeux publics, & il favorise les Verds par jalousie, de ce que Justinien soûtenoit le parti des Bleus. Il condamne à mort un soldat pour avoir violé la fille d'un Citoien. 125

CHAP. XII. *Cosroez demande de l'argent aux Habitans de Chalcide, & passe l'Euphrate. Augare, autrefois Seigneur d'Edesse, chéri d'Auguste, use d'un merveilleux artifice, pour obtenir de lui la permission de s'en retourner en son Etat. Il écrit au Fils de Dieu, pour le prier de le guérir. Le Fils de Dieu le lui promet; & de plus l'assûre que sa Ville ne sera jamais prise par ses ennemis. Jugement de Procope sur la verité de ces lettres. Cosroez, à-cause de ce bruit, tente le siége d'Edesse, & l'abandonne.* 128

CHAP. XIII. *Justinien envoie à Cosroez la ratification de la paix. Charité des Habitans d'Edesse envers les prisonniers d'Antioche, rendue inutile par l'avarice de Buzez. Caréniens favorablement traitez par Cosroez. Fondemens des pretentions qu'il avoit sur la ville de Constantine. Cosroez assiége Dara, sans la pouvoir prendre.* 132

CHAP. XIV. *Cosroantioche fondée par Cosroez, & honorée de privileges. Retour de Bélisaire d'Italie, & sa nouvelle expédition contre les Perses. Vitigis demeure à Constantinople. Mort d'un des Ambassadeurs de Vitigis.* 135

CHAP. XV. *Les Rois des Laziens recevoient autrefois la couronne des mains de l'Empereur Romain. Les Laziens mal-traitez par les Commandans des Troupes Romaines Pierre & Jean. Ils envoient des Ambassadeurs qui haranguent Cosroez, & lui demandent sa protection. Cosroez la leur promet.* 137

CHAP. XVI. *Bélisaire léve des soldats, envoie des espions, & se prépare à la guerre. Il harangue les gens de Commandement, & délibére avec eux.* 140

CHAP. XVII. *Cosroez entre dans la Colchide, où il reçoit les soûmissions du Roi Gubaze. Il assiége la Ville de Pétrée, avec une perte notable des siens. Il la mine, & la prend par composition.* 142

CHAP.

CHAP. XVIII. *Bélisaire va à Nisibe. Il harangue ses troupes. Les Perses font une sortie sur les Romains.* 145

CHAP. XIX. *Bélisaire s'éloigne de Nisibe, & assiége le Fort de Sisaurane. Il harangue les Commandans de son armée. Envoie Aréthas faire le dégat dans l'Assyrie. Il prend le Fort par composition, & en envoie la garnison avec le Gouverneur à Constantinople. Infidélité d'Aréthas. Armée Romaine incommodée de fiévres & de maladies. Harangue de Jean à Bélisaire, en faveur des soldats. Retour de Bélisaire & de Cosroez.* 147

CHAP. XX. *Troisiéme expédition de Cosroez contre les Romains. Inhumanité sacrilége, dont il usa envers Candide, Evêque de Sergiopole. Il tâche de surprendre cette ville. Il a dessein de mener son armée dans la Palestine, & de piller le Temple de Jérusalem. Bélisaire revient en poste en Perse. Lettre de Juste, neveu de Justinien, à Bélisaire. Réponse de Bélisaire.* 151

CHAP. XXI. *Abandane est envoié par Cosroez à Bélisaire. Harangue d'Abandane avec la réponse. Abandane conseille à Cosroez de se retirer. Inquiétudes, & irrésolution de Cosroez. Il traverse l'Euphrate. Eloge de Bélisaire. Cosroez prend la ville de Callinique. Bélisaire est rappelé à Constantinople, pour être envoié en Italie.* 154

CHAP. XXII. *Volonté de Dieu cause de la maladie contagieuse. Son commencement & son progrés. Quelques-uns en sont frappez à Constantinople, aprés en avoir eu des présages, & d'autres sans en avoir eu. Divers symptomes. Incertitude des Médecins.* 158

CHAP. XXIII. *Horrible ravage que la peste fait à Constantinople. Soins de Justinien, & de Théodore. Fausses pénitences. Déplorable état de la Ville.* 163

CHAP. XXIV. *Célébre Pyrée des Perses dans le Pais d'Ardabigane. Envoiez de Cosroez le trahissent. Justinien commande de faire irruption sur les terres des Persarmenes. On assemble les troupes.* 165

CHAP. XXV. *Description de la contrée de Dubio. L'Evêque de cette contrée, appellé Evêque Catholique, à-cause*

à-cauſe qu'il y eſt ſeul. Extréme deſordre de l'armée des Romains, ſuivi d'une entiére défaite. 168
CHAP. XXVI. Coſroez entre pour une quatriéme fois ſur les terres de l'Empire, & aſſiége la ville d'Edeſſe. Il demande de l'argent aux Habitans. Il continuë le ſiége, & avance tellement ſes travaux, que les aſſiégez lui envoient un Médecin, nommé Eſtienne, pour lui demander la paix. Harangue d'Etienne. Réponſe de Coſroez. Fâcheuſe extrémité. & extréme appréhenſion des aſſiégez. 171
CHAP. XXVII. Les aſſiégez minent la Plate-forme. Les Perſes font deux attaques, & ſont deux-fois repouſſez. Pour-parler de paix, ſans aucun fruit. Furieux aſſaut. Conférence ſuivie d'un accord. 175
CHAP. XXVIII. Mort de Juſte & de Péranius. Marcel & Conſtantinien leur ſuccédent. Ils ſont envoiez en Ambaſſade vers Coſroez. Guerre particuliére entre Alamondare & Aréthas. Deſſeins de Coſroez ſur la Colchide. Antipathie entre les Laziens & les Perſes. Iſdigune fait une entrepriſe ſur la ville de Dara. Il va en Ambaſſade à Conſtantinople. 179
CHAP. XXIX. Coſroez fait réſolution de bâtir des Vaiſſeaux dans la Lazique, & de ſe défaire de Gubaze. Ce Roi découvre le piége qui lui avoit été tendu, & implore la protection des Romains. Juſtinien lui envoie une armée de huit-mille hommes commandée par Dagiſtée, qui aſſiége Pétrée. Deſcription de la Lazique. Vigilance de Gubaze. Imprudence de Dagiſtée. 184
CHAP. XXX. Merméroez va ſecourir Pétrée: Etat du ſiége. Merméroez chaſſe les Romains des pas des Montagnes. Dagiſtée léve le ſiége. Merméroez entre dans Pétrée, & y donne les ordres néceſſaires. Gubaze défend conſtamment les pas des Montagnes. Juſtinien lui envoie de l'argent. Merméroez pourvoit à la conſervation de Pétrée. Grande défaite des Perſes. Retour de Jean de Cappadoce à Conſtantinople, & l'accompliſſement de la prédiction qui lui avoit été faite. 188

HISTOIRE DE LA GUERRE contre les Vandales.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.

PARTAGE de l'Empire Romain. Ancienne diviſion de la Terre, en deux parties, l'Aſie & l'Europe. Fort, nommé Septem. Largeur du Détroit de Cadis, & de l'Helleſpont. Etenduë que l'Empire Romain avoit autrefois, le long des côtes de la mer Méditerranée. Etenduë de l'Empire d'Orient & d'Occident. 194

CHAP. II. Origine des Goths, des Viſigoths, & des Gépides. Irruption des Gépides, & fuite honteuſe d'Honorius. Priſe de Rome par Alaric. Extravagante paſſion d'Honorius pour une poule, nommée Rome. Vertu de Proba, Dame Romaine. Attalus créé Empereur par Alaric. Revolte d'Angleterre. Protection viſible de Dieu ſur Honorius. Irruption des Goths. 197

CHAP. III. Paſſage & établiſſement des Vandales, & des Alains en Eſpagne, du conſentement d'Honorius, à la charge qu'ils ne ſe pourroient ſervir de la préſcription de trente ans. Mort d'Honorius. Tirannie de Jean, ſes mœurs, ſa défaite, ſa priſe, & ſa mort. Mauvaiſe éducation de Valentinien III. Eloge d'Aëtius, & de Boniface. Perfidie d'Aëtius envers Boniface. Boniface attire les Vandales en Afrique, & ne les en peut chaſſer; leur livre bataille, & la perd. 202

CHAP. IV. Une Aigle voltige ſur la tête de Marcien, & lui donne un préſage de l'Empire; ce qui eſt cauſe que Gizéric le met en liberté. Gizéric ſe modére dans ſa victoire, fait la paix avec Valentinien, & lui donne ſon fils Honoric en ôtage. Mort de Placidie, & four-

& fourberie detestable de Valentinien. Mort d'Aëtius. Attila ravage l'Europe, & prend Aquilée. Maxime fait mourir Valentinien, & viole sa femme Eudoxia, qui implore la protection de Gizéric. 206

CHAP. V. Meurtre de Maxime. Gizéric pille Rome, & en emmene la femme & les filles de Valentinien, avec une quantité prodigieuse de richesses. Il rase les Villes d'Afrique, & en partage les terres. Il divise les Vandales & les Alains par cohortes, & ravage la Sicile, l'Italie, & d'autres Païs. 210

CHAP. VI. Léon léve une puissante armée contre les Vandales, & en donne le Commandement à Basiliſque, qui se laisse corrompre par Aſpar. Anthéme est fait Empereur d'Occident. Marcellien s'empare de la Sardaigne, & Heraclius de Tripoli. Basiliſque temporise par trahison. Combat naval. Mort généreuse de Iean. 212

CHAP. VII. Mort d'Anthéme, d'Olybrius, & des deux Léons. Eloge de Majorin. Stratagême dont il use. Prodige qui lui arrive. Espérance fondée sur l'estime de sa valeur, ruinée par sa mort précipitée. Nepos, Glycérius, & Auguſte lui succédent pour peu de tems. Basiliſque usurpe l'Empire, est trahi par Armatus, & livré à Zenon par Acace, Evêque de l'Egliſe où il s'étoit réfugié. Sa fin déplorable. Traité de paix entre Gizéric & Zénon. Mort & testament de Gizéric. 216

CHAP. VIII. Honoric persécute les Chrétiens. Les Maures s'emparent du Mont-Auraſe. Gondamond succéde à Honoric, & continuë la persécution. Traſamond son frere en change la maniére, & épouse Amalafride, sœur de Théodoric Roi des Goths. Gabaon Roi des Maures s'efforce de reparer les prophanations des Vandales, les combat, & les defait. 219

CHAP. IX. Mœurs d'Ildéric, successeur de Traſamond. Gélimer conſpire contre Ildéric, le met en priſon, & uſurpe la Souveraineté. Lettres de Juſtinien à Gélimer, avec la réponſe. Juſtinien médite de faire la guerre aux Vandales. 223

CHAP. X. Guerre contre les Vandales, apprehendée par les Officiers & par les Soldats. Diſſuadée par Jean, Préfet du Prétoire. Conſeillée par un Evêque d'Orient. Juſtinien devient par accident maître de Tripoli & de Sardaigne. 226

CHAP. XI. Nombre des Troupes. Noms des Commandans. Mauvais préſage tiré d'une parole de l'Empereur 230

CHAP. XII. Le Patriarche de Conſtantinople fait des priéres sur l'Amiral. Songe de Procope. Départ de la Flôte. Meurtre puni par Bélisaire. Harangue de ce Général. 233

CHAP. XIII. Soins de Bélisaire pour la conſervation de la Flôte. Avarice de Jean Préfet du Prétoire, cauſe de la mort de pluſieurs ſoldats. Adreſſe d'Antonine femme de Bélisaire, pour conſerver de l'eau douce ſur la mer. 236

CHAP. XIV. Bélisaire envoie Procope à Syracuſe. Procope s'aquite de ſa commiſſion. La Flôte aborde en Afrique. 238

CHAP. XV. Archélaus diſſuade la décente. Bélisaire la conſeille. Son avis eſt ſuivi, & exécuté. Les ſoldats en creuſant trouvent une ſource, d'où Procope tire un préſage de la victoire. 240

CHAP. XVI. Harangue de Bélisaire. La ville de Sylleële ſe rend à lui. Il envoie aux Vandales les Lettres que Juſtinien leur avoit écrites. 244

CHAP. XVII. Bélisaire mene ſon armée en bon ordre. Il gagne l'affection des Peuples, par la diſcipline qu'il fait garder aux Soldats. Gélimer mande à ſon frere de faire mourir Ildéric, & les autres parens qu'ils avoient dans leurs priſons. 246

CHAP. XVIII. Jugement de Procope ſur la Providence. Ammatas eſt tué, & ſon armée défaite. Trivilge d'un certain Maſſagete, de tirer le premier ſur l'ennemi. 248

CHAP. XIX. Bélisaire fait camper ſes troupes, & les anime au combat. Terreur des conféderez. Imprudence, & fuite de Gélimer. 250

CHAP. XX. La Flôte arrive à Carthage, & les Habitans témoignent de l'affection aux Romains. Les Pri-

Prisonniers sont mis en liberté. L'armée décend à terre. Bélisaire la mene vers Carthage, y entre, s'assied sur le Trône de Gélimer, reçoit les plaintes des Marchands, & leur fait Justice. 253

CHAP. XXI. *Origine des mots de Delphique, & de Palais. Eloge de Bélisaire, pour avoir sauvé Carthage. Accomplissement d'une prédiction, & explication d'un songe.* 256

CHAP. XXII. *Sage prévoiance d'un ancien Vandale. Cruauté de Giziric, punie en la personne de ses décendans.* 258

CHAP. XXIII. *Gélimer met les têtes des Romains à prix. Belle action de Diogéne. Murailles de Carthage réparées par les soins de Bélisaire.* 260

CHAP. XXIV. *Lettre de Tzazon à Gélimer son frere, interceptée. Evénement singulier.* 261

CHAP. XXV. *Gélimer rassemble les siens. Les Princes des Maures reçoivent de Bélisaire les marques de leur autorité. Réponse de Gélimer à Tzazon. Déplorable consternation des Vandales.* 263

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

INTELLIGENCE de *Gélimer dans Carthage. Harangue de Bélisaire.* 266

CHAP. II. *Bélisaire fait avancer ses troupes. Présage de la victoire des Romains. Harangue de Gélimer & de Tzazon.* 269

CHAP. III. *Disposition des deux armées. Défaite des Vandales. Fuite de Gélimer.* 272

CHAP. IV. *Bélisaire rappele ses soldats qui étoient acharnez au pillage. Il envoie poursuivre Gélimer par Jean. Celui-ci est tué par l'imprudence d'Uliaris. Bélisaire fonde une rente à son tombeau. Gélimer se sauve sur la montagne de Papua. Faras y met le siége. Bélisaire est rendu maitre des tresors de Gélimer.* 274

CHAP.

CHAP. V. *Bélisaire réunit à l'Empire la Sardaigne, la Corse, Césarée de Mauritanie, le Fort de Sept, les Isles d'Ebuse, de Majorque & de Minorque. Il redemande le Promontoire de Lilybée. Lettre de Bélisaire aux Goths, avec la réponse.* 278

CHAP. VI. *Faras attaque en vain Gélimer sur la Montagne de Papua. Difference de la vie des Vandales, & de celle des Maures. Lettres de Faras & de Gélimer.* 281

CHAP. VII. *Histoire pitoiable de deux enfans pressez par la faim. Lettre de Gélimer à Faras. Gélimer se rend, & est mené à Carthage, où il aborde Bélisaire en riant. Jugement de Procope sur cette guerre.* 284

CHAP. VIII. *Bélisaire faussement accusé devant Justinien. Humeur des Maures. Prediction faite par des femmes de cette nation.* 286

CHAP. IX. *Triomphe de Bélisaire. Justinien donne à l'Eglise de Jerusalem les Vases du Temple de Salomon. Gélimer est mené devant lui, & contraint de se prosterner pour le saluer.* 289

CHAP. X. *Aigan & Rufin sont surpris, & tuez par les Maures. Origine des Maures, & leur établissement en Afrique.* 291

CHAP. XI. *Lettre de Salomon aux Maures, avec la réponse. Disposition des deux armées. Harangue de Salomon. Harangue des Commandans des Maures. Victoire des Romains.* 294

CHAP. XII. *Les Maures recommencent la guerre. Description de la Montagne de Burgaon Harangue de Salomon. Grande défaite des Maures.* 298

CHAP. XIII. *Combat singulier entre Altias, & Tabdas. Description du Mont Aurase. Efforts inutiles de Salomon contre les Maures. Préparatifs pour une nouvelle expédition.* 301

CHAP. XIV. *Bélisaire prend la Sicile. Le Soleil paroît comme éclipsé pendant un an. Sédition furieuse des gens de guerre en Afrique.* 305

CHAP. XV. *Siége de Carthage. Fuite des Séditieux. Ha-*

 rangue

rangue de Bélisaire. Harangue de Stoza. Bélisaire donne la chasse aux Barbares, & retourne en Sicile. Stoza corrompt les soldats, & trompe les Chefs. 309
CHAP. XVI. Germain gagne l'affection des soldats. Stoza se prépare au combat. Harangue de Germain. 314
CHAP. XVII. Germain poursuit Stoza en Numidie. Il le combat, & le défait. 316
CHAP. XVIII. Maximin forme une conjuration. Germain la dissipe, & en fait mourir les Chefs. 319
CHAP. XIX. Salomon retourne en Afrique avec plusieurs Chefs. Il envoie Gontharis contre les Maures du Mont Aurase, & vient ensuite lui-même le venger de sa défaite. Il prend le Fort du Zerbulon. 321
CHAP. XX. Salomon assiége Tumar. Il anime ses soldats. Il prend la Montagne par l'adresse, & par la valeur d'un soldat, nommé Gizon. Il prend la Roche de Géminien Il établit un impôt dans la première Mauritanie. 324
CHAP. XXI. Justinien donne le Gouvernement de Pentapolis à Cyrus, & celui de Tripoli à Sergius. Les Maures tuez dans un festin chez Sergius, sont l'occasion d'une guerre desavantageuse aux Romains. Salomon y est tué. 327
CHAP. XXII. Sergius succéde à Salomon, & se rend odieux. Lettre d'Antalas à l'Empereur. Salomon frere de Sergius prisonnier chez les Maures se délivre par adresse. Il est cause par son imprudence de la prise de la ville de l'Aribe. 330
CHAP. XXIII. Imérius est pris par les Maures, & forcé de les aider à surprendre la ville d'Adrumet. Elle est reprise par l'adresse d'un Prêtre, nommé Paul. Déplorable état de l'Afrique. 332
CHAP. XXIV. Aréobinde est envoié en Afrique avec des Troupes. Il en partage le Gouvernement avec Sergius. Jean, fils de Sisinniole tué Stoza dans un combat, & est tué incontinent aprés. 335
CHAP. XXV. Gontharis excite les Maures contre les Romains, & traite secrétement avec Antalas. Aréobinde corrompt Cutzinas. Gontharis tend un piége à Aréobinde. 337

CHAP.

CHAP. XXVI. Gontharis épouvante Aréobinde, & anime les gens de guerre contre lui. Aréobinde s'enfuit, & se sauve dans une Eglise. Gontharis l'en fait sortir sur sa parole, & la viole à l'heure-même. 339
CHAP. XXVII. Antalas se sépare de Gontharis. Artabane conjure contre lui. Discours de Grégoire. Gontharis traite humainement la femme, & la sœur d'Aréobinde. Il envoie Artabane contre les Maures. 342
CHAP. XXVIII. Gontharis est tué dans un festin. Artabane est fait Gouverneur d'Afrique. Jean lui succéde, & fait divers exploits. 345

HISTOIRE DE LA GUERRE contre les Goths.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.

ZENON est Empereur d'Orient, & Augustule d'Occident. Odoacer usurpe l'autorité Souveraine en Italie. Théodoric entreprend contre lui la guerre, à la persuasion de Zénon, & l'assiége dans Ravenne. Assiéte de cette Ville. Traité de paix violé par Théodoric. Son éloge. Sa mort. 350

CHAP. II. Sage conduite d'Amalasonte dans l'éducation de son fils Atalaric, & dans le gouvernement de son Etat. Plainte des Goths. Débauche du jeune Prince. Fermeté de la Reine sa mere, & l'adresse qu'elle eut de dissiper les conjurations. 354

CHAP. III. Portrait de Théodat. Jugement de Procope sur la Religion. Amalasonte médite de livrer l'Italie

à Justinien. Lettre de Justinien à Amalasonte, & la réponse. 357
CHAP. IV. Amalasonte réprime les brigandages de Théodat. Elle l'éléve sur le trône. Il la met en prison. L'Ambassadeur de l'Empereur étonné de la nouvelle face des affaires. Il déclare la guerre à Théodat. 360
CHAP. V. Justinien envoie deux armées contre Théodat. Il écrit aux François. Exploits de Mundus & de Bélisaire. 363
CHAP. VI. Traité entre l'Empereur & l'Ambassadeur de Théodat. Leur conférence. Lettre de Théodat à Justinien, & la réponse. 366
CHAP. VII. Combat en Dalmatie. Explication d'un Oracle de la Sybille. Perfidie de Théodat. Son discours aux Ambassadeurs, avec la réponse. Lettre de l'Empereur aux Goths. Réduction de la Dalmatie. 369
CHAP. VIII. Bélisaire entre en Italie, reçoit la parole d'Ebrimut, gendre de Théodat, & assiége Naples. Harangue d'Estienne, député de la Ville, avec la réponse de Bélisaire. Estienne conseille aux Habitans de se rendre. Pastor, & Asclépiodote les en détournent. 373
CHAP. IX. Un Hébreu donne à Théodat un présage du succés de la guerre. Un soldat découvre un moien d'entrer dans la Ville assiégée. Bélisaire represente à Estienne les malheurs des Villes prises de force. 377
CHAP. X. Bélisaire envoie des soldats par un Aquéduc. La Ville est pillée. Bélisaire arrête le pillage. Pastor meurt subitement. Estienne & Asclépiodote se font mutuellement des reproches. Asclépiodote est mis en piéces par le peuple. 380
CHAP. XI. Vitigis est élû Roi des Goths, & il fait tuer Théodat. Il propose aux Goths de temporiser. Il épouse Matasonte. 385
CHAP. XII. Description de quelques Païs. Anciennes demeures des François. Ils font alliance avec les Goths, & vainquent les Bourguignons, & les Visigoths. Gizelic, fils naturel d'Alaric, est élû Roi par les Visigoths,

goths, & tué par Théodoric. Theudis usurpe le commandement en Espagne. 389
CHAP. XIII. Les François défont les Thoringiens, & les Bourguignons. Amalaric, Roi des Visigoths, épouse la fille de Théodébert. Traite-mal sa femme, en haine de la Religion Catholique, & excite la colére de Théodébert, son beau-frere, par qui il est défait, & tué. Théodat traite avec les François. Harangue de Vitigis suivie d'un Traité. 394
CHAP. XIV. Bélisaire met garnison à Naples, & à Cumes, & va à Rome, qui se rend à lui. Description de la voie Appienne. Entrée de Bélisaire à Rome. 397
CHAP. XV. Plusieurs Peuples d'Italie se rendent à Bélisaire. Origine du nom de Bénévent, Ville fondée par Diomède qui y laissa les dents du Sanglier Calydoine, & qui y donna l'image de Pallas à Enée. Description du Golphe Ionique, & de quelques autres parties d'Italie. 400
CHAP. XVI. Bélisaire envoie en Toscane des Troupes, ausquelles se rendent les Villes de Narni, de Spolete, & de Pérouse. Défaite des Goths. Vitigis envoie assiéger Salone, & va à Rome. 403
CHAP. XVII. Bélisaire rappele Constantin, & Bessas. Assiéte de Narni. Vitigis va vers Rome, trouve un Pont qui avoit été fortifié par Bélisaire, & donne la chasse à ceux qui le gardoient. 405
CHAP. XVIII. Mémorable bataille, où Bélisaire se signale. Etrange fortune d'un Goth, nommé Visandus. Soins de Bélisaire pour conserver Rome. Vitigis fait solliciter les Romains de se rendre. 407
CHAP. XIX. Les Goths font sept retranchemens. Ils coupent les Aquéducs. Bélisaire assigne aux Commandans les endroits qu'ils doivent garder. Bélisaire fait des moulins sur le Tibre. 411
CAAP. XX. Présage de la victoire de Bélisaire. Plainte des Romains. Harangue des Ambassadeurs de Vitigis, avec la réponse de Bélisaire. 414
CHAP. XXI. Préparatifs de Vitigis. Description d'un Bélier.

Bélier. Description d'une Balliſte, d'un Loup, & d'autres machines. 416

CHAP. XXII. *Béliſaire ſe moque des machines des Goths, & les rend inutiles. Tombeau d'Adrien. Attaque vigoureuſement repouſſée.* 418

CHAP. XIII. *Partie de la muraille de Rome ſoûs la protection de S. Pierre. Merveilleux effet d'une machine. Défaite ſignalée des Goths.* 421

CHAP. XXIV. *Relation envoiée à l'Empereur. Préſage tiré de la chûte d'une ſtatuë de Théodoric. Oracle de la Sybille. Jugement de Procope ſur l'Oracle.* 424

CHAP. XXV. *Béliſaire fait ſortir les bouches inutiles de Rome, & pourvoit à ſa défenſe. Il rélégue le Pape Sylvére, & quelques Sénateurs. Deſcription du Temple de Janus.* 427

CHAP. XXVI. *Vitigis fait mourir les Sénateurs qu'il avoit en ôtage, & prend le Port. Deſcription des deux Canaux du Tibre. Diſette des aſſiégez.* 430

CHAP. XXVII. *Sortie des Romains ſur les Goths. Vitigis imite inutilement la conduite de Béliſaire. Différence des ſoldats des deux partis.* 432

CHAP. XXVIII. *Ardeur des Romains. Harangue de Béliſaire. Diſpoſition de ſon armée. Diſcours en faveur de l'Infanterie.* 435

CHAP. XXIX. *Harangue de Vitigis. Diſpoſition de ſon armée. Combat, dont le commencement eſt avantageux aux Romains, & la fin contraire.* 438

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

BELLES *actions de Beſſas, & de Conſtantin. Agréable avanture d'un Goth, & d'un Romain tombez dans une même foſſe. Témérité de Chorſamante.* 443

CHAP. II. *Béliſaire donne eſcorte à Euthalius, qui apportoit*

toit de l'argent de Conſtantinople. Les Romains vainquent auprés de la porte Pincienne, & ſont vaincus dans le champ de Néron. Arſez eſt guéri de ſa bleſſure, par un Médecin nommé Théoctiſte. Cutilas & Bucas meurent des leurs. 447

CHAP. III. *Rome aſſiégée par la peſte, & par la famine. Plainte des Citoiens. Réponſe de Béliſaire.* 450

CHAP. IV. *Béliſaire envoie Procope à Naples. Il met des garniſons dans pluſieurs Forts. Reſpect des Goths pour les Egliſes. Soins d'Antonine & de Procope. Deſcription du Mont Véſuve.* 453

CHAP. V. *Secours arrivé de Conſtantinople. Stratagême de Béliſaire. Action hardie d'Aquilin. Bleſſure merveilleuſe de Trajan.* 456

CHAP. VI. *Les Goths envoient des Ambaſſadeurs à Béliſaire. Harangue des Ambaſſadeurs. Conférence. Concluſion d'une tréve.* 458

CHAP. VII. *Convois conduits à Rome. Otages donnez de part & d'autre pour la ſeureté de la Tréve. Les Goths abandonnent des Places, dont les Romains s'emparent. Plainte des Goths, & réponſe de Béliſaire. Béliſaire envoie des Troupes dans le Picentin, & promet du ſecours à la Ville de Milan.* 462

CHAP. VIII. *Fâcheuſe conteſtation entre Béliſaire, & Conſtantin. Celui-cy eſt tué par les Gardes de Béliſaire.* 466

CHAP. IX. *Les Goths méditent d'entrer dans Rome par un Aqueduc, ils y entretiennent intelligence avec des Traîtres, l'un deſquels eſt châtié par Béliſaire.* 468

CHAP. X. *Divers exploits de Jean. Il traite avec Mataſonte. Les Goths lévent le ſiége de Rome.* 470

CHAP. XI. *Vitigis met des garniſons dans pluſieurs places. Béliſaire pourvoit à la garde d'Armini. Les Romains aſſiégent le Fort de Pétrée, & le prennent.* 472

CHAP. XII. *Siége d'Arimini. Harangue de Jean. Les Aſſiégeans ſont repouſſez avec perte. Les Goths ſont défaits par des Troupes que Béliſaire avoit envoiées*

voiées à Milan. Théodebert envoie dix mille Bourguignons qui se joignent aux Goths, & assiégent Milan.

CHAP. XIII. Tudert, & Clusium se rendent à Bélisaire. assiette d'Ancone. Imprudence de Conon. Arrivée de Narsez en Italie. 474

CHAP. XIV. Anciennes mœurs des Eruliens. Ils font la guerre aux Lombars, & sont vaincus. Ils cherchent divers Païs sous le Régne d'Anastase. Ils embrassent la Religion Chrétienne sous celui de Justinien, tuent leur Roi, & en demandent un autre. 478

CHAP. XV. Description de l'Isle de Thulé. Mœurs des Scritifines. Les Eruliens envoient chercher un Roi dans cette Isle. 480

CHAP. XVI. On délibére sur le secours d'Arimini. Lettre de Jean a Bélisaire. Marche des Troupes. 483

CHAP. XVII. Histoire d'un enfant nourri par une Chévre. Levée du siége d'Arimini. 486

CHAP. XVIII. Ildiger prend le Camp des Goths. Contestation entre Bélisaire & Narsez. Harangue de Bélisaire. Réponse de Narsez. Lettre de l'Empereur. 489

CHAP. XIX. Siége d'Urbin. Retraite de Narsez. Prise de la Ville. Divers exploits de Jean. 491

CHAP. XX. Bélisaire différe d'assiéger Auxime, afin de prendre Civita-vechia. Famine dans l'Emilie. Etrange histoire de deux femmes, qui mangent dix-sept hommes. 494

CHAP. XXI. Négligence de Martin & d'Uliaris. Sévére reprimande de Paul. Lettre de Martin à Bélisaire. Lettre de Bélisaire à Narsez. Harangue de Mundilas. Prise de Milan. 496

CHAP. XXII. Narsez est rappelé d'Italie. Les Goths implorent en vain le secours des Lombars. Vitigis envoie des Ambassadeurs à Cosroez. Justinien se résout de faire la paix avec les Goths. 499

CHAP. XXIII. Siége de Fésule. Prise de Dertone. Description & siége d'Auxime. Conseil de Procope suivi par Belisaire. 503

CHAP. 505.

CHAP. XXIV. Lettre des Goths à Vitigis. Il leur promet du secours, sans toutefois leur en donner. Cyprien & Justin pressent le Fort de Fésule. 509

CHAP. XXV. Entrée des François en Italie. Description de leurs armes. Leur cruauté, leur impiété, & leurs exploits. Lettre de Bélisaire à Théodebert, & son retour en France. 511

CHAP. XXVI. Lettre des Goths portée à Vitigis par un soldat gagné par argent. Réponse de Vitigis. Le traitre est découvert, & brûlé vif. 514

CHAP. XXVII. Bélisaire commande d'abattre une grotte. Combat opiniâtré. Merveilleuse structure de la grotte. Reddition de Fésule, & d'Auxime. 417

CHAP. XXVIII. Bélisaire empêche les vivres d'entrer à Ravenne. Ambassade des François & des Romains à Vitigis, avec les harangues des Ambassadeurs. On traite de la paix, & cependant on continue la guerre. Les Goths des Alpes se rendent. 520

CHAP. XXIX. Paix concluë. Bélisaire refuse de la signer. Il harangue les gens de Commandement. Il feint de vouloir accepter le Roiaume des Goths, & entre dans Ravenne avec son armée. Réflexion de Procope. Les femmes des Goths reprochent à leurs maris leur lâcheté. Vitigis est pris, & plusieurs places renduës par les Goths. 524

CHAP. XXX. Bélisaire est rappelé à Constantinople. Les Goths déférent la Couronne à Uraias, qui conseille de la donner à Ildibad. Harangue d'Ildibad. Bélisaire refuse le Roiaume. 528

LIVRE TROISIÉME.

CHAP. I.

RETOUR de Bélisaire. Son éloge. Mauvaise conduite des autres Chefs. Vigilance d'Ildibad. L'avarice d'Aléxandre ruine les affaires des Romains en

en Italie. Défaite de Vitalius. Vraïas eſt tué par la cruauté d'Ildibad. Sa mort eſt vengée. 531

CHAP. II. Eraric eſt élû Roi des Goths par les Rugiens. Il eſt tué par les Goths, qui éliſent Totila en ſa place. 537

CHAP. III. Les Romains prennent Véronne par intelligence. Et la perdent par l'imprudence de leurs Commandans. 539

CHAP. IV. Totila amaſſe des troupes. Harangue d'Artabaze. Harangue de Totila. Combat ſingulier funeſte aux deux combatans. Défaite des Romains. 541

CHAP. V. Les Goths mettent le ſiége devant Florence, puis le lévent. Les Romains s'épouvantent ſur un faux bruit, & prennent lâchement la fuite. 544

CHAP. VI. Totila aſſiége Naples, & réduit divers Peuples. Maximin & Démétrius arrivent en Italie. Un autre Démétrius eſt puni de ſon inſolence. 546

CHAP VII. Flôte des Romains battuë par la tempête, & priſe de Démétrius. Il eſt forcé par le vainqueur d'exhorter les Napolitains à ſe rendre. Totila les y exhorte lui-même, & ils le font. 549

CHAP. VIII. Bonté ſinguliere de Totila envers les vaincus. Diſcours touchant la Juſtice, ſuivi d'une ſévérité exemplaire. 551

CHAP. IX. Licence des gens de guerre. Miſere des Italiens. Lettre de Totila au Sénat de Rome. Prêtres Ariens chaſſez. Siége d'Otrante. 553

CHAP. X. Béliſaire retourne en Italie, & ſauve Otrante. Totila uſe d'adreſſe, pour reconnoître l'état de ſon armée. Il prend Tibur. 556

CHAP. XI. Harangue de Béliſaire. Les Illiriens quittent le parti de l'Empereur. Vitalius dreſſe une embuſcade aux Goths, & les défait. Béliſaire envoie du ſecours à Auxime. Ce ſecours en ſort, aprés y être entré, & eſt battu en ſortant. Totila s'efforce inutilement de prendre Piſaure. Il aſſiége Ferme, & Aſcule. 558

CHAP. XII. Béliſaire écrit à l'Empereur pour lui demander du ſecours. Jean, porteur de ſa lettre, au lieu de

de faire de preſſantes inſtances pour ſon ſecours, épouſe la fille de Germain. Totila prend diverſes Places, & manque Pérouſe. 562

CHAP. XIII. Siége de Rome. Grande diſete dans la Ville. Siége de Plaiſance. Céthégus quitte Rome. Jugement de Procope ſur la conduite de Béliſaire. Ce Général va de Ravenne à Dyrrachium, où il reçoit du ſecours. 564

CHAP. XIV. Eloge du véritable Chilbudius. Impoſture du faux. Mœurs des Sclavons, & des Antes. Fourberie découverte par Narſez. 566

CHAP. XV. Valentin & Phocas voulant incommoder les Goths, tombent dans un piége, où ils periſſent avec leurs Troupes. Vigile Evêque de Rome y envoie du blé, qui eſt pris par les Goths. Totila fait couper les mains à un Evêque. 570

CHAP. XVI. Voiage de Vigile à Conſtantinople. Réduction de Plaiſance. Charité du Diacre Pélage. Il va trouver Totila, & confére avec lui. 572

CHAP. XVII. Conſternation des Romains. Leur plainte. Réponſe de Beſſas. Deſcription de la famine. Hiſtoire funeſte d'un Romain, pere de cinq enfans. 575

CHAP. XVIII. Conſeil de guerre. Béliſaire arrive à Otrante, & diſſipe les Goths par le bruit de ſon arrivée, Totila garde étroitement les avenuës de Rome. Jean reprend la Calabre. Tullien lui gagne l'affection des Peuples de la Brutie, & de la Lucanie. Jean en vient aux mains avec Récimond, & le défait. 578

CHAP. XIX. Béliſaire ſe prépare à ſecourir Rome. Il en vient aux mains avec les Goths. Imprudence d'Iſac. 581

CHAP. XX. Avarice & négligence de Beſſas. Trahiſon de quatre Iſauriens. Totila entre dans Rome. Il eſt appaiſé par Pélage. 584

CHAP. XXI. Totila exhorte les Goths à garder la Juſtice. Il reproche au Sénat ſon ingratitude. Il envoie Pélage & Théodore à Juſtinien avec une lettre. Juſtinien les renvoie à Béliſaire. 587

CHAP. XXII. Tullien a de l'avantage ſur les Goths dans la

la Lucanie. Bélisaire écrit à Totila pour lui dissuader de ruiner Rome. Jean se retire à Otrante. 590

CHAP. XXIII. *Martien remet la ville de Spolète sous la domination des Romains. Bélisaire visite Rome. Jean reprend la ville de Tarente, & la fortifie. Totila prend le Fort d'Achérontide, & va à Ravenne.* 592

CHAP. XXIV. *Bélisaire répare les murailles de Rome, & la remplit d'Habitans. Combat opiniâtré. Description d'une Chausse-trape. Second combat où les Romains ont de l'avantage. Les Goths blâment Totila d'imprudence.* 594

CHAP. XXV. *Totila justifie sa conduite, & exhorte ses soldats à assieger Pérouse.* 598

CHAP. XXVI. *Combat à Capoue, où les Romains sont victorieux. Totila défait Jean durant la nuit. Mort de Gilacius.* 601

CHAP. XXVII. *Secours arrivé en Italie. Témerité de Verus. Valérien envoie trois cens hommes à Jean. Bélisaire va à Tarente. Origine du nom de Scylle, avec quelques autres étimologies.* 603

CHAP. XXVIII. *Bélisaire est jetté par la tempête à Crotone. Aprés divers succés, il est contraint de fuir en Sicile.* 605

CHAP. XXIX. *Irruption des Sclavons dans l'Illirie. Tremblement de Terre. Inondation du Nil Prise d'une Balene. Divers raisonnemens, avec le jugement de Procope sur ces trois accideus. Totila assiége le Fort de Ruscie.* 607

CHAP. XXX. *L'Empereur envoie du secours. Antonine va à Constantinople, où l'Impératrice étoit morte avant son arrivée. Capitulation du Fort de Ruscie. Conon Gouverneur de Rome est tué par les Soldats. Bélisaire amasse ses troupes, & essaie en vain de secourir le Fort de Ruscie. Les Habitans se rendent, & obtiennent grace, à la reserve de Calasare, qui est puni par Totila. Antonine obtient le retour de Bélisaire.* 610

CHAP.

CHAP. XXXI. *Commencement de conspiration contre Justinien. Réflexion de Procope. Artabane est rappelé à la Cour, où il reçoit de grands honneurs. Germain est institué heritier par son frere Borais, & inquiété par Justinien.* 613

CHAP. XXXII. *Arsace est aigri contre Justinien. Il excite Artabane à conjurer contre lui. Il découvre son dessein à Chanarange & à Justin. Celui-ci le déclare à son Pere Germain; qui en confere avec Marcelle, Capitaine des Gardes. Marcelle s'instruit de la vérité par Léonce, & en donne avis à l'Empereur, qui fait condamner les coûpables.* 615

CHAP. XXXIII. *Les Barbares se rendent maîtres de l'Occident. Les Goths cédent les Gaules aux François, & Iustinien en confirme la cession. Affaires des Gépides, des Lombars, & des Eruliens.* 620

CHAP. XXXIV. *Different entre les Lombars, & les Gépides. Harangue des Ambassadeurs des Lombars. Harangue de ceux des Gepides. Justinien accorde du secours aux Lombars, qui incontinent aprés s'accordent avec leurs ennemis.* 622

CHAP. XXXV. *Retour de Bélisaire à Constantinople. Présage de sa grandeur. Justinien est excité par Vigile à reprendre l'Italie. Affaires des Lombars. Ilaufe prend le parti des Goths.* 627

CHAP. XXXVI. *Rome assiégée par Totila. Trahison des Isauriens. Vigoureuse résistance de Paul, & de ses soldats, qui se rendent à composition.* 629

CHAP. XXXVII. *Totila répare Rome, & demande la paix à Justinien. Il prend diverses Places. Inconstance de Justinien dans le choix qu'il fait des Généraux pour commander en Italie.* 632

CHAP. XXXVIII. *Les Sclavons traversent le Danube, & l'Hébre. Ils prennent la Ville de Topére, & exercent de grandes cruautez.* 635

CHAP. XXXIX. *Les Goths assiégent le Fort de Rhegium, & ravagent la Sicile. l'Empereur choisit Ligurius, puis Artabane, pour conduire la Flôte, & Ger-*

Germain pour commander en qualité de Général. Préparatifs de Germain. Sa réputation relève le courage, & le parti des Romains. 637

CHAP. XL. *Nouvelle irruption des Sclavons. Mort & éloge de Germain. Jean & Juſtinien lui ſuccédent. Liberius va à Siracuſe, & Artabane eſt battu de la tempête. Les Goths partent de Sicile par le conſeil de Spinus. Les Romains ſont vaincus par les Sclavons, puis les vainquent.* 640

FIN DE LA TABLE.